Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Première Série. DÉPÔT LÉGAL 18-11 1866 Prix : 1 fr. 05 cent.

PAUL FÉVAL

LES DRAMES DE LA MORT

I. LA CHAMBRE DES AMOURS — II. LA VAMPIRE

ÉDITION ILLUSTRÉE

PARIS

CHARLIEU FRÈRES ET HUILLERY, LIBRAIRES-ÉDITEURS

10, RUE GIT-LE-CŒUR, 10

Y2 2522

LES DRAMES DE LA MORT

PAR

PAUL FÉVAL

La justice de Dieu poursuivant le crime

Le maître du roman moderne, Walter Scott, dans un de ces chefs-d'œuvre qu'il appelait des « préfaces », et où il jouait avec son lecteur sous le voile de l'anonyme, avait annoncé une série de récits qui mit en fièvre autrefois l'Angleterre et l'Europe.

C'était intitulé *Old mortality*, et cet inimitable livre, *la Prison d'Édimbourg*, en formait le premier épisode. Le traducteur français, essayant de rendre l'intraduisible sens de ce titre (*la Vieille Mortalité*), trouva cet équivalent : *le Vieillard des tombeaux*.

Les Drames de la mort doivent peut-être leur première origine, à l'impression profonde que fit, il y a bien longtemps, sur la jeune imagination de l'auteur, la lecture de ces quelques pages inspirées, pleines à la fois de poétique esprit, d'érudition et de bonhomie, qui servent d'introduction à *la Prison d'Édimbourg*.

Le vieillard des tombeaux parisiens, l'homme de la mort, chez nous, doit savoir bien plus d'histoires et de bien plus terribles que le vieux fossoyeur écossais. La grand'ville, la capitale des joies et des douleurs du monde nouveau, a d'autres annales que la pauvre Écosse. Walter Scott, il est vrai, manquera ; mais il y a longtemps

que sa plume n'écrit plus, et l'histoire de Paris ne lui appartenait pas.

L'homme de la mort, à Paris, n'est pas le fossoyeur. Il n'y a pas, à proprement parler, de fossoyeur, car la pioche et la pelle sont tenues, dans nos champs de repos, par d'immenses entreprises qui payent d'abord à la ville un impôt extravagant et peuvent néanmoins distribuer, chaque année, de fort beaux dividendes à leurs actionnaires. Le fossoyeur parisien a nom les Pompes funèbres. L'industrie a mis le deuil en coupe réglée. Il y a, dit-on, au fond de ce commerce qui tarife les larmes, une mine de lugubre comique. Nous ferons peut-être dans ce livre une visite à l'impresario de ces dolents spectacles. Il peut être curieux de voir comment les sanglots peuvent rapporter de si fabuleuses recettes.

L'homme de la mort, à Paris, n'est pas au cimetière. Les cimetières de Paris connaissent à peine leurs morts. Ils sont trop riches. C'est tout au plus si l'on y sait l'adresse de quelques tombes illustres qui attirent les promeneurs.

Paris n'a pas et ne peut avoir de personnage analogue au *vieillard des tombeaux* de Walter Scott; Paris a trop de morts; ses chroniqueurs funéraires ne peuvent embrasser chacun que certaines catégories. Ainsi avons-nous vu l'héritier des Sanson, cette noblesse historique de la hache, publier les mémoires de l'échafaud.

L'auteur, pour mille raisons, aurait assurément reculé devant la noire monotonie d'un pareil thème. Cette procession d'histoires ayant toutes le même dénoûment fatal et prévu lui eût fait peur. Il veut avant tout sa liberté, qui laisse le champ ouvert à l'imagination de ceux qui le lisent, et la Mort, qu'il a choisie pour principal personnage de ses *Drames*, est cet ange aux sombres ailes, armé d'un dard invisible, et frappant partout où Dieu le mène: le riche comme le pauvre, les heureux comme les désespérés.

Seulement, parmi les hautes œuvres de cet exécuteur impitoyable, nous choisirons. Notre vieillard des tombeaux, qui va bientôt entrer en scène, possédait au sujet des insomnies de Paris une érudition terrible et qu'il n'avait point puisée dans les livres. Il savait par cœur les nuits parisiennes; il avait, par état et par dévouement, tâté le pouls de la grande cité à toutes ses heures de fièvre.

Le fleuve et la rue lui avaient révélé leurs secrets.

Il connaissait, pour l'avoir suivie pendant plus d'un quart de siècle, la route longuement battue qui conduit de l'orgie à l'assassinat, de la débauche au suicide.

Ce livre ne parlera guère de ceux qui moururent dans leur lit. Ce livre appartient, au contraire, à ceux qui n'eurent point de lit pour mourir.

Il sera gai, parce que cette brutale bataille de la vie commence presque toujours gaîment, et parce que, chose étrange, rien ne rit mieux que ces comédies qui doivent se dénouer dans le sang.

Il contiendra de six à huit drames: *la Chambre des Amours*, récit du temps de Louis XVI; *la Vampire*, bizarre épisode du Consulat; *l'Alcôve mystérieuse*, souvenir d'une époque plus reculée; *Numéro 13*, tragédie toute moderne, et d'autres légendes d'hier et d'aujourd'hui, ayant toutes Paris pour théâtre.

Ce ne sont pas les sujets qui manquent, joyeux ou terribles; à cet égard, Paris est inépuisable. L'auteur a essayé de varier la couleur de ses récits en leur laissant un lieu commun qui est la morale même de l'ouvrage. Il n'a point reculé devant la mise en scène des passions, parce qu'il voulait avant tout qu'un enseignement sortît de son travail.

Il sera récompensé largement si le lecteur, après l'avoir suivi dans cet aventureux voyage au travers de la forêt parisienne, revient meilleur ou mieux instruit des piéges profonds qui s'y cachent sous les sourires du gazon et de la mousse.

LES DRAMES DE LA MORT

Les cinq enfants de papa Sévérin.

EXPOSITION

LE PAPA SÉVÉRIN

I

C'était un homme d'un peu plus de cinquante ans. Il avait un costume noir très-pauvre et très-propre, ce qui est un problème difficile à résoudre. Le noir, en effet, est l'ennemi de la pauvreté; dès que l'étoffe noire n'a pas coûté cher, elle tourne au gris, au terne, au sale. J'ai souvent pensé que M. Sévérin peignait ses habits et que son costume, porté par un autre, eût semblé délabré.

Il se nommait M. Sévérin ; on savait cela aux Tuileries parce que les trois petites filles et les deux petits garçons l'appelaient papa Sévérin.

Quand les enfants ajoutent un nom au mot papa, c'est qu'il ne s'agit pas de leur vrai père.

Et pourtant papa Sévérin avait l'air de les aimer si tendrement, les deux garçons et les trois petites filles !

Il y avait une autre anomalie : sur les cinq, trois semblaient être exactement du même âge : Eugénie, Angèle et Jean. Tous trois étaient dans leur huitième année.

Louise avait six ans; Julien ne pouvait guère avoir plus de quatre ans.

Un splendide bambin, ce Julien! Des cheveux blonds rayonnant autour d'une face d'archange, toute rose, toute fraîche, et un si malin sourire !

Louise était un peu pâlotte, quoique gentille à croquer. Ses grands yeux noirs, légèrement cernés, annonçaient un tempérament faible. Quand elle souriait, elle était délicieusement jolie.

Une grande dame, c'était Angèle; une grande dame en herbe, s'entend. Regard limpide, mais

si fier ! et je ne sais quelle gentille façon de disposer son indigente toilette !

Car les cinq petits n'étaient pas si pauvrement vêtus que papa Sévérin, mais cela ne les faisait pas bien riches.

Tous les cinq étaient propres comme lui.

Je pense qu'il était leur bonne à la maison comme aux Tuileries.

Eugénie était une forte fille, énergique et brave : la beauté de la République sur les pièces de cent sous de 1848.

Quant à Jean, figurez-vous un petit chevalier, un chevalier français : type aquilin, regard clair et profond, bouche étourdie, mais spirituelle si franchement, regard limpide et clair, grand front ; vertubleu ! front de penseur et de martyr !

Car les chevaliers français n'auront plus guère à combattre avec l'épée.

Et quand on regardait Jean, l'idée venait que ce frêle enfant deviendrait grand quelque jour par la pensée ou par la parole.

Vous voyez que je connaissais bien les enfants de papa Sévérin. Je n'étais pas le seul. Tout le monde, aux Tuileries, j'entends tous les habitués, car ce beau jardin a ses hôtes quotidiens, ses fidèles, tout le monde les remarquait et les aimait, non pas tant à cause d'eux qu'à cause de leur père.

Il faut bien enfin vous parler de leur père, dont nous n'avons dit encore que l'âge et le costume.

Il était grand, maigre et un peu voûté. La pâleur singulière de sa face eût semblé sépulcrale, sans l'excellent sourire qui jouait souvent autour de ses lèvres. En outre, le ton blême de ses joues trop creuses était égayé par la blancheur de neige de ses cheveux abondants et si fins qu'on eût dit une titus de marquise. Son front, modérément élevé, et harmonieux à faire l'admiration d'un phrénologue, s'encadrait dans ces boucles soyeuses et semblait rayonner la douce quiétude d'une conscience heureuse.

Ce front n'avait point de rides ; il était pur et poli comme le front des cinq petites créatures qui jouaient là-bas sous le bosquet.

Sous les boucles blanches que le vent soulevait, car j'ai vu rarement le chapeau de M. Sévérin ailleurs que dans sa main ou sur le dernier banc de la grande allée des Tuileries, à droite en revenant du bassin (il ne choisissait jamais d'autre place), une paire de grands yeux bleus rêvait.

— Oh ! le galant homme ! se disait-on dès que le regard de ces beaux yeux intelligents et candides vous touchait.

Vous savez qu'il ne faut point chercher midi à quatorze heures ; jamais, au grand jamais, regard d'homme ou de femme n'a trompé.

Comprenons-nous bien ; cependant je ne parle ici que du premier regard.

Dès qu'un motif quelconque, une ambition, une crainte, un désir a pu modifier le jeu de la prunelle, la méfiance est non-seulement permise, mais commandée.

Mon axiome, solide et certain comme la géométrie, n'a trait qu'à ce regard désintéressé qui regarde pour regarder et qui contient la mesure exacte de l'âme.

Si vous voulez juger un homme par sa physionomie, souvenez-vous bien de ceci : n'attendez jamais au lendemain.

Le lendemain, l'homme se fera ce qu'il voudra être, tandis qu'au moment de la première rencontre l'homme a été ce qu'il est.

Ceci soit dit sauf les exceptions, qui sont bien gênantes, quoiqu'elles confirment, dit-on, la règle.

Que ne dit-on pas, Seigneur Dieu ! et que d'énormes sottises dans les proverbes, fruit de la sagesse des nations !

M. Sévérin mentait à la règle en ceci, que son second regard valait le premier. Il n'avait pas deux regards, celui du jour et celui du lendemain.

Ce bel œil bleu, tous les jours de l'année, avait le même langage, réfléchi, naïf et bon.

Pour bien des gens, le banc du bout, à gauche en descendant du château, se nommait le banc de M. Sévérin. Il y avait toujours une place pour lui sur ce banc.

Il n'était pas loquace cependant : jamais il ne parlait politique ; jamais il ne faisait aucun récit de bataille en dessinant avec le bout de sa canne, sur le sable, le mouvement des armées.

Il n'avait pas de canne.

Et, rien qu'à le voir, vous eussiez juré qu'il n'avait jamais été à l'armée.

Non. Il parlait extrêmement peu. En s'asseyant il ouvrait un vieux livre à tournure sérieuse qu'il lisait très-lentement, sans lunettes.

Les petits jouaient à l'ombre, à quelques pas.

Quand ils venaient à lui, se plaignant, consultant ou questionnant, il mettait son livre à cheval sur son genou et toute son inépuisable tendresse se montrait dans ses réponses, qui étaient des chefs-d'œuvre.

Pourquoi l'aimait-on cet homme qui ne bavardait jamais avec ses voisins ?

On l'aimait, voilà le vrai.

Le jardin des Tuileries, vous ne savez pas cela peut-être, est habité par une mystérieuse famille,

dont les membres se connaissent entre eux vaguement. Le papa Sévérin était au premier rang parmi les gens qui ont un crédit au jardin des Tuileries.

Il avait acquis là précisément la somme d'influence qui s'y peut acquérir. Les gardiens en uniforme le savaient par cœur; les vieilles dames qui ont des chiens le saluaient presque; les militaires auraient eu pudeur de prononcer trop près de lui cette tirade de burlesque amour qui précipite les Picardes et les Alsaciennes au fond de l'abîme creusé par les passions.

Moi, toujours voisin, toujours habitué des Tuileries, je connaissais le papa Sévérin depuis des années, et je l'aimais, le mot n'est pas trop fort, quoique jamais je n'eusse échangé avec lui la moindre parole.

J'avais vu grandir sa petite famille. Je savais le nom de chacun de ses enfants : bien plus, j'étais initié aux petits mystères de leurs natures.

Bonnes petites âmes, je vous assure, mais ayant, cependant, leurs défauts.

Angèle était fière, Angèle si douce! Eugénie, la République des pièces de cinq francs, était honnête et franche comme l'or, mais rude. La petite Louise avait déjà de la coquetterie.

Jean, le beau Jean, péchait par l'orgueil et la témérité. Julien, faut-il avouer cela, était gourmand comme un petit ogre.

Mais il y avait une chose singulière et que j'avais remarquée dès longtemps.

Le papa Sévérin et sa famille ne venaient jamais aux Tuileries deux jours de suite.

C'est le beau temps et la pluie qui règlent d'ordinaire ces visites au jardin public. Pour les enfants de papa Sévérin, la pluie et le beau temps ne signifiaient rien. Ils venaient de deux jours l'un invariablement.

Si la pluie leur prenait leur mardi, par exemple, le beau temps du mercredi ne les appelait point. Il fallait attendre au jeudi.

Et chaque semaine leurs jours changeaient, comme si papa Sévérin, employé à une besogne qui ne connaissait ni dimanches ni fêtes, eût alterné dans sa tâche, avec un collègue qui, lui, donnait ses vacances à d'autres passe-temps qu'une promenade dans le jardin des Tuileries.

Depuis des mois je nourrissais l'envie de savoir quelle était la profession de papa Sévérin.

Nous avons tous à Paris un petit bout de scepticisme railleur. Pour moi, cet homme était une bonne d'enfants d'un certain genre, une curiosité, un faiseur de *métier inconnu*.

Ses pupilles ne se ressemblaient point entre eux, et aucun d'eux ne lui ressemblait ; il n'était pas leur père. J'étais sûr de cela.

Et pourtant comme il les aimait! et comme ils l'aimaient!

J'avoue que cette idée de bonne d'enfants du sexe masculin n'était pas sans me séduire quelque peu. Par état, je cherche les choses bizarres. J'ai vu des officiers de cavalerie broder des nappes d'autel pour utiliser leurs loisirs et des dames étudier la boxe française. C'est joli.

Voici comment je parlai au papa Sévérin pour la première fois.

Un jour qu'il lisait son vieux livre plus attentivement que de coutume, je penche à croire que le passage était des plus intéressants, maître Julien, profitant de la circonstance, s'approcha du bassin plus qu'il ne fallait et y jeta sa balle.

Une pauvre balle éventrée qui en avait vu de cruelles!

Il s'arrêta, déconcerté.

Les autres vinrent, et il y eut une consultation à voix basse. Évidemment la perte de la balle n'était pas un événement de peu d'importance.

Jean et Eugénie montèrent sur le rebord du bassin, afin de voir si l'on pouvait opérer le sauvetage du malheureux jouet, mais le vent avait poussé une couche de feuilles sèches à l'endroit où la balle était tombée, elle avait coulé comme une vieille éponge, on ne l'apercevait plus.

Tous les enfants étaient tristes.

Je m'approchai. J'entendis Jean qui disait au petit Julien :

— Ne dis pas au père que tu as perdu ta balle, CAR IL T'EN ACHÈTERAIT UNE AUTRE.

L'argument me parut singulier et peu propre à persuader le petit Julien, qui pourtant garda un stoïque silence.

Cela me fit réfléchir. Il y avait là le double insigne d'un tel amour de famille et d'une telle pauvreté que je restai tout attendri.

Le père eût acheté une autre balle. Pour tout enfant c'était là un motif de parler.

Pour ceux-ci c'était une raison de se taire.

Je passai un quart d'heure ce soir-là à détérer une balle neuve que j'avais prise chez le marchand de jouets en rentrant, puis je la mis tremper dans l'eau pour la faire toute semblable à la pauvre balle noyée, et, le surlendemain, me donnant comme sauveteur, j'appelai le petit Julien à qui je dis :

— Tiens, voilà ta balle !

— Tu avais donc perdu ta balle, Juliot? demanda le papa, qui avait une oreille ouverte toujours pour entendre ce qui se disait aux enfants.

Julien rougit.

— Apporte, ordonna M. Sévérin, non sans m'avoir salué préalablement avec une bienveillante courtoisie.

L'enfant rougit et obéit.

M. Sévérin examina la balle avec attention. Puis il la lança en se jouant, disant :

— Va chercher, Julot !

L'enfant bondit comme un petit fou. Il avait droit. Sa balle avait passé son examen.

M. Sévérin me salua de nouveau et me dit avec son bon sourire :

— Ce n'est pas un bien gros mensonge; merci, monsieur.

Il avait reconnu ma supercherie, et, sans la blâmer, il la dénonçait.

Singulier homme, assurément.

Ma foi, ce soir-là, je n'y pus résister. Ma curiosité était incurablement éveillée. Quand M. Sévérin et son petit troupeau quittèrent le jardin des Tuileries à l'heure ordinaire, je les suivis de loin.

Ils allaient ensemble : le père avec Angèle, qui me semblait être un peu la favorite, Jean et Eugénie donnant la main à Louis et à Julien.

Ils sortirent du jardin par la grille du Pont Royal et longèrent le quai jusqu'au Pont-Neuf, qu'ils traversèrent, mais à moitié seulement. Ils tournèrent à gauche, vis-à-vis de la statue de Henri IV et prirent le quai des Orfèvres jusqu'au Marché-Neuf.

Là ils entrèrent dans une vieille maison faisant partie du pâté, maintenant démoli, qui était situé juste en face de ce lugubre petit édifice, tombeau banal et provisoire de ceux qui chancelèrent, frappés à l'improviste par la mort violente : la Morgue, terrible théâtre, toujours ouvert à la curiosité obscène et cruelle des indifférents, comme à l'angoisse de ceux qui pleurent ; objet de répugnance et d'horreur pour les uns; pour les autres, sujet de profondes pensées...

La porte de la vieille maison se referma.

Ma poursuite était terminée. Je n'étais pas beaucoup plus avancé qu'au point de départ.

Et cependant il y a en nous d'étranges associations d'idées. Cet homme me semblait ici à sa place, voisin de l'hôtellerie mortuaire où les désespérés attendent la permission de sépulture, séparés qu'ils sont encore, même après l'heure suprême, des libres et des heureux.

Cet homme était bien là, du moins ce que je connaissais de cet homme : son humble bonté, sa tendresse, sa douce et pensive mélancolie.

Il ne devait pas redouter son voisinage.

II

Des mois se passèrent : je fis plusieurs voyages, dont l'un assez long, et je perdis de vue un peu ma petite famille des Tuileries.

La première fois que je rencontrai le papa Sévérin, après mon retour à Paris, j'eus peine à le reconnaître, non point parce qu'il avait beaucoup changé, mais parce qu'il portait un costume que je ne lui avais jamais vu.

C'était une sorte d'uniforme, qui n'avait rien absolument de l'habit des soldats et qui était plus triste que son pauvre frac noir lui-même.

Je n'avais aucune idée de ce que pouvait être cet uniforme qui ressemblait un peu à la livrée des infirmiers dans les hôpitaux militaires.

C'était aux environs de Notre-Dame. M. Sévérin me parut sortir de l'Hôtel-Dieu, et je crus deviner à l'aspect de cette belle petite Angèle, qui seule l'accompagnait et portait sur son visage des traces de souffrance, qu'ils venaient de prendre une consultation.

Angèle était presque aussi pâle que lui maintenant, et il y avait de l'égarement dans ses grands yeux.

Le lecteur va comprendre pourquoi je ne donnai pas à cette rencontre le vif intérêt qu'elle m'eût inspiré quelques mois auparavant. J'étais sous le coup d'une préoccupation profonde.

Ma sœur, qui dirige un grand établissement industriel dans le Marais, m'avait fait appeler dès le matin, pour me confier les inquiétudes qu'elle avait au sujet d'une jeune fille qu'une famille de nos amis, habitant le Morvan, lui avait confiée.

Cette jeune fille, du nom de Henriette, était à Paris depuis un an à peu près. Elle était gracieuse plutôt que jolie, et pouvait avoir dix-huit ans. Ma sœur l'aimait beaucoup et lui préparait dans sa maison un bel avenir.

Tout auprès de l'établissement de ma sœur se trouvait une institution vassale du collège Charlemagne.

Don Juan est partout. Don Juan, maître d'études, avait fait déjà de notables ravages dans le quartier.

Depuis six mois Henriette semblait triste.

Don Juan, maître d'études, ayant obtenu de l'avancement et quitté l'institution, Henriette devint malade.

La veille du jour dont je vous parle, elle avait disparu de la maison de ma sœur.

Je fus chargé de faire les démarches.

Au moment où je rencontrai M. Sévérin et notre belle petite Angèle, j'achevais le premier

acte de mon enquête douloureusement inutile; je sortais de chez une parente de Henriette demeurant au parvis Notre-Dame.

La parente de Henriette ne l'avait point vue.

J'étais, je serais encore fort novice dans une affaire de ce genre. Ma meilleure idée fut de courir à la préfecture de police.

On m'indiqua un bureau dont le titre officiel m'échappe. Ne fût-ce que pour y prendre vos passe-ports, je suppose que vous avez tous vu ce revêche et obscur ministère. Il y fait froid pour le cœur au mois d'août.

Les employés déjeunaient.

Il est bon que les chirurgiens s'habituent aux tortures du patient et voient couler son sang tranquillement. Les employés de la préfecture sont comme les chirurgiens : ils en ont tant vu et de toute sorte, qu'ils ne s'étonnent de quoi que ce soit et ne s'affligent de rien.

Les misères, les désespoirs, les hontes, tout les trouve froids, et c'est sans doute tant mieux.

Je n'eus aucune espèce de renseignements à la préfecture, où nul rapport n'avait eu le temps d'arriver ; on prit les notes nécessaires et je fus congédié.

Comme je m'en allais, un bon vieux, qui mangeait du lard sur le pouce et qui avait des fausses manches vertes me demanda :

— Avez-vous passé à la Morgue?

— Oui, répondis-je.

Car, pour venir du parvis Notre-Dame à la préfecture, j'avais en effet rasé le seuil de ce funèbre lieu.

— Eh bien! me demanda mon gros bonhomme.

J'ai dit que j'étais novice. Je fus un instant avant de comprendre.

Quand je compris, mon sang se glaça dans mes veines.

L'idée ne m'était pas venue que Henriette pouvait être morte.

J'avais songé seulement à quelque intrigue d'amour, à une fuite, à un enlèvement...

Mais, à cette heure, une parole de ma sœur me revint en mémoire. Ma sœur m'avait dit :

— Il y a bien longtemps qu'elle pleure.

Je m'élançai hors du bureau, et j'arrivai, toujours courant, à la porte de la Morgue.

En entrant je me heurtai violemment contre un homme qui ne m'en témoigna point de colère.

Je ne le regardai seulement pas.

Jamais je n'avais passé le seuil de la Morgue, mais l'intérieur de cette tombe n'est pas large, et il est facile de s'y orienter.

Une clôture vitrée m'attira comme si une main m'eût saisi au collet.

Je regardai.

Henriette était couchée sur la dalle de marbre noir. Il me sembla qu'elle fixait sur moi ses yeux mornes.

Il y avait bien longtemps qu'elle pleurait.

III

Je hais don Juan, même quand il est maître d'études. J'ai souvent pensé que sa sinistre manie était un mode du crétinisme.

Un temps viendra où l'on courra sus à don Juan par les rues, avec des fourches et des fusils, comme s'il s'agissait d'un chien malade de la rage.

Je préfère les chiens enragés à don Juan.

Car on reçoit une prime quand on tue un chien enragé, et dans l'état actuel de notre législation, on est guillotiné quand on assomme don Juan.

Don Juan, le croiriez-vous, a un peu fait les lois, auxquelles, par contre, jamais chien enragé ne collabora.

Don Juan est partout beau, idiot, malfaisant.

Beau, même quand il est la laideur même ; idiot, quand même il aurait tout l'esprit du monde et par cela même qu'il est don Juan ; malfaisant enfin, sans le vouloir et sans le savoir, parce que, — les poëtes l'ont dit dans leur puérile admiration, — il est marqué au front d'un signe fatal.

Je hais don Juan, qu'il soit grand ou qu'il soit petit, qu'il soit pauvre ou qu'il soit riche, qu'il ait l'habit brodé ou la blouse, qu'il soit homme enfin ou qu'il soit femme.

Chacun connaît, en effet, la femelle de don Juan.

Je hais don Juan, et je le méprise. Il est pour moi une vivante infirmité.

Il est pour moi la source la plus abondante de larmes et de sanglots qui soit ici-bas.

Et puisque nous sommes à la Morgue, il est pour moi, don Juan, le chien amoureux, la brute obscène ; il est le pourvoyeur le plus féroce de ces lits de pierre où dort le désespoir.

Ce livre, je m'y engage, ne sera pas à la louange de don Juan.

Peut-être que, après avoir achevé ce livre, bon nombre d'honnêtes gens, hommes et femmes, arriveront à partager mon idée bien arrêtée, qui est celle-ci :

Chaque fois que don Juan a prouvé son identité par une ou deux morsures enragées, il serait bon, il serait juste, il serait nécessaire de l'étouffer avec soin entre deux matelas.

Je ne dirai pas l'histoire de cette pauvre Hen-

Intérieur de l'ancienne Morgue.

[library stamp]

riette. Elle se trouve, chaque jour, racontée en dix lignes, à la quatrième page de tous les journaux. Don Juan grand seigneur oubliait, don Juan maître d'études maudit le sort, déclame et pleure. Henriette avait pris ce courtaud de boutique pédant pour un génie méconnu.

Il lui avait promis dans l'avenir le partage d'une gloire immortelle.

Et au bout de neuf mois, don Juan, maître d'études, étant allé gagner sa gloire ailleurs, Henriette s'était jetée à l'eau, du parapet du pont Marie.

On venait de la retirer. L'homme que j'avais heurté en entrant, et qui était le garçon de salle, me dit :

— La pauvre demoiselle n'est là que depuis un quart d'heure.

La mort fascine. Je n'avais d'yeux que pour Henriette. Elle portait la robe que je lui avais vue la veille. A peine pouvait-on dire qu'elle fût défigurée. J'irai plus loin : la veille, cette gracieuse jeune fille n'avait que le charme de la jeunesse ; aujourd'hui elle était belle.

Que faisait cependant don Juan à cette heure? Corrigeait-il, au collége, quelqu'un de ces thèmes ou quelqu'une de ces versions qui prêchent si bien toutes les vertus, la tempérance, la continence et la pudeur ?

— Ce n'était pas votre sœur, me dit le gardien de salle, ni votre femme. Nous voyons bien cela de suite.

La voix de cet homme éveillait en moi comme un vague souvenir, mais mon regard ne pouvait se détacher de la table de marbre.

— Père, dit un enfant qui entrait, voici ton déjeuner.

Angèle! celle-là, je la reconnus bien.

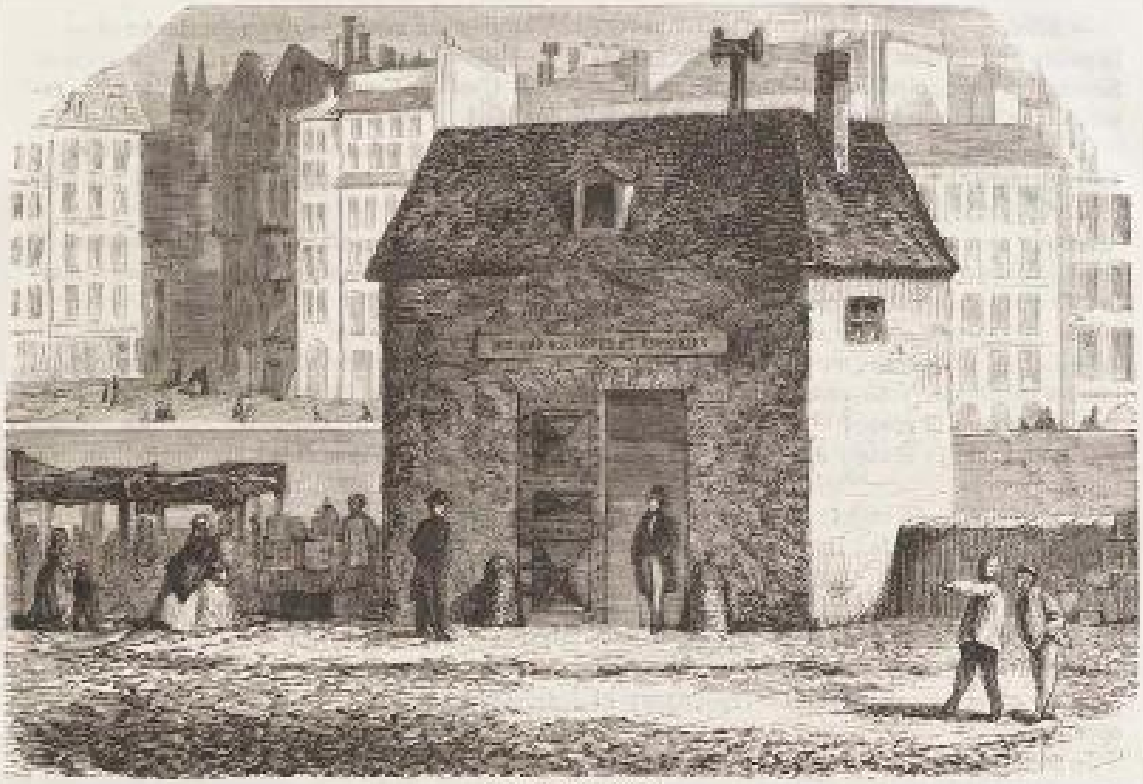
— Ah! fit-elle encore, tandis que ses grands yeux avaient un mélancolique éclair, il y en a une aujourd'hui!

Je tournai vivement mon regard vers le gardien, et je vis ce pâle sourire, encadré de cheveux bouclés, blancs comme la neige : la figure de M. Sévérin, l'homme des Tuileries.

— Je me permets de vous parler, me dit-il doucement, et avec un salut plein de courtoisie, parce que je vous ai remis. Vous êtes le monsieur qui rapporta la balle.

— Ah! c'est vrai, fit Angèle ; le petit Julien l'a toujours.

Je compris en ce moment pourquoi M. Sévérin avait deux costumes : celui de la promenade



L'ancienne Morgue.

lointaine et celui du quartier, qui était son uniforme officiel.

Pauvre uniforme!

Faut-il le dire, cependant, quoique je n'eusse guère l'esprit aux réflexions philosophiques, de même que je l'avais trouvé bien logé dans une de ces maisons dolentes qui regardaient la rivière par-dessus un tombeau, de même, ici, je le trouvai bien placé...

Ce n'était pas une pensée, c'était un sentiment.

Il y a une piété autour de toute misère. Et quelle plus profonde misère peut-on rêver après celle-ci?

La figure cynique de certains employés de cimetière fait honte et peur.

Au contraire, dans ces champs de deuil, quand on rencontre une miséricordieuse et vénérable physionomie, ce qui est rare, l'âme se sent tout à coup reposée.

Cet homme était bien placé ici avec sa tête d'apôtre ou de pontife.

Il semblait que sa présence dût rendre le marbre noir de ces tables moins rigide et moins glacé.

M. Sévérin prit des mains de la petite Angèle la tasse de maigre potage qu'elle lui apportait. Comme elle faisait un mouvement vers la clôture vitrée, il l'arrêta d'un geste presque sévère.

— Vous savez, mademoiselle, dit-il, je ne veux pas qu'on regarde cela.

— Elle est toute jeune! murmura l'enfant.

Puis elle ajouta :

— Ses cheveux sont comme les miens.

Puis encore en s'adressant à moi bien plus qu'à son père :

— C'est une noyée... Souffre-t-on beaucoup quand on se noie?

Les noirs sourcils de M. Sévérin, qui faisaient un si étrange contraste avec la blancheur éclatante de sa chevelure, se froncèrent.

— Elle ne s'est pas noyée, dit-il péremptoirement, on l'a noyée!

Cette distinction, faite avec tant de vivacité, m'étonna et me trompa.

— Avez-vous donc, m'écriai-je, quelque raison de croire que cette mort soit le résultat d'un crime?

Il fixa sur moi ses yeux profonds et répliqua d'une voix lente et ferme :

— Je ne connais pas de plus grand crime que le suicide.

— Allez, chérie, ajouta-t-il en se tournant vers la petite Angèle dont l'œil fixe couvait la morte. Soyez bien sage, c'est Eugénie qui m'apportera mon dîner.

On mange là-dedans, on déjeune et on dîne. Le règlement théorique le défend, mais l'usage ferme les yeux.

Angèle s'en alla docile. Plusieurs fois, dans le court trajet qui la séparait de la porte, elle inclina la tête pour voir encore ce livide visage de la noyée qui tournait son immobilité vers le ciel.

— Entrez au bureau, me dit M. Sévérin, vos jambes tremblent. Vous vous trouveriez faible si vous alliez dans la rue.

C'était vrai, je sentais un frisson courir par tout mon corps.

M. Sévérin me fit asseoir sur un banc, dans le bureau qui était vide. Il m'apporta un verre d'eau que je refusai.

— Ah! murmura-t-il sans amertume, les choses d'ici ne donnent ni faim ni soif.

Il se mit à manger sa soupe. A ce repas, qui fut très-court, il n'apporta ni répugnance ni appétit.

Je restais sur le banc, et ma pensée vacillait comme tout à l'heure tremblaient mes jambes.

En tout, j'avais entrevu cette pauvre enfant une douzaine de fois peut-être, mais ce lieu agit sur les sens autant que sur l'âme. J'étais navré, prostré, anéanti.

— Si j'avais su qu'*il y en aurait* une aujourd'hui, dit M. Sévérin, comme s'il se fût parlé à lui-même, je n'aurais pas laissé venir ma petite Angèle...

— Une charmante enfant! murmurai-je mécaniquement.

— Oui... et qui le sait déjà!

— Un peu faible...

— Non... c'est la tête... déjà la tête!

Il déposa son écuelle, qui n'était pas tout à fait à demi vide.

— La tête! répéta-t-il : voilà un an, elle était plus fraîche qu'une rose, plus fraîche que Louise!... Mais la tête!

Il poussa un grand soupir.

— Les médecins disent, reprit-il, que les maladies se transmettent comme un héritage. J'ai peur qu'ils n'aient bien raison. Avez-vous vu comme elle a regardé la noyée?

Je fis signe que je l'avais vu.

— Le cercle qui est autour de ses yeux se creuse, poursuivit M. Sévérin. Elle pense, elle pense...

— Ses frères et sœurs n'ont rien de pareil? demandai-je.

M. Sévérin me répondit en souriant :

— Elle n'a ni frères ni sœurs.

— C'est une orpheline que vous avez recueillie?

Son silence valut une affirmation modeste.

— Et la mère des autres enfants n'a pas peur pour les siens?

Il sourit encore, mais avec quelle tristesse!

—Les autres enfants n'ont plus de mère, murmura-t-il.

— Vous êtes veuf? insistai-je.

Et mon accent devait dire tout l'intérêt qui était excité en moi, car son regard me remercia.

— Je sais que vous êtes bon, reprit-il encore. La balle était l'idée d'un bon cœur... Je ne suis pas veuf... Je n'ai jamais trouvé à me marier... Les femmes n'aiment pas l'état que je fais... Tout est pour le mieux, peut-être.

Il soupira de nouveau et il me sembla qu'une larme sollicitait le bord de sa paupière.

Mais il ne pleura point, au contraire, il se redressa répétant :

— Peut-être que tout est pour le mieux!

Dans sa jeunesse, cet homme devait avoir été admirablement beau.

Il ajouta en me regardant paisiblement :

— Ce sont des enfants d'ici : les autres tout aussi bien que mon Angèle.

— Comment! m'écriai-je, des enfants d'ici!

— Je vais vous expliquer cela. C'est bien facile à comprendre. Les cinq petits sont étrangers les uns aux autres et à moi-même...

— Et vous les élevez!

— Je suis leur père.

Une lueur de doux orgueil illuminait sa physionomie.

— Je suis leur père, dit-il une seconde fois, je les aime, ils m'aiment; nous sommes une famille. Dieu est bon, monsieur : quoique je sois bien pauvre, ils n'ont jamais manqué de rien.

Comme mon regard exprimait toute l'admiration de mon cœur, il secoua la tête tristement et baissa les yeux.

— Au fond, murmura-t-il, il y a bien un peu d'égoïsme en tout ceci. C'est ma joie, c'est mon bonheur, c'est toute ma vie... Mais je ne vous ai pas expliqué : les enfants sont d'ici, parce que leurs mères, — leurs cinq mères, — cinq jeunes, cinq belles créatures ont été couchées ici, sur la table où est maintenant la pauvre demoiselle...

Je frissonnai.

Pour la deuxième fois, il dit, mais avec une douceur d'accent qui donnait une étrange et miséricordieuse expression à cet arrêt sévère :

— Je ne connais pas de plus grand crime que le suicide!

IV

Le lendemain de l'enterrement de la pauvre Henriette, on reçut, pour elle, à la maison de ma sœur, une lettre qui n'était pas affranchie. La lettre était de Don Juan, maître d'études, qui lui réclamait un foulard.

Que faire cependant contre ce genre d'assassinat? Quelle barrière poser entre ce vampire imbécile et sa proie, toujours prête à tendre la veine dont il sucera tout le sang?

J'allai rendre visite à M. Sévérin, — aux Tuileries, — sur son banc, le dernier banc à droite en descendant du château.

Nous étions des amis. Je pus lire enfin le titre de son vieux livre : ce n'était pas un livre de philosophie, mon Dieu non, le pauvre brave homme n'avait aucune prétention au titre de savant. C'était un volume de la première édition des œuvres complètes de Bernardin de Saint-Pierre.

Le volume contenait *Paul et Virginie* avec *la Chaumière indienne*.

M. Sévérin lisait et relisait *Paul et Virginie*. Combien de fois m'a-t-il demandé si, oui ou non, la mort de Virginie était un suicide!

J'avoue que la question me touchait peu. La pudeur ultra-théâtrale de l'amante de Paul, à ce dernier moment, m'a toujours semblé une froide et malheureuse mise en scène.

Mais il n'en était pas ainsi pour M. Sévérin. Il adorait Bernardin de Saint-Pierre.

Pour lui, *Paul et Virginie* était le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, — à la condition que la mort de l'amante de Paul ne fût pas un suicide.

Il détestait le suicide comme j'abhorre la monstrueuse manie de don Juan.

Et sa haine à lui, comme il arrive souvent, ressemblait parfois à de l'amour.

Il recherchait le suicide. Toutes les choses qui touchent de près ou de loin au suicide l'attiraient invinciblement.

Angèle grandissait, retrouvant tout à coup pendant deux ou trois semaines les vives couleurs de la santé, puis retombant, sans cause apparente, tout au fond de son mystérieux malaise. Elle était belle à ravir, soit qu'elle eût sa gaîté d'enfant, soit que le voile de mystérieuse tristesse revînt peser sur son front.

Vous n'avez jamais vu d'aussi beau petit soldat que Jean. Celui-là était un gentilhomme. Il vous avait à tout ce qu'il faisait une grâce innée. Je me surprenais à penser parfois que sa mère avait dû être une ravissante enchanteresse.

Eugénie, vaillante fille qui faisait le ménage à la maison, n'avait pas l'air d'une duchesse. A part la valeur intrinsèque du métal, les Républiques qui sont sur les pièces de cinq francs ne plaisent pas à tout le monde. C'est la beauté antique, dit-on : nous sommes modernes.

Eugénie avait de la santé, un peu trop, dans sa beauté. Elle était forte, courageuse, franche et bonne.

Louis devenait un amour d'enfant.

On aimait à embrasser ce chérubin de Julien comme on mord dans une pomme.

Tous prospéraient dans la mesure de leur tempérament, et bien des mères enviaient les enfants de ce bon M. Sévérin, qui venait de deux jours l'un aux Tuileries, — les jours où il n'était pas de garde à la Morgue.

Si les mères avaient su cela!

Moi, je le savais, et je ne puis dire à quel point je prenais, chaque jour davantage, en affection ce modeste et excellent cœur.

Les enfants m'aimaient. Ils me cherchaient quand je n'étais pas là, et, de fait, j'avais arrangé mes promenades de façon à ce qu'elles concordassent avec les jours de sortie de M. Sévérin.

Une fois il ne vint pas.

C'était un mardi.

Le jeudi suivant il vint, mais Angèle manquait à son petit troupeau.

Il était bien soucieux. Angèle avait pris froid et gardait le lit avec un gros rhume, il avait peur d'une fluxion de poitrine.

Les autres avaient besoin d'air. Il était venu, quoique Angèle fût de beaucoup sa préférée. Une voisine avait consenti à veiller près de son chevet.

Tous les voisins de M. Sévérin devaient l'aimer.

Il me dit :

— Peut-être bien que nous serons du temps sans revenir, c'est trop loin. Je mènerai les autres jouer au jardin de l'Archevêché, qui est tout près de chez nous. L'air est moins bon à la pointe Notre-Dame, mais la pauvre Angèle!... si vous saviez comme je l'aime et pourquoi je l'aime!

— Un rhume est bien vite guéri, objectai-je.

— Certes, certes, Dieu est bon... mais Angèle appartient à une race... je n'ai pas dit à une famille... où l'on est malheureux...

Cette teinte de superstition m'étonna dans un esprit si net, si franc, et je pourrais ajouter si réellement élevé, malgré une absence presque complète d'instruction.

Sans doute que je laissai échapper à ce sujet quelque observation, car il me répondit :

— Non... non, ce n'est pas de la superstition, je vous assure que j'élève les enfants dans une voie honnête et sage, j'en fais des chrétiens, amis de leur pays, réglés par leur conscience. Quand je dis que la race d'Angèle eut du malheur, c'est un fait que j'énonce... j'ajoute que cela signifie encore autre chose au point de vue matériel, scientifique, si vous voulez...

— La transmission héréditaire d'un mal? l'interrompis-je.

Sa tête s'inclina sur sa poitrine.

Il reprit après quelques instants de silence :

— Angèle est à moi bien plus que les autres. Elle représente la troisième génération d'un lien qui fut noué par mon cher et bon père... cela est plus vieux que la Morgue neuve, comme on appela longtemps le petit édifice où nous nous sommes rencontrés... mon père était concierge-greffier de l'ancienne Morgue, faisant partie des bâtiments du Châtelet...

— Vous voyez, s'interrompit-il avec un sourire, que nous sommes vieux dans la partie.

Il continua :

— La mère de la mère d'Angèle fut repêchée au pont de la Révolution : elle avait dix-sept ans. Mon père éleva l'enfant orphelin qu'elle laissait et qui était la seconde Angèle, car toutes les trois eurent le même nom. A l'âge de dix-sept ans et trois mois, la seconde Angèle fut repêchée, morte, dans les filets du pont Royal... Ces filets, dont tant de gens contestent l'existence, ne furent supprimés qu'au commencement du règne de Louis-Philippe, et, voici trois ans, ceux de Saint-Cloud subsistaient encore..... Vous connaissez Angèle... la troisième... c'est tout le portrait de sa mère, qui, seulement était bien plus belle...

Ici, la voix de M. Sévérin s'altéra.

Il ne convenait pas de l'interroger.

— Le plus grand de tous les crimes, prononça-t-il avec effort, c'est le suicide !

— Père, dirent les enfants, voilà qu'il se fait tard, et nous voulons voir Angèle.

M. Sévérin me regarda et sembla hésiter.

— Le hasard nous a réunis, murmura-t-il; vous me manqueriez. Auriez-vous répugnance à venir chez moi?

Je lui saisis les deux mains avec effusion.

— Eh bien donc, venez! s'écria-t-il l'œil brillant et le rouge à la joue. Je ne sais pas pourquoi j'ai besoin de vous dire ce que jamais je ne croyais dire à personne !

V

C'était une chambre, située au troisième étage de cette vieille et pauvre maison du Marché-Neuf, dont la porte s'ouvrait en face de la Morgue.

Le soleil d'automne jouait dans les rideaux de serge d'un vert sombre, et glissait jusqu'à un petit bureau de bois d'ébène, qui était placé au-devant du lit.

De la fenêtre, par-dessus le toit moderne de la Morgue, on voyait la Seine encaissée tristement, la longue perspective des quais, l'Institut cachant à demi son dôme obèse derrière les bâtiments de la Monnaie.

Ceci à droite.

A gauche, les funèbres façades de l'Hôtel-Dieu, et la moitié d'une des grandes tours de Notre-Dame.

M. Sévérin était assis à son petit bureau et feuilletait des papiers.

Angèle allait mieux. On entendait son rire éclatant dans la pièce voisine où les enfants jouaient.

— Ma mère est morte empoisonnée, commença M. Sévérin. Mon père était un saint.

Il s'arrêta et me montra du doigt un portrait suspendu dans la ruelle de son lit.

J'avais cru que c'était lui-même, tant la ressemblance était frappante.

Il me dit :

— Voilà mon père.

— Et votre mère? demandai-je.

Il tira de son sein un médaillon d'argent, renfermant une miniature.

La miniature représentait une toute jeune femme portant le costume des bourgeoises de l'empire.

— Je hais le suicide, reprit-il, comme mon père le haïssait avant moi, et nous n'avions que trop de raisons pour cela, tous les deux; mais plus je déteste le crime, mieux j'aime les tristes victimes qu'il laisse après lui sur la terre. Mon père a élevé en sa vie seize orphelins et orphelines, venant tous et toutes de là...

Il montrait la Morgue.

— Les uns ont tourné bien, poursuivit-il. Quatre familles, dont deux très-riches et très-honorées, sont l'œuvre de mon père. Les autres ont tourné mal. Il est certain qu'il y a dans ces races un entraînement vers le désespoir.

La porte s'ouvrit.

Angèle, qui tout à l'heure riait si bruyamment, entra morne et sombre. Elle vint s'asseoir sur un tabouret.

— On vient d'en *monter une!* dit-elle.

— Morbleu! s'écria le papa Sévérin que jamais je n'avais entendu jurer, qu'est-ce que cela te fait, petite sotte? Vas-tu passer ta vie à guetter ce qui entre et ce qui sort? Je m'en irai d'ici, je déménagerai... Et je te chasserai!

Il était écarlate de colère.

Angèle le regarda en face et répondit :

— C'est bien, je me tuerai!

Sévérin devint plus pâle que les rideaux blancs de son lit. Ses lèvres tremblèrent; un vent agita ses cheveux.

— Va-t'en! dit-il, je ne t'aime plus.

L'enfant bondit sur ses pieds, et s'élança, baignée de larmes, dans ses bras.

Mais il fut inexorable, et répéta :

— Va-t'en! va-t'en!

Quand la fillette eut obéi, il se cacha la figure entre ses mains.

— Elle l'a dit! murmura-t-il. C'est la première fois! Et quand sa mère le dit pour la première fois... je m'en souviens, ce fut à moi... elle avait juste son âge!...

Il fut longtemps à recouvrer assez de calme pour reprendre l'entretien au point où nous l'avions laissé.

— J'ai fait comme mon père, poursuivit-il enfin pourtant, mais je n'ai point de fils : j'entends de fils à moi appartenant, et ayant mon sang dans ses veines. Je me sens vieux. J'ai élevé déjà beaucoup d'orphelins, et ceux que vous entendez ici près ne sont pas mes seuls enfants... A ceux qui sont placés, établis, riches, je ne dois plus rien...

— Mais eux, m'écriai-je, ils vous doivent quelque chose!

Il retrouva du coup son sourire.

— Oh! répliqua-t-il, il y a de bons cœurs parmi eux...

— Seulement, ajouta-t-il après avoir hésité, ce ne sont pas ceux qui ont les meilleures rentes.

Son sourire se fit un peu forcé.

— Chacun a ses charges, murmura-t-il; le plus à son aise vient encore me voir de temps en temps... pas souvent... dans sa voiture... et cela coûte cher, un équipage, à Paris!

Un instant il resta silencieux, comme s'il avait eu quelque chose de lourd sur le cœur; de mon côté, j'étais muet, car je ne voulais pas châtier la modestie, l'exquise bonté de cet homme avec des paroles de banale admiration.

Ce n'était pas faute d'admirer. En ma vie, je n'avais jamais trouvé une si belle âme.

— Restent donc ceux-ci, reprit-il en baissant la voix. Se charger d'un enfant, c'est répondre de lui jusqu'à l'âge où il peut se suffire à lui-même. A ceux-ci je dois encore des années de soins, d'abri et de pain quotidien. Jusqu'à présent, j'ai été plus heureux que je ne le mérite, car ils n'ont manqué de rien, malgré la modicité de mes ressources... Mais je viens de le dire, je me sens vieux... et il peut en venir d'autres!...

Vous avez entendu ce mot cruel dans les pauvres ménages : Il peut en venir d'autres!

C'est la mère qui le dit, espérant et tremblant à la fois.

Ici, ce n'était pas le mariage qui devait apporter le surcroît de bonheur et de misère.

Cet homme était seul. Il n'avait jamais connu la plus douce des consolations du foyer. La compagne manquait dans cette humble demeure pour partager le fardeau trop lourd.

Celui-là était, dans sa maison, le père et mère.

Et cependant « il pouvait en venir d'autres. »

Car il n'y a point d'épouse aimée pour être féconde autant que la miséricorde d'un grand cœur.

Les années arrêtent naturellement la liste de la famille, et Sara elle-même ne peut engendrer au-dessus d'un certain âge.

Mais le cœur, éternellement jeune, n'arrive jamais à cette heure critique qui peut affirmer : « D'autres ne viendront point. »

La main de Dieu pouvait frapper toujours à cette porte indigente et magnifique, qui ne savait pas rester close.

— Il y a quatre ans, dit encore M. Sévérin, comme s'il eût voulu se vanter, depuis la mort de mon petit Charles, je ne vais plus les chercher...

Auparavant, il allait les chercher!

Il vit des larmes dans mes yeux, et son regard, craintif jusque-là, exprima un naïf espoir.

— Merci, murmura-t-il, merci. Oh! il y a encore de bonnes gens, c'est bien sûr.

— C'est vous qui me dites cela! à moi! pensai-je tout haut.

— Je m'entends, répondit-il. Voyez-vous, j'ai un service à vous demander, et si vous n'aviez pas eu cette larme... et ce sourire qui vous vient maintenant, je ne sais pas si j'aurais jamais osé.

Il prit, comme on dit, son courage à deux mains et rassembla d'un geste vif ces papiers un peu jaunis qui étaient sur sa petite table.

Il y en avait beaucoup; car, de temps en temps et tout en parlant, il avait sorti du tiroir un cahier, puis un autre.

— Voilà! prononça-t-il avec une sorte de crânerie : si je suis un orgueilleux ou un fou, vous me le direz. Je n'ai pas été bien longtemps au collége, mais j'ai beaucoup lu de ci de là, et mon père m'a laissé des notes curieuses. Est-ce qu'on

ne peut pas publier un livre sans avoir été reçu bachelier?

Je ne répondis pas assez vite, parce que je pensais à toutes les fautes de grammaire que les presses mécaniques répandent journellement à tant de milliers d'exemplaires.

— Vous ne m'approuvez pas? demanda-t-il vivement.

— Mais, si fait! m'écriai-je; seulement vous ne m'avez rien expliqué...

— Qu'importe, si vous m'avez deviné?... Ce tombeau de passage qui est là au bord de l'eau, cette Morgue au nom hideux, a de curieuses, de touchantes, de dramatiques annales. Je sais son histoire avant, pendant et après sa fondation. J'ai sous ma main, ici, dans ces cahiers, dont les uns furent écrits il y a cinquante ans, dont les autres ont leur encre toute fraîche, des centaines de faits peu connus, d'anecdotes bizarres, tragédies de la richesse, drames du dénûment, romans de l'ambition déçue ou de l'amour trahi. Rien qu'avec les aventures des pères et des mères de mes pauvres enfants, je remplirais dix volumes. Cela serait bon peut-être, non pas à cause du talent que je n'ai pas, mais à cause des terribles moralités qui se dégageraient de ces récits véridiques. Ce livre inspirerait, à coup sûr, la crainte de toutes les actions mauvaises ou folles qui peuvent amener là leurs auteurs... Là, vous entendez!

Il montrait de son doigt, dirigé vers le quai, la petite maison lugubre.

— Ce livre, continua-t-il, éloignerait des excès qui appellent le sang; ce livre stigmatiserait la débauche, mère du meurtre; ce livre, surtout, ferait détester certains préjugés qui poussent les gens ruinés au suicide et les empêchent de chercher dans le travail un adoucissement à leur misère!

Il parla encore longtemps, passant de ces considérations générales à d'autres pensées qui se rapportaient à la tâche particulière de sa générosité. Les enfants eurent leur part dans ce plaidoyer, qui était éloquent parce qu'il partait du cœur.

Quand il eut achevé, nos mains se joignirent.

Et comme je passais le seuil, emportant le volumineux manuscrit sous mon bras, il me dit :

— Vous m'aurez aidé à faire un peu de bien à tous, et, par un touchant miracle, les six pieds de terre en deuil qui recouvrent les restes des parents décédés vont produire la moisson pour les orphelins entrant dans la vie...

LA MORGUE

PRÉLIMINAIRES HISTORIQUES.
ÉTYMOLOGIE DU MOT. — ORIGINE DE LA CHOSE.
RÉCLAMATIONS DES OFFICIERS JUDICIAIRES.
INSTITUTION D'UN CAVEAU LÉGAL AU CHATELET.
LA MORGUE *DU* MARCHÉ-NEUF. — SON SERVICE.
SES RÈGLEMENTS. — LA NOUVELLE MORGUE.

Selon Vaugelas le grammairien, le vieux mot français *morgue* a pour signification : visage.

Dans le langage nouveau, *morgue* signifie orgueil insolent et blessant. C'est le vice des parvenus et de ceux que le hasard a tout d'un coup portés à la puissance.

Si éloignées l'une de l'autre que paraissent ces deux acceptions du même mot, elles sont rapprochées et réunies par un troisième sens appartenant au vieux verbe français *morguer*.

Morguer voulait dire regarder fixement.

N'est-ce pas là, d'un côté, le vice de la morgue impertinente?

Et n'est-ce pas, de l'autre, le moyen de reconnaître parfaitement une *morgue*, un visage?

Depuis que *morguer* et *morgue* ont disparu dans leur signification ancienne, on a fait avec le mot visage, qui remplace *morgue*, le verbe dévisager, qui remplace *morguer*.

Le mot *morgue*, appliqué à la chose spéciale dont nous allons parler : la maison publique où sont exposés les cadavres trouvés sur la voie publique ou repêchés dans la Seine, se rapporte à la fois aux deux significations précitées.

Il fait plus, il les réunit en quelque sorte.

C'est bien un lieu où l'on REGARDE FIXEMENT LE VISAGE.

L'origine de l'institution est là tout entière, avec sa définition exacte et son utilité.

Transportée depuis peu du Marché-Neuf à la pointe de la Cité, la Morgue, considérée au point de vue de son usage judiciaire et de police, est un bâtiment contenant deux portions élémentairement distinctes.

L'endroit où *l'on regarde fixement les visages*, qui est public, — et la salle ou les salles destinées aux manipulations médicales, aux confrontations ayant un caractère judiciaire, etc.

Cette seconde portion de l'édifice n'est accessible qu'aux magistrats et gens de loi, aux médecins, aux gardiens de la force publique et aux accusés qui doivent subir l'épreuve de la confrontation.

C'est là que se font les autopsies, les analyses qui ne nécessitent point l'arsenal entier d'un laboratoire bien fourni; en un mot, toutes les constatations ayant trait à la médecine légale.

Dans le compartiment *où l'on regarde*, les restes humains sont couchés sur des tables de marbre, inclinées, face à une clôture de glaces à travers laquelle passe l'œil du public.

Le lecteur n'attend pas de nous, sans doute, des détails descriptifs. Le sujet y répugne. Ceux qui veulent voir peuvent entrer. Depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit, la lugubre porte est toujours ouverte.

De tous les monuments publics, c'est assurément celui qui offre l'accès le plus facile et le plus constant. Il faut cela. Sa raison d'être, affirmée par son nom, est : *la facilité donnée au regard de tous*.

Outre les restes humains, la salle d'exposition contient les habits des décédés et tous les objets qui furent trouvés sur eux ou près d'eux, quand il y a présomption suffisante que ces derniers objets leur ont appartenu.

Exemple : le pistolet qui est à terre et qui s'est échappé de la main mourante d'un suicidé.

Il ne faut pas remonter bien haut dans notre histoire de France pour rencontrer les premiers vestiges de cet établissement, navrant à coup sûr, mais si utile, on peut même dire si nécessaire à l'action de la justice.

A l'heure où nous sommes, beaucoup de pays civilisés, et jouissant d'une bonne réputation en Europe, reculent encore devant les dépenses — ou le deuil d'une semblable institution.

Tous ceux qui ont fait des recherches autour de cet austère service ont pu reconnaître avec étonnement d'innombrables traces d'études commencées par ordre des puissances étrangères.

Ce serait à se dire, en vérité, que la moitié pour le moins des grands empires européens nous envient ce funèbre petit tas de moellons et ne peuvent trouver le courage ou les fonds qu'il faudrait pour se faire à eux-mêmes cet indispensable et mélancolique cadeau.

Vers l'année 1680, il y eut des plaintes portées au parlement de Paris sur ce fait, que la justice était quotidiennement empêchée dans ses inves-

Le Cabaret du Puits sans vin.

tigations et recherches au sujet des morts violentes et suicides, surtout quand la rivière avait été choisie pour recéler le cadavre.

Toutes recherches, constatations, procès-verbaux, étaient rendus impossibles par l'intérêt cupide ou la mauvaise volonté des riverains.

Les péagers des ponts, les gens tenant bacs ou bateaux, les meuniers, les lavandiers, toute la population ayant un pied dans la rivière, comme on disait alors, faisait le même commerce de honteuse et révoltante rapacité!

Quiconque découvrait un corps humain, soit dans les mailles tendues sous les ponts, soit dans les vannes d'un moulin, soit sous les barques, soit dans les herbes qui obstruaient presque partout le cours du fleuve, commençait, après l'avoir repêché, par le dépouiller à son profit.

Bien des gens de loi soutenaient hautement la légitimité de ce droit d'épave.

Mais la spoliation n'était rien. Une industrie criminelle venait à la suite.

Chaque inventeur de cadavres établissait à son profit personnel une véritable Morgue particulière, aussi nuisible à la morale qu'à la santé publique.

On voyait des restes humains, attachés tout nus aux piles des ponts, aux bords des bateaux, aux batardeaux des moulins, et portant des écriteaux qui invitaient leurs parents et amis à les venir reconnaître.

L'effrayante spéculation exigeait une petite somme de toute personne approchant de ses morts; car ces morts étaient à elle.

Aussitôt reconnus, aussitôt vendus! Pour enterrer ces malheureux, il fallait traiter avec le titulaire du droit d'aubaine et apporter la rançon du cadavre prisonnier.

Enfin, si personne ne venait, les miasmes s'épandaient longtemps par la ville et par la campagne, et il fallait l'horreur de la décomposition complète pour forcer le sauvage spéculateur à creuser un trou superficiel pour y coucher son lamentable butin sous quelques pelletées de terre.

A Sèvres et au Bas-Meudon, de véritables épidémies étaient nées de cet état de choses, auquel de notre temps, on a peine à ajouter foi.

Un arrêt du parlement, daté du commencement du dix-huitième siècle, — le siècle de Voltaire, — relate tout au long dans ses considérants ces invraisemblables barbaries et ordonne, non point encore l'établissement d'un bureau légal, mais la visite judiciaire, sur lieu, de tous les corps gi-

Maître Nicolas et maman Formose.

sants sur le pavé des voies publiques ou surnageant au fil de l'eau.

Pas n'est besoin de faire remarquer l'insuffisance ni les inconvénients graves d'une pareille mesure, qui pourtant était déjà un vague progrès.

Quelques années plus tard, les plaintes, loin de s'éteindre, devenant plus bruyantes, une sorte de caveau fut disposé près la basse geôle du Châtelet.

Ce fut la première *Morgue*.

Les parents, les amis, tous les pauvres gens en quête d'une affection perdue, se rendaient là pour regarder fixement, pour MORGUER, à travers l'étroit guichet qui donnait jour à cette fosse.

Les pièces du temps constatent que la Morgue du Châtelet, trou profond, exigu, privé de ventilation et de lumière, remplissait fort mal le but auquel on l'avait destiné.

Il était presque impossible d'y reconnaître du dehors les cadavres entassés pêle-mêle, et tout homme sain qui y fût entré par malheur en serait sorti pestiféré.

C'était cependant un progrès encore : un second progrès.

Si minime que vous le jugiez, ce progrès épuisa pour longtemps l'initiative et la bonne volonté du pouvoir.

On avait, sans doute, autre chose à faire. Le *statu quo* dura près de cent ans.

Sur ce trou informe, infect, presque inutile et dont chacun se plaignait, les dernières années de Louis XIV passèrent, la régence passa, le règne, tout le long règne de Louis XV, écoula ses lentes années, suivi par le triste pouvoir de Louis XVI; auprès de ce trou la Révolution se fit, la Constituante délibéra, la Convention nationale combattit, le Directoire réagit, le Consulat conquit, et l'Empire fut fait.

A la fin de 1804 seulement, la municipalité de Paris érigea la sépulture provisoire que nous voyions naguère encore entre le Petit-Pont et le pont Saint-Michel.

Depuis lors, la constitution intérieure de la Morgue ne s'étant pas sensiblement modifiée, nous nous bornerons, dans cet aperçu préliminaire, à extraire des livres spéciaux quelques brefs renseignements.

Le service de la Morgue est réglé par des ordonnances de police, et rentre dans les attributions de ce département.

Le directeur ou chef de service a le titre de

greffier-concierge. Son emploi est diurne. Il ne peut habiter l'intérieur de l'établissement, ni même y introduire sa famille.

Sous le greffier-concierge, dont le titre est tout moderne et a remplacé l'ancienne dénomination de greffier-juré, deux garçons de salle ont le soin de surveiller et d'entretenir; ils peuvent remplacer leur chef en toutes circonstances, sauf les cas d'enquête, confrontation, autopsie. Leur service est de la nuit et du jour.

L'un d'eux doit être constamment présent.

Ils ne peuvent, néanmoins, habiter l'établissement, non plus qu'y introduire leurs femmes et leurs enfants, autrement qu'en qualité de messagers, apportant des objets nécessaires.

Le service se complète par un médecin inspecteur et des garçons-valets.

Dans la rigueur de la règle, il est défendu à tout employé de préparer sa nourriture à l'intérieur des murs et même d'y prendre ses repas; mais cette dernière défense ne peut toujours s'exécuter à la lettre.

On comprend, du reste, la nécessité de ces prohibitions sévères.

La funèbre comptabilité de la Morgue est simple et n'a besoin que de trois livres. On y tient :

1° Un livre d'inscription, lequel est double; l'un des deux exemplaires devant rester sur place, tandis que l'autre va à la préfecture de police ;

2° Un répertoire par ordre alphabétique ;

3° Un registre pour recevoir les déclarations.

A l'aide de ces trois livres, l'inventaire de cette maison, misérable entre toutes, est dressé à la fin de chaque année.

Le médecin inspecteur a la surveillance de cette opération, dont le résultat prend place parmi les documents de la statistique officielle, et sert, entre autres choses, d'arsenal aux avocats qui cherchent des arguments pour ou contre le progrès.

Des deux côtés du progrès, en effet, on plaide avec passion. La harangue de gauche n'est pas toujours plus véridique que l'homélie de droite.

Les chiffres inflexibles sont contrôlés, pressés, expliqués, traduits, tirés de ci et de là.

Et vis-à-vis des mêmes chiffres, les uns se voilent la face, tandis que les autres entonnent un bruyant alléluia.

Entre deux, le monde marche, suivant sa voie providentielle et s'inquiétant aussi peu des plaidoyers que de la statistique.

Le monde se dit peut-être ceci, non point d'une façon précise, mais dans l'immense et vague raison de son instinct :

« On a mis des centaines de siècles à bâtir la Morgue, qui est, en définitive, une pieuse chose, abritant modestement les navrantes victimes de la bataille sociale.

« On a mis cent ans à faire que cet asile, propre et décent, ne soit plus une insulte à la dignité publique.

« Combien mettra-t-on d'années, non point à changer cet humble sépulcre en splendide mausolée, ce qui serait le progrès à rebours, mais à le démolir pierre par pierre, à le supprimer, à le rendre inutile?... »

Un pas est fait vers ce but, la statistique le démontre déjà, indépendamment des plaidoyers qui bavardent pour ou contre.

Un pas timide, et dont il ne faut point exagérer la largeur.

De 1816 à 1822, la moyenne des expositions fut annuellement de 280 individus, savoir : 233 hommes et 57 femmes.

De 1842 à 1850, période de huit années, la somme annuelle des expositions s'éleva à 296.

Ce qui, eu égard à l'énorme augmentation de la population (près d'un demi-million d'âmes), constitue une belle et notable différence en faveur de la salubrité, du bien-être et de la sûreté publique.

Les statistiques plus modernes démontrent que cette amélioration se continue.

Nous devons ajouter que ce n'est nullement sans raison que les pays étrangers envoient des commissions pour étudier le système mis en usage chez nous depuis longtemps déjà. L'ensemble des règlements relatifs à la Morgue est combiné avec une sagesse admirable et semble exempt de ces contradictions, filles de la minutie, qui entravent généralement comme à plaisir tout sentier judiciaire ou administratif.

Quant à la partie matérielle de l'organisation, dès 1832, les hommes spéciaux admiraient déjà les simples et puissants moyens de ventilation au moyen desquels on se défendait contre les miasmes délétères que rien ne peut empêcher de filtrer, même à travers les murailles.

Ces moyens ont encore été perfectionnés dans l'établissement nouveau, dont le seul tort est d'ajouter un fâcheux appendice aux magnificences de ce paysage urbain dont le chevet de Notre-Dame est à la fois le motif et l'ornement splendide.

Que les étrangers viennent donc, et que le lamentable bienfait de cet asile s'étende à tous les pays où la civilisation, enorgueillie d'elle-même, loin d'apaiser la bataille des passions, l'exagère souvent et doit au moins une tombe aux morts de cette tragique mêlée.

LA CHAMBRE DES AMOURS

I

LE PUITS-SANS-VIN

On appelait indifféremment le cabaret du père Fortune le *Puits-sans-vin* ou *Brimborionnet*.

Le premier de ces noms lui venait de son enseigne, représentant le dieu Bacchus dans l'uniforme de ses fonctions, et faisant la nique à un seau posé sur la margelle d'un puits.

Bacchus, bien entendu, ne faisait la nique que d'une main; son autre main tenait la coupe officielle.

Le peintre, qui était un réaliste en dépit de l'époque, avait donné au dieu vainqueur de l'Inde le propre nez de Silène, son précepteur.

C'était hardi pour l'an de grâce 1787, où se passe notre histoire.

Sous l'enseigne parlante du père Fortune étaient barbouillés deux vers dus à la verve de ses habitués :

> Le *Puits-sans-vin* donne ici tous les jours
> Le puissant vin favorable aux amours.

Nous verrons plus tard que le père Fortune avait des motifs graves pour ne pas annoncer uniquement son vin sur son enseigne.

Le vin, puissant ou non, qu'il vendait aux bonnes gens de Sèvres et à certains hauts personnages qui venaient de Paris en tapinois visiter ses charmilles, n'était point le principal de son fructueux commerce.

Le second nom sous lequel était connu le cabaret du père Fortune faisait allusion à un illustre voisinage.

Le *Puits-sans-vin* était situé, en effet, à moitié chemin entre Sèvres et le hameau du Bas-Meudon, à quatre ou cinq cents pas en amont de la grille du pavillon de Brimborion, l'une des nombreuses dépendances du château que Mesdames Royales de France, tantes du roi, habitaient sous le hameau de Bellevue.

Le père Fortune avait l'honneur de posséder trente ou quarante toises de murailles touchant au saut de loup qui gardait la propriété de Mesdames Royales.

Le père Fortune était marié, marié légitimement à une belle et grosse femme de quarante-cinq à cinquante ans, qui mangeait bien, qui buvait mieux et qui passait pour avoir eu une jeunesse plus qu'orageuse.

On l'appelait maman Fortune.

Ainsi toute grande renommée engendre naturellement la familiarité.

Voyez plutôt si vous mettez le mot monsieur devant les noms de vos poëtes bien-aimés ou de vos glorieux orateurs!

Maman Fortune avait une grande renommée : d'abord pour la matelote, ensuite pour les lapins sautés, en dernier lieu pour autre chose encore.

Chose plus délicate, et qui lui rendait précieux l'appui de certains hauts personnages qui venaient en tapinois, de Paris, pour goûter ses gibelottes du bout de leurs nobles lèvres.

Il y avait longtemps que maman Fortune ne faisait plus la cuisine, laissant de côté deux de ses renommées, pour s'occuper exclusivement de la troisième.

Nous connaissons le père Fortune, ou tout au moins quelqu'un de ses héritiers. Quand maman Fortune daigna se marier, elle choisit toujours le même époux : un petit homme un peu plus jeune qu'elle, doux, grave, courtois avec les forts, sévère avec les faibles, pas méchant au fond, mais se vengeant au dehors des duretés intimes de sa destinée, — sobre, proprement couvert, soigneux, méticuleux et parlant avec une voix de basse-taille.

Pourquoi la basse-taille?

On n'en sait rien, mais depuis que les siècles coulent, vagues lentes et réglées de cette grande mer qui est le temps, maman Fortune n'épousa jamais un ténor.

On ne disait pas, entre Sèvres et Meudon : « Monsieur et madame Fortune, » comme cela a lieu pour les ménages à la douzaine;

On disait : « Maman Fortune et son petit homme. »

Le 24 juin 1787, vers deux heures de relevée,

maman Fortune, très-bien déguisée en bourgeoise cossue, portant de bonnes étoffes aux couleurs voyantes et un bonnet de dentelles sous sa capuce de soie, revint de Paris en coucou.

Elle était partie, le matin, au reçu d'une lettre apportée par exprès.

Elle ramenait avec elle Mitaine, sa Picarde, chargée de provisions achetées au grand marché des Innocents.

Elle avait l'air triomphant, maman Fortune, et quand son mari soucieux l'interrogea, elle répondit :

— Verse un verre de vin d'Espagne, maître Nicolas. Tu as une femme qui se moque bien de M. le lieutenant de police !

Ce petit père Fortune s'appelait Nicolas.

Il versa le verre de vin d'Espagne, que sa dame et souveraine avala d'un trait.

— Un autre ! ordonna-t-elle. J'ai couru, maître Nicolas, et je n'ai que l'estomac d'une femme !

Elle lampa le second verre comme le premier, et se laissa tomber de tout son poids, qui était considérable, dans un fauteuil de paille, dont toutes les diverses pièces rendirent en chœur un gémissement.

— Reposez-vous, Coralie, dit maître Nicolas avec la voix caverneuse de son emploi.

Certes, ce nom de Coralie allait très-bien à maman Fortune.

Elle ôta sa capuce et son fichu, que le petit homme reçut de ses mains avec respect, puis elle dit :

— Voyez-vous ! ce lieutenant de police ! De quoi il se mêle ! Si c'était encore M. de Sartines ou M. Lenoir ! voilà des mâles ! Mais un Thiroux de Crosnes ! un avocat ! un lèche-plats ! Ma parole ! on ne peut donc plus mettre de côté un peu de bon argent bien gagné ! Jarni ! nous ne sommes pas à l'ancien temps, où l'on fermait une boutique pour un oui, pour un non ; et tout le long des rues, dans Paris, on parle du roi comme si c'était un petit bourgeois mal dans ses affaires... Je mourrais de honte, Nicolas, si l'on bavardait ainsi de moi et de toi... Et la reine ! ah ! la reine ! Pauvre chérie ! Ils vous la mettent à toute sauce, oui-dà !... Quant aux dames de la cour, on se gêne bien, ma foi !... Vois-tu, Fortune, je ne suis pas pour le changement, moi, à cause de notre tirelire, mais il y aura du changement, et il faut nous dépêcher d'emplir le sac avant la bagarre, mon homme... Verse un verre de vin d'Espagne pour mon estomac.

Ce n'était que l'estomac d'une femme, mais on voyait bien de l'extérieur qu'il avait de vastes capacités.

Maître Nicolas ne semblait pas être de première force en politique. Ce qui le toucha, ce fut la conclusion.

— Oui, oui, Coralie, répondit-il, le sac ! Il faut bourrer le sac. Quant aux autres choses, le roi est le roi, et la reine est la reine.

Maman Fortune haussa les épaules. Il y avait longtemps qu'elle connaissait l'infériorité du sexe auquel maître Nicolas appartenait.

Elle reprit, abandonnant un sujet d'entretien qui était au-dessus de la portée de son petit homme :

— Il faudra préparer la chambre du bout.

Les joues rosées de maître Nicolas eurent un peu de pâleur.

— La chambre du bout ? répéta-t-il. La chambre des Amours ! Aujourd'hui ! Quand nous avons reçu hier un avertissement de la lieutenance !

— Que t'ai-je dit ? demanda Coralie qui tendit son verre.

C'était pour l'estomac.

— Coralie, répondit le père Fortune, vous m'avez dit qu'il fallait emplir le sac... Mais soyons prudents !

— Que t'ai-je dit ? répéta maman Fortune, dont le gros pied souleva une masse de poussière en frappant le parquet.

— Vous m'avez dit toutes sortes de choses, Coralie.

— Je t'ai dit : Maître Nicolas, tu as une femme qui se moque du lieutenant de police !... S'il voulait m'empêcher de boire un verre de vin pour ma santé, penses-tu que j'obéirais, maître Fortune ?... Jarni ! on a le droit de gagner sa vie comme d'apaiser sa soif. . Va à Paris, et tu verras tous les droits qu'on a maintenant !... J'ai été visiter M. le baron de Guitry, qui est gentilhomme de la chambre et petit-cousin de M. de Calonne... J'ai été voir M. Champion-Maréchal, le fermier général de la loterie, qui est à tu et à toi avec M. Necker... C'est prendre la bête par les deux bouts, cela, mon homme !... M. de Guitry a la cour, M. Champion tient la ville... Il est de Genève ! Il a des millions ! Il mettrait le lieutenant de police dans sa poche, entre sa tabatière et son mouchoir !

Maître Nicolas trouva l'image jolie, et se mit à rire. Coralie but.

Puis elle ajouta d'un air vainqueur :

— Ils vont venir tous les deux.

— Ce soir ?

— Avant ce soir.

— Ensemble ?

— Parbleu !

— Deux ennemis jurés !

— Allons donc! fit maman Fortune. Est-ce qu'il y a des ennemis au *Puits-sans-vin!* Mettez-moi deux tigres enragés dans la chambre des Amours... M. de Mirabeau et son papa, si vous voulez... je parie qu'ils s'embrasseront à la seconde bouteille!

— Pourvu que ces deux-là soient quatre, Coralie! murmura le père Fortune, qui eut un sourire malin.

— Bien, maître Nicolas. Tu es pétri d'esprit... Verse à boire... M. de Guitry et M. Champion-Maréchal seront quatre.

— Du moment qu'ils amènent leurs dames... commença le petit homme.

— Tais-toi! fit la cabaretière. Penses-tu que de si grands seigneurs feraient quelque chose gratis? Un gentilhomme de la chambre et un traitant!... Pour avoir leur appui contre ces fainéants de la police, j'ai dû marchander, maître Nicolas.

— Vous leur avez promis de l'argent, Coralie! s'écria le petit homme avec effroi.

— Mieux que de l'argent, répondit la cabaretière que le vin d'Espagne amenait à un état de béatitude; ces gens-là ne marchent pas pour le peu d'argent que nous pourrions donner. Je leur ai promis du plaisir.

Les regards du père Fortune devinrent sournois, et il grommela :

— Parlez bas, Coralie.

Sous aucun règne les règlements destinés à sauvegarder la morale publique ne furent plus sévères que du temps de Louis XVI.

Le roi était un homme de mœurs austères et pures.

Mais Coralie ne voulut point parler bas.

— Y a-t-il du danger à quoi que ce soit, s'écria-t-elle, quand il s'agit de M. le baron de Guitry et de M. Champion-Maréchal!

— Femme, riposta le petit homme, ces beaux messieurs, vous devriez savoir cela, mettent parfois en avant les bonnes gens tels que nous pour les abandonner ensuite au milieu de la route. Nous avons fait, depuis peu, beaucoup d'affaires dangereuses, et je trouve que notre argent nous coûte trop cher.

Ce n'était pas tous les jours que maître Nicolas élevait la voix ainsi.

Il fallait la peur pour lui donner ce courage.

— Ah çà! ah çà! fit la cabaretière, êtes-vous donc devenu le maître ici, Nicolas, pendant que je dormais? N'avez-vous plus confiance en votre petite femme, mon homme? Nous ne sommes pas d'hier... Versez à boire, s'il vous plaît, car il vous est bien indifférent que j'étrangle de soif... Je ne vous souhaite pas mon estomac... Que craignez-vous, je vous le demande?

— Un enlèvement, dans la position suspecte où nous sommes, dit tout bas le cabaretier, peut nous mener droit aux galères.

— Et qui vous parle d'enlèvement? triple oison que vous êtes!

— Serait-ce donc la première fois, Coralie?

— Taisez-vous!... Si j'avais connu dans le temps votre caractère acariâtre, je ne vous aurais pas accordé ma main... Il n'est pas question d'enlèvement; il s'agit de la chose la plus simple du monde : deux jeunes filles...

— Mineures?...

— Voudriez-vous qu'elles eussent trente-deux ans comme moi, Nicolas?

A cet audacieux anachronisme, le petit homme recula de trois pas.

Coralie reprit :

— Versez encore un doigt. Je me sens mieux; mon tempérament est bien drôle!... Non, maître Fortune, elles n'ont pas mon âge, Dieu merci pour elles, les pauvres choux!... car elles ont besoin d'une bonne somme, à ce qu'il paraît... Et n'est-il pas bien agréable de faire une bonne action en y trouvant son compte?... Écoutez-moi un petit peu seulement, mon garçon, et ne me rompez pas sans cesse les oreilles... A quoi bon bavarder toujours?... Mettez plutôt une cornette de linon, si vous avez la langue pendue comme les commères!... Où en étais-je? A l'affaire du collier de la reine qui revient sur l'eau? Eh non! cent fois non! Mêlons-nous, je vous prie, de ce qui nous regarde... Que vous ai-je dit toujours et de tout temps? Ne fourrez pas votre nez dans les affaires d'autrui... Les jeunes personnes sont venues s'offrir d'elles-mêmes.

— A vous? demanda Nicolas.

— Pas précisément... à ma cousine la mercière, qui tient le bureau de loterie derrière Saint-Gervais...

— Encore! fit le cabaretier. Celle-là a le pied dans l'enfer jusqu'au genou!

— Plus haut, maître Nicolas, plus haut que le genou, et elle ne s'en porte pas plus mal, que je sache. Elle peut boire sa bouteille de vin de liqueur sans s'incommoder nullement après son dîner... et ce ne serait pas son mari qui lui manquerait comme vous le faites... Je vous prie de me verser une larme, j'en ai besoin.

— En un mot comme en cent, dit le petit homme, quelles sont ces péronnelles?

— Péronnelles! se récria maman Fortune sérieusement scandalisée. Avez-vous envie d'être mis au pain sec, maître Nicolas? Jour de Dieu!

qui porte les culottes aujourd'hui? Péronnelles! Deux boutons de roses! deux chérubins! deux anges du ciel!... Quoi donc? Il leur faut deux cents pistoles! Est-on roué vif pour cela? Elles ont un père à sauver de la banqueroute... ou peut-être autre chose de plus important encore... c'est leur secret.... Elles le diront à M. le baron de Guitry et à M. Champéon-Maréchal...

— Dans la chambre du bout?...

— Ne riez pas, ou je vous envoie coucher, Nicolas!... Je suppose qu'un gentilhomme et un financier qui ont de la bienfaisance peuvent bien prêter une centaine de louis à deux pauvres demoiselles en tout bien tout honneur... Cela s'est vu!

— Cela s'est-il vu?... gronda Nicolas.

— Jarni! versez à boire, j'en ai besoin!... Ces messieurs viendront à trois heures, les demoiselles à quatre... Que tout soit prêt et que le dîner nous fasse honneur. Pas de réplique!

Le père Fortune retourna sens dessus dessous la bouteille de vin d'Espagne, laissant tomber ainsi la dernière goutte dans le gobelet de sa reine, qui déclara ne plus sentir du tout son estomac.

Puis il alla préparer la chambre du bout, qui avait plus fait pour remplir sa tirelire que la cuisine, la cave, la salle à manger et tout le restant de la maison.

II

JEAN-FIDÈLE LANCESSEUR

— Holà! maman Fortune! cria Horace. Au comptoir!

— Père Fortune! hurla Grégoire, en haut! et vite! le feu est à la maison!

— Du claret! dix bouteilles de claret, morbleu!

— Et du bon! nous ne comptons pas aujourd'hui.

— Une gibelotte pour cinq!

— Une matelote pour douze! Avez-vous du serpent bon?

— Étranglez un poulet!

— Massacrez deux canards!

— Maman Fortune! holà!

— Holà! père Fortune! nous sommes pressés, nous sommes six! nous dépenserons deux louis, s'il le faut, dans votre bouge!

— Eh bien! messieurs, eh bien! demanda Coralie, qui entrait majestueusement.

Maître Nicolas s'élançait par l'autre porte.

— Pas tant de bruit, s'il vous plaît!

— Pas tant de bruit! s'écria Horace stupéfait.

— Pas tant de bruit! répétait Grégoire, qui semblait abasourdi.

Et tous deux continuèrent à tue-tête :

— Pas tant de bruit! pas tant de bruit! sambleu! corbleu! ventrebleu! bonnes gens! avez-vous dit; pas tant de bruit! Vous ne savez donc pas que nous nous marions demain?

Et leurs quatre compagnons, deux bons drilles à tous crins, et une paire de blondins fous, ajoutèrent :

— Ils se marient demain, père Fortune! Maman Fortune, ils se marient demain! Il faut faire du bruit, maugrebleu! beaucoup de bruit! Assez de bruit, de tapage et de vacarme pour avoir le droit de rester tranquilles tout le surplus de leur vie!

Les époux Fortune, d'ordinaire, accueillaient assez gaiement une pareille aubaine, mais aujourd'hui ils avaient l'air refrogné tous deux.

C'était peut-être à cause de la chambre du bout, — la chambre des Amours.

Depuis une demi-heure, M. le baron de Guitry et M. Champéon-Maréchal étaient arrivés, chacun dans son carrosse.

Les deux carrosses s'étaient arrêtés au coin du parc de Brimborion, du côté de Sèvres, et nos deux puissants protecteurs de Coralie, après avoir fait le tour du parc à pied, par les hauteurs de Bellevue, avaient pris, pour entrer au *Petit-mas-vin*, une porte de derrière.

C'étaient des ennemis politiques, mais il ne s'agissait point de politique aujourd'hui.

M. de Guitry, bien portant et de bonne humeur, avait interrogé longuement maman Fortune au sujet de la charmante visite qu'on attendait.

M. Champéon-Maréchal avait tout uniment contrôlé le menu du dîner, en connaisseur distingué qu'il était.

Et tous deux causaient de grande amitié, regardant de temps à autre la pendule qui allait marquant le quart avant quatre heures.

Il y avait une pendule dans la chambre du bout, une fort belle pendule, en vérité, où tout une pannerée d'Amours, qui semblaient cueillis dans un verger de Vanloo, grouillaient, les espiègles, grassouillets et rieurs, sur un socle ventru, qui représentait une prairie d'or.

Des deux côtés de la pendule, des vases de Sèvres offraient aux yeux deux autres bouquets d'Amours dodus et plus roses que ceux de la pendule.

Au delà des vases il y avait, toujours sur la

cheminée, des Amours de biscuit qui tenaient dans chacune de leurs mains potelées une bougie, laquelle bougie, de haut en bas, était tout estampée de petits Amours.

Autour de la glace, une guirlande d'Amours courait. La tapisserie représentait des Amours ailés, butinant comme de gros papillons parmi des fleurs.

Y avait-il encore d'autres Amours? Oui, certes : une centaine pour le moins aux guirlandes de la frise, aux carrés du tapis, aux rosaces du plafond.

Partout des Amours, et de très-jolis Amours, car cette chambre du bout, il faut bien le dire, faisait, par son luxe, un étrange contraste avec la modeste apparence des autres parties du cabaret.

C'était de plus d'une manière qu'elle méritait son nom fameux de *chambre des Amours*.

Au seul aspect de cette chambre, riant et coquet paradis, il était aisé de voir que maman Fortune avait deux sortes de clients.

Certes, ce n'étaient point les gaillards qui venaient dévorer, le dimanche, l'omelette au lard ou le miroton de bœuf, qu'on introduisait dans ce mignon sanctuaire.

Et M. le lieutenant de police, après tout, avait peut-être grandement raison de ne point aimer la façon employée par maman Fortune pour s'amasser une petite aisance.

Quoi qu'il en soit, nos braves tapageurs de la salle commune n'étaient pas gens à s'effrayer de la mauvaise humeur de la cabaretière.

Le *Puits-sans-vin* avait la réputation méritée de donner bien à dîner; ils étaient venus dîner au *Puits-sans-vin*, et ils n'en voulaient point avoir le démenti.

Ce n'étaient pas précisément des gentilshommes ; ils avaient bonne odeur de basoche, d'atelier, de salle d'armes et de tripot.

Du reste, comme les deux héros de notre histoire se trouvent parmi eux, nous ne pouvons moins faire que de vous les présenter dans les règles.

A nos héros d'abord.

Le premier héros était le jeune garçon qui avait crié d'une voix joyeuse et claire : « Holà! maman Fortune! » un beau bachelier de vingt-quatre ans, au teint frais, au regard hardi et franc, aux traits délicats, qui riaient même au repos, selon le type gaulois.

Il était d'honnête taille et vigoureusement constitué. Quelque chose dans son allure prouvait qu'il usait volontiers de sa force, mais l'excellente humeur qui brillait dans ses yeux bleus disait bien haut qu'après la bagarre il ne devait point garder de rancune.

Il avait nom Horace Lancesseur ; il était fils de maître Jean-Fidèle Lancesseur, marchand drapier *à l'image saint Médard*, entre la grande rue Saint-Antoine et les jardins Saint-Paul : ledit Jean Fidèle Lancesseur ayant eu deux fois l'honneur d'être nommé prud'homme de la confrérie des tisseurs de laine de 1765 à 1784.

Au quartier Baudayer, Horace passait pour un héritier très-riche dans l'avenir, mais pas un lombard ne lui eût prêté dix écus, parce que Jean-Fidèle avait la réputation d'avarice la mieux établie qui fût dans Paris.

Réputation merveilleusement méritée.

On racontait sur ce Jean-Fidèle des centaines d'anecdotes plus étonnantes les unes que les autres, et toutes ayant trait à son incroyable économie.

Nous en citerons une seule, dont un auteur du temps fit une petite farce à la foire.

Jean-Fidèle allait au bain quatre fois par an, et cela gratis, parce qu'il avait concédé au baigneur le droit de remiser ses seaux sous sa porte cochère, moyennant un bon prix.

Durant l'épidémie de 1781, alors que tout le monde parlait peste noire, et que le moindre bouton faisait abandonner un homme par ses propres valets, Jean-Fidèle se rendit, un jour, aux bains de son voisin et tributaire, pour y laisser ses souillures trimestrielles.

Au moment où il était tout déshabillé, il appela le servant pour réclamer l'éponge banale, qu'on lui devait gratis comme le reste.

Le garçon vint, regarda et s'enfuit en poussant un long cri d'horreur.

Etonné, Jean-Fidèle jeta un peignoir sur ses épaules et sortit dans le corridor pour le menacer de lui intenter à lui personnellement, et subsidiairement à son maître, une belle et bonne action en dommages-intérêts, s'il ne lui fournissait pas incontinent l'ustensile demandé, sous toutes réserves de ses droits.

A peine eut-il passé le seuil de son cabinet qu'un second cri retentit, mais celui-là poussé par une demi-douzaine de poitrines.

— Au peste!! au peste!

En même temps, tous les gens qui étaient dans le corridor s'enfuirent comme le servant l'avait fait naguère, en donnant les marques de la plus vive terreur.

Jean-Fidèle se tâta. Il se sentait bien en point et gaillard. Etait-ce bien lui qui passait ainsi pour un pesteux?

Il aurait bien voulu croire qu'un autre causait

Le chirurgien terrasse Jean-Fidèle Lamerseau.

tout ce remue-ménage ; mais il eut beau regarder à droite et à gauche dans la galerie, il restait absolument seul.

De guerre lasse, il allait rentrer dans son cabinet et prendre son bain sans éponge, sous toutes réserves, lorsqu'un bruit, qui allait s'enflant par degrés, emplit les cours de la maison.

Un bruit semblable venait en même temps par la fenêtre du cabinet, qui donnait sur la place Baudoyer.

C'était un infernal tapage ; on eût dit une émeute.

Au dehors comme au dedans, mille voix s'égosillaient criant :

— Au pestel ! au pestel ! noyez le pestel ! brûlez le pestel !

Au lieu d'entrer dans sa baignoire, Jean-Fidèle resta debout et tout tremblant, car l'idée lui venait qu'il s'agissait de son intéressante personne et que la panique commune allait lui faire un mauvais parti.

Il n'eut pas le loisir de réfléchir longtemps.

Le bruit s'enfla en se rapprochant.

Des pas tumultueux emplirent le corridor.

Un violent coup de pied enfonça la porte du cabinet.

Et une cohue, blême de frayeur et de colère, se présenta à la porte.

Les uns se bouchaient le nez avec des mouchoirs imbibés d'eau salée, les autres avaient des flacons d'essence tout ouverts, quelques-uns brûlaient des plumes ou du vinaigre sur des pelles à feu rougies.

Et tout cela criait :

— Voyez ! voyez ! les plaques noires !

— C'est un cas effrayant !

— Il y de quoi donner le mal à tout Paris !

— Sus ! sus au pestel !

Par-dessus les têtes, des fourches d'écurie passaient, et des triques, et des barres de fer, et même quelques mousquets.

Jean-Fidèle se crut à sa dernière heure.

Mais il y a un Dieu pour empêcher ces ladres de rendre gorge à leurs héritiers.

Un médecin, poltron, mais avide de se créer tout d'un coup une renommée, fendit la foule avec un masque de verre sur le visage, comme s'il se fût agi de distiller le plus actif des poisons. Il aborda Jean-Fidèle, le terrassa d'une main abondamment gantée, et le saigna incontinent aux deux bras, jusqu'à l'eau rousse.

Au cas où quelqu'un demanderait si la saignée

Le sieur de Courtmontel.

est bonne pour la peste, nous répondrons que le médecin n'en savait rien, ni nous non plus.

En thèse générale, d'ailleurs, la saignée n'est bonne que pour celui qui saigne.

Jean-Fidèle s'évanouit à la quatrième palette de son sang. Il n'avait rien de mieux à faire.

Alors le médecin, avec des précautions méticuleuses et infinies, se mit à examiner ces effroyables plaies, recouvertes d'emplâtres noirs.

Car voilà ce qui avait occasionné l'émotion du servant d'abord, puis la déroute des baigneurs, puis l'émeute générale : toute la partie inférieure du corps de Jean-Fidèle était littéralement mouchetée d'emplâtres de couleur noire.

Il n'en fallait pas tant pour exaspérer la couardise publique.

Pendant que le médecin examinait, la cohue, terrifiée, retenait son souffle.

Le médecin retira le premier emplâtre; il n'y avait rien dessous.

Il fit de même pour un second; résultat semblable.

Jean-Fidèle avait ainsi, sur ses jambes et sur ses cuisses, un demi-cent d'emplâtres et n'avait pas une seule égratignure.

Que signifiait ce mystère?

La foule désappointée commença à gronder, le médecin était furieux.

Chacun regrettait ses frémissements, ses terreurs et sa chair de poule.

On avait craint, on avait espéré, on avait eu entre les mains un pestiféré, et voilà que ce pestiféré était le plus sain de la compagnie.

On avait voulu le massacrer parce qu'il avait la peste.

On songea à l'immoler parce qu'il n'avait pas la peste.

C'était un vol, une pitié, une infamie.

Le dieu des ladres, cependant, sauva encore une fois Jean-Fidèle Lancesseur, qui en fut quitte pour quelques coups de pieds bourrus, quelques seaux d'eau lancés à toute volée, une maladie de six mois, qu'il fit à la suite de la trop généreuse saignée et une note de quatre pistoles que le médecin lui envoya par huissier, pour avoir pratiqué ladite double saignée.

Il faut bien que tout le monde vive.

Voici maintenant l'explication des emplâtres, explication qui fit tout le succès de la farce représentée en foire.

Jean-Fidèle Lancesseur avait coutume de porter des chausses d'une seule venue, selon la mode

antique. Il les choisissait en grosse filoselle noire, forte et inusable. Elles s'usaient cependant.

Mais Jean-Fidèle avait calculé qu'une chausse usée peut encore se porter pendant un ou deux ans, pourvu qu'elle soit convenablement traitée.

Pourquoi met-on au rebut une paire de chausses à bout d'usage, quand on est économe et qu'on n'a point de vaine gloire? Parce que les trous du tissu finissent par montrer la peau.

Ce qui est malséant et manque de décence.

En sa qualité de prud'homme des marchands tisseurs de laine, Jean-Fidèle Lanesseur avait chez lui un petit dépôt de médicaments et d'emplâtres, destinés aux pauvres compagnons de la jurande.

Je pense que Jean-Fidèle se servait des médicaments pour son propre compte, quand il avait quelque malaise; mais, avec toute la bonne volonté du monde, il ne pouvait faire prendre médecine à ses chausses malades.

Mais les emplâtres?...

Personne d'entre vous peut-être n'eût songé à cela.

Eh bien! il est certain que les emplâtres peuvent guérir les blessures d'un vêtement. Jean-Fidèle, roi des pingres, avait inventé cette théorie.

Partout où ses vieilles chausses percées montraient sa peau, il appliquait sur sa peau un emplâtre. L'emplâtre et la chausse étant de la même couleur, cela faisait illusion aux myopes.

Jean-Fidèle était myope, bien qu'il ne portât point de besicles: les besicles coûtant trop cher.

Sans l'affaire des bains, il aurait fini par être entièrement chaussé d'emplâtres, depuis la pointe des pieds jusqu'aux hanches.

Tel était le père d'Horace, le premier de nos héros.

III

LE SIEUR DE COURTMANTEL

Le second de nos héros, car nous avons deux héros comme deux héroïnes, s'appelait Grégoire de Courtmantel. Notre premier héros était un peu clerc d'avocat, notre second héros avait pour profession une vague envie d'étudier le commerce.

Je vais vous dire tout d'abord comment ces vocations leur étaient venues.

Horace avait une sœur, mademoiselle Félicie Lanesseur, la plus charmante fille qui fût au monde après mademoiselle Jeanne de Courtmantel, la sœur de Grégoire.

Entre Horace et Grégoire, c'était une amitié d'enfance, solide comme le lien célèbre qui unissait Damon à Pithias.

Il n'en était pas tout à fait ainsi entre Jean-Fidèle Lanesseur et le sieur de Courtmantel, maître greffier de la seconde chambre civile au Châtelet, mais néanmoins tous deux entretenaient des relations de bon voisinage.

Tout naturellement, Horace était devenu amoureux, mais amoureux fou de mademoiselle de Courtmantel, pendant que Grégoire s'éprenait ardemment de mademoiselle Félicie Lanesseur.

Jeanne et Félicie étaient une paire d'amies de pension.

Vous conviendrez avec nous qu'il était difficile de trouver une partie carrée plus convenablement établie.

Grégoire était un peu plus jeune qu'Horace; il n'avait que vingt-deux ans. C'était un garçon de taille élégante et frêle, avec une mine de petit gentilhomme. Et de fait, le sieur de Courtmantel se vantait d'avoir eu un aïeul à je ne sais quelle croisade.

Le nom y prêtait: Courtmantel! Cela sonnait terriblement la taille, l'estoc et le reste.

Seulement, les ennemis du maître greffier de la seconde chambre donnaient une autre étymologie à ce nom si bien sonnant.

Ils disaient que le grand-père du greffier, simple pitre d'un petit spectacle forain, établi sur le terre-plein du Pont-Neuf, avait un patron facétieux et quelques mauvaises habitudes. Ce grand-père avait nom Mantel tout court.

Il ne savait pas assez bien reconnaître la ligne de démarcation qui sépare le tien du mien, ce qui le portait à confondre déplorablement toute la série des adjectifs du même genre, empilant dans sa large poche le sien, le vôtre, le nôtre et le leur.

Il n'en gardait point rancune à l'humanité.

Mais son patron se vengeait sur lui en séance publique des nombreux larcins qu'il commettait, et avait coutume de lui dire, en prodiguant les bons coups de pieds que vous savez:

— Mantel, tu seras pendu haut et court! Tu seras pendu haut et court, Mantel.

Un jeu du sort ayant donné raison à cette prédiction, la petite famille du pitre pendu garda le nom de Courtmantel.

Les ennemis du greffier ajoutaient que, les membres de la petite famille étant devenus grands, l'aîné (qui était le propre père du sieur de Courtmantel) avait gagné une seconde fois ce nom sans aller si loin que la Terre sainte.

Ils l'accusaient, en effet, d'avoir amassé une

assez jolie fortune en raccourcissant des manteaux, tout le long du Pont-Neuf après la brune tombée.

Quoi qu'il en soit de ces méchants bruits, à la différence d'Horace, Grégoire n'avait jamais vu dans la maison paternelle ni lésine ni vilenie. Bien au contraire, le maître greffier tenait table ouverte tant que durait la semaine et donnait festin régulier le dimanche.

Son rez-de-chaussée de la rue des Jardins-Saint-Paul, un peu sombre, un peu humide, un peu désordonné surtout, malgré la bonne volonté de mademoiselle Jeanne, était un véritable paradis pour la bombance. On y déjeunait, on y dînait, on y goûtait, on y soupait, et le joyeux appétit du bonhomme ne se démentait jamais.

L'argent coulait entre ses doigts comme beurre fondu : c'était la propre expression de maître Jean-Fidèle Lancesseur, son voisin et son compère, qui ne parlait jamais de lui sans ajouter :

— Le sieur de Courtmantel est mon meilleur ami. J'aurais bien du mécontentement à le voir mourir sur la paille.

Il n'avait aucun vice pourtant, à proprement parler, ce greffier de la seconde chambre. Il ne montrait nul faste dans ses vêtements, il ne jouait point, il n'était adonné ni à l'ivrognerie ni au libertinage.

Mais chacun de vous connaît des faiblesses dont une seule vaut deux ou trois bons vices bien nommés.

Le sieur de Courtmantel avait une de ces faiblesses.

Sa pauvre femme, qu'il aimait, en était morte toute maigre et toute jaune, de cette faiblesse, qui le menait droit au lit de paille promis par Jean-Fidèle, en ruinant la légitime de son fils Grégoire et de Jeanne, sa fille.

Dieu sait, pourtant, qu'il les adorait.

Il aimait la comédie. Vous jugerez que c'est péché véniel. Peut-être bien. Mais il aimait aussi les comédiennes, et encore les comédiens.

Ce travers s'en va petit à petit, à mesure que le peuple des théâtres perd son originalité propre, et que MM. « les artistes » deviennent des hommes tout pareils au perruquier du coin, qui est aussi « un artiste ».

Mais, au temps dont nous parlons, la comédie était encore une nation à part, une bohème profondément séparée de la vie commune, où l'histoire du plus grand des comédiens, Molière, permet de glisser un regard stupéfait.

Tout comédien honnête souffrait le martyre dont mourut Molière et dont tant d'autres vécurent.

On disait « le tripot comique », pour désigner cette étrange peuplade de sauvages, campés au centre même de la civilisation la plus avancée.

Favart, un autre mari célèbre, comble par ses mémoires les vides qui se peuvent trouver dans la lugubre biographie de Molière.

Par cela même que les comédiens formaient une horde excommuniée, méprisée, souvent honnie, ils avaient cette force et aussi cette animosité qui est le résultat nécessaire de toute proscription.

Pour armer en guerre une catégorie d'individus et lui donner la puissance de mal faire, il suffit d'une bonne loi de proscription.

Les comédiens se gardaient bien de donner un démenti à l'évidence de cet axiome. Sans être méchants, ils apportaient dans l'atmosphère parisienne un élément dissolu et gâté, dont la bonne ville n'avait certes pas besoin pour garder sa réputation de reine en goguette.

Le tripot comique, installé là comme en pays conquis, jetait sa note sonore dans le concert de l'orgie commune, ne tenait à rien, n'étant protégé par rien, et rêvait plaies et bosses, n'ayant à perdre quoi que ce soit au monde.

Cela plaisait incroyablement à certaines têtes à l'envers.

Et le sieur de Courtmantel, excellent homme, bon père, doux et fidèle mari, avait l'honneur d'être un des cerveaux les mieux brûlés de cette époque.

La dame de Courtmantel, infortunée ménagère, était morte d'un flux de comédie.

Elle avait résisté longtemps. Pendant quinze ans elle avait vu sa maison prise d'assaut par une foule de Florival, de Dorival, de Grandval et de Blinval, par une cohue de Saint-Ange, de Saint-Amand, de Saint-Omer et de Saint-Phar, par une nuée de Florimond et de Dorimond, car ce peuple avait des noms à part, comme toutes les nations. Williams et Smith ne sont pas plus anglais, Meyer n'est pas plus allemand, Nuñez n'est pas plus espagnol, Colonna pas plus italien, Ibrahim plus turc, Jacob plus juif, Soltikoff plus moscovite que Floridor et Doligny ne sont comédiens.

Les noms font partie de la langue. La comédie parlait la langue emphatique et doucereuse de la tragédie bourgeoise.

Et tout Florival avait sa Lodoïska, tout Floridor sa Zélie, tout Florimond sa Zuléma. Saint-Phar amenait Cidalise, tant que Cidalise durait, puis il apportait Hortense. Cela ne faisait pas un pli. Le greffier se faisait gloire d'être à la hauteur. Hortense le tutoyait comme l'avait tutoyé Cidalise. Il était heureux, fier, ivre. Il arrivait

à cet excès délirant de se croire un comparse!

Les joues de sa femme devenaient couleur de safran, mais il ne voyait point cela. Florimond l'embrassait dans la rue, Florival lui tapait sur le ventre. Floridor l'appelait vieil idiot.

Etes-vous capable de rêver plus de gloire et de bonheur!

Car enfin, Floridor recevait des pommes cuites au nouveau théâtre de Lancry, Florimond était conspué aux Beaujolais et Florival avait des sifflets à la foire.

Quand la bonne dame de Courtmantel fut morte de Florimond, de Florival et de Floridor, on l'enterra.

Pensiez-vous qu'on pouvait faire davantage?

Et le greffier porta le deuil.

Certes, on ne pouvait accuser celui-là de prêcher l'économie sordide à son fils et à sa fille. Seulement, le produit entier de sa charge et même un peu plus, allant à cette œuvre pie de contenter l'insatiable appétit des comédiens, jamais la caisse n'avait sou ni maille. Grégoire et Jeanne vivaient par la grâce de Dieu.

Il y avait une chose singulière : malgré le contraste complet qui existait entre leurs caractères, Jean-Fidèle Lancesseur et le sieur de Courtmantel s'entendaient admirablement. Jean-Fidèle allait même quelquefois dîner chez son prodigue voisin, pour faire durer d'autant un os de gigot ou une carcasse d'oie, trésor de son garde-manger.

Il y avait un point commun entre eux, un sujet d'inépuisable accord.

L'un et l'autre comptaient laisser à la Providence le soin d'établir leurs enfants.

Ils échangeaient à cet égard des théories fort bien faites qui, partant de deux points différents, arrivaient à des conclusions pareilles et se corroboraient l'une l'autre.

Le drapier disait : « Feu mon grand-père arriva de Champagne nu comme un petit saint Jean. Ce fut lui pourtant qui fonda notre commerce, et il mourut gros et gras, sapreminette, laissant plus de soixante mille écus à mon père, qui n'avait jamais eu six blancs d'argent de poche. Voilà ce qui forme les jeunes gens. Mon père augmenta la boutique. De son vivant, il ne m'a jamais donné deux sous. Cela m'a enseigné à bien vivre. Mon fils Horace et ma fille Félicie sont-ils de meilleure maison que moi? Dieu soit loué! j'ai bon pied, bon œil; ils peuvent attendre. Je n'emporterai rien au cimetière. »

Ces derniers mots étaient prononcés avec mélancolie. Jean-Fidèle avait cherché souvent les moyens d'emporter son cher argent dans l'autre monde; il n'avait pas encore trouvé.

Le sieur de Courtmantel répondait :

— Vertugadichon! quand nos ancêtres allaient à la croisade, ils étaient bien plus embarrassés que cela! Enguerrand de Courtmantel, surnommé le Courtmantel à la pertuisane, fut sept jours entiers sans boire ni manger autre chose que ce qu'il trouvait par hasard. Grégoire est un beau cavalier, que n'essaye-t-il des planches? Ne pensez-vous point, mon compère, que Jeanne ferait une Colombine à ravir? On ne déroge point pour charmer les yeux et les oreilles. Mon argent est à moi, n'est-ce pas vrai? Je le dépense avec qui je veux. Après nous, la fin du monde. Voilà ma philosophie!

Ce bonhomme était aussi sage qu'une chanson du Caveau.

Ces messieurs et ces demoiselles de la balle, quand ils avaient bu son vin et mangé ses poulardes, lui disaient cependant volontiers qu'il était un vieux fou, mais il prenait cela pour une caresse.

Or il arriva un matin, peu de temps avant le jour où commence notre histoire, que les deux compères eurent ensemble une grave conférence au sujet d'un événement bizarre et imprévu dont ils venaient d'apprendre la première nouvelle.

Horace Lancesseur aimait Jeanne de Courtmantel.

Grégoire de Courtmantel adorait Félicie Lancesseur.

Et réciproquement, bien entendu, car les deux jeunes filles n'avaient point mauvais cœur.

— Que dites-vous de cela, mon voisin?

— Quel effet cela vous fait-il, mon compère?

— Allez-vous doter vos enfants?

— Que donnez-vous à votre fils et à votre fille?

Ces questions se croisèrent, bavardes, inutiles, car chacun connaissait d'avance la réponse qu'on allait y faire.

— Pas un denier, quant à moi!

— Pour ce qui me regarde, néant!

— A la bonne heure! s'écrièrent-ils en même temps.

— Causons! reprit le sieur de Courtmantel.

Et Jean-Fidèle répéta :

— Causons!

Le greffier fit monter un flacon de bourgogne; le drapier prit sur lui de ne l'en point blâmer.

— Certes, commença le sieur de Courtmantel, le noble sang qui coule dans les veines de Grégoire et de Jeanne...

— Passons! l'interrompit Jean-Fidèle.

Et comme le greffier de la seconde chambre continuait, le drapier murmura, comme un bon compagnon qui fredonne :

— Mantel, tu seras pendu haut et court! tu seras pendu haut et court, Mantel!

— Vertugodichon! s'écria le fils des croisés, vous êtes un mal appris, mon voisin, un fesse-matthieu, un ladre et un grigou! Vous avez été bafoué en foire, bonhomme, et vous le méritez bien! Ces messieurs et ces demoiselles ne tarissent pas en se gaussant de vous, demandant: Combien faut-il d'emplâtres pour faire une paire de chausses à ce fripon de drapier?

— Ces messieurs sont des coquins, répondit Jean-Fidèle, qui tendit son verre, car le flacon de bourgogne arrivait.

Courtmantel lui versa un rouge bord. Le drapier ajouta :

— Et ces demoiselles des coquines!

— Au pestel! au pestel! cria le greffier. Quatre pistoles de saignée, voisin! Vous avez été généreux une fois en votre vie!

A cette accusation, Jean-Fidèle pâlit.

— Voisin, dit-il entre ses dents serrées, ne passez pas les bornes!

Ils burent :

— Voisin, reprit le drapier, votre vin vaut mieux que vous. Ne nous fâchons pas avant la fin de la bouteille.

— Bravo! fit Courtmantel. L'esprit ne coûte rien. Vous en avez quelquefois, roi des pince-mailles!

— Sur ce ton-là poussez tant que vous voudrez... J'étais venu vous faire une proposition amicale.

— Voyons votre proposition.

— Nos enfants s'aiment, c'est de leur âge, et cela nous est bien égal, eh! voisin?

— Oh! voisin, bien égal!

— Nous ne sommes pas des pères barbares...

— Allons donc! le temps n'y est plus.

— Faisons leur bonheur.

— Comment l'entendez-vous?

— En les mariant, parbleu! déclara le drapier.

Le greffier répliqua.

— Parbleu! touchez là! je ne demande pas mieux!

Et ils burent.

Jean-Fidèle, ayant fait claquer sa langue avec satisfaction, poursuivit :

— Voici comme j'arrange les choses. Je suis sûr que nous allons tomber d'accord au premier mot. C'est si simple, un mariage de la sorte!

— Deux mariages, rectifia le greffier.

— Deux mariages, c'est vrai. Il y en aurait dix, que ce serait la même chose. D'abord, pas de notaire!

— Accordé, pas de notaire.

— Ces drôles de garde-notes vous prennent de bon argent, qui ne donne ni à boire ni à manger. Pas de notaire! partant, pas de contrat!

— Accordé, pas de contrat!

Ils se serrèrent, ma foi, les mains par-dessus la table, tant ils s'entendaient à merveille. Jean-Fidèle poursuivit :

— Voisin, les loyers sont chers.

— Dans ce quartier, riposta Courtmantel, à qui le dites-vous? Ils sont hors de prix.

— A votre santé, voisin!... nous n'allons plus former qu'une famille.

— Voisin, à votre santé... une famille.

— Pourquoi aurions-nous deux loyers?

Le greffier de la seconde chambre eut peur, il songeait à ses amis les comédiens.

— Pourquoi nous aurions deux loyers, voisin? répéta-t-il.

— Ma maison est grande, poursuivit Jean-Fidèle ; assez grande pour nous contenir tous.

Courtmantel resta bouche béante.

« Est-ce que mon compère Lancesseur va mourir d'un coup de sang? » pensa-t-il.

— Vous ne répondez pas? demanda Jean-Fidèle. Réfléchissez, compère.

En vérité, le fils des croisés ne faisait pas autre chose : il réfléchissait profondément.

Il se disait :

« Après tout, mes amis les comédiens viendront tout de même. Ils ont bien envoyé ma pauvre femme au Père-Lachaise. Vertulanlaire! ils sont capables de mettre mon voisin à la raison. »

— Refusez-vous donc le bonheur de vos enfants? fit Jean-Fidèle d'un accent pénétré.

— Du tout, point, compère, j'accepte et je vous remercie.

— Quand je vous disais que nous allions tomber d'accord.

— Vous êtes un excellent compagnon.

— Oui, certes... et le public n'entend rien à faire les réputations... Voilà donc qui est entendu : je donne ma maison, c'est-à-dire ce qu'il faudra de ma maison pour vous loger comme des princes, vous et vos enfants... Nous prendrons nos repas en commun, hein?

— Naturellement.

— Nous aurons même blanchisseuse, même marchand de bois, même couturier... Et remarquez que je m'engage à vous fournir, chaque saison, le drap qu'il faut pour un vêtement complet, habit, veste et culotte.

— Voisin, vous m'inquiétez! s'écria Courtmantel.

— Pourquoi cela, voisin?

— Un tel excès de prodigalité...

— Je suis rond en affaires... et j'ai une vive inclination pour vous.

— Je vous rends grâces, fit le greffier tout abasourdi. Vertugodichon! quel homme vous faites!

— Bien entendu, reprit le drapier, qu'en compensation du loyer, vous payerez la chandelle...

— Ah! répondit Courtmantel, c'est la moindre des choses.

— Et le chauffage, voulez-vous?

— Certes, certes, je veux bien.

— Et le blanchissage?

— Accordé.

Le greffier souriait en homme qui conclut un marché par trop avantageux. Il avait presque honte.

Le drapier reprit longuement son haleine et ajouta tout d'un trait, sans point ni virgule:

— Et le boulanger, et le boucher, et le cordonnier, et le tapissier, et le vigneron, et le porteur d'eau, et le marchand de bois, et le marchand de charbon, et le marchand d'épices.

Il s'arrêta tout pantelant.

Le sieur de Courtmantel donna un grand coup de poing sur la table, mais il ne put parler. L'indignation le faisait muet.

Jean-Fidèle profita de ce silence pour avaler une seconde fois son haleine et ajouter:

— Étant bien convenus que vous solderez les impôts et les gages des serviteurs, sans avoir le droit d'inviter aucun étranger à notre table, avant d'en avoir conféré avec moi.

Ce n'était plus pour le drapier qu'il s'agissait d'apoplexie, les joues du sieur de Courtmantel tournaient à l'écarlate.

Sans parler, il se leva, saisit le drapier par les épaules et le guida vers la porte.

Jean-Fidèle se laissa faire parce que la bouteille était finie.

Mais, tout en obéissant au mouvement un peu vif que lui imprimait le greffier, il continua:

— Songez à ce que vous gagnez! pas de notaire! pas de contrat! deux vêtements neufs, le bonheur de nos enfants... et permettez-moi de penser que vous m'offrirez bien quelque petite étrenne à ma fête et au premier jour de l'an pour le logement gratis que je vous donne.

IV

LA MERCIÈRE

Il faut vous dire que Jeanne et Félicie, deux belles jeunes filles, en vérité, et si pareillement charmantes qu'on n'aurait point su à laquelle des deux donner la préférence, étaient ensemble dans la chambre voisine, pendant cette conférence qui a pu vous paraître très-gaie.

Ladite conférence ne leur avait point produit cet effet-là.

Elles l'avaient religieusement écoutée. Quand le drapier et le greffier se séparèrent, Félicie et Jeanne avaient des larmes dans les yeux.

— Les voilà brouillés! dit Jeanne tristement.

— Bah! répliqua Félicie, ils se raccommoderont demain. Ce n'est pas cela qui m'inquiète... Tiens! vois mon père dans la rue, il n'a pas l'air du tout en colère.

Elles se penchèrent à la fenêtre, cadre enfumé qui faisait ressortir leurs délicieux visages.

Jean-Fidèle s'en allait le long des maisons en se frottant les mains tout doucement.

On entendait, au contraire, au travers de la porte, le sieur de Courtmantel qui jurait comme un païen.

— Il va venir, murmura Félicie, je me sauve. Plaide ta cause le mieux que tu pourras... et à ce soir, chez la mercière!

— Horace y sera? demanda Jeanne, essuyant ses larmes.

— Je l'amènerai... amène Grégoire!

Elles sourirent toutes deux, puis Félicie s'enfuit.

Le sieur de Courtmantel fut de mauvaise humeur toute cette journée-là, même avec ses amis les comédiens.

Le soir, il y eut grand conciliabule chez la mercière entre mesdemoiselles Félicie et Jeanne, d'une part, et, de l'autre, MM. Horace et Grégoire.

Cette mercière tenait le bureau de loterie derrière l'église Saint-Gervais: un bon bureau, car le quartier n'était pas riche.

C'était la cousine germaine de maman Fortune; elle méritait cet honneur par divers talents qu'elle avait.

Nous avons ouï le père Fortune disant qu'elle avait les deux pieds en enfer, jusqu'aux genoux, et Cornélie répondant: « Plus haut! ce qui ne l'empêche pas de se porter comme un charme. »

La mercière ne refusait jamais sa boutique aux jeunes couples du quartier qui étaient embarrassés pour trouver un lieu de rendez-vous.

Parfois même elle offrait de bons avis dans les cas très-difficiles.

Ce fut, ce soir-là, un grave conseil, et qui dura longtemps.

On agita, en partie carrée, la question des voies et moyens: comment amener les deux bons pères,

le drapier et le greffier, à se concilier sur un terrain raisonnable?

Notez que le cas n'était pas ordinaire. D'habitude, les parents qui s'opposent à un mariage formulent des objections, mettent en avant des répugnances. Ici, rien de pareil : Jean-Fiacre et le sieur de Courtmantel, son compère, trouvaient les deux partis excellents, en ce sens qu'ils se lavaient les mains de l'affaire, du meilleur de leur cœur. Seulement, ils ne voulaient rien donner.

Pour parler plus exactement, le greffier prétendait ne rien perdre, et le drapier avait envie de gagner quelque chose.

On passa la soirée entière à discuter, ou peut-être un peu à parler d'amour, car le procès-verbal de cette mémorable séance fait défaut. Grégoire et Horace prononcèrent plusieurs discours éloquents qui tous finissaient par : Je t'aime.

Félicie et Jeanne furent convaincues.

Seulement, on ne décida rien.

Quand nos deux amoureux furent partis, les jeunes filles restèrent seules avec la mercière, qui avait les deux pieds en enfer — jusqu'aux genoux.

C'était une femme entre deux âges, qui aimait la liqueur d'angélique et le vespétro presque autant que maman Fortune aimait le vin d'Espagne.

— Ah! si vous vouliez, mes petites! Ah! si vous vouliez! dit-elle dès que les jeunes gens eurent pris congé.

Jeanne et Félicie ne répondirent point.

Elles étaient rouges toutes les deux comme une paire de pivoines.

Ce n'était pas la première fois que la mercière prononçait ces mots mystérieux.

Déjà, bien souvent, elle avait dit en baissant la voix et en faisant des yeux en coulisse :

— Ah! mes belles petites!... si vous vouliez! si vous vouliez!

Félicie et Jeanne avaient leurs beaux yeux cloués au sol. Elles étaient bien embarrassées, les pauvrettes, car elles avaient toutes deux d'honnêtes cœurs, et chacune d'elle aimait son fiancé de toute son âme.

Félicie Lancesseur, qui était la plus brave, prit la première la parole.

— Écoutez, madame Denis, dit-elle à la mercière, nous n'oserons jamais. Nous croyons bien qu'il n'y a pas de danger, puisque vous nous l'affirmez, mais...

— Ah! interrompit madame Denis, par exemple! Est-ce que vous pensez, mes pauvres trésors, que, s'il y avait du danger, je vous jetterais dans la gueule du loup?

Certes, Jeanne et Félicie étaient loin d'avoir cette idée-là. Madame Denis, la mercière, était si souriante, si dodue et si couperosée! sa grosse face d'ange bouffi souriait si bonnement!

Et encore qu'on ne voit point cela, quand une mercière a les pieds en enfer, même au-dessus des genoux.

Mais Jeanne et Félicie avaient défiance : l'instinct que Dieu met dans le cœur des enfants.

Félicie poursuivit :

— Mais nous aimons mieux essayer autre chose.

— Essayez ce que vous voudrez, mes anges! dit la mercière.

Elle pensait :

« Il faudra bien qu'elles y viennent. »

— J'ai trois livres quinze sous, reprit Félicie.

— Et moi deux écus, ajouta Jeanne, plus riche.

— Est-ce de quoi faire les noces et monter vos ménages? demanda madame Denis.

— Non certes, mais c'est de quoi gagner un beau terne à la loterie.

La mercière ne pouvait tout à fait désapprouver ce bon mouvement : elle était buraliste.

— Avec trois écus et quinze sols, dit-elle, bien répartis sur les chances simples et déterminées, ce n'est pas l'embarras, on peut enlever un joli sac de pistoles. Avez-vous rêvé des numéros?

— Non, moi, répliqua Félicie.

Jeanne garda le silence, elle rougissait et souriait.

Il y avait sur le comptoir de madame Denis un petit rouet mignon pour pelotonner le fil que ses pratiques achetaient au détail. Par une combinaison ingénieuse, on avait adapté à ce rouet une boîte tournante et percée d'un trou rond qui contenait des chiffres de loto, depuis 1 jusqu'à 90. Chaque fois qu'on tournait la roue, et à chaque évolution, un chiffre sortait.

C'était une bien bonne manière de demander au sort quels étaient les numéros qui, pour le moment, avaient envie de prendre l'air.

Dieu sait que, parmi les pauvres ouvrières et servantes du quartier Saint-Gervais, cette roue avait déjà levé de terribles impôts.

Madame Denis, toujours obligeante, voyant que ses jeunes amies n'avaient point rêvé de numéros, donna un coup au manche du rouet qui vira ; la boîte ronde, mise en mouvement, laissa échapper quatre boules, qui roulèrent sur le comptoir, montrant les chiffres suivants :

7, 13, 3, 90

Le sieur de Courtmantel et son compère Lincesseur.

Félicie poussa un cri et regarda Jeanne, qui s'appuya à une chaise pour ne point tomber à la renverse.

— Mes quatre numéros! murmura cette dernière.

— Est-ce drôle! ajouta la fille du drapier.

— Comment! comment! s'écria madame Denis, contez-moi cela, mes petits trésors. Il ne faut pas plaisanter avec ces choses-là! j'ai des idées que vous allez rafler un quaterne.

— Qu'est-ce que donne un quaterne? demanda Jeanne, aux joues de qui un flux de sang remplaçait la pâleur.

— Mes belles, répondit madame Denis, qui savait par cœur et sur le bout du doigt le prospectus de la loterie royale, il ne faut pas prendre un quaterne sec: ce serait tenter la Providence. Vous mettez sur quatre extraits, d'abord, qui vous donnent chacun quinze fois la mise; vous les liez ensuite en ambes; il y en a six dans quatre numéros, et chacun vous produit deux cent soixante-dix fois la mise: c'est déjà joli, mais attendez: vous liez les ternes, et vous en avez trois dans votre série; chacun des ternes vous amène quatre mille cinq cents fois votre argent... Est-ce superbe?... après quoi, vous piquez une vingtaine de sols sur le quaterne, qui vous rend soixante-quinze mille fois la valeur de votre mise... Si ce n'est pas magnifique, je ne m'y connais plus.

— Oh! oui, dit Félicie, et comme nous serions heureux!

Jeanne réfléchissait, on voyait monter et descendre son joli sein qui battait bien fort sous sa collerette.

— Maintenant, reprit la mercière, gardant son ton professoral, passons des chances simples aux chances déterminées...

— Les quatre numéros sortiront! l'interrompit Jeanne d'un accent résolu: j'ai rêvé!

— Ah! fit madame Denis qui resta bouche béante.

— Et je mets nos neuf livres quinze sols sur le quaterne sec! ajouta la fillette du sieur de Courtmantel.

— Misère! s'écria madame Denis dont le nez, enluminé bravement, se marbra de taches pâles, savez-vous que cela vous ferait plus de sept cent mille livres, ma petite demoiselle?... Si vous gagnez, vous me donnerez mes étrennes.

— Je gagnerai! prononça Jeanne d'un ton si convaincu que la mercière, avec la pointe de son

Madame Denis, la mercière.

aiguille à tricoter, inscrivit, à tout hasard, les quatre numéros sur la tablette suffisamment grasse du comptoir.

Félicie Lancesseur répéta :

— Nous gagnerons!

Et toutes deux à la fois :

— J'en suis sûre!

— Ah çà! ah çà! dit la mercière, émerveillée au plus haut point, vous avez donc rêvé toutes deux?

— Oui, toutes deux.

— Jésus doux! alors, je risquerai deux livres de bon cœur... et toutes deux le même rêve?

— Oh! non! répliquèrent ensemble les fillettes.

— Moi, j'ai vu les numéros, dit Jeanne.

— Moi, ajouta Félicie, j'ai vu Jeanne qui tombait dans un puits.

Je m'adresse à la bonne foi publique. Pouvait-il y avoir au monde quelque chose de plus frappant.

La mercière demeura tout étouffée.

— Misère! fit-elle. Ah! misère! misère! Jésus doux! sapristi! mazette!... et comment était l'eau du puits, ma petite sainte?

— Plus noire que de l'encre, repartit Félicie avec triomphe.

— Ah! misère! ah! mazette! Je n'ai pas un fil de sec sur moi, savez-vous!... Et que faisait -demoiselle Jeanne dans cette eau noire, mon bijou?

— Elle barbotait, elle cherchait, elle trouvait quelque chose que je ne pouvais voir...

— Le quaterne, parbleu! bonté divine! s'écria la mercière. C'est pourtant bien clair, n'est-ce pas? Eh bien! il y a des mauvais sujets qui ne croient pas à ces choses-là... je mettrai un écu, quand ce serait mon dernier...

— Et vous, ma perle, s'interrompit-elle, en s'adressant à Jeanne, comment avez-vous vu nos numéros bénits?

Jeanne, vous avait un petit air de pythonisse.

— Oh! fit-elle, c'est encore bien plus étonnant!... Vous savez, ma bonne dame, que je n'ai jamais voulu mettre à la loterie. Eh bien! en me couchant, j'avais ce mot-là dans la tête comme un son de cloche. Nous avions été sept à table : cinq messieurs de la comédie, mon père et moi. La cloche disait : sept! sept! sept! nous étions au treize du mois : treize, treize, treize! J'avais mangé trois beignets qui me faisaient mal à l'estomac : trois, trois, trois!... Et, pour m'endor-

mir, ayant essayé de compter jusqu'à cent, je m'étais arrêté à quatre-vingt-dix.

La mercière répéta trois fois ce nombre quatre-vingt-dix, et Félicie demanda solennellement :

— Est-ce drôle!

— C'est-à-dire, répliqua madame Denis, qu'il me faudra un autre gilet de flanelle.

— Attendez donc! fit Jeanne. Ah! Seigneur Dieu! vous n'êtes pas au bout!... Sur quatre-vingt-dix, je m'endormis, et tout en m'endormant, je me vis dans le puits...

— Le même puits où je l'ai vue! intercala Félicie.

« Si ce puits-là était le Puits-sans-vin de ma cousine Coralie! » pensa la mercière.

Mais elle n'eut garde de le dire tout haut.

— Si bien le même puits, poursuivit Jeanne, que, du fond, je voyais Félicie penchée sur la margelle... Est-ce étonnant?

— C'est merveilleux!

— Attendez!... Sous l'eau, tout au fond de l'eau, il y avait une chambre bien propre, avec une pendule dorée sur la cheminée, une pendule qui ressemblait à un tas de petits Amours en pâte de dragées... et dans toute la chambre il y avait de ces petits Amours... Cela sentait bon... On avait mis partout des bouquets de roses... et la table, toute servie, était chargée d'excellents mets...

Les yeux de madame Denis s'ouvraient tout ronds. Elle croyait ouïr la description de la fameuse *chambre du bout* chez maman Fortune.

— Il y avait, continua Jeanne, des vieux messieurs très-bien accommodés avec des jabots de dentelles, tout semés d'épingles en diamants... Félicie est entrée... Vous savez, les rêves, ça n'a pas de bon sens... Elle a dit : sept! j'ai répondu treize! le plus vieux des deux messieurs a murmuré trois! et le pus âgé a crié quatre-vingt-dix!

— Est-ce drôle! est-ce drôle! fit la sœur d'Horace en joignant ses jolies petites mains.

— Le reste, continua encore Jeanne, n'a plus ni queue ni tête. Il y avait dans la chambre deux chats et deux souris. C'était nous quatre. Nous étions les souris, et les vieux messieurs les chats. Ils essayaient de nous croquer, mais nous nous moquions d'eux... Et je ne vous raconterais pas cela, ma bonne dame, s'il n'y avait quelque chose pour finir... Chacun de nous, chats et souris, avait des yeux qui étaient des numéros. Le premier chat regardait avec deux 3, le second portait des besicles d'or, au travers desquelles on voyait deux 90; Félicie avait deux 7 dans ses beaux yeux, et dans les miens, je voyais très-bien deux 13, quand je me tournais vers la glace...

Comme mademoiselle Jeanne de Courtmantel prononçait ces derniers mots, un timbre lointain résonna dans les profondeurs de l'arrière-boutique.

Madame Denis devint distraite.

— Mes mignonnes, dit-elle tout à coup refroidie, tout cela est fort intéressant, et je mettrais ma main au feu que vous allez gagner de belles rentes. Je vais donc vous faire votre billet, à vos deux noms, en cas de mort subite de l'une ou de l'autre....

Elles se mirent à rire. Elles avaient dix-sept ans.

— Pas de noms, dirent-elles à la fois.

La main inhabile de la mercière dernait déjà la plume sur le papier et minutait lourdement le billet qui plaçait, au porteur, la somme de neuf livres quinze sols sur les numéros 7, 13, 3, 90, liés en quaterne sec.

Quand elle eut achevé, elle se leva.

— Voici l'heure de fermer, mes colombes, dit-elle. Donnez-moi votre argent, et prenez votre bonheur... Ne perdez pas cela!

— Oh! fit Jeanne, il n'y a pas de danger! Je vais le confier à Félicie.

Félicie était capable de garder une fortune.

— En tous cas, mes belles petites, souvenez-vous bien de ce que je vous ai dit. Si vous gagnez, vogue la galère! mais, si vous perdez, vous retombez toujours sur vos pieds... reste la grande ressource...

— Nous n'userons jamais! s'écrièrent-elles en prenant la fuite.

La mercière les regarda glisser comme deux blanches visions sous les lueurs tremblantes des réverbères.

« Quels amours! grommela-t-elle. Tout de même, je placerai sur les quatre numéros! »

La porte de l'arrière-boutique s'ouvrit brusquement, et deux étourdis de cinquante à soixante ans, enrubannés, pomponnés, tout brillants de bijoux et de dentelles, firent une bruyante entrée.

— Monsieur le comte, dit madame Denis qui fit la révérence, et monsieur le fermier général, je suis bien votre servante.

— Délicieuse, dit l'aîné de ces papillons surannés, homme gros et court qui parlait en soufflant.

— Adorable! approuva le cadet, gentilhomme long et maigre qui avait une figure d'oiseau de proie, sous une perruque poudrée à frimas.

— Vous les avez vues, cette fois?

— Au travers de la porte vitrée... ce sont deux houris!

— Deux anges... à quand la fête?

Madame Denis fermait à la hâte la devanture de sa boutique.

— Mes chers seigneurs, dit-elle, ce ne sont pas de ces fruits tombés qu'on ramasse sous le pommier... ce sera difficile.

Deux bourses, lancées à la volée, tombèrent sur le comptoir.

— Secouez l'arbre, bonne femme! dirent ensemble le financier et le gentilhomme.

Madame Denis soupesa d'abord les bourses.

Puis, les ayant trouvées à son gré, elle reprit avec son plus aimable sourire :

— Ma cousine Coralie et moi, nous sommes bien taquinées par messieurs de la police. Il faudrait dire un mot pour nous, mes chers seigneurs. Si vous agissez bien, la semaine qui va venir, vous pourrez commander un joli repas pour quatre au *Puits-sans-vin*... Les petites vont se marier toutes deux... Ce sera pour la veille de leurs noces

V

MICHEL TRAVERS

Ils étaient donc six braves vivants autour de la table du cabaret où le père Fortune venait de servir une terrine de gibelotte. La nappe était presque blanche, le soleil passait galamment à travers les fenêtres ouvertes et la brise d'été amenait les vives senteurs des bois voisins.

Quoiqu'on ne fît que d'arriver, il y avait déjà plus d'une bouteille à moitié vidée. On était là pour s'amuser, morbleu! il ne fallait point perdre de temps.

Outre Horace Lapeisseur et Grégoire de Courtmastel, nos deux héros, nous avons ici à faire connaissance avec un couple d'honnêtes gaillards qui étaient leurs compagnons de choix et un peu leurs mentors.

Ils se nommaient Michel Travers, et Jean-Pierre Sévérin, dit Gâteloup. Nous sommes destinés à faire avec ce dernier, dans un autre récit, une plus ample connaissance.

Michel Travers était un peu de lettres. Il avait l'honneur de tenir la plume dans la fabrique de livres et de pièces de théâtre dirigée par un esprit inquiet, ingénieux, paradoxal, mais insouciant, hâtif et manquant de soin, qui vit dans la postérité par le plus insignifiant de ses ouvrages. Nous voulons parler de Louis-Sébastien Mercier, auteur du *Tableau de Paris*.

Étrange nature assurément qui, dès 1760, à l'âge de vingt ans seulement, eut la hardiesse de lever cet étendard des révoltés littéraires qui devait vaincre à demi, près d'un siècle plus tard, entre les mains des robustes champions du romantisme.

Car ce Mercier était un romantique, dans toute la force du terme. Il ne voulait ni phrases toutes faites, ni phébus empruntés aux religions païennes. Il jurait par Dieu, au lieu de s'en prendre aux « dieux immortels, » n'appelait point l'enfer le Styx et semblait ignorer que le ciel eût plaisir à s'entendre nommer « les champs Élysées. »

Un cerveau brûlé, vous voyez, qui prédit en se jouant tous les événements de la révolution française, et qui se trompa seulement de temps, puisqu'il plaça la chose en l'an 2440.

Chez lui, Michel Travers était l'homme de la recherche et des renseignements. Mercier lui payait les renseignements à tant la pièce, pour les éditions revues et sans cesse augmentées du *Tableau de Paris*.

Michel Travers était un garçon d'esprit, qui savait beaucoup de choses qu'on n'apprend point dans les livres.

Il buvait sec, et avait ses idées à lui sur la morale.

Jean-Pierre Sévérin, dit Gâteloup, avait deux cordes à son arc, et n'en était pas beaucoup plus riche. Il tenait l'emploi de basse chantante à la chapelle de Saint-Sulpice et passait pour un homme de grande valeur, tant pour la qualité de sa voix que pour sa méthode irréprochable. Il aurait pu, certes, affronter le champ de bataille de l'Opéra, — mais l'ambition lui manquait.

C'était un philosophe.

Sa seconde profession cadrait assez mal avec la première. Il chaussait la sandale quatre heures par jour dans l'académie de maître Étienne Carschaut, maître en fait d'armes et professeur d'escrime de messieurs les chevau-légers du roi, rue Pavée-du-Marais, en face de l'hôtel d'Aguesseau.

Ici encore il avait la réputation d'être une des meilleures lames de Paris.

Il n'en usait guère, n'ayant jamais de querelles; c'était un garçon doux, rêveur et un peu triste, à moins que le clairet ne mît feu dans son cerveau paresseux.

Peut-être trouvera-t-on l'origine de sa mélancolie habituelle dans ce fait, qu'il était le fils du maître Sévérin, gardien juré du « caveau de montre et de confrontage, » ouvert sous le grand guichet du Châtelet.

Ainsi nommait-on officiellement alors ce que tout le monde appelait déjà la Morgue.

La gaieté s'engendre rarement dans les familles de ceux qui tiennent de pareils offices.

Des deux autres compagnons de nos héros, le premier était un peintre qui ne vendait pas encore ses toiles au poids de l'or, le second un basochien.

L'aîné de la compagnie était Michel Travers, qui avait déjà le front presque chauve.

— Voyez le père Fortune, disait Horace, au moment où nous entrons dans la salle du joyeux festin. N'est-il pas la preuve vivante du bonheur qu'on trouve dans ce légitime lien du mariage?

— Est-il rose! ajouta Grégoire.

— Est-il frais! fit le peintre.

— Est-il joli! acheva le basochien.

Maître Nicolas salua gravement et répondit sans rire :

— C'est que, mes jeunes messieurs, on ne rencontre pas souvent une femme aussi accomplie que Coralie, mon épouse!

Il y eut un tonnerre d'applaudissements. Gâteloup, qui commençait à s'éveiller, but à la santé de cette incomparable Coralie.

Il n'y avait de sérieux que Michel Travers, et ce n'était pas la coutume. D'ordinaire Michel Travers se montrait aussi gai après le potage qu'au dessert.

Aujourd'hui, Michel avait une inquiétude ou une préoccupation. En entrant, il avait fait le tour du jardin en quêtant, comme un limier lancé sur une piste. Depuis que le repas était commencé, il avait déjà quitté deux fois la table. Pourquoi? nul n'en savait rien.

Mais ceux qui le connaissaient auguraient qu'il flairait au vent quelque *renseignement*, objet de commerce.

— Ce sont deux chères enfants! dit Gâteloup, répondant à quelque chanson de triomphe entonnée par Grégoire. Je les connais : je les ai vues toutes petites : je n'ai jamais rencontré deux meilleurs petits cœurs. En vérité, je répondrais presque d'elles aujourd'hui...

— Comment! presque?... se récria Horace.

— Comment! aujourd'hui? fit Grégoire, les sourcils déjà froncés.

— On peut répondre seulement de ce que l'on sait, prononça tranquillement Gâteloup. Personne ne sait l'avenir!

Il avait la placidité que donne la force.

— Vas-tu nous tirer de méchants présages? demanda Horace.

— Dieu m'en garde! répliqua le prévôt d'armes. Je vous aime tous deux comme si vous étiez mes jeunes frères... Et je les aime aussi, les deux jolies créatures...

— Halte là! fit Grégoire. C'est trop de bonté. Gâteloup eut un sourire en ajoutant :

— Je les aime comme si elles étaient mes deux petites sœurs.

Horace lui tendit la main au travers de la table.

— Et buvons! s'écria-t-il. Voilà un enterrement où il n'y a point de peine. En faisant les funérailles de notre vie de garçon, nous ne regrettons rien, nous espérons tout. Grégoire et moi nous resserrons l'amitié qui nous unissait depuis notre enfance. Que parles-tu d'avenir, Gâteloup? Y a-t-il un seul nuage à notre horizon?...

— Je voudrais bien quelque léger nuage, l'interrompit Grégoire, s'il annonçait une ondée d'écus tournois.

— Bah! fit Horace, ce sont deux *fées*. Elles nous ont dit de ne point avoir de soucis. Obéissons d'abord! c'est la loi du ménage, n'est-ce pas, père Fortune?

— La loi du ménage, répondit cet effronté petit homme, est d'unir l'autorité à la condescendance. Je puis faire serment en face du ciel et de la terre que je n'ai jamais levé une seule fois la main sur ma compagne!

— Et le réciproque? interrogea Michel.

— Maître Travers, répliqua Fortune, je n'ai pas reçu votre éducation... Mais je peux bien vous dire que, si votre patron continue d'espionner, comme il le fait, des établissements respectables pour allonger ses bouquins avec des calomnies, il pourra lui arriver mésaventure...

— Votre établissement respectable a-t-il donc quelque chose à cacher, maître Nicolas? demanda Michel dont l'œil brilla.

— Dieu merci, maître Travers, nous gagnons notre vie les portes et les fenêtres ouvertes... Mais tous ces livres inutiles attirent l'œil de la police sur les maisons où l'on se divertit en tout bien tout honneur.

— Ah! ah! s'écria-t-on autour de la table, le père Fortune a maille à partir avec la police.

Et Michel Travers demanda d'un ton indifférent où perçait la moquerie :

— Où donc est maman Fortune?

Maître Nicolas repartit sévèrement :

— Mon épouse n'a pas l'habitude de servir les dîners de jeunes gens.

— Et les dîners de barbons, mon bonhomme? insista Michel cruellement, les dîners où le plus cher du menu n'est pas sur la nappe?

— Je ne vous comprends pas! dit maître Nico-

las, d'une voix qui voulait être hautaine, mais qui tremblait.

— Je vais me faire comprendre, palsambleu!... les dîners dont on parle tout bas à la cour et par la ville? les dîners dont le dessert ne s'achète pas chez le pâtissier?...

Tout le monde devenait attentif, et des gouttelettes de sueur perlaient au front du cabaretier.

Michel acheva d'une voix basse, mais incisive et mordante :

— Les dîners de la chambre des Amours.

— Qu'est-ce que c'est que sa chambre des Amours? s'écrièrent une demi-douzaine de voix.

Le cabaretier était blême de colère.

— C'est une chambre... commença Michel Travers.

— Jarnigodichon! s'écria le père Fortune, vous ne l'avez jamais vue!

« Il y en a donc une! » pensa Michel qui devint aussitôt silencieux.

Maître Nicolas eût donné deux écus de six livres pour tenir encore le mot qui avait jailli imprudemment hors de ses lèvres.

Il tremblait de tous ses membres, songeant : « Si Coralie savait cela!... »

— Voyons, père Fortune, disaient cependant les autres convives, cette chambre des Amours est donc une mystérieuse merveille!... Nous n'avions jamais entendu parler de la chambre des Amours. Soyez bon prince! montrez-nous la chambre des Amours...

— Impossible, messieurs!

— Elle est donc occupée?

— Il y a quelqu'un?

— Que s'y passe-t-il?

— Est-elle mal nommée?

— Y conspire-t-on?

— Y distille-t-on des poisons?

— Y fait-on de la fausse monnaie?

— Y croque-t-on du fruit défendu?

— Messieurs! messieurs!... grondait le cabaretier hors de lui, vous êtes ici dans une maison honnête... Et voilà le tort qu'on a de recevoir les premiers venus!... Vous ne faites pas un métier décent, monsieur Michel Travers.

— Par la corbleu! bonhomme! s'écria l'affûteur de Mercier, ne te bornes-tu pas à être un effronté maraud? Vas-tu perdre le respect que tu dois à ceux qui te payent?

— Pardon, monsieur Travers, pardon! l'interrompit le père Fortune, faisant effort pour feindre l'humilité. Nous sommes ici les valets de tout le monde, je sais bien cela. Mais nous avons aussi nos droits... et quelques personnages puissants ont la bonté de nous protéger...

— A cause de la chambre des Amours, parbleu, dit Michel, l'implacable.

— La chambre des Amours, répliqua Nicolas, dont le regard piquait comme une pointe de canif, est une invention des méchantes langues... Nos protecteurs ont le bras long, Dieu merci... et, si quelque écrivassier, gagnant son pain à propager des dénonciations fausses, s'avisait de jouer avec nous, je pourrais lui dire d'avance lequel de lui ou de moi s'éveillerait le lendemain dans un cul de basse-fosse... Votre serviteur, monsieur Michel Travers... Mes jeunes messieurs, excusez-moi : je vais vous envoyer un simple valet pour vous servir, car nous avons aujourd'hui quelqu'un de la maison du roi, et j'ai désormais un mot ou deux à glisser respectueusement dans son oreille.

Il salua sur ces derniers mots, lança sa serviette sous son bras et sortit en faisant sonner les talons de ses souliers.

Dès qu'il fut parti, ce ne fut qu'un cri :

— Ah çà! quelle mouche t'a piqué, Michel?

— Michel, quelle diable de querelle as-tu cherchée au père Fortune?

— Messieurs, répondit Travers d'un ton sérieux, le patron me payera celle-là dix louis, au bas mot, j'en suis sûr!

— La chambre des Amours?

— Oui bien! la chambre des Amours

— C'est cher!

— C'est pour rien. Nous ferons avec cela un chapitre à casser toutes les vitres de l'hôtel de M. le lieutenant de police...

— Lequel, l'interrompit Gâteloup, vengera un jour ou l'autre ses carreaux sur tes oreilles.

— Et nous ferons en outre, poursuivit Michel, le premier cahier d'un joli recueil intitulé : *le Diable boiteux*. Saisissez-vous? Le Diable boiteux! Quel succès! Tous les toits soulevés par M. Mercier et par moi! Tous les scandales intimes mis à nu! toutes les infamies du coin du feu dévoilées!...

— Et vous deux, ton patron et toi, dit encore Gâteloup, déposés proprement dans un cul de basse-fosse!

— Savoir! savoir! fit Michel. Le monde marche, et l'an 2440 n'est pas si loin de nous qu'il en a l'air. Je suis sur la piste d'une histoire qui fera crier la morale publique. Il faut que la morale publique crie de temps en temps, sans quoi le sommeil la prend, et tout va à la grâce du diable. Morbleu! Sévérin, tiens-tu à ce que le charnier tenu par M. ton père ne désemplisse ni les jours de la semaine, ni le dimanche?

Gâteloup rougit.

— Je ne veux pas qu'on plaisante avec cela!

dit-il en repoussant son verre. Mon père est un homme de grand cœur, et quand on parle du caveau, chez nous, c'est pour penser, prier ou pleurer.

Michel lui tendit la main et les autres dirent :

— C'est vrai, M. Sévérin est un digne cœur!

— Et nous, reprit Michel Travers, j'entends le patron et moi, croyez-vous que nous soyons des sauvages? Vous voilà tous ici de bons garçons n'ayant point de fiel dans l'âme, mais ne voyant pas beaucoup plus loin que le bout de vos nez. En voilà déjà deux qui se marient et qui font bien; les autres suivront comme les moutons de Panurge. Je vous souhaite à tous du bonheur dans vos ménages, mes maîtres, mais laissez-moi vous dire ceci : pour faire de bonnes femmes, il faut des jeunes filles honnêtes...

— Voulez-vous faire un civet?... s'écria Horace.

— Prenez un lièvre! acheva Grégoire.

Et tous les convives de rire.

Michel se frotta les mains.

— Juste! fit-il. Vous entrez en plein dans mon raisonnement. Pour faire un civet, prenez un lièvre. Morbleu! l'Évangile lui-même ne contient pas un verset plus véridique! Mais je vous le demande : pensez-vous qu'il resterait beaucoup de lièvres en France si les braconniers avaient carte blanche? S'il n'y avait plus de lièvres cependant, on demanderait toujours du civet à la gargote, et la gargote en fournirait incessamment, jusqu'à la consommation des siècles et des chats! Ainsi en est-il du mariage, mes féaux. A défaut de merles, des grives! N'y eût-il plus icibas une seule jeune fille honnête, on se marierait encore, on se marierait toujours...

— Bah! fit Horace qui haussa les épaules avec mauvaise humeur. Félicie et Jeanne sont des anges!

— Sur ma foi, je le crois ainsi! déclara chaleureusement Michel Travers, mais...

— Point de mais! ordonna Grégoire.

— Buvons! conseillèrent le peintre et le basochien.

— Et pourtant, murmura Jean-Pierre Gâteloup, dont la belle figure avait repris son expression de pensive mélancolie, il y a du vrai dans ce que dit ce fou de Michel Travers.

VI

MURONS LA VIE PRIVÉE

Michel Travers, futur rédacteur du *Diable boiteux*, poursuivit :

— Je ne demande pas mieux que de boire. J'ai toujours soif, mais je veux parler aussi; les paroles m'étouffent, tant je suis sûr d'avoir raison. Voilà déjà ce songe-creux de Gâteloup qui voit du vrai dans mon affaire, avant même de savoir de quoi il s'agit... Il s'agit de la chambre des Amours...

— Je l'entends ainsi, dit gravement le philosophe, qui cumulait les fonctions de prévôt d'armes et de chantre à la chapelle de Saint-Sulpice.

Il y eut un mouvement de vive curiosité autour de la table, et Michel demanda :

— Est-ce que tu connaîtrais la chambre des Amours?

— Non, répliqua Gâteloup, mais je connais le caveau que garde mon père... et toutes ces chambres, quel que soit leur nom, où le vice s'habille de soie ou se couronne de fleurs, communiquent à notre cellier par de mystérieux conduits.

— Morbleu! s'écria Michel, voilà toute une phrase pour notre prochaine satire! Tu as du talent, Gâteloup! Je parie une pièce de douze sols que tu mourras sur la paille.

— Parie, tu gagneras, approuva le chantre paisiblement. Je n'ai qu'une chance de mentir à ton horoscope : c'est que le sort est contrariant, et qu'il m'est indifférent de mourir ici ou là, pourvu que je meure.

On eût dit que sa main, qu'il avait fort belle, se crispait un peu autour de son verre, tandis qu'il le portait à ses lèvres pâles.

Il y avait une étrange histoire que nul ne savait, mais dont les vagues échos avaient percé le mur épais du réduit habité par la famille Sévérin, au-dessus de la grande geôle du Châtelet.

C'était une idylle d'amour terminée dans le deuil, et dont le dénoûment s'était fait tout au fond de ce caveau sinistre dont le père Sévérin avait la garde.

Jean-Pierre Sévérin, dit Gâteloup, avait quitté la maison de son père à la suite de cette histoire.

Ses meilleurs amis ne croyaient point avoir le droit d'y faire allusion jamais.

— Celui-là, poursuivit Michel, en vaudrait douze comme mon vénéré patron, s'il le voulait, ou six comme moi, à votre choix, car il est juste de dire que je suis deux fois plus fort que mon patron, qui aura toute la renommée de notre commun travail. C'est dans l'ordre et je ne m'en plains pas. Revenons, s'il vous plaît, aux civets et aux jeunes filles... Et Dieu me garde de faire allusion à la brune Félicie ou à Jeanne la blonde, qui sont deux chers cœurs et que j'aime jusqu'à me faire tuer pour elles, l'épée à la main, moi

qui n'estime que la plume... Mes braves amis, partout où il s'agit de gibier, c'est la chasse : que le gibier ait nom perdrix, faisan, lièvre ou fillette... Or, pour garder la forêt de Paris où se mène la chasse des tendrons, nous sommes deux escouades de guetteurs, bien différentes et bien ennemies : les gens de police et les gens de lettres.

— Tu fais un article, Michel ! dit Grégoire.

— A bas Michel ! décida le chœur des buveurs.

— Je fais un article, répéta celui-ci, un article qui aura beaucoup de succès, si le public n'est pas plus bouché qu'un million de dindons ! et ne vous plaignez pas d'en avoir la primeur, d'autant que vous allez y travailler peut-être à mon article. Nous n'en sommes encore qu'à la préface. Les gens de lettres et les gens de police se détestent, et malheureusement se ressemblent parfois, tenant d'une main, qui n'est pas toujours sans souillure, l'épée de la morale commune. Leurs ennemis, notez bien cela, ne sont pas les mêmes. La police combat les petits surtout, la plume combat surtout les grands. La police craint la plume, la plume méprise la police. La police et la plume s'accusent mutuellement de n'être pas incorruptibles...

— Ont-elles raison toutes deux ? demanda Horace.

— Je n'en sais rien. Je fais mon article qui sera intitulé : *la Chambre des Amours*, et dont vous lirez peut-être, ce soir, un paragraphe avec un intérêt allant jusqu'à la fièvre... Laissez-moi finir ma préface... Moi, je n'aime pas la police, c'est sans doute un préjugé ; j'adore la plume : ce doit être de l'égoïsme... mais par la sambleu ! je ne puis m'empêcher de dire que, si l'une ou l'autre était par malheur supprimée, le braconnage tuerait la chasse dans cette magnifique forêt de Paris... Il n'y aurait plus bientôt que de faux civets et de fausses noces... Et par Mercure, dieu du commerce habile ! voici une gibelotte que nous mangeons de confiance... Courait-elle hier dans les bois de Chaville ou sur les toits de Sèvres ? habitait-elle un terrier ou une gouttière ? Terrible question à se faire, messieurs, au lendemain des épousailles !

Tous les regards inquiets s'étaient fixés sur les assiettes, mais la conclusion inattendue releva les yeux des convives et les porta vers les jeunes fiancés qui, tous deux, fronçaient le sourcil.

Gâteloup seul secouait la tête d'un air calme et doux en buvant comme une éponge.

— Les petits, poursuivit Michel, voudraient étrangler la police, les grands voudraient écraser la plume. Et dès que les petits auront une voix comme les grands, ce qui tardera peu, puisque M. Mercier l'a promis, vous verrez que les grands et les petits emploieront le même mot pour s'opposer comme un rempart à la plume et à la police : un de ces mots creux, sonores, stupides, que la masse admet sans les comprendre et devant lesquels on finit par s'agenouiller comme s'ils étaient de saintes reliques. M. Mercier a deviné ce mot ; ce sera : *La vie privée !*

Notez que ce mot ne signifie absolument rien : il comprend tout ce qui n'est pas public, et par conséquent tout ce qu'on a intérêt à cacher.

Mais notez aussi qu'il côtoie étroitement une chose sacrée, aimée, respectée : *la famille*, et qu'il est souverainement facile à la mauvaise foi ou au sophisme d'établir, entre ces deux choses distinctes, une confusion préméditée.

La famille est un sanctuaire. On glissera un peu à gauche et l'on dira : le sanctuaire de la vie privée !

Le ménage est un asile inviolable. La vie privée peut avoir une douzaine de ménages, si vous la faites convenablement dissolue. De par l'absurde loi des mots vides de sens, déployés au-dessus de l'armée des sots comme des labarums, chacun de ces ménages interlopes deviendra également un inviolable asile.

Le travail est une religion, pourvu qu'il soit en lui-même honnête, utile ou tout au moins exempt de tout vicieux alliage. Vous aurez la religion des travaux nuisibles, dangereux, malhonnêtes.

C'est la vie privée.

Et comme on aura inventé un mot, on le collera à un verbe pour faire une phrase digne du mot.

Une phrase d'airain qui retentisse comme la loi des douze tables.

On dira : MURONS LA VIE PRIVÉE !

N'est-ce pas splendide ? quiconque ira contre cela sera montré au doigt, conspué, berné, cloué au pilori.

Ah ! sangodémi ! comme jure Arlequin, la belle chose ! le beau mot ! la belle idée ! et combien le monde devient avisé sur ses vieux jours !

Ces sages d'autrefois, ces hommes austères qui savaient être libres même sous la tyrannie ; ces hauts esprits, ces sages cœurs avaient trouvé un autre mot, une autre idée.

Ils souhaitaient que leurs maisons fussent de verre, afin d'étaler à tous les regards la pureté fière de leur vie.

Fi donc ! c'était de l'impudeur ! La vraie modestie a pour emblème la feuille de vigne. Mort à

Horace et Grégoire.

l'ingénuité! Nous avons d'autres délicatesses. Cachons, voilons, murons...

Mais c'est donc bien laid ce qu'il y a chez vous, ô Athéniens! petits et grands, forts et faibles, riches et pauvres?

Et si vous éprouvez ainsi, pour cause, le besoin de dépolir vos vitres, pourquoi le faire à si grand bruit?

Murez votre vie privée, citoyens, murez et crénelez! Mettez vos vices en forteresses! Inscrivez le *noli tangere* au-devant de vos portes barricadées! Faites l'usure derrière ces remparts, ou la contrebande, ou la fausse monnaie, j'entends au figuré comme au réel; distillez des poisons, chargez des mousquets, affûtez des couteaux. Vous êtes chez vous, ne vous gênez pas... et si quelque clef indiscrète se glisse dans la serrure de votre chambre des Amours, montez sur vos chaises, morbleu! et criez au sacrilége!

— As-tu fini? demanda Grégoire.

— Il a voulu, dit Horace, nous enlever tout regret de nos soupers de garçons!

Gâteloup dit :

— La vérité combattra longtemps avant de vaincre; la liberté fera du mal avant de faire du bien; il y aura une époque de transition où le pamphlet, chose mauvaise, sera une arme utile. Vide-nous le fond de ton sac, Michel, tu as une histoire. Dis-la en peu de mots, sans phrases.

— Je n'en sais que la moitié, répliqua Michel.

— Peut-être sais-je l'autre... prononça tout bas Gâteloup.

Et comme Michel Travers tournait vers lui un regard d'étonnement, au milieu de l'attention tout à coup réveillée, Gâteloup ajouta :

— J'ai besoin de gagner de l'argent depuis quelque temps, et je vais en ville donner des leçons d'escrime. C'est moi qui entretiens la main de M. le baron de Guitry, gentilhomme de la chambre du roi.

— Ah! ah!... fit Michel, qui fixa sur lui ses yeux où il y avait un faisceau de points d'interrogation.

— Va, dit Gâteloup toujours calme, si tu te trompes, je rectifierai.

Une nuance d'embarras assombrit la physionomie de Michel Travers. Il retint un mot qui était sur sa lèvre. On eût dit qu'il évitait de regarder les deux fiancés.

Ceux-ci, malgré tout, faisaient honneur au menu du père Fortune. Il y avait en eux un

Le dîner des funérailles de la vie de garçon.

contentement robuste, car ils aimaient de toute la sincérité de leur âme, et chaque minute qui passait rapprochait le moment du bonheur.

— Eh bien! dit Michel avec une sorte d'hésitation, je fais mon *mea culpa*. Que ce soit pour sauver l'humanité ou pour gagner quelques écus, ma parole d'honneur, je ne sais pas moi-même au juste...

— Eh! peu m'importe, interrompit le chantre de Saint-Sulpice, c'est là le beau, le magnifique côté de la plume. Elle est utile, elle le sera surtout sans le vouloir, et parfois malgré elle.

— Toujours est-il, continua Michel, que je me suis permis de percer un trou de vrille dans une muraille assez épaisse, destinée à abriter la vie privée d'une brave personne...

— Enfin! s'écria-t-on de toutes parts.

— Michel va se faire pardonner sa préface.

— C'est bien la moindre chose, dit Horace, qu'il nous serve un pauvre petit scandale pour notre dernière soirée.

— Je ne puis trop vous dire, poursuivit l'écrivain, ni le nom ni l'adresse de cette honnête dame. Sachez seulement qu'elle met vingt mille livres de côté chaque année au moyen d'un petit commerce qui ne lui rapporte pas de quoi boire et de quoi manger. Jusque-là, rien de mal. Paris est plein de ces curiosités arithmétiques. Nous en avons un cabinet bourré jusqu'au plafond chez M. Mercier, mon patron... Mais l'homme n'est pas parfait, au contraire. M. Mercier a un ennemi intime qui tient de près au ministère... et voilà huit jours, il a appris que ladite dame, déjà favorisée d'un bureau de loterie, allait encore avoir une ronde petite pension sur la cassette privée, quoiqu'il y ait contre elle des rapports de police capables d'envoyer une sainte aux Madelonnettes. Le patron m'a mis en campagne.

— J'ai d'abord appris, là où ces choses s'apprennent, une demi-douzaine d'anecdotes sincèrement croustillantes, ayant trait à des hommes de robe ou de brette, très-intéressés à murer leur vie privée. C'est mon pain quotidien; vous les lirez, si vous voulez, dans ma prochaine feuille de nouvelles à la main. Puis, tout d'un coup, je suis tombé sur la chambre privée, murée, barricadée: la chambre des Amours, où l'on mène, en plein dix-huitième siècle, le petit chaperon rouge au loup qui le croque.

— Nous disons donc, Gâteloup, mon ami, que tu sais le nom des deux jeunes filles?

— Ah! ah! fit-on à la ronde, il y a deux jeunes filles!

— Non, répondit Gâteloup, je sais seulement le nom de l'honnête dame qui tient le bureau de loterie.

— Dis-le! s'écria-t-on d'une seule voix.

Gâteloup secoua la tête, et répondit seulement :

— Non.

— Voilà, reprit Michel, nous avons pour être discrets des raisons qui ne sont peut-être pas les mêmes. Mais, au fond, qu'importent les noms? Le curieux, pour moi, ce serait d'obtenir une jolie petite description de la chambre des Amours, qui s'ouvre seulement pour certains privilégiés. Quelle aubaine s'il s'y trouvait quelqu'un de ces fauteuils à ressorts et à manchettes qui ont fait la gloire de la régence!

— Mais l'histoire, morbleu! s'écria Horace, il n'y a donc pas d'histoire!

— Il n'y a qu'un tout petit commencement d'histoire. Les deux belles, à ce qu'il paraît, ont de la vertu et se font prier... peut-être marchander... Maman Fortune se met en quatre pour mener l'affaire à bien... Aux dernières nouvelles, les belles résistaient encore...

— Tu es mal informé, interrompit ici Gâteloup d'un air triste et doux. Aux dernières nouvelles, les pauvres enfants ne résistaient plus.

— Le philosophe va pleurer sur la faiblesse humaine, dit Grégoire. Ça va bien à un maître d'armes!

— Et mieux à une basse chantante de Saint-Sulpice, ajouta Horace. L'histoire a fait long feu.

Gâteloup jeta sur eux un singulier regard, puis il baissa les yeux en poursuivant :

— Ce matin, je faisais antichambre chez M. le baron de Guitry, en attendant l'heure de son lever. Il faut vous dire que je suis toute cette affaire d'aussi près que Michel Travers. Elle m'intéresse, quoiqu'elle ne doive point m'apporter de bénéfice; elle m'intéresse pour moi,... et pour d'autres. Au moment où M. le baron me faisait dire de passer dans sa galerie d'armes, une femme est entrée. Elle avait un loup de satin couleur de chair sur le visage, et par-dessus son loup un voile. Je l'aurais bien reconnue sans cette dernière précaution, dont la naïveté sentait d'une lieue son Mercure femelle. Il y a des créatures qui ne peuvent pas se déguiser.

Dès que le valet l'a vue, il m'a dit : Excusez-moi, maître Sévérin, et restez encore un petit peu; j'ai ordre de faire passer madame la comtesse avant tout le monde.

Madame la comtesse s'est rengorgée en traversant fièrement l'antichambre, et je suis resté seul.

Quand le valet est revenu, il m'a adressé un malin sourire, et m'a dit :

— Des comtesses comme ça, on en a un demi-quarteron pour pas cher. M. le baron lui a sauvé déjà plus d'une fois le For-l'Évêque...

— C'était... commença Michel étourdiment.

— C'était, l'interrompit Gâteloup, l'honnête dame qui met vingt mille livres de côté chaque année avec un commerce où l'on ne gagne pas son pain sec. Pour le moment, je ne sais rien de plus, parce que je n'interroge jamais les valets.

— Hum! fit Michel, moi, j'interrogerais le diable!

— Madame la comtesse repassa, toujours fière et voilée par-dessus son masque. Je rejoignis M. le baron dans sa galerie. Il était tout guillard; à tout prendre, c'est une jolie lame, et je ne voudrais pas tenir sa partie sur le pré, s'il avait la rapière à la main et moi un plumeau. Comme nous finissions, M. Champion-Maréchal, le fermier de la loterie, est entré suant et soufflant.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, très-cher? a-t-il demandé en essuyant son front inondé.

Je n'aime pas beaucoup les braves qui ont toujours la sueur au front sans travailler de leurs mains. C'est une idée à moi. M. Champion-Maréchal a ajouté :

— Avons-nous le feu à la maison?

M. le baron m'a payé mon cachet. J'étais de trop : j'ai remis mon frac vitement; mais pendant que je gagnais la porte, nos deux amis impatients n'ont pu retenir leur langue.

M. de Guitry a dit entre haut et bas :

— Elle est venue! Il paraît que ce sont nos deux boutons de rose!... C'est pour ce soir, quatre heures, au cabaret du *Puits-sans-Vin*...

— Sabre de bois! s'écria Michel en tirant de son gousset un gros oignon de Genève. Cinq heures moins le quart! Que ne parlais-tu plus tôt, philosophe?.. Voilà trois quarts d'heure que la chambre des Amours est habitée.

C'était une belle nature de curieux que ce Michel Travers. Il saisit son chapeau, et, pour ne point perdre de temps dans les corridors, il sauta d'un bond sur l'appui de la croisée qui s'ouvrait sur le jardin.

Gâteloup gardait son sourire placide.

VII

LE DIABLE BOITEUX

Le soleil s'inclinait déjà au revers de ce beau coteau de Sèvres qui surveille les méandres de la

Seine et que couvrent maintenant tant de villas parisiennes, prétentieuses ou charmantes.

Car Paris est ainsi : quand il ne fait pas preuve d'un goût exquis, il s'égare tout d'un coup jusqu'au détestable.

Et nulle part ailleurs vous ne trouverez plus qu'autour de Paris de ces petites maisons burlesques qui font honte aux passants et dont les invités disent, — quand ils parlent à la propriétaire : « C'est tout uniment délicieux ! »

L'ombre s'allongeait du haut de la côte jusqu'aux belles terrasses de *Brimborion*, où une société grave s'asseyait, entourant Mesdames Royales et causant peut-être des malheurs du temps.

Ces pauvres vieilles princesses, qui devaient éviter par la fuite les dangers de la Révolution et abriter dans Rome leurs inutiles regrets, n'avaient plus que bien peu de temps à jouir de leur riant apanage.

On dit qu'elles furent des premières à flairer l'orage qui menaçait le trône. — Ainsi, semble-t-il, les craintifs oiseaux sentent avant l'homme la tempête qui est encore au delà de l'horizon.

Des terrasses du château de *Brimborion* au cabaret du *Puits-sans-Vin* il y avait loin, et la distance était encore augmentée par la précaution qu'avaient prise Mesdames Royales de faire planter, en mottes, un bosquet de tilleuls déjà grands entre la guinguette de maman Fortune et leur habitation.

Il faut dire que la guinguette de maman Fortune était la honte et le chagrin de Mesdames. Elles tenaient leur parc pour déshonoré par le voisinage de ce joyeux bouchon.

Et voyez comme les choses avaient marché, depuis le temps où les arpenteurs du roi, mesurant le parc projeté de Versailles, traînaient leur chaîne en droite ligne sur les propriétés voisines, coupant les jardins, tranchant les vergers et passant même, au besoin, à travers les maisons.

Le roi avait dit : Nous voulons ; les barrières tombaient, les obstacles s'évanouissaient devant ce mot magique. Versailles sortait de terre tout d'une pièce et naissait, palais entouré d'un paradis, au lieu même où s'étendait le triste plateau, clairsemé d'indigentes masures.

La magie de certains mots était morte, en même temps que naissait la magie de certains autres mots.

Le bon plaisir de Sa Majesté, qui avait fait tant de tapage pendant tant de siècles, devenait muet, et l'on entendait un écho déjà sonore qui disait : *Liberté*.

Mesdames de France avaient eu beau faire. Leur puissance et leur argent avaient failli à débarrasser leur enclos de ce laid colimaçon qui s'attachait à son mur.

Il avait suffi pour leur résister, à elles, les filles du roi Louis XV, les tantes du roi Louis XVI, de la volonté d'un cabaretier et de sa femme.

Et nul ne s'en étonnait. Voltaire n'était plus là pour agenouiller sa flatterie, prétendue libérale, devant la grandeur d'âme de Frédéric de Prusse, condescendant à garder pour voisin le meunier Sans-Souci.

Le ménage du cabaretier et les princesses combattaient maintenant à armes égales. Les unes voulaient, l'autre ne voulait pas.

Les princesses vaincues ne gardaient qu'une ressource : condamner la partie de leur parc qui confinait au jardin du cabaret.

Ce que, du reste, elles firent, usant modestement du pauvre droit commun.

Toute la portion de l'enclos de *Brimborion* qui descendait à la Seine, en inclinant vers le sud, était abandonnée depuis déjà longtemps et ressemblait à une forêt vierge. Les buissons avaient grandi au milieu des allées où personne jamais ne passait. Il y avait là plusieurs hectares de bois plus véritablement solitaires et abandonnés que les cantons les plus déserts de la forêt de Bondy.

À peine y eussiez-vous trouvé quelques sentiers sauvages, piquant droit au travers des inextricables fourrés. Et savez-vous qui les entretenait ces fourrés ? Maître Nicolas lui-même.

Maître Nicolas, non content de faire, par sa seule présence, le désespoir de ses illustres voisines, franchissait bien souvent le saut-de-loup, et sûr de ne rencontrer personne, lançait subrepticement ses furets et ses bassets dans les bois.

Maman Fortune aimait le gibier. Pendant que les habitués dévoraient le lapin de choux, elle avait sous la dent du lapin de garenne, — sans compter les faisans pris au piége, les lièvres trappés et les chevreuils mêmes, assassinés sans bruit au clair de la lune.

Le voisinage était bon, à tout le moins pour maman Fortune.

En quittant la réunion où ses jeunes gens festoyaient, célébrant, moins galement qu'ils ne l'avaient espéré, les dernières heures de la vie de garçon, Michel Travers n'avait qu'un but : découvrir la chambre des Amours et savoir ce qui s'y passait.

Il ne faudrait point chercher en lui des instincts qui n'y étaient pas. Il travaillait pour son pain, et ne s'inquiétait pas autrement des suites de son équipée.

Aux époques de transformation surtout naissent et se développent ces limiers de la police publique, hardis et hardus comme quiconque exécute, sans le savoir, une mission providentielle, qu'elle soit grande ou qu'elle soit petite, qu'elle soit éclatante ou obscure.

Les pamphlétaires sont des agents de police qui ne sont pas payés par le pouvoir, voilà tout.

Il n'en sont pas moins payés pour cela.

On ne les aime pas, bien qu'ils soient utiles.

Il est comme cela beaucoup de choses utiles qui ne sont ni honorables ni belles.

Pour être juste, si l'on plaçait dans un plateau de la balance le bien produit par les pamphlétaires, de l'autre le mal qu'ils ont occasionne, on verrait avec étonnement l'étrange richesse de leur bilan.

Je ne parle pas seulement ici des matières politiques.

Presques toutes les grandes inventions et presque toutes les réformes morales doivent quelque chose aux pamplétaires.

Il faut admirer souvent le stoïque courage qu'ils ont de braver l'opinion publique ou le préjugé de tous. Ils passent, sombres comme les bravi des nuits vénitiennes. Ils font peur, ils inspirent parfois le dégoût. Leur gaieté même est amère et sinistre.

Mais demandez aux agriculteurs : nos champs sont pleins de bêtes nuisibles que certains animaux réputés impurs sont seuls capables de détruire.

Pour avoir tué trop de crapauds, les Anglais ont vu périr leurs jardins dont ils étaient si fiers, et ils sont maintenant obligés d'acheter les crapauds au boisseau sur notre terre de France, qui en pourrait fournir à l'univers entier.

Ainsi, dans l'ordre moral, certains insectes venimeux et gloutons échappent à la fois au glaive de la loi et à l'épée chevaleresque. La seule arme est le pamphlet, qui n'est pas fier et qui les suit jusqu'au fond de leurs marécages.

Un pays qui tuerait ses pamphlétaires périrait, mangé aux vers, — peut-être.

Michel ne savait absolument pas de quel côté diriger ses recherches. Il n'était pas d'ailleurs sans inquiétudes, car il s'attaquait à des gens puissants et que nul scrupule ne devait gêner en certains cas extrêmes. Il traversa le jardin et dépassa les maigres bosquets au milieu desquels s'éparpillaient quelques tonnelles, présentant cet aspect uniformément repoussant des berceaux où l'on mange.

Ceci est un mystère que je ne prétends point sonder : dans toute guinguette, misérable ou somptueuse, les salles « de verdure » destinées aux repas font horreur.

Michel s'éloignait de la maison pour prendre une vue générale et diriger son assaut en conséquence.

La maison, basse, disgracieuse et de laide tournure, était toute en profondeur, présentant son étroite façade au chemin banal qui bordait la rivière jusqu'au saut-de-loup formant séparation entre le jardin et le parc de Brimborion.

Les cuisines et les salles communes étaient sur le devant.

Une série de cabinets particuliers à croisées étroites rejoignait un pavillon assez vaste, carré, trapu, qui semblait bâti depuis peu et n'avait point de fenêtres sur le jardin.

Il ne fallait pas être sorcier pour deviner, du premier coup d'œil, que l'intérieur de ce pavillon devait être la fameuse « chambre des Amours. »

Michel se glissa derrière les tonnelles dont les clairs treillages ne le cachaient pas à son gré. Vous l'eussiez pris pour un voleur. Son pouls battait la fièvre : il avait positivement la fringale du chien de chasse qui « rencontre » dans les genêts.

Il sentait le premier numéro du *Diable boiteux* : un scandale gros et bien portant, assez dodu, assez sonore pour faire courir tout Paris à sa boutique.

Le jardin de maman Fortune se terminait par un mur assez haut qui venait rejoindre le fameux pavillon. Michel avait la souplesse au bout des doigts qui tiennent la plume, bien plus que dans les jambes; néanmoins, poussé par sa passion et s'aidant des branches d'un espalier malade, il parvint au sommet du mur.

Il s'y mit à cheval commodément.

Devant lui était le saut-de-loup du parc de Brimborion et au delà cette forêt vierge que Mesdames avaient opposée, comme un écran, au voisinage fâcheux du cabaret à la mode.

Michel Travers n'était pas là pour inspecter le parc de Brimborion. Il se pencha et put apercevoir une fenêtre assez grande, ouverte dans le mur du pavillon mystérieux.

C'était le supplice de Tantale.

D'autant que Michel croyait entendre des voix sortant de cette fenêtre : des voix d'hommes et de femmes.

Il dut, sans nul doute, adresser une invocation mentale au génie familier de Lesage, le priant dévotement de pratiquer une brèche à ce mur; mais le Diable boiteux fut sourd et la muraille resta opaque.

Jour de Dieu! se voir si près d'un mystère et rester aveugle!

Le saut-de-loup était profond; qu'importe? il il y a le courage civil qui accomplit des exploits extraordinaires. Michel recommanda son âme au dieu des écritoires vitrioliques et sauta dans le fossé.

Il se tâta, nulle avarie grave ne s'était produite dans sa personne. Le revêtement du saut-de-loup était vieux et plein de crevasses: Michel n'eut pas beaucoup de peine à en gagner le sommet.

Il releva vers la fenêtre un regard avide et conquérant. Hélas! la fenêtre était à douze ou quinze pieds au-dessus de lui; il ne vit rien, sinon un plafond tellement chargé d'Amours qu'on avait peur de les voir tomber, les pauvrets, en paquets de chair rose et fraîche.

Un plafond à blaser l'insatiable appétit de Boucher: Un plafond prodigue, obèse, extravagant de luxure. Ah! quel plafond pour le premier cahier du *Diable boiteux!*

Michel passa sa langue sur ses lèvres comme un gourmand qu'il était. Néanmoins, il ne le contempla pas longtemps, ce plafond, parce qu'il sentait le danger de sa position: il était là à découvert, exposé à la double accusation d'espionnage et de viol d'une propriété royale.

En un instant, son siége fut fait. Du haut du mur, il avait avisé un certain vieux chêne, planté au bord même du fossé, un chêne bossu, rabougri, qui devait avoir des siècles d'âge et qui peut-être avait vu le temps où la forêt de Saint-Cloud allait jusqu'à Chartres: un chêne commode en vérité, un chêne curieux, un chêne de théâtre, une curiosité, une ruine, un pont, un propylée.

Ce chêne, en effet, à demi-mort, dévoré par la mousse, rongé par le lierre, et nourrissant à sa base énorme assez d'agarics pour fournir d'amadou Paris entier pendant deux semaines, croissait, incliné sur la douve. De la racine jusqu'à son sommet, il semblait mort; mais à sa cime, qui arrivait, comme l'extrémité d'une arcade brisée, à la hauteur et tout près de la fenêtre, il y avait un taillis de branches vigoureuses, jaillissant droites et raides comme la barbe d'un vieil homme.

Michel gagna la base du chêne, écoutant toujours, avec des battements de cœur, ces voix de sexe différents qui se mariaient sous le plafond charnu.

Quelle orgie on devait mener là-haut!

Michel rampa le long du tronc, sans bruit et lentement.

Il n'osait pas regarder tant qu'il restait à découvert.

Ses yeux le brûlaient sous sa paupière baissée, tant il avait hâte de voir.

Enfin il atteignit le bouquet de branches vertes. Veuillez convenir avec nous que c'était ici la fable du *Diable boiteux* réalisée, sans merveilleux ni féerie.

Le premier cahier se faisait tout seul. Rien que l'histoire du chêne valait amplement les douze sols, prix de chaque feuille de cet estimable recueil pour Paris (quatre sols en surplus pour la province).

Il regarda, et avec quel délicieux frémissement. Mais les branches qui le protégeaient l'empêchaient aussi de voir.

Adroit comme un serpent, léger comme un écureuil, Michel se glissa au travers de la verdure.

Pourquoi prolonger l'attente du lecteur? Son œil perça enfin le feuillage; il vit ce miracle de galanterie: la chambre des Amours, du haut en bas, de la fenêtre à la porte, et dans la chambre des Amours il aperçut...

Personne n'a été sans remarquer ce curieux phénomène: la douceur enfantine de l'organe de la voix chez certains financiers, trop chargés d'embonpoint.

Je sais des millionnaires qui boivent le sang de leurs victimes plus avidement que Shylock en vagissant comme des nouveaux-nés.

Michel Travers aperçut deux hommes d'un certain âge, qu'il connaissait fort bien, assis à droite et à gauche d'une table qui semblait encore attendre le potage. L'un, la voix d'homme, était M. le baron de Guitry, gentilhomme de la chambre du roi, présentant en sa personne les beaux débris d'une grande et fière mine; l'autre, la voix d'ingénue, était M. Champion-Maréchal, fermier général de la loterie royale, lequel pesait deux cent soixante et dix livres, et pouvait passer pour un des hommes les mieux engraissés de son siècle.

Entre eux deux il y avait une carafe d'orgeat à demi vide.

Telle fut l'orgie qui se présenta aux regards du Diable boiteux.

Michel fut d'abord désappointé, mais il comprit bien vite la situation et eut grande peine à s'empêcher de rire.

Ces messieurs attendaient là depuis une heure et demie.

Au moment où Michel tombait sur cette conclusion, la porte du fond, chargée d'Amours comme

tout le reste, s'ouvrit pour montrer le visage viril de maman Fortune.

Elle avait l'air un peu déconfit; néanmoins elle dit avec son plus avenant sourire :

— Ne vous impatientez pas, mes chers seigneurs. Les petites sottes auront prolongé leurs toilettes pour vous paraître plus belles. C'est de la bonne volonté.

— Allez au diable ! s'écria M. de Guitry.

Et Champion-Maréchal répéta, aiguisant les notes pointues de sa haute-contre ;

— Allez au diable !

Coralie disparut après avoir fait une humble révérence.

Michel s'assit de son mieux, et tira de sa poche crayon et papier pour prendre des notes.

« On n'inventerait pas cela ! se disait-il. C'est tout simplement adorable ! »

Il décrivit en trois traits de plume cette salade d'Amours tout crus, au milieu de laquelle les deux hommes d'un certain âge faisaient un merveilleux effet. Je crois qu'il compara les deux amoureux mûrs à ces croûtes frottées d'ail qu'on nomme, à Marseille, des « chapons » et qui embaument la jeune chicorée.

Il y avait des fauteuils... Vous savez, de ces fauteuils qui étaient fées...

Ou du moins Michel en vit; mais ces folliculaires sont comme les voyageurs, ils voient beaucoup de choses avec les yeux de l'imagination.

Ces fauteuils à la tournure bonnasse et innocente attendaient, — comme ces messieurs.

— Corbleu! dit Guitry, elles ne viennent pas!

— Palsambœuf! répliqua Champion-Maréchal, on nous en donne à garder, monsieur le baron !... Cette guerre d'Amérique a été le point de départ de tout le mal. Si je tenais ce jeune marquis de La Fayette !...

— Moi, je ne dis pas cela! Je prends les choses de plus haut; je fais remonter les premiers symptômes à la révolution anglaise...

— Ah ! Cromwel! C'est bien vieux... On m'a dit que, là-bas, ils commencent à se connaître en poulardes.

Michel écrivait comme un furieux.

M. de Guitry bâilla.

— Ce Beaumarchais a terriblement de l'esprit, dit-il.

— Croyez-vous ?... pas tant que Voltaire... Moi, c'est Piron qui m'émoustille...

M. de Guitry haussa les épaules.

— Et puis, reprit-il, il y a les pleurards, les tendres, les flasques, les neveux bâtards de ce fringant Jean-Jacques... Les cœurs sensibles, les amis de la nature... Avez-vous lu ce Bernardin de Saint-Pierre ?

— Monsieur mon ami, répondit Champion, elles ne viennent pas!

— Mangrebleu! une paire d'impertinentes péronnelles... J'avais rendez-vous avec mademoiselle Calvat, tel que vous me voyez!

Le financier enfla ses grosses joues.

— Baron, en êtes-vous encore à la Calvat! soupira-t-il d'un ton de sincère commisération.

— Vous en êtes bien toujours à la Moisson ! répliqua aigrement Guitry.

— Peste, peste! fit Champion, entendons-nous! Mademoiselle Moisson vous a un certain air... et des abatis... Calonne en raffole, vous savez?

— Un idiot ! déclara péremptoirement le baron... D'ailleurs, Lambesc fait assez de folies pour Calvat, je suppose?...

— Un soldat de sucre candi!

Michel écrivait, écrivait.

M. le baron de Guitry et M. Champion-Maréchal burent chacun une gorgée d'orgeat avec mélancolie.

— Que dites-vous de cette assemblée des notables dont on nous menace, très-cher? demanda le financier.

— Je dis, répliqua le gentilhomme, que ces petites filles mériteraient le fouet, bel et bien.

— D'accord, mais l'état de notre dette...

— J'ai mes idées, prononça gravement M. de Guitry. Nous traversons un règne difficile. L'affaire du collier est diabolique... A propos! vous savez que M. de Cagliostro s'est fait chartreux?

— On le disait mort.

— Allons donc?... Il m'a raconté à moi-même qu'il avait été brûlé vif à Gaëte, en l'an 1670... L'affaire du collier est une momerie, au fond... le mal pourrait bien être dans le caractère du roi. Un roi vertueux...

— Ah! fit Champion, je ne dis pas... cela répugne un peu aux personnes comme il faut.

— Et cela perd le peuple, monsieur!

— Où prenez-vous le peuple, baron?

Michel fut sur le point de crier bravo, comme à la comédie.

— Je vous dis, répéta Guitry d'un ton prophétique, que ce Beaumarchais a bien de l'esprit!

— Et bien de l'escroquerie, certes, certes!

— Si le roi ne se jette pas dans les bras de ce bon M. Necker...

— Il court risque de n'être pas étouffé de sitôt!

— M. Necker est le dernier des Romains.

— Qu'il l'aille dire à Rome!

— Par la corbleu! s'écria Guitry.

— Ne vous fâchez pas, monsieur mon ami, dit paisiblement Champion-Maréchal. On m'avait dit qu'il venait de Genève.

— Monsieur! je suis l'ami de ce grand cœur! de ce vaste esprit!... Je ne souffrirais pas...

— Pouah! gronda Champion. Il commence à déclamer philosophie dès le potage.

Guitry le regarda d'un air indigné.

— Financiers! s'écria-t-il, matérialistes! vous demandez où nous prenons le peuple! Le peuple vous videra, comme des outres que vous êtes!

— Gentilshommes! repartit bravement Champion, flatteurs de l'esprit, courtisans de l'audace! fils du passé qui essayez de chatouiller l'avenir! Si vous savez où prendre le peuple, ne tardez pas, étranglez-le! car il vous coupera le cou, comme à des poulets que vous êtes!

Michel crut pour le coup qu'il y allait avoir bataille, mais M. de Guitry éclata de rire et dit :

— Ma foi, monsieur mon ami, vous pourriez bien avoir raison... Et ces petites coquines qui ne viennent pas!

— Voilà la chose sûre, monsieur mon ami!

La paix était faite. Ils parlèrent politique, cuisine, littérature, danse, philosophie; ils attribuèrent un peu le retard des deux péronnelles à ce mauvais esprit de liberté qui se levait comme un vent d'orage sur la vieillesse du monde, présageant une tempête prochaine.

Ils burent des verres d'orgeat.

Ils promirent un cachot à cent pieds sous terre à madame Denis, qui les avait dérangés en vain, et projetèrent de raser au niveau du sol le cabaret du *Puits-sans-Vin*.

Puis leurs têtes se renversèrent, et ils s'endormirent comme deux anges, dans la paix de leur conscience, auprès de leur carafe vide.

Leurs ronflements, l'un grave, l'autre aigu, se mêlèrent aux chants de la brise, et les derniers rayons du soleil vinrent dorer ce tableau plein de calme.

Les Amours du plafond, les Amours des panneaux, les Amours de la cheminée et les Amours des portes leur souriaient avec patience et sans fatigue.

Du dehors cependant, un autre nez, chantant aussi l'hymne bourdonnant du sommeil, envoya bientôt sa note à leur concert.

C'était Michel Travers, le Diable boiteux, qui s'était endormi dans sa verte guérite.

VIII

LE RÉCIT DU GÂTELOUP

Après le départ de Michel Travers, le festin d'adieux à la vie de garçon avait pris une allure plus gaie et surtout plus intime. Ce Michel n'était pas un méchant, tant s'en faut, mais on se gêne toujours un peu avec les gens de sa sorte.

Près d'eux, certaines paroles n'osent pas jaillir du cœur. Quel que soit le degré d'intimité qui leur donne droit d'entrée au cénacle, ils ne se haussent jamais, ou jamais ne se baissent à l'unisson commun. Ils restent au-dessous ou au-dessus, comme si leur métier même était une gloire ou une honte.

En outre, ils sont si nécessairement sceptiques, que leur approche glace l'épanchement, — et si fatalement délateurs que leur présence seule arrête le secret suspendu aux lèvres.

— Mon Dieu, disait Horace, quelques minutes après la sortie du Diable boiteux, il ne faut pas juger trop sévèrement nos pauvres bons pères. Ils nous aiment, au fond de l'âme, nous en sommes bien sûrs... Et Grégoire est du même avis que moi, j'en ferais la gageure.

Grégoire lui tendit la main. Il y avait entente parfaite entre ces âmes honnêtes, jeunes, miséricordieuses.

Dans les comédies, les fils sont cruels à l'endroit de leurs pères. Heureusement qu'il n'en est pas toujours ainsi dans le monde réel, où l'on rencontre parfois des enfants qui ne croient pas avoir le triste droit de juger à la rigueur les faiblesses ou les fautes de leurs parents.

— Le bonhomme Lannesseur, poursuivit Horace, a dépensé toute son existence à nous amasser une fortune; ceux qui ont beaucoup travaillé et beaucoup épargné sont quelquefois pris de cette religion de l'argent, qui est une maladie bien plus qu'un vice. Et, en définitive, je ne sais personne pour qui mon père soit plus avare que pour lui-même.

— Bien, garçon! fit Gâteloup qui avait bu énormément, mais qui résistait à l'ivresse comme une borne sur laquelle on renverserait des brocs de vin.

— Il n'en est pas moins vrai, dit le bazochien, que le vieux Jean-Fidèle a refusé de lâcher les cordons de sa bourse.

— Oh! pour cela, oui! répondit Horace.

— Et M. de Courtmanteil?

— Les cordons de la bourse de mon père, répliqua Grégoire, sont toujours lâchés, Dieu merci; seulement, il n'y a rien dedans.

— Mais alors... commencèrent les convives.

— Nous avons une voisine, dit Horace, une bonne et véritable amie, qui nous prête sa maison pour nous y réunir en tout bien tout honneur. Ah! vertubleu! En avons-nous agité, depuis un an, des voies et moyens dans ces pauvres consci-

La chambre des Amours.

liabules chez la voisine. Un jour, Grégoire et moi nous allâmes jusqu'à proposer de nous faire racoler sur le quai de la Ferraille... Je vous épargne nos autres inventions, qui étaient de la même force... Avant-hier, Jeanne et Félicie avaient promis de tenter un suprême effort sur nos deux pères, et elles ont tenu leur promesse ; mais ce sont deux rocs ! L'un n'a rien, quoiqu'il dépense bon an mal an plus de mille pistoles à héberger des fainéants ; l'autre, plus pauvre encore, ne possède plus ses louis d'or dès qu'il les a emprisonnés dans sa cassette... Rien !

— Rien ! répéta Grégoire. Nous étions bien désespérés, et pourtant, que nous fallait-il ? une bagatelle. Nos pères ne s'opposent pas à notre union, et nous sommes toujours sûrs de vivre à la maison paternelle... Il nous manquait tout uniment de quoi payer les bans à la paroisse, le notaire et le repas de noces, car enfin, on ne peut pas se marier comme des pauvres honteux. Cent pistoles, à peu près, mais où les trouver !

— Autrefois, soupira le peintre, il y avait des usuriers, mais tout s'en va !

— Il est bien temps de réformer le monde ! ajouta le basochien.

— Hier au soir, reprit Horace, il y a eu grand conciliabule chez la voisine. Grégoire et moi nous avons parlé de partir pour les îles, où l'on fait fortune en vendant des colliers de verre aux jeunes sauvagesses. Les voyageurs sont unanimes à déclarer combien ce commerce est avantageux ; mais, outre qu'il faut encore de l'argent pour acheter des colliers de verre et payer le passage jusqu'en Amérique, Félicie et Jeanne ont eu peur des sauvagesses... Pauvres chers cœurs ! je promets bien qu'on ferait le tour du monde sans trouver plus de Huronnes qu'à Paris. Elles nous ont défendu de partir, défendu même d'y penser, et comme nous chantions le sonnet d'Oronte :

> Belle Philis, on désespère
> Alors qu'on espère toujours,

elles ont échangé un regard, et Félicie, ma sœur, a dit : Il faut en finir !

— J'aurais voulu, s'écria Grégoire, que vous vissiez le bon petit air crâne qu'elles avaient, et comme ma sœur Jeanne a bien répété : Il faut en finir !

— Mais, en finir comment ? demanda ici Gâteloup, qui ne buvait plus depuis quelques minutes.

Ordinairement, Gâteloup ne cessait de boire

2

Le Diable lui parut.

que quand il n'y avait plus de vin, ou que l'ivresse le couchait sous la table.

— Ah! fit Horace, voilà! c'est leur secret. Elles nous ont priés de les attendre un instant dans l'arrière-boutique, et elles ont pris l'escalier qui monte à la chambre à coucher de la mercière...

Le poing de Gâteloup frappa la table si vigoureusement que les brocs et gobelets dansèrent.

— Qu'as-tu? demanda-t-on de toutes parts.

— Rien, répondit le chantre de Saint-Sulpice. Allez toujours.

— Mais si fait! tu as quelque chose!

— Rien, vous dis-je!

Ceci fut prononcé avec colère, et la tête de Gâteloup s'inclina sur sa poitrine.

Ce mouvement empêcha de voir deux grosses larmes qui jaillissaient de ses yeux et roulaient le long de sa joue.

Il y avait des jours où Jean-Pierre Séverin, dit Gâteloup, avait le vin gai, et alors son bavardage incohérent, mais spirituel, tirait de tels feux d'artifice, que le maigre bagout de Michel Travers était en un instant réduit au silence.

Mais, d'autres fois, Gâteloup avait le vin lugubre.

D'autres fois encore, très-rarement il est vrai, Gâteloup, ivre, avait laissé échapper des paroles mystérieuses, presque incompréhensibles, au travers desquelles on pouvait deviner une grande, une profonde douleur.

Nous avons dû le dire déjà : parmi ses compagnons, chacun savait vaguement qu'il avait une histoire; mais l'histoire, personne ne la connaissait.

Le bazochien dit :

— Il a ses lunes!

Et on le laissa en repos.

— Cette brave madame Denis a si bon cœur, poursuivit Horace, que l'espoir nous a pris. Mais cent pistoles, cela fait une somme qui ne se trouve pas souvent dans le tiroir d'une pauvre mercière...

La tête chevelue de Gâteloup, dont on ne voyait que le sommet, fut secouée par une sorte de rire convulsif.

— Bois un coup, prévôt! lui dit le peintre.

— Je n'ai plus soif, gronda Gâteloup, allez toujours!

— Le reste n'est pas long, poursuivit Horace. Ce n'est pas le plus souvent près des riches qu'on

trouve assistance. Quand Félicie et Jeanne rentrèrent, elles nous dirent : Victoire !

— Ah ! ah ! s'écria le basochien. Vive la misère !

— Donne-moi son adresse ! ajouta le peintre avec enthousiasme, l'adresse de la mercière.

— Nous n'en pouvions croire nos oreilles, reprit Horace. Il y a si longtemps que nous attendons ! L'amour est éloquent, voyez-vous, et les deux chères enfants nous aiment bien. Je ne sais pas ce qu'elles ont dit ; la chose sûre, c'est que, demain matin, nous aurons les mille livres, et que nous avons agi comme si nous les avions déjà. Tout est prêt, le notaire est convoqué, les invitations sont faites...

Gâteloup se redressa et jeta ses cheveux en arrière.

— Tout est prêt ! répéta-t-il.

— On dirait que tu ne partages pas notre joie, toi, philosophe ! fit Grégoire avec reproche.

Gâteloup ne répliqua point. Il y avait de l'égarement dans ses yeux.

— Etaient-elles bien contentes, demanda-t-il d'une voix étrange, quand elles sont descendues de la chambre de la mercière ?

— Mais, dit Horace, il me semble qu'il y avait de quoi !

— Etaient-elles bien contentes ? répéta Gâteloup.

— Ecoute donc, garçon, fit Grégoire, cela coûte toujours d'implorer un service. Elles étaient un peu émues...

— Et bien pâles, n'est-ce pas ?

— La joie fait pâlir... commença Horace.

Gâteloup se leva tout droit.

— Ne buvez plus ! ordonna-t-il.

Si Gâteloup eût été à jeun, ses paroles eussent fait grande impression sur les convives, car ce n'était pas un esprit ordinaire, et chacun connaissait ici la vaillante bonté de son cœur.

Mais il avait bu outre mesure, et chacun savait aussi qu'il avait l'ivresse fantasque.

— Il a ses lunes ! se dit-on encore.

Gâteloup entendit et comprit, car un sourire amer crispa sa lèvre.

— Michel Travers est bien longtemps à revenir ! murmura-t-il comme en se parlant à lui-même.

— Michel est à ses affaires, repartit Horace, et nous n'avons pas besoin de lui.

Le regard de Gâteloup se perdait dans le vide.

— Elle était bien pâle aussi, murmura-t-il, bien pâle ! Le père ne voulait pas... Oh ! lui, le père, il n'est ni avare ni dissipateur... mais il disait : Elle aime trop rire...

Jamais les amis de Sévérin, dit Gâteloup, n'en avaient entendu si long de sa bouche.

Un silence se fit autour de la table. Il mit sa tête entre ses ses mains et devint muet.

— Jean-Pierre Sévérin, murmura Horace, nous t'aimons tous ici, et tu as quelque chose sur le cœur.

Un sanglot souleva la poitrine du chantre, qui gronda entre ses dents :

— Oui... oui... quelque chose de lourd et de triste.

— Et ce dîner, où il est parlé de fiançailles, ajouta Horace, t'a rappelé un douloureux souvenir, Sévérin, mon pauvre Sévérin.

Pour la seconde fois, Gâteloup lui jeta ce regard fauve et indéfinissable.

— Plains-tu les autres ?... prononça-t-il d'une voix à peine intelligible.

— Jean-Pierre, fit Grégoire en frissonnant malgré lui, tu nous fais peur !

La tête de Gâteloup retomba. L'*Angelus* sonna à la petite chapelle de Mesdames de France.

Au son des cloches qui descendait au milieu du silence, une convulsion secoua tout le corps de Gâteloup.

— J'entendis aussi l'*Angelus*, prononça-t-il d'une voix tout à coup assourdie. Le son des cloches glissait le long de l'eau... Ah ! il venait de partout l'*Angelus* : de Notre-Dame, de Saint-Julien-le-Pauvre, de la Sainte-Chapelle, de Saint-Séverin, de Saint-Germain et de Saint-Eustache... Ce n'était pas l'*Angelus* du soir... Il était six heures du matin... Et j'avais passé toute la nuit à chercher... à chercher !...

Ce dernier mot s'étouffa dans sa gorge.

— La mercière est une joyeuse femme ! reprit-il en baignant ses doigts crispés dans le désordre de ses cheveux. Une femme avenante et toujours souriante...

— Parles-tu de madame Denis ?... l'interrompit Horace.

— Je parle de celle qui a mis une pierre à la place où était mon cœur !

Le son des cloches éteignait ses dernières vibrations dans l'air.

On entendit des voix gaillardes qui entonnaient une chanson à boire dans l'une des tonnelles du jardin. C'était l'heure où commençaient les petits soupers au cabaret du père Fortune. Il y avait du monde dans tous les cabinets, et les guenilles de lierre, qui faisaient semblant de voiler l'intérieur des bereaux, laissaient voir tout un peuple de festoyeurs.

— Une joyeuse nuit aussi ! reprit Gâteloup, qui eut un rire spasmodique. C'est plaisir que de voir

Paris quand il s'amuse!... J'allais, j'allais, heurtant les masques et me faisant battre par les soudards... Je cherchais une femme perdue; j'allais partout où se perdent les femmes... Partout, entendez-vous?... Là où elles tombent parmi les fleurs, là où elles trébuchent dans la boue... Oh! et la veille encore, je lisais les pages candides du livre de son cœur dans ses grands yeux si purs!...

Elle n'était pas aux Porcherons, où le satin et le velours dansaient tout étoilés de diamants; elle n'était pas à la Nouvelle-France, où le champagne éclatait, souillant l'or des uniformes et la gaze nuageuse des robes blanches; elle n'était ni à l'Ile-d'Armide, sur le grand chemin de Clichy, ni aux Délices espagnoles des jardins de Beaujon, ni aux Chalets suisses du Roule, ni au Labyrinthe de la Grange-Batelière.

Elle n'y était pas, non, car j'avais regardé toutes les femmes et soulevé tous les masques.

Ma chemise était rouge, mes habits en lambeaux. Il y avait des gens qui avaient pitié de moi; d'autres qui tiraient leur rapière et me piquaient comme on fait des chiens enragés.

J'allais, je cherchais. Le lendemain, le chirurgien compta sur mon corps plus d'un demi-cent de blessures.

Je suis dur à tuer.

Parfois j'entendais sur ma route des voix qui criaient : Sévérin, tu es fou! Sévérin, tu es ivre! Mes yeux sanglants voyaient bien des ombres qui passaient, mais je ne savais reconnaître personne, ni mes amis ni mes ennemis.

Et je me disais : « Elle passe peut-être! Peut-être que je ne la reconnais pas! »

Ils avaient si bien raison! j'étais fou jusqu'à la fureur! j'étais ivre jusqu'au délire!

Marie! la Marie de mon âme! celle que j'avais aimée enfant, adorée jeune fille! Marie! ma joie, ma croyance. Marie! toute ma jeunesse, tout mon cœur!

Il s'arrêta : les jardins étaient pleins de larges éclats de rire.

Son regard brûla, puis s'éteignit, tandis que ses mains serraient douloureusement sa poitrine.

Autour de la table, les jeunes gens étaient immobiles et muets.

— C'est comme l'*Angelus!* reprit-il. Ces rires étaient aussi de la fête. Je les reconnais! Ils me déchiraient le cerveau! Les rires étaient partout : les maisons riaient, le vent riait dans les arbres dépouillés de la route; les lumières, au loin, dansaient et riaient; il y avait des rires qui grinçaient tout au fond des ténèbres...

Et la Seine riait aussi, invisible dans le noir et clapotant contre la pile du pont, d'où je regardais le vide.

Car je vins là, vers minuit, m'accouder sur le parapet et regarder le vide qui m'attirait comme une main de géant.

Marie! Marie! Son père m'avait dit : Elle n'est plus là! Elle est partie! Elle est perdue! Son père, dont les pauvres mains tremblaient et dont les cheveux blancs se hérissaient dans la sueur froide.

J'allai encore, j'allai, dépassant les fiacres qui galopaient pour arriver plus vite au plaisir, et qui riaient par toutes leurs portières ouvertes.

J'allai aux bouges des indigents, puisque je n'avais rien trouvé dans les guinguettes de la richesse. Je perçai la cohue de la Courtille comme un sanglier qui fait trou dans le fourré; je fouillai Idalie, je fouillai l'Ile-d'Amour, qui éclairait Ménilmontant comme une torche; puis, traversant toute la ville, j'effrayai de mon seul aspect les joies avinées de Montrouge et les pauvres orgies du Gros-Caillou...

Rien! la nuit passait.

Quand je revins à la maison du père de Marie, la ville riait encore, mais sa gaieté fatiguée s'endormait. J'étais épuisé de sang et de larmes. Je frappai à la porte, nul ne répondit.

Marie et son père habitaient au bord de l'eau, de l'autre côté du pont Saint-Michel, et combien de fois l'avais-je vue, heureuse et souriante, assise au-devant de ce seuil!

La lune s'était levée : un sinistre croissant, dont le déclin éclairait à revers les tours noires de Notre-Dame.

Il y avait quelque chose de blanc qui flottait au fil de l'eau.

— Marie! m'écriai-je.

— Marie! répondit une voix invisible sous les arches du pont.

Et je vis une barque qui sortait de l'ombre

Je plongeai du haut du parapet. Ce n'était pas le froid glacé de l'eau qui me serrait le cœur.

— Marie! Marie!

Je touchai la robe blanche avant le bateau.

Qui m'avait dit que ce fût Marie?

C'était Marie. — Un rayon de lune glissait sur sa beauté livide, que l'eau berçait lentement.

L'*Angelus* sonnait comme nous la mettions dans le bateau, le vieillard et moi.

Le vieillard était comme moi, il n'avait qu'elle.

L'*Angelus* sonnait, lugubre comme un glas.

Le père essaya de la réchauffer, mais il tomba et mourut avant elle. Dieu est bon!

Marie avait au cou un collier de perles, et des

perles encore dans les cheveux; Marie, qui, la veille, était si pauvre et si sainte!

Des pièces d'or sonnaient dans la poche de sa robe blanche.

Quel serpent avait inoculé le venin au cœur d'un ange?

Elle vécut jusqu'au lever du soleil et me demanda pardon.

Pardon! la pauvre douce martyre! on l'avait endormie.

Et, à son réveil, elle avait bien vu qu'elle ne pouvait plus vivre.

Elle était descendue au bord de l'eau, devant un grand et bel hôtel de l'île Saint-Louis, où je ne l'avais point cherchée. Elle avait prié pour son père et pour moi, puis elle s'était donnée au courant...

Sur sa lèvre pâle, je recueillis deux noms avant son dernier soupir: un nom d'homme et un nom de femme.

L'homme est mort.

J'ai eu cette lâche pitié qui épargne les monstres, quand ils ont un visage de femme.

IX

7, 13, 3, 90

Nous revenons au matin de ce jour pour que le lecteur puisse voir enfin, chez elles et dans l'intimité, ces deux belles petites fiancées qui avaient promis cent pistoles à leurs amoureux pour payer la paroisse, le notaire et le repas de noces: Jeanne la blonde et la brune Félicie.

Félicie Lancesseur, dont notre Horace était le frère, et Jeanne de Courtmantel, la sœur de notre Grégoire.

Nous les trouvons toutes deux levées de bon matin, et réunies dans la chambrette de Jeanne, au logis du sieur de Courtmantel, maître greffier de la seconde chambre.

Jeanne, la paresseuse, n'était pas encore levée; elle s'asseyait sur son séant, dans son petit lit, derrière ses rideaux blancs, et gardait ses beaux yeux tout chargés de sommeil. C'était un bouton de rose que cette gracieuse fillette, et il eût été impossible de trouver rien de plus joli, n'eût été Félicie, dont l'adorable visage avait plus de charmes encore et plus de noblesse.

Certes, Jean-Fidèle Lancesseur avait été un heureux mari, et nous ne voudrions rien dire de la vertu de feu sa femme. Mais où donc ces jeunes filles des gens laids vont-elles prendre parfois leur exquise beauté?

Félicie était grande, un peu trop grêle peut-être, mais sa taille avait de si admirables flexibilités! Dans sa toilette, que la parcimonie de son père faisait simple jusqu'à la pauvreté, il y avait je ne sais quelle distinction noble. Une duchesse aurait envié le satin de sa peau, et, quand ses grands yeux s'ouvraient, vous eussiez dit un rayon de soleil.

Il n'y avait qu'un avis dans le quartier unanime: Ce Grégoire était un heureux compagnon!

Félicie et Jeanne s'aimaient comme deux sœurs. Leur tendresse mutuelle s'augmentait de l'amour qu'elles portaient à leurs fiancés.

Elles se connaissaient depuis leur plus petite enfance.

Jeanne avait vu plus de monde que Félicie et savait un peu plus les choses de la vie. Nous n'osons pas dire, cependant, qu'elle les savait mieux, car c'était un monde bizarre que son père fréquentait, et dans ce monde tristement inutile on ne peut ni apprendre ni profiter.

Or tous les sages sont d'accord au sujet des classes inutiles: ce sont toujours et fatalement des classes misérables. Les amis et les amies du greffier demi-fou passaient leur existence à ne rien faire, c'est-à-dire à mal faire. Le peu que Jeanne avait vu était à ne point voir, et mieux eût valu pour elle la complète ignorance de Félicie.

Heureusement qu'elle avait fermé les yeux de son mieux, non pas tout à fait par discernement et par vertu, mais parce que, dans la maison du greffier, il y avait une instinctive et robuste opposition contre tout ce qui était comédien; le tripôt comique opprimait la famille et jouait ici le rôle de vampire. On le détestait cordialement.

Le mot cabotin, qui caractérise si drôlement ce troupeau humain sans morale ni cervelle, n'était pas inventé. S'il eût été inventé, nous dirions que le rêve le plus cher de Grégoire était de recueillir une pleine manne de cabotins et de cabotines pour les jeter par la fenêtre.

Jeanne avait horreur des comédiennes, et le seul avantage que Félicie eût sur elle, à cet égard, était de ne pas même connaître les comédiennes.

Jeanne était d'un caractère gai, d'un bon cœur, d'un esprit facile. Félicie, plus réservée et plus fière, n'avait pas moins de cordialité.

Élevée dans la solitude, elle avait pris, je ne sais où, quelques aspirations romanesques. Elle croyait à beaucoup de choses dont nous rions maintenant.

Elle était superstitieuse, bien plus que Jeanne, qui l'était aussi pourtant, et très-suffisamment.

Il y avait alors, on s'en souvient, des superstitions qui jouissaient de toute la faveur d'une vogue.

Et depuis lors, soyons justes, nous n'avons pas progressé. Soit qu'il y ait du vrai, ou que tout soit faux dans ces mystérieux espaces où tâtonne l'effort spirite, le flambeau qui brillera dans la nuit des choses ultra-naturelles n'a pas encore été allumé.

En bonne conscience, la bouteille de Balsamo et le baquet de Mesmer, faisant concurrence à l'antique baguette des devineresses, ne sont pas plus pour nous un progrès que les pieds de table trépignants au commandement de Home, ou les crayons à roulettes écrivant des livres superbes que nuls éditeurs — sauf les spirites — ne prennent soin d'imprimer.

Chacun va selon ses moyens, en fait de superstitions comme en fait d'autre choses. Comme il n'y avait encore ni mediums américains, ni oracles lucides; comme Cagliostro, Mesmer et consorts, coûtaient trop cher, Félicie et Jeanne se bornaient à consulter leurs propres rêves, qu'elles avaient gratis, et les tireuses de cartes qu'on payait un petit écu.

Ne les lapidez pas! En 1865, instruites par l'expérience de quatre-vingts années, tout éblouissantes de révolutions politiques, morales, scientifiques, de progrès, de victoires, de conquêtes, elles auraient donné cent sous à la somnambule du coin!

Plaignons les ténèbres du passé! et félicitons-nous de l'illumination qui nous éclaire!

Félicie était toute gaie, ce matin, et Jeanne, malgré le sommeil qui chargeait encore ses grands yeux, n'avait pas une moins joyeuse humeur. Elles s'embrassèrent comme deux enfants qui ont une surprise mutuelle à se faire. Leurs yeux croisèrent des regards malins.

— Eh bien! ma pauvre chérie, dit Félicie en roulant un mignon fauteuil au chevet de Jeanne, nous nous sommes beaucoup avancées toutes deux hier soir, sais-tu?

— Oh! oui, soupira la jolie Jeanne. Beaucoup avancées, assurément!

— C'est aujourd'hui qu'on tire la loterie royale.

— Aujourd'hui, à trois heures de relevée.

— Nous avons cette chance-là...

— Pauvre chance!

Elles baissèrent en même temps leurs yeux charmants. Mais elles avaient si grande peine à s'empêcher de sourire!

— Après cela, reprit Jeanne, on a vu des gens qui gagnaient.

— Certes, répliqua Félicie. La loterie royale tomberait à plat, si personne n'y gagnait jamais.

— Et c'est un si bon revenu pour l'État!

— On dit cela.

— As-tu bien dormi, toi, Félicie?

— Mon Dieu, non, figure-toi, repartit la sœur d'Horace. Je me suis couchée tard d'abord, hier soir, très-tard.

— C'est comme moi.

— Et ensuite, j'ai passé toute ma nuit à rêver.

— Comme moi encore.

Il y eut un silence, pendant lequel Jeanne lança au plafond sa coiffe de nuit, enlevée d'un tour de main. Les mèches abondantes de ses cheveux ruisselèrent sur ses épaules.

— Est-ce par-dessus les moulins que tu jettes ainsi ton bonnet? demanda Félicie.

Jeanne rougit.

— J'ai idée que nous allons être riches! murmura-t-elle.

— Oh! quant à cela, moi aussi! s'écria Félicie.

— Et qu'est-ce qui te fait croire pareille chose?

— Et toi?

Nouveau silence.

La brise venait de ces grands jardins qui descendaient vers la Seine, des deux côtés de la rue Saint-Paul. La brise était tout imprégnée du parfum des jasmins et des roses.

— Moi, répondit Félicie la première, en te quittant hier au soir, je me suis fait tirer les cartes.

— Tiens! tiens! s'écria Jeanne. Jusqu'à une heure après minuit, je n'ai pas fait autre chose.

— Qui t'a tiré les cartes?

— Bastienne, notre cuisinière. Et toi?

Félicie eut un sourire de dédaigneuse supériorité.

— Oh! moi, dit-elle, je n'ai pas confiance dans les cuisinières. J'ai été tout uniment chez madame Soleil.

— Chez madame Soleil! répéta Jeanne, rue de Paradis! hier au soir! Toute seule!

— Mon Dieu oui, toute seule.

— Tu n'as pas froid aux yeux, dis donc!

— Ah! vois-tu, chérie, je voulais savoir... à tout prix.

— Mais, dit Jeanne, madame Soleil prend cher, et tu n'avais plus d'argent.

— Je lui ai donné mes boucles d'oreilles.

— Et t'en a-t-elle dit bien long?

— Assez long.

— Que t'a-t-elle dit?

— Elle m'a dit des choses bien étonnantes, va! repartit Félicie, incapable de se contenir plus

longtemps. Elle m'a dit : Vous êtes quatre, deux et deux fiancés, deux frères et deux sœurs. Mes tarots sont tous par quatre..., car j'avais payé le grand jeu... Voilà deux, trois, quatre, brelans carrés. Avez-vous mis jamais à la loterie? — Oui. — Combien de fois. — Quatre. — Quatre! quatre! quatre! criait-elle comme une forcenée. Argoirus! Adonipeth! Quatre valets! quatre as! quatre neufs! quatre rois!

— C'est drôle! fit Jeanne. Tous par quatre!

— Je ne suis pas d'hier, reprit Félicie, toute rayonnante de délicieux enfantillage. Je sais qu'ils devinent les numéros à l'aide de l'arrangement des cartes. Je lui ai demandé: Madame Soleil, quatre valets, quel numéro? — 7 m'a-t-elle reparti. — Et quatre as? — 13. — Et quatre neufs? — 3. — Et quatre rois? — 90.

Jeanne crispait ses mains jointes.

— 7, 13, 3, 90! s'écria-t-elle. Nos numéros! tous nos numéros! Nous avons le quaterne!

— C'est du moins ce que madame Soleil m'a dit, conclut fièrement Félicie. Et tu juges si j'ai été contente de lui avoir donné mes boucles d'oreilles?

Jeanne avait sauté hors de son lit et dansait, en peignoir, tout autour de la chambre.

Elle chantait en dansant.

— Un quaterne! un quaterne! un quaterne! Bastienne me l'avait dit aussi! Je te donnerai des pendants d'oreilles en rubis, sur ma part, ou en émeraudes, ou en diamants, comme tu voudras. Je veux qu'Horace achète une compagnie dans les gardes-françaises. Est-ce assez pour nous d'être capitaine? on verra! Nous irons en carrosse à quatre chevaux! Quatre! quatre!

— Moi, dit Félicie, mon mari sera noble.

— C'est vrai! je déroge!... Bah! on va envoyer bientôt tous les gentilshommes à la charrue, Bastienne en est sûre ; on le dit tout haut chez l'apothicaire. Et puis, si ton frère n'est pas noble comme nous, il est beau, il est bon, il vaut à lui tout seul un demi-cent de marquis. Et puis, et puis, sommes-nous bien nobles? je n'en sais rien! je m'en moque!

— Et tu as bien raison! décida Félicie gravement. La noblesse ne fait pas le bonheur... Nous serons bonnes, hein! avec les pauvres gens?

— Nous serons des anges! Il ne faudra jamais oublier que notre fortune nous est tombée du ciel. Nous en devons une part aux malheureux.

— Une large part.

— Sais-tu? nous soignerons les malades.

— Certes... Mais j'ai une idée.

— Voyons l'idée! s'écria Jeanne avec pétulance.

— Nous marierons des jeunes gens...

— Ah! et comme ils nous béniront, ma belle, ma chérie! Vois-tu, je deviens folle de joie... Danse un peu!

— Y songes-tu? s'écria l'austère Félicie.

Mais elle fut entraînée bon gré mal gré, entraînée puis complice, et une courante enthousiaste fit tourbillonner jusqu'au plafond la poussière de la chambrette.

Elles s'arrêtèrent essoufflées et tombèrent sur le pied du lit, après quoi elles se regardèrent, prises d'un irrésistible rire.

— Qu'as-tu? demanda mademoiselle Lancesseur.

— Et toi? répliqua mademoiselle de Courtmantel.

— C'est une idée qui me passe.

— Encore une idée?

— Une drôle d'idée!...

— Pas plus drôle que la mienne, va!

— Tu me donnes envie de savoir.

— Sois gentille, fit Jeanne. Dis la première!

— Non, toi! riposta Félicie.

— Eh bien! repartit Jeanne, voilà! C'est la pauvre madame Denis qui me fait rire...

— Justement, je songeais à elle...

— Comment sais-tu?... demanda Jeanne vivement.

Félicie pinça ses jolies lèvres roses et répliqua :

— Il me semble que je pourrais bien t'adresser la même question.

Elles se regardèrent encore, mais leurs yeux sournois se baissèrent. Elles étaient rouges toutes deux.

— Est-ce que tu avais promis, toi aussi? demanda Jeanne bien bas.

— Comment! moi aussi! Tu avais donc promis, toi, petite folle?

— Écoute, Félicie, ma sœur, nous étions si fort embarrassées!

— Promis... pour nous deux? interrogea mademoiselle Lancesseur d'un ton sévère.

— Ah! vois-tu, chérie! répondit la fille du greffier avec sentiment, je n'aurais jamais voulu me séparer de toi... Est-ce que tu avais aussi promis pour moi, dis? ajouta-t-elle en retrouvant son espiègle sourire.

— Mais oui, soupira Félicie. Pense donc! est-ce que j'aurais osé aller toute seule!

Elles étaient peut-être un peu effrayées; elles n'en avaient pas trop l'air. Après tout, les aveux d'une faute évitée ne coûtent rien.

— Parlons sérieusement, veux-tu? reprit ma

demoiselle Lancesseur avec toute sa dignité retrouvée. Nous avions promis à Grégoire et à Horace, n'est-ce pas vrai ?

— C'est incontestable..., et il était temps, car ils allaient faire quelque folie.

— Nous leur avions dit qu'ils pouvaient s'occuper du notaire, de l'église, du traiteur...

— Et des violons.

— Eh bien! quand je t'ai quittée hier soir, je n'avais pas encore vu madame Soleil.

— C'est juste.

— Je doutais... Après tout, madame Denis est une bien bonne personne.

— Oh! une personne excellente! appuya Jeanne de toute la profondeur de sa conviction.

— Elle ne voudrait pas nous tromper...

— Ah! par exemple! nous tromper! madame Denis!

— Encore moins nous perdre...

— Tu es folle de prononcer des mots pareils.

— C'est mon avis... Alors je suis revenue chez elle...

— Tout de suite? demanda Jeanne, qui riait.

— Non. Au bout d'un quart d'heure.

— C'est cela. J'avais déjà eu le temps de lui faire ma petite visite.

— Ah! maligne pièce!

— Ah! sournoise!

Elles se menacèrent toutes deux du doigt.

— Comme tu penses bien, reprit Félicie, dans ce dernier entretien, je l'ai sévèrement interrogée.

— Et moi, donc! me prends-tu pour une étourdie!

— Je lui ai demandé le fort et le faible de ces gens-là, ce qu'ils voulaient...

— Elle ne s'en est jamais cachée! l'interrompit Jeanne. Ce sont d'honnêtes seigneurs qui ont eu une jeunesse orageuse et qui veulent expier leurs fautes par de bonnes œuvres.

— Hum! hum! fit mademoiselle Félicie Lancesseur, qui toussa.

Il paraît qu'elle voyait un peu plus loin que le bout mignon de son nez.

Mais Jeanne se mit en colère.

— Toi! s'écria-t-elle, tu te méfierais du pape!

— Non, répondit la brune fille de Jean-Fidèle, mais on peut s'informer, n'est-ce pas? Eh! bien, madame Denis m'a donné les renseignements les plus satisfaisants. Le gentilhomme et le financier ont formé une association pour arracher les jeunes filles aux dangers du siècle. Ils constituent de petites dots pour celles qui veulent se marier, et aussi pour celles qui veulent entrer en religion.

— Les bonnes créatures!

— Seulement, et c'est bien naturel, ils veulent voir par eux-mêmes, interroger, juger...

— Oh! approuva Jeanne, pense donc! s'ils agissaient autrement, ce serait de l'imprudence! Et comme ce sont tous les deux des gens d'un certain âge...

— Nous n'aurions eu, en fin de compte, poursuivit mademoiselle Lancesseur, qu'à nous présenter devant eux...

— Voilà tout! absolument! madame Denis me l'a bien dit!

— Pour subir leur examen...

— Et répondre à leurs questions.

— Peut-être qu'ils nous auraient appelées : Mon cœur...

— Ou : Mon chou... mais qu'est-ce que cela fait?

— Ma foi, rien!

— Quand même ils nous auraient pris un peu le menton, voyons!...

— Ou tapoté la joue... Les vieux seigneurs ont de ces manies-là... tous!

— Tous!... Et le grand mal?

— C'est comme qui dirait des oncles...

— De vrais oncles!

— De sorte que, conclut Félicie, en bonne conscience, le pis-aller que nous avions là n'était pas encore bien terrible.

— Une petite visite à nos oncles...

— En tout bien tout honneur.

— Une demi-douzaines de questions.

— Le double de révérences...

— Et l'affaire était dans le sac!

Madame Denis, hélas! n'a pas un métier bien difficile. Je ne sais quel diabolique aimant attire toujours les agneaux du côté où est la gueule béante du loup.

Il faut ajouter néanmoins que la nature humaine est ainsi faite : fanfaronne et ingrate. Le pis-aller qu'on n'est pas obligé de subir paraît aussitôt moins redoutable. Et l'on se prend parfois à regretter presque des choses dont la seule pensée donnait la chair de poule.

Mais, en définitive, quelle différence! Les deux vieux seigneurs n'étaient bons que pour une centaine de pistoles tout au plus et qu'il fallait acheter, si bon marché que ce fût, tandis que le quaterne...

Ah! le quaterne! un flot d'or! et qui venait gratis! et qui ne devait rien à personne!

À bas les vieux seigneurs! vive le quaterne!

Jeanne s'habilla lestement. On avait fait dessein d'aller tout d'abord et loyalement chez la mercière reprendre les paroles données, car les paroles étaient bel et bien données.

Nous le savons du reste, puisque, sur la foi de

M. le baron de Guitry et M. Champion-Maréchal, le fermier général.

ces paroles, M. le baron de Guitry, gentilhomme de la chambre du roi, et M. Champion-Maréchal, fermier général de la loterie, devaient attendre, jusqu'à la nuit, l'arrivée des belles qui ne venaient point, buvant de l'orgeat et tuant le temps de leur mieux à causer politique, morale et philosophie.

Allez donc vous occuper d'œuvres de bienfaisance!

Au moment, cependant, de traverser la rue pour gagner le logis de madame Denis, Jeanne se ravisa.

— Pourquoi brûlons-nous nos vaisseaux de ce côté? demanda-t-elle.

— Dame!... fit Félicie.

— Je mettrais ma main au feu, reprit Jeanne, que nous aurons notre quaterne; mais enfin, nous ne l'avons pas.

— C'est juste.

— Quand nos oncles nous attendraient un peu...

— Le beau malheur!... tandis que, si le quaterne nous manque, eh bien! nous serons toujours à temps de nous déterminer pour nos oncles.

Jeanne approuva du bonnet.

— D'ailleurs, je vais te dire une chose, poursuivit Félicie. Madame Denis, tenant un bureau de chances, saura de première main que nous avons notre quaterne.

— Mais c'est vrai, cela!

— Et elle ne sera pas assez sotte pour penser que des millionnaires comme nous iront demander la charité à deux barbons...

— Fi! s'écria Jeanne en riant. Parlez de nos oncles avec plus de respect, mademoiselle!

— Je ne leur veux point de mal, aux chers seigneurs... je dis seulement que madame Denis les préviendra.

— C'est juste!

Ceci étant bien réglé, elles descendirent vers le quai, bras dessus, bras dessous, alertes et braves comme deux petites merveilles. Elles étaient si jolies, que tout le monde, soudards, bourgeois et robins, se retournait pour les voir passer.

Mais elles ne répondaient à aucune œillade. Jésus Dieu! que leur importaient tous ces gens-là? avaient-ils des quaternes à la loterie?

Quand un carrosse roulait sur la chaussée, elles lui jetaient pourtant un coup d'œil, se disant :

— Demain, nous aurons le pareil.

Ou un plus beau, vertuchoux! car il ne leur fallait pas le premier carrosse venu.

3

Le quolibet chez madame Denis.

Il s'agissait de tuer le temps jusqu'à trois heures de relevée, heure où les numéros du nouveau tirage, encadrés dans un cartouche rond, flamboyaient à la grand'porte de la maison de loterie.

Elles n'avaient pas, comme MM. de Guitry et Champion-Maréchal, la ressource de parler littérature, morale et politique; mais l'horizon de la fantaisie leur était ouvert : cette fabuleuse Espagne où l'on bâtit les châteaux.

Et Dieu sait qu'elles en bâtirent des châteaux en Espagne.

Le quai les mena jusqu'au bac que l'on passait vis-à-vis du Jardin du roi. Tout en admirant les tigres et les lions, elles firent la revue de tous les avantages qui résulteraient pour elles de ce fameux quaterne, depuis les sérénades de la nuit prochaine, les bouquets, les aubades, décernés à tout heureux mortel qui met la main sur un gros lot, jusqu'aux robes couleur de soleil, empruntées à la garde-robe de Peau-d'Ane, qu'elles empilaient avec fièvre dans leurs armoires.

On ne saurait dire combien d'argent leur imagination dépensa entre dix heures du matin et deux heures de l'après-midi.

Ce fut énorme!

A deux heures, elles quittèrent les environs du cèdre de M. de Jussieu, qui était jeune encore et dans toute sa vogue, pour se diriger vers la maison de la loterie.

Elles avaient le cœur un peu gros. Les grands événements pèsent d'avance sur la poitrine.

Elles allaient lentement par les rues du faubourg Saint-Marceau. Elles prenaient le plus long en comptant les minutes.

Nous ne voulons point faire languir le lecteur. Trois heures sonnaient à l'église neuve de Saint-Roch, comme elles arrivaient devant la loterie royale.

Il y avait foule, comme bien vous pensez, foule de pauvres diables attendant la fortune.

Félicie et Jeanne eurent tout d'abord grand'peine à trouver un petit trou pour glisser un regard au travers de cette cohue compacte, — et voir le fatidique cadran qui contenait les bienheureux numéros.

Quand elles le virent enfin, leurs pauvres petits cœurs se serrèrent tristement. C'étaient des numéros inconnus, — tous les cinq!

Une double et muette imprécation appela la colère céleste sur madame Soleil, l'effrontée tireuse de cartes.

Mais, en ce moment, une poussée énergique se

fit dans la foule, qui se mit à gronder, puis à crier.

Le cadran aveuglé perdit un instant ses rondes prunelles blanches et montra cinq yeux vides.

Puis les yeux se remplirent de nouveau. Ah! les beaux yeux! et quels yeux purent avoir jamais de plus étincelants regards?

Les quatre premiers surtout, qui fascinèrent nos jeunes filles comme des œillades de basilics, disant, dans leur sourire immobile : sept, treize trois, quatre-vingt-dix.

Puis un autre chiffre qui importe peu.

Et la foule répétait, joyeuse ou désespérée :

— Sept, treize, trois, quatre-vingt-dix!

Jeanne et Félicie tombèrent pâmées dans les bras l'une de l'autre.

— As-tu le billet? demanda Jeanne.

Félicie se fouilla.

— Ah! fit-elle, je me souviens! je l'ai caché dans mon linge pour qu'il fût plus en sûreté.

Cher billet! bonheur de deux couples qui s'aimaient, pouvait-on le préserver avec trop de soins!

On prit un fiacre, car il ne s'agissait plus d'économies. On eût pris au besoin ce char aérien qui venait d'être inventé, mais qui allait déjà un peu dans le sens du chien de Jean de Nivelle : une montgolfière!

Brûle le pavé, cocher, maraud! tu portes un quaterne sec!

On arriva à la porte de M. Jean-Fidèle Lancesseur, à l'image de Saint-Médard, marchand drapier et ancien prud'homme de la confrérie des tisseurs de laine.

L'escalier fut monté quatre à quatre et l'armoire ouverte en un tour de main.

— Voilà! s'écria Félicie qui tremblait d'allégresse, voilà où j'ai mis le billet!

Elle souleva un paquet de linge et recula de plusieurs pas comme une femme prise d'ivresse.

Jeanne s'élança, puis recula comme son amie.

Il n'y avait rien sous le paquet de linge.

— Volé! volé! dirent-elles en même temps.

Volé le billet! volé le quaterne! et toute la fortune! et tout le bonheur! envolés! envolés!

Un instant elles restèrent comme écrasées sous cette terrible découverte.

Puis elles bondirent ensemble comme deux lionnes et s'acharnèrent sur le linge de l'armoire, qui fut vidée et retournée.

Rien! hélas! c'était un malheur trop réel!

Elles avaient eu le quaterne! les rêves avaient dit la vérité, les cartes ne s'étaient point trompées, madame Soleil n'avait pas menti.

Elles avaient possédé entre leurs mains plus de deux cent vingt mille écus.

Deux cent mille fois plus qu'il n'en fallait pour se marier! pour être heureuses!

Et rien! rien ne restait! le trésor avait disparu, le papier magique s'était évanoui.

Elles restèrent foudroyées, parmi le linge épars; leurs yeux affolés fouillèrent encore un instant le vide de l'armoire, puis elles perdirent le sentiment toutes deux dans les bras l'une de l'autre.

X

LE TRIOMPHE DE JEAN-FIDÈLE

Ce matin-là, Jean-Fidèle Lancesseur s'était levé tout guilleret. Il n'aurait point su dire pourquoi, car le vent avait été couci-couci pendant la dernière semaine; mais les écrivains les plus graves ont affirmé que le bonheur a ses prodromes mystérieux, comme le malheur, et il paraît prouvé que les pressentiments ne sont pas tout à fait une chimère.

Jean-Fidèle croyait aux pressentiments, comme tous les gens de passion. Or il n'avait qu'une passion, mais elle en valait douze; son avarice était haute et carrée comme les tours de Notre-Dame.

Il se souvenait de certains jours, marqués d'un caillou blanc, où il avait ajouté des centaines d'écus à son tas entre le lever et le coucher du soleil : ces jours-là, il avait été inquiet, joyeux comme aujourd'hui.

Il se souvenait au contraire de quelques circonstances néfastes, où il avait manqué à gagner, où il avait été joué et bafoué, — entre autres la méchante aventure des emplâtres chez le baigneur, affaire qui lui avait ravi un excellent moyen de faire durer ses chausses. Ces jours-là, il s'était éveillé avec la migraine, la rage de dents ou l'atrabile.

Il croyait aux pressentiments.

En descendant de son lit, il se dit : « Nous allons avoir quelque aubaine. »

Aussi, vive Dieu! il vola un petit morceau de savon à son vieux valet pour se laver les mains, coûte que coûte! Il mit une paire de bas neufs, que son commis cherchait en vain dans ses tiroirs depuis deux semaines, et passa dans la chambre de sa fille pour l'embrasser sur les deux joues.

Voilà un plaisir innocent qui n'amène ni fatigue ni ruine!

Sa fille était déjà partie. Jean-Fidèle n'en

éprouva point d'étonnement. Ses enfants étaient libres comme l'air, à la condition de ne lui jamais demander sou ni maille.

Loin de se fâcher, Jean-Fidèle se frotta les mains tout doucement. C'était sa première aubaine et le début de sa bonne journée.

En effet, mademoiselle Félicie avait un parrain et deux tantes, qui n'étaient pas riches, mais qui ne la laissaient pas manquer de friandises. Quand Jean-Fidèle pouvait s'introduire ainsi dans le réduit de sa fille et trouver les clefs sur les portes des armoires, il ne sortait jamais les mains vides.

Il était pillard comme un singe, ce Jean-Fidèle. Il ne dédaignait rien, ni sucre, ni chocolat, ni pastilles, tout lui était bon.

C'était du chocolat qu'il voulait, ce matin. Il avait fantaisie d'une bonne tasse de chocolat à la crème pour son déjeuner. Avec un sou de lait, il pouvait s'accorder ce caprice, car l'armoire de Félicie devait fournir le sucre et la tablette.

Du premier coup d'œil, le drapier avait vu que la clef était à la serrure.

Il fureta bien de ci de là sur les guéridons et sous la pendule, où les dragées traînaient d'ordinaire, mais il était l'heure de déjeuner. Il ouvrit l'armoire.

Les avares sont comme les voleurs : ils savent tourner les clefs sans bruit et faire rouler les portes sur leurs gonds à la muette.

— A-t-elle du linge! se dit-il, en voyant les douze chemises de Félicie et son petit tas de fichus; a-t-elle du linge! la friponne! quel trousseau! où prend-elle tout cela? Je suis sûr qu'elle me vole!

D'habitude, le chocolat était sur le devant et le sucre à côté.

Jean-Fidèle eut une grimace de désappointement.

« C'est fait pour moi! pensa-t-il. L'enfant devient chaque jour plus gourmande à vue d'œil! La dernière fois, il y avait encore quatre tablettes : qu'a-t-elle fait de tout cela, Seigneur Dieu? »

Il secoua la tête avec bien de la tristesse.

Et par manière d'acquit il commença à fourrager le linge, pour voir si les tablettes n'étaient point cachées.

Car l'idée lui venait que Félicie pouvait se défier de lui, et il trouvait cela bien coupable.

Plût à Dieu que Félicie se fût défiée de lui!

Il ne trouva point de chocolat, mais tout à coup un papier lui apparut entre deux chemises. Il resta en arrêt, l'œil fixé sur ce chiffon.

Ce chiffon était un billet de la loterie royale.

Jean-Fidèle le regardait avec une sorte d'horreur.

Il fut longtemps avant de le toucher. Quand il le toucha enfin, ce fut avec cette répugnance qu'inspirent les reptiles.

« Et voilà à quoi elle emploie l'argent qu'elle me dérobe! murmura-t-il en un profond gémissement. Elle me soustrait mes économies pour les verser dans ce gouffre sans fond. Il y a peut-être six mois, un an, dix ans qu'elle met à la loterie! et elle n'y va pas de main morte, non! neuf livres quinze sols d'un seul coup! sur un quaterne! oh! les enfants! sur un quaterne sec! au lieu de prendre des extraits qui sortent souvent! des ambes qui sortent quelquefois! un quaterne! du premier coup! un quaterne sec! est-ce qu'on gagne des quaternes secs! Il y a cinq cent onze mille deux cent trente-huit chances contre une! et la loterie royale ne donne que soixante-quinze mille fois la mise! vol manifeste! spéculation immorale! Je vais punir cette petite fille! la fouetter! la chasser! la faire mettre en prison!... »

Il regardait les numéros, alignés d'un trait de plume.

« Sept, treize, trois, quatre-vingt-dix! gronda-t-il en haussant les épaules avec fureur. Pourquoi ceux-là plutôt que d'autres? je vous demande un peu!... Et pourtant, il y a une chose certaine, si ces quatre numéros sortaient de la roue par un jeu du hasard, la loterie me devrait... je dis à moi, non pas à elle, car elle est mineure, d'abord, et ensuite c'est mon argent qui a payé ces infâmes billets, la loterie me devrait... voyons? soixante-quinze mille fois neuf livres quinze sols... supputons! »

Il essaya d'abord de compter sur ses doigts, puis il prit un charbon dans le foyer et fit le calcul sur la pierre de l'âtre.

« La loterie royale, reprit-il, me devrait juste sept cent trente et un mille cent onze livres et trois sols tournois, sans deniers. »

Il sauta sur ses pieds et regarda tout autour de lui, comme si l'énoncé de ce chiffre splendide eût été fait par une autre voix que la sienne.

« Qui dit cela? s'écria-t-il; moi! tant d'argent! allons donc! fouillez-moi, mes amis! je n'ai seulement pas de quoi payer ma place au cimetière!... ah! que j'aimerais mieux tenir ces bonnes neuf livres et quinze sols, avec quoi on pourrait acheter du pain pour toute une semaine... Si le roi apprend ainsi aux enfants à voler leurs pères, il ne m'étonne plus qu'on parle de révolution... Où allons-nous, saint patron! où allons-nous? »

Ayant ainsi parlé pour les espions imaginaires qui pouvaient se trouver sous les tables et dans

les tiroirs de la commode, il repoussa le linge et s'enfuit dans sa chambre, où il s'enferma.

Il avait un peu de fièvre et, sous ses cheveux gris, ses tempes battaient.

L'avare, le vrai, le naïf avare qui aime l'argent pour l'argent, l'avare des contes et des comédies devient plus rare de jour en jour. L'espèce finira par s'en perdre. On n'y croira plus.

C'est si étrange et si invraisemblable dans l'état actuel de notre éducation financière, ce vice enfantin qui prodigue sans cesse, sous prétexte d'économiser toujours.

L'avare a déjà changé de peau; il subira une complète transformation.

Harpagon ne peut exister sans sa cassette. De nos jours, Harpagon aurait-il une cassette?

Se donnerait-il le luxe d'amasser des écus dormants pour les contempler?

C'est si cher! L'argent qu'on ne met pas dans une cassette travaille si bellement, serviteur âpre, infatigable, qui vous paye des gages au lieu d'en recevoir!

Harpagon, il est vrai, faisait l'usure, ce qui est déjà bien spirituel; mais nous avons perfectionné l'usure antique à ce point que les juifs du bon temps et les Lombards de la grande époque s'agenouilleraient respectueusement devant nos rubriques.

Point de cassettes! nous ne restons plus en extase devant nos angelots et nos sols parisis. Tel lambeau de papier en subissant ce travail chimique qui s'appelle la réalisation ferait éclater un coffre-fort.

L'avare est désormais un amant platonique qui se contente du portrait de l'objet aimé.

Jean-Fidèle avait encore une cassette. Quand il se fut enfermé dans sa chambre, il fit jouer la serrure massive et redoutable d'un coffre-fort de bon style, caché dans la ruelle de son lit.

Un rayon de soleil, qui entrait par la fenêtre basse et abondamment grillée, glissa des reflets jusqu'à cet antre où de hautes piles d'or et d'argent brillèrent.

Jean-Fidèle eut un sourire mélancolique; toutes les grandes passions sont tristes et recueillies. Il soupira profondément; il caressa, du dos de sa main frémissante et pour les lisser, les piles d'écus.

Puis il s'assit, comme si une lassitude soudaine l'eût pris aux jarrets.

« Il y a des gens, murmura-t-il, qui ont dix fois, qui ont vingt fois plus d'argent que cela! C'est injuste! »

Et il accusa le sort amèrement, ne daignant point songer aux gens, bien plus nombreux, qui avaient cent fois, mille fois moins d'argent que cela!

Ce n'était pas ce qui s'appelle un méchant homme, car nous avons de singulières clémences vis-à-vis de l'égoïsme. C'était un marchand.

Cependant regardez autour de vous : il est bien peu de ménages où l'infidélité ne se glisse. Certes, entre Jean-Fidèle Lamesseur et son cher coffre-fort, c'était un bon, un excellent ménage. Eh bien! au bout de quelques minutes, assis qu'il était et les yeux fixés sur cette meilleure moitié de lui-même, il devint distrait.

Sa main crispée s'ouvrit. Il déplia le billet de loterie.

« Ceci vaudrait mieux que cela! grommela-t-il. Ceci représente le double, le triple de cela... et ceci ne m'aurait rien coûté... A chaque tirage, il y a des gens qui gagnent... mais ce sont des amis de la cour... Tout se fait par faveur... Moi je ne gagnerai pas... c'est injuste!

Sa tête tomba sur sa poitrine, et il resta plongé dans d'amères réflexions. Le temps passa. Quand il tournait les yeux par hasard vers l'intérieur de sa caisse, son regard n'exprimait plus que le mépris. Qu'y avait-il là, en définitive? une misère. La vraie fortune, c'était cette série de quatre numéros.

Il n'avait jamais mis à la loterie, parce que son esprit positif se refusait à courir de pareilles chances. Il aurait pu vivre cent ans sans jamais mettre à la loterie, arrêté qu'il devait être toujours par ce premier obstacle : un peu d'argent à débourser.

Mais ici, on y avait mis pour lui. Il tenait le billet dans sa main. L'idée que cette conquête pût être un vol ne lui venait point. Au cas où l'idée lui serait venue, il n'en eût certes pas été beaucoup plus embarrassé.

Il avait le billet : un quaterne : une montagne d'écus, peut-être!

Il ne mangea point. Il resta plus de deux heures immobile, et le menton dans l'estomac. On peut dire qu'il ne pensait plus. Son intelligence s'engourdissait dans une perception vague qui l'enveloppait, où il nageait. Ce milieu, cette atmosphère, c'étaient sept cent trente et un mille cent onze livres et trois sols tournois.

Quand deux heures sonnèrent au coucou de sa chambre, il se leva comme un ressort et gagna la porte en chancelant.

Il avait des pantoufles, une camisole de molleton et son serre-tête de bazin blanc.

Il sortit ainsi.

D'habitude, il était toujours tiré à quatre

épingles dans ses vêtements usés, surannés, mais propres.

Mais il nous faut noter quelque chose de plus extraordinaire. En sortant, il oublia de fermer sa caisse.

Lui, Jean-Fidèle Lancesseur!

Il laissa ouverte la porte de son coffre-fort.

Ouverte aussi la porte de sa chambre.

Et ce fut par hasard, nous pouvons bien le dire, qu'il poussa la porte de la rue.

Il descendit vers le quai; s'il eût fait nuit, c'aurait été un somnambule. Le guet l'eût arrêté et rapporté dans son lit.

Il faisait jour. Les petits polissons du quartier, réjouis par le caleçon qui dessinait la maigreur de ses jambes, les pantoufles où ballotaient ses pieds, la casaque de finette et surtout le serre-tête de basin autour duquel s'enroulait un vieux ruban rose, se mirent à le suivre en lançant le cri antique, mais non solennel, des moqueries parisiennes. Il ne les entendait pas.

Quand il arriva aux environs du Pont-Neuf, il avait un cortège de cent marmots qui se croyaient au mardi-gras et s'amusaient comme des bienheureux.

Place de l'École, derrière Saint-Germain-l'Auxerrois, une société joyeuse déjeunait sur le perron d'un traiteur à la mode. C'était ce bon greffier de la seconde chambre du Châtelet, le sieur de Courtmantel, qui festoyait, selon sa coutume, avec Floridor, Florival, Florimont et leurs reines.

La bande entière poussa un sauvage cri d'allégresse en reconnaissant le marchand drapier, qu'elle appela par son nom à tue-tête.

C'était un nom connu, c'était presque un nom célèbre, à cause des emplâtres et de la fameuse aventure de la maison du baigneur. Quand la foule sut qu'elle avait affaire à Jean-Fidèle Lancesseur, l'avare de l'*Image Saint-Médard*, il y eut des hurlements de triomphe.

Jean-Fidèle ne regarda même pas du côté de la terrasse. Il serra convulsivement le billet de loterie qui lui brûlait les doigts et enfila la petite rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, se disant à part lui :

« Vous verrez que je ne gagnerai pas! C'est injuste! c'est injuste! Tout se fait par faveur aujourd'hui.

— Oh! oh! le pince-maille! criait-on derrière lui. Ohé! ohé! le vieux fou! Il a laissé sa raison au fond de sa tirelire! Au peste! au peste! On va te saigner, fesse-mathieu! Pourquoi sors-tu sans chapeau, sans souliers et sans emplâtres?

Jean-Fidèle répondit :

— On devrait tirer loyalement les loteries! Et alors j'aurais mon quaterne... Je laisserais les trois sols tournois pour les pauvres, si on l'exige. Ayez donc des enfants, et ils vous boiront le plus pur de votre sang.

Par une singulière coïncidence, pendant qu'il abordait d'un côté le parvis du temple de la Fortune (ainsi s'appelait le royal tripot qui jouait contre les bonnes gens en se réservant trois chances de gain contre une de perte) nos deux jeunes filles, tout étourdies de leur bonheur, s'en éloignaient dans la direction opposée.

Il y avait à peu près un quart d'heure que le sort avait dicté son arrêt. La cohue des joueurs heureux et malheureux était dans toute sa fièvre. Il se faisait aux abords de la grand'porte un tintamarre infernal au-dessus duquel un mot voguait majestueusement, comme un vaisseau de haut bord passe, gigantesque et fier, parmi la plèbe des barques.

Un mot énorme et qui faisait tressaillir l'avidité de tous les cœurs :

— Un gros lot! Il y a un gros lot!

Un gros lot! nos loteries actuelles, calculant d'avance les chances du tirage, ont toujours un gros lot. Les anciennes loteries pouvaient jouer pendant plusieurs années de suite sans perdre au jeu des grandes chances qui étaient le quine, tombé déjà en désuétude (il donnait quinze cent mille fois la valeur de la mise), et le quaterne qui multipliait la somme jouée par soixante-quinze mille.

Le quine était une véritable rareté. Le quaterne ne sortait, bon an mal an, que huit ou dix fois.

Or, aujourd'hui, il y avait un quaterne sec, un fort quaterne, un quaterne de plus de sept cent mille livres.

— Tant mieux! tel était le cri général, car la loterie, qui a laissé de si vifs regrets, était abhorrée. Tant mieux! que la coquine perde! qu'elle rende gorge! qu'elle saute!

Ainsi parlait-on tout haut.

Mais, tout bas, chacun jalousait terriblement l'heureux inconnu qui peut-être s'était éveillé pauvre et qui allait se coucher riche.

Jean-Fidèle n'était pas sourd. Il entendait vaguement les mots qui se dégageaient de la rumeur commune. Il ne les comprenait point.

Il se faufilait dans la foule, recevant humblement les bourrades et les injures.

Il parvint ainsi jusqu'au premier rang, ayant mis une grande demi-heure à percer la cohue.

Quand il fut là, le cœur lui manqua, et il ferma les yeux, n'osant plus regarder devant lui.

Ce fut un cri, toujours le même, qui lui fit relever ses paupières. La bande d'enfants, ses persécuteurs, l'avait retrouvé, et chantait de nouveau :

— Ohé ! fesse-mathieu ! Carême-prenant ! Grippe-sou ! montre-nous tes emplâtres !

La porte de la loterie royale était justement devant lui. Sa paupière, en se relevant, écarta le seul obstacle qui lui cachait désormais les numéros gagnants.

Il vit danser dans un feu d'artifice quatre éblouissements, quatre invraisemblances, quatre féeries, et des voix, éclatant comme l'explosion d'une pièce d'artillerie, crièrent au-dedans de lui-même :

— 7, 13, 3, 90 !

Il se redressa. Vous eussiez vu sa taille grandir, tandis que ses cheveux gris, révoltés, soulevaient la toile de son serre-tête.

Ses yeux s'arrondirent, sa prunelle flamboya.

Il étendit ses deux bras, qui battirent comme des ailes.

— Holà ! firent les enfants, qu'as-tu, pince-maille ? Est-ce toi qui as gagné le gros lot ?

Ils pensaient railler.

Jean-Fidèle se drapa dans sa camisole de coton et traversa fièrement l'espace qui le séparait du péristyle.

Un immense éclat de rire retentit quand il sortit ainsi des rangs de la foule.

Il monta deux degrés, puis se retourna.

Nous parlons sérieusement. Il y avait de la majesté dans son émotion, dans son geste, dans toute sa folie.

— Qu'on amène les soldats du roi, ordonna-t-il, et qu'on empêche l'argent de sortir d'ici ! La loterie royale me doit sept cent trente et un mille cent onze livres et trois sols tournois... J'ai promis de laisser les trois sols pour les indigents de Paris, ma patrie !

La foule applaudissait avec fureur, croyant à un accès de démence ou à une comédie.

Jean-Fidèle reprit, croisant ses bras sur sa maigre poitrine :

— Çà ! que les marauds me payent en espèces sonnantes et sur-le-champ. Quand je serai payé, qu'on aille quérir les violons. Je sacrifie l'appoint de onze livres pour offrir une réjouissance à la multitude.

Il s'arrêta, effrayé de cette prodigalité extravagante.

La cohue, fiévreuse comme une émeute, le pressait de toutes parts et criait :

— En triomphe ! en triomphe ! Il faut le porter en triomphe !

XI

RUINÉ !

Il y avait déjà longtemps que Jeanne et Félicie avaient quitté la rue Saint-Honoré, quand Jean-Fidèle, vainqueur du destin, fut introduit dans la cour de la loterie royale.

Personne n'ignore ce fait, que les compagnies d'assurances ne détestent pas les incendies. Cela donne occasion de payer rubis sur l'ongle et à grand fracas. Un bon *sinistre*, réglé à son de trompe, vaut cent mille francs d'annonces.

Il n'y avait alors ni compagnies d'assurances, ni annonces, et le mot *sinistre* n'était pas encore inventé. On avait la faiblesse de causer et d'écrire en français. La langue auvergnate qui défraye les dissertations politiques et les homélies industrielles n'était pas née.

Mais on savait déjà ce que parler veut dire, et quand un gros lot sortait à la loterie royale, cette respectable administration l'entourait de tant de musique, de tant d'oriflammes, de tant de guirlandes, que tous les petits écus se mettaient à frétiller dans la poche des pauvres, et que la naïve cupidité du peuple le plus spirituel de l'univers rapportait tout de suite à la caisse une livre pour un sou.

En l'absence de M. Champion-Maréchal, fermier général, qui avait pris la clef des champs de bonne heure, pour cause de migraine, tout l'état-major de la loterie monta sur le pont. C'était ici comme aux pompes funèbres ; il y avait un matériel. En un clin d'œil, la cour fut tendue de banderoles et de feuillages. Les valets de bureau, en grande tenue, firent la haie, et les soldats de Royal-Soubise, sortant de leur corps de garde, présentèrent les armes pendant que les tambours battaient.

Jean-Fidèle, costumé comme nous l'avons dit, pâle, les yeux rouges, mais marchant avec une dignité naturelle qui rendait encore le spectacle plus imposant, s'il est possible, traversa la cour, escorté par une centaine de va-nu-pieds qu'on avait laissés entrer pour lui faire honneur.

Il n'était pas besoin de le regarder bien attentivement pour voir qu'il y avait en lui un commencement de folie.

Au bas du perron intérieur, deux personnages déguenillés le prirent sous les bras, tandis qu'une harengère le coiffait d'un vieux chapeau par-dessus son serre-tête, et qu'un malin singe, page de Rohan, dont l'hôtel était voisin, lui jetait sur les épaules une écharpe de loques.

Jean-Fidèle les remercia l'un et l'autre d'un geste noble et sobre.

On le fit entrer sous le vestibule, où le caissier le vint recevoir tête nue.

— Bonhomme, lui dit Jean-Fidèle avec bonté, qu'on prévienne quelques soldats de la maréchaussée, avec un officier, s'il se peut, afin que je sois accompagné jusqu'à mon logis, quand je vais emporter mes sept cent trente et un mille cent onze livres et trois sols, car il y a ici tout alentour des gens qui ont une méchante mine.

— Monseigneur, répondit le caissier en saluant jusqu'à terre, nous ne voudrions pas charger Votre Excellence d'un pareil fardeau. Je vais vous signer une cédule sur le trésor du roi...

— Des écus, misérable larron! s'écria le drapier qui devint pourpre, sais-tu à qui tu as affaire? je suis fort, je porterais à bout de bras tous les écus de l'épargne du roi.

Puis, se laissant aller à une extravagante colère, sans cause ni prétexte :

— On ne m'escroque pas, moi! continua-t-il, j'ai payé neuf livres quinze sols et je n'ai demandé pour cela ni terme ni délai... ne perdez pas le respect avec moi, bonhomme, je vous le conseille!

Il y avait, chez le caissier de la loterie royale, de belles cédules tout imprimées, illustrées de superbes gravures en taille-douce, représentant la Fortune, sa roue et des cornes d'abondance de toute sorte, répandant l'or, l'ivresse, le plaisir.

Malgré ses protestations, Jean-Fidèle fut obligé d'accepter une de ces cédules.

En la recevant, il se tourna vers la foule, et, les larmes aux yeux, la langue épaisse, il dit avec un attendrissement d'ivrogne :

— Mes amis! c'est la récompense d'une longue vie d'honneur et de privations. Rendez grâces à l'Être suprême qui a su choisir le plus digne; je ne gaspillerai pas cela; je mangerai du pain sec, je boirai de l'eau; vous pouvez vous réjouir et crier vivat; mon autorisation vous est acquise!

Une vigoureuse acclamation suivit cette harangue. Le caissier, solennel et respectueux, mit la main sur son cœur.

Comme tous les gens qui se grisent à l'improviste ou qui deviennent fous, Jean-Fidèle avait choisi dans la foule, et sans en avoir conscience, un ami, un tuteur, un favori.

C'était un homme entre deux âges, assez bien couvert et porteur d'une physionomie douceâtre. Les anciennes maisons de jeu étaient pleines de ces complaisants que l'on pourrait appeler les champignons du bonheur.

M. Bonafous, tel était le nom de ce galant homme, natif du midi de la France, semblait plus content que Jean-Fidèle lui-même. Il le disait, du moins, avec un accent marseillais bien fait pour inspirer la confiance.

Au moment du départ, M. Bonafous offrit son bras à Jean-Fidèle Lancesseur qui eut la condescendance de l'accepter.

— Mon gaillard, lui dit le triomphateur, cela va vous poser dans le monde, je ne regarde pas à faire du bien à ceux qui me plaisent; rien que d'avoir été ainsi avec moi bras dessus bras dessous en public, vous trouverez à emprunter, ce soir, quatre ou cinq cents pistoles chez n'importe quel usurier de Paris.

Les drapeaux s'agitèrent, les trompettes sonnèrent, Royal-Soubise porta les armes.

Au delà de la porte cochère, la foule avait augmenté à tel point qu'on n'apercevait plus à perte de vue qu'un orageux océan de têtes; à toutes les fenêtres ouvertes, des grappes de curieux se penchaient; les dames laissaient flotter leurs mouchoirs; les messieurs secouaient leurs chapeaux, et lançaient des dragées, des fleurs et jusqu'à des pommes cuites.

Jean-Fidèle, à l'aspect de cette cohue, parut à la fois heureux et inquiet.

— Mon gaillard, murmura-t-il à l'oreille de Bonafous, son favori, penses-tu qu'on en ferait autant pour Jacques Necker, le parpaillot de Genève? et que ferait-on davantage pour le roi? Le peuple aime à voir les gens de conséquence, c'est certain... mais je voudrais bien être rentré chez moi, mon ami, parce que j'ai de l'inquiétude.

— Quelle inquiétude avez-vous, mon cher maître? demanda le doux Bonafous.

Jean-Fidèle lui décocha un regard de défiance.

— Si on te le demande, mon gaillard, répliqua-t-il sèchement, tu répondras que tu n'en sais rien. Je te charge de cela.

Un grand cri monta du pavé pour retomber des fenêtres.

— Vive le pastel! vive le pesteux! vive le rogneur de liards! vive Harpagon qui se taille des chausses dans du taffetas à emplâtres.

— Que disent-ils? interrogea le drapier.

— Ils chantent vos louanges, monseigneur.

— C'est bien fait, mon gaillard; ôte ton chapeau pour leur rendre la politesse... Ah! sabre de bois! j'ai de l'inquiétude et je voudrais être à la maison!

Il ajouta entre ses dents :

— Je l'ai fermée! Je gagerais ma tête que je l'ai fermée!

— Fermé quoi? murmura M. Bonafous.

C'était Marie.

Le drapier le regarda de travers.

La foule ondula et s'ouvrit pour donner passage à un robuste bataillon féminin qui jouait des coudes à miracle.

C'étaient mesdames de la halle, qui, usant de leur droit, venaient complimenter le quaterne.

Elles apportaient un monstrueux bouquet. Derrière elles venaient douze violons et autant de vielleuses.

— Ah! mon pauvre seigneur! soupira M. Bonafous, tout cela va vous coûter bien de l'argent!

— Tais-toi, mon gaillard, tais-toi, tais-toi, répliqua Jean-Fidèle. Aucun de vous ne me connaît!... Je voudrais seulement être à la maison...

— Parce que vous avez bien de l'inquiétude? insinua l'homme du Midi.

Il ajouta :

— Est-ce qu'il vous est arrivé déjà de ne la point fermer?

Jean-Fidèle tressaillit. Entre lui et « son gaillard, » il y avait comme un échange magnétique. Ils se comprenaient sans paroles.

Jean-Fidèle sentait que M. Bonafous avait deviné qu'il s'agissait de sa cassette.

Il glissa vers lui une œillade sournoise, mais ce digne M. Bonafous vous avait une physionomie si insignifiante et si candide!

Mesdames de la halle, le tablier relevé en triangle et le poing sur la hanche, arrivèrent d'autorité jusqu'à Jean-Fidèle, et la présidente de ce sénat euroné, caressa l'auguste menton de Jean-Fidèle sans y mettre beaucoup de façon.

— Petit vieux, lui dit-elle, t'es laid comme un péché mortel, et si je t'avais trouvé sur mon chemin, malin, quand j'étais grosse de mon dernier, j'aurais pondu un œuf de singe! On dit que t'es le fesse-mathieu des fesse-mathieu, petit vieux, jour de Dieu! mon neveu, t'es tout bleu, pour un peu, on t'empaillerait comme feu mon caniche!... Que payes-tu, museau pointu? Te v'là nu, sais-tu? Turlututu, ni vu ni connu, tu fais honte à ta paroisse... comme quoi, fouille à ta poche, bancroche, décroche ta sacoche, crainte d'anicroche... Y es-tu, merlus? t'en seras quitte pour vingt écus, rasibus, et t'auras not' bouquet pour faire ta tête à ta fête!

Ayant ainsi parlé, la présidente se posa pour attendre les applaudissements de l'assistance qui vinrent abondants et bruyants.

Jean-Fidèle daigna accepter le bouquet et le

Félice et Jeanne.

tendit noblement à M. Bonafous. Quant à mettre la main à la poche, jamais!

— Femmes du peuple, dit-il, je suis peu familiarisé avec les hardiesses de votre langage. Je diffère mes générosités, me trouvant en costume de nuit, par suite de circonstances qu'il serait trop long de vous expliquer, et n'ayant par conséquent point de bourse. Suivez les populations qui vont m'escorter jusqu'à mon logis, et vous aurez le prix de votre bouquet.

— On va-t-y aller; roule ta boule, ma poule, répliqua la présidente. Et si tu ne te fends pas comme il faut, pataud, gare à ton dos, t'auras chaud!

Ce furent les forts de la halle, époux ou fiancés de ces dames, qui apportèrent le brancard orné de feuillages sur lequel Jean-Fidèle prit place sans se faire prier.

Il avait la conscience de mériter tous ces honneurs, et trouvait même qu'on le traitait un peu lestement.

Il donna son adresse exacte, et la procession s'ébranla aux cris mille fois répétés de : Vive le pesteux! Honneur au grippe deniers! Gloire aux emplâtres!

En même temps les violons grincèrent, les chaudrons sonnèrent sous le choc répété des pelles à feu, les trompes de chasse sonnèrent des fanfares, et un chœur désordonné entonna le chant national : *Malbroug s'en va-t-en guerre.*

Pour la seconde fois, Jean-Fidèle Lancesseur eut les yeux baignés de larmes.

Comme le cortège arrivait devant le Château-d'Eau du Palais-Royal, Jean-Fidèle chercha près de lui M. Bonafous, son favori, afin de lui communiquer ses impressions; mais M. Bonafous avait disparu au moment où l'heureux drapier donnait son adresse.

Depuis le temps où la reine Brunehaut, par suite de ses malentendus avec Frédégonde, fut rompue à quatre chevaux au bout de la rue de l'Arbre-Sec, au lieu dit : la croix du Trahoir, jamais la rue Saint-Honoré n'avait vu pareille foule; jamais : ni dans ces jours néfastes où l'on criait d'un côté Armagnac, de l'autre Bourgogne, autour de l'échafaud de Nemours, ni cette terrible semaine d'août qui fêta saint Barthélemy dans un si grand flot de sang illustre, ni pendant les orgies de la Ligue, ni pendant la bagarre de la Fronde, — pas même en cette soirée où Anne d'Autriche montra le bel enfant roi Louis XIV, dans son berceau, radieux comme la crèche, aux

Parisiens affolés par l'abbé de Gondi; ni, plus tard, aux premières fringales de la Révolution française, alors que Camille Desmoulins défeuillait les arbres du Palais-Royal pour encocarder Paris, ni tout récemment, quand le même Palais-Royal (non plus le jardin, mais le salon) lança l'émeute sur les Tuileries et brûla un vieux trône d'or pour mettre à la place un bourgeois meuble d'acajou, — qui fut vermoulu en dix-huit années et brûlé à son tour.

Non, jamais la rue Saint-Honoré, centre de tout bruit, de toute émotion, théâtre de tant et de si fiévreux remue-ménages populaires, ne vit semblable farandole. Le triomphe de Jean-Fidèle Lancesseur mit plus de cohue dans la rue Saint-Honoré que l'entrée du bon roi Henri IV et que l'arrestation du conseiller Broussel : ce fut une démence, une fureur, un transport. Il y eut des hommes estropiés, des chevaux étouffés, des femmes asphyxiées, des enfants écrasés : le tout en quantité.

On s'amusa, vertubleu! comme pour la naissance, les noces ou les funérailles d'un roi : ce qui est tout un.

Paris put croire un instant que M. de Voltaire était ressuscité, que Beaumarchais avait pris la Bastille, ou que cet énorme Suisse, M. Necker, acceptant la démission de Dieu, allait enfin condescendre à gouverner l'univers.

Au milieu de l'absurde tintamarre qui montait de cette foule, ivre de quolibets, de chansons et de rires, Jean-Fidèle Lancesseur faisait fort noble figure. Il était sérieux et décent sous son costume de carnaval, et la gravité de son maintien ne contribuait pas peu à la joie publique.

Quand le cortége arriva sous le marché des Innocents, le flot des harengères, bouchères et verdurières se porta à l'encontre et demanda l'aubaine. Jean-Fidèle montra sa camisole sans poches, et, prenant ensuite la parole, il invita ces dames à suivre, promettant de répandre des largesses par les fenêtres de sa maison.

Depuis la disparition de ce bon M. Bonafous, homme du Midi, il n'avait plus personne à qui communiquer ses impressions. Il parlait tout seul. De temps en temps, son regard avait des anxiétés soudaines. Il devenait alors pâle comme la mort et ses pauvres dents s'entre-choquaient.

Vous penserez peut-être que sa conscience le piquait à la fin, et qu'il songeait à la façon peu honorable dont il s'était approprié le billet de loterie.

Point; à cet égard, sa conscience était profondément tranquille.

C'était un casuiste distingué que Jean-Fidèle. Il avait déjà imposé silence à ses scrupules en se disant :

— Mademoiselle Félicie Lancesseur aurait mérité le fouet : je lui fais grâce!

Il avait même ajouté, car, sur cette pente de la grandeur d'âme, on va loin, heureusement :

— Je lui rendrai ses neuf livres quinze sols... et j'arrondirai jusqu'à dix livres!

Certes, il n'est point de remords qui puisse tenir contre une semblable expiation.

Et pourtant Jean-Fidèle était morose, ses gros sourcils gris se fronçaient jusqu'à cacher la flamme clignotante de ses petits yeux. Et s'il n'eût été seul sur le pavois, on aurait pu entendre ces paroles entrecoupées qui tombaient par intervalles de ses lèvres blêmes, toujours les mêmes paroles :

— L'ai-je fermée? ne l'ai-je pas fermée?

A mesure qu'il approchait de son logis, cette préoccupation devenait en lui plus forte. Quand le cortége atteignit les environs de l'Hôtel-de-Ville, Jean-Fidèle frétillait sur son brancard comme une anguille dans le beurre frit.

Enfin on aborda la grande rue Saint-Antoine, le propre quartier de Lancesseur, et les bourgeois, penchés aux fenêtres, purent reconnaître leur voisin. Il y eut une immense malédiction, lancée par mille voix, accusant le ciel d'avoir accordé cette faveur au rat de boutique le plus ladre qui fût entre la place Royale et l'église Notre-Dame.

Et Dieu sait pourtant qu'il y avait là d'autres ladres en quantité considérable.

Jean-Fidèle, se méprenant au sens de ce tapage, crut qu'on l'acclamait, et salua, disant :

— Grand merci, mes voisins, grand merci, mes amis; je suis bien de votre avis. Le fait est que la Providence ne pouvait choisir un plus digne... Je vous souhaite à chacun un ambe de trente écus, mes compères, si vous placez à la loterie!

Il était économe, même de bénédictions.

Cependant, parmi toutes ces maisons aux fenêtres béantes et bourrées de figures, une seule gardait toutes ses croisées closes; un seul logis semblait solitaire et muet parmi tous ces logis qui regorgeaient de jaloux.

C'était la demeure du triomphateur lui-même, une vieille maison noire, au-devant de laquelle se balançait l'image de saint Médard, aux trois quarts effacée par les intempéries de l'air.

Le cœur de Jean-Fidèle battit.

— L'ai-je fermée? ne l'ai-je pas fermée?

La sueur d'angoisse perçait la toile de son serre-tête.

Un mouvement se fit, cependant, au milieu de

la foule, à quelques pas de lui. C'étaient des gens qui allaient à contre flot et qui portaient des paquets.

Ces paquets semblaient très-lourds.

Jean-Fidèle ne gardait guère ses servantes que trois semaines ou un mois, parce qu'il rognait toujours quelque chose sur leurs gages, et, qu'en outre, il les faisait jeûner cruellement.

Parmi ces gens qui contrariaient la marée humaine, il crut reconnaître sa servante. Elle aussi portait un fardeau.

Un cri s'étouffa dans sa gorge. Il saisit sa poitrine à deux mains.

— Bonafous! gronda-t-il d'une voix étranglée, arrêtez ce malfaiteur de Bonafous!

Le favori, qui, lui aussi, portait sa charge, se retourna, et salua gracieusement de la main.

— Bonjour, mon cher seigneur, dit-il, Dieu vous bénisse!

Et il se perdit dans la cohue, qui hurlait en manière de moquerie.

— Obéissez à monseigneur Fesse-Mathieu! arrêtez Bonafous! appréhendez au corps ce malfaiteur de Bonafous!

Bonafous fut célèbre pendant trois jours, tant on répéta son nom ce soir-là, — et, le lendemain, on lisait sur toutes les murailles à Paris : Arrêtez Bonafous!

Jean-Fidèle, hors de lui, fit la culbute pardessus la tête de ses porteurs. Il avait la fièvre chaude et criait :

— Je ne l'ai pas fermée! je ne l'ai pas fermée!

C'était un lion en ce moment, ce frêle vieillard. Rien ne put l'empêcher de fendre la presse, qu'il attaquait des coudes et de la tête, en poussant des cris inarticulés.

Parvenu à sa porte, il l'enfonça d'un seul coup de pied.

— Ah! ah! fit-il, mort de moi! je vais bien voir si je l'ai fermée!

Il repoussa la porte, épaisse comme un huis de prison. La foule, déconcertée, resta au dehors.

— Il va revenir! disaient les uns.

— Il va se barricader, répondaient les autres, et soutenir un siége en règle plutôt que de payer l'aubaine des halles et le coût des violons!

— Holà! grippe-sou! holà!

— La porte, s'il vous plaît!

— Enfoncez les battants.

— Un pétard! une mine!

— Mettez le feu! apportez des échelles!

— A l'assaut! à l'assaut!

En même temps, une pluie de cailloux faisait éclater les vitres.

Les gens de police qui voulurent prononcer le *quos ego* furent rossés d'importance.

Entretemps, de l'autre côté de la porte, Jean-Fidèle était étendu de tout son long sur le pavé du vestibule et râlait.

Il n'avait pas frayeur des menaces du dehors, il ne les entendait pas.

Il n'entendait que sa propre pensée, qui parlait désormais avec une voix de tonnerre.

Un éclair s'était fait dans son cerveau, longtemps aveuglé. Il se souvenait, il avait conscience d'avoir quitté tantôt sa chambre à coucher dans un état maladif et d'absence intellectuelle. Il avait laissé sa ruelle en courant et sans même se retourner : sa ruelle où était sa caisse. La caisse était restée ouverte.

La caisse, contenant ces hautes piles d'écus, ces colonnes de louis d'or, dont il connaissait chaque pièce avec ses marques particulières, ses rayures, ses rognures, ses maculatures.

Pensez-vous qu'une pistole ressemble à une autre pistole?

Harpagon eût reconnu un ducat entre mille!

Brisé, torturé, haletant, pleurant du sang, Jean-Fidèle Lancesseur, indifférent désormais à ce qui se passait dans la rue, se prit à ramper sur les dalles du vestibule et gagna l'escalier.

Il monta l'escalier à quatre pattes.

Il se sentait mourir.

Il n'appela point, il savait que personne ne lui répondrait.

La solitude de son logis l'écrasait.

En atteignant le haut de l'escalier, le voisinage de la fenêtre lui apporta la grande clameur du dehors.

— Buvez mon sang! murmura-t-il, dévorez mes chairs. Je suis ruiné! Je ne l'avais pas fermée!

Une pierre brisa un carreau dont l'éclat lui frappa la joue et fit jaillir le sang abondamment. Il ne s'en aperçut point.

Il se traîna jusqu'à sa chambre. Tout y était en désordre. Il ne doutait déjà plus de son malheur.

La nuit tombait. Il fit le tour du lit en poussant des plaintes déchirantes.

Il mit sa tête tout entière dans la caisse qui était vide.

Puis, se redressant de son haut et prenant son élan, il essaya de se broyer le crâne contre le mur.

Il s'affaissa, comme s'il eût reçu un coup de massue; mais il n'était ni mort ni même évanoui.

Il gémissait :

— Mon argent! mon pauvre argent!

Sa main, qui se crispait sur le parquet, rencontra un double louis de quarante-huit livres que ce bon M. Bonafous avait laissé échapper.

Il baisa passionnément la pièce d'or en l'appelant des noms les plus tendres.

Puis il la rejeta loin de lui.

— Mon pauvre argent! mon cher argent! Il y avait là ma première, ma dernière épargne! cinquante ans d'économie! ma vie! mon bonheur! mon salut! mon âme!

Il ne songeait même pas à cette cédule de la loterie royale qui le faisait encore si riche.

Il se croyait pauvre à mendier son pain. Il était fou.

Après quelques minutes écoulées, qui firent la nuit tout à fait noire, il plongea sa main frémissante dans le tiroir de sa table de nuit, et en retira un rasoir qu'il ouvrit bravement tout grand, afin de se couper la gorge.

Mais le contact de la lame ébréchée lui fit mal et peur. Il lâcha le rasoir après avoir entaillé légèrement son cou qui saigna.

Il voulut prier : ce fut un blasphème qui vint à ses lèvres. Il dit des injures à Dieu, qui ne l'avait pas averti de fermer son coffre-fort.

Puis, saisi tout à coup de fureur, il jeta un manteau sur ses épaules, noua une vieille épée autour de ses reins, et s'élança hors de la chambre en criant :

— Fallût-il tuer tout Paris, j'aurai mon argent! Mon argent me connaît! je l'appellerai, il viendra, sangdieu! pas de quartier! à mort! à mort!

Il sortit par une porte de derrière qui donnait sur une ruelle déserte, et mit l'épée à la main, menaçant des fantômes.

XII

SOUS L'HOTEL-DIEU

Au dehors, la foule augmentait à chaque instant. Les rires allaient toujours, mais la colère venait, parce que ceux qui avaient droit voulaient leur aubaine. Les gens du quartier n'avaient garde de rester oisifs; les logis des alentours se vidèrent, versant dans la rue un excellent contingent d'amis pleins de haine et de compères enragés de jalousie; tout un peuple.

Car la cassette de Jean-Fidèle avait bien des envieux. Et ce coup du sort, qui doublait d'un temps son contenu, mettait le comble à l'indignation générale.

Certes, nous ne voulons pas prétendre que ce pauvre Jean-Fidèle méritât beaucoup d'estime et beaucoup d'amitié; mais fussiez-vous un saint et un apôtre, ne comptez pas sur vos voisins plus que de raison.

Le monde est encore fait ainsi. Dans mille ans, ce sera bien différent; du moins, espérons-le.

L'idée de faire le siége de la maison Lancesseur avait été jetée en avant d'abord comme une bonne plaisanterie et pour narguer la police, mais les idées de ce genre sont à peu près sûres de prospérer. Paris est la ville la plus spirituelle de l'univers. Demandez-lui son opinion là-dessus.

Quand la police eut été bel et bien expulsée, et ce n'était pas très-difficile en ce temps-là, quoi qu'on vous ait pu dire, car en ces époques d'esclavage, la police de toute la ville ne comptait pas tant de suppôts que la police d'un seul de nos modernes arrondissements, on tint conseil pour élucider la question de savoir s'il convenait de prendre Jean-Fidèle « le pesteux, » comme on l'appelait décidément, par blocus ou par escalade.

L'artillerie eût fait trop de bruit; d'ailleurs, on n'en avait pas, mais la sape, la mine et le jeu de la poutre présentaient de bien décentes chances de succès.

Le jeu de la poutre, surtout, ou *gredindelle*, qui consistait à soutenir un madrier libre, sur un lit de cordes tendues, et à le faire osciller, de façon à ce que son extrémité vînt frapper régulièrement l'huis rebelle.

C'est le bélier antique, mis à la portée de nos civilisations.

La gredindelle, qu'on nommait aussi *pontraille*, joue un grand rôle dans les exécutions de la Ligue.

Mais la gredindelle ne suffisait point à cette armée, qui voulait faire un siége théâtral, amusant, abondamment dramatique, et jouer la comédie en grand, de façon à passer là une bonne soirée d'espièglerie.

On fit venir des échelles, on demanda des cordes, on acheta des fagots.

Vrai, la foule y allait de grand cœur et s'amusait d'avance à tire-larigot.

On se représentait la terreur de l'avare, qui se laissait ainsi traquer pour ne pas faire une toute petite brèche à son trésor; on le voyait caché dans quelque coin, blotti comme une chauve-souris dans la crevasse d'un mur, au grenier peut-être, peut-être à la cave, et écoutant de toutes ses oreilles le bruit menaçant de la place publique, et tremblant, et frissonnant...

Ah! quel plaisir d'être bourreau!

On le voyait serrer convulsivement sa cédule,

sa bien-aimée cédule, et frissonner de frayeur...

Écoutez! c'était un avare. Je ne crois pas qu'il y ait au monde un vice plus universellement abhorré que l'avarice, ni plus universellement pratiqué.

Les avares eux-mêmes détestent les avares!

Et savez-vous ce que firent les voisins? Ils se rendirent fort utiles. Par position, ils connaissaient les êtres. Ils révélèrent honnêtement l'existence de la ruelle et de la porte de derrière. Sur leurs indications charitables, un régiment, détaché du gros de l'armée, prit poste dans le petit passage, juste en face de la porte basse, par où le drapier venait de sortir, l'épée à la main, pour se lancer à la poursuite du bon M. Bonafous.

Comme cela, les assiégeants étaient bien sûrs de ne pas perdre leur proie.

En somme, nous ne pouvons raconter que ce qui eut lieu. Ce siége n'est point celui de Troie. Son défaut fut de ne point durer assez longtemps.

Aussitôt que la gredindelle joua, la porte s'ouvrit : par une raison excellente, c'est qu'elle se fût ouverte sans la gredindelle. Un simple loquet la fermait. La foule, commandée par mesdames de la Halle, entra en bon ordre par la brèche et se répandit dans la maison.

Il y avait nombre de torches allumées.

On fut surtout surpris de la pauvreté de l'ameublement; sauf la chambre de mademoiselle Félicie, qui fut violée et examinée comme les autres, tout le reste de la maison, en tant que hardes et fournitures, ne valait pas deux cents livres tournois : on ne voyait que tables chancelantes, vases étoilés, chaises boiteuses, lits estropiés et tentures rapiécées. Cela faisait, en vérité, compassion.

Et, à ce propos, voulez-vous me dire quel est le plus lamentablement fou, de l'avare qui ne vit jamais ou du prodigue qui, vivant trop ou trop vite, escompte tout, jusqu'à la botte de paille qui sera sa couche mortuaire?

J'aime encore mieux le prodigue, qui, peut-être, en sa vie, a fait un peu de bien par hasard.

L'avare ne peut faire que du mal. Son existence seule est une insulte au bon sens, un tort à la société.

Mais comme ils sont punis, parfois, ces malades, ces fous que nulle clémence, que nulle sévérité ne peuvent guérir!

Dans le garde-manger de Jean-Fidèle, il y avait une souris, morte d'inanition!

— La caisse! la caisse! crièrent les premiers arrivés dans la chambre à coucher; voici la caisse! Le grippe-sou ne doit pas être loin.

— D'autant que le coffre-fort est ouvert! ajoutèrent ceux qui suivaient. Apportez les torches! cherchons sous les lits et dans les armoires!

Les torches et flambeaux entrèrent, éclairant la navrante indigence de ce réduit, où, tout à l'heure encore, se cachait un trésor capable d'acheter et de meubler un palais. On chercha partout, sous le lit, dans les placards; on alla jusqu'à enlever les couvertures, qui montrèrent un maigre matelas, à travers les trous d'un drap sordide.

Point de Jean-Fidèle.

Un concert de cris s'éleva à la vue du vide de la caisse :

— Le coquin a cassé sa tirelire!

— Au larron! au larron!

Il y eut une voix qui dit tout à coup :

— Du sang! voilà du sang frais!

Et une autre :

— Un rasoir! et la lame est rouge!

— Il s'est coupé la gorge, le maudit!

— Mais alors, où est son corps?

— Le diable l'aura emporté.

C'était, en vérité, le plus probable; du moins, tout le monde le jugea ainsi. La maison, fouillée et retournée en tous sens, depuis les celliers jusqu'aux combles, ne voulant point dire son secret, la foule des intrus fut prise d'une vague panique, et commença à s'écouler lentement.

Les voisins racontèrent, d'une voix qui déjà tremblait, qu'on entendait parfois d'étranges choses, la nuit, dans ce logis néfaste. Bien souvent, on avait vu une lueur briller jusqu'au matin à travers les carreaux poudreux.

Personne ne peut douter que certaines gens vendent leur âme à Satan pour des tas d'or. Tel était l'avis des voisins.

Or, le drapier de l'*Image Saint-Médard* vendait peu et faisait par conséquent de minces bénéfices. Pourtant, son monceau d'or augmentait, augmentait sans cesse. Les voisins comptaient par millions en parlant de ses richesses.

Et comment avait-il pu emporter tout cela, lui seul, faible et chancelant, comme on venait de le voir?

Quel homme, même le plus robuste, pourrait disparaître, chargé d'un tel fardeau d'écus?

Le diable! Il n'y avait que l'intervention du diable pour expliquer ce noir mystère.

Pendant que la foule, éclaircie déjà, mais encore nombreuse, disséminait ses groupes bavards sur la place Baudoyer et défilait le chapelet de ses radotages hypothétiques, le malheureux drapier, la tête vide, la poitrine râlante, hâtait sa course folle à la poursuite de ses spoliateurs.

Il perdait beaucoup de sang par ses deux blessures ; son crâne endolori le brûlait ; la fatigue brisait ses muscles.

Mais il allait, emporté par une passion plus forte que sa lassitude

Il allait, il courait, trébuchant, tombant, se relevant et ne s'arrêtant jamais.

Nulle pensée ne dirigeait sa route ; il n'aurait point su nommer les rues qu'il longeait, tantôt prenant un furieux élan qui arrachait des gémissements à sa gorge, tantôt s'appuyant aux murailles et se traînant comme un vaincu de l'orgie.

Il avait passé la Seine sans le savoir, traversé l'île Saint-Louis, puis franchi la rivière encore. Il errait dans les misérables ruelles qui enchevêtraient leurs méandres aux flancs de la montagne Sainte-Geneviève.

Les rares passants qui le croisaient le prenaient pour un goinfre-émérite, perdu au dernier degré de l'ivresse.

Il était impossible de se tromper plus cruellement. La veille, selon sa coutume, Jean-Fidèle avait pauvrement déjeuné, mal dîné et soupé d'une croûte ; c'était là son dernier repas. Depuis lors, il n'avait pas mangé une bouchée de pain ni bu une goutte d'eau.

Son estomac était vide comme son coffre. Hélas ! son pauvre argent ! Combien peu il s'occupait des spasmes qui révoltaient son estomac ! Et comme sa cassette était son vrai cœur, il ne sentait plus, n'ayant sa cassette.

Il allait, cependant, infatigable, devant lui, au hasard. La fièvre le poussait. Il poursuivait sans doute un fantôme, car, de temps en temps, il redoublait d'efforts, criant d'une voix étranglée :

— Arrête ! assassin ! arrête !

Il ramassait des pierres et les lançait à tour de bras dans les ténèbres.

Puis il joignait les mains et récitait avec une ardente piété des lambeaux de prières latines.

Après quoi il injuriait Dieu, pour lui demander ensuite pardon et sangloter comme un enfant.

La rue Mouffetard le ramena tout droit au bord de l'eau par la place Maubert. Il s'arrêta, rendu de fatigue, au milieu du Petit-Pont et s'affaissa contre le parapet.

Il n'était point tard. Neuf heures sonnèrent aux églises de la Cité.

La lune, à son premier quartier, voguait parmi de grosses nuées orageuses qui, à chaque instant, la couvraient. Paris n'était point éclairé alors, par les nuits de lune. Aucun réverbère ne brillait dans la longue ligne du quai.

De pâles lueurs s'allumaient seulement çà et là derrière les carreaux des fenêtres, et le nombre en allait sans cesse diminuant.

Le drapier mit ses coudes sur le parapet et sa tête entre ses mains. Il y avait en lui absence complète de pensée, mais il souffrait horriblement d'instinct, si l'on peut ainsi parler, et sans se rendre compte de sa souffrance.

Il avait vaguement conscience de courir après son âme qui le fuyait.

C'était un délire froid, plein d'affaissement et d'efforts découragés. Jean-Fidèle luttait comme on agonise.

Le repos lui rendit de confuses perceptions. Le vide de son cerveau se peupla de rêves. Il vit son trésor et poussa un long soupir, plein d'angoisse et de joie.

Il le vit, tel qu'il était dans le coffre, et tel qu'il l'avait vu la dernière fois, au moment où l'idée du billet de loterie s'emparait de lui comme une démence, au moment où, infidèle pour la première fois à l'amour de toute sa vie, à son argent, à son bien-aimé argent, il s'était élancé hors de sa chambre sans lui accorder un regard.

Il le vit : les piles de louis, les colonnes d'écus, les rouleaux de pistoles ; tout cela net, brillant, distinct.

Les rouleaux s'allongeaient, les colonnes croissaient, les piles grandissaient, selon des proportions fantastiques. Il lui semblait qu'il en pouvait toucher une extrémité en étendant le doigt seulement, et que l'autre bout, élastique et tiré par d'invisibles mains, se perdait en d'absurdes lointains.

Cela s'alignait en perspective comme la fuite d'un propylée ou comme les rangs d'une armée en bataille.

Et c'était haut, et cela resplendissait, et je ne sais comment cela chantait l'argentine ronde de l'or qu'on remue à la pelle.

Où était-ce ? En bas. Au-dessous de lui : juste au-dessous.

Il comprenait bien pourtant qu'au-dessous de lui c'était l'eau qui coulait, noire et rendant de sourds murmures en frôlant les assises du pont. Il comprenait bien cela, car son cerveau se dégageait peu à peu, mais cette idée de l'eau ne l'arrêtait point.

Il allongeait le bras, par la pensée, et palpait l'or au fond de l'eau, tout au fond ; il le lissait amoureusement, il le caressait. Son bras avait la longueur qu'il fallait pour descendre du parapet dans le lit de la rivière.

Et le besoin lui venait de suivre son bras, de descendre, d'aller, de mêler ces rouleaux, ces piles, en une chère montagne au désordre étin-

celant, de les remuer, de les éparpiller, de les rassembler, de s'y baigner.

Ceci est le vertige, ce mal qui prend toutes les formes et qui attire fatalement de haut en bas, dès qu'il y a en haut une tête humaine, en bas un gouffre.

Le drapier n'était en réalité séparé du gouffre que par l'effort physique qu'il fallait faire pour enjamber le parapet du pont.

Au point de vue intellectuel ou moral, rien ne le gardait. Il était pour le vertige une proie facile et assurée.

Et il se délectait déjà dans cet avant-goût d'extravagante volupté qui précède la fatigante volupté qui précède la chute.

La rivière était basse. Quand la lune se dégageait tout à coup, pour un instant, on apercevait une berge étroite et noire qui longeait les caveaux de l'Hôtel-Dieu.

Un mouvement se fit sur ce rivage fangeux, et quatre ombres approchèrent du pont lentement.

Elles semblaient porter des fardeaux.

Les quatre ombres disparurent bientôt sous le pont.

Jean-Fidèle Lancesseur avait reçu comme une secousse électrique. Au moment où la dernière ombre se cachait sous l'arche, un rayon de lune avait éclairé sa taille et son visage. C'était une femme.

Jean-Fidèle se redressa de son haut. Le vertige s'était évanoui. La réalité remplaçait brusquement le mirage. Il venait de reconnaître sa servante, Rosalie Moynet : celle qu'il avait vue déjà en compagnie de ce bon M. Bonafous, au moment où le cortège triomphal arrivait aux abords de sa maison.

Il s'élança de nouveau, rapide et leste, cette fois. Il se sentait assez fort pour combattre, lui, le vieil homme, épuisé par le jeûne, la frêle et chancelante créature, pour combattre les trois vigoureux coquins qui marchaient au-devant de cette fille.

Au moment où il tournait l'angle du pont qui touche aux derrières de l'hôpital, un coup de sifflet retentit sous les arches.

Il s'arrêta, revint au parapet et se pencha au-dessus du vide, hardiment.

Sa tête était solide à cette heure.

Il vit un bateau assez grand qui se détachait de la rive opposée. Une femme le menait. Elle quitta le bord et traversa la rivière en ramant.

Le drapier, investi de cette force soudaine qui naît des suprêmes détresses et qui n'est souvent que le premier spasme d'une agonie, escalada la grille latérale de l'Hôtel-Dieu avec la souplesse d'un jeune homme, et se trouva sur le quai privé ou promenoir de l'hôpital.

Il n'y avait personne en ce lieu, et la porte du gardien du préau était close.

Le drapier connaissait les êtres, par cette raison que, bien des années auparavant, il s'était fait soigner à l'Hôtel-Dieu, pour une maladie qu'il avait, en fraude du droit des pauvres et sur un faux certificat d'indigence.

Il les savait toutes, et, certes, il avait le droit d'aimer ses louis d'or, ses pistoles, ses écus, qui lui avaient coûté tant de honteuses vilenies.

Il atteignit l'escalier privé qui descendait à la rivière et s'y tapit pour écouter.

Le bateau était encore au milieu de l'eau. Une voix contenue demanda :

— Y a-t-il gras, mon oncle?

— La paix! fit-on sous l'arche. Avance, ma fille!

Le bateau fila peu sur ses avirons.

Jean-Fidèle Lancesseur se laissa glisser le long des marches sans bruit. Arrivé au bas des degrés, il se blottit en l'une des arcades qui communiquent avec les caveaux.

Le bateau abordait sous l'arche.

Les trois hommes et la fille Rosalie y montèrent. Il n'y eut pas une parole échangée.

Le drapier avait en ce moment toute sa raison. Il voyait parfaitement son impuissance et les dangers terribles d'une attaque violente.

Néanmoins, il avait grande peine à se retenir. L'amour donne aux plus timides le courage du lion ; ce vieillard était un amoureux. Il se fût élancé tête baissée contre dix adversaires, pour recouvrer son trésor.

Il attendit.

Le bateau sortit des ténèbres de l'arche et suivit le fil de l'eau. La femme qui ramait répéta :

— Mon oncle, y a-t-il gras?

L'un des hommes répondit, et cette fois, Jean-Fidèle reconnut aisément la voix de son favori Bonafous :

— Tais ton bec, la Renaude! Il y a loin d'ici au *Puits-sans-Vin!*

— Quand allez-vous me donner ma part? demanda Rosalie Moynet. Si je ne vous avais pas ouvert la porte de la rue, le vieux grigou aurait encore son magot.

— Patience, ma belle, patience, répliqua M. Bonafous d'un accent étrange. Vous nous avez été bien utile, c'est la pure vérité : aussi n'attendrez-vous pas longtemps votre récompense.

Le bateau rasait le bord à quelques pieds seule-

Le bureau de loterie.

ment de Jean-Fidèle, qui aurait pu s'y élancer d'un seul bond.

Mais il n'eut garde, et resta un instant pétrifié par l'horreur.

La batelière venait de dire, en montrant Rosalie d'un geste jaloux et irrité :

— Mon oncle, qu'est-ce que c'est que celle-là?

— Pas grand'chose, répondit M. Bonafous.

Et il ajouta tout bas :

— A vous deux, les vieux.

Ses deux compagnons, qui portaient le costume des débardeurs de la haute Seine, étaient placés derrière Rosalie. Ils firent un mouvement brusque : Rosalie eut un violent haut-le-corps et poussa un cri étranglé, un seul.

Une corde venait de s'enrouler autour de son cou.

Les débardeurs tirèrent, chacun de son côté, à tour de bras.

— Tiens! tiens! fit la Renaude. C'est vrai que ce n'est pas grand'chose, à présent, pauvre fille!

Rosalie tomba comme une masse au fond du bateau. Le choc strangulatoire, habilement donné, lui avait rompu la colonne vertébrale.

— Scie! ordonna M. Bonafous.

Et la Renaude donna un coup d'avirons à rebours. La barque s'arrêta.

Les deux débardeurs prirent le corps de Rosalie, l'un par les pieds, l'autre par la nuque, et descendirent à terre, aidés par la Renaude et M. Bonafous en personne.

Le drapier, plus mort que vif, se signait, et pensait :

— Ah! la malheureuse! la malheureuse! elle l'a bien mérité! Mais si Dieu veut me rendre mon argent, je dirai un *Pater* pour le repos de son âme.

Les gens du bateau disparurent un instant sous l'arcade, où ils déposèrent leur fardeau.

Il ne fallut pas pour cela tout à fait une minute. Cependant, quand ils sortirent de la voûte, le drapier n'était plus dans sa cachette.

Il s'était glissé dans le bateau et caché tout de son long sous un vieux haillon de voile qui était à l'avant. Là, il avait pour oreiller quatre sacs d'argent énormes qui étaient son adoré trésor.

Il y colla passionnément ses lèvres frémissantes et demeura coi.

— Nage, la Renaude! ordonna M. Bonafous, quand on fut rentré dans la barque. J'avais bien

Triomphe de Jean-Fidèle.

dit à celle-là qu'elle n'attendrait pas longtemps sa récompense!

Il y eut un lugubre éclat de rire qui s'étouffa dans la nuit, et la barque s'ébranla de nouveau, descendant le cours du fleuve.

M. Bonafous ajouta :

— Nous avons pêché d'un coup de filet, ce soir, de quoi vivre en bons bourgeois tout le restant de notre vie.

XIII

LE FER DE GAFFE

Certes, nous n'avons pas exagéré en disant que la passion excitée peut donner aux plus timides un courage de lion. Il fallait le courage d'un lion pour braver le danger auquel s'exposait Jean-Fidèle, pauvre vieillard, qui, la veille encore, avait peur de son ombre.

L'assassinat de Rosalie, si lestement, si froidement exécuté, lui disait bien haut le sort qui l'attendait s'il venait à être découvert.

Or, comment espérer de n'être point découvert, puisque ses deux bras entouraient précisément le butin que les bandits portaient en lieu sûr!

Jean-Fidèle songeait ainsi et ne se faisait point d'illusion. Il avait en ce moment l'esprit lucide et froid. Il tremblait, c'est vrai, mais il calculait de son mieux les misérables chances de salut qui lui restaient.

Il se disait, car il connaissait, pour y être venu avec le sieur de Courtmantel, son compère, le célèbre cabaret de maman Fortune, il se disait : On soupe tard au *Poste-sans-Vie*. Il y a là jusqu'à minuit des mauvais sujets, des dames du monde et des grands seigneurs. Le bateau ne mettra pas plus d'une heure et demie pour gagner Sèvres. Il sera tout au plus onze heures de nuit; j'appellerai, on viendra. Les coquins n'auront peut-être pas le temps de m'étrangler tout à fait.

Tous ceux qui ont parcouru les Mémoires de mademoiselle Duthé, les Mémoires de madame du Barry, les Mémoires de Fleury, et autres souvenirs apocryphes très-bien faits pour former l'esprit et le cœur, savent ce que voulait dire, à la fin du dix-huitième siècle, cette locution spéciale, « Les dames » ou « les demoiselles du monde. »

Pour ceux qui n'ont pas jeté les yeux sur ces ouvrages aussi instructifs que moraux, nous di-

rons que les *demoiselles* et les *dames du monde*, sous Louis XV et Louis XVI, étaient un peu plus que des lorettes, un peu moins que des princesses.

En bas, c'étaient les Verrières; au milieu, les Guimard; en haut, cela s'appelait parfois du même nom que des ducs et pairs et des maréchaux de France.

Le haut valait un peu moins que le bas, et le milieu avait juste le prix du reste.

Cela était joli, pimpant, escroc, égoïste, élégant, impie, philosophe, généreux, avide, effronté, gâté, gracieux, hardi, ignorant, spirituel et brillant au point de faire la honte éblouissante.

Mais notre pauvre drapier était à mille lieues de ces considérations critiques. Il baisait ses pistoles chéries à travers la grosse toile des sacs, il étreignait son cœur qui battait trop bruyamment à son gré, et il écoutait de toutes ses oreilles, espérant saisir dans la conversation de ses bourreaux quelque moyen de se tirer d'affaire.

Tant qu'on fut dans Paris, M. Bonafous exigea un rigoureux silence.

En passant sous la maîtresse arche du pont Royal, qui était complétement désert, il dit :

— Désormais, mes petits amours, nous avons quinte, quatorze et le point en main. Le saint-frusquin de ce damné ladre est à nous ; je vous permets de crier vivat pour votre honoré capitaine!

— Vive Jean Lacaille! crièrent aussitôt les deux débardeurs.

Jean-Fidèle tressaillit sous sa toile à voile.

En 1787, le nom de Jean Lacaille avait la même célébrité que ceux de Cartouche, de Mandrin, de Poulailler et de Piètre Gadoche. Jean Lacaille était le brigand à la mode, et Dieu sait que la Renaude, cette forte fille qui avait détaché le bateau de la rive gauche de la Seine, sous le Petit-Pont, avait sujet d'être jalouse.

Lacaille moissonnait, c'était du moins le bruit public, de nombreuses bonnes fortunes, non-seulement parmi les demoiselles du monde, mais aussi à la cour.

On parlait de certaine duchesse qui lui avait envoyé son carrosse comme s'il eût été Préville, Clairval ou Fleury.

— Maraud pour maraud, avait dit cette belle impertinente, j'aime mieux Lacaille, qui a de la barbe au menton!

Par le fait, ce Jean Lacaille était un comédien de premier ordre. Il s'était fait connaître quelque dix ans auparavant en volant la montre de M. de Sartines au moment même où ce rusé magistrat l'interrogeait au sujet de quelque peccadille.

Les finesses des préposés à la police formeraient de gros volumes. Seulement, l'histoire rapporte qu'en fin de compte, ils furent toujours joués sous jambe par les voleurs.

Jean Lacaille, ayant soustrait la montre de M. de Sartines, se présenta, le lendemain, chez madame la marquise de V..., qui avait l'honneur d'être entretenue par ce subtil surveillant des mœurs publiques. Il lui vendit ce bijou un bon prix, et emporta par-dessus le marché une parure de rubis balais qui valait le quadruple.

Le lendemain encore, introduit à l'hôtel du lieutenant de police sous l'espèce d'un jeune gentilhomme breton, qui venait révéler je ne sais quel complot à dormir debout, il vendit la parure contre deniers comptants, et s'empara d'un dossier si important, que le lieutenant capitula tout net.

Vous voyez s'il était rusé, ce bon M. de Sartines. Aussi a-t-on donné son nom à une rue. Ce n'est que justice.

Aucune rue ne porte le nom de Jean Lacaille. Mais, parmi MM. les voleurs de nos jours qui savent un peu l'histoire critique et morale de leur industrie, Jean Lacaille jouit d'une aimable renommée de second ordre, tandis que les virtuoses de la police moderne se moquent abondamment de M. de Sartines.

Ce pauvre M. Lanousseur, demi-étouffé sous sa grosse toile goudronnée, eut froid jusque dans les veines en écoutant ce nom historique. Lacaille passait pour un scélérat sans pitié. Jean-Fidèle se disait : J'aurais dû regarder de plus près ce souriant, ce fade, ce doux M. Bonafous. Il est impossible que des malfaiteurs pareils n'aient pas quelque signe particulier sur le visage!

Il se disait cela. Vous voyez qu'il était précisément de la force du lieutenant de police.

Et, tout en se disant cela, il essayait, avec des précautions infinies, de soulever sa toile à voile pour jeter un regard à l'homme célèbre qui était tout près de lui.

La gloire a toujours son prestige.

Jean-Fidèle parvint à glisser un coup d'œil vers le bandit à la mode. La lune complaisante envoyait justement une échappée de lumière. Il vit un beau larron qui ne ressemblait pas du tout à M. Bonafous : une tête cavalière sur un corps leste et dégagé.

Il vit aussi la Renaude, cette nièce jalouse du malfaiteur. Sapreminette! une fille adorable et qui eût fait fortune dans le monde, rien qu'à y

baisser modestement les grandes franges de ses cils noirs!

Mais elle aimait mieux les relever, l'effrontée.

Et c'était de l'adoration qu'elle avait pour son bandit.

J'ai interrogé les oracles et les philosophes pour savoir le pourquoi de ce fait surprenant : le constant bonheur des bandits au jeu d'amour.

Philosophes et oracles m'ont répondu que j'étais un curieux.

Les dames aiment les brigands, voilà la chose certaine, et c'en est ainsi depuis que le monde est monde.

Du même coup d'œil, Jean-Fidèle vit aussi les deux comparses de cette scène, les débardeurs qui ramaient maintenant à la place de la belle fille.

C'étaient deux forts gaillards aux larges épaules et aux bras bien musclés. Chacun d'eux, sans exagérer, eût avalé une demi-douzaine de pauvres bonnes gens comme notre ami Jean-Fidèle.

Celui-ci retomba la tête sur son oreiller de pistoles et resta immobile. Il en avait assez vu. Il n'espérait plus.

Mais voilà le côté merveilleux de notre pauvre nature. Quand nous n'espérons plus, nous essayons encore. Jean-Fidèle, en se soulevant pour regarder ses bourreaux présomptifs, avait senti sous sa main un objet dur et tranchant qui l'avait blessé : c'était la pointe et le croc d'une gaffe, emmanchée de long, jetée au fond du bateau. L'idée lui vint que ce pourrait être une arme. Seulement, pour s'en servir dans cet espace étroit, il fallait avoir l'outil sans le manche.

Jean-Fidèle n'était pas un foudre de guerre; il avait rarement payé de sa personne en sa vie paisible et employée exclusivement à thésauriser, mais nulle passion profonde ne peut exister sans qu'il y ait alentour une énergie apparente ou cachée. Jean-Fidèle était capable d'héroïsme pour défendre son trésor.

Sans bruit aucun et sans risquer le moindre mouvement qui pût le découvrir, il s'attaqua à la gaffe et entreprit de la démancher.

La barque filait en suivant le courant; les deux rives fuyaient : Grenelle d'un côté, Passy de l'autre. Les nuages grossissaient à l'horizon; il faisait une étouffante chaleur. Les deux rameurs se mirent à chanter une gaudriole. Lacaille alluma sa pipe et s'étendit au fond du bateau, comme un sybarite qu'il était. Sa tête touchait presque les mollets de Jean-Fidèle.

La Renaude, agenouillée près de lui, l'admirait. Il y avait quelque chose de vénitien dans ce petit tableau nocturne, malgré la différence des costumes, et quoique la laide barque parisienne ne rappelât par aucun bout l'élégance des gondoles du Lido.

— Si tu es riche désormais, mon oncle, disait la jeune fille, tu m'abandonneras, car tu es trop beau pour moi, et dès que tu le voudras, tu brilleras parmi les grands seigneurs de la cour.

La voix de Lacaille exprima tout le plaisir qu'il prenait à cette flatterie.

— Grande sotte! murmura-t-il avec caresses. Je veux te mettre sur les épaules de la soie et du velours. Tu auras des bagues à tous les doigts et des diamants plein les cheveux!

Au milieu de sa détresse, le drapier sentait grandir en lui une furieuse colère. De la soie, du velours pour cette vulgaire coquine! Des bagues! des diamants! tout cela payé par le cher contenu de sa cassette.

La Renaude frappa ses mains l'une contre l'autre en un élan de joie naïve. Sa voix prenait des accents sonores et doux. Elle avait rejeté en arrière le capuce grossier qui lui couvrait le visage : elle était belle.

— Ah! fit-elle dans la bonne foi de sa jalousie d'enfant, si je ne savais pas bien que toutes les marquises et toutes les duchesses courent après toi, mon beau Jean chéri!

Le bandit haussa les épaules en se rengorgeant.

— Grande folle! grande folle! répéta-t-il en passant ses doigts dans les cheveux abondants de la Renaude, qui lui donna un ardent baiser.

Jean-Fidèle était en train de mordre le clou qui retenait la monture de la gaffe à la perche. Ses dents saignaient, mais le clou branlait.

— Viens çà, reprit Lacaille, assieds-toi près de moi, et causons. C'est vrai que j'ai eu des princesses par-dessus la tête. M. de Lauzun et feu le duc de Richelieu n'étaient que des polissons auprès de moi, pour ce qui regarde la faveur des dames. Mais tu feras une belle comtesse, Renaude, sais-tu, si je veux?

— Moi, comtesse! s'écria la pauvre fille, stupéfaite, mais crédule.

— La du Barry, qui a été presque reine, repartit Lacaille gravement, partait de plus bas que toi, et j'ai idée que je vaux un peu mieux que le comte Jean du Barry, qui fit la fortune de Cotillon III. Au premier jour, ma bonne petite, je te présenterai dans le monde pour polir un peu tes manières, et puis le reste ira tout seul... Mais parlons raison : j'estime le magot de ce vieux fou à plus de 300,000 livres.

— 323,967 livres 10 sous! gémit intérieurement le drapier, qui se cassa une dent contre le clou de la gaffe. Ah! mécréant! puissé-je être chargé de te rôtir en enfer!

— C'est beaucoup d'argent, dit la Renaude avec distraction.

Jean-Fidèle étouffa un soupir de bœuf qu'on égorge.

— Ce n'est rien, répliqua Lacaille, rien du tout. Je regarde cela comme la première passe d'une martingale au bout de laquelle je serai plus riche que le roi. Sais-tu ce que nous allons faire en ce moment?

— Non, répondit la Renaude. M'aimes-tu, mon beau Jean?

Lacaille eut un geste d'impatience.

— Je te dis, fit-il avec sévérité, que nous parlons raison. Écoute bien : maman Fortune, la cabaretière du *Puits-sans-Vin*, est une maîtresse femme qui a plus d'une corde à son arc et qui cache dans sa cave autre chose que des tierçons de clairet ou des feuillettes de chambertin. Elle a de l'argent gros comme elle, et de plus elle recèle le butin de deux ou trois associations de bonnes gens comme nous. Je parierais ma tête à couper que, dans la cave du *Puits-sans-Vin*, il y a à cette heure plus de deux cent mille écus.

Le drapier joignit ses mains convulsives et pensa :

— Je n'en avais gagné que la moitié dans mon honnête commerce!

Si jeunesse savait! si vieillesse pouvait! Pour peu que l'Être suprême eût permis à Jean-Fidèle de recommencer sa carrière, il ne serait certes pas rentré dans les tissus.

Ce Jean Lacaille n'avait pas plus de trente-six ans, et il était en passe de se retirer du commerce avec un mignon million.

Le drapier l'avait deviné avant même que la Renaude fût sur la voie.

— M'as-tu compris, grosse innocente? demanda le bandit.

— Non, répondit encore la Renaude.

— Il faut te mettre les points sur les *i*, à toi! Tu n'aurais pas inventé la poudre! Voilà ce qui va se passer, ma fille; suis bien : te souviens-tu du tour que je t'enseignai à la dernière fête des Porcherons? Tu étais brave, da! nous t'avions loué, moyennant deux louis, une toilette de conseillère! Quand tu voyais une belle petite bourgeoise ouvrir sa boîte d'or pour y puiser une pincée de tabac d'Espagne, tu t'approchais et tu lui disais : Permettez-vous, madame? j'ai oublié la mienne. Et la bourgeoise te répondait : Comment donc, mon cœur! cela ne se refuse pas. Tu ne prends pas de tabac, ma commère, mais tu prends les tabatières! En faisant semblant de puiser dans la boîte, avec reconnaissance, tu y introduisais un crin armé d'un grain de plomb...

— Et la bourgeoise coquette refermait sa boîte d'or, poursuivit la Renaude en éclatant de rire. J'éternuais; elle me disait, ma foi : Dieu vous bénisse, mon chou!... La boîte, cependant, avait avalé le plomb, comme un poisson mange l'hameçon. Et moi, je tenais la ligne. Tout en éternuant, je tirais un petit coup sec, et le bijou passait d'une poche dans l'autre... Est-ce cela?

Lacaille l'embrassa. Jean-Fidèle admirait, et s'applaudissait de n'avoir jamais offert de prise de tabac à personne.

— C'est cela, reprit Lacaille.

— Mais quel rapport, demanda la Renaude, entre les boîtes d'or des gentilles bourgeoises qui se barbouillent le bout du nez pour être à la mode, et la cave de maman Fortune?

— Voilà! répliqua le bandit. La cave est une boîte. Il s'agit d'y introduire un grain de plomb. Nous allons confier un de ces soirs à maman Fortune un de ces sacs, et quand nous viendrons le reprendre, nous emporterons tous les autres sacs qui sont dans la cave de maman Fortune.

— Ah! le coquin! pensait Jean-Fidèle, il a de l'esprit comme quatre!

Le vent chaud venait par bouffées; on respirait dans l'air avec une sorte de somnolence. La Renaude avait fermé ses beaux yeux.

— Çà, mes enfants, dit Lacaille aux deux rameurs, ne nous pressons pas. Il ne serait pas bon pour nous d'arriver au *Puits-sans-Vin* avant la fin des noces et festins. Notre affaire est de celles qu'on traite en tête-à-tête. Laissez un peu la barque suivre à son aise le fil de l'eau.

Les rameurs ne se le firent pas dire deux fois. Ils essuyèrent d'un revers de main la sueur de leurs fronts et déposèrent les avirons.

Le drapier sentit une terreur nouvelle qui lui étreignait la poitrine. C'était son dernier espoir qui s'évanouissait.

Il avait compté arriver à l'heure où le cabaret serait plein encore.

Le clou résistait à ses pauvres vieilles dents, mais il branlait à chaque instant un peu plus.

Du côté de l'est, de larges éclairs déchiraient la nue.

— J'ai sommeil, ma fille, dit Lacaille.

La Renaude ne répondit point, parce qu'elle dormait déjà.

Lacaille s'étendit tout de son long, et le hasard lui donna pour oreiller la cuisse du drapier, que la terreur fit immobile.

Heureusement, à travers la grosse toile, le bandit ne reconnut point la nature de l'objet qui lui servait de coussin.

Trois minutes après, il ronflait.

La tête de l'un des rameurs tomba bientôt sur sa poitrine. L'autre hésita un instant, puis se renversa en arrière.

Un silence profond régna dans le bateau, qui suivit le courant lentement.

La cervelle du drapier travaillait encore mieux que ses dents. Il eut d'abord l'idée de prendre les rames, d'aborder au rivage tout doucement, et d'enlever son trésor sans coup férir, à la faveur du sommeil des bandits.

Mais une minute de réflexion lui montra combien ce parti était impraticable. Sa jambe, engagée sous la tête de Lacaille, le tenait prisonnier.

En dehors de ce moyen pacifique, cependant, il n'en restait qu'un autre, et cet autre devait coûter quatre meurtres.

Le clou céda tout à coup, au moment où Jean-Fidèle songeait. Il se trouva qu'il avait une arme à la main.

Arme bizarre et terrible, sorte de poignard accompagné d'un crochet aigu : une moitié de fleur de lis.

La gorge de Jean-Fidèle s'enfla comme le cou d'un coq en furie. Il sentit un fiévreux courage lui monter au cerveau.

Certes, la vie de ces quatre créatures humaines n'était rien pour lui en comparaison de son trésor : pour ravoir ses écus, il eût massacré tout Paris!

A l'aide d'un travail lent, patient, prudent, il parvint à se dégager de la voile en lambeaux sans éveiller Lacaille : cela dura longtemps. Quand le fer de la gaffe brilla dans sa main libre à la lueur des éclairs, le bateau tournait le coude du bas Meudon et l'on apercevait les lumières du château de Brimborion, où Mesdames Royales donnaient à souper à une réunion de pieuses et discrètes personnes.

Un peu en avant et au-dessous de Brimborion, juste au ras de l'eau, une ou deux lumières brillaient encore au cabaret de maman Fortune.

La figure du drapier eût fait frayeur à voir. Il y avait là une résolution implacable et terrible.

Son parti était pris.

Il allait frapper quatre fois, avec précision, avec sang-froid, sans hésiter ni trembler.

Il se tourna à demi, et, prenant le fer de la gaffe dans sa main droite, il tâta de la gauche la poitrine de Lacaille. Celui-ci dormait profondément.

Jean-Fidèle ayant trouvé l'endroit où le cœur battait, visa avec soin et frappa un coup si violent que le sang du bandit lui jaillit au visage.

Lacaille rendit un grognement, étendit le bras et ne bougea plus.

Jean-Fidèle se leva, il essuya son front sanglant avec sa manche, afin de recouvrer l'usage de ses yeux aveuglés.

— Et d'un! dit-il froidement.

Il regarda la Renaude, qui était tout près de lui, et fut sur le point de l'expédier en passant; mais il fit réflexion qu'il fallait continuer comme il avait commencé, en prenant sa rude tâche par le côté le plus difficile.

Il poignarda franchement et à tour de bras le débardeur qui était couché à la renverse. Celui-ci poussa un faible cri; le drapier eut peur, et sentit un frisson dans son bras.

Le premier coup qu'il donna au second débardeur, moins favorablement placé, glissa; il fallut redoubler, et l'homme hurla comme un démon, mais il tomba.

La Renaude avait bondi sur ses pieds.

C'était une belle et robuste créature, regorgeant de jeunesse et de vie. Elle ne comprit point d'abord que son amant avait été égorgé, car elle sortait d'un lourd sommeil et n'avait pas tous ses sens.

Mais voyant un étranger qui était seul debout et qui avait une arme à la main, elle s'élança vaillante comme une lionne; son premier choc terrassa le vieillard, qui, sans essayer d'amortir sa chute, ne lâcha pas le fer de sa gaffe. La Renaude se jeta incontinent sur lui et reçut un affreux coup au travers du visage.

— A moi, Jean! mon oncle Jean! cria-t-elle.

Le silence lui répondit.

Elle se retourna épouvantée. Profitant de ce mouvement imprudent, le drapier, arrivé au paroxysme de la rage et qui voyait la lueur des éclairs rouge comme du sang, piqua le crochet de la gaffe dans la nuque de la Renaude et tira de toute sa force, amenant un informe haillon de chair.

Elle poussa un cri d'horrible douleur et se remit en défense.

Alors s'engagea une lutte sans nom, au milieu des éclats de l'orage qui semblait avoir attendu cet instant pour sévir.

L'horizon s'embrasait, la Seine flambait, les rivages sortant soudain de l'ombre montraient leurs paysages livides.

Et la foudre grondait aux quatre airs de vent, croisant dans le noir ses zigzags lugubres.

Quoique la maîtresse du bandit fût blessée et qu'elle n'eût point d'armes, la lutte était loin d'être égale. Jean-Fidèle, épuisé par l'effort qu'il venait d'accomplir, haletait et cherchait son souffle. Il s'était à demi relevé et se tenait au banc; sa gorge toussait, tout son corps tressaillait.

La Renaude attendit un éclair, et prenant son temps, le saisit au cou pour l'étrangler. Il geignit, incapable de résister à cet assaut, mais il passa la main derrière le dos de son adversaire, et, avec une force incroyable, raclant à l'aide de son croc, poignardant de la pointe, frappant, tranchant en tous sens, il lui laboura profondément les chairs.

Ils ne parlaient point, ils râlaient. La Renaude, exaspérée par la souffrance, serrait avec frénésie; le drapier, qui espérait tuer avant d'être tué, s'acharnait à sa boucherie. Le sang coulait à flots.

Jean-Fidèle se fatigua le premier, la suffocation fit sortir sa langue de sa bouche, et il lâcha son arme en roulant des yeux d'agonisant.

La Renaude le quitta aussitôt, car une inquiétude terrible lui poignait le cœur. Celle-là ne songeait pas à elle; d'un saut, elle fut auprès de Lacaille. Elle le tâta : Lacaille allait déjà froidissant.

Elle fut tout une minute à se convaincre que son amant était mort.

Quand cette pensée fut entrée en elle, sa gorge rendit un rauquement de bête féroce. Elle revint au drapier, qui, dur à tuer comme toutes les créatures débiles, reprenait ses sens lentement et essayait déjà de se ressaisir de son arme.

Elle le souleva dans ses bras sans effort, elle lui écrasa la tête contre le rebord du bateau, et le jeta dans la Seine.

Puis elle tomba, le front sur le sein du bandit.

La barque continua de descendre le fleuve, portant des morts et de l'or.

XIV

LE CÉNACLE

Notre histoire, qui certes n'a point la prétention de se comparer aux chefs-d'œuvre vantés par Horace, aura du moins le précieux avantage d'obéir strictement à l'une des règles d'unité recommandées par le poëte latin. Elle va et vient de Paris à Sèvres en suivant le courant de la Seine ou la route du bord de l'eau, mais elle se renferme, prologue, nœud et dénoûment, dans les vingt-quatre heures officielles de la tragédie.

Bien plus, elle n'en consomme que la moitié. C'est le procès-verbal d'une soirée et d'une nuit. Le soleil du lendemain, en se levant, ne vit rien, sinon choses faites.

Revenons quelque peu sur nos pas. Vers sept heures du soir, le même jour, un fiacre à ressorts, timbré de chiffres énormes et mené par deux chevaux, traversa le pont de Sèvres, tourna la route de Meudon, et vint s'arrêter devant la porte du *Puits-sans-Vin*. Le cocher jura, les deux rosses soufflèrent comme des phoques malades, et la portière s'ouvrit pour donner passage à une petite femme fanée, couperosée, grassouillette, dont la toilette, on n'eût point su dire pourquoi, semblait malséante, et dont le regard avenant déplaisait.

Elle se disputa avec son cocher avant de le payer, et le menaça d'une multitude de hauts personnages, dont elle enfila les noms comme une litanie.

En entrant dans la salle basse du *Puits-sans-Vin*, elle dit à une servante :

— Çà, effrontée, que l'on prévienne ma commère! je n'ai pas de temps à perdre au cabaret.

Elle avait l'air d'humeur si détestable, que Fanchon, la servante, prit ses jambes à son cou pour aller plus vite.

L'établissement du père Fortune était, en ce moment, dans sa pleine activité. Les soupers commençaient. Il y avait au *Puits-sans-Vin* des gentilshommes en partie de s'encanailler, des bourgeois faisant débauche, des écoliers qui commençaient à s'appeler eux-mêmes « des étudiants, » par importation de la mode allemande; des robins, des marchands, et jusqu'à des soudards.

Giraud, le joyeux peintre de la *Permission de dix heures*, eût retrouvé là, sous quelque tonnelle, son garde-française, insolent et pimpant, avec sa grisette retroussée.

Car tous ces braves avaient leurs chacunes. Le *Puits-sans-Vin* était une île d'amour, comme on disait alors, et c'eût été blasphémer que d'y souper entre hommes.

A moins d'avoir un prétexte de funérailles comme nos amis Horace et Grégoire, qui enterraient, ce soir, leur vie de garçon.

Et les couples, ici, se formaient d'une façon assez bizarre, où le préjugé social avait peu de part. La mésalliance, sous toutes ses formes, était à l'ordre du jour. Tel écolier était traité par quelque bonne dame de poids qui eût été sa mère.

amplement; telle sylphide de théâtre subissait la compagnie d'un lourd et obscène boutiquier; telle comtesse, voilée d'incognito, lutinait un comédien; tel grand seigneur s'égarait avec une soubrette dans les allées sans ombre du jardin. Turcaret, septuagénaire, s'accrochait auprès d'une égrillarde enfant; et là-bas, à une fenêtre demi-close, on voyait paraître de temps en temps deux têtes étrangement contrastées : une blanche béguine et un beau nègre.

Ceci demande explication.

Le roi Louis XVI avait beau donner l'exemple d'une vie pure, la queue de la régence, engraissée dans la litière du règne de Louis XV, frétillait toujours. Il fallait, en vérité, une révolution ; — il fallait la Révolution pour nettoyer les étables parisiennes où Philippe d'Orléans et son mélancolique pupille avaient entassé tant de souillures.

Le vice, arrivé à de certaines proportions excessives, ne va pas sans la satiété, et la satiété amène naturellement les raffinements, ces *ragoûts*, pour employer le mot technique de la fin du dernier siècle, qui sont le picotin d'avoine de la débauche éreintée.

Parmi les ragoûts les moins rares et les plus galvaudés, il faut placer la profanation des costumes pieux. Les livres du temps sont pleins de ces mascarades, devenues banales. Le premier venu se déguisait en moine, la première venue s'habillait en religieuse, et ainsi se faisait d'avance une repoussante parodie de ces sanglantes épousailles dont Carrier devait donner le spectacle aux Nantais épouvantés.

Quant aux nègres, ils n'étaient point communs. Les vrais valaient un prix fou. On en faisait de faux qui se plaçaient encore avec avantage.

De grands malheurs arrivèrent dans des familles honorables, par suite de ce fait que plusieurs de ces nègres, mal préparés, déteignaient à l'user.

La commère de maman Fortune, cependant, attendait avec une impatience mal déguisée et se promenait de long en large dans la salle basse, en frappant du pied et en maugréant. Au bout d'une demi-minute, elle jura Jour de Dieu! et se pendit à une sonnette.

— Venez, madame, venez! dit la Fanchon apparaissant tout essoufflée. La patronne vous attend, Dieu merci, et jure assez après vous!

Madame Denis, car c'était elle, la mercière obligeante du quartier Saint-Gervais, qui tenait un bureau de loterie, suivit la Fanchon et monta un étage. Elle se trouva bientôt dans le sanctuaire où respirait Coralie, compagne du père Fortune et maîtresse après Dieu du cabaret du *Petit-sans-Vin*.

C'était une manière de boudoir où ne manquait pas un certain luxe, mais qui n'inspirait pas d'idées folles. D'ordinaire, à cette heure de la journée, maman Fortune avait déjà causé sérieusement et longtemps avec divers flacons de vin d'Espagne. Elle était écarlate comme un pavot, et avait une épaisseur de langue qui donnait de la majesté à sa parole.

Elle achevait justement son goûter, au moment où l'on introduisait sa commère.

— Est-il Dieu possible de faire des malheurs pareils, ma toute belle! s'écria-t-elle. Voilà trois heures d'horloge que ces messieurs attendent!

— Sortez, pécore! ordonna madame Denis à la Fanchon, et plus vite que cela! nous avons à causer d'affaires.

— Vous ne les amenez donc pas? demanda Coralie, dont la grosse face avait pris une expression de véritable effroi.

— Eh bien! fit la mercière, en regardant la Fanchon d'un air menaçant.

Mais celle-ci demeura immobile.

— C'est pour savoir, dit-elle, s'il faut monter d'autre vin d'Espagne.

Madame Denis se rasséréna.

— Et du bon, effrontée! répondit-elle. J'ai mes nerfs.

— Moi, c'est l'estomac! soupira Coralie.

Et dès que la servante eut disparu :

— Ne plaisantons pas, ma toute belle, je vous en prie, reprit-elle. M. le baron de Guitry et M. Champion-Maréchal sont arrivés au coup de quatre heures, ils attendent depuis ce temps-là. Ils n'ont pas voulu avoir à dîner, ils n'ont bu que de l'orgeat. Vous savez ce qu'il arrive quand ces gens-là n'ont rien à se mettre sous la dent! nous avons grand besoin d'eux pour nos petites affaires. Tout se gâte, mon cœur; on parle de liberté, et les pauvres gens comme nous n'ont jamais été réduits à un si dur esclavage. Il faudra bientôt demander la permission au parlement pour boire un verre de vin d'Espagne!

Madame Denis avait les lèvres pincées et les sourcils contractés. Sans savoir ce qu'elle faisait, elle s'amusait à découper la nappe de sa commère à jolis coups de couteau.

Coralie le lui reprocha doucement.

— Jour de Dieu! s'écria la mercière, vous me la baillez belle, tous! Je vous payerai votre nappe, dites donc! laissez-moi passer ma colère sur quelque chose.

— Qu'y a-t-il donc? demanda maman Fortune, sérieusement effrayée, cette fois.

Devant de la maison de l'avare.

La mercière cassa une assiette et se leva.

— Il y a, s'écria-t-elle, que nous pourrions bien coucher en prison toutes deux!

D'écarlate qu'elle était, maman Fortune devint violette. C'était sa manière de pâlir.

En ce moment, la Fanchon revenait avec deux flacons de vin de Malaga.

— Mijaurée! gronda madame Denis, vous ne resteriez pas longtemps chez moi, vous! votre air ne me va pas! Posez cela et débouchez! Jour de Dieu! quelle gaucherie! Combien vous paye-t-on? Pas beaucoup, c'est trop cher... Allez quérir M. Fortune, sur-le-champ, m'entendez-vous? Si vous êtes plus d'une minute à le trouver, on vous chasse!

La Fanchon s'enfuit.

Madame Denis lampa un verre de Malaga et fit claquer sa langue par habitude.

— Ma toute belle, murmurait maman Fortune, expliquez-vous. Ayez pitié de mon pauvre estomac.

La mercière lui lança un regard de mépris.

— Je me moque de votre estomac comme de la lune, voyez-vous, Coralie, lui dit-elle; je voudrais vous voir crever d'indigestion... Ah! qu'on me donne tous ces gens-là, et j'en pendrai douze à chaque lanterne! Il n'y a plus de justice au ciel, cela est certain. Savez-vous ce qui est arrivé?... Non! Jour de Dieu! c'est à se jeter tête première dans le puits... Combien croyez-vous qu'il sorte de quaternes par an?...

— Ah! fit la grosse Fortune, qui respira comme soufflent les baleines, vous avez manqué un quaterne faute d'un point, ma pauvre Vincente!

— Avez-vous fini! grinça madame Denis. Vous seriez déjà bien contente si j'avait raté l'aisance de mes vieux jours, pas vrai... Vous n'y êtes pas, bonne femme!

— Bonne femme! répéta Coralie scandalisée.

— Je vous dis que vous n'y êtes pas!... et j'ajoute que les yeux s'ouvrent petit à petit sur nos divers commerces. Nous l'avons échappé belle, pas plus belle que la semaine passée. Quant à moi, écoutez bien ceci : je ne laisserai pas ce qui m'appartient dans vos caves. C'est le secret de la comédie que votre cachette. Il n'est que temps de partager, entendez-vous! et de s'en aller chacun de son côté à tous les diables!

Coralie, tremblante, emplissait et vidait son verre sans y prendre garde : sans cela son estomac n'y eût point pu tenir.

— Sommes-nous perdues! fit-elle.

6

Coralie tomba comme une masse au fond du bateau.

— Noyées! répondit la mercière. Nous sommes noyées! Il y a cent pieds d'eau sur notre tête… Mais je vous ai fait une question : Savez-vous combien il sort de quaternes bon an mal an?

— Qu'est-ce que cela me fait, gémit maman Fortune, puisque je n'ai pas pris de numéros?

— Qu'est-ce que cela vous fait! répéta madame Denis avec une rage concentrée ; ah! jour de Dieu! vous l'allez bien voir! Il en sort six, madame, huit quelquefois, rarement dix, jamais plus! Avez-vous bien compris? Misère! misère! je ferai étrangler la Soleil, souvenez-vous-en! la Soleil leur avait prédit qu'elles auraient le quaterne!

— Qui donc a eu le quaterne?

— Taisez-vous, quand je parle, femme!… Nous sommes ruinées, voilà le vrai!

— Ruinées! répéta maman Fortune.

Puis, se ravisant et regardant sa commère entre les deux yeux :

— Il est bon de boire à sa soif, madame Denis, reprit-elle avec dignité, cela fait du bien à l'estomac, mais je crois que vous êtes ivre!

La mercière saisit une bouteille par le goulot.

— Commère, dit-elle en serrant les dents, vous êtes deux fois grosse et grande comme moi, mais pour un rien, je vous casserais cela sur la tête!… Non, je ne suis pas ivre… Et osez-vous bien parler de boisson, éponge que vous êtes!… Débouchez l'autre flacon, jour de Dieu!… Nous sommes ruinées, ruinées, ruinées! Les péronnelles ne sont pas venues…

— Ce n'est peut-être qu'un retard, voulut objecter maman Fortune.

— Les péronnelles ne viendront pas! prononça madame Denis avec emportement. Ce sont elles qui ont eu le quaterne!

— Elles! fit la cabaretière suffoquée, le quaterne!

— Un quaterne de plus de six cent mille livres.

Il y eut un silence. Leur stupeur était telle que les verres restaient pleins sur la table.

Le petit père Fortune entra en s'essuyant le front.

— Que me veut-on? demanda-t-il. Serviteur, madame Denis. C'est le coup de feu, j'ai bien de l'ouvrage.

— Nicolas, dit Coralie, dont l'aigre voix tremblait, vous êtes un imbécile!

— Et un fripon aussi, j'en mets ma main au feu! ajouta la mercière.

— Mais... voulut dire le cabaretier.

— La paix, malheureux! fit maman Fortune. Dites qu'on monte du vin! Pensez-vous que mon estomac se guérira tout seul? Vous devriez avoir honte!

— Je vous le demande, monsieur Fortune, ajouta sévèrement la mercière, maintenant que les petites filles ont chacune plus de cent mille écus dans leur poche, supposez-vous qu'elles viennent courir, dans votre ignoble cabaret, une aventure de cinquante louis?

— Ma mie, vous êtes une impertinente! cria maman Fortune, révoltée à la fin. Mon cabaret!

— Comment! comment! cent mille écus! répétait l'aubergiste stupéfait.

Madame Denis croisa ses bras sur sa poitrine.

— Faites-moi jeter à la porte par vos valets, ma commère! dit-elle. J'ai mérité cela! je ne me suis pas assez compromise avec vous et pour vous! Frappez-moi, même, si vous voulez! vous êtes deux, un homme et une femme. Moi, titulaire d'un poste du gouvernement, je suis descendue jusqu'à vous! c'est à vous de me punir! Allons! qu'attendez-vous?

— Les jeunes coquines, répliqua maman Fortune à son époux, ont eu un quaterne à la loterie!

Nicolas devint tout jaune. Il en nourrissait un en secret depuis vingt-sept ans!

Comme tout se calme ici-bas, même les plus effroyables tempêtes, la concorde finit par renaître au sein de ce cénacle. On tint conseil sur la question de savoir comment conjurer le terrible danger qui menaçait l'association.

Le vin d'Espagne coula abondamment pour Coralie et Vincente; les nerfs de l'une, l'estomac de l'autre, avaient besoin de ce médicament. Le petit père Fortune, sobre comme un chameau du désert, n'en but pas une goutte.

C'étaient assurément des conjonctures redoutables. L'association qui, comme nous l'avons vu, menait de front plus d'un commerce, avait solidement prospéré. On touchait au moment où le partage devait donner des résultats d'or.

Eh bien! à l'heure même où l'esquif qui portait la prospérité commune allait heureusement atterrir, un écueil se présentait, et la barque, poussée par un vent de tempête, courait s'y briser, toutes voiles dehors!

Entre les menaces de la police judiciaire et l'association, il n'y avait, en effet, qu'un rempart: le crédit de deux puissants protecteurs, M. le baron de Guitry et M. Champion-Maréchal.

Il se trouvait que, croyant bien faire, les protégés avaient attiré les protecteurs dans une sorte de guet-apens grotesque.

Le gentilhomme de la chambre du roi et le fermier général, habitués à se moquer des autres, allaient être raillés impitoyablement à leur tour.

Ils attendaient, depuis trois heures, des cailles qui ne devaient pas venir au rendez-vous.

C'était matière à chanson, en vérité!

Il fallait s'attendre, le lendemain matin, car tout se sait, à voir surgir une demi-douzaine de couplets, où l'on verrait les deux vieux séducteurs prisonniers dans la chambre des Amours et radotant politique auprès d'une carafe d'orgeat.

Jusqu'où ne pousseraient-ils pas leur vengeance après cela? Il y avait de quoi donner la chair de poule.

Le père Fortune se taisait et restait anéanti; la mercière se laissait aller à des colères extravagantes, invectivant les dieux immortels et jurant que semblables choses n'arrivaient qu'à elle; Coralie, à force de donner des soins à son estomac, chancelait comme un balancier d'horloge.

De tout ce qui fut dit, une évidence ressortait, c'est qu'on ne pouvait pas imposer aux deux infortunés galants une attente plus longue.

Chaque minute, en effet, rendait la position plus difficile. La nuit était close. L'aventure prenait les proportions d'une mystification.

Il fut convenu qu'on irait leur porter des excuses et des explications.

Au fond, quoi de plus simple? Il s'agissait de dire la vérité. L'histoire du quaterne était à la fois curieuse et vraisemblable. Deux jeunes filles riches de trente mille livres de rente chacune, n'ont plus les mêmes idées que deux pauvrettes sans sou ni maille.

Dans le cénacle, tout le monde fut du même avis.

Mais il en était de même dans ce fameux conseil tenu par les rats, dont le bon La Fontaine raconte la saisissante histoire.

Seulement, dans ce conseil unanime, quand il vint à s'agir de trouver un membre de bonne volonté pour attacher le grelot, bernique!

Le cénacle, comme le conseil, attaqua enfin cette question capitale des voies et moyens.

Qui allait se charger d'entrer dans la chambre des Amours et de fournir aux deux séducteurs ces excellentes explications?

La langue de Coralie était bien épaisse.

La mercière avait ses nerfs.

D'un autre côté, le petit père Fortune disait avec raison que son sexe rendait la mission bien délicate.

On discuta longtemps. La pendule marchait. Neuf heures sonnèrent...

Justes dieux! cinq heures d'attente! Que diable pouvaient-ils faire avec leur carafe d'orgeat, M. le baron de Guitry et M. Champion-Maréchal?

Ils avaient dû dix fois déjà casser les sonnettes et mettre le feu à la maison.

Le marteau de la pendule, en touchant le timbre, fit tressaillir tous les membres du cénacle.

— Il faut agir! déclara la mercière.

Et le ménage Fortune répéta :

— Il faut agir!

— Voyons! jour de Dieu! reprit madame Denis, soyez homme une fois en votre vie, monsieur Fortune, buvez un verre de vin, prenez votre courage à poignée et présentez-vous crânement à ces messieurs pour leur dire : Voilà! La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a; les deux péronnelles n'étaient pas déjà si jolies. C'est un coup du sort. Nous avons perdu à un jeu où il n'y avait qu'une seule chance contre dix mille. Deux de perdues, quatre de retrouvées. Demain, si vous voulez, nous vous fournirons une paire d'anges, décrochés de la voûte même des cieux...

— Allez! Nicolas! dit languissamment Coralie. Ah! si ce n'était mon estomac!...

— Et si ce n'étaient mes scélérats de nerfs!...

Le petit père Fortune était peut-être persuadé par tant d'éloquence, mais il n'en avait pas l'air.

Il ne bougeait pas.

— Eh bien! dit la mercière, qui frappait du pied.

Coralie voulut aussi frapper du pied, ce fut un tort : elle perdit l'équilibre sur sa chaise et roula par terre. Le petit père Fortune s'empressa de la relever.

Mais il n'en bougea pas davantage.

— Ma bonne petite, dit alors madame Denis, il faut le battre.

— Je veux bien, répondit l'ingrate Coralie; ce ne sera pas la première fois.

— Fortune, reprit la mercière, qui se saisit d'un manche à balai, voulez-vous nous obéir, une fois, deux fois!...

Coralie s'était emparée d'une bouteille vide qu'elle tenait par le goulot d'une façon terriblement significative.

— Une fois, deux fois!... répéta-t-elle.

Le père Fortune tremblait de tous ses membres, mais rien n'y faisait.

— Tuez-moi, dit-il, j'aime mieux ça! Je vois d'ici les épées de ces messieurs. Au premier mot que je dirai, M. de Guitry me prendra par la peau du cou, que j'ai sensible, et me lancera par la fenêtre. Tuez-moi! ne me faites pas languir!

Coralie brandit, ma foi, sa bouteille, tandis que madame Denis faisait le moulinet avec son manche à balai. Vous n'eussiez pas donné six deniers de la vie du petit père Fortune, quand le hasard, le dieu des cieux, qui se plaît à faire naître sous nos yeux tant d'invraisemblables coups de théâtre, amena une péripétie aussi extraordinaire qu'inattendue, qui fut le salut du cabaretier du *Poids-sans-Vis*.

Par les fenêtres ouvertes, on entendit un roulement de voiture sur le chemin du bord de l'eau.

L'instant d'après, la Fanchon entra dans le boudoir de Coralie en disant :

— C'est deux petites demoiselles qui demandent deux vieux messieurs.

— Leurs noms! leurs noms! crièrent à la fois tous les membres du cénacle.

La Fanchon répondit :

— C'est un peu pâlot, mais mignon comme des chérubins. Ça a nom mademoiselle Jeanne et mademoiselle Félicie.

XV

DEUX FILLETTES

Elles avaient été longtemps, les pauvres petites, bien longtemps à faire le voyage de Paris à Sèvres.

Nous les avons laissées, Jeanne et Félicie, évanouies toutes deux devant l'armoire au linge où Jean-Fidèle avait volé le fameux billet de loterie.

Il pouvait être alors quatre heures de l'après-dînée.

Elles étaient restées là quelques minutes à peine, puis, quand leurs sens étaient revenus, elles avaient confondu leurs larmes et mêlé leurs caresses.

L'idée ne leur était pas venue que le drapier eût éventé la cachette, noire; elles n'avaient accusé que le hasard.

Puis elles s'étaient demandé : Que faire?

Elles avaient promis à leurs fiancés, qui attendaient si impatiemment et depuis tant de semaines, elles avaient formellement promis l'argent qu'il fallait pour le tabellion, pour l'église, pour le repas de noces.

Un instant, elles avaient été ou s'étaient crues si riches, que ce pauvre argent n'était qu'une goutte d'eau dans l'océan de leur opulence.

Et maintenant elles se trouvaient pauvres

comme devant; plus pauvres, car elles avaient perdu une espérance.

Elles n'avaient rien, absolument rien; elles restaient en face de leur promesse.

La première idée qui leur vint fut de courir chez la mercière, laquelle tenait un bureau de loterie. Elles se figuraient que madame Denis, qui les avait vues souscrire, qui connaissait leurs numéros, pourrait témoigner à l'audience et suffire au gain de je ne sais quel procès en revendication que leur ignorance jugeait possible.

Les voilà pleines d'espoir. Elles s'élancèrent hors de cette maison qu'elles devaient retrouver déserte et en deuil, pour gagner le logis voisin de la mercière.

La mercière était absente.

Ce fut le second coup, un coup cruel. Elles eussent donné de leur sang pour voir la mercière.

Elles s'en allèrent errer sans but, du côté de la Bastille, découragées déjà et ne sachant à quel saint se vouer. Jeanne avait appris par Grégoire que les amis d'Horace fêtaient aujourd'hui la noce prochaine. Ce festin de jeunes fous, célébrant les joyeuses funérailles du célibat, devait être bien avancé déjà. Que de fois, depuis que le premier flacon avait été débouché, que de fois on avait dû porter leur santé!

Elles se disaient cela, et le dépit venait au travers de leur chagrin plus grave. Or, la morsure du dépit, pour être moins profonde, a des élancements plus aigus.

Quelle honte et quel ennui! Elles connaissaient tous ces bons garçons qui étaient les convives. Des rieurs! des moqueurs! Si le mariage tardait, bon Dieu! que de gorges chaudes! Ce Michel Travers, qui raillait toujours! Il était capable de les fourrer dans les gazettes!

Mais comment faire? quelle issue possible? quel moyen?

Si elles avaient su où l'on dînait, elles auraient pris leur course, elles seraient arrivées au dessert. Ces mauvaises têtes, ces bons cœurs auraient pardonné à leur détresse.

Mais les invitations étaient lancées. Demain! c'était demain. Ce n'est rien que les hommes, les hommes sont miséricordieux parfois; les femmes, jamais! Félicie et Jeanne entendaient les rires argentins, les rires impitoyables de leurs compagnes.

Encore une fois que faire? On avait épuisé, depuis longtemps, les supplications auprès du greffier prodigue et égoïste, auprès du drapier égoïste et avare. On n'eut même pas l'idée de tenter un dernier effort de ce côté.

Il est bien certain que les mauvaises pensées viennent à ces heures désespérées. On évoque le diable.

Hélas! oui, et le diable lui-même fait la sourde oreille.

A la brune, Jeanne et Félicie se promenaient lentement et tristement sous les beaux ombrages du bois de Vincennes.

Il y a des contes de fées : des jeunes princes qui rencontrent des bergères dans la forêt, et qui les comblent, Dieu le sait, de perles, d'émeraudes, de diamants ; mais il y a aussi les contes vrais : les romanesques rencontres de la vie réelle.

Seulement, le nouveau règne n'était plus à ces poëmes charmants du caprice royal : charmants pour celles qui en voulaient bien être les héroïnes.

Le poëme était sur le trône. La jeune reine s'appelait Marie-Antoinette.

Je ne sais trop comment vous dire cela, car c'étaient deux bons et honnêtes petits cœurs que notre Jeanne et notre Félicie, mais vous savez comment elles avaient été élevées : l'une par un fou, et l'autre par un maniaque. Leurs mères les avaient quittées bien jeunes.

Si une aventure était venue à ce moment découragé, une jolie aventure, entourée du prestige voulu... Et encore, nous n'avons pas le droit de porter ce jugement téméraire, car l'aventure ne vint pas.

Et, certes, les paroles échangées entre les deux pauvres fillettes si tristes, si brisées, ne prêtaient aucun prétexte à mal penser. Elles se tenaient par la main, songeant, désirant, priant peut-être.

Elles aimaient bien. Elles s'étaient vues tout près du bonheur.

Sous ces voûtes de feuillage, si fertiles en rencontres galantes, elles passèrent et repassèrent seules, jolies à ravir, mélancoliques à faire pitié ; aucun imbroglio ne les saisit dans ses lacs amoureux.

Et savez-vous ce qu'elles se dirent, au bout de longtemps, quand la nuit descendait déjà? elles se dirent en même temps, que le ciel nous pardonne cette plate prose :

— J'ai grand'faim.

C'est que le déjeuner était loin et que leur âge a bon appétit.

Les vilaines gens, ces deux pères! Le père nourricier des comédiens, le père au coffre-fort, Jean-Fidèle Lancesseur et le sieur de Courtmantel! Figurez-vous que Jeanne et Félicie n'avaient pas six blancs dans leurs poches.

Elles avaient faim : cela réveille.

Elles s'assirent sur un banc, dans le bois de Beauté, qui étendait ses bosquets ombreux de Saint-Mandé à Charenton, et elles tinrent conseil.

Demandez au loup si la faim n'aiguise pas l'instinct qui fait sortir du bois.

Elles avaient déjà délibéré, songé creux, sassé et ressassé une multitude d'expédients impossibles, avant d'avoir faim, mais c'était froid, mou, paresseux. La faim leur rendit leur ressort.

— En somme, dit Jeanne résolûment, il faut que je sois la femme d'Horace.

— Et moi, la femme de Grégoire ! approuva cette brune Félicie.

— Il y a des usuriers dans Paris, quand le diable y serait ! reprit la petite blonde.

— En veux-tu en voilà, ma chère !

— Empruntons !

Félicie ne demandait pas mieux ; seulement, elle objecta :

— Sur quel gage ?

— Ah ! fit Jeanne, ton père, qui amasse tant d'argent !

— Et ton père, qui en gaspille tant ! soupira Félicie.

Jeanne tordit un peu ses blanches mains. Félicie réfléchissait.

— Songes-tu à une chose, Jeanne, reprit-elle, c'est que nous avions promis, formellement promis avant de savoir que nous aurions le quaterne ?

— Oui, répondit mademoiselle de Courtmantel en rougissant, mais c'était tout comme, puisque nous avions l'assurance de madame Soleil.

Félicie sourit. Au fond, c'était la plus brave.

— Ne nous mentons pas à nous-mêmes, dit-elle, nous avions un pis-aller.

— Oh ! fit Jeanne, qui changea encore une fois de couleur.

Félicie poursuivit :

— Sais-tu leurs noms ?

Jeanne les savait, mais elle demanda en baissant les yeux :

— Les noms de qui ?

— Ce sont, dit Félicie, au lieu de répondre à cette question oiseuse, MM. de Guitry et Champion-Maréchal. L'un est chez le roi, l'autre est fermier général de la loterie.

— De la loterie ! s'écria Jeanne en sautant sur ses pieds.

— Comprends-tu ? fit mademoiselle Lancesseur.

Jeanne restait devant elle, rose comme une cerise.

Bientôt elle frappa dans ses chères petites mains, et le rire entr'ouvrit brillamment ses lèvres.

— Quelle idée ! dit-elle, quelle bonne idée ! quelle excellente idée ! ce Champion-Maréchal nous fera payer !

— Et M. de Guitry, donc !

— Et s'il faut des formalités ?...

— Il en faudra, mais qu'importe ?

— Sans doute, qu'importe ? nous leur demanderons de nous prêter une centaine de louis sur notre demi-million.

— Cela te semble-t-il assez simple ? interrogea Félicie.

— C'est-à-dire, répliqua Jeanne, que cela va tout seul !

— Ce n'est plus un cadeau.

— Fi donc ! c'est un prêt, pur et simple.

— Un prêt à quelques jours.

— Et sur solides garanties.

— Madame Denis dit qu'ils sont si riches !

— Et si bonnes personnes !

— Ils ne nous refuseront pas.

— Allons donc ! se récria Jeanne, nous refuser ! est-ce que c'est possible !

Félicie se leva.

— C'est dommage que nous ne puissions manger un morceau avant de partir, dit-elle, j'ai vraiment faim.

— Moi aussi, mais partir pour où ?

— As-tu oublié le nom de cette brave dame ? l'amie de madame Denis ?

Jeanne fit semblant de chercher.

— Attends donc ! murmura-t-elle, c'est un nom singulier, comme qui dirait Destin... madame Destin.... Non ! ce n'est pas cela.

— Et l'endroit ?

— Attends donc !... C'est au bord de l'eau... du côté de Saint-Cloud... comme qui dirait Meudon... Non, ce n'est pas Meudon.

— Ne serait-ce pas Fortune ? insinua mademoiselle Lancesseur.

— Juste ! maman Fortune.

— A Sèvres ?

— Sous le château de Brimborion... à l'auberge... à l'auberge de...

— Du *Puits-sans-Vin*...

— Quelle mémoire tu as ! Maman Fortune, à Sèvres, sous le château de Mesdames Royales, à l'auberge du *Puits-sans-Vin*. Partons.

— C'est qu'il y a loin d'ici ! fit mademoiselle Lancesseur.

Jeanne s'arrêta.

— Énormément loin ! dit-elle, et nous n'avons pas de quoi prendre un coucou.

— Viens ça! lui dit Félicie, dont la lune qui commençait à briller éclairait en plein le charmant visage.

— Quelle drôle de figure tu as! murmura la petite blonde, tu es belle comme la Dammesnil dans ses grands rôles.

— Viens çà, répéta Félicie.

Elle lui prit la main, et Jeanne dit :

— Ta main est toute froide.

Félicie fut un instant sans parler, elle était très-pâle et son sein battait fortement.

— J'espère, chérie, dit-elle enfin, que tu aimes mon frère comme j'aime le tien.

— En doutes-tu! s'écria Jeanne.

— Non, je n'en doute pas, nous sommes deux fiancées; notre route est difficile et semée d'obstacles, nous allons, comme nous pouvons, vers notre bonheur ou vers notre mort.

— Notre mort! répéta la blonde Jeanne dont la voix trembla.

La main de Félicie serrait la sienne jusqu'à lui faire mal.

Elle lâcha prise tout à coup et tira de son sein un poignard italien, un bijou, dont la lame toute neuve scintilla aux rayons de la lune.

— A ta fête, le jour de la Saint-Jean, qui était la semaine passée, dit-elle, je te fis cadeau du pareil; l'as-tu sur toi?

— Oui, répliqua Jeanne à voix basse, je l'ai sur moi.

Félicie ouvrit ses bras, elles échangèrent un long et silencieux baiser.

Puis, Félicie dit :

— Avec cela, Horace et Grégoire ne risquent rien. Partons, nous prendrons un fiacre au Trône, et madame Denis le payera.

— Penses-tu que madame Denis soit à Sèvres? demanda Jeanne.

— J'en suis sûre, repartit Félicie. Viens, chérie, et n'aie pas peur!

Elles se prirent bras dessus bras dessous et descendirent en courant vers la place du Trône, où elles trouvèrent un carrosse de louage.

Le voyage fut silencieux, mais non point triste, elles avaient espoir, et, en somme, ces deux mignons stylets d'Italie mettaient leur honneur entre leurs mains.

Du moins le croyaient-elles fort et ferme.

La résolution de Félicie avait gagné la blonde Jeanne comme une contagion.

Ce fut la tête haute, d'un pas leste et dégagé, qu'elles entrèrent dans la chambre à coucher de maman Fortune, où s'était tenu le cénacle.

La mercière dit à ses consociés :

— Pas un mot du quaterne! Nous jouons de veine! les pauvres belles ne savent sans doute pas encore quel cadeau vient de leur faire la loterie?

— Malepeste! fit le petit père Fortune en les voyant arriver, les jolis choux! les deux jolis choux!

Maman Fortune ouvrit à demi ses yeux apoplectiques, pour les examiner toutes deux en connaisseuse émérite qu'elle était.

— Donnez un verre de vin d'Espagne, Nicolas, dit-elle, je ne vous souhaite pas d'avoir mon estomac. La blonde est gentille, la brune est superbe, mais j'étais mieux que cela, un temps qui fut.

— *In illo tempore*... grommela le cabaretier en versant à boire.

Il savait le latin, ce qui l'avait mené loin, comme vous voyez.

— Ma bonne Denis, dit Félicie, faites payer notre fiacre.

— Oui, mes mignonnes... Comme vous êtes aimables d'être venues!

— Où sont ces messieurs? demanda Jeanne d'un petit air crâne.

Le père Fortune pensa :

— Si elles savaient quels autres messieurs nous avons à la maison!... Malepeste! cet Horace, ce Grégoire, et surtout ce serpent de Michel Travers doivent rôder après boire. Il faut veiller au grain. Je voudrais déjà nos deux colombes dans la chambre des Amours... Là, par exemple, elles seront en sûreté, les chers trésors!

On paya le fiacre. La mercière s'offrit pour faire un bout de toilette; puis, le père Fortune ayant pris les devants, en éclaireur, pour s'assurer que les corridors étaient libres, on se dirigea en procession vers la fameuse chambre qui, selon le cabaretier, était un inviolable asile.

En chemin, il y eut quelque chose de singulier. Jeanne et Félicie s'arrêtèrent soudain en passant devant une des fenêtres ouvertes du corridor. La brise du soir apportait un bruit de chansons et de rires.

Félicie dit à Jeanne :

— On dirait leurs voix!

— Quelle apparence? répondit mademoiselle de Courtmantel.

Juste à ce moment, un fracas de bagarre monta du jardin : des cliquetis de verre et d'épée.

Les deux fillettes poursuivirent leur route, tandis que mademoiselle Lancesseur répétait :

— En effet, quelle apparence?

Maman Fortune et son petit époux avaient, cependant, échangé un regard terrifié.

Madame Denis, seule, était imperturbable. La

venue inespérée des deux chéries la transportait de joie. Elle se disait pieusement :

— Comment diable peuvent-elles ignorer leur bonne chance? Ah! il y a un Dieu pour les personnes rangées qui font tout doucement leurs petites affaires!

La porte de la chambre des Amours n'était fermée qu'au loquet. Maman Fortune l'ouvrit comme c'était son droit. M. le baron de Guitry dormait, dans une belle pose de gentilhomme, la main au jabot, la tête renversée, les jambes gracieusement étendues; M. Champion-Maréchal ronflait comme un plectre, la tête sur l'estomac, les bras croisés sur son ventre de nourrice, les genoux à la hauteur de son troisième menton.

M. le baron de Guitry s'éveilla souriant, et dit galamment :

— Je rêvais de Vénus et mon rêve continue.

Le financier frotta ignoblement ses yeux pleureurs.

— Palsambiche! gronda-t-il, sommes-nous à demain matin? Voilà deux anges qui se sont bien fait attendre! Haussez voir le flambeau qu'on les admire... Pas mal! pas mal! La brune me plaît.

— Éveillez-vous donc, Mondor! s'écria le baron de Guitry presque sévèrement. Vous parlez comme une demi-douzaine de cuistres! La brune est ravissante, la blonde est admirable; tâchons de mériter les bonnes grâces de l'une d'elles : quant à moi, je me déclare leur esclave à toutes les deux.

— Qu'on serve à souper! ordonna Champion, et vite! j'ai la faim canine.

— Ma foi, dit Félicie, qui jeta son chaperon sur le sofa, c'est comme moi.

Jeanne était muette, mademoiselle Lancesseur reprit :

— Lequel d'entre vous, mes chers seigneurs, est le fermier général de la loterie?

Elle l'avait parfaitement deviné d'avance, et son regard souriait à Champion-Maréchal.

— C'est moi, palsangodichon! répondit celui-ci, et fort à votre service, ma tourterelle.

— Alors, dit mademoiselle Lancesseur, qui s'assit près de lui sans façon, c'est vous qui me plaisez... Qu'on nous laisse en repos et qu'on nous serve à la minute!

Le gros financier se rengorgea, répétant :

— A la minute, bonnes gens, à la minute, et hors d'ici, vertuminette!

Les membres du cénacle se hâtèrent de battre en retraite. Dans le corridor, le petit père Fortune dit à madame Denis :

— Dites donc, commère, la brune a passé sa thèse.

— Ne m'en parlez pas! répliqua la mercière. Je ne la reconnais plus... Mais faites servir!

— Et qu'on me monte à boire, recommanda Coralie, qui battait les murailles.

Madame Denis ajouta :

— Pourquoi, Dieu possible? a-t-elle demandé lequel des deux est le fermier de la loterie... Il y a quelque chose.

— C'est drôle, réfléchit tout haut maman Fortune. Tous ces gens-là ont de l'appétit; il n'y a au monde qu'un estomac comme le mien.

— Me ferez-vous l'honneur de vous seoir près de moi, jeune beauté? demanda Guitry à Jeanne.

Avant la bataille, nos deux amies avaient montré une vaillance pareille, mais maintenant qu'on était sur le terrain, la différence qui existait entre leurs caractères apparaissait dans tout son jour.

Félicie semblait être aussi à son aise que si elle se fût assise dans le salon de son père.

Jeanne, au contraire, perdait plante littéralement.

Nous laissons à deviner à ceux de nos lecteurs qui ont de l'expérience lequel d'Horace ou de Grégoire était le plus heureusement loti.

Jeanne fit une belle révérence.

— Monseigneur, dit-elle, je suis ici pour vous servir.

— Mais pas du tout! protesta vivement le gentilhomme, qui se leva et vint la prendre par la main. Commandez, au contraire, vous serez obéie.

Jeanne se laissa conduire au fauteuil qui lui était destiné. Elle s'y assit, droite et roide. Quand on apporta la bisque, elle n'avait plus faim.

Mais Félicie gardait de l'appétit pour deux.

— Mes chers messieurs, dit-elle avec un laisser-aller qu'elle avait péché Dieu sait où, n'étant jamais sortie du triste logis de son père, mangeons d'abord, s'il vous plaît, et puis nous causerons. Cette belle enfant qui va s'apprivoiser tout à l'heure et moi nous avons quantité de choses à vous dire.

XVI

GATELOUP

A cette heure où commençait enfin la partie fine de MM. de Guitry et Champion-Maréchal, le dernier repas de garçon de nos amis Horace et Grégoire tirait à son dénoûment. Ils étaient en bon train, et la carte à payer devait désormais être longue comme un mémoire d'apothicaire.

C'était véritablement un drôle de corps que ce

Elle s'élança vaillante comme une femme.

Jean-Pierre Sévérin, dit Gâteloup, prévôt d'armes et chantre de paroisse, que nous verrons jouer un rôle si étrange dans LA VAMPIRE, cette histoire que le ministre de la police, Joseph Fouché, duc d'Otrante, ne pouvait raconter sans frissonner.

Paris est un théâtre à surprises qui possède d'incroyables dessous. La Vampire parisienne, bien autrement sanglante que les spectres fabuleux errant dans les sauvages nuits du Danube, put se jouer de la surveillance publique, en plein dix-neuvième siècle, pendant toute une saison, et mériter amplement ce surnom qui fit d'elle, sous l'Empire, un personnage légendaire : l'Ogresse de la chaussée des Minimes.

Gâteloup était vieux quand se noua l'imbroglio de ce drame ténébreux. Ce soir il était jeune ; ne nous occupons que de ce soir.

C'était un drôle de corps, buveur intrépide et incorrigible ; on peut dire plus : buveur réfléchi, buveur de parti pris.

Ceux qui le connaissaient et qui l'aimaient, car il avait de vrais amis, ne pouvaient s'empêcher de penser que ce vice des ivrognes, brutal et stupide, formait un contraste choquant avec les côtés délicats et rêveurs de sa nature.

On savait bien que Sévérin, dit Gâteloup, buvait pour oublier.

On savait bien aussi que sa vie désordonnée était un refuge.

On savait enfin que Sévérin, dit Gâteloup, eût été riche et peut-être célèbre, si seulement il l'eût voulu.

La cour n'ignorait pas son nom. Les connaisseurs parlaient de sa méthode savante et de son admirable voix qui valait le violon du neveu de Rameau. Monseigneur le duc de Penthièvre lui avait fait proposer autrefois par M. de Florian la maîtrise de sa chapelle.

Gâteloup avait refusé ; Gâteloup voulait avant tout sa liberté.

Comme tous ceux qui boivent pour s'étourdir, Gâteloup avait le vin sombre souvent, mais d'autres fois l'ivresse lui apportait des gaietés folles, et alors son esprit original éclatait en véritables fusées.

On l'aimait, qu'il fût triste ou qu'il fût joyeux. Il le méritait. Vous n'eussiez pas trouvé au monde une âme plus dévouée, un cœur plus chevaleresque.

Il sembla que le lugubre récit de l'Angelus eût épuisé la soif de tristesse, qui était dans le cœur

Jeanne fit une belle révérence.

de Gâteloup. Presque aussitôt après, il emplit son verre jusqu'au bord, disant :

— Michel est un furet. Il chasse pour son propre compte; on peut se fier à lui. Tant que Michel ne donnera pas l'alarme en nous apportant la primeur de quelque diabolique aventure, buvons!

— Tout à l'heure, objecta Horace, qui restait pensif, tu disais : Ne buvons plus.

— Je me trompais, s'écria Gâteloup. A la santé de vos belles chéries! Félicie la vaillante et la fière! Jeanne la rieuse et la mutine! A la santé de la brune! à la santé de la blonde! et parlons d'elles; par là, morbleu! j'ai fantaisie qu'on me réchauffe un peu le cœur!

— Ne veux-tu point t'expliquer au sujet de la mercière? insista Grégoire. Félicie et Jeanne vont souvent chez madame Denis...

— Ne faut-il pas du fil et des aiguilles aux fillettes! l'interrompit Gâteloup presque rudement. C'est vous-mêmes, d'ailleurs, qui leur avez ouvert cette méchante porte-là. Vous la fermerez, voilà tout.

— Et quand vous allez être mariés, ajouta la Bazoche, à quoi bon les rendez-vous chez la mercière?

— A quoi bon? répéta Gâteloup gaiement.

Et de sa belle voix il se mit à chanter un couplet bachique.

Tout le monde fit silence pour l'écouter.

— Ce Michel Travers est bien longtemps dans sa ronde, dit-il, quand il eut achevé.

— As-tu de l'inquiétude? demanda vivement Horace, qui se sentait pris d'une anxiété vague sans savoir pourquoi.

— Eh! non, repartit Gâteloup, tant que Michel ne revient pas se vanter d'avoir trouvé, c'est qu'il cherche encore, c'est qu'il cherche en vain.

— Mais chercher quoi? s'écria Horace, trouver quoi?

Gâteloup le regarda fixement.

— Es-tu jaloux? interrogea-t-il à voix basse.

— Non! sur mon honneur! répliqua le fils du drapier.

— Alors vit en repos... Qu'est-ce que tu parlais donc d'un billet de loterie?

— C'est moi, repartit Grégoire : j'ai surpris un scélérat de billet dans l'armoire de Félicie; ne le lui dites pas, elle croirait que je faisais la chasse aux billets doux.

— Je mets à la loterie, dit Gâteloup.

— Gagnes-tu quelquefois?

— Jamais.

— Et pourquoi mets-tu à la loterie?

— C'est mon secret.

— Cela te coûte-t-il beaucoup d'argent?

— Beaucoup.

Sévérin, en prononçant ce dernier mot, sembla repris de toute sa mélancolie, mais il passa sa main sur son grand front et chassa de force la tristesse.

— C'est aujourd'hui le tirage, poursuivit-il, on va m'apporter les numéros.

— Parbleu! s'écria Grégoire en riant, tu vas nous dire si nous avons gagné. Je me souviens parfaitement de la série de ces chères folles : sept, treize, trois, quatre-vingt-dix.

Gâteloup atteignit un vieux portefeuille de maroquin rouge qu'il avait dans la poche de son frac, et inscrivit ces nombres en silence.

— Or, savez-vous l'aventure de madame la baronne de Chaumont? dit-il en refermant son carnet avec bruit, c'est la nouvelle de la cour et de la ville.

— Est-elle drôle? firent tous les convives à la fois.

— Ce loup-cervier de Travers la payerait deux écus, répondit le chantre de Saint-Sulpice; je vais vous la raconter pendant qu'il n'est pas là.

Jean-François Théroux, chevalier, baron de Chaumont-la-Garenne, lieutenant louvetier de la Ferté-Bernard, devers le Mans, est l'époux d'une fort jolie baronne, qui est un peu La Force et cousine des Mirepoix; ils ont une maison à Versailles, avec un grand jardin, et suivent la cour.

Le mois passé, voilà que ce coquin d'Honoré Riquetti, comte de Mirabeau, revenu de Prusse et poursuivi pour dettes, comme toujours, demanda asile au baron de Chaumont. Il est laid, vous le savez de reste, comme les sept péchés capitaux, mais il plaît aux dames.

La jolie baronne se donna le rôle de ne point pouvoir le souffrir.

Un matin, la cloche sonna pour déjeuner : point de Mirabeau, point de baronne; il fallut sonner trois fois et attendre un quart d'heure, après quoi, madame la baronne arriva d'un côté, Mirabeau de l'autre; le baron fit une querelle.

Il paraîtrait qu'il y avait de quoi. La baronne était innocente, mais ce malfaiteur de Mirabeau l'avait attaquée dans le jardin et menée tambour battant.

Si bien qu'elle lui en gardait rancune.

Aux reproches de son mari, madame la baronne répondit qu'elle était dans la grotte et qu'elle n'avait pas entendu les trois sons de cloche.

Après le déjeuner, le baron de Chaumont, entêté comme un louvetier, dirigea sa promenade vers la grotte; ils étaient trois dans cette promenade : les deux époux et le Mirabeau.

— Là, dit le louvetier, reprenant la querelle conjugale au point où le dessert l'avait laissée, je vous fais juge, monsieur le comte : est-il possible de penser qu'on n'entende point d'ici la cloche?

— Puisque je vous l'affirme, monsieur! repartit la dame en colère.

— Puisque je ne vous crois pas, madame! rétorqua le mari.

La jolie baronne eut des larmes dans les yeux.

— Monsieur le baron, décida ce bandit de Mirabeau, il y a un moyen de vider ce différend : allez au château, faites sonner la cloche à grande volée; madame la baronne et moi nous resterons ici, et je vous promets de décider en toute impartialité.

— Pardieu! s'écria le bonhomme, l'idée est lumineuse et je n'en aurai pas le démenti.

Il partit comme un cerf. Mirabeau, le pendard, aussitôt que M. le baron eut le dos tourné, reprit également sa querelle au point où le troisième son de cloche l'avait coupée.

La charmante baronne était la vertu même, mais elle avait tant de rancune d'un côté, tant de courroux de l'autre! cela met une dame hors de son sang-froid.

La querelle marcha vite, elle était en train de se vider, quand la cloche tinta terriblement.

— Cela lui apprendra à avoir raison! dit la baronne, qui se rajusta à son aise.

Quand M. le baron revint, elle se jeta à son cou, murmurant :

— C'est moi qui ai tort, pardonnez-moi!

M. Mirabeau ajouta, le drôle :

— On entend, mais si peu!

— Enfin, on entend! conclut le baron, je vous disais bien : nul ne peut m'en passer!

Et ce fut chose faite.

Comme Gâteloup achevait, une servante entra, portant une lettre à la main.

— Messieurs, dit-elle, y a-t-il parmi vous quelqu'un du nom de Sévérin?

Gâteloup tendit la main, prit la lettre et l'ouvrit.

Tout d'abord son visage se rembrunit.

Mais une idée subite sembla le frapper, et, renvoyant la servante d'un geste, il atteignit de nouveau son carnet, qu'il consulta :

— Sept, treize, trois, quatre-vingt-dix! lut-il tout bas.

Puis il s'écria, lançant sa serviette en l'air et la rattrapant à la volée :

— Par là, corbleu! la loterie a du bon et nous l'avons échappé belle!

Il fut impossible de savoir au juste ce que signifiait cette exclamation.

Mais à partir de ce moment, Sévérin, dit Gâteloup, perdit, une bonne fois pour toutes, ces nuages qui obscurcissaient de temps en temps son front; il fut gai sans arrière-pensée, et son esprit capiteux moussa comme vin de Champagne qu'on verse à plein verre.

Il en demanda, vertubleu! du vin de Champagne, quitte à le payer, car depuis longtemps Horace et Grégoire avaient déclaré clôture de budget.

Il chanta des motets magnifiques, il chanta d'adorables gaudrioles; il raconta des histoires à faire dresser les cheveux. Vous eussiez passé toute la nuit à l'entendre.

Le vin de Champagne, nouveau venu, petillait dans les coupes, et l'allégresse générale atteignait à son comble, lorsque la porte s'ouvrit pour la seconde fois.

Ce n'était pas une servante, pour le coup.

C'était Michel Travers, l'homme de plume, le secrétaire de l'auteur du *Tableau de Paris*, le rédacteur du *Diable boiteux*, Michel Travers, si pâle et si défait, que ses amis eurent peine à le reconnaître.

— Qu'y a-t-il? demanda Gâteloup, qui tressaillit à sa vue.

— Elles sont là! répondit Michel Travers d'une voix très-altérée.

Tout le monde se leva, quoique personne ne comprit, excepté Gâteloup, peut-être.

Encore, Gâteloup ne voulait point croire, car il frappa sur la lettre qu'on venait de lui apporter et murmura :

— Elles sont riches, à présent, c'est impossible!

— Qui elles? demandaient cependant les autres convives.

Et d'instinct, Horace ainsi que Grégoire avaient déjà de la sueur aux tempes.

— Là! murmura Michel Travers, dans la maudite chambre... dans la chambre des Amours... Félicie Lancesseur et Jeanne de Courtmantel!

— Jeanne! s'écria Horace, qui saisit un couteau de table et bondit au dehors.

— Félicie! fit Grégoire, plus chancelant qu'un homme ivre.

En même temps, il sortit sur les pas de son ami.

Gâteloup était encore assis.

— Tu es sûr? demanda-t-il à Michel.

— Je suis sûr!

— Prends garde!... Si tu plaisantais avec cela, ce serait tant pis pour toi!

— Je les ai vues.

— Avec M. de Guitry?

— Et M. Champion-Maréchal.

Gâteloup se leva lentement et alla décrocher son épée.

Il était le seul des convives qui portât l'épée.

— Il y a quelque chose ici, murmura-t-il avec une sorte de calme plus menaçant que la colère, quelque chose que je ne comprends pas. Si elles ont gagné, qui les amène?... Mais nous saurons cela plus tard.

Il boucla sa rapière et ajouta :

— Ami Travers, conduis-moi par la route la plus courte... et je jure Dieu que tu auras quelque chose à raconter demain dans ta gazette!

XVII

DEUX BIENFAITEURS DE LA JEUNESSE

Maintenant, notre histoire va courir, un peu comme une folle, sur un terrain mouillé de vin et de sang, au milieu de personnages que nous ne connaissons guère, les hôtes rassemblés ce soir par le hasard au cabaret de maman Fortune.

Il y avait au *Puits-sans-Vin*, cette nuit, société nombreuse et bariolée ; des *demoiselles du monde* et des dames comme il faut, des courtisans et leur féminin, des soudards en quantité, quelques jeunes magistrats et peut-être même quelque grave président à mortier. Thémis était galante alors comme aujourd'hui.

Il y avait des personnages austères avec des filles d'opéra ; Diane titrée et pourvue d'un tabouret y avait conduit Endymion, commis de boutique, ou Antinoüs, houzard au régiment de Bercheny : vous y eussiez trouvé jusqu'à de poétiques amours.

Il y avait aussi des lurons qui n'avaient d'autre souci que de boire, entre autres Graff, Schwartz, Kopf et Mohl, quatre soldats de Royal-Allemand, qui disaient pis que pendre de Charles-Eugène de Lorraine, prince de Lambesc, leur bouillant colonel.

Il y avait enfin, et les noms de ceux-là, plus euphoniques, nous sont du moins familiers, tout un panier fleuri de Florivals, de Floridors et de Florimonds, émaillés de Cidalises, d'Athenaïs et de Rosalindes, leurs vénérables compagnes. Ces messieurs et ces dames étaient ici en train de rendre d'un seul coup au sieur de Courtmantel,

greffier de la seconde chambre, toutes les politesses dont il les avait comblés.

Bien entendu, l'invitation venait de la comédie, mais c'était le greffe qui devait payer la carte.

Toutes ces diverses compagnies étaient casées qui dans les cabinets, qui sous les tonnelles, et vivaient en assez bonne intelligence. Il n'y avait encore eu qu'une douzaine de disputes, et c'est à peine si l'on avait cassé pour deux ou trois louis de vaisselle.

C'est que le temps était lourd, les esprits aussi. Remarquez qu'en haut comme en bas, il en est toujours ainsi avant l'orage.

Horace et Grégoire étaient sortis les premiers. Le bazochien et le peintre les avaient suivis pour les retenir ou les secourir au besoin. Ils se lancèrent comme des perdus à l'intérieur de la maison, dans la cuisine et les offices, demandant à grands cris l'hôte et l'hôtesse, demandant surtout où était la chambre des Amours, et menaçant et promettant de tout mettre à carnage comme de pauvres enfants fous qu'ils étaient.

Le *Puits-sans-Vin* était une guinguette grandement montée et qui regorgeait de serviteurs. Fiers de leur nombre et de la protection non équivoque que certains puissants personnages accordaient à l'établissement, la valetaille de maman Fortune ne recula pas d'une semelle devant l'agression de ces petits bourgeois désarmés. On se moqua d'eux bel et bien, et ce nom : la chambre des Amours, excita des rires immodérés.

Il n'y avait point de chambre des Amours. Il fallait être bien badaud pour croire à tous ces contes bleus.

Et l'on n'avait qu'à aller se coucher bien vite, si l'on était ivre.

En même temps, par une tactique particulière à tous les refuges galants, deux ou trois valets qui étaient plus spécialement dans la confidence des patrons se partagèrent la besogne, réglée en cas d'alerte. Les uns allèrent avertir le père Fortune, les autres descendirent au jardin, où il y avait toujours quelque brette d'occasion à acheter ou à louer pour une bagatelle.

Ce soir, le choix des hommes de confiance du ménage Fortune tomba sur les quatre soldats de Royal-Allemand : de beaux et stupides cavaliers qui auraient mis le feu à Sèvres pour une carafe de brandevin.

Graff, Schwartz, Kopf et Mohl relevèrent les crocs de leurs moustaches roussâtres et promirent de découdre n'importe qui, sous quelque prétexte que ce fût, pourvu qu'on ne leur marchandât pas le clairet.

Pendant cela, Sévérin, dit Gâteloup, traversant le jardin à pas rapides, se dirigeait vers le mur qui touchait au fossé du parc de Mesdames royales.

Michel parlait en marchant : Gâteloup écoutait.

Nous rétablirons, pour ne laisser au lecteur aucune énigme à deviner, le récit que Michel Travers, pressé par le temps, dut nécessairement tronquer.

Mais Gâteloup comprenait à demi-mot, et, d'ailleurs, il n'avait pas besoin d'en savoir si long!

Un nom se trouvait dans le récit de Michel : le nom de madame Denis la mercière, et cela lui suffisait amplement.

Nous avons quitté notre apprenti gazetier au moment où, amolli par ces chaudes et orageuses bouffées qui emplissaient l'atmosphère, il s'était endormi dans le feuillage de son vieux chêne.

Il nous faut rappeler ici la position exacte de ce chêne rabougri et bossu, dont les racines s'implantaient dans le terrain de Mesdames et dont le tronc, courbé comme un demi-arceau, portait sa cime feuillue, à travers le saut-de-loup, jusqu'au niveau de la fenêtre ouverte de cette fameuse chambre des Amours.

Entre les dernières branches du chêne et l'appui de la fenêtre, il y avait à peine quelques pieds, et l'idée venait, en voyant cette sorte de pont brisé, qu'avec une simple planche, un acrobate habile et hardi aurait pu tenter le passage.

Michel Travers ne songeait guère à cela. C'était bien un acrobate, mais d'un autre genre, et il n'avait de prétentions qu'à la gymnastique de la plume.

Il s'était laissé prendre par le sommeil sans s'en apercevoir, après avoir constaté que les deux séducteurs de la chambre des Amours, trompés dans leur espoir galant, en étaient réduits, eux aussi, à ronfler tristement, après avoir vidé l'austère et innocent contenu d'une carafe d'orgeat.

Quel emblème pour un nouvelliste à la main! quelle mordante allusion! que d'impitoyables plaisanteries à l'adresse de M. le baron de Guitry et de M. Champion-Maréchal! le prochain cahier du *Diable boiteux* allait avoir un succès fou! Michel, demi-éveillé, demi-sommeillant, ruminait déjà cet appétissant sommaire, sous ce titre, capable de faire venir l'eau à la bouche de tous les gourmands de scandale :

NOS COURTISANS EN BONNE FORTUNE.

– Le *Puits-sans-Vin*. — La chambre des Amours. — Le *Diable boiteux* caché dans la

feuillage d'un chêne. — Discussion politique et littéraire entre un fermier général et un gentilhomme de la chambre du roi. — Les deux promises. — Quand on attend sa belle, que l'attente est cruelle. — Moyen honnête et inoffensif de tuer le temps : la carafe d'orgeat. — Opinions de deux buveurs de sirop sur MM. de Calonne et Necker. — Le sommeil des passions... »

Michel Travers en était là de son sommaire, quand sa paupière alourdie se ferma.

Je suppose qu'il eut des songes agréables.

Il fut éveillé en sursaut par une explosion qui lui fit peur, et, comme il ouvrait ses yeux encore appesantis, un projectile, d'espèce, à la vérité, peu meurtrière, vint frapper le bout de son nez.

C'était le bouchon d'une bouteille de champagne mousseux, chassé par l'explosion mentionnée plus haut.

Il crut rêver encore, et fut sur le point de se jeter au bas de son observatoire par un mouvement maladroit qu'il risqua.

Heureusement il y a un dieu pour les fabricants de sornettes.

Michel se raffermit sur sa plate-forme et regarda devant lui, après s'être frotté les yeux.

L'aspect avait changé du tout au tout, comme il arrive au théâtre quand la toile du fond s'ouvre pour laisser voir les merveilles d'une apothéose en carton doré. Tout resplendissait, tout scintillait : les girandoles étaient allumées, et Cupidon, adorablement nu, représenté à satiété dans toutes les positions, souriait partout, depuis la racine de ses cheveux d'or jusqu'à la plante potelée de ses pieds.

Il y avait de quoi se frotter les yeux : en vérité, c'était charmant, séduisant, irrésistible.

Et savez-vous pourquoi cette transformation délicieuse? ne l'attribuez pas seulement aux girandoles; les girandoles font quelque chose, mais elles peuvent tristement briller.

Ce qui anime, ce qui vivifie, ce qui éclaire les ténèbres et ajoute à l'éclat de la lumière elle-même, c'est la beauté.

Il y avait là deux paires de grands yeux, des yeux noirs et des yeux bleus qui resplendissaient si fort de jeunesse, de grâce, de gaieté, que le feu des bougies elles-mêmes semblait n'être que leur reflet.

Nous avons dit gaieté : Félicie et Jeanne étaient gaies.

Et une fois passé le premier mouvement de surprise et d'effroi qui serra le cœur de Michel en les reconnaissant, il se sentit pris d'une vive admiration pour leur vaillante candeur, pour leur incontestable innocence.

Car elles étaient là, dans ce lieu, terriblement immodeste, candides et innocentes : cela se voyait d'un coup d'œil.

Je ne sais pas si elles avaient remarqué l'étrange ornementation de la chambre des Amours. Il se peut, mais en ce temps l'Amour était partout ; les niaiseries érotiques qui s'abritent encore sous le verre des pendules avaient droit de cité dans tous les coins de nos maisons. L'amour était aux clefs des portes, aux serrures des armoires, et j'ai vu de vieux livres d'heures qui avaient pour fermoirs — des Amours.

C'était la pièce principale du blason de ce siècle, qui fit tant de grandes choses à travers tant de petites obscénités.

Il n'avait que dix ans de plus que le feu roi Louis XV, ce pauvre grand siècle. Comme le roi Louis XV, qui, lui aussi, était beau et mourut empoisonné par le vice, il avait eu, ce siècle, Philippe d'Orléans pour précepteur.

Maintenant que ce siècle était vieux et qu'un jeune roi, tout pétri de bourgeoises vertus, faisait honte à ses séniles débauches, il y avait bien réaction. Derrière l'orgie, je ne sais quel puritanisme mâle montrait la fierté de son front, mais Hercule n'avait pas encore balayé les étables, et l'on marchait jusqu'aux genoux, sans y prendre garde, dans cette poussière d'amour.

Félicie et Jeanne avaient bien mangé et bien bu. Je ne voudrais pas dire qu'elles n'eussent point une grosse inquiétude au fond de leurs petits cœurs, mais elles espéraient franchement sortir de là comme elles y étaient entrées, et d'ailleurs il y avait les poignards d'Italie.

Ceci donne la mesure exacte de leur expérience. Armées de leurs joujoux aigus, elles répondaient à leurs vagues terreurs : Nous sommes invincibles.

On dit que rien n'est cruel comme un enfant. Savez-vous pourquoi les enfants sont cruels? c'est qu'ils veulent savoir.

Aussi le proverbe est-il menteur : il y a quelque chose de plus cruel que l'enfant, c'est le curieux par état. Un gazetier a en lui la cruauté de trois enfants.

Michel Travers n'était pas un méchant garçon. En reconnaissant les fiancées d'Horace et de Grégoire, ses meilleurs amis, il fut frappé d'un coup violent et eut pitié. Mais l'envie de savoir le tenait à la gorge. Notez qu'il était là pour savoir.

Il n'eut point d'abord l'idée de quitter son observatoire pour aller chercher du secours.

On peut plaider à sa décharge qu'il était ex-

pert en ces matières et capables de juger la situation d'un coup d'œil. Or il est juste de dire que la situation ne menaçait point encore. La candeur, l'abandon même des deux jeunes filles avaient maintenu les choses dans des limites rigoureusement honnêtes. Il y avait de la surprise et de l'embarras aussi dans le fait des deux amphitryons.

Malgré leur science profonde de la botanique féminine, ils ne savaient trop dans quelle catégorie placer ces deux charmantes fleurs, qui n'offraient de prise ni par leur timidité ni par leur effronterie.

Car Jeanne s'était remise en voyant, comme elle l'avait dit ingénument, « que ce n'était pas la mer à boire. » Elle était maintenant aussi parfaitement à son aise que Félicie.

Soyons cléments envers ce pauvre Michel Travers. Il y avait là une terrible tentation pour un diable boiteux. Comment le gentilhomme et le financier allaient-ils aborder l'attaque?

Par le champagne. Allez! ils n'ont pas inventé la poudre, et don Juan, noble ou bourgeois, a juste assez d'esprit pour comprendre que les moyens les plus bêtes sont les meilleurs.

Elles aimaient le champagne toutes deux, beaucoup. Pourquoi non? Qui aimerait le champagne, sinon les fillettes?

Elles burent un verre, deux verres avec un évident plaisir, et même cette belle Félicie vous avait une façon de faire ondoyer la liqueur pétillante dans sa coupe, qui rappelait le geste gracieux de ces vierges folles dont Anacréon fleurissait les fêtes de sa vieillesse.

Mais au troisième verre, ce fut Félicie elle-même qui dit :

— Assez!

Michel, que le champagne inquiétait, et qui était sur le point de se replier sur le gros de l'armée, reprit sa place.

En bonne conscience, il fallait savoir pourquoi Félicie disait : Assez! et de ce petit ton péremptoire encore.

Le fermier général se mit à rire. Lui aussi voulut savoir pourquoi l'on s'arrêtait en si bon chemin. Il le demanda à mademoiselle Lancesseur, qui répondit comme les enfants :

— Parce que.

Et elle fit signe à Jeanne de repousser son verre. Mademoiselle de Courtmantel obéit avec un évident regret.

— Ah çà! mes beaux anges chéris, demanda M. de Guitry qui commençait à trouver les préliminaires démesurément allongés, est-ce que vous avez peur d'être grondées?

— Oui, répondit Félicie.

— Et par qui, malpeste? interrogea le fermier général.

Félicie le regarda en souriant doucement et répondit :

— Moi, par Grégoire.

— Moi, par Horace, ajouta Jeanne.

— Et qui sont ces messieurs? Vos frères?

— Juste! répéta mademoiselle Lancesseur, qui montra toutes ses dents blanches en un éclat de franche gaieté. Seulement, c'est le frère de Jeanne qui me gronde.

— Et moi, fit l'autre ingénue, c'est le frère de Félicie.

Ma foi, Michel Travers prit ses tablettes pour écrire à tâtons ce double mot.

MM. de Guitry et Champion-Maréchal furent loin de le goûter de même. Ils réprimèrent avec peine une grimace. Le gentilhomme de la chambre du roi dit pourtant :

— Elles sont adorables, ma parole d'honneur!

— Naïves! naïves! dit le financier. Sambregué! je les trouve naïves!

— Dame! reprit Félicie, sans rougir ni se fâcher! un amoureux a bien le droit de gronder, je suppose.

— Surtout la nuit d'avant les noces, ajouta Jeanne avec dignité.

— Charmant! s'écria Guitry. Nous sommes à la nuit d'avant les noces!

— Pour vous servir, dirent-elles en se levant et faisant toutes deux la révérence.

Guitry et Champion échangèrent un regard de satyres.

Michel Travers pensait :

— Elles jonglent avec des charbons ardents... et cela n'a pas l'air de les brûler!

Félicie, cependant, revint à son fermier général et s'accouda sur le dossier de son fauteuil, tandis que Jeanne faisait bouffer les plis de sa jupe.

— Et puisque nous parlons de nos petites affaires, reprit Félicie par une brusque transition, il convient de vous apprendre pourquoi nous sommes ici à souper avec vous... Veux-tu parler, Jeanne?

— Non, mon cœur, tu expliqueras tout cela bien mieux que moi... Je t'écoute seulement, pour le cas où tu oublierais quelque chose.

Certes, ce n'était pas le moment de quitter la partie. Michel resta encore.

Et Félicie Lancesseur commença à raconter tout paisiblement la double histoire.

Mais elle la raconta d'une façon si nette, si fine, si touchante et si gaie, que ce gazetier de Michel

en était attendri jusqu'à pleurer et à rire en même temps.

Il y avait les deux pères, l'avare et le prodigue, Jean-Fidèle et le sieur de Courtmantel, tous deux les meilleurs papas du monde, mais qui ne voulaient pas entendre parler de dépenser un rouge liard pour leurs enfants ; il y avait la famélique médiocrité de la maison du drapier, les bombances que Florimont, Florival et Floridor faisaient chez le greffier.

Il y avait l'amour enfant ; le double lacet de tendresse qui allait de l'une à l'autre maison, le mutuel dévouement des deux frères, la chère intimité des deux sœurs.

C'était frais, c'était délicieux !

Puis l'idée du mariage qui naissait, car il faut que tout ait une fin, même les prémices enchanteresses du printemps, et les obstacles surgissaient, et le chagrin venait.

Faute de cent pistoles, hélas! cent misérables pistoles, pour payer le notaire, l'église et le traiteur.

Car un mariage décent exige ces trois sanctions.

Alors on s'était ingénié, et cette secourable madame Denis, la voisine, — la mercière, — avait fourni de bien excellents conseils.

— Mes chers seigneurs, dit Félicie, nous avions grande frayeur, car on nous a parlé bien souvent des dangers auxquels sont exposées les jeunes filles avec les méchants sujets dans Paris, mais madame Denis nous a complètement rassurées.

— Ah! je crois bien! interrompit Jeanne, qui donna sa belle petite main à M. de Guitry.

— D'abord, poursuivit Félicie, elle nous a dit, et nous voyons bien qu'elle ne nous a point trompées, que vous n'êtes plus, ni l'un ni l'autre, à l'âge où l'on fait des fredaines.

— Voyez-vous ça! gronda Champion-Maréchal.

— La guêpe impertinente! pensa M. de Guitry.

— Cela saute aux yeux! continua Félicie. Vous êtes de bons vieux messieurs, qui avez pris à tâche de faire le bien.

Le fermier général toussa, le gentilhomme cracha.

Pour le coup, Michel se tordait de rire.

— Elle nous l'a bien dit, la bonne Denis, reprenait Félicie impitoyable ; ce sont des papas, mes minettes, des bons papas, qui ont une *œuvre*, comme on dit dans les couvents et à la sacristie. Leur œuvre, c'est de fournir aux jeunes couples ce qu'il faut pour se marier, afin de guérir la plaie du concubinage... On leur rend quand on peut... et nous vous promettons bien, mes chers seigneurs, que nous vous rendrons fidèlement vos cent pistoles.

— Quant à cela, appuya Jeanne, nous vous en laisserons la cédule, si vous voulez.

Les deux séducteurs étaient muets comme des poissons.

— Eh bien!... dit Félicie, qui approcha sa jolie tête tout contre celle du financier.

— Eh bien!... répéta Jeanne, la bouche en cœur, et faisant rouler d'elle-même son fauteuil vers le gentilhomme.

— Tirez-vous de là, bienfaiteurs de la jeunesse! pensait Michel triomphant.

XVIII

LE PONT TREMBLANT

Champion-Maréchal secouait avec désespoir les dentelles de son jabot qui valaient un prix fou. Guitry tourmentait ses breloques. Ils avaient tous deux des figures à peindre.

— Par la, corbleu ! s'écria le premier le gentilhomme, qui était écarlate de honte et de colère, je crois que cette madame Denis nous en a donné à garder !

— On s'est gaussé de nous! ajouta le fermier général.

— Et pourquoi cela, mes chers seigneurs? demanda Félicie étonnée.

Son regard était si doux, si simple, si amical, que les deux don Juan baissèrent les yeux.

Félicie poursuivit en souriant :

— Et après tout, allez, nous ne vous demandons pas grand'chose. Madame Denis nous a dit hier : Auriez-vous frayeur d'aller voir vos oncles? Ils seront comme vos oncles et vous traiteront comme de petites nièces gâtées... Eh bien! mon oncle, voulez-vous me prêter cent pistoles?

Elle s'adressait à Champion-Maréchal.

— Voulez-vous, mon oncle? répéta Jeanne en minaudant avec Guitry.

— Diable! diable! pensa Michel. Les voilà qui tentent le vieux Nicolas!

Les deux don Juan relevèrent, en effet, leurs yeux qui brillaient.

— Ma nièce... commença Guitry en portant la main de Jeanne à ses lèvres.

Champion alla plus loin et mit un gros baiser sur la joue de Félicie.

Michel se sentit mal à l'aise.

Mais mademoiselle Lancesseur dit rondement :

— A la bonne heure! c'est accordé pour les

Pas deux cris d'effroi, deux cris d'angoisse!

cent pistoles. Mon Dieu, cette dette-là ne nous pèsera pas longtemps, vous allez bien voir. Nous sommes riches comme des puits, malgré notre misère. Mon oncle, avec un mot de vous, nous pouvons toucher demain, au trésor royal, six cent et je ne sais plus combien de mille francs.

— Oui, fit Jeanne, qui repoussa doucement Guitry, parlons de cela.

Les deux oncles restèrent stupéfaits :

— Six cent et tant de mille francs.

Et ils ajoutèrent d'une même voix :

— Vous êtes folles, mes mignonnes!

— Non pas, s'il vous plaît, nos oncles! s'écrièrent toutes deux à la fois.

Et avec une volubilité pareille, elles se mirent à expliquer l'affaire du billet de loterie.

Champion-Maréchal lança du côté de Guitry un regard qui voulait dire : Pour le coup, nous les tenons!

Michel surprit ce regard et le traduisit fidèlement. Il était temps pour lui de partir s'il voulait conserver l'estime de Sévérin, dit Gâteloup, et ses deux oreilles.

Il se mit à ramper le long de son arbre pour descendre par le chemin qu'il avait pris pour monter.

Il allait lentement, bien entendu, et avec précaution, afin de ne point faire de bruit.

Il fut du temps avant d'atteindre le sol, et, pendant cela, les choses marchèrent dans la chambre des Amours.

L'idée de Champion-Maréchal était celle-ci : telle sainte-nitouche qui se moque d'un honnête financier quand il s'agit de cent pistoles, cesserait de rire pour deux cents, et pour le double deviendrait plus souple qu'un gant.

Dans l'opinion du fermier général, il n'était point au monde de femme qui pût faire la sourde oreille au concert qui se chante dans un sac de mille louis.

J'entends de femmes huppées.

Il eût été jusqu'à deux mille pour être sûr d'une duchesse ; quatre pour une princesse du sang ; vingt pour une reine.

Pas un écu de plus.

Or voilà que, sans bourse délier, il trouvait l'occasion de payer deux grisettes plus cher que des reines.

Il était, parbleu! surabondamment certain du succès.

Il demanda les numéros.

Quand Félicie les lui eut dictés, il consulta son

M. de Guitry alla rouler au milieu de la chambre.

agenda, où il avait inscrit le récent tirage au moment même où l'exprès envoyé de Paris le lui avait apporté : 7, 13, 3, 90.

— Voici, mes tourterelles, dit-il, un cas bien difficile. Qui prouvera que vous avez souscrit le billet?

— Madame Denis, qui est buraliste et chez qui nous avons versé les neuf livres quinze sols, notre oncle.

— Parfait! s'écria Guitry. Palsangoy! Champion, faites cela pour nos nièces.

— C'est bien difficile! répéta le fermier général. Ah! vertuminette! c'est bien difficile. Le cas s'est présenté. Les billets de loterie sont rigoureusement au porteur, et je ne peux pas exposer la loterie royale à payer deux fois un quaterne, quand le diable y serait...

— Voyons, petites, petites, conseilla le gentilhomme, priez, suppliez...

— Notre oncle! notre bon oncle, firent-elles en joignant leurs belles mains blanches.

— Asseyez-vous là! ordonna Champion-Maréchal, en prenant tout à coup un air résolu.

En même temps, il adressait un signe à son complice.

— Il va céder, murmura Guitry. Obéissez, mes chers anges!

Moi, lecteur, je ne sais pas au juste comment étaient fait ces démons de fauteuils, mais ils étaient très-bien faits.

Jeanne et Félicie s'assirent.

Le dernier mot que Michel entendit au pied de l'arbre fut celui-ci :

— Çà, poulette, pour tant d'argent, qu'allez-vous nous donner?

Puis deux cris d'effroi, — deux cris d'angoisse.

Michel prit ses jambes à son cou, franchit le mur, et gagna la chambre où nos amis étaient rassemblés.

Il va sans dire qu'en contant l'histoire à Gâteloup, il ne lui dit point tout le temps qu'il avait perdu.

— Peut-on sauter du chêne dans la chambre? demanda Gâteloup, qui était déjà sur le mur.

— Il faudrait une planche, répondit Michel, mais faisons vite, au nom de Dieu!

Gâteloup tomba sur ses pieds au fond du fossé. De là on entendait, dans la chambre des Amours, des gémissements et des éclats de rire.

Au fond du fossé, il y avait un objet plat et long, contre lequel Sévérin se heurta en courant. Il se

pencha. C'était le propre volet de la chambre des Amours, qui gisait là, après avoir été arraché par un coup de vent.

Ce soir-là même peut-être, car l'ouragan que nous avons vu éclater en Seine secoua terriblement déjà les arbres du parc de Brimborion.

Gâteloup chargea le contrevent sur ses épaules.

— Monte! commanda-t-il à Michel, qui le rejoignait en ce moment.

Michel obéit et gravit le rebord escarpé du saut-de-loup. Quand il fut dans le parc de Mesdames Royales, Sévérin lui tendit le volet et gravit la pente à son tour.

— Morbleu! dit la voix de Champion-Maréchal dans la chambre des Amours, la diablesse m'a piqué!

— Gare aux épingles! ricana Guitry. Où avez-vous vu des roses sans épines?

— Ce n'est pas une épingle, répliqua le financier d'un ton plaintif, c'est un poignard. Je suis mort... Écoutez!

Le bruit que faisaient Sévérin et Michel se mêlait au vacarme de la tempête.

— Quelle nuit! dit encore le financier.

— Bah! fit le gentilhomme. Pendant l'orage, les nymphes cherchent l'abri des grottes solitaires. Nous sommes à couvert, tant pis pour les autres!

— Laissez-moi! oh! laissez-moi! murmura Jeanne.

— C'est, pardieu, vrai! s'écria Guitry à son tour. Elles ont des stylets de Naples...

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire!

Donnez-moi ce joujou, ma mie...

— Monte! ordonna encore Gâteloup à Michel.

Et Michel escalada le chêne.

Gâteloup lui passa le contrevent, qui fut hissé au sommet de l'arbre.

Quand Gâteloup parvint à son tour dans la touffe de feuillage qui avait servi à Michel d'observatoire et de lit de repos, le vent fit fouetter les branches mouillées au travers de son visage. La pluie, qui venait de prendre à l'improviste, tombait à torrents.

Néanmoins notre brave ami put lancer son regard inquiet dans l'intérieur de la chambre, et un grand soupir de soulagement dilata sa poitrine.

Tout restait intact. Don Juan vieillard a cela de bon qu'il est bien forcé de prendre son temps.

Félicie et Jeanne étaient dans les fameux fauteuils, prisonnières.

Mais chacune d'elles, par un hasard qui peut-être avait son explication dans la vétusté de ces galantes mécaniques, gardait un bras libre. Félicie brandissait son petit poignard; Jeanne, désespérée, venait de céder le sien aux efforts plus adroits de M. de Guitry.

Cependant Champion-Maréchal s'était arrêté, prêtant l'oreille à des bruits qui venaient du corridor.

— Monsieur mon ami, dit-il, l'aventure tourne mal. Voici venir quelqu'un. Songez que vous risquez à ce jeu la Bastille, et moi les galères.

— Quand Satan y serait, s'écria Guitry, qui se rua sur Jeanne désarmée, je n'en aurai pas le démenti!

Gâteloup, debout à l'extrémité du chêne et gardant à grand'peine son équilibre contre le vent, se campait pour jeter le volet comme un pont au-dessus du vide.

— On vient! reprit Champion tout tremblant. Avez-vous la clef de la porte latérale? Non, la voici... Monsieur mon ami, ces fauteuils constateraient le flagrand délit de violence...

— Ouvrez! ouvrez! ordonna-t-on au dehors.

— Horace!

— Grégoire!

Ces noms sortirent à la fois de deux pauvres poitrines oppressées.

Champion, éperdu, délivra Félicie, qui lui arracha la clef qu'il tenait à la main et courut rendre la liberté à Jeanne.

On essayait d'enfoncer la porte.

Guitry mit bravement l'épée à la main.

Les deux fillettes se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

— Qu'ils ne nous voient pas! murmura Félicie, défaite comme si une longue et cruelle maladie eût sévi sur sa beauté; qu'ils ne nous voient plus jamais!

Elle s'élança vers la porte latérale et l'ouvrit. Toutes deux passèrent. Champion-Maréchal voulut fuir après elle, mais Félicie le repoussa violemment et ferma la porte à clef en dehors.

Voici pourquoi M. de Guitry ne s'était pas opposé à la fuite des deux fillettes.

Gâteloup avait jeté le volet de l'extrémité de l'arbre à l'appui de la fenêtre. Cette frêle passerelle n'était d'aplomb ni d'un côté ni de l'autre, et Michel était obligé de la maintenir à force de bras.

Sur ce pont terriblement tremblant, le pas fermé et cavalier de Gâteloup sonna.

Il marchait, en vérité, là-dessus comme sur les dalles solides du choeur de Saint-Sulpice.

M. de Guitry était déjà à la fenêtre, l'épée à la main.

Il fit un mouvement pour s'opposer au départ

des deux jeunes filles, mais Gâteloup lui dit d'une voix qui le fit tressaillir :

— Bonsoir, monsieur le baron.

Il ajouta en faisant le dernier pas qui le séparait de la fenêtre :

— Voyez, je vous prie, s'il vous reste en poche un cachet : nous allons prendre ici notre dernière leçon d'armes.

Au moment où le pied de Gâteloup touchait l'appui de la fenêtre, le gentilhomme lui porta un dégagement furieux, que le chantre para sur place, suspendu ainsi entre le ciel et la terre comme un danseur sur sa corde roide.

Il riposta d'un coup droit, allongé main sur main, et M. de Guitry alla rouler au milieu de la chambre.

Champion-Maréchal, saisi d'horreur et criant à l'assassin, sauta sur l'appui et voulut traverser le pont.

Mais dès le premier pas il chancela ; le pont tourna sous ce pas trébuchant ; un éclair dessina la silhouette du pauvre financier, les bras étendus et plongeant dans le vide.

Au fond du saut-de-loup il y eut un cri d'agonie, — puis le silence.

Elles étaient solides, les portes du *Puits-sans-Vin* ; maman Fortune savait bien d'avance que la chambre des Amours était destinée, un jour ou l'autre, à soutenir un siége : elle l'avait close en conséquence.

Gâteloup, maître du champ de bataille et seul désormais dans le galant réduit, car Michel n'avait plus de passerelle pour entrer, et un gazetier, du reste, ne danse sur la corde qu'au figuré, Gâteloup fut obligé d'ouvrir lui-même la porte du fond à Horace, Grégoire et leurs amis, qui n'avaient pu l'enfoncer.

Il était temps. Les malheureux étaient aux prises avec les quatre soldats de Royal-Allemand, qui faisaient rage et voulaient tout mettre à feu et à sang.

En quatre passes, ni plus ni moins, le chantre de Saint-Sulpice renvoya Graff, Schwartz, Kopf et Mohl à leurs affaires.

Puis, embrassant tour à tour Horace et Grégoire, il leur dit :

— En chasse, mes enfants! notre soirée n'est pas finie.

Et comme les deux jeunes gens l'interrogeaient du même regard anxieux, il ajouta :

— Dieu est bon, soyez tranquilles. Vous allez les retrouver dignes de vous.

Il s'élança le premier hors de l'auberge et heurta Michel sur le seuil.

— Les as-tu rencontrées? demanda-t-il à voix basse.

Sur la réponse négative du gazetier, il pressa le pas, disant :

— Hâtons-nous, il ne faut pas arriver trop tard!

XIX

LA CHANSON DU MEUNIER

Il ne fallait pas arriver trop tard! Ce Gâteloup était un bien autre observateur que Michel Travers, rédacteur du nouveau *Diable boiteux*. Son regard perçait un abri plus impénétrable que les toits d'ardoises, de tuiles ou de chaume ; son regard perçait le voile qui cache la conscience.

Et il n'avait fait pour cela, cependant, aucune étude, et il ne se posait point en docteur, et il n'avait aucune prétention au titre de philosophe, que ses amis et ses ennemis lui attribuaient libéralement.

C'était un philosophe dans le bon sens de ce mot, qui s'employait alors mal à propos pour désigner je ne sais quel cas morbide : une pléthore de haine, d'orgueil et de mauvaise foi ; c'était un penseur modeste et droit, c'était presque un sorcier.

Il venait de trouver le mot d'une pauvre terrible énigme, subtile comme tout ce qui touche au cœur des femmes.

En voyant la fuite de Félicie et de Jeanne, il avait deviné que ces deux enfants allaient se tuer.

Pourquoi? Il était témoin, lui, Gâteloup ; il savait que le crime prémédité n'avait pu être accompli ; il avait vu la dernière scène, la plus dangereuse de cette comédie infâme jouée dans la chambre des Amours. Il ne pouvait douter du témoignage de ses yeux.

Le secours était arrivé à temps.

Il avait pu dire à Horace et à Grégoire, lui qui ne mentait jamais : Vous allez les retrouver dignes de vous.

Mais c'étaient deux nobles, deux honnêtes créatures, honnêtes et nobles au même degré toutes les deux, malgré les contrastes de leur caractère.

Un instant elles avaient été accablées par la honte, un instant elles s'étaient senties submergées sous le flot d'iniquités, sans aide possible autre que celle de Dieu ; entre elles et le déshonneur, leur volonté impuissante avait cessé d'être un rempart.

Et c'était par leur faute qu'elles avaient couru cet affreux danger. Et quelqu'un les avait vues dans cette misérable position : pieds et poings liés en quelque sorte, prisonnières de l'infamie, esclaves du mal. Ce quelqu'un pouvait parler.

Et Horace, et Grégoire, leurs fiancés, étaient là. Elles avaient entendu leur voix au travers de la porte. Ils allaient tout savoir, ils savaient tout déjà peut-être.

L'idée de mourir devait naître dans ces pauvres têtes affolées, Gâteloup le croyait, Gâteloup en était sûr,

D'autant plus sûr qu'une pensée plus subtile encore que tout le reste tournait autour de son cerveau.

Il se disait : Quel que soit le milieu où ces deux chères âmes ont fleuri, elles ont été miraculeusement préservées. Je les connais. Dans la maison de l'avare comme dans la maison du fou, Dieu a permis qu'il y eût un petit coin tout imprégné d'innocence et de candeur. Elles n'ont jamais respiré que cet air-là. Leur hardiesse était de l'ignorance, leur effronterie était un mode de la virginité morale complète, sauvage et par cela même dangereuse.

Il se disait encore : Elles n'ont point eu de mères. Les mères ont beau ne point enseigner certaines choses, on les devine autour d'elles, et l'éducation muette, involontaire, qui se gagne comme une providentielle contagion, n'est pas le moindre bienfait de la vie de famille.

Elles ne savent rien; peut-être croient-elles savoir. Elles ont conscience d'avoir trébuché au bord d'un abîme d'ignominie; le pied leur a glissé, elles sont tombées au fond, tout au fond.

Or qu'est la honte en elle-même, ou plutôt quelle idée vague ou précise se font-elles de la honte? Pour elles, la honte commence-t-elle ici et s'achève-t-elle là?...

Et le bon Gâteloup avait le frisson et tremblait la fièvre, parce que la conclusion de tout ceci, nette, logique, implacable, était celle-ci :

Peut-être se croient-elles effectivement déshonorées.

Quelques-uns souriront en lisant cette phrase. Tant pis pour eux, ou tant pis pour elles.

Gâteloup, qui n'avait pas tant d'esprit que cela, se sentait de la sueur froide sous les cheveux.

Il savait, cet obscur voyant, que l'innocence a ses excès comme la perversité, et que tout excès est mortel.

Là-bas, il ne devinait pas, aux lueurs blafardes de la lune qui sortait des nuées après l'orage, la Seine rendait peut-être un bruit double et sourd, — et deux pauvres beaux corps s'en allaient au fil de l'eau, sous le pont de Sèvres.

Aussi avait-il dit, ce prophète :

— Hâtons-nous! il ne faut pas arriver trop tard.

Et tous nos convives de cet humble festin, où l'on avait enterré la vie de garçon, se hâtaient : Horace, Grégoire, le basochien, le peintre et Michel Travers lui-même.

Mais Gâteloup était en tête et semblait marcher avec des bottes de sept lieues.

Mon Dieu, je n'ai point de rancune contre ceux ou contre celles qui ont souri quand j'ai dit que Jeanne et Félicie ne savaient peut-être pas au juste si elles étaient effectivement déshonorées; cela peut sembler hardi, j'en conviens, à certaines gens, bonnes âmes, du reste, mais qui ne se souviennent point d'avoir été jamais sans savoir.

Il leur paraît, quand ils interrogent leur mémoire, que la science vint à leur jeune cervelle en même temps que la faculté de balbutier papa et maman pour la première fois.

Ainsi en est-il dans de certaines familles parisiennes. Je ne les blâme point pour cela, je les plains.

Qu'ils ne m'en veuillent point, cependant, si je leur apprends que l'innocence absolue peut exister dans d'autres familles, faites autrement que les leurs. Et que la même innocence, plus absolue encore, s'il n'était absurde de donner un comparatif à ce mot qui est par lui-même le plus complet des superlatifs, peut exister là où la famille fait défaut, c'est-à-dire là où l'enseignement manque.

La maison du drapier était un trou, la maison du greffier une pétaudière. Félicie avait été gardée par le silence et la solitude, Jeanne par l'horreur que lui inspirait l'imbécile débauche.

Et, puisqu'il faut le dire tout haut et en français, Gâteloup avait mis le doigt sur cette plaie étrange : *elles ne savaient pas si elles étaient déshonorées.*

Cela, au moment où elles sortaient de l'auberge maudite, la tête en feu, le cœur défaillant.

Au bout d'une centaine de pas, quoiqu'elles n'eussent échangé encore aucune parole, le travail fiévreux de leur esprit avait avancé leur maladie d'un degré : *elles se croyaient déshonorées.*

L'orage était encore au ciel, où les gros nuages noirs roulaient tumultueusement, vomissant la dernière averse. Du côté de l'est, une étroite bande d'azur éclairait l'horizon comme ces premières lueurs d'espoir qui étonnent le découragement. Félicie et Jeanne allaient tête baissée,

sans savoir et sans voir. Elles se tenaient par la main.

Elles passèrent ainsi le chemin de traverse de Sèvres à Paris, qui est maintenant la grande route de Versailles, et gagnèrent la propriété dite le *Moulin-sous-Parc*, dont une portion forme encore un îlot si verdoyant entre le bord de la rivière et le chemin de Saint-Cloud.

La route de halage était de l'autre côté de la rivière. Les peupliers du *Moulin-sous-Parc* venaient tout au bord de l'eau.

Le regard ou courant détourné pour faire tourner la roue suivait à peu près le tracé du chemin actuel de Saint-Cloud et faisait des alentours du moulin une petite île.

Jeanne et Félicie avaient franchi le pont de planches sans y prendre garde. Elles n'étaient jamais venues en ce lieu, qui, bien entendu, à cette heure, était silencieux et désert.

Elles s'arrêtèrent pour écouter minuit qui sonnait à l'église de Sèvres.

La pluie cessait ; la bande d'azur s'élargissait du côté de Paris et gagnait le milieu du ciel, chassant devant elle les derniers éclairs.

Félicie se laissa tomber sur ses genoux ; ce n'était pas pour prier. Jeanne se pencha pour la secourir, mais un sanglot la prit à la gorge et elle s'affaissa comme une morte.

L'endroit où elles s'étaient arrêtées formait un fourré très-épais, à droite du sentier battu et à quelques pas de l'eau.

— Pourquoi pleures-tu? demanda Félicie d'une voix que Jeanne n'avait jamais entendue.

— Oh! ma sœur! ma sœur! répondit Jeanne, sommes-nous perdues?

— Nous nous sommes perdues nous-mêmes! prononça lentement mademoiselle Lancesseur.

— Et pourtant, s'écria Jeanne, révoltée, je n'ai rien fait de mal.

Félicie dit :

— Nous étions des orgueilleuses. Te souviens-tu? je te disais : Avec ce poignard, je suis tranquille.

— Oh! les monstres! les monstres infâmes! gémit mademoiselle de Courtmantel.

Elle pressa à deux mains sa pauvre poitrine qui râlait.

— Je l'aimais bien, reprit Félicie, pensant tout haut. Il me semble que je l'aurais rendu bien heureux.

— Et moi! je ne vivais qu'en lui... Quand nous serons mortes, ma sœur, vont-ils nous maudire?

Elles n'avaient point échangé par la parole cette idée de mourir qui était en elles.

C'est la folie des désespérés. S'ils attendaient l'heure où revient le courage, il n'y aurait en ce monde que les suicides des malades et des furieux. Il faut de l'héroïsme pour attendre.

Félicie murmura cette banale impiété de toutes les agonies morales :

— Dieu nous pardonnera.

Et Jeanne ajouta :

— Ma sœur, faisons notre dernière prière. Tu as raison : Dieu nous pardonnera. Je souffre trop; j'ai hâte d'en finir.

Chose étrange, cela arrive souvent, cela arrive presque toujours, Dieu les entend prier à l'heure même où ils vont commettre le seul crime sans pardon.

Ils réclament, comme le droit imprescriptible de leur malheur, la seule grâce qui ne puisse pas être accordée!

Et si le cœur de Dieu peut saigner, le cœur de Dieu saigne à cette heure.

Mais qui sait la pensée, le repentir, l'expiation que Dieu clément permet entre l'acte même du suicide et le dernier soupir!

Félicie dit, tandis que sa main essayait le signe de la croix :

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

— Ainsi soit-il, répondit Jeanne.

— Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié... continua Félicie.

Sa voix s'arrêta dans sa gorge.

— Que votre règne arrive... poursuivit Jeanne.

Elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

— Dieu si bon, Dieu si doux, balbutia Jeanne, a-t-il pu permettre cela?

— Il ne faut pas blasphémer, murmura la sœur d'Hornes. C'était déjà péché que de mettre à la loterie, péché que de consulter la tireuse de cartes.

— Oh! l'interrompit Jeanne, si je pouvais le voir encore une fois! lui donner ce baiser qu'il m'a demandé en vain si souvent!...

— Tais-toi, sœur, tais-toi!

— Horace! mon Horace bien-aimé! mon cœur! tout mon cœur! me méprisera-t-il... et ne va-t-il pas épouser une autre femme?

Félicie se leva sur ses pieds.

La lune, débarrassée de son voile de nuages, jeta en ce moment de splendides rayons. A travers les arbres elles virent la Seine tout proche, dont les petites vagues prismatiques renvoyaient en mille facettes diamantées les blancs regards du croissant.

En même temps, un chant rauque, mais joyeux.

s'éleva de l'autre côté de l'île. C'était le meunier qui tirait les entraves de sa roue.

Il chantait à pleine poitrine et de tout son cœur.

Les deux fillettes se turent comme si ce chant eût insulté à leur deuil.

Et l'eau mugit tout à coup, tombant du déversoir sur les aubettes de la roue.

Et le moulin se mit à babiller son tic-tac monotone.

Des pas précipités résonnèrent au loin, vers le pont de Sèvres. On allait, on venait, on semblait chercher.

Le meunier psalmodiait :

En revenant de Bordeaux,
De Bordeaux par la Rochelle,
En chemin j'ai rencontré
Deux bien belles demoiselles,
Trou la la!
Trou la trou la trou la la!

— Il faut achever notre prière, dit Félicie.

— Ce sont eux, peut-être... murmura Jeanne. J'aurais voulu lui laisser un mot, un souvenir.

Félicie prononça d'une voix brisée :

— J'ai fait mon sacrifice. J'ai prié Dieu dans mon cœur, afin qu'il soit aimé par une autre comme je l'aimais... afin qu'il aime... afin qu'il soit heureux!

— Oh! moi, je ne peux pas! s'écria Jeanne.

En chemin j'ai rencontré
Deux bien belles demoiselles.
Faites-moi la charité
D'un baiser, mes tourterelles,
Trou la la!
Trou la trou la trou la la!

C'était notre meunier qui continuait.

Les pas allaient s'éloignant. Félicie était de nouveau à genoux et poursuivait, les mains jointes, les yeux en larmes :

— ... Que votre volonté soit faite sur la terre comme dans les cieux. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien...

— Nous ne mangerons plus de pain, soupira Jeanne. Et mon pauvre vieux père me donnera un regret, j'en suis bien sûre.

— Que Dieu bénisse mon père! pria Félicie, je crois qu'il m'aimait... Ne m'interromps plus, ma sœur...

— Qu'est-ce que cela? s'écria tout à coup mademoiselle de Courtmantel.

Félicie frissonna de la tête aux pieds.

La lune montrait au travers des arbres un objet noir qui flottait sur l'eau lentement, s'arrêtant parfois, embarrassé dans les herbes du rivage, puis reprenant sa course paresseuse.

Vous eussiez dit une forme humaine sous un manteau qui, gonflé d'air à demi, la soutenait à la surface de l'eau.

— Cela, dit Félicie, c'est un noyé.

Jeanne cacha son visage entre ses mains crispées.

— Tout à l'heure, pensa-t-elle, nous serons comme cela!

Le meunier rentrait et chantait :

Faites-moi la charité
D'un baiser, mes tourterelles.
Je garderai le secret
D'ici jusqu'à la Rochelle.
Trou la la!
Trou la trou la trou la la!

Le cadavre avait disparu, continuant sa lugubre traversée.

— ... Et pardonnez-nous nos péchés comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés...

— Oh! je ne leur pardonne pas, moi! dit Jeanne avec force. Qu'ils soient maudits jusque dans l'éternité, les lâches qui nous ont pris tant d'espoir, tant de jeunesse, tant de bonheur!

Félicie courba la tête. Peut-être qu'elle aussi avait peine à pardonner dans son cœur.

Mais quand elle releva, après un silence, son beau front de statue que les rayons de lune caressèrent comme un marbre, il n'y avait dans ses yeux que résignation et mansuétude.

— Moi, je pardonne, dit-elle, afin d'être pardonnée...

Jeanne, révoltée encore une fois, répéta :

— Non, non, non! jamais! jamais!

— ... Éloignez de nous la tentation, achevait Félicie avec ferveur, et délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

Elle se releva.

— Je suis prête, ma sœur, dit-elle.

Jeanne se tordait les mains.

— Mais je l'ai repoussé, plaida-t-elle dans sa détresse profonde, mais j'ai craché le baiser hideux qu'il voulait mettre sur mes lèvres, mais je sens mon cœur blanc et pur comme le jour de ma première communion!

Félicie répondit :

— Il ne s'agit pas de notre cœur... Es-tu prête à te présenter devant Horace, mon frère et ton fiancé?

Jeanne appuya ses deux mains contre sa poitrine, qui rendit un gémissement profond.

— C'est vrai, dit-elle, il était là, il savait que nous étions là! J'aime mieux mourir que de l'entendre me dire : Je ne vous connais plus!

— Ma sœur, murmura Félicie, si nous mourons pures, tant mieux, et que Dieu soit remercié!

— Si nous sommes pures, pourquoi mourir?

— Pour ne pas vivre méprisées et abandonnées, ma sœur.

Elles s'embrassèrent encore.

Puis elles marchèrent d'un pas ferme vers le rivage. Leurs mains étaient entrelacées, la tête de Jeanne s'appuyait sur l'épaule de Félicie.

La Seine coulait lente et limpide sous le ciel, bleu désormais comme un immense saphir.

La campagne, au loin, s'étendait, muette et si calme qu'on eût dit le silence de la mort.

La voix du meunier, passant par la fenêtre ouverte du moulin, qui radotait les deux notes mélancoliques de son blutoir, arrivait douce et presque mélodieuse :

> Je garderai le secret
> D'ici jusqu'à la Rochelle,
> Et ne rendrai le baiser
> Qu'à plus accorte et plus belle,
> Trou la la!
> Trou la trou la trou la la!

Comme le couplet finissait, deux pauvres voix murmurèrent :

— Adieu, mon Grégoire chéri!

— Adieu, mon bien-aimé Horace!

— Ma sœur, adieu!

— Et que Notre-Seigneur prenne pitié de nos âmes.

XX

Elles entrèrent dans les roseaux.

Dieu seul sait si elles eussent accompli l'acte fatal. Sévérin, dit Gâteloup, dans sa partialité pour les femmes, prétendit jusqu'à son dernier jour qu'un bon mouvement les eût préservées, et que de chères créatures comme elles ne pouvaient commettre un semblable crime.

Mais le suicide est un étrange forfait qui n'exclut ni la générosité ni l'honneur, c'est le crime des mauvaises heures. Sur dix créatures humaines, il y en a neuf qui ont écouté, quelque nuit, la voix de ce démon perfide.

En tout cas, Gâteloup, homme d'action, jugea plus prudent de ne pas attendre le bon mouvement, ne fût-ce que pour avoir le droit de dire que le bon mouvement serait venu.

Il mit à la place du bon mouvement Horace et Grégoire. Nos deux fillettes tombèrent, mais dans un océan de caresses et de baisers.

Expliquons-nous. En sortant du *Puits-sans-Vin*, nos amis s'étaient dispersés à la recherche des deux jeunes filles. Tous avaient vaguement la crainte d'un malheur, excepté Michel Travers, qui avait été témoin de tout et qui, ayant la certitude que la comédie entière ne contenait point de quoi fouetter un chat, n'aurait pas compris du tout un dénoûment funeste.

Ces gazetiers peuvent être très-spirituels, mais ce ne sont pas généralement des psychologistes de première force. Ayant mission d'amuser la foule, ils ont juste l'intelligence de la foule ; s'ils avaient plus d'intelligence que la foule, la foule aurait peur d'eux, ou dédain ou défiance.

Soyez sûrs que toute gazette qui se tire à deux cent mille exemplaires dépense juste, en moyenne, l'esprit de chacun de ses lecteurs; si elle en a de reste, elle le cache avec un soin religieux.

En ce genre de commerce, les sots sont ceux qui ont la maladresse de trop bien faire.

Mais les autres, qui n'étaient point gazetiers, avaient le droit de voir un peu plus loin que le bout de leur nez.

Ils cherchaient, le cœur serré par des transes confuses.

En sa qualité de Huron, Gâteloup tomba du premier coup sur la vraie piste. Au moment où le meunier mettait en mouvement sa mécanique et commençait sa chanson, il arriva au fourré où les deux chères fillettes disaient leurs patenôtres. Il ne fut ni étonné ni trop effrayé, parce qu'il avait tout prévu et qu'il croyait avoir les moyens de changer tout ce deuil en couleur de rose.

Au lieu de se montrer brusquement et de faire un sermon, ce qui eût été la première idée de bien des gens respectables de notre connaissance, il allongea le pas sur la route de Saint-Cloud, où il savait que Grégoire et Horace avaient pris de l'avance.

A cinq cents pas environ du *Moulin-sous-Parc*, il rencontra nos deux amis qui étaient en train de repêcher ce cadavre, enveloppé d'un manteau sombre, que nous avons vu déjà suivre paisiblement le fil de l'eau.

Nous prévenons le lecteur que ce cadavre est doublement de sa connaissance.

Gâteloup appela Horace et Grégoire. Remettant à plus tard l'examen du corps errant, on l'amarra solidement à la rive, et l'on se hâta vers le fourré du *Moulin-sous-Parc*.

En chemin on rencontra le peintre et la Basoche, d'abord, puis l'esprit français en personne sous l'espèce de Michel Travers, apprenti de M. Mercier, auteur du *Tableau de Paris*.

Au grand étonnement de Michel Travers, Gâteloup expliqua le petit coin de la théorie générale du cœur humain qui avait trait au cas des deux jeunes filles.

La double noce.

Pendant cela, ce diable de meunier chantait comme un loriot, Félicie priait, et Jeanne s'insurgeait.

Michel Travers fut d'abord incrédule, comme de raison. Dans les nombreux volumes de Mercier, son patron, il n'y avait pas un seul mot qui eût trait à de semblables bizarreries.

Or, le groupe éternel auquel Michel Travers appartient ne croit jamais ce qui est au-dessus de sa portée.

Mais comme nos amis, en définitive, arrivèrent dans les roseaux qui bordaient la rive assez à temps pour entendre la scène mélancolique qui devait clore la vie des deux pauvres fillettes, on put écouter, se rendre compte et convenir enfin que Jeanne et Félicie allaient bel et bien se tuer parce qu'*elles ne savaient pas si elles étaient déshonorées*.

Michel Travers n'eut pas un instant l'idée de servir cette portion de l'anecdote à ses lecteurs fidèles, la chose étant indigeste en soi, difficile à croire et surtout difficile à dire.

Voilà le fait, et je le dénonce hardiment : ces braves gens ne disent jamais ce qui est difficile à dire.

Ils coulent des jours filés d'or, de soie et de calicot à un sou, radotant éternellement la même banalité, qui éternellement plaît à la banale cohue.

Et ils gagnent leur vie, et ils sont connus souvent, parfois même célèbres, et ils méprisent l'épicier du coin, qui les idolâtre.

Je ne me plains pas que l'épicier les adore, c'est justice. Mais pourquoi méprisent-ils l'épicier?

En écoutant la suprême oraison de ces deux chères folles, en voyant la résignation de Félicie, qui était sublime et côtoyait un peu le comique, comme c'est l'habitude du sublime ; en admirant les charmantes révoltes de cette pauvre petite Jeanne, qui ne pouvait se mettre en tête qu'elle fût coupable, et qui cependant voulait mourir, parce que son Horace devait la croire coupable, nos deux fiancés pleuraient, riaient, tremblaient, aimaient.

Elles étaient si délicieusement jolies dans ce bois, avec leurs petits sourires qui rendaient aux rayons de la lune éclat pour éclat !

La Basoche et le peintre en vinrent à se dire :

— Ma foi, je crois qu'il faut aussi nous marier.

De sorte que quand Jeanne et Félicie marchè-

DÉPÔT LÉGAL
16
1886

La police devait descendre chez eux le lendemain. (Page 106.)

rent vers la mort, il n'y avait plus beaucoup de danger.

Mais que de baisers! mais que de larmes! mais comme on les consola! comme on les chérit! comme on leur dit sur tous les tons qu'elles étaient cent fois mieux adorées!

Félicie restait recueillie; la mélancolie survivait au péril. Jeanne dansait, Jeanne chantait, Jeanne était insolente de triomphe et d'allégresse.

Sainte Vierge! songez! elle était bien sûre à présent de n'avoir pas été déshonorée.

Maintenant que notre partie carrée d'amoureux est faite et bien faite, nous avons tant de choses à dire pour dénouer cette histoire, en apparence si simple, que nous ne savons par où commencer.

Pendant que nos deux jeunes ménages du lendemain causent ensemble gaiement, à la place même où Félicie et Jeanne, tout à l'heure, disaient si tristement leurs patenôtres, débarrassons-nous d'abord de ce lugubre manteau noir qui flottait au courant de l'eau.

Est-ce la part de la Morgue dans notre récit?

Non. — Regretterez-vous beaucoup le pauvre Jean-Fidèle Lancesseur, marchand drapier à l'image Saint-Médard et ancien prud'homme de la jurande des tisseurs de laine?

C'était lui, mort et bien mort.

Il portait avec lui, tout défunt qu'il était, la fortune de son fils et de sa fille : non point la fortune qu'il avait amassée par sa ladrerie légendaire, mais cette autre fortune, ce cadeau du hasard, le fameux billet de loterie où étaient inscrits les quatre numéros : 7, 13, 3, 90.

Quant à son vrai patrimoine, le contenu de sa cassette, enlevé par ce bon M. Bonafous (le bandit Lacaille), il était loin déjà. Il s'en allait au courant de l'eau, sur la barque qui emportait quatre cadavres.

Ce qu'il devint, nul ne le sut. Les *Mille et une Nuits* ont une certaine histoire de sequins changés en feuilles sèches. Cette parabole orientale s'applique presque toujours aux trésors maudits amassés par l'avarice.

Grâce au billet de loterie, lettre de change que l'État avait tant d'intérêt à ne jamais protester, nos deux jeunes couples furent riches.

Furent-ils heureux? Nous entendrons parler d'eux dans le courant de ce livre. Deux des petits enfants élevés par papa Sévérin, le digne homme qui tient tant de place dans notre introduction,

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

avaient droit de réclamer dans les deux ménages un double lien de parenté.

Qui donc encombra la Morgue parmi les cadavres assez nombreux que laisse après soi cette tragédie? Les deux débardeurs, ou Lacaille, leur capitaine, ou la Renaude? Peut-être, mais nous n'en avons rien su.

Qui donc! M. le baron de Guitry? — Ces bons gentilshommes avaient la vie dure. M. le baron de Guitry, vingt ans après ces aventures, se portait encore comme un charme et faisait le diable au café Valois contre les Cosaques, quoiqu'il fût plus que septuagénaire et ultra-pur.

Ce n'était pas un pleutre. Non-seulement il empêcha Sévérin, dit Gâteloup, d'être pendu haut et court pour sa belle conduite dans les événements de cette soirée, mais encore il lui prit d'un coup trente cachets d'un louis chacun, afin que ledit Gâteloup lui enseignât ce coup droit, main sur main, qui l'avait si galamment couché par terre.

Qui donc alla à la Morgue!

Ce ne fut pas le petit père Fortune ni maman Fortune, victime de son estomac. Ces deux honorables époux tinrent une maison d'usure et autres industries, après que le *Puits-sans-Vin* eut été démoli par ordonnance de police, — mesure qui fut motivée par les scandales de la chambre des Amours.

Ce ne fut pas cette alerte et obligeante mercière, madame Denis, qui avait été la pourvoyeuse la plus active du galant réduit. Comme elle portait des jupes, en définitive, Gâteloup, qui était une manière de chevalier, n'eut jamais le courage de mettre le pied sur elle.

Or, pour écraser ce genre de reptiles, il faut le talon. Ils glissent entre les mains de la justice, et l'indignation publique ne peut rien contre eux. Madame Denis alla bien un peu en prison pour détournement de mineures et semblables peccadilles, mais elle en sortit toujours plus fraîche, plus grassouillette et plus âpre au gain.

Sous la Terreur, elle tricota autour des guillotines; quand vint le Directoire, elle se fit *victime* et mit son argent, si loyalement conquis, dans les fournitures. Elle mourut dans son lit, pleine de jours et d'honneurs.

Car tous les châtiments ne sont pas de ce monde.

Mais qui donc descendit dans ce caveau trop étroit, trop obscur, placé sous la geôle du Châtelet? qui donc alla à la Morgue?

Graff? Shwartz? Kopf? Mehl? Les quatre braves Allemands n'avaient encore bu que la moitié de la considérable quantité de brandevin qu'il était de leur destinée d'absorber avant de glisser dans un monde meilleur. Tarteifle! ils eurent soif pendant tout l'empire.

Madame Soleil, la devineresse? Elle tira les cartes, sous la restauration, à M. le prince de Schwartzenberg.

Michel Travers? Allons donc! celui-là, petit esprit, petit cœur, grand œsophage, ricanera, espionnera, rongera jusqu'à la consommation des siècles.

Mais qui donc, à la fin? Il semble que nous avons passé tous nos personnages en revue, à peine nous reste-t-il ce bon M. de Courtmantel, truffé de ses Florival, de ses Clairval et de ses Grandval.

Ceux-là sont de l'Hôtel-Dieu, parfois, jamais de la Morgue.

La fortune de M. Champion-Maréchal, fermier général de la loterie et l'un des plus riches traitants de Paris, était évaluée à plusieurs millions de revenus. En présence des scandaleux et ignobles procès qui révèlent, de temps en temps, le prix auquel certains Turcarets d'aujourd'hui achètent leur écrasante opulence, nous n'avons pas le courage de porter des accusations trop sévères contre les financiers de l'ancien temps.

S'il est une chose repoussante et effrayante, c'est ce voile qui se soulève tout à coup, providentiellement, on peut le dire, et qui montre avec toutes ses souillures la peau nue des adorateurs du veau d'or.

Quelle que soit leur religion, et il est certain qu'une religion domine parmi ces effrontées harpies, ils sont la honte et l'effroi de ce siècle.

Ils volent, vautrés sur leurs monceaux de millions, ils volent dans toute la fangeuse acception du mot, avec autant d'âpreté, avec plus de préméditation et de passion que le filou, braconnier de foulards ou de montres.

Ils volent par habitude, par seconde nature, par besoin, par volupté!

Il en est un, dit-on, qui ne peut plus jouir de ce qu'il vole. C'est un cadavre ambulant, un spectre, une momie, animée de je ne sais quel souffle malfaisant. Il est hideux à voir. Sa peau grisâtre se dessèche sur ses os fiévreux, qui sont déjà des ossements; son haleine mortuaire épouvante ses proches. Il ne peut plus manger à ses propres festins, ni boire le vin merveilleux de ses caves, ni aimer celles qui voudraient se livrer à son agonie, ni s'étendre sur le somptueux duvet de sa couche.

Il est mort, dix fois mort, affreusement mort! Une seule fonction lui reste possible : le vol.

Et il vole plus, lui tout seul, que tous les bandits réunis de France et de Navarre.

Il appelle cela travailler, le travail le soutient. Il ne vit que par le travail...

Nous disions à l'instant que tous les châtiments ne sont pas de ce monde. Quel châtiment voulez-vous que le monde inflige à cette goule humaine, qui suce des tonnes de sang et ne les peut boire?

Pour punir certains forfaits, il faut la main de Dieu lui-même.

Et cependant il est des châtiments qui sont de ce monde.

M. Champion-Maréchal était un vulgaire lombard, dont les méfaits n'atteignaient point à ce raffinement du crime, à cette barbare hystérie de la rapine. Il pouvait manger ce qu'il volait.

Il jouissait du luxe, du jeu, du vin, des femmes. Ce n'est pas une excuse, assurément, mais c'est un argument. C'était un homme, l'autre est un monstre.

M. Champion-Maréchal avait un superbe hôtel à Paris, un palais à Florence, et des châteaux partout. Il vivait largement; on lui reprochait plus encore son faste insolent que sa cupidité.

Le faste des gens comme lui les sert d'ordinaire jusqu'au lendemain de leur mort.

Vers deux heures de nuit, le cabaret du *Puits-sans-Vin* était silencieux et désert. Tout y dormait, excepté les maîtres de céans, qu'une inquiétude légitime tenait éveillés.

Ils savaient bien que la police descendrait chez eux le lendemain, et ils tremblaient.

Vers deux heures de nuit, disons-nous, l'homme et la femme Fortune sortirent de la chambre et gagnèrent le jardin, qu'ils traversèrent, éclairés par une lanterne sourde. Papa Fortune ouvrit une porte de derrière et aida sa grosse moitié à descendre dans le fossé.

Au fond du saut-de-loup, juste sous la fenêtre de la chambre des Amours, ils trouvèrent M. Champion-Maréchal, que sa chute avait tué sur le coup.

Le financier avait le cou brisé, et sa tête s'écrasait entre ses deux épaules.

L'homme et la femme Fortune avaient leur projet arrêté d'avance, car ils ne prirent point la peine de tenir conseil.

Maître Nicolas saisit le cadavre par les épaules, sa femme en fit autant par les pieds, et ils commencèrent à traîner le malheureux Champion-Maréchal dans la boue, en suivant le saut-de-loup, vers Sèvres.

A quelque cinquante pas de là, il y avait un conduit voûté, fermé par une grille, qui menait les eaux du parc de Brimborion à la rivière, par-dessous la route de Meudon.

Papa Fortune avait apporté un ciseau à froid et un marteau. Il descella la grille, et le cadavre fut poussé dans l'égout, à la grâce de Dieu.

Puis, la grille fut replacée tant bien que mal, et le ménage Fortune alla se mettre au lit.

La fange d'un égout, tel fut le lit de parade où l'un des plus opulents financiers de ce temps dormit sa première nuit mortuaire.

Ce ne fut pas tout: l'orage reprit vers le matin, et un grand courant s'établit dans le canal souterrain. Le corps fut charrié jusqu'à la Seine, trouvé par des pêcheurs et porté au caveau du Châtelet, — à la Morgue.

Là, après plusieurs jours, le fils du traitant, M. Champion de Saint-Étienne, maître des requêtes, celui-là même qui accompagnait le contrôleur général Foulon, le 22 juillet, après la prise de la Bastille, et qui échappa si miraculeusement à la mort, se rendit au Châtelet pour reconnaître son père.

Nous avons dû dire que le caveau, très-mal éclairé et manquant des aménagements indispensables, n'avait qu'un seul judas, par lequel les intéressés faisaient leur choix entre les cadavres. On se plaignait depuis longtemps déjà de cet état de choses barbare. On devait s'en plaindre longtemps encore.

Quand M. Champion de Saint-Étienne se présenta, il y avait cinq corps entassés pêle-mêle. Il regarda fort attentivement, comme c'était son devoir, et désigna l'un des cadavres, puis il se retira, ordonnant de porter les restes de son père chez le docteur Bridot, célèbre par son habileté comme embaumeur.

Le docteur Bridot, heureux et fier d'exercer son talent sur un si digne sujet, se surpassa et fit une admirable momie.

Quant aux causes qui avaient amené la mort du traitant, M. Champion de Saint-Étienne, son fils, et madame de Varennes, sa fille, convinrent de ne les point ébruiter.

L'affaire fut étouffée à prix d'argent.

Et, un beau matin, la magnifique momie du docteur Bridot fut exposée sur un lit de deuil qui semblait fait pour un prince, dans le grand salon de l'ancien hôtel de Guéménée, acheté récemment par le défunt.

Pendant tout un jour, M. Champion-Maréchal fut exposé à la vénération des curieux et des passants qui vinrent lui jeter de l'eau bénite.

A la porte, il y avait un valet qui donnait le nom et l'adresse de l'embaumeur.

Notre temps n'a pas du tout inventé la réclame.

Vers le soir, M. de Saint-Étienne et madame

de Varennes, qui avaient passé la journée à s'occuper des funérailles, dont les préparatifs atteignaient et dépassaient les splendeurs de l'enterrement d'un roi, vinrent rendre visite à leur père.

Ils poussèrent tous deux un cri de surprise et s'élancèrent dans leurs carrosses pour retourner au Chatelet.

Sur leur demande, on leur permit de mettre l'œil au judas du caveau. Le caveau était vide, les corps avaient été jetés quarante-huit heures auparavant à la voirie.

Ils allèrent à la voirie et reculèrent devant l'horreur de ce fumier humain.

La momie si bien réussie par le docteur Bridot n'était point leur père. Leur père dormait dans la fosse commune.

Le docteur Bridot avait fait son devoir et embaumé ce qu'on lui avait apporté. On lui avait apporte le corps d'un pauvre malheureux, nommé Joseph Lunot, enson vivant mendiant à la porte de Saint-Germain l'Auxerrois.

Et comme on ne pouvait pas perdre les frais faits pour de si belles funérailles, Joseph Lunot fut impérialement enterré.

Il eut un char traîné par huit chevaux et haut comme une cathédrale. Il eut des pleureuses et tout un bataillon de croque-morts.

Il eut des cantiques, de l'orgue, des roulements de tambours voilés de gaze et des coups de mousquet.

Il eut des discours où l'on parla de la noblesse qui s'en allait, de la bourgeoisie qui grandissait.

Il eut aussi les sourdes malédictions de la foule.

Il eut enfin un caveau dallé de marbre, un cercueil d'argent massif et un mausolée.

Il était mort, peut-être, faute d'un pain de quatre sous.

M. Champion de Saint-Étienne et madame de Varennes adressèrent requête au parlement, pour que le caveau du Châtelet fût décemment amendé.

On dépensa moins d'argent pour notre double noce que pour ce simple enterrement, mais ce fut plus gai, et il n'y eut point substitution de personne.

Jeanne et Félicie avaient désormais, Dieu merci, de quoi payer la paroisse, le notaire et le traiteur.

Michel Travers fit la chanson d'épithalame; Sévérin, dit Gâteloup, la mit en musique et la chanta de la merveilleuse voix qu'il avait.

Après quoi, il but son soûl, comme un philosophe qu'il était, et donna sa démission sous la table.

FIN DE LA CHAMBRE DES AMOURS

LA VAMPIRE

AVANT-PROPOS

Ceci est une étrange histoire dont le fond, rigoureusement authentique, nous a été fourni comme les neuf dixièmes des matériaux qui composent ce livre, par le manuscrit du « papa Sévérin. »

Mais le hasard, ici, est venu ajouter aux renseignements exacts donnés par l'excellent homme d'autres renseignements qui nous ont permis d'expliquer certains faits que notre héroïque bonne d'enfants des Tuileries regardait comme franchement surnaturels.

Ces éclaircissements, grâce auxquels ce drame fantastique va passer sous les yeux du lecteur dans sa bizarre et sombre réalité, sont puisés à deux sources : une page inédite de la correspondance du duc de Rovigo, qui eut, comme on sait, la confiance intime de l'empereur et qui fut chargé, pendant la retraite de Fouché (1802-1804), de contrôler militairement la police générale, dont les bureaux étaient administrativement réunis au département de la justice, dirigé par le grand-juge Régnier, duc de Massa.

Ceci est la première source. La seconde, tout orale, consiste en de nombreuses conversations avec le respectable M. G..., ancien secrétaire particulier du comte Dubois, préfet de police à la même époque.

Nous nous occuperons peu des événements politiques, intérieurs, qui tourmentèrent cette période, précédant immédiatement le couronnement de Napoléon. Saint-Rejant, Pichegru, Moreau, la machine infernale n'entrent point dans notre sujet, et c'est à peine si nous verrons passer ce gros homme, Brutus de la royauté, audacieux et solide comme un conjuré antique : Georges Cadoudal.

Les guerres étrangères nous prendront encore moins de place. On n'entendait en 1804 que le lointain canon de l'Angleterre.

Nous avons à raconter un épisode historique il est vrai, mais bourgeois, et qui n'a aucun trait ni à l'intrigue du cabinet ni aux victoires et conquêtes.

C'est tout bonnement une page de la biographie secrète de ce géant qu'on nomme Paris et qui, en sa vie, eut tant d'aventures!

Laissons donc de côté les cinq cents volumes de mémoires diffus qui disent le blanc et le noir sur cette grande crise de notre Révolution, et tournant le dos au château où la main crochue de ce bon M. Bourrienne griffonne quelques vérités parmi des monceaux de mensonges bien payés, plongeons-nous de parti pris dans le fourré le plus profond de la forêt parisienne.

Nous avons l'espoir que le lecteur n'aura pas oublié cette touchante et sereine figure qui traverse les pages de notre introduction. Il n'y a que des récits dans ce livre : notre préface elle-même était encore un récit, dont le héros se nommait le « papa Sévérin. »

Nous avons la certitude que le lecteur se souvient d'une autre physionomie, tendre et bonne aussi, mais d'une autre manière, moins austère et plus mâle, plus tourmentée, moins pacifique surtout : le chantre de Saint-Sulpice, le prévôt d'armes qui, dans *la Chambre des Amours*, enseigna si rudement ce beau coup droit, dégagé main sur main, à M. le baron de Guitry, gentilhomme de la chambre du roi Louis XVI.

Un Sévérin aussi : Sévérin, dit Gâteloup.

Ce Gâteloup, presque vieillard, et papa Sévérin presque enfant, vont avoir des rôles dans cette histoire.

L'un était le père de l'autre.

Et s'il m'était permis de descendre encore plus avant dans nos communs souvenirs, je vous rappellerais cette chère petite famille, composée de cinq enfants qui ne se ressemblaient point, et dont papa Sévérin était *la bonne* aux Tuileries : Eugénie, Angèle et Jean qui avaient le même âge, Louis et Julien, des bambins.

Ces cinq êtres, abandonnés, orphelins, mais à qui Dieu clément avait rendu le meilleur des pères, reviendront tous et chacun sous notre plume. Ils forment à eux cinq, dans la personne de leurs parents, la légende lamentable du suicide.

Papa Sévérin avait dit en montrant Angèle, la plus jolie de ces petites filles, et celle dont la précoce pâleur nous frappa comme un signe de fatalité :

— Celle-ci tient à ma famille par trois liens.

Il avait ajouté, ce jour où la fillette jetait ses regards avides à travers les glaces de la Morgue :

— Elle a déjà l'idée...

Car papa Sévérin croyait à la transmission d'un héritage fatal.

Notre histoire va montrer la première des trois Angèle.

Notre histoire va montrer aussi les tables de marbre toutes neuves et vierges encore de tout contact mortel. Nous y verrons quelle fut l'étrenne de la Morgue du Marché-Neuf.

Tout cela à propos d'un adorable et impur démon qui ressuscita un instant, au beau milieu de Paris et près du berceau de notre « siècle des lumières, » les plus noires superstitions du moyen âge.

I

LA PÊCHE MIRACULEUSE

Le commencement du siècle où nous sommes fut beaucoup plus légendaire qu'on ne le croit généralement. Et je ne parle pas ici de cette immense légende de nos gloires militaires, dont le sang républicain écrivit les premières pages au bruit triomphant de la fanfare marseillaise, qui déroula ses chants à travers l'éblouissement de l'empire et noya sa dernière strophe — un cri splendide — dans le grand deuil de Waterloo.

Je parle de la légende des conteurs, des récits qui endorment ou passionnent la veillée, des choses poétiques, bizarres, surnaturelles, dont le scepticisme du dix-huitième siècle avait essayé de faire table nette.

Souvenons-nous que l'empereur Napoléon I^er^ aimait à la folie les brouillards rêveurs d'Ossian, passés par M. Baour au tamis académique. C'est la légende guindée, roidie par l'empois; mais c'est toujours la légende.

Et souvenons-nous aussi que le roi légitime des pays légendaires, Walter Scott, avait trente ans quand le siècle naquit.

Anne Radcliffe, la sombre mère de tant de mystères et de tant de terreurs, était alors dans tout l'éclat de cette vogue qui donna le frisson à l'Europe. On courait après la peur, on recherchait le ténébreux. Tel livre sans queue ni tête obtenait un frénétique succès rien que par la description d'une oubliette à ressort, d'un cimetière peuplé de fantômes à l'heure « où l'airain sonne douze fois » ou d'un confessionnal à double fond bourré d'impossibilités horribles et lubriques.

C'était la mode; on faisait à ces fadaises une toilette de grands mots, appartenant spécialement à cette époque solennelle; on mettait le tout comme une purée sous le héros, cuit à point, qui était un « cœur vertueux, » une « âme sensible, » daignant croire au « souverain maître de l'univers » et aimant à voir lever l'aurore.

Le contraste de ces confitures philosophiques et de ces sépulcrales abominations formait un plat hybride, peu comestible, mais d'un goût étrange qui plaisait à ces jolies dames, vêtues si drôlement, avec des bagues aux orteils, la ceinture au-dessus du sein, la hanche dans un fourreau de parapluie et la tête sous une gigantesque feuille de chicorée.

Paris a toujours adoré d'ailleurs les contes à dormir debout, qui lui procurent la délicieuse sensation de la chair de poule. Quand Paris était encore tout petit, il avait déjà nombre d'histoires à faire frémir, depuis la coupable association formée entre le barbier et le pâtissier de la rue des Marmousets, pour le débit des vol-au-vent de gentilshommes, jusqu'à la boucherie galante de la maison du cul-de-sac Saint-Benoît, dont les murs démolis avaient plus d'ossements humains que de pierres.

Et depuis si longtemps, à cet égard, Paris a peu changé.

Aux premiers mois de l'année 1804, il y avait dans Paris une vague et lugubre rumeur, née de ce fait que des pêches miraculeuses avaient lieu depuis quelque temps à la pointe orientale de l'île Saint-Louis, en tournant un peu vers le sud-est, non loin de l'endroit où les bains Petit réunissent aujourd'hui, dans les mois d'été, l'élite des tritons parisiens.

C'est chose rare qu'un banc de poisson dans Paris. Tant d'hameçons, tant de nasses, tant d'engins divers sont cachés sous l'eau entre Bercy et Grenelle, que les goujons seuls, d'ordinaire, et les imprudents barbillons se hasardent dans ce parcours semé de périls. Vous n'y trouveriez ni une carpe, ni une tanche, ni une perche, et si parfois un brochet s'y engage, c'est que ce requin d'eau douce a le caractère tout particulièrement aventureux.

Aussi la gent pêcheuse faisait-elle grand bruit de l'aubaine envoyée par la Providence aux citoyens amateurs de la ligne, de l'épervier et du carrelet. Sur un parcours d'une centaine de pas, depuis l'égout de Bretonvilliers jusqu'au quai de la Tournelle, tout le long du quai de Béthune, vous auriez vu, tant que le jour durait, une file de vrais croyants, immobiles et silencieux, tenant la ligne et suivant d'un œil inquiet le bouchon flottant au fil de l'eau.

Dire que tout le monde emplissait son panier serait une imposture. Les bancs de poisson, à Paris, ne ressemblent guère à ceux de nos côtes;

mais il est certain que çà et là un heureux gaillard piquait un gros brochet ou un barbillon de taille inusitée. Les goujons abondaient, les chevaignes tournoyaient à fleur d'eau, et l'on voyait glisser dans l'onde trouble ces reflets pourprés qui annoncent la présence du gardon.

Ceci en plein hiver et alors que d'habitude les poissons parisiens, frileux comme des marmottes, semblent déserter la Seine pour aller se chauffer on ne sait où.

En apparence, il y a loin de cette joie des pêcheurs et de cette folie du poisson à la rumeur lugubre dont nous avons annoncé la naissance. Mais Paris est un raisonneur de première force ; il remonte volontiers de l'effet à la cause, et Dieu sait qu'il invente parfois de bien drôles de causes pour les plus vulgaires effets.

D'ailleurs, nous n'avons pas tout dit. Ce n'était pas exclusivement pour pêcher du poisson que tant de lignes suspendaient l'amorce le long du quai de Béthune. Parmi les pêcheurs de profession ou d'habitude qui venaient là chaque jour, il y avait nombre de profanes, gens d'aventures et d'imagination qui visaient à une tout autre proie.

Le Pérou était passé de mode et l'on n'avait pas encore inventé la Californie. Les pauvres diables qui courent après la fortune ne savaient trop où donner de la tête et cherchaient leur vie au hasard.

L'Europe ingrate ne sait pas le service que lui rendent ces féeriques vésicatoires qui se nomment sur la carte du monde San-Francisco, Monterey, Sydney ou Melbourne.

Il y avait bien la guerre, en ce temps-là, mais à la guerre on gagne plus de horions que d'écus, et les aventuriers modèles, les « vrais chercheurs d'or » font rarement les bons soldats de la bataille rangée.

Il y avait là, sous le quai de Béthune, des poëtes déclassés, des inventeurs vaincus, d'anciens don Juan, banqueroutiers de l'industrie d'amour qui s'étaient cassé bras et jambes en voulant grimper à l'échelle des femmes, des hommes politiques dont l'ambition avait pris racine dans le ruisseau, des artistes souffletés par la renommée, — cette cruelle ! — des comédiens honnis, des philanthropes maladroits, des génies persécutés, et ce notaire qui est partout, même au bagne, pour avoir accompli son sacerdoce avec trop de ferveur.

Nous le répétons, de nos jours, tous ces braves eussent été dans la Sonore ou en Australie, qui sont de bien utiles pays. En l'année 1804, s'ils grelottaient les pieds dans l'eau, sondant avec mélancolie le cours troublé de la Seine, c'est que la légende plaçait au fond de la Seine un fantastique Eldorado.

Au coin de la rue de Bretonvilliers et du quai, il y avait un petit cabaret de fondation nouvelle qui portait pour enseigne un tableau, brossé naïvement par un peintre étranger à l'Académie des beaux-arts.

Ce tableau représentait deux sujets fraternellement juxtaposés dans le même cadre.

Premier sujet : Ezéchiel en costume de *ravageur*, faisant tourner d'une main sa sébile, au fond de laquelle on voyait briller des pièces d'or, et relevant de l'autre une ligne, dont la gaule, pliée en deux, supportait un monstre marin copié sur nature dans le récit de Théramène.

Ezéchiel était le nom du maître du cabaret.

Second sujet : Ezéchiel en costume de maison, éventrant, dans le silence du cabinet, le monstre dont il est question ci-dessus et retirant de son ventre une bague chevalière ornée d'un brillant qui reluisait comme le soleil.

Il est juste d'ajouter que la bague était passée à un doigt et que le doigt appartenait à une main. Le tout avait été avalé par le monstre du récit de Théramène, sans mastication préalable et avec une évidente volupté dont témoignait encore :

Sa croupe recourbée en replis tortueux.

Les deux sujets jumeaux n'avaient qu'une seule légende qui disait en lettres mal formées :

A la Pêche miraculeuse.

Le lecteur commence peut-être à comprendre la connexité existant entre le fameux banc de poisson de l'île Saint-Louis et cette rumeur funèbre qui courait vaguement dans Paris.

Nous ne lui marchanderons point, du reste, le chapitre des explications.

Mais, pour le moment, il nous faut dire que tout Paris connaissait l'aventure d'Ezéchiel représentée par le tableau, aventure authentique, acceptée, populaire, et dont personne ne se serait avisé de mettre en doute l'exactitude avérée.

En effet, avec le produit de la vente de ce bijou trouvé dans l'estomac du monstre, Ezéchiel avait monté, au vu et au su de tout le monde, son établissement de cabaretier.

Et comme il avait découvert le premier ce Pérou en miniature, ce gisement de richesses subaquatiques, il était permis à l'imagination des badauds d'enfiler à son sujet tout un chapelet d'hypothèses dorées. Son nom indiquait une origine israélite, et l'on sait la bonne réputation accordée à l'ancien peuple de Dieu par la classe

Ce tableau représentait deux sujets fantastiquement juxtaposés dans le même cadre. (Page 111.)

ouvrière. On parlait déjà d'un caveau où Ezéchiel amoncelait des trésors.

Les autres étaient venus quand la veine aurifère était déjà écrémée; les autres, pêcheurs naïfs ou pêcheurs d'aventures : les poëtes, les inventeurs, les don Juan battus, les industriels tombés, les artistes manqués, les comédiens fourbus, les philanthropes usés jusqu'à la corde, les génies piqués aux vers — et le notaire n'avaient eu pour tout potage que les restes de cet heureux Ezéchiel.

Ils étaient là, non point pour le poisson qui foisonnait réellement d'une façon extraordinaire, mais pour la bague chevalière dont le chaton en brillants reluisait comme le soleil.

Ils eussent volontiers plongé tête première pour explorer le fond de l'eau, si la Seine, jaune, haute, rapide et entraînant dans sa course des tourbillons écumeux, n'eût pas défendu les prouesses de ce genre.

Ils apportaient des sébiles pour *ravager* le bas de la berge dès que l'eau abaisserait son niveau.

Ils attendaient, consultant l'étiage d'un œil fiévreux, et voyant au fond de l'eau des amas de richesses.

Ezéchiel, assis à son comptoir, leur vendait de l'eau-de-vie et les entretenait avec soin dans cette opinion qui achalandait son cabaret. Il était éloquent, cet Ezéchiel, et racontait volontiers que la nuit, au clair de la lune, il avait vu, de ses yeux, des poissons qui se disputaient des lambeaux de chair humaine à la surface de l'eau.

Bien plus, il ajoutait qu'ayant noyé ses lignes de fond, amorcées de fromage de Gruyère et de sang de bœuf, en aval de l'égout, il avait pris une de ces anguilles courtes, replètes et marquées de taches de feu qu'on rencontre en Loire entre Paimbœuf et Nantes, mais qui sont rares en Seine, autant que le merle blanc dans nos vergers : une lamproie, ce poisson cannibale, que les patriciens de Rome nourrissaient avec de la chair d'esclave.

D'où venait l'abondante et mystérieuse pâture qui attirait tant d'hôtes voraces précisément en ce lieu?

Cette question était posée mille fois tous les jours, les réponses ne manquaient point. Il y en avait de toutes couleurs ; seulement, aucune n'était vraisemblable ni bonne.

Cependant, le cabaret de la *Pêche miraculeuse* et son maître Ezéchiel prospéraient. L'enseigne faisait fortune comme presque toutes les choses à double entente. Elle flattait à la fois, en effet, les

40

Dire que tout le monde emplissait son panier excepté mon hameçon. (Page 110.)

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DÉPÔT LÉGAL IMPR.

pêcheurs sérieux, les pêcheurs de poissons, et cette autre catégorie plus nombreuse, les pêcheurs de chimères, poëtes, peintres, comédiens, trouveurs, industriels, bourreaux de femmes en disponibilité et le notaire.

Chacun de ceux-là espérait à tout instant qu'un solitaire de mille louis allait s'accrocher à son hameçon.

Et vis-à-vis de la rangée des pêcheurs, il y avait, de l'autre côté de la rivière, une rangée de badauds qui regardaient de tous leurs yeux. Les cancans allaient et venaient, les commentaires se croisaient : on fabriquait là assez de bourdes pour désaltérer tout Paris, incessamment altéré de choses vraies qui n'ont pas le sens commun.

Je dis choses vraies, parce que, soyez bien persuadés de cela, sous toute rumeur populaire, si absurde qu'elle puisse paraître, un fait réel se cache toujours.

L'opinion la plus accréditée, sinon la plus vraisemblable, se résumait en un mot qui sollicitait énergiquement les imaginations et valait à lui seul deux ou trois des plus ténébreux livres de madame Anne Radcliffe. Ce mot était plus sombre que le titre fameux *le Confessionnal des pénitents noirs*. Ce mot était plus mystérieux que les *Mystères du château des Pyrénées*, que les *Mystères d'Udolphe* et que les *Mystères de la caverne des Apennins*; il sonnait le glas, il flairait la tombe.

Ce mot, sincèrement appétissant pour les esprits inquiets, curieux, avides, pour les femmes, pour les jeunes gens, pour tous les curieux de terreur et d'horreur, c'était la VAMPIRE.

Notre éducation au sujet de ces funèbres pages du merveilleux en deuil a peu marché depuis lors. On a bien écrit quelques-uns de ces livres qui dissertent sans expliquer, qui compilent sans condenser et qui relient en de gros volumes le pâle ennui de leurs pages didactiques, mais il semblerait que les savants eux-mêmes, ces braves de la pensée, abordent avec un esprit troublé les redoutables questions de démonologie. Parmi eux, les croyants ont un peu physionomie de maniaques, et les incrédules restent mouillés de cette sueur froide, le doute, qui communique à coup sûr l'ennui contagieux.

Je cherche, et je ne trouve pas dans mes souvenirs d'enfant le titre du prodigieux bouquin qui prononça pour la première fois à mes yeux le mot *Vampire*. Ce n'était pas un décourageant article de revue, ce n'était pas une tranche de ce pain banal qu'on émiette dans les dictionnaires ; c'était

un pauvre conte allemand, plein de sève et de fougue sous sa toilette de naïveté empesée. Il racontait bonnement, presque timidement, des histoires si sauvages, que j'en ai encore le cœur serré.

Je me souviens qu'il était en trois petits volumes, et qu'il y avait une gravure en taille-douce à la tête de chaque tome.

Elles ne valaient pas un prix fou, mais, Seigneur Dieu, comme elles faisaient frémir!

La première gravure en taille-douce, calme et paisible comme le prologue de tout grand poëme, représentait... j'allais dire Faust et Marguerite à leur première rencontre.

Il n'y avait rien là qu'un jeune homme regardant une jeune fille, et cela vous mettait du froid dans les veines, tant Marguerite subissait manifestement le magnétisme fatal qui jaillissait en gerbes invisibles de la prunelle de Faust!

Pourquoi ne garderions-nous pas ces noms : Faust et Marguerite? Qu'est le chef-d'œuvre de Gœthe, sinon la splendide mise en scène de l'éternel fait de vampirisme qui, depuis le commencement du monde, a desséché et vidé le cœur de tant de familles?

Donc Faust regardait Marguerite. — Et c'était une noce, figurez-vous, une noce de campagne où Marguerite était la Fiancée et Faust un invité de hasard. On dansait sur l'herbe parmi des buissons de roses.

Les parents imprudents et le marié aussi, car il avait le bouquet au côté, le pauvre jeune rustre, contemplaient avec admiration Faust qui faisait valser Marguerite.

Faust souriait; la tête charmante de Marguerite allait se penchant sur son épaule, vêtue du dolman hongrois.

Et sur le buisson de roses qui fleurissait au premier plan, il y avait un large filet dodécagone : une toile d'araignée, au centre de laquelle l'insecte monstrueux qu'on appelle aussi la vampire suçait à loisir la moelle d'une mouche prisonnière...

C'était tout pour la gravure en taille-douce. Au texte maintenant.

La plume peint mieux que le crayon. — Ce sont des plaines immenses que la vieille forteresse d'Ofen regarde par-dessus le Danube, qui la sépare de Pesth la moderne.

De Pesth jusqu'aux forêts Baconier, le long de la Theiss bourbeuse et tumultueuse, c'est la plaine, toujours la plaine, sans limites comme la mer.

Le jour, le soleil sourit à cet océan de verdure, et la brise heureuse caresse en se jouant l'incommensurable champ de maïs, qui est la Hongrie du sud.

La nuit, la lune glisse au-dessus de ces muettes solitudes. Là-bas, les villages ont soixante mille âmes, mais il n'y a point de hameaux. Le souvenir de la guerre avec le Turc agglomère encore les rustiques habitations, abritées comme les troupeaux de moutons au bercail, derrière la tour ventrue coiffée du dôme oriental et armée de canons hors d'usage.

C'est la nuit. Les morts vont vite au pays magyare comme en Allemagne, mais ils vont en chariot et non à cheval.

C'est la nuit. La lune pend à la coupole d'azur, regardant passer les nues qui galopent follement.

L'horizon plat s'arrondit à perte de vue, montrant çà et là un arbre isolé ou la bascule d'un puits relevée comme une potence.

Un char attelé de quatre chevaux à tous crins passe rapide comme la tempête : un char étrange, haut sur roues, moitié valaque, moitié tartare, et dont l'essieu jette des cris éclatants.

Avez-vous reconnu ce hussard dont le dolman flotte à la brise? — Et cette enfant, cette douce et blonde fille? Les morts vont vite : les clochers de Czegled ont fui au lointain, et les tours de Keczkemet et les minarets de Szegedin. Voici les fières murailles de Temesvar, puis, là-bas, Belgrade, la cité des mosquées...

Mais le char ne va pas jusque-là. Sa roue a touché les tables de marbre du dernier cimetière chrétien ; sa roue se brise. Faust est debout, portant Marguerite évanouie dans ses bras...

La seconde gravure en taille-douce, oh! je m'en souviens bien! représentait l'intérieur d'une tombe seigneuriale dans le cimetière de Petervardein : une longue file d'arceaux où se mourait la lueur d'une seule lampe.

Marguerite était couchée sur un lit qui ressemblait à un cercueil. Elle avait encore ses habits de fiancée. Elle dormait.

Sous les arceaux, éclairés vaguement, une longue file de cercueils, qui ressemblaient à des lits, supportaient de belles et pâles statues, couchées et dormant l'éternel sommeil.

Toutes étaient vêtues en fiancées; toutes avaient autour du front la couronne de fleur d'oranger. Toutes étaient blanches de la tête aux pieds, sauf un point rouge au-dessous du sein gauche : la blessure par où Faust-Vampire avait bu le sang de leur cœur.

Et Faust, il faut bien le dire, se penchait au-dessus de Marguerite endormie : le beau Faust, le valseur admiré, le tentateur et le fascinateur.

Il était hâve; sans son costume de hussard vous ne l'auriez point reconnu; les ossements de son crâne n'avaient plus de cheveux, et ses yeux, ses

yeux si beaux, manquaient à leurs orbites vides.

C'était un cadavre, ce Faust, et, chose hideuse à penser, un cadavre ivre!

Il venait d'achever sa lugubre orgie : il avait bu tout le sang du cœur de Marguerite!

Et le texte? Ma foi, je ne sais plus. Ce second tome était bien moins amusant que le premier. Le vampire hongrois s'ennuie chez lui comme don Juan l'Espagnol, comme l'Anglais Lovelace, comme le Français, bourreau des cœurs, quel que soit son nom. Tous ces coquins-là tuent platement, comme des pleutres qu'ils sont au fond. Ils ne valent qu'avant l'assassinat. Je n'ai jamais pu découvrir, pour ma part, la grande différence qu'il y a entre ce pauvre Dumolard, vampire des cuisinières, et don Juan grand seigneur. La statue du commandeur elle-même ne me semble pas plus forte que la guillotine.

Et s'il est un maraud capable de plaider la cause aux trois quarts perdue de la guillotine, c'est don Juan.

Passons à la troisième gravure en taille-douce, et qu'on me décerne un prix de mémoire!

Celle-là était la statue du commandeur, la guillotine, tout ce que vous voudrez.

Personne n'ignore qu'un bon vampire était invulnérable et immortel, comme Achille, fils de Pelée, à la condition de n'être point blessé à un certain endroit et d'une certaine façon. Le fameux vampire de Debreczin vécut et mourut, pour mieux dire, pendant quatre cent quarante-quatre ans. Il vivrait encore si le professeur Hemsor ne lui eût plongé dans la région cardiaque un fer à gaufrer rougi préalablement au feu.

C'est là une recette bien connue et qui, au premier aspect, ne nous semble pas dépourvue d'efficacité.

La troisième gravure montrait le vrai cercueil de Faust, où il reposait peut-être depuis des siècles, gardant la bizarre permission de se relever certaines nuits, de revêtir son costume de hussard, toujours propre et fort élégant, pour aller à la chasse de Marguerite.

Faust était là, le monstre! avec ses yeux brillants et ses lèvres humides. Il cuvait le sang de Marguerite, couchée un peu plus loin.

Les gens de la noce avaient, je ne sais trop comment, découvert sa retraite. On avait apporté un fourneau de forge, on avait fait rougir une vaillante barre de fer, et le fiancé la passait à deux mains, de tout son cœur, au travers de l'estomac du vampire, qui n'avait garde de protester.

Et Marguerite s'éveillait là-bas, comme si la mort de son bourreau lui eût rendu la vie.

Voilà ce que disait et ce que contenait mon vieux bouquin en trois petits tomes. Et je déclare que les articles des recueils savants ne m'en ont jamais tant appris sur les vampires.

J'ajoute que les badauds de Paris, en l'an 1804, étaient à peu près de notre force, au bouquin et à moi : ce qui donne la mesure de ce que pouvait être leur opinion au sujet de cet être mystérieux que la frayeur publique avait baptisé : *la Vampire*.

II

SAINT-LOUIS-EN-L'ÎLE

La vampire existait, voilà le point de départ et la chose certaine : que ce fût un monstre fantastique comme certains le croyaient fermement, ou une audacieuse bande de malfaiteurs réunis sous cette raison sociale, comme les gens plus éclairés le pensaient, la vampire existait.

Depuis un mois il était bruit de plusieurs disparitions. Les victimes semblaient choisies avec soin parmi cette population flottante et riche qu'un intervalle de paix amenait à Paris. On parlait d'une vingtaine d'étrangers pour le moins, tous jeunes, tous ayant marqué leur passage à Paris par de grandes dépenses, et qui s'étaient éclipsés soudain sans laisser de traces.

Y en avait-il vingt en effet? La police niait. La police eût affirmé volontiers que ces rumeurs n'avaient pas l'ombre de fondement et qu'elles étaient l'œuvre d'une opposition qui devenait de jour en jour plus hardie.

Mais l'opinion populaire s'affermit d'autant mieux que les dénégations de la police sont plus précises. Dans les faubourgs, ce n'était pas de vingt victimes que l'on parlait, on comptait les victimes par centaines.

A ce point qu'on affirmait l'existence d'un ténébreux charnier situé au bord du fleuve. On ne savait, il est vrai, où ce charnier pouvait être caché; on objectait même des impossibilités matérielles, car il eût fallu supposer que le fleuve communiquait directement avec cette tombe, pour expliquer le phénomène de la pêche miraculeuse. Et comment admettre la présence d'un canal inconnu aux gens du quartier?

Dans la saison d'été, la Seine abandonne ses rives et livre à tous regards le secret de ses berges.

C'était assurément là une objection frappante et qui venait à l'appui de l'outrageuse invraisemblance du fait en lui-même; une oubliette au dix-neuvième siècle!

Les sceptiques avaient beau jeu pour rire.

Paris ne se faisait point faute d'imiter les sceptiques. Il riait ; il répétait sur tous les tons : c'est absurde, c'est impossible.

Mais il avait peur.

Quand les poltrons de village ont peur, la nuit, dans les chemins creux, ils chantent à tue-tête. Paris est ainsi : au milieu de ses plus grandes épouvantes, il rit souvent a gorge déployée.

Paris riait donc en tremblant ou tremblait en riant, car les objections et les raisonnements ne peuvent rien contre certaines évidences. La panique se faisait tout doucement. Les personnes sages ne croyaient peut-être pas encore, mais l'inquiétude contagieuse les prenait, et les railleurs eux-mêmes, en colportant leurs moqueries, augmentaient la fièvre.

Deux faits restaient debout, d'ailleurs : la disparition de plusieurs étrangers et provinciaux, disparition qui commençait à produire son résultat d'agitation judiciaire, et cette autre circonstance que le lecteur jugera comme il voudra, mais qui impressionnait Paris plus vivement encore que la première : la *pêche miraculeuse* du quai de Béthune.

C'était, on peut le dire, une préoccupation générale. Ceux qui se bornaient à hocher la tête en avouant qu'il y avait là - quelque chose - pouvaient passer pour des modèles de prudence.

Est-il besoin d'ajouter que la politique fournissait sa note à ce concert? Jamais circonstances ne furent plus propices pour mêler le mélodrame politique à l'imbroglio du crime privé. De grands événements se préparaient, de terribles périls, récemment évités, laissaient l'administration fatiguée et pantelante. L'Empire, qui se fondait à bas bruit dans la chambre à coucher du premier consul, donnait à la préfecture les coliques de l'enfantement.

Le citoyen préfet, qui ne devait jamais être un aigle et qui ne s'appelait pas encore le comte Dubois, tressaillait de la tête aux pieds à chaque bruit de porte fermée, croyant ouïr un écho de cette machine infernale dont il n'avait point su prévenir l'explosion. Les sombres inventeurs de cet engin, Saint-Réjant et Carbon, avaient porté leurs têtes sur l'échafaud ; mais, du fond de sa disgrâce, Fouché murmurait des paroles qui montaient jusqu'au chef de l'État.

Fouché disait : Saint-Réjant et Carbon ont laissé des fils. Avant eux, il y avait Ceracchi, Diana et Arena qui ont laissé des frères. Entre le premier consul et la couronne, il y a la France républicaine et la France royaliste. Pour sauter ce pas, il faudrait un bon cheval, et Dubois n'est qu'un âne!

Le mot était dur, mais le futur duc d'Otrante avait une langue de fer.

Celui qui devait être l'empereur l'écoutait bien plus qu'il n'en voulait avoir l'air.

Quant à Louis-Nicolas-Pierre-Joseph Dubois, ce n'était pas un âne, non, puisqu'il mangeait des truffes et du poulet, mais c'était un brave homme prodigieusement embarrassé.

Les cartes se brouillaient, en effet, de nouveau, et une conspiration bien autrement redoutable que celle de Saint-Réjant menaçait le premier consul.

Les trois ou quatre polices chargées d'éclairer Paris, affolées tout à coup par ce danger invisible que chacun sentait, mais dont nul ne pouvait saisir la trace palpable, s'entre-choquaient dans la nuit de leur ignorance, se nuisaient l'une à l'autre, se contrecarraient mutuellement, et surtout s'accusaient réciproquement avec un entrain égal.

Paris avait pour elles tant d'affection et en elles tant de confiance, qu'un matin Paris s'éveilla disant et croyant que la vampire, cette friande de cadavres, était la police, et que les jeunes gens disparus payaient de leur vie certaines méprises de la police ou des polices frappant au hasard les prétendus constructeurs d'une machine infernale.

Ce jour-là Paris oublia de rire; mais il s'en dédommagea le lendemain en apprenant que Louis-Nicolas-Pierre-Joseph Dubois avait fait cerner par deux cent cinquante agents l'enclos de la Madeleine, douze heures juste après la fin d'un conciliabule en plein air tenu par Georges Cadoudal et ses complices, derrière les murailles de l'église en construction.

Il semblait, en vérité, que Paris sût ce que le citoyen Dubois ignorait. Le citoyen Dubois passait au milieu de ces événements, gros de menaces, comme l'éternel mari de la comédie qui est le seul à ne point voir les gaietés de sa chambre nuptiale.

Il cherchait partout où il ne devait point trouver, il se démenait, il suait sang et eau et jetait, en fin de compte, sa langue au chien avec désespoir.

Ce fut dans ce conciliabule de l'église de la Madeleine que Georges Cadoudal proposa aux ex-généraux Pichegru le plan hardi qui devait arrêter la carrière du futur empereur.

Le mot hardi est de Fouché, duc d'Otrante. Au mot hardi Fouché ajoute le mot *facile*.

Voici quel était ce plan, bien connu, presque célèbre.

Les trois conjurés avaient à Paris un contingent hétérogène, puisqu'il appartenait à tous les partis ennemis du premier consul, mais uni par une pas-

sion commune et composé d'hommes résolus.

Les mémoires contemporains portent ce noyau à deux mille combattants pour le moins : Vendéens, chouans de Bretagne, gardes nationaux de Lyon, babouvistes et anciens soldats de Condé.

Une élite de trois cents hommes, parmi ces partisans, avait été pourvue d'uniformes appartenant à la garde consulaire.

Le chef de l'État habitait le château de Saint-Cloud.

A la garde montante du matin, et à l'aide d'intelligences qui ne sont pas entièrement expliquées, les trois cents conjurés, revêtus de l'uniforme réglementaire, devaient prendre le service du château.

Il paraît prouvé qu'on avait le mot d'ordre.

A son réveil, le premier consul se serait donc trouvé au pouvoir de l'insurrection.

Le plan manqua, non point par l'action des polices qui l'ignorèrent jusqu'au dernier moment, mais par l'irrésolution de Moreau. Ce général était sujet à ces défaillances morales. Il eut frayeur ou remords. L'exécution du complot fut remise à quatre jours de là.

Jamais les complots remis ne s'exécutent.

On raconte qu'un Breton conjuré, M. de Querelles, pris de frayeur à la vue de ces hésitations, demanda et obtint une audience du premier consul lui-même et révéla tous les détails du plan.

Napoléon Bonaparte rassembla, dit-on, dans son cabinet, sa police militaire, sa police politique et sa police urbaine : M. Savary, depuis duc de Rovigo ; le grand juge Régnier et M. Dubois. Il leur raconta la très-curieuse histoire de la conspiration ; il leur prouva que Moreau et Pichegru allaient et venaient depuis huit jours dans les rues de Paris comme de bons bourgeois, et que Georges Cadoudal, gros homme de mœurs joyeuses, fréquentait assidûment les cafés de la rive gauche après son dîner.

L'histoire ne dit pas que son discours fût semé de compliments très-chauds pour ses trois chargés d'affaires au département de la clairvoyance.

Le futur empereur ne remercia que Dieu — et son ancien ami J.-Victor Moreau, qu'il avait toujours regardé comme une bonne arme mal chargée et susceptible de faire long feu.

Moreau et Pichegru furent arrêtés. Georges Cadoudal, qui n'était pourtant pas de carpe mince à passer par le trou d'une aiguille, resta libre.

Et Fouché se frotta les mains, disant : Vous verrez qu'il faudra que je m'en mêle !

Par le fait, les gens de police sont rares, et Fouché lui-même fut en défaut nombre de fois. Argus a beau posséder cinquante paires d'yeux, qu'importe s'il est myope? L'histoire des bévues de la police serait curieuse, instructive, mais monotone et si longue, si longue, que le découragement viendrait à moitié route.

Nous avions, pour placer ici cette courte digression historique, plusieurs raisons qui toutes appartiennent à notre métier de conteur. D'abord il nous plaisait de bien poser le cadre où vont agir les personnages de notre drame ; ensuite il nous semblait utile d'expliquer sinon d'excuser l'inertie de la police urbaine en face de ces rumeurs qui faisaient, par la ville, une véritable concurrence aux cancans d'État.

La police avait autre chose à faire et ne pouvait s'occuper de la vampire. La police s'agitait, cherchait, fouillait, ne trouvait rien et était sur les dents.

Le 28 février 1804, le jour même où Pichegru fut arrêté dans son lit, rue Chabannais, chez le courtier de commerce Leblanc, un homme passa rapidement sur le Marché-Neuf, devant un petit bâtiment qui était en construction, au rebord même du quai, et dont les échafaudages dominaient la Seine.

Les maçons qui pliaient bagages et les conducteurs des travaux connaissaient bien cet homme, car ils l'appelèrent, disant :

— Patron, ne venez-vous point voir si nous avons avancé la besogne aujourd'hui?

L'homme les salua de la main et poursuivit sa route en remontant le cours de la rivière.

Maçons et surveillants se prirent à sourire en échangeant des regards d'intelligence, car il y avait une jeune fille qui allait à quelque cent pas en avant de l'homme, enveloppée dans une mante de laine noire et cachant son visage sous un voile.

— Voilà trois jours de suite, dit un tailleur de pierres, que le patron court le guilledou de ce côté-là.

— Il est vert encore, ajouta un autre, le patron!

Et un troisième :

— Écoutez donc ! on n'est pas de bois! Le patron a un métier qui ne doit pas le réjouir plus que de raison. Il faut bien un peu rire.

Un vieux maçon, qui remettait sa veste, blanche de plâtre, murmura :

— Voilà trente ans que je connais le patron : il ne rit pas comme tout le monde.

L'homme allait cependant à grands pas, et se perdait déjà derrière les masures qui encombraient le Marché-Neuf, aux abords de la rue de la Cité.

Quant à la fillette voilée, elle avait complétement disparu.

L'homme était vieux, mais il avait une haute

et noble taille, hardiment dégagée. Son costume, qui semblait le classer parmi les petits bourgeois, dispensés de tous frais de toilette, était grandement porté. Il avait, cet homme, des pieds à la tête, l'allure franche et libre que donne l'habitude de certains exercices de corps, réservés, d'ordinaire, à la classe la plus riche.

Du bâtiment en construction jusqu'au pont Notre-Dame, nombre de gens se découvrirent sur son passage; c'était évidemment une notabilité du quartier. Il répondait aux saluts d'un geste bienveillant et cordial, mais il ne ralentissait point sa course.

Sa course semblait calculée, non point pour rejoindre la jeune fille, mais pour ne la jamais perdre de vue.

Celle-ci, dont les jambes étaient moins longues, allait du plus vite qu'elle pouvait. Elle ne se savait point poursuivie; du moins pas une seule fois elle ne tourna la tête pour regarder en arrière.

Elle regardait en avant, de tous ses yeux, de toute son âme. En avant, il y avait un jeune homme à tournure élégante et hautaine qui longeait en ce moment le quai de la Grève. Le suivait-elle?

Plus notre homme que les maçons du Marché-Neuf appelaient le patron approchait de l'Hôtel de Ville, moins nombreux étaient les gens qui le saluaient d'un air de connaissance. Paris est ainsi et contient des célébrités de rayon qui ne dépassent pas tel numéro de telle rue. Une fois que l'homme eut atteint le quai des Ormes, personne ne le salua plus.

L'homme cependant, « le patron, » qu'il courût ou non le guilledou, avait la vue bonne; car, malgré l'obscurité qui commençait à borner les lointains, il surveillait non-seulement la fillette, mais encore le charmant cavalier que la fillette semblait suivre.

Celui-ci tourna le premier l'angle du Pont-Marie, qu'il traversa pour entrer dans l'île Saint-Louis; la fillette fit comme lui; le patron prit la même route.

Le pas de la fillette se ralentissait sensiblement et devenait pénible. Rien n'échappait au patron, car sa poitrine rendit un gros soupir, tandis qu'il murmurait :

— Il nous la tuera! Faut-il que tant de bonheur se soit changé ainsi en misère!

On ne voyait plus le jeune cavalier, qui avait dû tourner le coin des rues Saint-Louis-en-l'Ile et des Deux-Ponts. La fillette marchait désormais avec un effort si visible, que le patron fit un mouvement comme s'il eût voulu s'élancer pour la soutenir.

Mais il ne céda point à la tentation, et calcula seulement sa marche de façon à bien voir où elle dirigerait sa course, après avoir quitté la rue des Deux-Ponts.

Elle tourna vers la gauche et franchit sans hésiter la porte de l'église Saint-Louis.

La brume tombait déjà dans cette rue étroite. A l'ombre de l'église et devant le portail, il y avait un riche équipage qui allumait ses lanternes d'argent.

La République dormait, prête à s'éveiller Empire. Elle avait fait trêve un peu au luxe extravagant du Directoire, mais elle ne proscrivait en aucune façon les allures seigneuriales. La voiture arrêtée à la porte de l'église Saint-Louis eût fait honneur à un prince. L'attelage était splendide, le coffre d'une élégance exquise, et les livrées brillaient irréprochables.

En ce temps, la rue Saint-Louis-en-l'Ile ne se distinguait point par une animation exceptionnelle : elle desservait un quartier somnolent et presque désert; elle ne venait d'aucun centre, elle ne menait à aucune artère. Vous eussiez dit, en la voyant, la rue principale d'un chef-lieu de canton situé à cent lieues de Paris.

A l'heure où nous sommes, Paris n'a point de quartiers déserts. Le commerce s'est emparé du Marais et de l'île Saint-Louis. Les uns disent qu'il déshonore ces magnifiques hôtels de la vieille ville, les autres qu'il les réhabilite.

A cet égard, le commerce n'a pas de parti pris. Il ne demande pas à réhabiliter, il ne craint pas de souiller. Il veut gagner de l'argent et se moque bien du reste.

Sous le Consulat, Paris ne comptait guère plus de cinq cent mille habitants. Toute cette portion orientale de la ville, abandonnée par la noblesse de robe et n'ayant point encore l'industrie, était une solitude.

A cause de cela, sans doute, le resplendissant équipage stationnant à la porte de l'église avait attiré un concours insolite de curieux : vous eussiez bien compté dans la rue une douzaine de commères et un nombre égal de bambins. Le concile en plein air était présidé par un portier.

Le portier, adonné, comme ses pareils, à une philosophie austère et détestant tout ce qui est beau parce qu'il était affreusement laid, prononçait un discours contre le luxe. Les gamins regardaient luire les lanternes et piaffer les chevaux; les commères se disaient : Si le ciel était juste, nous éclabousserions aussi le pauvre monde!

— S'il vous plaît, demanda le patron des maçons du Marché-Neuf, à qui appartient cette voiture?

Gamins, commères et portier le toisèrent de la tête aux pieds.

— Celui-là n'est pas du quartier, dirent les gamins.

— Est-il chargé de faire la police? demanda une commère.

Comment vous nomme-t-on, l'ami? interrogea le portier, nous n'avons pas de comptes à rendre à des étrangers.

Car les gens de Paris sont des étrangers pour ces farouches insulaires *penitus toto divisos orbe*, séparés du reste de l'univers par les deux bras de la Seine.

A l'instant où le patron allait répondre, la porte de l'église s'ouvrit, et il recula de trois pas en laissant échapper un cri de surprise, comme si un spectre lui eût apparu.

C'était, en tout cas, un fantôme charmant : une femme toute jeune et toute belle, dont les cheveux blonds tombaient en boucles gracieuses autour d'un adorable visage.

Cette femme donnait le bras à un jeune homme de vingt-cinq à trente ans, qui n'était point celui qui suivait naguère notre fillette, et que vous eussiez jugé Allemand à certains détails de son costume.

— Ramberg!... murmura le patron.

La délicieuse blonde était assise déjà sur les coussins de la voiture où le jeune Allemand prit place à côté d'elle.

Une voix sonore et douce commanda :

— A l'hôtel!

Et la portière se referma.

Les beaux chevaux prirent aussitôt le trot de parade dans la direction du Pont-Marie.

— Je vous dis que c'est une ci-devant! affirma le portier.

— Non pas! riposta une commère, c'est une duchesse de Turquie ou d'ailleurs.

— Une espionne de Pitt et Cobourg peut-être!...

Les gamins, à qui on avait jeté des pièces blanches, couraient après l'équipage en criant avec ferveur :

— Vive la princesse!

Le patron resta un moment immobile. Son regard était baissé; on lisait sur son front pâle le travail de sa pensée.

— Ramberg!... répéta-t-il. Qui est cette femme? Et qui me donnera le mot de l'énigme?... On croyait le baron de Ramberg parti depuis huit jours, et voilà plus de deux semaines que le comte Wenzel a disparu... La femme avec qui je le vis était brune, mais c'était le même regard...

Sans s'inquiéter davantage du petit rassemblement qui l'examinait désormais avec défiance, il monta tout pensif les marches de l'église et en franchit le seuil.

L'église semblait complètement déserte. Les derniers rayons du jour envoyaient à peine, à travers les vitres, de sombres et incertaines lueurs. La lampe perpétuelle faisait battre sa lueur toujours mourante au-devant du maître-autel. Pas un bruit n'indiquait dans la nef la présence d'un être humain.

Le patron était pourtant bien sûr d'avoir vu entrer la jeune fille, et si la jeune fille était entrée, ce devait être sur les traces de celui qu'elle suivait.

Le patron avait déjà parcouru l'un des bas-côtés, visitant de l'œil chaque chapelle, et la moitié de l'autre, lorsqu'une main le toucha au passage, sortant de l'ombre d'un pilier.

Il s'arrêta, mais ne parla point, parce que la créature humaine qui était là, tapie dans l'angle profond laissé derrière la chaire, mit un doigt sur ses lèvres et montra ensuite un confessionnal situé à quelques pas de là.

Le patron s'agenouilla sur la dalle et prit l'attitude de la prière.

L'instant d'après, la porte du confessionnal s'ouvrit, et un prêtre jeune encore, dont la tonsure faisait une place d'une blancheur éclatante au milieu d'une forêt de cheveux noirs, se dirigea vers l'autel de la Vierge et s'y prosterna.

Après une courte oraison, pendant laquelle il frappa trois fois sa poitrine, le prêtre baisa la pierre, en dehors de la balustrade, et gagna la sacristie.

L'ombre sortit alors de son encoignure, et dit :

— Maintenant, nous sommes seuls.

C'était un enfant, ou du moins il semblait tel, car sa tête ne venait pas tout à fait à l'épaule de son compagnon, mais sa voix avait un timbre viril, et le peu qu'on voyait de ses traits donnait un démenti à la petitesse de sa taille.

— Y a-t-il longtemps que tu es là, Patou? demanda notre homme.

— Monsieur le gardien, répondit l'ombre, la clinique du docteur Loysel a fini à trois heures sonnant. J'étais ici à trois heures douze minutes, et il y a loin de Saint-Louis-en-l'Ile à l'Ecole de médecine.

— Qu'as-tu vu? interrogea encore celui qu'on nommait ici M. le gardien, et là-bas « le patron ».

Au lieu de répondre, cette fois, le prétendu enfant secoua d'un mouvement brusque la chevelure hérissée qui se crépait sur sa forte tête, et murmura comme on se parlant à lui-même :

— Je serais bien venu plus tôt, mais le profes-

Une femme donnant le bras à un jeune homme de vingt-cinq à trente ans. (Page 119.)

seur Loysel faisait sa leçon sur l'*Organon* de Samuel Hahnemann. Voilà huit jours que dure cette parenthèse, où il n'est pas plus question de clinique que du déluge. Je n'avais jamais entendu parler de ce Samuel Hahnemann, mais on l'insulte tant et si bien à l'Ecole, que je commence à le regarder comme un grand inventeur...

— Patou, mon ami, interrompit le gardien, vous autres de la Faculté, vous êtes tous des bavards. Il ne s'agit pas de ce Samuel, qui doit être un juif ou tout au moins un baragouineur allemand, puisqu'il a un nom en *mann*... Qu'as-tu vu? Dis vite!

— Ah! monsieur le gardien, répliqua Patou, de drôles de choses, parole d'honneur! Les gens de police doivent s'amuser, c'est certain, car pour une fois que j'ai fait l'espion, je me suis diverti comme un ange!... La jolie femme, dites donc!

— Quelle femme?

— La comtesse.

— Ah! ah! fit le gardien, c'est une comtesse!

— L'abbé Martel l'a appelée ainsi... Mais pensiez-vous que je voulais parler de votre Angèle, pauvre cher cœur, puisque vous me demandiez : Quelle femme?

— N'as-tu point vu Angèle?

— Si fait... bien pâle et avec des larmes dans ses beaux yeux.

— Et René?

— René aussi .. plus pâle qu'Angèle... mais le regard brûlant et fou...

— Et as-tu deviné?

— Patience!... Au lit du malade, celui qui expose le mieux les symptômes ne découvre pas toujours le remède. Il y a les savants et les médecins : ceux qui professent et ceux qui guérissent... Je vais vous exposer les faits : je suis le savant... vous serez le médecin, si vous devinez le mot de la charade... ou des charades, car il y a là plus d'une maladie, j'en suis sûr.

Un bruit de clefs se fit entendre en ce moment du côté de la sacristie, et le bedeau commença une ronde, disant à haute voix : On va fermer les portes.

Hormis le gardien et Poitou, il n'y avait personne dans l'église. Le gardien se dirigea vers l'entrée principale, mais Patou le retint et se mit à marcher en sens contraire.

En passant près du petit bénitier de la porte latérale, le gardien y trempa les doigts de sa main droite, et offrit de l'eau bénite à Patou, qui dit merci en riant.

Le gardien se signa gravement.

L'ombre sortit alors de son encoignure et dit... (Page 119.)

Patou dit :

— Je n'ai pas encore examiné cela. Hier je me moquais de Samuel Hahnemann, aujourd'hui j'attacherais volontiers son nom à mon chapeau ; quand j'aurai achevé mon cours de médecine, je compte étudier un peu la théologie, et peut-être que je mourrai capucin.

Il s'interrompit pour ajouter en montrant la porte :

— C'est par là que M. René est sorti, et après lui mademoiselle Angèle.

Le gardien était pensif.

— Tu as peut-être raison de tout étudier, Patou, mon ami, dit-il avec une sorte de fatigue, moi je n'ai rien étudié, sinon la musique, l'escrime et les hommes...

— Excusez du peu! fit l'apprenti médecin.

— Il est trop tard pour étudier le reste, acheva le gardien. Je suis du passé, tu es de l'avenir : le passé croyait à ce qu'il ignorait ; vous croirez sans doute à ce que vous aurez appris; je le souhaite, car il est bon de croire. Moi, je crois en Dieu qui m'a créé; je crois en la république que j'aime et en ma conscience qui ne m'a jamais trompé.

Patou sauta sur le pavé de la rue Poultier, et fit un entrechat à quatre temps qu'on n'eût point espéré de ses courtes jambes.

— Vous, patron, dit-il en éclatant de rire, vous êtes naïf comme un enfant, solide comme un athlète et absurde comme une jolie femme. Vous confondez toutes les notions. J'ai un petit-neveu qui me disait l'autre jour : J'aime maman et les pommes d'api. C'est de votre... A propos! — c'est cette belle comtesse blonde qui me fait songer à cela, — quel sujet à disséquer! J'étudie en ce moment les maladies spéciales de la femme. J'aurais grand besoin de quelqu'un... j'entends quelqu'un de jeune et de bien conformé... un beau sujet... Auriez-vous cela dans votre caveau de bénédiction, monsieur Jean-Pierre?

III

GERMAIN PATOU

Il faisait presque nuit. Un seul pas, lourd et lent, sonnait sur le pavé si vieux, mais presque vierge, de ces rues mélancoliques où nul ne passe et que le clair regard des boutiques ouvertes n'il-

homme jamais. Ce pas solitaire était celui d'un pauvre estropié qui allait, allumant l'une après l'autre les mèches fumeuses des réverbères avares de rayons.

L'estropié cahotait sous ses haillons comme une méchante barque secouée par la houle. Il chantait une gaudriole plus triste qu'un *libera*.

Patou et l'homme que nous avons désigné sous tant de noms déjà, le patron des maçons du Marché-Neuf, M. le gardien, M. Jean-Pierre, descendaient de la petite porte de l'église Saint-Louis au quai de Béthune. Dans l'ombre, la différence qui existait entre leurs tailles atteignait au fantastique. Patou semblait un nain et Jean-Pierre un géant.

Quelque jour nous retrouverons ce nain, grandi, non pas au physique beaucoup, mais au moral; nous verrons le docteur Germain Patou porter à son chapeau, selon sa propre volonté, le nom de Samuel Hahnemann comme une cocarde, et produire de ces miracles qui firent lapider une fois, à Leipzig, le fondateur de l'école homœopathique, mais qui fondirent plus tard le bronze dont est faite sa statue colossale, la statue de ce même Samuel Hahnemann, érigée au beau milieu de la maîtresse place, en cette même cité de Leipzig, sa patrie.

Si l'on pouvait appliquer un mot divin à ces petites persécutions qui arrêtent un instant, puis fécondent le progrès à travers les siècles, nous dirions que la plus curieuse de toutes les histoires à faire est celle des calvaires triomphants.

Dans cette comédie bizarre et terrible que nous mettrons bientôt en scène sous ce titre : *Numéro treize*, le docteur Germain Patou aura un rôle.

Le patron répondit ainsi à sa dernière question :

— Petit homme, tu ne parles pas toujours avec assez de respect des choses qui sont à ma garde. Je n'aime pas la plaisanterie à ce sujet; mais tu vaux mieux que ton ironie, et l'on dit que pour le métier que tu as choisi il n'est pas mauvais de s'endurcir un peu le cœur. Je t'ai connu enfant; je n'ai pas fait pour toi tout ce que j'aurais voulu...

Patou l'interrompit par une nouvelle pression de main.

— Halte-là! s'écria-t-il. Vous m'avez donné deux fois du pain, monsieur Sévérin, prononça-t-il avec une profonde émotion qui vous eût étonné bien plus encore que l'entrechat à quatre compartiments : le pain du corps et celui de l'âme; c'est par vous que j'ai vécu, c'est par vous que j'ai étudié; si je domine mes camarades à l'école, c'est que vous m'avez ouvert ce sombre amphithéâtre près duquel vous dormez, miséricordieux et calme comme la bonté incarnée de Dieu...

Sur la main du patron une larme tomba.

— Tu es un bon petit gars! murmura-t-il, merci.

— Je serai ce que l'avenir voudra, repartit Patou, qui redressa sa courte taille. Je n'en sais rien, mais je puis répondre du présent et vous dire que, sur un signe de vous, je me jetterais dans l'eau ou dans le feu, à votre choix!

Le patron se pencha sur lui et le baisa, répétant à demi-voix :

— Merci, petit homme. Je serais bien embarrassé de dire au juste où le bât me blesse, mais je sens que j'aurai bientôt besoin de tous ceux qui m'aiment... Dis-moi ce que tu as vu.

Ils se reprirent à marcher côte à côte, et Patou commença ainsi :

— Quand je suis arrivé, après l'école, l'abbé Martel était seul avec le gros marchand de chevaux. Ils parlaient de ceci et de cela, de l'arrestation de Pichegru, je suppose, car l'abbé Martel a dit :

« — Le malheureux homme a terni en quelques jours de biens belles années de gloire.

« — Savoir, savoir! a répondu le gros maquignon; ça dépend du point de vue! »

Puis il ajouta :

« — Monsieur l'abbé, vous savez que je ne me mêle guère de politique. Mon commerce avant tout, et s'il arrivait quelque chose au premier consul, vous jugez quel gâchis!

« — Que Dieu nous en préserve! » a dit l'abbé en faisant un grand signe de croix.

Après quoi il a donné au maquignon l'adresse d'une personne dont je n'ai pas entendu le nom et qui demeure « en son hôtel, chaussée des Minimes ».

Et il a ajouté :

« — Celle-là est un ange et une sainte.

« — Tout ce que vous voudrez, monsieur l'abbé, a répondu le gros marchand, qui a l'air d'un joyeux compère, pourvu qu'elle m'achète une paire ou deux de mes beaux chevaux normands... »

— Il n'a point parlé de son neveu? demanda le patron.

— Pas que je sache, répondit Patou, mais je n'ai entendu que la fin de leur entretien... Et la leçon du professeur Loysel me trottait encore un peu par la tête! Quel gaillard que ce Hahnemann!... Un véritable ange, je ne dis pas une sainte, je n'en sais rien, c'est cette blonde comtesse. Vous n'avez pas pu la bien voir comme moi. La nuit venait déjà, et il faut le grand jour à ces exquises perfections. Des yeux, figurez-vous deux

saphyrs! une bouche qui est un sourire, une taille qui est un rêve de grâce et de jeunesse, des cheveux transparents où la lumière glisse et joue...

— Petit homme, interrompit le patron, je suis ici pour René et pour Angèle.

— Bon! s'écria Paton. Il paraît que je m'enflammais comme une brassée de bois sec, patron? Et pourtant je ne me fais pas l'effet d'être un amoureux. Mais il est certain que, si le diable pouvait me tenter, cette créature-là... Enfin, n'importe; arrivons à M. René de Kervoz. Je crois que M. René de Kervoz est du même avis que moi et que votre pauvre Angèle avait deviné tout cela avant nous.

Je vais vous faire le procès-verbal pur et simple de ce que j'ai vu. Ce n'est pas grand'chose, mais vous êtes un finaud, vous, patron, et vous allez trouver du premier coup le mot de l'énigme.

Après le départ du gros marchand de chevaux, l'abbé Martel est rentré à la sacristie, et j'ai pris mon poste au coin du pilier. Un pas léger m'a fait tourner la tête; un éblouissement a passé devant mes yeux: c'était l'ange blond. Parole d'honneur! je n'ai jamais rien imaginé de plus charmant... L'ange a franchi le seuil de la sacristie, laissant derrière elle ce vent parfumé qui trahissait la présence de Vénus. Voir Virgile.

Quand elle est ressortie, l'abbé Martel la suivait: un beau prêtre, bien vénérable, quoiqu'il s'occupe un peu trop de politique.

Il parlait encore politique en gagnant son confessionnal, et il disait:

« — Ma fille, le premier consul a fait beaucoup pour la religion; je crains que vous soyez mêlée à toutes ces intrigues des conspirateurs. »

La belle blonde a eu un étrange sourire en répondant:

« — Mon père, aujourd'hui même vous allez connaître le secret de ma vie. Une fatalité pèse sur moi. Ne me soupçonnez pas avant que je vous aie dit mon malheur et l'espoir qui me reste. Je suis de noble race, de race puissante même; la mort a moissonné autour de moi, me laissant seule. La lettre de l'archevêque primat de Gran, vicaire général de Sa Sainteté en Hongrie, vous a dit que je cherche dans l'Église une protection, une famille. Les conspirations me font horreur, et si je perds la dernière chance que j'ai d'être heureuse par le cœur, mon dessein est de chercher la paix au fond d'un cloître. »

Le confessionnal de l'abbé Martel s'est ouvert, puis refermé. Je n'ai plus rien entendu...

Ici l'apprenti médecin s'interrompit brusquement pour fixer sur son compagnon ses yeux qui brillaient dans la nuit.

— Patron, demanda-t-il, comprenez-vous quelque chose à cela?

— Va toujours, répliqua le gardien, dont la tête pensive s'inclinait sur sa poitrine.

— Si vous comprenez, grand bien vous fasse! reprit Paton. Je continue. Un quart d'heure environ se passa. Cette brave église de Saint-Louis-en-l'Île ne reçoit pas beaucoup de visites. La première personne qui entra fut ce grand garçon d'Allemand à qui vous donniez des leçons d'escrime dans le temps.

— Ramberg, murmura le gardien. Je l'ai vu.

— C'est une rencontre qui a dû vous étonner, car vous m'aviez dit qu'il était reparti pour l'Allemagne. En entrant, il alla droit à la sacristie, où l'abbé Martel et la divine blonde le rejoignirent bientôt. Dans la sacristie, il y eut une conférence d'un peu plus de vingt minutes, à la suite de laquelle la blonde délicieuse alla s'agenouiller devant l'autel de la Vierge, tandis que l'Allemand et l'abbé Martel prenaient place au confessionnal... Est-ce qu'on ne se confesse pas avant de se marier, patron?

Le gardien ne répondit point. Paton poursuivit:

— M. René de Kervoz entra pendant que l'Allemand se confessait. Angèle le suivait de près. Vous jugez si j'avais mes yeux et mes oreilles dans ma poche!

René de Kervoz traversa l'église d'un pas rapide. Ce ne devait pas être la première fois qu'il avait un rendez-vous dans ce lieu, ou tout au moins dans un lieu pareil.

Ma déesse blonde entendit le bruit de ses pas et se retourna. Elle mit un doigt sur sa bouche. Kervoz s'arrêta comme par enchantement. Ils se croyaient seuls tous deux, car Angèle, pâle, essoufflée et prête à tomber d'épuisement, mais les yeux en feu et la poitrine haletante, se tenait immobile à quelques pas de moi, derrière le même pilier.

La nuit venait déjà. Angèle ne me voyait pas. Quand elle s'agenouilla, ne pouvant plus se tenir sur ses jambes, j'aurais pu la toucher, rien qu'en étendant la main.

Je restais immobile, mais j'avais le cœur serré par le bruit sourd des sanglots qui déchiraient sa poitrine.

Ils devaient se croire seuls. Ni l'un ni l'autre ne soupçonnait ma présence, et, du confessionnal où l'abbé Martel écoutait l'Allemand, on ne peut voir l'autel de la Vierge.

La charmante inconnue avait une figure à peindre, éclairée qu'elle était par les dernières lueurs du jour passant à travers les vitraux.

Derrière moi, la pauvre Angèle murmurait d'une voix noyée par les larmes :

« — Mon Dieu, mon Dieu! qu'elle est belle! »

Kervoz a voulu parler; un geste impérieux a fermé sa bouche.

La reine des blondes souriait comme une madone.

Elle a prononcé quelques mots qui ne sont pas venus jusqu'à moi, et il m'a semblé que son doigt désignait le confessionnal de l'abbé Martel.

L'entrevue, du reste, n'a pas duré une minute.

La main de ma belle inconnue s'est étendue vers le dehors, et René de Kervoz, avec une obéissance d'esclave, a quitté l'église par la porte latérale.

Angèle, la pauvre enfant, s'est relevée en gémissant, pour s'élancer encore sur ses traces.

Juste à ce moment la confession de l'Allemand prenait fin. Mon inconnue, car elle est à moi aussi, patron, et quoique je sois un assez laid papillon, je me brûlerais volontiers les deux ailes à ce flambeau diabolique ou céleste, mon inconnue a rejoint M. de Ramberg, et ils se sont agenouillés l'un près de l'autre.

Avant de partir, ils se sont inclinés tous deux devant le confessionnal, d'où est sorti une parole de bénédiction.

C'est tout, sauf ce détail que j'ai entendu tomber dans le tronc des pauvres une double offrande, lourde et sonore.

Vous savez le reste mieux que moi, puisque vous êtes entré au moment où ils sortaient ensemble... .

— Maintenant, patron, s'interrompit le petit médecin, qui fixa sur son compagnon ses yeux brillants de curiosité, ayez pitié de moi. Si vous voyez clair, dites-moi bien vite le mot de cette charade, car je grille de savoir! N'est-ce qu'une intrigue galante? La vieille histoire d'une jolie femme jouant sous jambe deux amoureux? Sommes-nous sur la trace d'un complot? Ce prêtre est-il trompé? est-il complice? Tout est bizarre là-dedans, jusqu'au gros marchand de chevaux, dont la figure m'apparaît menaçante et terrible, quand je regarde en arrière... Vous ne répondez pas, patron?

Le gardien était en effet pensif et silencieux.

Ils s'étaient arrêtés au bout de la rue Poultier, devant le parapet du quai qui regarde le port aux vins. La lune, qui se levait derrière les arbres de l'île Louviers, prolongés par les peupliers énormes du mail Henri IV, frappait obliquement le courant de la Seine et y formait un long spectre tout fait de paillettes mobiles. Il n'y a plus d'île Louviers, et les peupliers géants de l'Arsenal sont tombés.

Vers l'ouest, tout le long de l'eau, Paris allumait gaiement ses bougies, ses lampes et ses réverbères; du côté de l'est, c'était presque la nuit campagnarde, car l'île Louviers et le Mail cachaient le quartier de l'Arsenal, et, sur l'autre bord de la Seine, le regard devait aller jusqu'à Ivry, par delà le jardin des Plantes, pour rencontrer quelques lumières.

Une seule lueur, vive et rouge, attirait l'œil au coin de la rue de Bretonvilliers. C'était la provocante lanterne du cabaret d'Ezéchiel, le maître de la *Pêche miraculeuse*.

Il n'y avait pas une âme sur le quai, mais le silence y était troublé parfois tout à coup par de soudaines rumeurs mêlées d'éclats de rire. Ce bruit venait de la rivière, et pour en connaître l'origine il eût suffi de se pencher au-dessus du parapet.

Les pêcheurs de miracles étaient à leur poste malgré l'heure avancée. Il y avait sur la berge une ligne pressée de bonnes gens qui jetaient l'hameçon avec un zèle patient. Les clameurs et les rires étaient produits par ces petits incidents qui égayent constamment la pêche en rivière de Seine, où l'hameçon accroche plus de vieux chapeaux, plus de bottes noyées et plus de carcasses de chats décédés que d'esturgeons.

Chaque déconvenue de ce genre amenait des transports de joie.

L'apprenti médecin, qui était évidemment un gaillard à s'amuser de tout, écouta un instant le remue-ménage qui se faisait au bas du mur. Il avait l'air de connaître très-bien l'endroit ainsi que le genre de besogne qui réunissait tout ce monde. Au bout d'une minute ou deux, il releva la tête vers son compagnon et répéta :

— Patron, vous ne répondez pas?

Le gardien avait mis ses deux coudes sur le parapet, au delà duquel son regard plongeait.

— Crois-tu à cela, toi, Patou? demanda-t-il en pointant du doigt la rangée de pêcheurs qui en ce moment se taisait.

— Je crois à tout, répliqua le petit homme : c'est moins fatigant que de douter. D'ailleurs j'ai acheté ici, la semaine passée, un fémur de toute beauté qui semblait désarticulé par un préparateur de l'amphithéâtre.

— Ah!... fit le gardien.

Il ajouta :

— On l'avait retiré de l'eau, ton fémur?

— Il n'y avait pas séjourné longtemps, repartit Patou, et rien ne m'ôtera de l'idée qu'il y a là-dessous quelque diablerie... Mais tout cela n'est pas une réponse à ma question. En savez-vous plus long que moi, oui ou non?

Le gardien s'assit sur le parapet et souleva son chapeau pour essuyer la sueur qui baignait son front dépouillé.

— Ce qui se passe là, dit-il, est une énigme pour moi comme pour toi. C'est parce que je ne comprends pas que j'ai peur.

Il était ému profondément ; il dit encore :

— Je ne voudrais pas qu'on fît du mal au premier consul : je l'aime, quoique je le soupçonne de vouloir confisquer la république... Mais le premier consul est bon pour se défendre, si on l'attaque; je ne pense pas au premier consul... Angèle, René, ces deux enfants-là sont le sang de mon cœur... je donnerais ma main droite pour savoir !

— Une vaillante main ! s'écria Patou ; ce serait trop cher !

— Que ce soit une intrigue d'amour, poursuivit le gardien, une conspiration ou les deux ensemble... ou encore quelqu'une de ces ténébreuses scélératesses qui profitent des temps troublés pour aboutir, il y a quelque chose... je sens qu'il y a quelque chose de menaçant et de sanglant... Je saurai le fond de tout ceci, dussé-je aller jusqu'au préfet de police !...

Patou eut un ricanement qui ne témoignait pas d'une haute confiance en cet important magistrat.

— J'irai plus loin s'il le faut, poursuivit le gardien. Il y a déjà un de mes trois amis d'Allemagne qui a disparu. Si Ramberg disparait, ce sera dans le même trou. J'avais prévenu le premier, j'avertirai le second; mais cette femme est belle, et son regard donne le vertige...

— Vous croiriez ?... commença Patou, qui resta bouche béante.

— J'ai peur ! dit pour la troisième fois le gardien.

Le petit homme murmura :

— C'est vrai ! son regard donne le vertige... Je commence à comprendre.

Il y eut une explosion de cris au bord de l'eau.

— Tiens bon, Colinet ! disait-on.

— Ferme, Colinet ! ne laisse pas aller !

— Colinet, tu tiens ta fortune ! Amène !

Nos deux compagnons se mirent au balcon sur le parapet et regardèrent.

Aux lueurs de la lune ils purent voir les rangs des pêcheurs qui se rompaient pour entourer un homme en costume misérable, attelé à une ligne de fond et tirant de toute sa force.

— Pour le coup, ça doit être une baleine ! grommela Patou.

— Ou un cadavre tout entier, dit le gardien.

On vint en aide à Colinet, dont la ligne était solide, et après quelques efforts prudemment dirigés, l'objet pêché parut à fleur d'eau, éclairé par des torches de paille que les assistants curieux avaient allumées.

Un formidable éclat de rire éveilla les échos déserts du rivage, depuis le chevet de Notre-Dame jusqu'au quai de la Râpée.

— Bravo, Colinet !

— Colinet a de la chance !

— Colinet a pêché un pierrot à la ligne de fond, avec une boule de terre glaise ! Vive Colinet !

L'objet était en effet un pierrot, habillé de pied en cap avec la défroque traditionnelle du bouffon de la comédie italienne, mais ce n'était pas un noyé en chair et en os. Pour un motif ou pour un autre, on avait joué ce tour lugubre aux pêcheurs de miracles, de couler à leur place favorite un mannequin bourré de paille et de sable.

Le bruit de la berge fut longtemps à se calmer. Colinet, dépourvu de mauvaise honte, fit un paquet des loques qui habillaient le mannequin et les mit aux enchères sur le prix de quarante sous.

Patou avait ri d'abord comme les autres, mais la réflexion vint, et il dit :

— Ceux qui ont fait cela devaient avoir un intérêt.

— Petit homme, répliqua brusquement le gardien, je n'ai plus besoin de toi. Monte à présent à la maison, où ma bonne femme est seule et peut-être inquiète. Angèle doit être rentrée à l'heure qu'il est. Si tu connais un remède contre le chagrin, fais-lui une ordonnance... Annonce que je rentrerai tard, et bonne nuit.

Patou, ainsi congédié, s'éloigna docilement dans la direction du Pont-Marie. Le gardien, resté seul, se mit à marcher lentement vers le cabaret d'Ezéchiel, à l'enseigne de la *Pêche miraculeuse*.

IV

LE CŒUR D'OR

Si la Dame aux Camélias, cette photographie après décès tirée par Alexandre Dumas fils, le poëte charmant et impitoyable, avait pris passage en temps utile sur un clipper de l'*Australian general company*, elle se serait guérie de sa phthisie pulmonaire et figurerait maintenant dans les fêtes du Trois-quarts-du-monde en qualité de baronne de N'importequoi. Elle serait riche terriblement; elle aurait à ses pieds toutes les illustrations de l'époque et ferait à ses contemporains l'aumône de ses mémoires en dix volumes, instructifs, amusants et tout particulièrement propres à former le cœur du dix-neuvième siècle.

Il faut une Californie aux prêtresses d'amour, qu'elles soient dames aux camélias de dix louis ou dames aux giroflées d'un sou, que l'Eldorado soit le Pérou antique ou la Nouvelle-Galles du Sud. Elles ne toussent plus dès qu'elles s'en vont en guerre, à l'instar de Marlboroug. Colomb, Cortès, Pizarre, le capitaine Cook, ont découvert et conquis pour elles deux parties du monde sur cinq; M. Benazet a fondé la sixième. Les vîtes-vous jamais cracher le sang au bruit de l'or remué à la pelle? Ont-elles jamais manqué à aucun tripot, brillant ou humble?

Dieu nous préserve de comparer le sordide cabaret d'Ezéchiel aux merveilleux champs d'or qui entourent Melbourne, le Paris océanéen, aux romanesques *placers* de la mer Vermeille, ni même à ce gentil paradis de Bade. Entre les tripots il y a des catégories.

Nous voulons dire seulement que tout tripot, hideux ou magnifique, attire ces dames aux fleurs comme la laine attire les mites; elles y sont bien, elles s'y portent à merveille; c'est là, évidemment, leur atmosphère propre.

Il y avait des dames aux giroflées dans le cabaret du brave Ezéchiel, qui était un tripot. Ce pauvre champ d'or du quai de Béthune attirait les aventureuses de la Cité et du faubourg Saint-Marceau, qui venaient voir Midas en guenilles risquer sur une carte sale l'indigente aubaine arrachée aux boues de ce Pactole pour rire.

Ezéchiel seul gagnait à cela un peu d'argent. Que l'histoire de la première épave retirée du fleuve, la bague en diamants, fût controuvée ou authentique, il est certain qu'Ezéchiel en avait très-habilement profité.

C'était un bonhomme long, maigre, jaune de teint et de cheveux; il avait la figure plate, le regard insignifiant, le sourire déteint. La ruse en lui se cachait sous une épaisse couche d'innocence. Vous avez tous connu de ces paroissiens, moitié Normands, moitié juifs, qui en remontreraient aux Auvergnats eux-mêmes pour la coquinerie.

Ezéchiel, avant de passer capitaliste, était pêcheur de son état. Il savait par expérience comment on donne rendez-vous au poisson en jetant d'avance l'appât abondant à de certaines places. Avait-il préparé ici une place, non point pour les poissons, mais pour les dupes?

Cette idée-là n'était encore venue à personne.

La seule chose qui étonnât dans l'histoire d'Ezéchiel, c'était le rare bonheur avec lequel il avait vaincu les difficultés matérielles qui s'opposaient à l'établissement même de son cabaret.

Le quai de Béthune présentait alors comme aujourd'hui un alignement rigide et monumental. Il n'y avait point là de place pour une baraque. De l'autre côté de la pointe, aux environs de l'hôtel Lambert, qui donne son nom maintenant aux bains des dames, on trouvait bien quelques masures, mais elles tournaient le dos au lieu consacré déjà par la première trouvaille. Il fallait que le *Casino* fût à proximité de la plage : on ne pouvait mieux choisir que le coin de la rue de Bretonvilliers.

Seulement les deux coins de cette rue étaient formés par deux grands diables d'hôtels aux murs rectangulaires, en pierres de taille, épais comme des remparts. Le vrai miracle, pour Ezéchiel, c'avait été d'obtenir la permission d'attaquer un de ces angles et de nicher son bouge dans l'épaisseur de cette noble maçonnerie, comme on voit la larve impudente arrondir sa demeure dans l'aubier sain d'un grand arbre.

Ezéchiel avait obtenu cette permission.

Le cabaret de la *Pêche miraculeuse*, sorte de caverne irrégulière, s'insinuait en boyau à l'intérieur des bâtiments et ne prenait qu'un tiers environ de la hauteur du rez-de-chaussée. Depuis que le Marais a pris faveur dans l'industrie, nombre d'hôtels ont, du reste, suivi cet exemple, ouvrant leurs propres flancs, comme le pélican, non point par charité, mais par avarice.

Le sol du cabaret d'Ezéchiel était un peu plus bas que la rue. On y buvait, on y mangeait, on y jouait, on y achetait lignes, hameçons, appâts, gaules, tout ce qu'il fallait, en un mot, pour harponner des poissons, nourris de bagues chevalières.

L'hôtel appartenait à un respectable vieillard, M. d'Aubremesnil, ancien conseiller au parlement, qui n'avait point émigré et vivait à Versailles. Il n'y avait d'habité qu'un pavillon, situé au bout d'un grand jardin, et dont l'entrée était rue Saint-Louis, vis-à-vis des communs de l'hôtel Lambert.

Ce pavillon avait été loué quelques mois auparavant par une jeune dame d'une rare beauté, qui vivait solitairement et s'occupait de bonnes œuvres.

Quand notre homme, le « patron » des maçons du Marché-Neuf, arriva au seuil du bouge à demi souterrain où le brave Ezéchiel était maître après Dieu, il hésita, tant l'aspect de cette caverne était repoussant et obscène. Il y a bien longtemps que Paris a jeté loin de lui ces souillures; Paris, malgré les exagérations de certains peintres à la plume, est une des villes les moins déshonorées de l'univers. Ce qui, à Paris, serait de nos jours une monstrueuse exception, se rencontre à chaque

pas dans les plus beaux quartiers de Londres, cette Babylone de la débauche glaciale et de l'ennui impudique.

Mais les mœurs de Paris, en 1804, gardaient encore l'effronté cachet du Directoire. La lanterne de la *Pêche miraculeuse* n'éclairait bien que le dehors. Au-dedans, c'était un demi-jour brumeux, dans lequel grouillaient des nudités à peine voilées. Une demi-douzaine de femmes étaient là, vautrées sur des sophas de bois recouverts de quelques brins de paille, buvant, jouant ou regardant jouer un nombre égal d'hommes appartenant à la classe la plus abandonnée des batteurs de pavés. Ce n'était pas français, à vrai dire, pas plus que les stupides et froides nuits de Paul Niquet ne sont françaises. On peut regarder ces hideuses choses comme des emprunts désespérés faits à la dégradation anglaise.

Londres seul est le cadre favorable pour ces horreurs sans rémission, où le vice prend physionomie de torture et où les misérables s'amusent comme on souffre en enfer. A Paris, le vice garde toujours une bonne part de forfanterie; à Londres, la perdition sérieuse et convaincue nage dans la boue naturellement comme le poisson dans l'eau.

Quiconque a pénétré de nuit dans les *spirit-shops* de l'ancien quartier Saint-Gilles, ou même dans les *gin-palaces* groupés en foule, en pleine ville fashionable, autour de Covent-Garden, doit reconnaître la vérité de ce dire : A Paris, l'horreur est une mode excentrique; à Londres, c'est un fruit du terroir.

Le gardien hésita, pris à la gorge par les exhalaisons fétides qui sortaient de ce souterrain, mais son hésitation ne dura pas. Il était homme à franchir de bien autres barrières.

— Je sais un autre caveau, pensa-t-il, où l'air est encore plus mauvais.

Et il entra, souriant avec mélancolie.

Quoiqu'il n'eût, certes, pas l'air d'un grand seigneur par son costume, et qu'un bourgeois bien mis eût regardé avec dédain la grosse étoffe de ses vêtements, il y avait un tel contraste entre sa tenue et celle des habitués de la *Pêche miraculeuse*, que son apparition fit scandale.

Il n'était pas sans exemple qu'un honnête homme, excusé par sa passion pour la pêche à la ligne, fût entré de jour chez Ezéchiel qui tenait, nous l'avons dit, boutique d'engins de toute sorte; mais, après la nuit tombée, la physionomie de son bouge était si nettement caractérisée, que le plus vaillant des badauds eût pris ses jambes à son cou après avoir jeté un coup d'œil à l'intérieur.

— Voilà un agneau! dit une des girofées.

— Un mouton plutôt, riposta un coquin à figure patibulaire qui tenait les cartes à une partie de *fontaine* (noble jeu qui est un dérivé de la bouillotte) et dont le nez busqué portait une *drogue* ou pincette de bois crânement posée de travers : un vieux mouton! et dur! Voyez voir à lui, Ezéchiel.

Ezéchiel n'avait pas besoin qu'on le mît en arrêt : c'était un chien de race. Il vint au-devant du gardien la pipe à la bouche et d'un air mauvais.

— Que vous faut-il, citoyen? demanda-t-il.

— Du vin, répondit le patron, qui s'assit.

Ezéchiel prit un air insolent.

— Mon vin n'est pas assez bon, dit-il, pour un monsieur de votre sorte.

Les femmes éclatèrent de rire, les hommes s'écrièrent :

— Le rentier s'est trompé de porte.

Le patron ôta son chapeau, qui n'était pas neuf, et le posa sur la table. Comment dire cela? Il y avait bien en effet du rentier dans l'aspect de ce crâne à demi dépouillé, que le regard débonnaire de deux grands yeux bleus marquait au sceau d'une sorte de candeur, mais il y avait aussi autre chose.

Le mouton avait je ne sais quoi du loup.

Les attaches de son cou se dégageaient selon de grandes lignes, ses mouvements étaient larges et souples; malgré les allures placides qu'il affectait, on découvrait en lui ce je ne sais quoi qui annonce le *découplement* des muscles et fait les athlètes.

Les hommes se sentirent mal à l'aise sous son regard, et les femmes cessèrent de railler.

— Donne ton vin tel qu'il est, l'ami, dit-il à Ezéchiel, et fais vite : j'ai soif.

Le cabaretier, cette fois, obéit en grondant.

Quand il revint avec la demi-pinte d'étain pleine et le verre humide, princesses et coquins avaient repris le cours de leurs ébats.

— L'ami, lui dit le gardien en touchant du pied une escabelle, asseyez-vous là, que nous causions tous deux.

— Croyez-vous que j'ai le temps de causer?... commença Ezéchiel.

— Je ne sais pas si vous avez le temps, l'ami, et peu m'importe. J'ai besoin de m'entretenir avec vous : prenez ce siège.

— Si je ne veux pas, cependant... fit le cabaretier.

— Si vous ne voulez pas, l'interrompit le patron en se versant rasade, nous traiterons tout haut un sujet dont vous aimeriez mieux parler tout bas.

Il but. Ezéchiel s'assit.

C'était un bonhomme long, maigre et jaune. (Page 126.)

— Le fait est, reprit tranquillement le patron, que votre vin est détestable... Combien cela vous a-t-il coûté, l'ami, pour obtenir permission de déshonorer l'encoignure de l'hôtel d'Aubremesnil?

Ezéchiel baissa ses gros sourcils, derrière lesquels un éclair s'alluma.

— Et quel cimetière avez-vous profané, poursuivit le patron, pour donner tant de chair morte aux poissons, ici près?... car vous n'êtes pas un tigre, l'ami, je vous connais : vous n'êtes qu'un chacal.

La colère du cabaretier combattait une évidente terreur. Ces deux sentiments se traduisaient par la contraction de ses traits et par la pâleur de ses lèvres.

— Qui êtes-vous? demanda-t-il.

— Je suis, répliqua le gardien, l'homme qui va et vient, la nuit, sur la rivière. Je n'y cours pas le même gibier que vous. Nous nous sommes rencontrés le soir où vous devîntes riche.

— Ah! fit Ezéchiel, c'était vous?

Il ajouta d'une voix sourde :

— Il y avait aussi une morte dans votre bateau!

Le gardien inclina gravement la tête en signe d'affirmation.

Puis il tira de sa poche une pièce de six livres, qu'il déposa sur la table.

— Je ne suis pas riche, l'ami, dit-il, et je ne vous veux point de mal. Je sortirai de chez vous comme j'y suis entré, si vous me faites savoir le nom de la femme qui vous paye. Vous n'êtes qu'un aveugle instrument : aucun malheur ne vous arrivera par moi...

Le cabaretier avait courbé la tête. Il recula tout à coup et saisit son escabelle par un pied pour la brandir au-dessus de sa tête.

— A moi, les fils! s'écria-t-il. Celui-là est un agent de Cadoudal! Il venait ici acheter du monde pour tuer le premier consul! Sa tête vaut cher : gagnons la prime!

Cette accusation, si absurde qu'elle puisse paraître, et surtout si complètement étrangère au sujet de l'entretien qu'elle interrompait, ne doit point surprendre. Chaque moment a son cheval de bataille. Nous avons vu dans Paris certaine heure où le premier venu aurait pu tuer un passant en l'accusant d'avoir jeté de la poudre de choléra dans la Seine.

Les habitués de la *Pêche miraculeuse* bondirent

13

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

— [illegible], les fils! s'écria-t-il. Celui-là est un agent de Cadoudal. (Page [illegible])

sur leurs pieds et s'élancèrent pour barrer le chemin de la porte. Le patron eut un sourire.

— Ce n'est pas là ma route, murmura-t-il.

Il se leva à son tour et remit avec beaucoup de sang-froid son chapeau à larges bords sur sa tête.

— L'ami, reprit-il en gagnant la table où tout à l'heure on jouait, tu as trouvé là une assez bonne rubrique; mais tu ne sais pas à qui tu as affaire, et il faut quelque chose de plus fort encore pour me mettre dans l'embarras... Fais place!

En parlant il avait pris à la main la lampe qui était sur la table.

Comme le cabaretier levait son escabelle, il l'écarta d'un seul revers de la main qu'il avait libre, et passa.

Le cabaretier fit quelques pas en chancelant, et ne s'arrêta qu'en heurtant la muraille.

— Une rude poigne! dirent ces dames avec admiration.

Les hommes s'armaient de tout ce qu'ils rencontraient sous leurs mains; plusieurs avaient des couteaux.

Ezéchiel grondait :

— Si vous abattez ce chien enragé, vous aurez son pesant d'or à la police!

Le patron, pendant cela, tenant toujours sa lampe haute, s'était rendu tout au fond du cellier. Il y avait là quelques engins de pêche, des filets neufs roulés en paquets et des bottes de gaules. Il jeta de côté les gaules, sans trop se presser, et découvrit une porte qu'il éprouva du pied. La porte céda; elle s'ouvrait en dehors et n'était point fermée.

— Aux couteaux! s'écria Ezéchiel, qui s'élança bravement. Celui-là en a trop fait : il ne sortira pas vivant d'ici!

Le patron se retourna juste au moment où le cabaretier, bien accompagné du reste, arrivait sur lui.

La lampe éclairait sa figure si extraordinairement calme, qu'il y eut un temps d'arrêt dans le mouvement des assaillants.

Le patron tendit la lampe à Ezéchiel, qui la reçut d'un geste machinal.

— J'ai vu ce que je voulais voir, dit-il, et j'ai gagné ma journée.

— C'est un fou! s'écria une femme prise de pitié à le voir ainsi souriant et sans défiance.

— Fermez la porte de la rue, ordonna Ezéchiel, et finissons la besogne!

— La la! fit le patron, qui prit une gaule et la

brisa sur son genou, juste à la longueur qu'il fallait pour une canne de combat : je vous dis que vous ne savez pas à qui vous avez affaire !

Son sourire s'anima, et une lueur éclata dans ses yeux.

Au moment même où la porte de la rue se fermait, le patron fut attaqué de trois côtés à la fois : par Ezéchiel, qui, soulevant son escabelle à deux mains, lui en déchargea un coup sur la tête, et par deux bandits déguenillés, dont l'un lui lança au flanc un coup de couteau donné à bras raccourci, tandis que l'autre lui plantait son bâton dans l'estomac.

Ce fut une transfiguration. Toute la personne du patron prit un admirable caractère de jeunesse et de crânerie. Sa taille se développa, sa poitrine s'élargit, son front s'illumina.

Nul ici n'aurait su dire comment les trois attaques furent parées : c'est à peine si la tête du patron s'inclina un peu à gauche pour laisser passer l'escabeau, tandis que sa moitié de gaule décrivait deux demi-cercles, dont l'un fit sauter en l'air le bâton, dont l'autre brisa net le poignet qui tenait le couteau.

Le blessé poussa un hurlement de douleur et de rage.

— Et veillez à ce que la lampe ne s'éteigne pas, dit gaiement ce diable de patron : je n'y verrais plus à vous corriger avec délicatesse; ce serait tant pis pour vos crânes!

Ezéchiel s'était mis bravement au dernier rang. Il s'arma d'une gaffe emmanchée de long et compta de l'œil ses soldats.

— La Meslin! s'écria-t-il, le coquin a estropié ton homme pour la vie : il faut que les femmes s'en mêlent... S'il n'était pas si maigre, je vous dirais que c'est Cadoudal en personne. Je parie ma tête à couper qu'on le payera mille écus à la préfecture... Prenez les tisons du foyer, mes mignonnes! Brûlons-le! quand on devrait mettre le feu à la maison!

La Meslin était une grande femme, solidement bâtie, qui déjà s'agenouillait auprès de « son homme » terrassé. Elle se releva et bondit comme une lionne vers l'âtre où la marmite bouillait.

Elle saisit un tison enflammé et répéta :

— Brûlons le gueux! brûlons-le!

Les hommes s'écartèrent, serrant leurs couteaux et leurs gourdins, semblables à l'infanterie qui attend la besogne faite des canonniers pour se ruer à la charge.

Le taudis s'emplit de fumée et de flammes; les six mégères secouaient leurs brandons.

Le patron fit un saut de côté qui évita le brûlant projectile lancé par la Meslin à tour de bras. La terrible canne décrivit une demi-douzaine de cercles, et pendant une longue minute, ce fut à l'intérieur du bouge un indescriptible tohu-bohu : des cris, des chocs, des blasphèmes, des chutes, des grincements de dents et un coup de pistolet.

La minute une fois écoulée, voici quel était l'état de la question : notre singulier ami, le patron des maçons du Marché-Neuf, se tenait debout au beau milieu de la chambre, où les tisons éparpillés fumaient de tous côtés; il avait du noir à la joue droite, et le revers de sa houppelande était largement brûlé, mais on ne lui voyait aucune blessure sérieuse.

Au fond du taudis, les filets commençaient à flamber, atteints qu'ils avaient été par les éclats de braise.

Ezéchiel n'avait plus sa gaffe emmanchée de long, dont les morceaux jonchaient le sol; en revanche, il portait au front une magnifique bosse d'un violet sanguinolent, et sa bouche édentée crachait rouge.

L'homme de la Meslin se roulait dans la boue, tenant encore à la main un pistolet déchargé. Ses cheveux crépus n'avaient pas défendu son crâne, qui portait une large fêlure.

Les autres bandits se tenaient à distance, et les femmes épouvantées étaient pelotonnées dans un coin, sauf la Meslin, qui essayait de soulever la tête fendue de son amant.

Il n'y avait pas eu une seule parole échangée entre l'assiégé, seul de son bord, et le troupeau des assaillants.

En ce moment l'assiégé, qui avait perdu l'éclair fulgurant de ses yeux et qui semblait aussi calme que s'il eût été flânant dans le jardin du Palais-Royal, mit sa canne sous son bras et plongea sa main dans sa poche.

— C'est le diable! grommela Ezéchiel.

— Vous êtes dix contre un, rugit la Meslin, qui se releva ivre de rage. Attaquons-le tous ensemble, et mon homme sera vengé!...

Elle s'interrompit en un cri étouffé; le couteau qu'elle avait ramassé à terre s'échappa de ses mains!

— Ah! fit-elle en attachant sur le patron un regard stupéfait, c'est bien pis que le diable!... Comment ne l'ai-je pas reconnu?... C'est M. Gâteloup!

Ce nom de Gâteloup, répété dans tous les coins du cellier, forma un long murmure.

L'amant de la Meslin rouvrit les yeux et regarda.

Le patron avait retiré sa main de sa poche, et nouait tranquillement à sa boutonnière l'objet qui l'avait fait reconnaître.

Au premier aspect, cela semblait donner raison aux accusations d'Ezéchiel, car les chouans de Bretagne portaient un objet pareil comme signe de ralliement à leur chapeau ou sur leur poitrine, et Georges Cadoudal devait en avoir un dans sa poche.

Mais bien avant les chouans de Bretagne la frérie des maîtres en faits d'armes parisiens avaient consacré ce signe que professeurs et prévôts portaient au côté gauche de leurs plastrons.

C'était un cœur brodé d'or et encadré dans une rosette de rubans écarlates.

Chaque maître y ajoutait un signe distinctif qui était en quelque sorte un blason et qui disait son nom aux initiés.

Or, si le patron des maçons du Marché-Neuf était, sous son espèce de bon bourgeois, une célébrité de quartier, recevant des coups de chapeau depuis le Palais de justice jusqu'à l'Hôtel de ville, sous un autre aspect, comme combattant des bagarres révolutionnaires, comme sauveteur, comme entraîneur ou modérateur du peuple, Gâteloup était une gloire universellement acceptée, surtout dans la classe pauvre. Les bons l'admiraient et l'aimaient, les méchants le redoutaient.

Dans le danger autrefois, lors des batailles civiles, où il avait joué un rôle à la fois terrible et bienveillant, il se faisait reconnaître à l'aide de son écu de maître d'armes : un cœur d'or dans un nœud de faveurs rouges où deux raies noires, largement accusées, marquaient une croix de Saint-André.

Cela signifiait : Je suis Jean-Pierre Sévérin, dit Gâteloup; comme jadis les fleurs de lis d'or sur champ d'azur disaient : Bourbon ; les macles accolées : Rohan ; et les seize alérions d'azur cantonnant la croix de gueules en champ d'or : Montmorency.

Dans les luttes antiques il n'y avait aucune honte pour l'homme brave à se retirer devant un plus fort. Le char d'Achille traversait les batailles sans rencontrer devant soi d'autres ennemis que les myopes qui ne reconnaissaient pas assez vite le flamboyant bouclier présent d'Hippodamie. Les coquins rassemblés au cabaret de la *Pêche miraculeuse* n'étaient nullement imbus de préjugés chevaleresques.

Il n'y eut pas une seule main pour garder une arme, et la Meslin dit en montrant son homme :

— Ah ! citoyen Gâteloup, c'est encore de la reconnaissance qu'on vous doit, car si vous aviez voulu, vous ne me l'auriez pas assommé à demi!

— C'est vrai, ma fille, répliqua le patron, et si j'ai mis mon nom à ma boutonnière, c'est que la peur m'a pris de vous assommer tous... Éteins le feu, Ezéchiel... Vous autres, faites-moi place.

Deux ou trois seaux d'eau lancés à la volée sur les filets qui allaient se consumant lentement firent l'affaire. Ezéchiel, le sourire aux lèvres, s'était rapproché du vainqueur.

Celui-là devait être un damné scélérat, car il cachait sa rancune sous un air obséquieux et caressant.

— Mon bon maître, dit-il, ça nous perd la tête de penser qu'il y a un homme dans Paris qui veut tuer le citoyen Bonaparte. Moi qui vous parle, je vois partout le traître Cadoudal... Et quant à ce qui est de la porte du fond, là-bas, elle mène tout uniment à la cave où je tiens mon pauvre vin que vous trouvez si mauvais.

Le patron lui mit la main sur l'épaule, et Ezéchiel fut sur le point de s'affaisser comme si on l'eût chargé d'un poids trop lourd.

— Ne me faites point de mal, murmura-t-il.

— Écoute, l'interrompit le patron... Es-tu homme à répondre franchement et honnêtement aux questions qu'on te fera?

— Quant à ça, mon maître, s'écria Ezéchiel, demandez à tout le monde, je n'ai que trop de franchise. Le cœur sur la main, toujours!... Ah! si j'avais eu un tantinet de malice, mon affaire serait depuis longtemps dans le sac!

— C'est pour une dame que tu travailles? prononça tout bas le patron.

— Pour une dame?... répéta Ezéchiel; voilà une idée?

Puis il ajouta en clignant de l'œil d'une façon confidentielle.

— Eh bien, oui, là. On ne peut rien vous cacher, mon maître. C'est pour une dame... et nous essayons de nouer un fil à la patte des scélérats qui veulent tuer le premier consul!... est-ce défendu?

La main du patron pesa plus lourde sur son épaule, mais à ce moment une éclatante et joyeuse clameur passa au travers de la porte de la rue.

— Aubaine! aubaine! criait-on. Ouvrez, citoyen Ezéchiel!

— Il y a eu pêche miraculeuse!

— Et bonne chasse! ajoutèrent d'autres voix qui semblaient plus lointaines.

— Nous apportons la marée! dirent les pêcheurs.

— Et nous le gibier! firent les chasseurs.

— Ouvre, Ezéchiel! Mais ouvre donc, vieux drôle!

— Faut-il ouvrir, mon bon maître? demanda le cabaretier en adressant au vainqueur de la lutte récente une œillade respectueuse et soumise.

Celui-ci fit un geste de consentement.

La porte roula sur ses gonds, et une compagnie nombreuse entra chargée de butin. Ils étaient quatre d'abord, quatre forts lurons, pour porter un tout petit panier où il y avait bien une cinquantaine de goujons.

Ensuite venait l'heureux propriétaire du mannequin de paille.

En troisième lieu, deux gamins soutenaient triomphalement une vieille culotte, dans la poche de laquelle on avait trouvé une pièce de six liards.

— Voici la pêche! cria-t-on. Ferme boutique, Ezéchiel. Il n'y a plus rien dans la rivière.

— Je sais bien qui me joue ces tours-là! répondit le cabaretier avec mélancolie : ce sont les ennemis du premier consul!

Il fut interrompu par un autre flot qui arrivait clamant :

— Voici la chasse!

Ceux-là apportaient sur des cannes à pêche, disposées en brancard, une pauvre belle enfant, évanouie ou morte.

Quand la lueur de la lampe tomba sur son visage livide, mais toujours charmant, le patron des maçons du Marché-Neuf poussa un grand cri qui était un nom :

— Angèle!

V

LA BORNE

Aux premières lignes de cette histoire nous avons vu un jeune homme élégant et beau longeant seul le quai de la Grève.

Puis, derrière lui, une charmante jeune fille, seule aussi et qui semblait le suivre de loin.

Puis, enfin, un vieil homme, habillé bourgeoisement, mais campé à la noble, qui avait l'air de suivre les deux.

Dans le courant de notre récit, nous avons appris le nom du jeune homme : René de Kervoz, et le nom de la jeune fille : Angèle.

Quant au vieux bourgeois, ceux qui ont lu le premier épisode de cette série : *la Chambre des Amours*, le connaissaient dès longtemps.

Après la scène mystérieuse et presque muette qui eut lieu, vers la tombée de la nuit, dans l'église de Saint-Louis-en-l'Ile, entre cette blonde éblouissante qu'on appelait madame la comtesse, l'Allemand Ramberg, René et l'abbé Martel, scène dont l'apprenti médecin Germain Patou, d'un côté, et Angèle de l'autre, furent les témoins silencieux, René de Kervoz sortit le premier.

Angèle le suivit aussitôt, comme elle l'avait fait depuis la place du Châtelet.

Elle semblait bien faible; son pas lent et pénible chancelait, mais ces pauvres cœurs blessés ont un terrible courage.

Il n'était pas nuit tout à fait encore quand René de Kervoz, sortant par la porte latérale, s'engagea dans la rue Poultier. Au lieu de tourner vers le quai de Béthune, comme devaient faire plus tard Germain Patou et « le patron, » il remonta vers la rue Saint-Louis.

Sa marche était lente aussi et incertaine, mais ce n'était pas faiblesse.

Ceux qui le connaissaient et qui l'eussent vu en face à cette heure auraient remarqué avec étonnement le rouge ardent remplaçant la pâleur habituelle de sa joue.

Ses yeux brûlaient sous ses sourcils violemment contractés.

Angèle, pauvre douce enfant, avait grandi entre deux cœurs simples et bons, son père d'adoption et sa mère, les deux seuls amis qu'elle eût au monde. Elle ne savait rien de la vie.

Elle ne voyait point le visage de René; par conséquent elle ne pouvait lire le livre de sa physionomie.

Mais sait-on où elles prennent cette seconde vue? Il y a une admirable sorcellerie dans les cœurs malades d'amour. Ce qu'elle ne voyait pas, Angèle devinait.

La passion qui bouleversait les traits de René de Kervoz avait dans l'âme d'Angèle comme un écho douloureux et navré.

Elle ne songeait pas à elle-même; sa pensée était pleine de lui.

Souffrait-il? Parfois c'est le bonheur qui écrase ainsi.

Elle avait presque aussi grande frayeur de la souffrance que du bonheur.

Et pourtant, d'ordinaire, c'est le bonheur seulement que redoute la jalousie des femmes.

Mais Angèle n'était pas encore une femme tout à fait; les jeunes filles aiment autrement que les femmes. Angèle tenait le milieu entre la femme et la jeune fille.

René tourna le coin de la rue Saint-Louis et se dirigea vers le retour du quai d'Anjou qui faisait face à l'île Louviers.

Ce n'était pas la première fois qu'Angèle suivait René. Elle avait le droit de le suivre, si la plus sacrée de toutes les promesses, ce contrat d'honneur liant l'homme à la pure enfant qui s'est donnée, confère un droit.

Angèle était pour tous la fiancée de René de Kervoz; elle était sa femme devant Dieu.

Jamais elle n'en avait tant vu qu'aujourd'hui.

Ce qu'elle soupçonnait, depuis longtemps peut-être, lui entrait dans le cœur, net, aigu, comme une certitude amère.

René aimait une autre femme.

Non point comme il l'avait aimée, elle, doucement et saintement. Oh! que de bonheur perdu!

René aimait l'autre femme avec fureur, avec angoisse.

À moitié chemin de la rue Poultier, au retour oriental du quai d'Anjou, un mur monumental formait l'angle de la rue Bretonvilliers, à l'autre bout de laquelle était le cabaret de la *Pêche miraculeuse*.

Le pâté de propriétés compris entre les deux rues formait la pointe est de l'île; il se composait du pavillon de Bretonvilliers et de l'hôtel d'Aubremesnil, avec leurs jardins : ces deux habitations, séparées seulement par une magnifique avenue, appartenaient au même maître, l'ancien conseiller au parlement dont il a été parlé.

Outre ces demeures nobles, il y avait quelques maisons bourgeoises ayant façade sur rue.

Le pavillon de Bretonvilliers, qui n'était autre chose que le pignon d'un très-vieil hôtel, sorte de manoir contemporain peut-être de l'époque où l'île était encore la campagne de Paris, s'enclavait dans le mur et faisait même une saillie de plusieurs pieds sur la voie : ce qui motiva plus tard sa démolition.

Il n'avait que deux étages : le premier à trois fenêtres de façade; le second, beaucoup moins élevé, à cinq; le tout était surmonté d'une toiture à pic.

Il n'existait point d'ouverture au rez-de-chaussée. On y entrait par une porte percée dans le mur, à droite de la façade et donnant dans les jardins.

Ce fut à cette porte que René de Kervoz frappa.

Un aboiement de chien, grave et creux, qui semblait sortir de la gueule d'un animal géant, répondit à son appel.

Une femme âgée et portant un costume étranger vint ouvrir. Elle barra d'abord le passage à René, lui disant : « Les maîtres sont absents. »

René lui répondit, donnant à ces deux mots latins la prononciation magyare : « *Salus Hungariæ.* »

La vieille femme le regarda en face et sembla hésiter.

— *Intrat, domine*, dit-elle enfin, également en latin prononcé à la hongroise, *sub auctoritate dominæ meæ* (entrez, monsieur, sous l'autorité de ma maîtresse).

La porte se referma. Un coup de fouet retentissant mit fin aux aboiements du gros chien.

Angèle était trop loin pour voir ou pour entendre.

Quand elle arriva devant la porte, tout était silence à l'intérieur.

Elle s'arrêta, immobile, affaissée comme la statue du Découragement.

Elle ne pleurait point.

L'idée ne lui vint pas de frapper à cette porte.

Pourquoi était-elle venue, cependant!

Hélas, elles ne savent pas, ces pauvres blessées. Elles vont pour glisser un regard tout au fond de leur malheur, mais non point pour combattre.

Quand l'idée de combattre leur vient, elles poussent presque toujours la vaillance jusqu'à la folie. Mais l'idée de combattre leur vient le plus souvent trop tard.

Elles doutent si longtemps! si longtemps elles se cramponnent à la chère illusion de l'espoir!

Angèle resta pendant de longues minutes debout en face de la porte, le cœur oppressé, les yeux fermés à demi.

Aucun bruit ne venait du dedans. Le dehors était également silencieux, car la nuit s'était faite et le pas des allumeurs de lanternes avait cessé de se faire entendre.

Un seul murmure, confus et intermittent, venait du côté du quai de Béthune, où le cabaret de la *Pêche miraculeuse* restait ouvert.

En face de la porte par où René avait disparu, au coin d'une maison dont toutes les fenêtres étaient noires et qui semblait inhabitée comme la plupart des demeures dans ce triste quartier, il y avait une borne de granit cerclée de fer.

Angèle s'y assit.

De là on pouvait voir les fenêtres de l'ancien pavillon de Bretonvilliers.

Elles étaient noires aussi, énormes de hauteur et bizarrement éclairées par la lune à son lever, qui leur envoyait ses rayons obliques, avant de les laisser dans l'ombre en montant vers le sud.

Machinalement, le regard d'Angèle s'attacha sur ces trois gigantesques croisées, derrière lesquelles on devinait des rideaux de mousseline, drapés largement.

Elle vit, comme on voit les choses en rêve, un de ces rideaux se soulever à demi et une tête paraître. Les lueurs de la lune n'en éclairaient plus que les reflets, et c'était si vague!...

Une jeune tête, une tête bien aimée : ce front et ce regard qu'Angèle voyait nuit et jour, cette bouche qui lui avait dit : Je t'aime!

Oh! et ce sourire! et ces cheveux si doux qu'un

chaste baiser avait mêlés bien souvent avec ses cheveux à elle!

René! son âme tout entière, son premier, son unique amour!

C'était René! c'était bien René! Pourquoi en ce lieu? et seul? Attendait-il? qu'attendait-il?

La lune tournait; l'ombre accusait davantage ce sourire qui n'existait pas peut-être. Pour Angèle René souriait, et si doucement! et, à travers ces carreaux maudits, René la regardait avec tant de tendresse!

Cela se pouvait-il? Si René l'avait vue, si René l'avait reconnue, lui dans cette maison, elle dans la rue et sur cette borne, René n'aurait pas souri. Oh! certes.

Il était bon, il était noble.

Il aurait eu honte, et remords, et frayeur.

Mais qu'importe ce qui est possible ou impossible? A certaines heures, l'esprit ne juge plus, la fièvre est maîtresse. Angèle tendit ses pauvres mains tremblantes vers René et se mit à lui parler tout bas.

Elle lui disait de ces douces choses que le tête-à-tête des enfants amoureux échange et ressasse pour enchanter les plus belles heures de la vie. La mémoire de son cœur récitait à son insu la litanie des jeunes tendresses. Comme elle aimait! comme elle était aimée! Et se peut-il, mon Dieu! qu'on manque à ces serments qui jaillirent une fois d'une âme à l'autre pour former un indissoluble lien?

Se peut-il?... car il y avait plus que des serments, et René était noble et bon. Nous l'avons dit déjà une fois; elle se le répéta cent fois à elle-même.

Elle ne sentait point que ses mains étaient glacées et que ses petits pieds gelaient sur le pavé humide par cette froide nuit de février. Elle savait seulement que son front la brûlait.

Un soir, c'était au dernier automne, l'air de la nuit était si tiède et si charmant, je ne sais comment la promenade s'était prolongée le long du quai de la Grève, puis au bord de l'eau, sous ces beaux arbres qui allaient jusqu'au Pont-Marie. Il y avait là des fleurs et de l'herbe autour de la cabane de l'inspecteur du halage; René voulut s'asseoir; il était faible alors et malade; Angèle étendit pour lui son écharpe sur le gazon.

Elle se mit près de lui, si jolie et si belle que René avait des larmes dans les yeux.

Il lui dit :

— Si tu ne m'aimais plus, je mourrais.

Elle ne répondit point, Angèle, parce que la pensée ne lui venait même pas que son René pût cesser de l'aimer.

Ce fut une chère soirée, dont le souvenir ne devait jamais s'effacer.

Tout à l'heure, en passant sur le Pont-Marie, Angèle avait reconnu les grands ormes.

Et maintenant, parlant tout bas comme si René eût été auprès d'elle, Angèle disait à son tour :

— Si tu ne m'aimais plus, je mourrais.

La lune avait tourné, laissant dans l'ombre la façade du vieux pavillon de Bretonvilliers.

Il était impossible de voir la silhouette de René à la grande fenêtre, et pourtant Angèle la voyait encore.

Sur ce fond noir elle devinait une forme adorée; seulement René ne souriait plus. Il avait le visage triste, ému, amaigri, comme ce soir de la promenade au bord de l'eau, et il semblait à Angèle que la distance disparaissait; elle montait, il descendait; tous deux s'appuyaient à l'antique balcon, l'un en dedans, l'autre en dehors, et ils échangeaient de murmurantes paroles entrecoupées de longs baisers.

Tout à coup Angèle tressaillit et s'éveilla, car ceci était un véritable rêve. La façade noire changeait d'aspect; deux des grandes fenêtres s'éclairaient vivement.

Angèle ne s'était point trompée. La silhouette de René tranchait en sombre sur ce fond lumineux.

Il était là; il n'avait pas quitté la fenêtre.

Un cri s'étouffa dans la poitrine d'Angèle, parce qu'une autre silhouette se détachait derrière celle de René : une forme féminine, admirablement jeune et gracieuse, qu'Angèle reconnut du premier regard.

— La femme de l'église Saint-Louis! murmura-t-elle en portant ses deux mains à sa poitrine qui haletait; toujours elle!

Elle essaya de se lever et ne put. Elle aurait voulu s'élancer et défendre son bonheur.

Parmi la confusion de ses pensées une idée, cependant, se fit jour.

— La porte ne s'est pas rouverte depuis le passage de René, se dit-elle, et cette femme n'a pu le précéder ici, puisqu'elle est sortie de l'église, accompagnée... Par où est-elle entrée?

L'ombre féminine dessinée avec netteté par la lumière qui l'éclairait à revers portait sur le rideau transparent. On voyait sa taille délicate et les détails légers de sa coiffure où le jour semblait jouer entre les boucles mobiles de ses cheveux.

— Ses cheveux! dit encore Angèle, ses cheveux blonds! jamais il n'y en a eu de pareils! Je crois distinguer leurs reflets d'or... Elle est trop belle... Oh! René, mon René, ne l'aime pas! on ne peut pas avoir deux amours... Si tu ne m'aimais plus, je mourrais...

Sur le rideau révélateur deux mains se joignirent.

Angèle se redressa, galvanisée par sa terrible angoisse.

— Mais avant de mourir, fit-elle, je combattrai! Je suis forte! j'ai du courage! Et qui donc l'aimera comme moi? Il est à moi...

Elle s'affaissa de nouveau sur la borne. Autour de la fine taille, là-haut, un bras galant venait de se nouer derrière les rideaux de mousseline.

Angèle balbutia encore :

— Je suis forte... je combattrai...

Mais elle chancelait et sa gorge râlait.

Ses deux mains glacées pressèrent son front.

— C'est un rêve! un rêve affreux! dit-elle; je veux m'éveiller...

Sa voix s'étrangla dans son gosier. Les deux ombres tournaient sur le rideau et présentaient maintenant leurs profils : deux profils jeunes et charmants.

Une douleur navrante étreignit la poitrine d'Angèle. Elle eut l'angoisse de l'attente, car ce fut lentement, lentement que les deux bouches se réunirent en un étroit et long baiser.

Angèle tomba comme une masse inerte sur le pavé.

Du capuchon détaché de sa mante ses cheveux dénoués s'échappèrent et ruisselèrent : des cheveux plus beaux, plus brillants, plus doux que ceux de l'enchanteresse elle-même.

La silhouette de femme se retira la première et s'enfuit, tandis qu'un retentissant éclat de rire passait à travers les carreaux.

L'ombre de René se prit à la poursuivre.

Puis la troisième fenêtre de la façade s'éclaira brillamment tout à coup. Les deux ombres y passèrent entrelacées et disparurent.

Mais Angèle ne voyait plus rien de tout cela. Son pauvre corps inerte s'étendait tout de son long; entre son front et le pavé il n'y avait que ses cheveux épars, ses pauvres cheveux.

Une demi-heure après seulement, un groupe de fainéants quittant la berge du quai de Béthune passa.

Aucune ombre ne se dessinait plus aux carreaux du vieux pavillon de Bretonvilliers.

Les fainéants qui revenaient de la pêche avec leurs paniers vides rencontrèrent le corps d'Angèle. La chasse valait mieux que la pêche : au cou d'Angèle il y avait une croix d'or, présent de René de Kervoz.

Les fainéants eurent d'abord la pensée de se battre à qui aurait la croix d'or, puis il fut convenu qu'on irait au cabaret d'Ézéchiel, lequel, étant un peu juif, pourrait estimer le bijou et l'acheter comptant pour faire le partage.

Ils avaient compté sans le patron des maçons du Marché-Neuf, M. Jean-Pierre Sévérin, dit Gâteloup. Celui-ci se dépouilla de sa houppelande pour en envelopper les membres glacés de la jeune fille. D'après son ordre, que nul ne songea à discuter, quatre porteurs prirent une civière où Angèle fut déposée sur un matelas.

Puis le patron commanda : En route!

Et les porteurs se mirent en marche sans même s'informer du lieu où on les conduisait.

Décidément, ce soir, au quai de Béthune, la chasse ne valait pas mieux que la pêche.

Quand la Meslin eut emmené son homme tout endolori et que les coquins des deux sexes furent partis, Ézéchiel barricada sa porte.

Il était soucieux, ce brave garçon, et d'assez mauvaise humeur.

En éteignant la magnifique lanterne qui faisait la gloire de son établissement et du quartier, il se disait :

— C'est un jeu à se faire rompre les os. Voilà déjà un gaillard qui a deviné la farce. Si on savait une fois que tout cela est pour détourner les chiens et cacher le trou de la vampire...

Il frissonna et regarda tout autour de lui.

— Chaque fois que je prononce ce nom-là, grommela-t-il, j'ai la chair de poule. Je n'y crois pas, mais c'est égal... il doit y avoir quelque chose... Et j'aimerais voir, moi, la mine qu'elles font, ces bêtes-là, quand on leur enfonce un fer rouge dans le cœur! Parole! ça doit être drôle!

Il eut un sourire à la fois sensuel et poltron.

A coups de pied il dérangea les filets à moitié brûlés qui encombraient la porte de derrière et l'ouvrit en pensant tout haut :

— Ce n'est pas facile d'amasser un plein pot de pauvres écus!

Au delà de la porte il y avait ce sombre couloir aperçu par le patron et menant à un escalier de pierre. Le couloir, après l'escalier passé, allait en descendant, puis remontait jusqu'à une seconde porte communiquant avec un vaste jardin.

Aussitôt qu'Ézéchiel eut ouvert cette seconde porte, un mugissant aboiement se fit entendre au lointain ; le lecteur aurait reconnu tout de suite la voix du chien géant qui gardait le pavillon de Bretonvilliers.

— Tout sent le diable, se dit Ézéchiel, dans le pays d'où ces gens-là viennent. Ce chien a la voix d'un démon.

Il s'engagea sous une sombre allée de tilleuls, taillés en charmille, qui remontait vers la rue Saint-Louis-en-l'Ile.

La vieille femme le regarda en face et sembla hésiter. (Page 133.)

Les aboiements du molosse devinrent bientôt si violents que le cabaretier s'arrêta épouvanté.

— Holà! bonne femme Paraxin! cria-t-il, retenez votre monstre ou je lui casse la tête d'un coup de pistolet!

Un éclat de rire cassé partit du fourré voisin et le fit tressaillir de la tête aux pieds.

— Le chien est enchaîné, trembleur de Français, fut-il dit par derrière les arbres; n'aie pas peur... Mais, à propos de pistolet, on s'est battu chez toi, là-bas. Y aura-t-il quelque chose pour nos poissons?

Avant qu'Ézéchiel pût répondre, une femme grande comme un homme et portant le costume hongrois entra dans une échappée de lumière que la lune faisait dans l'avenue.

— Bonsoir, Ézéchiel, dit-elle dans le français barbare qu'elle baragouinait avec peine. On ne peut pas te parler latin à toi; vous autres, Parisiens, vous êtes plus ignorants que des esclaves!... As-tu quelque chose à nous dire?

— Je veux voir madame la comtesse, répliqua le cabaretier.

— Madame la comtesse est loin d'ici, repartit Paraxin, qui s'était approchée et dominait Ézéchiel de la tête. Elle a de l'occupation ce soir.

— Elle en mange un? demanda le cabaretier avec une curiosité mêlée d'horreur.

La Paraxin fit un signe de tête caressant et répondit :

— Elle en mange deux.

Ézéchiel recula malgré lui. La grande femme ricanait. Elle répéta :

— Qu'as-tu à dire?

— J'ai à dire, répliqua Ézéchiel, que tout ça ne peut pas durer. Le monde parle. Il y a des gens sur la trace, et la frime du quai de Béthune est usée jusqu'à la corde. Tout devait être fini voilà quinze jours...

— Tout sera fini dans huit jours, l'interrompit la grande femme. L'argent vient; la somme y sera. Ceux qui auront été avec nous jusqu'au bout auront leur fortune faite. Ceux qui perdront courage avant la fin engraisseront les poissons... Est-ce tout?

Ézéchiel restait silencieux.

— A quoi penses-tu? demanda la Hongroise brusquement.

— Bonne femme Paraxin, répondit le cabaretier, je pense à la peur que j'ai. Vos menaces m'effrayent beaucoup, je ne le cache pas, car je vous regarde comme une diablesse incarnée...

17

Angèle tomba comme une masse inerte sur le pavé. (Page 135.)

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

La Hongroise lui caressa le menton bonnement.

— Mais, poursuivit Ézéchiel, je suis plus effrayé encore des dangers qui m'environnent de toutes parts à cause de vous. A quoi me servira-t-il d'avoir gagné beaucoup d'argent si on me coupe le cou?

Madame Paraxin lui donna un bon coup de poing entre les deux épaules et lui dit quelques injures en latin. Après quoi elle reprit d'un ton sérieux :

— Nous avons de quoi détourner l'attention, brave homme, ne t'inquiète pas... Vois-tu cette lumière, là-bas?

Ils arrivaient au bout de l'avenue, et le pavillon de Bretonvilliers détachait sa haute silhouette sombre sur le ciel.

Une lueur brillait au premier étage.

— Oui, je vois la lumière, répliqua Ézéchiel, mais qu'est-ce que cela dit?

— Cela dit, mon fils, qu'il y a là un joli jeune homme en train de se brûler à la chandelle. Avec ce papillon nous avons, si nous voulons, deux ou trois semaines de sécurité devant nous.

— Qui est ce papillon?

— Le propre neveu de Georges Cadoudal, mon fils, qui va nous vendre, pour un sourire... ou pour un baiser, ou plus cher, le secret de la retraite de son oncle.

VI

LA MAISON ISOLÉE

C'était une chambre très-vaste et si haute d'étage qu'on eût dit une salle de quelque ancien palais de nos rois. Les tentures en étaient fatiguées et ternes de vétusté, mais d'autant plus belles aux yeux des coloristes, qui cherchent l'harmonie dans le fondu des nuances et qui chromatisent en quelque sorte la gamme contenue dans le spectre solaire pour obtenir leurs savants effets : de telle sorte, par exemple, que le costume d'un mendiant fournit sous leurs pinceaux des accords merveilleux.

La lampe entourée d'un globe en verre de Bohême non pas dépoli, mais troublé et imitant la demi-transparence de l'opale, éclairait à peine cette vaste étendue, effleurant chaque objet d'une lueur discrète et presque mystérieuse.

On ne pouvait juger ni les peintures du plafond ni celles des panneaux, coupés en cartouches octogones, selon les lignes régulières mais inégales qui caractérisaient l'époque de Louis XIV. C'est à peine si les dorures brunies renvoyaient çà et là quelques sourdes étincelles.

Au-devant de deux grandes fenêtres les draperies de lampas dessinaient leurs plis larges et nombreux sous lesquels tranchaient de moelleux rideaux en mousseline des Indes.

L'aspect général de cette pièce était austère et large, mais surtout triste, comme il arrive presque toujours pour les œuvres du moyen âge que le dix-septième siècle essaya de retoucher.

C'était aux carreaux de cette chambre et sous la mousseline des Indes qu'Angèle avait vu d'abord le visage de René, aux premiers rayons de la lune, puis les deux ombres dont la fenêtre avait trahi l'amoureuse bataille.

Maintenant il n'y avait plus personne.

Mais les gaies lueurs qui passaient par la porte entr'ouverte de la pièce voisine, celle qui n'avait qu'une croisée sur la rue et qui s'était éclairée la dernière, indiquaient la route à prendre pour retrouver ensemble René de Kervoz et la reine des blondes, comme l'appelait Germain Patou, la radieuse pénitente de l'abbé Martel, l'inconnue de l'église Saint-Louis-en-l'Ile.

La jalousie de celles qui aiment profondément ne se trompe guère. Il est en elles un instinct subtil et sûr qui leur désigne la rivale préférée.

Angèle avait reconnu le profil de sa rivale sur la mousseline des rideaux, et nous l'avons dit comme cela était, Angèle, dans cette silhouette mobile, avait deviné jusqu'à l'or léger qui frisait en délicieuses boucles sur le front de l'étrangère.

Franchissons cependant cette porte entr'ouverte qui laissait passer de joyeuses lueurs.

C'était une pièce beaucoup plus petite, et le seuil qui séparait les deux chambres pouvait compter pour un espace de six cents lieues. Il divisait l'Occident de l'Orient.

De l'autre côté de ce seuil, en effet, c'était l'Orient, les tapis épais comme une pelouse, les coussins accumulés, la lumière parfumée. Vous eussiez cru entrer dans un de ces boudoirs féeriques où les riches filles de la Hongrie méridionale luttent de magnificence et de mollesse avec les reines des *Mille et Une Nuits*.

Le contraste était frappant et complet. A droite, c'était la roideur mélancolique et un peu moisie du grand siècle; à gauche de la cloison, le luxe voluptueux, la somptuosité demi-barbare de la frontière ottomane s'étalaient, comme si en ouvrant la croisée on eût pu voir à l'horizon les minarets de Belgrade, la blanche ville.

Dans la première pièce il faisait froid; ici régnait une douce chaleur où passaient comme de tièdes courants chargés de langueurs odorantes.

La lumière de deux lampes magnifiques, rabattue par deux coupoles de cristal rosé, tombait sur une ottomane environnée d'arbustes exotiques en pleine fleur.

Il y avait là un jeune homme et une jeune femme : deux belles créatures s'il en fut jamais; la jeune femme demi-couchée sur l'ottomane, le jeune homme assis sur les coussins à ses pieds.

C'étaient bien les deux silhouettes du rideau : René de Kervoz d'abord, qu'Angèle aurait reconnu entre mille, et quant à la femme, Angèle avait pu, sans se tromper, prendre son profil pour celui de la blonde étrangère. Les traits offraient en effet une parité complète : mêmes yeux, même bouche souriante et hautaine, même dessin de visage, exquise dans sa délicatesse.

Seulement, ces admirables cheveux blonds, si vaporeux et si brillants, n'existaient que dans l'imagination d'Angèle.

La jeune femme de l'ottomane avait d'admirables cheveux, il est vrai, mais plus noirs que le jais.

Il suffisait d'un regard pour voir, malgré l'extrême ressemblance, qu'elle n'était pas notre mystérieuse comtesse de Saint-Louis-en-l'Ile.

Au moment où nous entrons dans le boudoir, elle touchait justement d'un geste mutin ses adorables cheveux noirs et disait en souriant :

— Je n'aurais jamais cru qu'on pût nous prendre l'une pour l'autre : elle si blonde, moi si brune... et surtout mon beau chevalier breton, qui prétend que mon image est gravée dans son âme!

René la contemplait avec une sorte d'extase et ne répondait point.

Il éleva une gracieuse petite main jusqu'à ses lèvres et savoura un long baiser.

— Lila! murmura-t-il.

Elle se pencha jusqu'à son front, qu'elle effleura, disant :

— Mon nom est doux dans votre bouche.

Il y a des souvenirs : un nuage passa sur le regard de René.

Une fois, cette pauvre enfant qui lui avait donné son cœur, Angèle, sa fiancée, lui avait dit :

— Dans ta bouche mon nom est doux comme une promesse d'amour.

Il l'avait bien aimée, et la passion qui l'entraînait vers une autre, à présent, avait été combattue par lui comme une folie.

Il aimait malgré lui, malgré sa raison, malgré son cœur; il subissait une irrésistible fascination.

Ces choses arrivent comme pour apporter une excuse à ceux qui croient aux sorts et aux charmes.

Angèle était pieuse. Quelques semaines auparavant, le soir du 12 février, René l'avait accompagnée au salut de Saint-Germain-l'Auxerrois. Pendant qu'Angèle priait, René rêvait — aux joies prochaines de leur union sans doute.

Il y avait une femme agenouillée non loin d'eux.

René vit briller deux lueurs sous un voile.

Et je ne sais comment, dans l'ombre où était l'inconnue, un rayon des cierges de l'autel pénétra.

René sentit en lui comme une vague angoisse. Son regard revint vers Angèle, qui priait si saintement. Il eut frayeur et remords, et ne fut soulagé que par l'effort qu'il fit sur lui-même pour ne plus tourner les yeux vers l'inconnue.

Il sortit avec Angèle et la reconduisit jusqu'à sa porte. Leurs logis étaient voisins. Il la quitta pour rentrer chez lui.

Mais il n'aurait point su dire pourquoi il reprit le chemin de l'église.

A la porte il hésita, car il comprenait que franchir de nouveau ce seuil c'était déjà une trahison.

D'ailleurs elle devait être partie.

Elle! — René entra en se disant : Je n'entrerai pas.

Elle le croisa comme il passait devant le bénitier. Malgré lui, le doigt de René se plongea dans la conque de marbre. La main de l'inconnue toucha sa main; il eut froid jusque dans le cœur.

Ce fut tout. Elle sortit. René resta immobile à la même place, car il se disait : Je ne la suivrai pas.

Une voix l'avertissait, murmurant au dedans de lui-même le nom d'Angèle et disant : C'est celle-là qui est le bonheur.

C'est l'autre qui est le caprice extravagant, la fièvre, le tourment, la chute...

Pourquoi est-ce toujours ainsi? René s'élança sur les traces de l'inconnue. Son cœur battait, sa tête brûlait!

Il n'y avait personne sur le parvis encombré de masures qui séparait alors la façade de Saint-Germain-l'Auxerrois du Louvre non encore restauré.

Chose singulière, et qu'il faut exprimer pourtant, René n'avait pas même vu celle qu'il poursuivait ainsi malgré lui.

Il ne connaissait d'elle que la lueur de son regard et les vagues profils dessinés par les reflets descendant de l'autel.

Quand leurs mains s'étaient touchées au bénitier, l'inconnue avait le visage caché derrière son voile.

C'était une toute jeune femme et d'une beauté merveilleuse, voilà ce dont il eût juré; il n'aurait point su détailler l'impression que lui laissait son costume sévère, mais d'une élégance extrême. Elle le portait à miracle, et, tandis qu'elle s'éloignait, René avait admiré la grâce noble de sa démarche.

Aime-t-on pour si peu, et quand le cœur a noué ailleurs une chaîne sérieuse et solide?

René était l'honneur même. Il arrivait d'un pays où l'honneur passe avant toute chose. Son enfance s'était écoulée dans une famille simple et sévère où la passion politique seule avait accès.

Encore la passion politique sommeillait-elle depuis longtemps déjà au manoir de Kervaz, situé entre Vannes et Auray; le père de René s'était battu de son mieux, mais il avait déposé les armes franchement et sans arrière-pensée, depuis que les portes de la paroisse s'étaient rouvertes au culte.

Il y avait deux sortes de chouans en Bretagne : les chouans du roi, les chouans de Dieu.

Quand on rendit à ces derniers la vieille maison de granit qui bénit la naissance, le mariage et la mort, il se fit bien des vides dans les rangs de la rustique armée.

Le père de René avait dit à son fils : Le passé s'en va ; attendons pour juger l'avenir.

C'était un chouan de Dieu.

Mais la mère de René avait un frère qui était un chouan du roi.

On entendait parler de lui parfois au manoir des environs de Vannes. Il courait l'Europe, conspirant et suscitant des ennemis à ceux qui tenaient la place du roi. Son nom était célèbre.

Il avait promis hautement d'engager, lui, seul et proscrit, contre le premier consul, entouré de tant de soldats, défendu par tant de gloire, une sorte de combat singulier.

Tous ceux qui ont reçu l'éducation de nos collèges doivent être embarrassés quand ils deviennent les juges d'une action de ce genre. Le bon sens dit que le vrai nom d'un pareil tournoi est assassinat. Mais l'Université, pendant huit mortelles années, a pris la peine de nous enseigner de tous autres noms, latins ou grecs. Chacun se souvient des classiques admirations de son professeur pour le poignard de Brutus.

« En plein sénat, messieurs! en plein sénat! » nous disait le nôtre, qui pourtant recevait de

César un traitement de mille écus par an, ni plus ni moins.

Il ajoutait :

« C'était bien le *vir fortis et ubicùmque paratus*. Le gaillard n'avait pas froid aux yeux! En plein sénat, messieurs, en plein sénat! »

Cassius, le collaborateur, avait aussi sa part d'éloges.

Et l'on partait de là pour dire quelque chose d'aimable à propos de tous les citoyens qui, depuis Harmodius et Aristogiton, jusqu'aux amis de Paul Ier de Russie, engagèrent précisément ce tournoi que Georges Cadoudal proposait au premier consul.

Depuis que César a fait un livre, on prétend, cependant, que le poignard de Brutus est un peu moins préconisé dans nos colléges; mais le livre de César est tout jeune, et nous qui fûmes élevés par l'Université dans le respect amoureux de l'homme et de son instrument, nous éprouvons un certain embarras à renier les admirations qui nous furent imposées :

« En plein sénat, messieurs! »

Et applaudissez, ou gare la retenue!

Un jour viendra peut-être où l'Université, convertie à des sentiments moins féroces, aidera César à corriger les épreuves de son livre. Espérons que, ce jour-là, le poignard de Brutus, définitivement mis à la retraite, se rouillera dans les greniers d'académie. Ainsi soit il!

Mais je demande au ciel et à la terre ce que l'Université, avant sa conversion, pouvait reprocher à l'épée de Georges Cadoudal.

René de Kervoz, neveu de Cadoudal, n'était point mêlé à ses intrigues désespérées. Il suivait à Paris les cours de l'Ecole de droit et se destinait à la profession d'avocat. Nous devons dire que son oncle lui-même l'écartait des voies dangereuses où il marchait. Une sincère affection régnait entre eux.

De la conspiration dont son oncle était le chef René connaissait ce qui était à peu près au vu et au su de tout le monde; car la police, nous l'avons dit déjà, est souvent dans la position de ces maris trompés qui seuls ignorent leur malheur.

A Paris, l'affaire Cadoudal était le secret de la comédie. Tout le monde en parlait. A peine peut-on dire que la demeure du terrible Breton fût un mystère.

Le mystère, et c'en est un grand assurément, gît tout entier dans le chronique aveuglement de la police.

Nous avons vu de nos jours quelque chose de pareil, et les gens qui ne savent pas quelle épaisse myopie peut affecter les cent yeux d'Argus doivent croire qu'à de certaines époques la police a partagé les faiblesses de l'Université à l'endroit des outils dont se sert Brutus.

Cadoudal connaissait et approuvait l'amour de son neveu pour Angèle. Il s'était mis en rapport, sous un nom supposé, avec la famille adoptive de la jeune fille et devait servir de père à René lors du mariage.

Nous ajouterons qu'il avait discuté les conditions du contrat, en bon bourgeois, avec Jean-Pierre Sévérin, dit Gâteloup, le patron des maçons du Marché-Neuf. Jean-Pierre avait pour M. Morinière de l'estime et de l'amitié. Morinière était le nom d'emprunt de Georges Cadoudal.

Cadoudal avait dit à son neveu :

— Ton Angèle fera la plus délicieuse comtesse que l'on puisse voir. Moi, j'aurai la tête fêlée un jour ou l'autre, cela ne fait pas de doute; mais, quand le roi reviendra, tu seras comte en souvenir de moi, et du diable si le neveu du vieux Georges ne sera pas aussi noble que tous les marquis de l'univers!

René avait répondu :

— Je l'aime telle qu'elle est. Elle sera la femme d'un avocat, et je tâcherai de la faire heureuse.

Et l'on parlait de danser à la noce. Ce Georges était à Paris comme le poisson dans l'eau, tant il comptait bien sur la somnolence de la police. Les mémoires du temps, les mémoires de la police surtout, avouent qu'il allait et venait à son aise, s'occupant de ses affaires comme vous ou moi et menant même joyeuse vie.

Comme César doit regretter parfois de n'être pas gardé par un simple caniche.

En quittant l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, René de Kervoz, l'œil troublé, la poitrine serrée, regarda tout autour de lui. Ce fut le nom d'Angèle qui vint à ses lèvres, comme s'il eût cherché dans cette sainte affection un refuge contre sa folie.

Il était fou déjà. Il le sentait.

Au coin de la rue des Prêtres-Saint-Germain, une forme fuyait. René franchit d'un saut les degrés du perron et courut après elle.

A l'endroit où la rue des Prêtres débouche sur la place de l'École, une voiture élégante stationnait. La portière s'ouvrit, puis se referma. Les chevaux partirent au grand trot.

René n'avait point vu la personne qui était montée dans la voiture, et pourtant il la suivit à toutes jambes.

Il était sûr que la voiture contenait son inconnue.

La voiture alla longtemps au trot de ses magnifiques chevaux. La sueur inondait le front de

René, qui perdait haleine, sinon courage, et ne s'arrêtait point.

La voiture suivit les quais jusqu'à l'Hôtel-de-Ville, puis remonta la rue Saint-Antoine, dans laquelle elle fit une courte halte. Les portières restèrent fermées, le valet de pied seulement descendit, frappa à une porte, entra, ressortit et reprit sa place en disant :

— Allez! le docteur viendra.

René avait profité du temps d'arrêt pour reprendre haleine et nouer sa cravate autour de ses reins.

Quand la voiture repartit, il la suivit encore.

Que voulait-il, cependant ? Il n'aurait point su répondre à cette question.

Il allait, entraîné par une force irrésistible.

La voiture s'arrêta encore deux fois, rue Culture-Sainte-Catherine et Chaussée-des-Minimes.

Deux fois le valet de pied descendit et remonta sans avoir eu aucune communication avec l'intérieur de la voiture.

En quittant la Chaussée-des-Minimes la voiture regagna la rue Saint-Antoine. A ce moment l'horloge de l'église Saint-Paul sonnait dix heures de nuit.

Cette fois la traite fut longue et véritablement rude pour René. L'équipage, lancé à pleine course, brûla le pavé de la rue Saint-Antoine, franchit la place de la Bastille et longea tout le faubourg sans ralentir sa marche.

Il y avait alors un large espace vide entre les dernières maisons du faubourg Saint-Antoine et la place du Trône. La rue de la Muette n'était qu'un chemin creux, bordé de marais.

La voiture s'arrêta enfin devant une habitation isolée et assez grande, située à gauche du faubourg, dans les terrains qui avoisinaient la rue de la Muette.

Il n'y avait point de lumière aux fenêtres de cette habitation, à laquelle conduisait un chemin tracé à travers champs.

Au-devant de la porte, de l'autre côté du chemin, un mur de marais tombait en ruine, laissant voir, par ses brèches, un champ d'arbustes fruitiers, framboisiers, groseilliers et cassis, que surmontaient quelques cerisiers de maigre venue.

René était bon coureur; néanmoins, malgré ses efforts, il s'était laissé distancer à la fin par le galop des chevaux. Il vit de loin l'équipage tourner, puis faire halte; il ne put distinguer dans la nuit ce qui se passait à la porte de la maison.

Comme il arrivait au détour du chemin, la voiture, revenant sur ses pas, débouchait de nouveau dans le faubourg Saint-Antoine.

Les glaces des deux portières étaient maintenant abaissées. René put glisser un regard à l'intérieur, qui lui sembla vide. Le cocher et le valet de pied restaient à leur poste. La voiture reprit le chemin qui l'avait amenée et disparut au loin dans le faubourg.

René hésita. Sa raison, un instant réveillée, se révolta énergiquement contre l'absurdité de sa conduite. Il se demanda encore une fois et avec un vif mouvement de colère contre lui-même :

— Que viens-je faire ici?

Il était d'un pays où la superstition s'obstine. L'idée naquit en lui qu'on lui avait jeté un sort.

Et il se dit, résolu à clore cette triste équipée :

— Je n'irai pas plus loin!

Mais ce sont éternellement les mêmes paroles. Ceux à qui on jette des « sorts » du genre de celui qui tenait déjà le fiancé d'Angèle font toujours le contraire de ce qu'ils disent.

René tourna l'angle du chemin et marcha tout uniment vers la maison solitaire dont la lune, cachée sous les nuages, dessinait vaguement les profils.

Cette maison ressemblait à une fabrique abandonnée.

Il faisait froid, le vent fouettait une petite pluie fine qui rendait la terre molle et glissante.

René fit le tour de la maison, qui n'avait ni jardin ni cour et qui, à la considérer de plus près, avait l'air d'une de ces bâtisses inachevées, fruits de la spéculation indigente, qui restent à l'état de ruine avant même d'avoir abrité leurs maîtres.

Il y avait beaucoup de fenêtres. Toutes gardaient leurs contrevents fermés.

René revint à la façade qui donnait sur le chemin. De ce côté, les fenêtres étaient closes comme partout. Devant la porte, l'herbe croissait autour du petit perron de trois marches et jusque sur les degrés.

René regarda aux croisées. Les volets fermés ne laissaient passer aucune lueur.

Il écouta. Le silence et la solitude permettaient de saisir tous les sons, même les plus faibles.

Aucun bruit ne frappa ses oreilles.

Il s'éloigna afin de mieux voir, car, la nuit, une lueur fugitive s'aperçoit plus aisément à distance. Il dépassa le mur qui faisait face à la maison. — Rien.

Et cependant il resta, répétant en lui-même, comme un pauvre maniaque :

— Elle m'a jeté un sort!

La pluie froide pénétrait son vêtement léger; il tremblait la fièvre. Il restait.

Naguère nous étions avec une pauvre enfant transie de froid jusqu'au cœur, qui, elle aussi,

attendait, interrogeant la façade muette d'une maison de Paris.

Mais notre Angèle, assise sur sa borne humide, devant les fenêtres du pavillon de Bretonvilliers, savait ce qu'elle voulait.

Elle venait chercher son arrêt.

René ne savait pas. Il n'y avait pas en ce moment une idée, une seule, dans le vide de sa cervelle. C'était un malade que ses veines brûlaient, tandis que le frisson serpentait sous sa peau.

Il s'assit dans l'herbe mouillée parmi les buissons qui le cachaient. La lune, dégagée de ses voiles, éclairait vivement la campagne.

Au loin le vent nocturne apporta les douze coups de minuit frappés au clocher de l'église Sainte-Marguerite.

En ce moment une étrange harmonie sembla sortir de terre. C'était un de ces chants graves et régulièrement cadencés qui font reconnaître en toutes les parties du globe les émigrés de la patrie allemande.

René sortit du demi-sommeil qui engourdissait son corps et son intelligence. Il écouta croyant rêver.

Comme il quittait sa retraite pour se rapprocher de la maison et prêter l'oreille de plus près, un bruit de voiture arriva du faubourg Saint-Antoine.

Il se tapit de nouveau dans les buissons.

La voiture s'arrêta au coude du chemin. Un homme en descendit et vint frapper à la porte de la maison isolée.

— Qui êtes-vous? demanda-t-on à l'intérieur et en latin.

Le nouveau venu répondit en latin également.

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je suis un Frère de la Vertu.

Et la porte s'ouvrit.

VII

L'AFFUT

La lune, momentanément dégagée de son voile de nuages, frappait en plein la porte de la maison solitaire. René put voir la personne qui ouvrait la porte en dedans.

C'était une vieille femme de taille virile, aux traits durs et tannés. Elle portait ce bizarre et beau costume hongrois que les danseuses nomades ont fait connaître dès longtemps sur nos théâtres.

La figure du nouveau venu restait au contraire invisible. Il se présentait de dos, et le collet de son manteau rejoignait les bords larges de son chapeau.

La vieille lui dit quelque chose à voix basse.

Il se retourna vivement, comme si son regard eût voulu percer les ténèbres dans la direction du champ de framboisiers où René était caché.

Ce fut l'affaire d'un instant. René vit seulement que la figure était jeune et encadrée de longs cheveux qui lui semblèrent blancs. La porte se referma, et la maison redevint silencieuse.

Mais minuit devait être l'heure d'une réunion ou d'un rendez-vous, car, dans l'espace de dix minutes tout au plus, trois autres voitures montèrent le faubourg, amenant trois mystérieux personnages qui frappèrent à la porte comme le premier, furent comme lui interrogés en latin et répondirent dans la même langue.

René avait pu remarquer qu'ils avaient une façon particulière d'espacer les coups en heurtant à la porte. Il y avait six coups, ainsi divisés : trois, deux, un.

Quand le dernier fut entré, les alentours restèrent muets pendant une demi-heure. La ville dormait maintenant et n'envoyait plus ces larges murmures qui, de nos jours, emplissent la campagne de Paris jusqu'à une heure si avancée de la nuit.

La pluie avait cessé; la lune épandait partout sur le paysage plat et triste sa froide lumière.

René n'avait pas bougé, des pensées confuses naissaient et mouraient dans son cerveau. Pas une seule fois, l'idée de se retirer ne lui vint.

Il était brave comme les neuf dixièmes des jeunes gens de son âge : nous ne voulons donc point noter comme un fait surprenant chez lui l'absence de toute crainte.

Mais il était discret, scrupuleux en toutes choses touchant à l'honneur. Étant donnés son caractère et son éducation, il aurait dû éprouver un scrupule, doublé par la situation particulière de sa famille.

Évidemment il y avait là un mystère. Selon toute apparence, le mystère se rapportait à des menées politiques. De quel droit René gardait-il l'affût à portée de ce mystère!

Une pareille conduite a un nom qui repousse l'estime et inspire la haine plus ou moins réfléchie de ce juge trop prompt qui s'appelle tout le monde : un nom qui est une explication et devrait être souvent une excuse, car l'espion, ce soldat de la lutte douloureuse et sans gloire, met, la plupart du temps, sa vie même au service de son obscur dévouement.

René n'était pas un espion. On est espion par

passion, par devoir ou pour un salaire. René vivait d'une existence complètement en dehors de la politique. Les idées qui enfiévraient encore ceux de son pays et de sa race n'avaient jamais été en lui. Il appartenait à cette génération transitoire qui réagissait contre la violence des grands mouvements : c'était un penseur, peut-être un poète; ce n'était ni un chouan, ni un républicain, ni un bonapartiste.

Au point de vue politique, la réunion qui avait lieu derrière ces muettes murailles n'avait pour lui aucune espèce d'intérêt. La passion ici lui manquait; il n'en était ni à discuter ni surtout à reconnaître ce devoir qui naît pour chacun à l'heure même où une conspiration montre le bout de son oreille, devoir controversé, mais que l'opinion du plus grand nombre caractériserait certainement ainsi : faire ou ne pas faire.

Combattre pour ou aller contre.

La neutralité porte honte.

René, pourtant, restait neutre, non point par défaut de courage, mais parce que, à certaines époques et après certaines secousses, le patriotisme ne sait pas à quoi se prendre.

Les partis ont intérêt à être sévères et à nier ces subtiles évidences; mais l'histoire parle plus haut que l'intolérance des raisonneurs et confesse de temps à autre qu'il y a lieu de se demander, parmi la cohue des égoïsmes ébriolant : Où donc est la patrie!

René restait là et ne s'interrogeait même pas sur la question de savoir quel usage il ferait d'une découverte éventuelle! Le souvenir de la machine infernale lui traversa l'esprit et le laissa dans sa somnolence morale.

Cela ne lui importait point. Il semblait qu'il fût dans un monde à part, tout plein de romanesques et puériles préoccupations.

On lui avait jeté un sort.

Il songeait à elle, à elle seulement. Elle était là. Qu'y faisait-elle?

Il était là pour elle. Il restait là pour la voir sortir comme il l'avait vue entrer, et pour la suivre de nouveau, n'importe où.

Chose lugubre, la pensée d'Angèle lui venait à chaque instant et il la chassait brutalement comme on secoue la tyrannie de ces refrains qui s'obstinent.

La pensée d'Angèle, chassée, revenait douce, patiente : de pauvres beaux yeux souriants, mais mouillés de larmes.

Et comment dire cela! René la repoussait comme il eût fait d'un être vivant, lui disant avec colère : Ne sais-tu pas que je t'aime?

Il l'aimait. Peut-être ne l'avait-il jamais mieux aimée. Les rêves éveillés de cette nuit malade la lui montraient adorablement belle et suave.

Avez-vous connu de ces malheureux, de ces damnés qui délaissent furtivement la maison où dorment les enfants chéris et la femme bien-aimée pour aller je ne sais où, au jeu, à l'absinthe, au vertige, à la mort lente et ignominieuse?

Ils sont nombreux, ces fous. Ils sont innombrables.

On dirait que leur mal endémique appartient étroitement à la nature humaine.

Ils sont du peuple, et pour eux de terribles spéculateurs ont bâti récemment ces palais presque somptueux où le billard au rabais et l'alcool vendu au plus juste prix appellent le pauvre. — Et quand le pauvre, laissant ce rêve de lumière et d'ivresse, rentre dans son taudis sombre où sa famille demande du pain, le drame hurle si épouvantablement que la plume s'arrête et n'ose plus...

Ils sont de la bourgeoisie, qui a d'autres entraînements. Chaque caste, en effet, semble avoir son mirage particulier, sa démence spéciale. Ils laissent chez eux une fraîche et blanche femme, instruite, spirituelle, bonne et jeune, ils franchissent la porte de derrière d'un bas théâtre, et les voilà aux genoux d'une créature vieille, laide, ignorante, grossière et stupide. Là-bas ils sont aimés, ici on se moque d'eux. Et ils jettent à pleines mains l'avenir de leurs enfants dans le giron de cette Armide, qui garde à ses vêtements parfumés l'odeur de pipe empruntée à l'autre amant : l'amant de cœur, celui-là : vilain, sale et qui bat ferme!

Un vainqueur! un héros! une brute!

Ils sont de l'art ou des écoles. Ceux-là n'ont pas de famille. C'est leur vie même qu'ils désertent, leur noble et virile jeunesse pour aller, vous savez où, boire l'idiotisme verdâtre que Circé, à deux sous, verse dans tous les coins de Paris, à cheval sur l'extrême sommet de la civilisation.

Ils sont de la magistrature et de l'armée : deux grandes institutions dont on ne peut parler sans ébranler quelque chose ou quelqu'un : silence!

Ils sont de la noblesse ou de la richesse, ces aristocraties rivales aujourd'hui, qui se font concurrence dans le mal comme dans le bien. Ils démolissent, avec une fureur sauvage, tout ce qu'ils ont intérêt à sauvegarder.

Parfois leurs orgies contre nature épouvantent tout à coup la ville, qui se regarde avec effroi pour voir si elle n'aurait point nom par hasard, depuis hier, Sodome ou Gomorrhe...

D'autres fois l'auditoire livide d'une cour d'assises écoute, en retenant son souffle, ce calcul

Il y avait là un jeune homme et une jeune femme. (Page 138.)

terrifiant : combien il faut de coups de hache pour tuer une duchesse!

D'autres fois encore... Mais à quoi bon poursuivre?

Et quand même nous irions plus haut que les ducs, croyez-nous, il n'y aurait pas outrage : la tristesse profonde n'insulte pas.

Et la folie humaine, poussée à ce degré, inspire plus de douleur que de colère.

René subissait ce navrant délire qui fut de tout temps notre lot. Le bonhomme La Fontaine l'a dit en souriant, montrant ce chien malavisé qui lâche sa proie pour l'ombre.

Et, certes, le chien de La Fontaine avait encore bien plus d'esprit que nous, car l'ombre ressemble à la proie, — et nous, combien souvent abandonnons-nous la plus belle des proies pour une ombre hideuse!

Comment ne pas croire à cet axiome des naïfs? On jette des sorts, allez, c'est certain : au peuple, aux bourgeois, aux artistes, aux écoles, aux magistrats, aux généraux, aux ducs, aux millionnaires et au reste.

René avait un sort. Il allait ainsi à cette femme aveuglément, fatalement.

Il fut longtemps, car son intelligence était frappée, à joindre ensemble ces deux idées : la femme et la conspiration.

Quand ces deux idées se marièrent en lui, une joie extravagante lui fit bondir le cœur.

— Elle conspire! se dit-il. Je conspirerai.

Contre qui? pour qui? La question n'est jamais là. Il ne faut point juger les fous à l'aide de la loi qui régit les sages.

Incontinent le cerveau engourdi de René se mit à travailler. Il chercha : c'était un lien providentiel.

Pendant qu'il cherchait, une autre hypothèse s'offrit et le troubla.

Ce ne sont pas seulement les conspirateurs qui se cachent, les malfaiteurs ont naturellement aussi ces mystérieuses allures.

René eut le frisson, mais il ne s'arrêta point pour cela.

Il en fut quitte pour prononcer le mot des amoureux et des fous :

C'est impossible!

Et il continua sa tâche mentale.

Six coups retentirent, frappés ainsi : trois, deux, un.

A la question latine cette réponse qu'il savait déjà par cœur fut faite :

DEPOT LEGAL
Seine
18

Elle le croisa comme il passait devant le bénitier. (Page 139.)

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je suis un Frère de la Vertu. »

Voilà quel fut le raisonnement de René :

Avec cela on pouvait s'introduire dans la maison.

Une fois dans la maison, peut-être y avait-il d'autres épreuves.

Mais le hasard, qui avait servi René si étrangement jusque-là, devait le servir encore.

— Je la verrai, se disait-il.

Et ce seul mot mettait des frémissements dans tout son être.

Le temps avait passé cependant. Un grand nuage noir venait de Paris, argentant déjà ses franges déchiquetées aux approches de la lune.

Depuis quelques minutes le silence immobile de cette nuit semblait s'animer vaguement.

Ce chant souterrain qui avait lancé un instant René dans le pays des illusions ne s'était point renouvelé. Rien ne venait de la maison, toujours morne et sombre, mais un ensemble de bruits presque imperceptibles montait de la plaine.

Ainsi doit être affectée l'ouïe de l'homme d'Europe, ignorant les secrets de la prairie, quand les sauvages peaux-rouges rampent, par la nuit noire, sur le sentier de la guerre.

Le bruit était né derrière la maison, puis il s'était divisé, éparpillé en quelque sorte, tournant autour des bâtiments et se perdant au lointain, pour se rapprocher ensuite, mais dans une direction autre.

Un instant vint où il sembla partir de l'enclos même où végétaient fraternellement les framboisiers, les cassis, les groseilliers et les petits cerisiers de Montmorency.

On ne peut dire que René fit beaucoup d'attention à ces bruits. Il les percevait néanmoins, car il avait passé son enfance en Bretagne, et il était chasseur.

Il y eut un moment où il rêva ces grandes châtaigneraies qui sont entre Vannes et Auray. Il s'y voyait à l'affût et il entendait les braconniers se glisser vers lui sous bois.

Mais sa pensée revenait toujours à elle. Il avait un sort.

Quand le grand nuage aux bords argentés mordit la lune, les cloches de Saint-Bernard, de Sainte-Marguerite, des Quinze-Vingts et de Saint-Antoine envoyèrent la première heure de la nuit.

René en était à se dire : « Allons ! il est temps. »

lorsque l'obscurité soudaine qui couvrit le paysage l'éveilla vaguement.

Un animal — ou un homme — était évidemment à quelques pas de lui dans le fourré. Le gros gibier est rare dans les marais du faubourg Saint-Antoine. René, cédant à l'obsession qui le tyrannisait et ne voulant point croire au témoignage de ses sens, allait marcher vers la maison, lorsque ces mots, prononcés d'une voix très-basse, arrivèrent jusqu'à son oreille.

— Je ne le vois plus; ou donc est-il?

Par le fait, dans la nuit plus noire, René disparaissait complétement au milieu du buisson où il s'était accroupi.

Il ne s'agissait plus de rêves. René recouvra aussitôt tout son sang-froid. Il n'avait pas d'armes. Il demeura immobile et attendit.

Les bruissements avaient cessé depuis quelques secondes, lorsqu'un cri de détresse, long et déchirant, retentit à sa gauche dans les groseilliers. René, pris à l'improviste, n'eut pas l'idée que ce pût être une ruse et se leva tout droit pour s'élancer au secours.

Il y eut un ricanement multiple dans les ténèbres, et un coup violent, asséné sur la tête du jeune Breton, par derrière, le rejeta, étourdi, dans le buisson qu'il venait de quitter.

Pendant une seconde ou deux, au milieu d'un grand mouvement qui l'entourait, des figures inconnues dansèrent au-devant de son regard ébloui. Un flambeau se mit à courir, venant de la maison, dont la porte ouverte montrait de sombres lueurs.

Aux rayons apportés par ce flambeau, René vit une grande silhouette toute noire : un nègre de taille colossale, dont les yeux blancs luisaient.

Nous parlons au positif, parce qu'il serait monotone et impossible de raconter en gardant toujours la forme dubitative, mais il est certain que René doutait profondément du témoignage de ses sens.

Tout cela était désormais pour lui un invraisemblable cauchemar.

Chacun sait bien ce qui peut être vu dans le court espace de deux secondes, quand l'œil troublé miroite et aperçoit tous les objets sous une forme fantastique. Il y avait ce nègre auquel on ne pouvait pas croire : un nègre à prunelles roulantes et à poignard affilé comme on en met à la porte des salons de cire. Il y avait un homme maigre et pâle, plus maigre et plus pâle qu'un cadavre; il semblait tout jeune et avait les cheveux blancs; il y avait un Turc, aux cheveux rasés sous son turban, et d'autres encore dont les physionomies et les costumes apparaissaient bizarres au point d'aller en dehors de la vraisemblance.

Rien de tout cela ne devait être réel, à moins que notre Breton ne fût tombé au milieu d'une mascarade.

Et le carnaval était fini.

Ces chocs violents qui, selon la locution populaire, allument « trente-six mille chandelles, » peuvent aussi évoquer d'autres fantasmagories.

Cependant non-seulement René voyait, mais il entendait aussi, et ce qu'il entendait se rapportait merveilleusement à l'étrange mise en scène de son rêve.

Tous ces déguisements divers parlaient des langues différentes.

Bien que René ne connût point tous ces divers langages, il reconnaissait ce latin prononcé à la façon hongroise et qu'il avait remarqué déjà cette nuit, l'italien et l'allemand.

Tous ces idiomes parlaient de mort, et un : « *Let us knock down the damned rascal!* » (Assommons le maudit drôle!) prononcé avec le pur bredouillement des cockneys de Londres fut comme le résumé de l'opinion générale.

La plume ne peut courir comme les événements. Il y eut un commencement d'exécution, arrêté par une nouvelle péripétie, tout cela dans le court espace de temps que nous avons dit.

L'Anglais parlait encore, brandissant un de ces fléaux faits de baleine, de cuir et de plomb que John Bull a baptisés *self-preserver* et auquel René devait sans doute le lâche coup qui l'avait terrassé; le nègre, mettant un genou dans l'herbe, raccourcissait déjà le bras qui allait frapper, lorsqu'une voix de femme, sonore et douce, fit tressaillir le cœur de René dans sa poitrine.

Il ne vit point celle qui parlait, et pourtant il la reconnut, aux sons d'une voix qu'il n'avait jamais entendue.

Elle disait, tout près de lui, mais cachée par la cohue d'ombres étranges qui se pressaient alentour :

— Ne lui faites pas de mal : c'est lui!

VIII

LE NARCOTIQUE

A dater de cet instant, tout fut confusion et ténèbres dans la cervelle de René. La blessure de sa tête rendit un élancement si violent, que le cœur lui manqua. Il crut voir une main qui sai-

sissait la chevelure laineuse du nègre et qui le rejetait en arrière.

En même temps un mouchoir se noua sur ses yeux et un bâillon comprima sa bouche.

C'était un luxe de précautions.

On le prit par les jambes et par les épaules pour le placer sur une sorte de civière.

Il ne gardait qu'un sens de libre, l'ouïe, et encore la syncope qui le cherchait prêtait aux voix de mugissantes sonorités et le noyait en quelque sorte dans la confusion des langues qui l'entourait.

Une pensée presque lucide restait en lui, néanmoins, au milieu de cette prostration : elle!

Il l'avait entendue.

Elle l'avait sauvegardé.

Elle avait dit : C'est lui!

Lui? qui? S'était-elle trompée? Avait-elle menti?

Les quelques mots prononcés par la voix de femme, si douce dans son impérieuse sonorité, furent du reste les premiers et les derniers.

René eut beau écouter de toute son âme, ce fut en vain, elle ne parla plus.

La force l'abandonnait peu à peu; le sommet de son crâne était une horrible brûlure. Au bout de quelques pas il perdit le sentiment.

La dernière parole qu'il entendit et comprit lui parut la moins croyable de toutes, ce fut le nom de Georges Cadoudal, son oncle.

—

C'était une riante matinée de la fin de l'hiver, le ciel était bleu comme au cœur de l'été et jouait dans les feuillées d'un bosquet en miniature, composé de plantes tropicales.

Le lit sur lequel René était couché regardait un vaste jardin, planté de grands arbres aux branches dépouillées. A droite, c'était la serre qui épandait de chauds et discrets parfums; à gauche, une porte ouverte montrait en perspective les rayons d'une bibliothèque.

Le lit avait une forme antique et ses colonnettes torses supportaient un ciel carré, habillé de damas de soie, épais comme du velours.

Les murailles, revêtues de boiseries pleines, aux moulures sévères, avaient un aspect presque claustral qui contrastait singulièrement avec les décorations coquettes et toutes modernes de la serre.

René avait dormi d'un sommeil paisible et profond. Il s'éveilla reposé, sa tête était lourde, un peu vide, mais il n'y ressentait aucune douleur.

Voici ce que vit son premier regard, et peut-être que sans cet aspect, explicatif comme les illustrations que notre vieil enfantillage ajoute à tout texte désormais, il eût été bien longtemps à repêcher les vérités éparses parmi la confusion de ses souvenirs.

Dans la serre, à travers les carreaux, il aperçut le nègre — le nègre géant — qui fumait une paille de maïs bourrée de tabac, couché tout de son long qu'il était sous un latanier en fleurs.

Ce nègre regardait en l'air avec béatitude le vol tortueux des fumées de son cigarite et semblait le plus heureux des moricauds.

Rien dans son affaissement paresseux n'annonçait la férocité.

Il n'avait plus ce couteau aigu et diaboliquement effilé qui avait été si près de faire connaissance avec les côtes de notre jeune Breton.

Dans la chambre même et non loin de la fenêtre qui donnait sur le jardin, ce jeune homme très-maigre et très-pâle, qui avait les cheveux tout blancs, lisait, plongé dans une bergère et les pieds sur un fauteuil. Il portait un costume bourgeois d'une rigoureuse élégance.

René ne vit pas autre chose au premier moment.

Mais un autre sens, sollicité plus vivement que la vue elle-même, fit retomber ses paupières fatiguées et bien faibles encore.

Par la porte ouverte de la bibliothèque, un chant venait, accompagné par les accords d'une harpe.

La harpe était alors à la mode et toute jolie femme faisait faire son portrait dans le costume prétentieux de Corinne, les pieds sur une pédale, les mains étendues comme dix pattes d'araignée et grattant sur l'instrument théâtral par excellence des arpéges solennels comme une phrase de madame de Staël.

La guitare vint ensuite, terrible décadence des dernières années de l'empire et transition langoureuse à la migraine que l'abus du piano épand sur le monde.

Des trois instruments le plus haïssable est assurément le piano, dont les Anglaises elles-mêmes ont fini par comprendre le clapotant clavier. Il n'y aura rien après le piano, qui est l'expression la plus accomplie de la tyrannie musicale.

La guitare faisait moins de bruit.

La harpe était belle.

La voix qui venait par la porte de la bibliothèque disait un chant hardi, sauvage, ponctué selon ces cadences inattendues et heurtées du rhythme slave. La voix accentuait cette mélodie presque barbare avec une incroyable passion.

La voix était sonore, étendue, pleine de ces vi-

brations qui étreignent l'âme. Elle mordait, s'il est permis de faire un verbe avec le participe technique usité dans la langue du dilettantisme.

Si la voix n'avait pas chanté, remuant le cœur de René jusqu'en ses fibres les plus profondes, il eût ouvert la bouche déjà pour demander où il était; mais il restait sous le charme et retenait son souffle.

Il ne savait pas où il était. Rien de ce qu'il voyait par les fenêtres ne lui rappelait le plat paysage qui entourait la maison du chemin de la Muette. C'étaient ici de grands arbres et, au delà, de hautes murailles, tapissées de lianes.

Au moment où la voix cessait de chanter, une porte latérale s'ouvrit, et la grande vieille femme au costume hongrois qui était sortie de la maison isolée avec un flambeau à la main, la nuit précédente, entra, portant une tasse de chocolat sur un plateau.

Le bruit de son pas fit tourner la tête au jeune homme maigre et pâle coiffé de cheveux blancs.

— Salut, domina Yanusza, dit-il avec une railleuse affection de respect.

La vieille fit une révérence roide et digne.

— Je ne suis pas une maîtresse, je suis une servante, docteur Andréa Ceracchi, répondit-elle en latin. Voulez-vous me parler une fois sans rire, vous qui devriez toujours pleurer, depuis l'heure où votre frère tomba sous la main du tyran?

L'Italien eut un spasme qui contracta ses traits, et ses lèvres minces se froncèrent.

— Le rire est parfois plus amer que les larmes, bonne femme Paraxin, murmura-t-il, employant pour lui répondre le latin tudesque qui leur servait à s'entre-comprendre.

— Docteur, dit-elle avec une emphase étrange, moi, je ne ris ni ne pleure : je hais. On dit que le général Bonaparte va se faire acclamer empereur. Si vous laissez aller, il ne sera plus temps.

— Je veille! prononça lentement celui qu'elle avait nommé Andréa Ceracchi.

René se souvint de ce nom, qui appartenait à l'un des deux Romains impliqués dans le complot dit des Horaces, au compagnon de Diana et d'Arena, à l'homme jeune et beau dont la fin stoïque avait tenu huit jours durant Paris et le monde en émoi : au sculpteur Joseph Ceracchi.

Yanusza secoua sa tête grise et grommela :

— Mieux vaudrait agir que veiller, seigneur docteur.

Puis elle reprit, de son pas dur et ferme, le chemin de la porte, sans même jeter un regard au lit où René gisait immobile.

Quand Yanusza fut partie, le docteur italien resta un instant immobile et pensif, puis il trempa une mouillette de pain dans la tasse de chocolat, qu'il repoussa aussitôt loin de lui.

— Tout a goût de sang ici! prononça-t-il d'une voix sourde.

Depuis quelques minutes les paupières de René s'appesantissaient de nouveau et un sommeil irrésistible le cherchait.

Ces dernières paroles de l'Italien arrivèrent à son oreille, mais glissèrent sur son entendement.

Soudain un grand bruit se fit à l'intérieur de la maison. Ce n'était ni dans la serre ni du côté de la bibliothèque. René crut entendre un cri semblable à celui qui l'avait fait retourner en sursaut, la nuit précédente, quand il était caché dans les framboisiers devant la maison isolée.

Il essaya de combattre le sommeil, mais tout son être s'engourdissait de plus en plus, et il lui parut que le nègre qui s'était levé sur son séant dans la serre le regardait fixement.

C'était des yeux blancs du nègre que le sommeil venait.

Il arrivait comme un flux presque visible, cet étrange sommeil. René le sentait qui montait le long de ses veines et il éprouvait la sensation d'un homme qu'on eût lentement submergé dans un bain de vapeur d'opium.

Il gardait pourtant l'usage de ses yeux et de ses oreilles, mais pour voir, pour entendre des choses impossibles et telles que les rêveurs de l'opium en trouvent dans leur ivresse.

Deux hommes entrèrent dans la serre par une porte qui communiquait avec l'intérieur de la maison. Ils portaient un fardeau de forme longue qui donna à René l'idée d'un cadavre enveloppé dans un drap.

Le nègre se mit à sourire et montra la rangée de ses dents éblouissantes.

En même temps une vision, une délicieuse et rayonnante vision illumina la chambre : une femme au sourire adorable, que ses cheveux blonds, légers et brillantés de reflets célestes couronnaient comme une auréole, bondit par la porte de la bibliothèque.

— Le comte Wenzel vient de repartir pour l'Allemagne, dit-elle.

René reconnut cette voix qui lui serrait si voluptueusement le cœur. Le sommeil l'enchaînait de plus en plus. Les efforts impuissants qu'il faisait le fatiguaient jusqu'à l'angoisse et il pensait :

— Tout ceci est un cauchemar.

Ce nom du comte Wenzel le frappa. Il avait entendu parler de lui au père adoptif d'Angèle et savait que le comte Wenzel était un jeune gentilhomme allemand sur le point de contracter mariage à Paris.

Cela ramena sa pensée vers son propre mariage à lui, ce mariage désiré si passionnément, naguère attendu avec tant d'impatience et qui maintenant lui faisait peur.

Ce mariage qui était pourtant désormais l'accomplissement d'un devoir sacré.

Et il s'étonnait de concevoir en un pareil moment des idées si nettes, de suivre des raisonnements si droits.

Il s'étonnait aussi du sens particulier que son intelligence attachait à ces paroles, en apparence les plus simples du monde : « Le comte Wenzel vient de repartir pour l'Allemagne. »

Il y avait là pour lui je ne sais quelle indéfinissable menace.

Derrière l'harmonie de cette voix quelque chose raillait froidement, impitoyablement.

Il songea :

— Je me souviendrai de tout ceci et je demanderai conseil au père d'Angèle.

Mais le nom de la pauvre enfant le blessa comme le couteau qu'on retournerait dans la plaie.

La blonde ravissante, au sourire étincelant comme la gaieté des enfants, s'était assise auprès de l'Italien et faisait bouffer les plis de sa robe légère. Il y avait en toute sa personne d'inexplicables clartés. Sa robe brillait quand elle en secouait les plis gracieux, de même que ses cheveux scintillaient à chaque mouvement de sa tête souriante.

Elle tournait le dos à la serre où René voyait toujours ce long paquet que les deux hommes avaient déposé aux pieds du nègre.

Le nègre achevait paisiblement son cigarite.

— Mon frère n'est pas encore vengé, prononça l'Italien tout bas, et je n'ai bientôt plus de courage.

— Dans quelques jours, murmura la blonde, tout sera fini, je vous le promets.

Ses yeux, en ce moment, se tournèrent du côté du lit et René se dit :

— Celle-ci est le mal. Ce n'est pas ELLE!

— Dort-il? demanda-t-elle à voix basse et avec une sorte d'inquiétude.

— Il n'a jamais cessé de dormir, répliqua l'Italien. Le narcotique était à dose convenable... Que voulez-vous faire de lui?

— Notre salut et ta vengeance, répondit la jeune femme.

Les yeux de l'Italien brillèrent d'un feu sombre.

— Comtesse, prononça-t-il lentement, j'avais vingt-deux ans quand mon frère est mort. Le lendemain de ce jour-là j'avais les cheveux blancs comme un vieillard... Je voulus me tuer, un homme me sauva et me raconta que lui aussi avait changé, en une nuit d'angoisse, une forêt de boucles noires contre une chevelure blanche... Cet homme-là m'avait conseillé de passer la mer et d'oublier. Vous avez murmuré le mot vengeance à mon oreille : j'attends.

La jeune femme sembla grandir, et sa beauté transfigurée exprima une indomptable énergie.

— D'autres attendent comme toi, répondit-elle, Andréa Ceracchi. Tout ce que j'ai promis je le tiendrai. J'ai rassemblé autour de moi ceux dont cet homme a brisé le cœur; et n'ai-je pas assez travaillé déjà pour notre cause commune?

Elle fut interrompue par un bruit sourd qui se fit dans la serre et qui lui donna un tressaillement par tout le corps. Ceracchi ne pouvait pas devenir plus pâle, mais ses traits s'altérèrent et il ferma les yeux.

René, dont le regard se porta malgré lui vers la serre vit le nègre debout auprès d'un trou carré qui s'ouvrait parmi les caisses de fleurs. Il souriait un sourire sinistre. Le paquet long avait disparu.

— Tu veux venger ton frère, reprit la jeune femme d'une voix altérée : Taïeh veut venger son maître (son doigt désignait par-dessus son épaule le nègre, occupé à refermer une large trappe sur laquelle il fit glisser une caisse de Yucca). Toussaint-Louverture est mort comme Ceracchi, mort plus durement, dans le supplice de la captivité. Taïeh ne demande pas compte du prix qui payera sa vengeance... Osman est venu du Caire avec un poignard empoisonné, caché dans son turban... Mais ce n'est pas un vulgaire poignard qui tuera cet homme... Il faut du sang et de l'or : des flots d'or et de snag; il faut cent bras obéissant à une seule volonté; il faut une volonté, une mission, une destinée... le sang coule, haussant de jour en jour le niveau de l'or. Les Frères de la Vertu sont prêts, et me voici, moi que le destin a choisie... Andréa Ceracchi sera-t-il le premier à perdre confiance? Me suis-je arrêtée? ai-je reculé?...

Elle s'interrompit, parce que l'Italien lui baisait les mains à genoux.

Elle était belle si merveilleusement que son front épandait des lueurs.

— J'ai foi en vous! prononça l'Italien avec une dévotion mystique.

La main étendue de la jeune femme désigna René.

- Celui-ci nous fournira l'arme suprême, murmura-t-elle.

A la porte de la bibliothèque, une tête basanée et coiffée du turban égyptien se montra.

— Qu'est-ce? demanda le docteur.

— M. le baron de Ramberg, répondit-on, demande à voir la comtesse Marcian Gregory.

—

Le soir de ce même jour, René de Kervoz était rentré dans sa chambre d'étudiant, faible, mais ne se ressentant presque plus de sa blessure.

Il gardait comme un vague et maladif souvenir de certain rêve qui avait occupé toute une nuit de fièvre terrible, puis une journée où le cauchemar avait pris les proportions de l'impossible.

Plus il faisait d'efforts pour éclaircir la confusion de sa mémoire, plus le rêve emmêlait ses absurdes péripéties, lui montrant à la fois le vivant cadavre d'un jeune homme coiffé de cheveux blancs, un nègre couché dans des fleurs, une femme belle à la folie et souriant dans l'or liquide d'une chevelure de fée — une trappe ouverte — un corps humain empaqueté dans un drap.

Puis la mégère qui parlait le latin, puis le Turc qui avait annoncé le baron de Ramberg, puis encore cette femme à la voix pénétrante qui avait dit : « Le comte Wenzel vient de repartir pour l'Allemagne ! »

Il y avait des souvenirs plus récents et plus précis, auxquels on pouvait croire, quoiqu'ils fussent bien romanesques encore.

Vers la tombée du jour, René avait vu tout à coup, au chevet de son lit, dans cette vaste chambre où tous les objets disparaissaient déjà, baignés dans l'obscurité, une femme qui semblait veiller sur son sommeil.

Une femme au visage calme et doux : front de madone que baignaient les ondes magnifiques d'une chevelure plus noire que le jais.

Cette femme ressemblait à la vision — à l'étrange éblouissement qui avait passé dans le rêve, à la voluptueuse péri dont la tête mutine secouait naguère sa blonde coiffure de rayons.

Mais ce n'était pas la même femme, oh ! certes ! René le sentait aux battements profonds de son cœur. Celle-ci était ELLE : l'inconnue de Saint-Germain-l'Auxerrois.

Quand René s'éveilla, elle mit un doigt sur sa belle bouche et lui dit :

— On nous écoute, je ne suis pas la maîtresse ici...

— C'est donc l'autre qui est la maîtresse? interrompit René.

Elle sourit, son sourire était un enchantement.

— Oui, murmura-t-elle, c'est l'autre. Ne parlez pas. Vous avez eu tort de me suivre. Il ne faut jamais essayer de pénétrer certains secrets. Je vous ai sauvé deux fois, vous êtes guéri, soyez prudent.

Et avant que René pût reprendre la parole, elle lui ferma la bouche d'un geste caressant.

— Vous allez vous lever, poursuivit-elle, et vous habiller. Il est temps de partir.

Elle glissa un regard vers la porte de la bibliothèque qui restait entr'ouverte et ajouta, d'un ton si bas que René eut peine à saisir le sens de ses paroles :

— Vous me reverrez. Ce sera bientôt, et dans un lieu où il me sera permis de vous entendre. En attendant, je vous le répète, soyez prudent. N'essayez pas de questionner celui qui va venir, et soumettez-vous à tout ce qui sera exigé de vous.

La main de René éprouva une furtive pression et il se retrouva seul.

L'instant d'après, un homme entra portant deux flambeaux ; René reconnut ses habits sur un siége auprès de son lit.

Il s'habilla avec l'aide du nouveau venu, qui ne prononça pas un seul mot. Il ressentait une grande faiblesse, mais il ne souffrait point. Sa toilette achevée, le silencieux valet de chambre lui tendit un mouchoir de soie roulé en forme de cravate et lui fit comprendre d'un geste qu'il fallait placer ce bandeau sur ses yeux.

— Pourquoi cette précaution? demanda René, désobéissant pour la première fois aux ordres de sa protectrice.

— *I cannot speak french sir*, répondit l'homme au mouchoir de soie avec un accent guttural qui raviva tout à coup les souvenirs de René.

Ce brave, qui ne savait pas le français, s'était déjà occupé de lui. C'était bien la voix de gosier qui avait donné aux Frères de la Vertu ce conseil anglais : « Assommons le maudit coquin ! »

René se laissa néanmoins mettre le bandeau.

L'instant d'après, il montait dans une voiture qui prit aussitôt le trot. Au bout de dix minutes, la voiture s'arrêta.

— Dois-je descendre? demanda René.

Personne ne lui répondit. Il ôta son bandeau et vit avec étonnement qu'il était seul. Le cocher ouvrit la portière, disant :

— Bourgeois, je vous ai mené bon train de la rue du Dragon jusqu'au Châtelet. La course est payée. Y a-t-il un pourboire?

IX

ENTRE DEUX AMOURS

Par hasard, le lendemain de cette soirée où René de Kervoz avait accompagné Angèle au salut

de Saint-Germain-l'Auxerrois, il devait faire un petit voyage. Son absence ne fut point remarquée par ceux qui l'aimaient.

Nous saurons plus tard exactement quelle était sa position vis-à-vis de la famille de sa fiancée. C'étaient des gens de condition humble, mais de grand cœur, et qui avaient agi de façon à mériter sa reconnaissance.

Une fois rentré dans sa solitude, René essaya de lutter peut-être contre cet élément nouveau qui menaçait de conquérir sa vie. Sa vie était promise à un devoir doux et charmant. Il n'y avait pas place en elle pour les aventures.

Il fallait que le roman dont le premier chapitre l'avait entraîné si loin fût déchiré violemment à cette heure où une ombre de raison lui restait, ou qu'il devînt son existence même.

Ce fut ainsi. René ne fut pas vainqueur dans la lutte. L'image d'Angèle resta ineffaçable au plus profond de son cœur, mais il en détourna ses regards affolés par un mirage.

Il était trop tendrement chéri pour que le malaise de son esprit et de son cœur ne fût point remarqué par ceux qui l'entouraient. Son caractère altéré, ses habitudes changées excitèrent des défiances, éveillèrent des inquiétudes. René le vit, il en souffrit, mais il glissait déjà sur la pente où nul ne sut jamais s'arrêter.

Le *sort*, du reste, puisqu'il est convenu qu'il avait un sort, ne lui laissait ni repos ni trêve. La fascination commencée ne s'arrêtait point, le roman continuait, nouant aux pages de son prologue toute une chaîne de mystérieuses et friandes péripéties.

Dans une indisposition qu'il avait eue, René s'était fait soigner naguère par un apprenti docteur, ami de son beau-père, un drôle de petit homme, qui s'appelait Germain Patou et qui parlait de la Faculté Dieu sait comme! Ce Germain Patou avait découvert un pathologiste allemand, du nom de Samuel Hahnemann, qui remplaçait les volumineux poisons du Codex par une poudre de perlimpinpin, laquelle, au dire de Patou, produisait des miracles.

Le petit homme passait volontiers pour fou, mais, quoiqu'il ne fût point encore docteur, il guérissait à tort et à travers tous ceux qui lui tombaient sous la main.

Le surlendemain de la bagarre nocturne où René avait reçu ce coup sur le crâne, Patou vint le voir par hasard et René lui montra sa blessure, disant qu'il était tombé à la renverse en glissant sur le pavé.

La blessure portait encore le petit appareil posé pendant que René dormait dans la maison mystérieuse.

Patou n'eut pas plutôt aperçu la plaie qu'il s'écria :

— Il y avait là de quoi tuer un bœuf.

Il approcha vivement ses narines de l'appareil.

— *Arnica montana!* prononça-t-il dévotement : le vulnéraire du maître!... Mon camarade, vous avez été pansé par un vrai croyant : voulez-vous me donner son adresse?

Dans son embarras, René raconta ce qu'il voulut ou ce qu'il put.

Pendant cela, Patou dépliait l'appareil.

C'était un mouchoir de batiste très-fine, au coin duquel un écusson brodé se timbrait d'une couronne comtale.

— Tiens! tiens! fit Patou, avez-vous lu dans les gazettes l'histoire du tombeau de Szandor trouvé dans une île de la Save, au-dessus de Semlin? C'est très-curieux. Moi j'aime les vampires, et j'y crois dur comme fer. La mode y est, du reste : il n'est question que de vampires. Les journaux, les livres, les gens parlent de vampires toute la journée. Je connais un homme qui fait aller les bateaux sans voiles ni rames, avec de la vapeur d'eau bouillante ; il a nom le citoyen de Jouffroy ; il est marquis et fou comme Samuel Hahnemann ; il fait un mélodrame intitulé : *le Vampire!* Le théâtre Saint-Martin en croulera! Moi, je donnerais la perruque du professeur Loysel pour voir la vampire qui mange en ce moment la moitié de Paris... Revenons à notre affaire : dans le tombeau de Szandor, il y avait un vampire qui sortait la nuit, traversait la Save à la nage et désolait la contrée jusqu'à Belgrade. Ce vampire était comte, comme le prouve l'inscription du tombeau ; il avait été enterré en 1646... Et voilà le drôle : le comte de Szandor avait la même devise latine que le citoyen comte de 1804, ou la citoyenne comtesse qui vous a prêté son mouchoir pour bander votre blessure.

Ce disant, Patou étala sur la table noire la batiste où les lettres brodées ressortirent en blanc.

La devise qui courait autour de l'écusson était ainsi : *In vita mors, in morte vita!*

— Vraie devise de Vampire! s'écria Patou. « Dans la vie la mort, dans la mort la vie!... » Pour vous finir l'histoire du comte Szandor, après cent cinquante-huit ans de séjour dans sa tombe, ce gentilhomme avait encore de très-beaux cheveux noirs, des yeux en amande et des lèvres rouges comme du corail. Il lui manquait néanmoins une dent. On lui a planté une barre de fer rouge dans le cœur, méthode chirurgicale qui paraît adoptée généralement pour traiter les vam-

Deux hommes entrèrent dans la serre. (Page 148.)

pirisme... A leur place, moi, j'aurais causé un peu avec ce gaillard-là, pour savoir ce qu'il avait dans l'idée; je l'aurais examiné de pied en cap; je l'aurais soigné, parbleu! par la méthode de Hahnemann, et il aurait pu, une fois guéri, nous raconter la guerre de Trente ans, de première main, sauf les deux dernières années...

Quand Paton fut parti, René prit le mouchoir brodé et l'approcha de ses lèvres.

Le lendemain, il reçut une lettre dont l'écriture inconnue lui fit battre le cœur.

Le large cachet de cire noire portait le même écusson que le mouchoir brodé et la même devise aussi : *In vita mors, in morte vita.*

Un malaise courut dans les veines de René, puis il sourit orgueilleusement, pensant :

— Ces superstitions ne sont plus de notre temps.

La lettre disait :

« On souhaiterait savoir des nouvelles d'une blessure qui a donné le sommeil au blessé, mais à une autre l'insomnie.

« Ce soir, à six heures, on priera pour le blessé au calvaire de Saint-Roch. »

Point de signature.

La lettre avait été remise par un étrange messager : un nègre, portant le costume des musiciens de la garde consulaire.

La journée sembla longue à René, — et, pour la première fois, ceux qui l'aimaient s'aperçurent de son trouble.

Dès cinq heures il était au perron de Saint-Roch. Il attendit en vain jusqu'à six heures la voiture qu'il espérait reconnaître.

Six heures sonnant et, de guerre lasse, il traversa l'église pour gagner le Calvaire qui est derrière la chapelle de la Vierge.

Là il y avait une femme agenouillée devant le mystique rocher.

René s'approcha. Un imperceptible mouvement se fit sous le voile baissé de la femme, qui ne se retourna pas.

Dans ce demi-jour, dévot et moite comme le clair-obscur savamment distribué par le grand art des peintres de piété, cette femme, dont la toilette sévère et sombre laissait deviner des formes exquises, faisait bien. Elle entrait dans le tableau.

Sa prière semblait profonde et sans distraction.

— Répondez-moi, mais tout bas, dit-elle d'une voix douce et soutenue. Nous ne sommes pas seuls...

29

Votre devise de vampire! s'écria Patou. (Page 151.)

René regarda autour de lui. Il n'y avait personne dans la chapelle; personne, au moins, que l'on pût voir.

— Êtes-vous mieux? lui fut-il demandé.

— Ma souffrance est au cœur, répondit-il comme malgré lui.

Il y eut encore un silence.

La femme voilée semblait écouter des bruits qui ne parvenaient pas jusqu'à l'oreille de René.

— Peut-on avoir deux amours? murmura-t-elle enfin d'une voix qui tremblait.

En même temps elle releva son voile, et René vit la douce flamme de ce regard qui était désormais son âme.

— Oh! dit-il, je n'aime que vous!

Elle tressaillit et se leva, faisant un large signe de croix avant de quitter sa place.

— Ne me suivez pas, ordonna-t-elle précipitamment.

Et elle s'éloigna d'un pas rapide.

René, immobile, entendit bientôt un pas d'homme, lourd et ferme, se joindre au léger bruit que faisait son pied de fée en frôlant les dalles de la chapelle.

Quand il tourna enfin la tête, il ne vit plus rien. L'enchanteresse et son cavalier avaient franchi la porte du Calvaire.

René s'élança sur leurs traces ivre et fou.

Il sortit par l'issue qui donne sur le passage Saint-Roch. Le passage était désert.

Ivre et fou, nous avons bien dit. Il rentra chez lui dans un état d'excitation fiévreuse.

Celle-là le prenait par le cerveau, centre d'action bien autrement puissant que cet organe aux aspirations vaguement chevaleresques que nous appelons le cœur.

Depuis que le monde est monde, le cœur fut toujours vaincu par le cerveau.

Pour un temps, du moins, et quand la fièvre chaude est calmée, quand vient l'heure du repentir qui expie, une voix s'élève, prononçant ce mot impitoyable et inutile, car il n'empêcha jamais aucun crime et jamais il ne prévint aucun malheur :

— Il est trop tard!

La vie humaine est là.

Avant de rentrer chez lui, René dut frapper à la porte du père adoptif d'Angèle.

Il y a des convenances, et ces braves gens ne lui avaient jamais fait que du bien.

Là, c'était le calme bon et noble, la sainte sérénité des familles.

La vieille mère berçait un enfant, car René de Kervoz était bien autrement engagé que le commun des fiancés; le père à cheveux blancs lisait, la jeune fille brodait, pensive et triste.

Mais vîtes-vous jamais le changement féerique que produit sur le paysage désolé le premier rayon de soleil au printemps?

René était ici le soleil; l'entrée de René fut comme une contagion de sourires.

La mère lui tendit la main, le père jeta son livre, la jeune fille, heureuse, se leva et vint à lui les deux bras ouverts.

René paya de son mieux cet accueil, toujours le même, et dont la chère monotonie était naguère sa meilleure joie. Le plus cruel supplice pour l'homme qui se noie est, dit-on, la vue du rivage. Ici était le rivage, et René se noyait.

L'aïeule lui mit l'enfant endormi dans les bras. René le baisa avec un serrement de cœur et n'osa point regarder la jeune mère, — non pas qu'il eût à un degré quelconque la pensée lâche d'abandonner ces pauvres créatures. Nous l'avons dit, René était l'honneur même; mais la conscience des torts qu'il avait envers eux déjà le navrait. Il sentait bien qu'il les entraînait avec lui sur la pente d'un irréparable malheur.

Et il n'avait ni le pouvoir de s'arrêter ni la volonté peut-être.

Il n'y avait encore rien eu dans la maison; nous savons, en effet, que l'absence nocturne de René avait passé inaperçue. L'inquiétude n'était pas née encore chez ces bonnes âmes. Elle naquit justement ce soir-là.

Quand René se fut retiré à l'heure ordinaire, la mère alla se coucher, maussade et triste pour la première fois depuis bien longtemps; le patron gagna silencieusement sa retraite, et Angèle resta seule auprès du petit, qu'elle baisa en pleurant.

Le malheur venait d'entrer dans cette pauvre maison tranquille.

Désormais les moindres symptômes devaient être aperçus et passés au tamis d'une affection déjà jalouse.

Angèle resta longtemps, ce soir-là, assise à sa fenêtre en guettant de l'autre côté de la rue (car ils étaient voisins) la lampe de René qui tardait à s'éteindre.

René pensait à elle justement, ou plutôt René croyait penser à elle, car c'était son image qu'il évoquait comme une sauvegarde; mais, à travers cette image, il voyait sa folie : un éblouissement, une fatalité.

L'autre, celle qui n'avait pas encore de nom pour lui, celle qui l'enlaçait avec une terrible science dans les liens de la passion coupable.

Celle qui avait l'irrésistible prestige de l'inconnu, l'attrait du roman, la séduction du mystère.

Les jours suivants, l'obsession continua. Il semblait que ce fût un parti pris de l'entourer d'un vague réseau où l'appât, toujours tenu à distance, fuyait sa main et se montrait de nouveau pour prévenir le découragement ou la fatigue.

Il recevait des lettres, on lui assignait des rendez-vous, s'il est permis d'appeler ainsi de courtes et fugitives rencontres où la présence d'un tiers invisible empêchait l'échange des paroles.

On l'aimait. La persistance de ces rendez-vous, qui jamais n'aboutissaient, en était une preuve manifeste. On eût dit la gageure obstinée d'une captive qui lutte contre son geôlier.

A moins que ce ne fût une audacieuse et impitoyable mystification.

Mais le moyen de croire à un jeu! Dans quel but cette raillerie prolongée? D'un côté il y avait un pauvre gentillâtre de Bretagne, un étudiant obscur; de l'autre une grande dame, — car, à cet égard, René n'avait pas l'ombre d'un doute; son inconnue était une grande dame.

Elle avait à déjouer quelque redoutable surveillance. Elle faisait de son mieux. Quoi de plus complet que l'esclavage d'une noble position?

On écrivait à René : « Venez. » Il accourait. Tantôt c'était en pleine rue ; il croisait une voiture dont les stores fermés laissaient voir une blanche main qui parlait; tantôt c'était aux Tuileries, où le vent soulevait le coin d'un voile tout exprès pour montrer un ardent sourire et deux yeux qui languissaient; c'était, le plus souvent, dans les églises; alors on lui glissait une parole; l'eau bénite donnée et reçue permettait un rapide serrement de main.

Et la fièvre de René n'en allait que mieux. Son désir, sans cesse irrité, jamais satisfait, arrivait à l'état de supplice. Il maigrissait, il pâlissait.

Angèle et ses parents souffraient par contrecoup.

Parfois la mère disait : C'est le mariage qui tarde trop. René a le mal de l'attente; le mariage le guérira.

Mais le patron secouait sa tête blanche et Angèle souriait avec mélancolie.

Angèle sortait souvent, depuis quelque temps.

Si vous l'eussiez rencontrée dans ses courses solitaires, vous auriez dit: Elle va au hasard.

Mais elle avait un but. — Chaque fois qu'avaient lieu ces rencontres fugitives entre René et son inconnue, Angèle était là, quelque part, l'œil brûlant et sec, la poitrine oppressée.

Elle cherchait à savoir.

Si elle savait quelque chose, jamais, du moins, un seul mot n'était tombé de sa bouche. Elle était muette avec ses parents, muette avec son fiancé.

Elle lui donnait toujours l'enfant à baiser, l'enfant qui, lui aussi, devenait maigre et pâle.

Mais quand elle restait seule avec la petite créature, elle lui parlait longuement et à cœur ouvert, sûre qu'elle était de n'être pas entendue.

Elle lui disait :

— L'heure du mariage est proche, mais qui de nous l'entendra sonner?

A mesure que les jours passaient, cependant, et par un singulier travail que tous les psychologistes connaissent, René acquérait une perception rétrospective plus nette des événements confus qui avaient empli cette fameuse nuit du 12 février.

L'impression générale était lugubre et pleine de terreurs qui se continuaient jusqu'à la journée du 13, passée dans cette maison qui avait un grand jardin et une serre.

Dans la serre, René voyait de plus en plus distinctement le trou carré, les deux hommes apportant un fardeau ayant forme humaine et le noir fumant son cigarito sous les arbustes en fleurs.

Et il entendait la voix de femme qui disait avec une froide moquerie :

— Le comte Wenzel est reparti pour l'Allemagne!

Nous ne savons comment exprimer cela : dans la pensée de René, cette phrase avait un sens double et funèbre.

Et ce paquet de forme oblongue, qu'on avait jeté dans le trou, c'était le comte Wenzel.

Si les choses eussent été comme autrefois, si René de Kervoz avait passé encore ses soirées à *causer* dans la maison de son futur beau-père, le patron des maçons du Marché-Neuf, il aurait entendu plus d'une fois prononcer ce nom de Wenzel; il aurait pu prendre des renseignements précieux.

Car on parlait souvent du comte Wenzel chez Jean-Pierre Sévérin, dit Gâteloup. Le comte Wenzel faisait partie d'un trio de jeunes Allemands, anciens étudiants de l'Université de Tubingen.

Il y avait Wenzel, Ramberg et Kœnig : trois amis, jeunes, riches, heureux.

Mais René ne causait plus chez les parents d'Angèle.

Il venait là chaque jour comme on accomplit un devoir. Il souffrait, voyait souffrir les autres et se retirait désespéré.

L'idée d'un meurtre commis était donc en lui à l'état confus.

Nous irons plus loin : nous dirons qu'en lui existait l'idée d'une série de meurtres. L'impression qu'il gardait était ainsi. La trappe cachée sous les caisses de fleurs avait dû servir plus d'une fois.

Et c'était là l'excuse la plus plausible qu'il pût fournir à sa conscience pour le désir passionné qu'il avait d'entretenir son inconnue.

Pour lui, en effet, la maison mystérieuse contenait deux femmes, la blonde et la brune : il les avait vues de ses yeux : « la comtesse » et celle qui n'avait point de titre, la femme sanglante, à qui tous les crimes incombaient naturellement, si crime il y avait, et l'ange sauveur.

La veille du jour où nous avons pris le début de notre histoire, montrant ces trois personnages échelonnés sur le quai de la Grève : René d'abord, puis Angèle qui suivait René, puis l'homme à cheveux blancs qui suivait Angèle, René avait éprouvé comme un contre-coup de l'émotion ressentie dans la maison mystérieuse.

C'était encore à Saint-Louis en l'Ile, et c'était la première fois que son inconnue manquait au rendez-vous assigné.

René attendait depuis plus d'une heure, lorsque le jeune homme à figure blême, qui avait les cheveux tout blancs, sortit de la sacristie avec un prêtre que René voyait pour la première fois.

Un ecclésiastique entre deux âges, à la physionomie honnête et grave.

La figure du jeune homme frappa René comme un choc physique, et le nom entendu en rêve lui vint aux lèvres :

— Andrea Ceracchi!

Andrea Ceracchi passa, avec le prêtre, tout auprès de René, qui était caché par l'ombre d'un pilier, et dit :

— Elle viendra demain. La chose devra être faite tout de suite, parce que M. le baron de Ramberg est très-pressé de retourner en Allemagne.

Ces paroles et le ton qu'on mettait à les prononcer étaient assurément les plus naturels du monde.

Cependant, au-devant des yeux de René, la trappe s'ouvrit, la trappe recouverte de fleurs, et il lui sembla entendre le lugubre écho de ces autres paroles : « Le comte Wenzel est reparti pour l'Allemagne! »

— Il faudra bien qu'elle dise la vérité ; pensa-t-il.

Et le lendemain, comme nous l'avons vu, il revint à l'église Saint-Louis en l'Ile.

Rendez-vous n'avait point été donné cette fois.

Soit que René se fût trompé réellement, soit qu'il eût affecté de se méprendre, il avait abordé une femme qui ne l'attendait point, la blonde madone tant admirée par Germain Patou et qui se trouvait là pour tout autre objet.

A la suite de quelques paroles échangées, il était sorti par la porte latérale et avait gagné le vieux pavillon de Bretonvilliers, où on lui avait ordonné de se rendre.

Un coin du voile, à tout le moins, se levait ; la blonde avait consenti à porter un message à la brune.

Pendant l'espace de temps assez long que René fut obligé de passer seul, dans le grand salon du pavillon, il interrogea plus d'une fois ses souvenirs, cherchant à savoir si cette maison était celle où il avait été rapporté évanoui — ou endormi, après la nuit du 12 février.

Sa mémoire était restée muette, quant aux meubles et tentures, mais l'impression générale lui disait : Ce n'est pas ici. Les lieux ont non-seulement une physionomie, mais encore une saveur ; René resta convaincu que la chambre où il avait couché ne faisait point partie de cette maison.

Lila ! il savait ce nom enfin ! Et c'était la blonde qui avait trahi le secret de la brune.

Elle avait dit, étonnée et peut-être effrayée, car il eût fallu peu de chose pour déranger la trame subtile qu'elle était en train de tisser à l'église Saint-Louis, elle avait dit :

— Allez au pavillon de Bretonvilliers, frappez six coups ainsi espacés : trois, deux, un, et quand la porte s'ouvrira, prononcez ces mots : *Salus Hungariæ*. Vous serez introduit, et je vous promets que ma sœur Lila viendra vous rejoindre.

Lila ! Sait-on quels torrents d'harmonie peuvent jaillir d'un nom ?

Lila vint. — René était à la fenêtre, où la pauvre Angèle le regardait d'en bas, devinant dans la nuit sa figure bien-aimée. Depuis quelques secondes les yeux de René s'étaient fixés par hasard sur une forme indécise, une forme de femme affaissée sur la borne du coin.

Certes, il ne la voyait pas dans le sens exact du mot : l'ombre était trop épaisse ; mais le remords a des rêves comme l'espoir.

Une sueur froide baigna les tempes de René ; le nom d'Angèle expira sur ses lèvres.

Il ne la voyait pas, pourtant, nous le répétons, puisque, pour lui, la femme de la borne portait un petit enfant dans ses bras. Il voyait le petit enfant plus distinctement que la femme.

Mais Lila vint, et René ne vit plus rien que Lila. Angèle, la vraie Angèle, car, hélas ! ce n'était pas une vision, tomba mourante, tandis que René oubliait tout dans un baiser.

Le premier baiser !...

X

TÊTE-A-TÊTE

Les heures passèrent, mesurées par la cloche enrouée de Saint-Louis en l'Ile. — Le dernier bruit de la rue fut le passage de ces hommes qui emportèrent Angèle au cabaret de la *Pêche miraculeuse*.

Nous retrouvons Lila et René où nous les avons laissés, assis l'un près de l'autre sur l'ottomane du boudoir, les mains dans les mains, les yeux dans les yeux.

Et nous disons encore une fois qu'il eût été difficile de trouver un couple plus jeune, plus beau, plus gracieux.

Lila venait de prononcer ces mots qui avaient mis un nuage sur le front de René : « Mon nom est doux dans votre bouche. »

Ces mots nous ont servi de point de départ pour raconter un long et bizarre épisode. Ils attaquaient dans le cœur de René une fibre qui restait douloureuse.

Par hasard, autrefois, un soir dont le souvenir vivait comme un cruel remords, Angèle avait prononcé les mêmes paroles et presque du même accent.

— Lila, dit René après un silence que la jeune femme n'avait point interrompu, l'ignorance où je suis me pèse. Je vis dans un état d'angoisse et de fièvre. A d'autres il faudrait expliquer ma peine, mais vous connaissez mon histoire... l'histoire de ces vingt-quatre heures dont les souvenirs imparfaits restent en moi comme une douloureuse énigme... vous la connaissez bien mieux que moi-même. Je voudrais savoir.

— Vous saurez tout, répliqua la charmante créature, dont les grands yeux eurent une expression de reproche, tout ce que je sais, du moins... Mais j'espérais qu'entre nous deux la curiosité n'aurait pas eu tant de place.

— Ne vous méprenez pas ! s'écria Kervoz. Ma curiosité est de l'amour, un profond, un ardent amour...

Elle secoua la tête lentement, et son beau sourire se teignit d'amertume.

— Peut-être ai-je mérité cela, dit-elle. Il ne faut jamais jouer avec le cœur, c'est le proverbe de mon pays. Or, j'ai joué d'abord avec votre

cœur. La première fois que mon regard vous a appelé, je ne vous aimais pas...

Elle prit sa main malgré lui et la porta d'un brusque mouvement jusqu'à ses lèvres.

— L'amour est venu, poursuivit-elle. Ne me punissez pas! Je suis maîtresse, mais esclave. Aimez-moi bien, car je mourrais si je ne me sentais aimée... Et surtout, ô René, je vous en prie, ne me jugez jamais avec votre raison, moi qui ai fait le sacrifice de mon libre arbitre à une sainte cause... Ne me jugez qu'avec votre âme!

Elle mit sa tête sur le sein de René, qui baisa ses cheveux.

L'ivresse le prenait de la sentir ainsi palpitante entre ses bras.

Il combattait, sans savoir pourquoi, la joie de cette heure tant souhaitée et appelait Angèle à son secours.

Mais elles ont, comme les fleurs, ces parfums qui montent au cerveau, plus pénétrants et plus puissants que les esprits du vin. Elles enivrent.

— Me connaissiez-vous donc la première fois?... murmura René.

— Oui, répliqua-t-elle, je vous connaissais... et j'étais là pour vous.

— A Saint-Germain l'Auxerrois?

— J'y étais déjà venue pour vous, et vous ne m'aviez point remarquée... Je savais que vous n'étiez pas encore le mari de cette belle enfant qui vous accompagnait toujours...

La main de René pesa sur ses lèvres.

— Vous ne voulez pas que je vous parle d'elle, prononça Lila d'un ton docile et triste. Oh! je n'aurais rien dit contre elle... Vous avez des larmes dans les yeux, René... Vous l'aimez encore...

— Je donnerais la meilleure moitié de mon existence, répondit le jeune Breton, pour l'aimer toujours.

Lila le serra passionnément contre son cœur.

— Ne parlons donc jamais d'elle, en effet, poursuivit-elle d'une voix si douce qu'on eût dit un chant. Depuis que j'espère être aimée, je prie pour elle bien souvent...

Elle s'arrêta et reprit :

— Parlons de nous... J'ai été envoyée vers vous.

— Envoyée! Par qui?

— Par ceux qui ont le droit de me commander.

— Les Frères de la Vertu?

Elle abaissa la tête en signe d'affirmation.

— Et que voulaient-ils de moi? demanda René.

— Rien de vous... tout d'un autre...

Il voulut interroger encore, elle lui ferma la bouche d'un rapide baiser.

— Vous n'étiez rien pour nous, continua-t-elle, vous qui êtes désormais tout pour moi... Avez-vous lu cet étrange livre où Cazotte raconte comment le démon devint amoureux d'une belle, d'une bonne âme?... Je ne suis pas un démon... Oh! que je voudrais être un ange pour vous, René, mon René bien-aimé!... Mais il y a peut-être un démon parmi nous...

— La blonde?... s'écria Kervoz malgré lui.

Lila eut un étrange sourire.

— Ma sœur? fit-elle. N'est-ce pas qu'elle est bien jolie?... Mais qu'avez-vous donc, René?...

La main de René avait saisi la sienne presque convulsivement. Il était très-pâle.

— Ceci est une explication que je veux avoir, prononça-t-il avec fermeté, je l'exige... Il y avait du sang, n'est-ce pas, sous ces mots en apparence si simples: « Le comte Wenzel est reparti pour l'Allemagne! »

— Ah!... fit Lila, qui pâlit à son tour, vous ne dormiez donc pas?...

— Vous espériez que je dormais? dit vivement René.

— Pas moi, répondit-elle d'un accent mélancolique et si persuasif que les soupçons de Kervoz se détournèrent d'elle comme par enchantement.

Elle ajouta en fixant sur lui la candeur de ses beaux yeux :

— Ne me soupçonnez jamais, je suis à vous comme si mon cœur battait dans votre poitrine!

Puis elle répéta :

— Pas moi... moi, je ne songeais qu'à votre guérison... mais les autres... Écoutez, René, une responsabilité grave et haute pèse sur eux... J'aurais eu de la peine à vous sauver si les autres avaient su que vous ne dormiez pas.

— Et pourquoi étiez-vous dans cette caverne, vous, Lila? demanda René d'un ton où il y avait du mépris et de la pitié.

Elle se redressa si altière que le jeune Breton baissa les yeux malgré lui.

— Vous ai-je offensée? balbutia-t-il.

— Non, répliqua-t-elle avec toute sa douceur revenue, vous ne pouvez pas m'offenser... Seulement, laissez-moi vous dire ceci, René, il est des choses dont le neveu de Georges Cadoudal ne doit parler qu'avec réserve.

René se recula sur l'ottomane : un trait de lumière le frappait.

— Ah! fit-il, c'est le neveu de Georges Cadoudal qu'on vous avait donné mission de chercher?

— Et de trouver, acheva Lila en souriant, et d'attirer à moi par tous les moyens possibles.

— Alors pourquoi tant de mystères?

— Parce que j'ai fait comme le pauvre démon

de Cazotte, je me suis laissée prendre. Je n'agis plus pour eux que si vous êtes avec eux. Je vous tiens libre et en dehors de tout engagement. Je vous aime, et il n'y a plus rien en moi que cet amour.

— Je n'ai peut-être, dit René qui hésitait, ni les mêmes sentiments ni les mêmes opinions que mon oncle Georges Cadoudal.

— Cela m'importe peu, repartit Lila. j'aurai vos opinions, j'aurais vos sentiments... Je sais que vous chérissez votre oncle; je suis sûre que vous ne le trahirez pas...

— Trahir!... l'interrompit Kervoz avec indignation.

Puis, comme elle ouvrait la bouche, il reprit :

— Vous ne m'avez encore rien répondu par rapport au comte Wenzel.

Lila prononça très-bas :

— Je voudrais ne point vous répondre à ce sujet.

— J'exige la vérité! insista Kervoz.

— Vous ordonnez, j'obéis... Les sociétés secrètes d'Allemagne sont vieilles comme le christianisme, et leurs lois rigoureuses se sont perpétuées à travers les âges... Ce sont toujours les hommes de fer qui signifiaient à Charles de Bourgogne, entouré de cent mille soldats, la mystérieuse sentence de la corde et du poignard... La ligue de la Vertu vient d'Allemagne. Les traîtres y sont punis de mort.

— Et le comte Wenzel était un traître? demanda Kervoz.

Lila répondit :

— Je ne sais pas tout.

— Votre sœur en sait-elle plus long que vous?

— Ma sœur est rose-croix du trente-troisième palais, repartit Lila, non sans une certaine emphase. Elle a gouverné le royaume de Bude. Il n'est rien qu'elle ne doive connaître.

— Et vous, Lila, qu'êtes-vous?

Elle l'enveloppa d'un regard charmant, et, se laissant glisser à ses genoux, elle murmura :

— Moi, je suis votre esclave! je vous aime! Oh! je vous aime!

L'être entier de René s'élançait vers elle. Dans ses yeux on devinait la parole d'amour qui voulait jaillir, et cependant il dit :

— Lila, que signifient ces mots : « Le baron de Ramberg va partir aussi pour l'Allemagne? » Est-ce encore un meurtre? Est-il temps de le prévenir?

Les paupières de la jeune femme se baissèrent, tandis que l'arc délicat de ses sourcils éprouvait une légère contraction.

— Je ne sais pas tout, répéta-t-elle. Vous êtes cruel!...

Puis elle reprit, attirant les deux mains de René vers son cœur :

— Ne me demandez pas ce que j'ignore; ne me demandez pas ce qui regarde des étrangers, des ennemis... Georges Cadoudal aussi va mourir, et je ne peux penser qu'à Georges Cadoudal, qui est le frère de votre mère.

René s'était levé tout droit avant la fin de la phrase.

— Mon oncle serait-il au pouvoir du premier consul? balbutia-t-il.

— Votre oncle avait deux compagnons, répondit Lila; hier encore, il se dressait fier et menaçant devant Napoléon Bonaparte. Aujourd'hui votre oncle est seul : Pichegru et Moreau sont prisonniers.

— Que Dieu les sauve! pensa tout haut René. C'étaient deux glorieux hommes de guerre, et nul ne sait le secret de leur conscience... Mais c'est peut-être le salut de mon oncle Georges, car il comprendra désormais la folie de son entreprise...

— Son entreprise n'est pas folle, l'interrompit Lila d'un ton résolu et ferme. Fût-elle plus insensée encore que vous ne le croyez, Georges n'en confessera jamais la folie. Ne protestez pas : à quoi bon? Vous le connaissez et vous sentez la vérité de mon dire. Si Georges Cadoudal pouvait fuir aussi facilement que j'élève ce doigt pour vous imposer silence, car il faut que je parle et que vous m'écoutiez, Georges Cadoudal ne fuirait pas. Son entreprise peut être sévèrement jugée au point de vue de l'honneur, et pourtant, ce qui le soutient, c'est le point d'honneur lui-même. Il mourra la menace à la bouche et le sang aux yeux, comme le sanglier acculé par la meute... Mais, voulût-il fuir, entendez bien ceci, la fuite lui serait désormais impossible. Paris est gardé comme une geôle, et c'est en fuyant, précisément, qu'il serait pris... Le salut de votre oncle est entre les mains d'un homme...

— Nommez cet homme! s'écria le jeune Breton.

— Cet homme s'appelle René de Kervoz.

Celui-ci se prit à parcourir la chambre à grands pas. Lila le suivait d'un regard souriant.

— Il faut que je vous aime bien, dit-elle, comme si la pensée eût glissé à son insu hors de ses lèvres; il semble que chaque minute écoulée me livre à vous plus complètement. J'ai hâte d'en finir avec ce qui n'est pas vous. Ce n'est plus pour ceux qui m'ont envoyée que je suis ici, et ce n'est plus pour Georges Cadoudal, c'est pour vous... Venez.

Son geste caressant le rappela. Il revint soucieux. Elle lui dit :

— Voilà que vous ne m'aimez déjà plus!

Le regard brûlant de Kervoz lui répondit. Elle prit sa tête à pleines mains et colla sa bouche sur ses lèvres, murmurant :

— Quand donc allons-nous parler d'amour?

René tremblait, et ses yeux se noyaient. Elle était belle; c'était le charme vivant, la volupté incarnée.

— Aurons-nous le temps de le sauver? demanda-t-il.

— On veille déjà sur lui, répondit-elle, ou du moins on traque ceux qui le poursuivent.

— Mais qui sont-ils donc, à la fin, ces hommes?...

— Les Frères de la Vertu, répliqua la jeune femme, dont le sourire s'éteignit et dont la voix devint grave, sont ceux qui rendront à Georges Cadoudal sa force perdue. Deux alliés puissants viennent de lui être enlevés, il en retrouvera mille... On ne m'a pas autorisée, monsieur de Kervoz, à vous révéler le secret de l'association... Mais tu vas voir si je t'aime, René, mon René! je vais lever le voile pour toi, au risque du châtiment terrible...

Kervoz voulut l'arrêter, mais elle lui saisit les deux mains et continua malgré lui :

— Ceux qui creusent leur sillon à travers la foule laissent derrière eux du sang et de la haine. Pour monter très-haut, il faut mettre le pied sur beaucoup de têtes. Depuis le parvis de Saint-Roch jusqu'à Aboukir, le général Bonaparte a franchi bien des degrés. Chaque marche de l'escalier qu'il a gravi est faite de chair humaine...

Ne discutez pas avec moi, René; si vous l'aimez, je l'aimerai : j'aimerais Satan si vous me l'ordonniez. D'ailleurs, moi, je ne hais pas le premier consul ; je le crains et je l'admire.

Mais ceux qui sont mes maîtres, — ceux qui étaient mes maîtres avant cette heure où je me donne à vous le haïssent jusqu'à la mort.

Ce sont tous ceux qu'il a écartés violemment pour passer, tous ceux qu'il a impitoyablement écrasés pour monter.

Vous en avez vu quelques-uns à travers la brume des heures de fièvre; vous vous souvenez vaguement : je vais éclaircir vos souvenirs.

Et ce que vous n'avez pas vu, je vais vous le montrer.

Notre chef est une femme. Je vous parlerai d'elle la dernière.

Celui qui vient après la comtesse Marcian Gregoryi, ma sœur, est un jeune homme au front livide, couronné de cheveux blancs. Quand Dieu fait deux jumeaux, la mort de l'un emporte la vie de l'autre : Joseph et Andréa Ceracchi étaient jumeaux. L'un des deux a payé de son sang une audacieuse attaque ; l'autre est un mort vivant qui ne respire plus que par la vengeance.

Toussaint-Louverture, le Christ de la race noire, avait une âme satellite, comme Mahomet menait Seïd. Vous avez vu Taïeh, le géant d'ébène qui dévorera le cœur de l'assassin de son maître.

Vous avez vu le Gallois Kaërnarven, qui résume en lui toutes les rancunes de l'Angleterre vaincue, et Osman, le mameluk de Mourad-Bey, qui suit le vainqueur des Pyramides à la piste depuis Jaffa. Osman est comme Taïeh : un tigre qu'il faut enchaîner.

Ceux que vous n'avez pas vus sont nombreux. La gloire blesse les envieux tout au fond de leur obscurité, comme les rayons du soleil font saigner les yeux des myopes. Les vengeurs se multiplient par les jaloux. Nous avons, derrière le bataillon sacré de la haine, cette immortelle multitude qui vivait déjà quand Athènes florissait et qui votait l'exil d'Aristide, parce qu'Aristide heureux éblouissait trop de regards.

Nous avons Lucullus du Directoire, regrettant amèrement sa chute et les diamants qui ornaient les doigts du pied de la muse demi-nue, honte orgueilleuse de sa loge à la comédie; nous avons la menue monnaie de Mirabeau bâillonné, la chevalerie ruinée de Coblentz, des épées vendéennes, des couteaux de septembre...

Nous avons tout : le passé en colère, le présent jaloux, l'avenir épouvanté;

La république et la monarchie, la France et l'Europe. Il nous arrive des poignards du nouveau monde et de l'or pour pénétrer jusque dans la maison de Tarquin, où l'on marchande les dévouements qui chancellent.

Ce n'est pas Tarquin, Tarquin était roi ; c'est César qui toujours se découvre en mettant le pied sur la première marche du trône.

Le général Bonaparte était peut-être invulnérable, mais c'est sur une tête nue que se pose la couronne, et il n'a point de cuirasse sous son manteau impérial.

La meilleure cuirasse, d'ailleurs, c'était son titre de simple citoyen. Il la dépouille de lui-même. Jupiter trouble l'esprit de ceux qu'il veut tuer : le voilà sans armure!

Elle s'arrêta et passa les doigts de sa belle main sur son front, où ruisselait le jais de sa chevelure. A mesure qu'elle parlait, sa voix avait pris des sonorités étranges, et l'éclair de ses grands yeux ponctuait si puissamment sa parole que René restait tout interdit.

Mais quand elle restait seule avec la petite créature... (Page 155.)

Pour la seconde fois il demanda :

— Lila, qui êtes-vous donc?

Elle sourit tristement.

— Peut-être, murmura-t-elle au lieu de répondre, peut-être que Jupiter veut tuer le dernier demi-dieu que puisse produire encore la vieillesse fatiguée du monde. Cet homme est-il trop grand pour nous?... Vous pensez que j'exagère, René; et en effet, celles de mon pays rêvent souvent, mais je reste au-dessous de la vérité... Je suis Lila, une pauvre fille du Danube, éprouvée déjà par bien des douleurs, mais à qui le destin semble enfin sourire puisqu'elle vous a rencontré sur sa route. Je vous dis ce qui est.

Il serait aussi insensé de compter ceux qui sont avec nous que de chercher vestige de ceux qui nous ont trahis.

Nous sommes les francs-juges de la vieille Allemagne, ressuscités et recrutant dans l'univers entier les magistrats du mystérieux tribunal.

Ce tribunal se compose de tous les ennemis du héros et d'une partie de ses amis.

Nous n'avons pas voulu de Pichegru et de Moreau : ils sont tombés uniquement parce que notre main ne les a pas soutenus... La comtesse Marciaa Gregoryi a jeté un regard favorable sur Georges Cadoudal... C'est grâce à elle qu'il a évité aujourd'hui le sort de ses complices... un sort plus cruel, René, car on a quelques mesures à garder vis-à-vis de deux généraux illustres, ayant conduit si souvent les armées républicaines à la victoire; tandis que le paysan révolté, le chouan, le brigand devrait être assommé dans un coin, comme on abat un chien enragé.

René courba la tête. Évidemment il voulait réfléchir. Sa raison, prise comme ses sens, se révoltait de même. Lila ne lui laissa pas le temps d'interroger ses pensées.

— Il me reste à vous parler de ma sœur, dit-elle brusquement, sachant bien qu'elle allait réveiller sa curiosité assoupie, de ma sœur et de moi, car son destin supérieur m'entraîne à sa suite, et je ne suis que l'ombre de ma sœur.

Nous sommes les deux filles du magnat de Bangkeli, et notre mère, à seize ans qu'elle avait, périt victime de la vampire d'Uszel, dont le tombeau, grand comme une église, fut trouvé plein de crânes ayant appartenu à des jeunes filles ou à des jeunes femmes.

Vous ne croyez pas à cela, vous autres Français. L'histoire est ainsi, et je vous la dis telle que la contait mon père, colonel des hussards

DÉPÔT LÉGAL

Lila vint. — René était à la fenêtre. (Page 156.)

noirs de Bangkeli, dans la cavalerie du prince Charles de Lorraine, archiduc d'Autriche. La vampire d'Uszel, que les riverains de la Save appelaient « la belle aux cheveux changeants, » parce qu'elle apparaissait tantôt brune, tantôt blonde aux jeunes gens aussitôt subjugués par ses charmes, était, durant sa vie mortelle, une noble Bulgare qui partagea les crimes et les débauches du ban de Szander, sous Louis II, le dernier des Jagellons de Bohême qui ait régné en Hongrie. Elle resta un siècle entier paisible dans sa bière, puis elle s'éveilla, ouvrit et creusa de ses propres mains un passage souterrain qui conduisait des profondeurs de sa tombe fermée aux bords de la Save.

Dans ces pays lointains qui ont déjà les splendeurs de l'Orient, mais où règnent ces mystérieux fléaux, relégués par vous au rang des fables, chacun sait bien que tout vampire, quel que soit son sexe, a un don particulier de mal faire, qu'il exerce sous une condition, loi rigoureuse dont l'infraction coûte au monstre d'abominables tortures.

Le don d'Addhéma, ainsi se nommait la Bulgare, était de renaître belle et jeune comme l'Amour chaque fois qu'elle pouvait appliquer sur la hideuse nudité de son crâne une chevelure vivante : j'entends une chevelure arrachée à la tête d'un vivant.

Et voilà pourquoi sa tombe était pleine de crânes de jeunes femmes et de jeunes filles. Semblable aux sauvages de l'Amérique du Nord qui scalpent leurs ennemis vaincus et emportent leurs chevelures comme des trophées, Addhéma choisissait aux environs de sa sépulture les fronts les plus beaux et les plus heureux pour leur arracher cette proie qui lui rendait quelques jours de jeunesse.

Car le charme ne durait que peu de jours.

Autant de jours que la victime avait d'années à vivre sa vie naturelle.

Au bout de ce temps, il fallait un forfait nouveau et une autre victime.

Les rives de la Save ne sont pas peuplées comme celles de la Seine. Je n'ai pas besoin de vous dire que bientôt jeunes filles et jeunes femmes devinrent rares autour d'Uszel... Vous souriez, René, au lieu de frémir...

Elle souriait elle-même, mais dans cette gaieté, qui était comme une obéissante concession au scepticisme du jeune homme, il y avait d'adorables mélancolies.

— J'écoute, répondit René, et je m'émerveille du chemin que nous avons fait, sous prétexte de parler d'amour.

— Vous ne souhaitez plus parler d'amour, monsieur de Kervoz! murmura Lila, dont le sourire eut une pointe de moquerie.

René ne protesta point, il dit seulement :

— Les rives de la Seine n'ont rien à envier aux bords de la Save. Nous avons aussi une vampire.

— Y croyez-vous? demanda Lila, qui ajouta aussitôt : Vous auriez honte d'y croire, bel esprit fort!

— D'où vous vient cette étrange devise, murmura René au lieu de répliquer : « *In vita mors, in morte vita.* »

— La mort dans la vie, prononça lentement Lila, la vie dans la mort : c'est la devise du genre humain... Elle nous vient d'un de nos aïeux, le ban de Szandor, qu'on accusa aussi d'être vampire... Nous sommes une étrange famille, vous allez voir...

René, mon René, s'interrompit-elle tout à coup en se redressant orgueilleuse et si belle que l'œil du jeune Breton étincela, c'est moi qui ai écarté l'amour, c'est moi qui le ramènerai : je ne suis pas effrayée de votre froideur; dans un instant, vous serez à mes pieds!

XI

LE COMTE MARCIAN GREGORYI

La pendule du boudoir marquait dix heures. C'était, au dedans et au dehors du pavillon de Bretonvilliers, un silence profond. A peine quelques murmures venaient-ils au lointain de la ville vivante.

René et Lila étaient assis l'un près de l'autre sur l'ottomane. René avait baissé les yeux sous le défi amoureux qui venait de jaillir des prunelles de Lila. Il savait trop qu'elle était sûre de la victoire.

— Il faut que vous sachiez toutes ces choses, monsieur de Kervoz, reprit-elle. Vos superstitions de Bretagne ne sont pas les mêmes que nos superstitions de Hongrie. Qu'importe cela? Fables ou réalités, ces prémisses de mon récit vont aboutir à des faits incontestables, d'où dépend la vie ou la mort d'un parent qui vous est cher, et d'où dépend aussi peut-être la mort ou la vie du plus grand des hommes.

Je continue. Chaque fois qu'Addhéma, la vampire d'Uszel, parvenait à réchauffer les froids ossements de son crâne à l'aide d'une jeune chevelure arrachée sur le vif, elle gagnait quelques jours, parfois quelques semaines, mais parfois aussi quelques heures seulement d'une nouvelle existence : une semaine pour sept ans, un mois pour six lustres.

C'était comme un jeu terrible où le bénéfice pouvait être grand ou petit; Addhéma ne le savait jamais d'avance; mais qu'importait, après tout? Les heures conquises, nombreuses ou rares, étaient au moins toujours des heures de jeunesse, de beauté, de plaisir, car Addhéma redevenait la splendide courtisane d'autrefois, avec sa passion de feu et son attrait irrésistible.

Ici était le don.

Je vais vous dire la condition imposée en regard du don : la loi qu'elle ne pouvait enfreindre sous peine de souffrir mille morts.

Addhéma ne pouvait pas se livrer à un amant avant de lui avoir raconté sa propre histoire.

Il fallait qu'au milieu d'un entretien d'amour elle amenât l'étrange récit que je vous fais ici, parlant de jeunes filles mortes, de chevelures arrachées et relatant avec exactitude les bizarres conditions de sa mort qui était une vie, de sa vie qui était une mort...

J'emploie le passé, parce qu'elle manqua une fois à la loi de ses hideuses résurrections; et ce fut justement pendant qu'elle portait la blonde chevelure de notre mère. L'amour lui fit oublier son étrange devoir. Elle reçut le baiser d'un jeune Serbe, beau comme le jour, avant d'avoir cherché et trouvé l'occasion de placer l'histoire surnaturelle.

L'esprit du mal l'étreignit au moment où elle balbutiait des mots de tendresse, et le jeune Serbe recula d'horreur à la vue de sa maîtresse rendue à son état réel : un cadavre de vieille femme, décharné, glacé, chauve et tombant en poussière.

Ce fut d'elle-même, alors, qu'elle se révéla, car, à ces heures du châtiment, tout vampire est forcé de dire la vérité.

Le Serbe entendit ces mots qui semblaient sortir de terre :

— Tue-moi! Mon plus grand supplice est de vivre. L'heure est favorable, tue-moi. Pour me tuer, il faut me brûler le cœur!

Le deuil récent qui était dans la maison du magnat de Bangkeli, laissant un époux inconsolable et deux petits enfants au berceau, avait fait grand bruit dans le pays. Le Serbe monta à cheval et vint trouver notre père au milieu des fêtes des funérailles.

Notre père prit avec lui tous ses parents, tous

ses convives, et l'on se rendit au tombeau d'Uszel, car le cadavre de la vampire n'était déjà plus dans le logis du Serbe.

Le tombeau d'Uszel fut démoli, et notre père ayant fait rougir au feu son propre sabre, le plongea par trois fois et par trois fois le retourna dans le cœur d'Addhéma la Bulgare.

Nous grandîmes, ma sœur et moi, dans le château triste et qui semblait vide. Les caresses maternelles nous manquaient, on nous berçait avec le récit de ces lugubres mystères.

Il y avait un chant qui disait :

« Un jour pour un an, vingt-quatre heures pour trois cent soixante-cinq jours.

« A la dernière minute de la dernière heure, la chevelure meurt, le charme est rompu, et la hideuse sorcière s'enfuit, vaincue, dans son caveau... »

Ma sœur était dans sa seizième année et j'allais avoir quinze ans, quand notre père arbora la bannière rouge au plus haut des tours de Bangkeli. En même temps, il envoya ses tzèques dans les logis de ses tenanciers, le long de la rivière; ils étaient quatre, l'un portait son sabre, le second son pistolet-carabine, le troisième son dolman, le quatrième son jatspka.

Le soir, il y avait douze cents hussards équipés et armés autour de nos antiques murailles.

Mon père nous dit : Prenez vos hardes, vos bijoux et vos poignards.

Et nous partîmes, cette nuit-là même, en poste pour Trieste.

Le régiment, — les douze cents tenanciers de mon père formaient le régiment des hussards noirs de Bangkeli, — avait pris la même route à cheval. Le rendez-vous était à Trévise.

L'archiduc Charles d'Autriche occupait Trévise avec son état-major. Bonaparte avait accompli déjà les deux tiers de cette foudroyante campagne d'Italie qui devait finir au cœur même de l'Allemagne. Notre armée avait changé quatre fois de chef et reculait, ne comptant plus les batailles perdues.

Pourtant il y eut des fêtes à Trévise, où douze nouveaux régiments, arrivés du Tyrol, de la Bohême et de la Hongrie, présentaient un magnifique aspect, et le prince Charles jura d'anéantir les Français à la première rencontre.

Ma sœur et moi nous n'avions jamais vu que les rives sauvages de la Save et l'austère solitude du château. Pendant trois jours ce fut pour nous comme un rêve. Le quatrième jour, notre père dit à ma sœur : Tu vas être la femme du comte Marcian Gregoryi.

Ma sœur n'eut à répondre ni oui ni non; ce n'était pas une question : c'était une loi.

Marcian Gregoryi avait vingt-deux ans. Il portait héroïquement son brillant costume croate. La veille même, le prince Charles l'avait fait général. Il était beau, noble, plus riche qu'un roi, amoureux et heureux.

Ma sœur et lui furent mariés le matin du jour où Bonaparte franchissait le Tagliamento; le lendemain eut lieu la grande bataille qui tua l'archiduc dans ses espérances et dans sa gloire, en ouvrant aux Français le passage du Tyrol.

Nous fûmes séparées de notre père. Le comte Marcian Gregoryi veillait sur nous.

Notre nuit se passa dans une auberge des environs d'Udine. Ma chambre était séparée par une simple cloison de celle où devaient dormir les jeunes époux.

Vers minuit, j'entendis la voix de ma sœur qui s'élevait ferme et dure. Je crus d'abord que c'était une autre femme, car je ne lui connaissais pas cet accent impérieux.

Elle disait :

— Comte, je n'ai point de haine contre vous. Vous êtes brave, vous devez avoir rencontré nombre de femmes pour admirer votre taille noble et votre beau visage. J'ai obéi à mon père, qui est mon maître et qui m'a dit : Celui-là sera ton mari... Mais mon père, en partant de Bangkeli, m'avait dit aussi : Prends ton poignard. Mon poignard est dans ma main. C'est ma liberté. Si vous faites un pas vers moi, je me tue.

Marcian Gregoryi supplia et pleura.

Sais-je pourquoi j'étais du parti de Marcian contre ma sœur?...

— Oh! s'interrompit-elle en passant ses doigts effilés dans les cheveux de René, il ne faut pas être jaloux! Voilà bien longtemps que Marcian Gregoryi est mort.

A la fin de ce mois, qui était mars 1797, les Français, nous chassant toujours devant eux, entrèrent dans Trieste.

Nous étions toutes les deux, ma sœur et moi, le 24 mars, ou le 6 germinal, comme ils disaient alors, dans une maison de campagne située à une lieue de la Chiuza.

Le soir, ma sœur vint me trouver. Jamais je ne l'avais vue si belle. Sa parure était éblouissante, et il y avait des éclairs d'orgueil dans ses yeux.

Elle m'embrassa du bout des lèvres et me dit adieu.

Je n'eus pas le temps de l'interroger. Deux minutes après, le galop de son cheval soulevait des flots de poussière sur la route, et de ma fe-

nêtre je pouvais suivre sa course folle, qui allait déjà se perdant dans la nuit.

Au lointain et dans différentes directions, on entendait la canonnade.

Yanusza, notre nourrice à toutes deux, c'est cette vieille femme qui vous a introduit ici ce soir, monta dans ma chambre et s'accroupit sur le seuil.

— La fille aînée de mon maître est sur le chemin de sa mort! gémit-elle les larmes aux yeux.

Elle imposa silence à mes questions. Un grand bruit de chevaux se faisait dans la cour.

La voix éclatante de Marcian Gregoryi commanda : « Au galop! » Et pour la seconde fois la route disparut derrière des tourbillons de poussière.

Marcian Gregoryi suivait la même direction que ma sœur.

A quelques lieues de là, il y avait une tente toute simple, piquée au coin d'un bouquet de frênes et entourée par les feux d'un bivac.

Au-devant de la tente, des officiers généraux français s'entretenaient à voix basse.

A l'intérieur, un jeune homme de vingt-six ans, pâle, maigre, chétif, coiffant de cheveux plats un front puissant, dormait, la tête appuyée sur une carte pointée. Une lettre signée « Joséphine » était ouverte sur la table et portait la marque de la poste de France.

Celui-là pouvait dormir; il avait terriblement travaillé depuis le lever du soleil.

Une armée tout entière le gardait, soldats et généraux; il était l'espoir et la gloire de la république française, victorieuse de l'univers.

Il avait nom Napoléon Bonaparte, il pouvait sommeiller en paix. Pour arriver jusqu'à lui, l'ennemi devait passer sur les corps de trente mille hommes.

Pourtant, il fut éveillé tout à coup par une main qui se posa sur son épaule. Un homme qu'il ne connaissait pas, — un ennemi, — était debout devant lui, le sabre à la main.

Un homme grand, fort, jeune, doué au degré suprême de la mâle beauté de la race magyare et dont les yeux parlaient un terrible langage de colère et de haine.

— Général, dit-il froidement, je suis le comte Marcian Gregoryi; mes pères étaient nobles avant la naissance du Christ, notre sauveur; il n'y a jamais eu dans ma maison que des soldats. Je ne saurais pas assassiner. Je vous prie de prendre votre épée afin de vous défendre, car ma femme m'a trahi pour vous, et il faut que l'un de nous meure.

L'heure où l'on s'éveille est faible, mais Bonaparte n'eut pas peur, car il n'appela point, quoiqu'on entendit tout autour de la tente le murmure des gens qui veillaient.

S'il eût appelé, il était mort, car il y avait bien près de la pointe du sabre de Marcian Gregoryi à sa poitrine.

— Vous vous trompez ou vous êtes fou, répondit-il. Je ne connais pas votre femme.

Il ajouta, ramenant la lettre ouverte d'un geste calme :

— Il n'est pour moi qu'une femme, c'est ma femme.

— Général, répliqua Marcian, vous mentez!

Et sans perdre sa position d'homme prêt à frapper, il tira de son sein une lettre également ouverte qu'il présenta à Bonaparte.

La lettre était écrite en français; ma sœur et moi, comme presque toutes les nobles hongroises, nous parlions le français dès l'enfance, aussi bien que notre langue maternelle.

La lettre était adressée à Marcian Gregoryi et disait :

« Monsieur le comte,

« Vous ne me reverrez jamais. Un caprice de mon père m'a jetée dans vos bras; vous ne m'avez pas demandé si je vous aimais avant de me prendre pour femme. Cela est indigne d'un homme de cœur, indigne aussi d'un homme d'esprit. Vous êtes puni par votre péché même.

« Une seule chose aurait pu me soumettre à vous : la force. J'aime la force. Si mon mari m'eût violemment conquise au lendemain des noces, j'aurais été peut-être une femme soumise et agenouillée.

« Vous avez été faible, vous avez reculé devant mes menaces. Je n'aime pas ceux qui reculent; je méprise ceux qui cèdent. Je m'appartiens; je pars.

« Ne prenez point souci de me chercher. Il est un homme qui jamais n'a reculé, jamais cédé, jamais faibli : le vainqueur de toutes vos défaites, jeune comme Alexandre le Grand et destiné comme lui à mettre son talon sur le front du genre humain.

« J'aime cet homme et je l'admire de toute la haine, de tout le dédain que j'ai pour vous. Je vous le répète, ne me cherchez point, à moins que vous n'osiez me suivre sous la tente du général Bonaparte! »

C'était signé du nom de ma sœur.

Le général français lut la lettre jusqu'au bout. Peut-être espérait-il qu'un de ses lieutenants entrerait par hasard sous sa tente, mais il ne prit

pas une seconde de plus qu'il ne fallait pour lire la lettre.

— Monsieur le comte, dit-il, et sa voix était aussi calme que son regard, je vous faciliterai, si vous le voulez, les moyens de sortir de mon camp. J'ai ouï dire que la jalousie était une démence : je vous répète que je ne connais pas votre femme.

— Et moi, je te répète que tu mens! grinça Gregoryi entre ses dents serrées.

En même temps le doigt de sa main gauche, étendu convulsivement, montrait la seconde porte de la tente, placée derrière Bonaparte.

Celui-ci se retourna et vit une femme merveilleusement belle, portant l'opulent costume des Magyares et coiffée de cheveux blonds incomparables où couraient de longues torsades de saphirs.

Un cri s'échappa de sa poitrine, car il se vit perdu, cette fois, et tué par la présence même de cette femme.

Le reste fut plus rapide que l'éclair.

Marcian Gregoryi n'était pas homme à lâcher sa proie. Il avait demandé le combat, on lui refusait le combat, et de maître qu'il était, de par son sabre nu, un retard d'une seconde allait le faire esclave.

Le cri du général français allait amener cent épées.

Marcian Gregoryi visa le cœur de son rival et frappa un coup de pointe à bras raccourci.

Mais avant que le sabre aigu, lancé de manière à traverser de part en part cette frêle poitrine, eût accompli la moitié de sa route, un mouvement convulsif du bras le retint.

Un éclair avait illuminé le demi-jour de la tente ; une explosion avait retenti.

Le sabre s'échappa des mains de Gregoryi, qui tomba foudroyé.

Ma sœur aussi avait visé. La balle de son pistolet, en fracassant le crâne de son mari, préservait les jours du général Bonaparte.

Officiers, généraux, soldats entrèrent de tous côtés à la fois pour voir Bonaparte debout, un peu pâle, mais froid, ayant à sa droite un homme baigné dans son sang, à sa gauche cette femme éblouissante, dont le sein demi-nu palpitait, et qui tenait encore à la main son pistolet fumant.

— Citoyens, dit Bonaparte, vous arrivez un peu tard. Veillez mieux à l'avenir. Il paraît que la tente de votre général en chef n'est pas bien gardée.

Et, pendant que l'assistance consternée restait muette, il ajouta :

— Je m'étais endormi ; j'avais eu tort, car nous avons de la besogne. On m'a éveillé... Citoyens, que cet homme soit pansé avec beaucoup de soins, s'il vit encore; s'il est mort, qu'il soit enterré honorablement : ce n'est pas un assassin.

Il renvoya d'un geste ceux qui l'entouraient, et dit encore :

— Citoyens, tenez-vous prêts. Tout à l'heure je vais rassembler le conseil.

On emporta le corps de Marcian Gregoryi, qui ne respirait plus.

Ma sœur resta seule avec le général Bonaparte.

Vous n'avez fait que l'entrevoir, et sept années ont passé sur sa beauté. Je ne connais aucune femme qui puisse lui être comparée.

Elle était alors cent fois plus belle, et certes, celui qu'elle venait de sauver ne devait point la voir avec les yeux de l'indifférence.

Le général Bonaparte avait une large et belle montre de Genève, posée sur les cartes qui couvraient sa table de travail.

Il la consulta et dit :

— Madame, parlez vite, et tâchez de vous justifier...

— Cela vous étonne? s'interrompit ici Lila répondant à un geste de surprise que René n'avait pu retenir.

René n'avait pas cessé un instant d'écouter avec un intérêt étrange.

— Oui, murmura-t-il, cela m'étonne. Votre récit s'empare de moi parce que je le crois vrai... Cette femme va vers Georges Cadoudal comme elle allait à Bonaparte...

— Non, l'interrompit Lila sèchement.

Sa paupière rapidement baissée cacha l'éclair qui, malgré elle, s'allumait dans ses yeux. Sa bouche seule exprima une nuance de dédain.

Elle ajouta d'un accent rêveur :

— Ne comparez point; il n'y a pas de comparaison possible. Georges Cadoudal peut n'être pas un homme vulgaire, Bonaparte est un géant. La haine est plus clairvoyante que vous ne croyez, et ma sœur hait d'autant plus qu'elle admire davantage. L'aimant qui l'attirait vers Bonaparte, c'était la gloire; la force qui l'entraîne vers Cadoudal, c'est la vengeance.

Laissez-moi poursuivre, je vous prie, car j'ai fini et j'ai hâte d'arriver à ce qui nous regarde.

Ma sœur refusa de se justifier; elle était venue avec d'autres espérances. Peut-être le dit-elle, car je n'ai jamais rencontré de cœur plus hardi que le sien.

Ses paroles glissèrent sur une oreille de marbre.

Ses regards, auxquels rien ne résiste, s'émoussèrent contre des paupières baissées.

Je ne peux pas raconter en détail ce qui se

passa. Ma sœur ne me l'a jamais dit. J'ai deviné son silence; j'ai traduit l'éclair de sa prunelle et le tremblement de sa lèvre blême.

Ma sœur ne pardonnera jamais.

L'aiguille marcha l'espace de deux minutes sur la montre, puis le général Bonaparte appela de nouveau, disant :

— Citoyens, prenez place, le conseil va s'ouvrir... Je donne l'ordre que madame la comtesse Marcian Gregoryi soit reconduite, sous escorte, aux avant-postes autrichiens.

XII

LA CHAMBRE SANS FENÊTRE

— Dans l'armée du prince Charles, poursuivit Lila, nul ne sut comment était mort le général comte Marcian Gregoryi. Ma sœur et moi nous entrâmes au couvent de Varasdin.

Il était occupé par des religieuses cloîtrées de l'ordre de Saint-Vladimir, mais il n'y a ni murailles assez hautes ni verrous assez solides pour arrêter la volonté de ma sœur.

Pendant la courte et victorieuse campagne du Tyrol, Bonaparte courut des dangers que l'histoire ne racontera pas, sauf deux ou trois qui apparaissent comme des chapitres de roman au milieu de la grande épopée de sa vie.

La main de la comtesse Marcian Gregoryi était là.

Notre père mourut vers cette époque, et ma sœur devint maîtresse de ses actions. Je ne savais pas lui résister. Elle me dominait, moi, pauvre jeune fille, de toute la hauteur de sa haine.

Nous possédions aux bords de la Save des domaines, grands comme une province; tous nos biens furent vendus, mais, une chose inexplicable, ma sœur garda le champ stérile où était situé le tombeau de la vampire d'Ussel.

Ce champ désolé lui appartient encore.

Nous partîmes pour la France après le traité de Campo-Formio. Au milieu des triomphes qui accueillirent à Paris Bonaparte vainqueur, il y eut un regard ennemi qui le suivait comme une malédiction.

Un homme se dressa bientôt en face du jeune général tout rayonnant de gloire, un homme qui semblait avoir juré d'arrêter brusquement l'essor de sa fortune. C'était le directeur Rewbell, ce puritain arrogant qui récitait ses litanies genevoises avec un accent d'Alsace. Rewbell avait une Égérie pour le soutenir dans cette lutte inégale de la médiocrité contre le génie. Dans une villa située sur les hauteurs de Passy demeurait une jeune femme dont la réputation de beauté inouïe grandissait malgré la silencieuse retraite où elle cachait sa vie. Chaque soir le puritain Rewbell la venait visiter.

Ma sœur, la brillante comtesse Gregoryi, s'était faite la maîtresse de l'avocat de Colmar pour assouvir sa haine.

Semblable à l'aigle qu'on voudrait enlacer dans une toile d'araignée, Bonaparte brisa d'un seul soubresaut les fils de ces petites intrigues, et l'Égypte épouvantée vit un matin l'armée française couvrir ses rivages.

La villa de Passy où Rewbell s'introduisait de nuit redevint solitaire. Un navire anglais nous conduisit à Alexandrie.

Tous ceux qui doivent éblouir ou dominer le monde ont une étoile, cela est certain. L'étoile de Bonaparte m'est apparue en Égypte, où il aurait dû mourir cent fois.

Ma sœur, infatigable, employait ses jours et ses nuits à dresser des piéges toujours inutiles. — Et lui allait son chemin historique, ne sachant même pas qu'il foulait aux pieds la mine creusée sur son passage.

Que dire? je devenais une femme, il grandissait à mes yeux semblable à un dieu. Ce n'était pas de l'amour : j'avais trop bien conscience de l'énorme intervalle qui s'élargissait entre nous; et d'ailleurs il est des destinées : mon cœur vous attendait et ne devait battre que pour vous.

Non, ce n'était pas de l'amour. Il y avait en moi pour lui une admiration craintive et respectueuse. Je ne sais comment vous dire cela, René; il se mêlait au culte qui me prosternait à ses genoux une secrète horreur. Je suis la fille d'une morte.

Je vois partout cette terrible chose qui a nom le vampirisme : ce don de vivre aux dépens du sang d'autrui. Et avec quoi sont faites toutes ces gloires, sinon avec du sang?

Avec du sang, dit-on, les hermétiques créaient de l'or; il leur en fallait des tonnes. La gloire, plus précieuse que l'or, en veut des torrents.

Et sur ce rouge océan un homme surnage, vampire sublime, qui a multiplié sa vie par cent mille morts.

Je désertai dans mon âme la cause de ma sœur. Peut-être y avait-il un charme secret à protéger d'en bas, moi si faible, la marche providentielle de ce géant. Je le protégeai, voilà le vrai; la Fable raconte en souriant ce que put pour le lion roi le plus humble des animaux.

Je le protégeai dans ces longues marches au

travers des sables de l'Égypte. Je le protégeai pendant la traversée, et lorsqu'il livra cette autre bataille, au conseil des Cinq-Cents, bataille où le sang-froid sembla un instant l'abandonner, je le protégeai encore.

Il y eut là un moment, je vous le dis, où ses fameux grenadiers n'auraient pas su le défendre. Et malheur à qui se laisse défendre trop souvent par des soldats ailleurs que dans la plaine, où est la place des soldats!

Ma sœur se demandait si quelque démon protégeait la vie de cet homme. Sa conspiration s'obstinait, infatigable.

Le 10 octobre de l'année 1800, ma sœur mit un poignard dans la main de Giuseppe Ceracchi, jeune sculpteur déjà célèbre, dont elle avait enivré l'âme chevaleresque. Aréna, Demerville et Topino-Lebrun avaient juré que Bonaparte ne verrait pas la fin de la représentation des *Horaces*, qu'on donnait ce soir-là.

Un billet d'une écriture inconnue prévint le général Lannes.

J'ai pleuré sur la mort de Ceracchi. — Mais Bonaparte fut sauvé.

Trois mois après, le 24 décembre, au moment où le carrosse du premier consul tournait le coin de la rue Saint-Nicaise pour prendre la rue de Rohan qui devait le conduire à l'Opéra, un jeune garçon cria au cocher : Au galop, si tu veux sauver ta vie!

Le cocher épouvanté fouetta ses chevaux, qui franchirent, dans leur course rapide, un obstacle placé en travers de la voie.

L'obstacle était la machine infernale! Faut-il vous dire qui était le jeune garçon?

Depuis lors j'ai veillé.

Je vous donne ici le secret de ma vie, René, car je ne me défendrais pas contre ma sœur. D'un mot vous pouvez me perdre.

En combattant ma sœur, j'ai sans cesse sauvegardé ses jours. Je ne l'aime pas; elle m'épouvante, mais elle reste sacrée pour moi, et je me coucherais en travers du seuil de la chambre où elle dort pour garantir son sommeil.

Avant d'être arrêtés, Moreau et Pichegru ont reçu des avertissements : c'est moi qui les ai avertis.

Ils ont passé outre, ils se sont perdus. . . .

. . . .

— Que voulez-vous de moi? demanda René de Kervoz après un long silence.

— Le moyen de sauver le frère de votre mère, sans compromettre la sûreté du premier consul. Je veux avoir une entrevue avec Georges Cadoudal.

René resta muet.

— Vous n'avez pas confiance en moi, murmura Lila avec tristesse.

— J'aurais confiance en vous pour moi, répliqua le jeune Breton. Ce que vous avez fait jusqu'ici est bien fait, et dans votre histoire que j'ai écoutée sans en perdre une parole, j'ai vu l'énergie d'une âme droite et haute. Mais les secrets de mon oncle ne m'appartiennent pas.

Elle se leva souriante.

— Qu'il en soit donc selon votre volonté, dit-elle. J'ai donné déjà, ce soir, et c'est pour vous, uniquement pour vous, à cet homme, que je ne connais pas, une partie des heures précieuses qui devaient être à nous tout entières : à nous, j'entends à notre amour; je vous ai expliqué tout ce que vous vouliez savoir; il n'y a plus pour vous de mystère dans l'étrange aventure de la maison isolée où vous entendîtes pour la première fois parler des Frères de la Vertu... Et notez bien qu'en faisant cela, je ne vous ai point livré ma sœur. Ma sœur est de celles qu'on n'attaque pas sans folie. Quiconque irait contre elle serait brisé. Elle aussi a son étoile!

Elle frappa dans ses mains doucement et poursuivit :

— La confiance viendra quand vous aurez vu jusqu'où va pour vous ma tendresse. En attendant, plus un mot sur ces matières qui nous ont volé toute une soirée de bonheur. Minuit va sonner. Donnez-moi votre main, René, et mettons en action tous deux le beau refrain des étudiants de l'Allemagne : Réjouissons-nous pendant que nous sommes jeunes...

Tandis qu'elle parlait, une draperie s'ouvrait lentement, laissant voir une autre pièce où des bougies rosées épandaient une suave lumière.

Au milieu de cette seconde chambre, une table était servie portant une élégante collation.

Au fond, on voyait une alcôve entr'ouverte où le lit était demi-caché derrière les ruisselantes draperies de la mousseline indienne.

Deux siéges seulement étaient placés auprès de la table. Il y avait partout des fleurs et le feu doux qui brûlait dans l'âtre exhalait d'odorantes vapeurs.

Quand René franchit le seuil de cette chambre, Lila lui sembla plus belle.

Mais il y avait en lui je ne sais quelle crainte vague qui glaçait la passion. Le récit bizarre qu'il venait d'entendre miroitait aux yeux de sa mémoire. Lila avait conduit ce récit avec un charme que nous n'avons pu rendre, et cependant René restait tourmenté par un doute qui avait sa

La fille aînée de mon maître est sur le chemin de sa mort! (Page 161.)

source dans l'instinct plus encore que dans la raison.

Chose singulière, dans ce récit, ce qui l'avait frappé le plus fortement, c'était l'épisode nuageux de la vampire.

René eût répondu par un sourire de mépris à quiconque lui aurait demandé s'il croyait aux vampires femelles ou mâles.

Et pourtant son idée ne pouvait le détacher de cette image saisissante, malgré son absurdité : la morte chauve, couchée dans ce tombeau depuis des siècles, et qui se réveillait jeune, ardente, lascive, dès qu'une chevelure vivante, humide encore de sang chaud, couvrait l'horrible nudité de son crâne.

Il regardait l'ébène ondoyant de ces merveilleux cheveux noirs qui couronnaient le front de Lila, ce front étincelant de jeunesse et de charme, et il se disait :

— Celles à qui la mort arrachait leurs chevelures étaient ainsi!

Et il frémissait.

Mais le frisson pénétrait jusqu'à la moelle de ses os, quand il avait cette autre pensée qu'il essayait en vain de chasser :

— Et la morte était ainsi également quand elle avait arraché leurs chevelures!

La morte! la vampire! tantôt brune, tantôt blonde, selon que sa dernière victime avait eu des cheveux de jais ou d'or!

Lila versa dans les verres le contenu d'un flacon de tokay, topaze liquide qui remplit de fauves étincelles le cristal de Bohême aux exquises broderies.

Ils trempèrent ensemble leurs lèvres dans ce nectar, puis Lila voulut faire l'échange des coupes et dit :

— C'est mon pays qui produit cette liqueur des princes et des reines. A l'endroit où la Save, toujours chrétienne, va se perdre dans le Danube qui va finir musulman, à Semlin, près de Belgrade, les jeunes filles chantent la ballade de l'Ambre, tandis que chaque amant cueille une perle de tokay sur la lèvre de sa maîtresse, dans un souriant baiser.

Une larme d'or tremblait sur le corail de sa bouche. René la but et il lui sembla que cette goutte d'ambroisie était l'ivresse même et la volupté.

Ses tempes battaient, son cœur se serrait en un spasme fait d'angoisses, et de délices.

21

Celui-ci se retourna et vit une femme merveilleusement belle. (P. 165.)

Il regarda Lila, dont les grands yeux languissaient altérés de caresses.

Elle était belle comme ces rêves du paradis oriental dont la vapeur d'opium ouvre les portes. Autour d'elle s'épandait un rayonnement surnarel. Ses longues paupières laissaient sourdre d'étincelantes prières.

René luttait encore. Il essaya de prononcer le nom d'Angèle dans son âme.

Mais ce vin était la passion, l'oubli, la folie. Il brillait comme une flamme dans les coupes diamantées, comme une flamme il brûlait.

— Encore une perle sur tes lèvres, murmura-t-il, et puisse la fièvre adorée de ce beau songe n'avoir jamais, jamais de réveil!

Lila remplit les coupes de nouveau. De nouveau leurs bouches se touchèrent. René, défaillant, chancela sur son siége; Lila le retint d'une étreinte soudaine.

— Et tu n'as pas confiance en moi! dit-elle.

René vit ses yeux tout pleins de belles larmes.

— Je t'aime! balbutia-t-il, oh! je t'aime!

Puis, exalté jusqu'au délire :

— Ne m'as-tu pas dit ce que tu veux? ta pensée n'est-elle pas céleste comme ta beauté? Tu es l'ange placé ici-bas par la clémence de Dieu pour combattre le démon. Je veux te donner tout, jusqu'à ma conscience! Georges Cadoudal est un héros, frappé d'aveuglement; tu le sauveras à cause du sang de mes veines qui est en lui, mais tu l'empêcheras de tuer le destin de ce siècle. Je remets sa vie entre tes mains. Ensuite...

Et il parla, donnant le secret de la retraite qui permettait au conspirateur breton de rester caché en se montrant et d'errer dans Paris comme ces loups-garous des temps légendaires qui avaient une tanière magique.

Lila obéit; elle écouta, et chaque parole prononcée se grava dans sa mémoire.

—

Les bougies rosées allaient s'éteignant. Une lampe de nuit, pendue au plafond, éclaira seule, bientôt, la solitude de cette chambre naguère si gaiement voluptueuse et qui maintenant empruntait à ces tremblantes clartés un aspect presque funèbre.

Les rideaux de mousseline pendaient immobiles, protégeant l'alcôve fermée.

Dans l'alcôve, René de Kervoz dormait, — seul.

Depuis combien de temps?

La table était desservie, le feu mourait dans l'âtre.

On entendait au dehors des bruits mêlés, lointains, comme le grand murmure d'une ville éveillée.

Et plus près, certes, c'était une illusion, car les oiseaux de nos jardins ne chantent pas la nuit, on entendait comme un concert de petits oiseaux babillards.

Il faisait nuit, nuit noire.

Mais, chose singulière, par la porte close placée vis-à-vis de l'alcôve, une lueur brillante passait entre le sol et les battants.

Vous eussiez dit le reflet d'un rayon de soleil.

C'était par cette porte que Lila et René étaient entrés dans la chambre de la collation.

Etait-ce le jour au dehors? Dans cette pièce bizarre il n'y avait nulle apparence de fenêtre.

Combien y avait-il de temps que René dormait?

Ç'avait été, il faut l'expliquer, un long rêve plutôt qu'un sommeil, un rêve délicieux, enivré, adorable, — puis fiévreux, — puis triste, morne, plein d'épouvantes lugubres.

René pensait, vaguement, mais toujours.

Il entendait, il voyait, ou bien peut-être croyait-il entendre et voir.

Ainsi sont les rêves, qu'ils s'appellent heureux songes ou cauchemars horribles.

Qu'elle était belle, jeune, ardente, divine! Quelles chères paroles échangées! Et quels silences plus éloquents mille fois que les paroles!

C'était la première heure.

René se souvenait de l'avoir contemplée endormie, sa tête charmante baignée de cheveux noirs et appuyée sur son bras nu.

Puis il y avait eu un intervalle de vrai sommeil sans doute, dont il ne gardait ni sentiment ni mémoire.

Puis une sorte de réveil; un baiser âcre et dur, une voix cassée qui disait :

— Je n'ai jamais aimé que toi : tu ne mourras pas!

Ces paroles lui restaient dans l'esprit; il les entendait sans cesse comme un obstiné refrain.

Quelle signification avaient-elles?

Puis encore... Mais qui s'étonnerait de l'absurdité d'un rêve?

Chacun sait bien d'ailleurs que les impressions reçues dans l'état de veille reviennent troubler le sommeil.

C'était cette hideuse histoire de la vampire d'Uzel, ce cadavre chauve qui vivait de jeunes chevelures.

Lila, la grâce incarnée, l'enchanteresse, Lila était le cadavre.

René la voyait changer dans son sommeil, changer rapidement et passer par toutes les dégradations successives qui séparent la vie exubérante de la mort, — de la mort affreuse, cachant sa ruine au fond d'une tombe.

Cette joue veloutée avait tourné au livide, puis les ossements avaient percé la chair rongée.

Mais pourquoi tenter l'impossible? Ce que René avait vu, nulle plume n'oserait le dire.

Un fait seulement doit être noté, parce qu'il se rattachait à l'idée fixe de René.

Tandis que s'opérait, sous ses yeux, cette transformation redoutable, la chevelure noire, la splendide chevelure allait se détachant avec lenteur, comme un parchemin collé qui se racornirait au feu.

Il y eut d'abord une sorte de fissure faisant le tour du front et se relevant aux tempes. La peau desséchée grinçait, laissant à découvert un crâne affreux...

René voulait fuir, mais son corps était de plomb.

Il voulait crier; sa gorge n'avait plus de voix.

Elle se leva, — Lila, — faut-il encore la nommer ainsi? Ses jambes, sonores comme celles d'un squelette, se choquèrent et produisirent ce bruit qui fige le sang dans les veines.

La chevelure tenait encore au sommet du crâne.

Elle s'approcha du foyer. La chevelure y tomba et rendit une noire fumée.

René ne vit plus rien, sinon une forme inerte, couchée en travers du tapis qui était devant l'âtre.

Une voix qui sortait on ne sait d'où, de partout, de nulle part, dit dans un cri d'agonie :

— Janusza! au secours!

La vieille femme qui parlait latin parut. Elle vint jusqu'au lit, ricanant et murmurant des mots incompréhensibles.

En passant, elle poussa du pied la masse couchée qui sonna le sec.

La vieille femme se pencha au-dessus de René et lui tâta brutalement le cœur.

— Pourquoi n'a-t-elle pas tué celui-là? dit-elle.

Au contact de ces doigts rudes et froids, René fit un effort désespéré pour recouvrer l'usage de ses muscles; mais il resta paralysé.

La vieille femme ôta le couvert sans se presser.

Puis elle étendit la nappe sur le parquet et fit glisser en grondant la masse qui craquait jusqu'au centre de la toile, dont elle noua les quatre bouts.

Cela forma un paquet, bruyant comme un sac qu'on remplirait de jouets d'ivoire.

Elle le jeta sur ses épaules et se retira, courbée sous le fardeau.

L'avant-dernier bruit que René entendit fut celui du pêne forçant la serrure; le dernier, le grincement de deux solides verrous que l'on fermait au dehors.

Quand René s'éveilla enfin, car il s'éveilla, il avait la tête lourde et toutes les articulations endoloriés, comme il arrive parfois après un grand excès de table.

Le soir précédent, pourtant, il n'avait rien mangé; tout au plus avait-il vidé deux fois ce fameux verre de bohême contenant l'ambroisie hongroise : le vin de Tokai.

Sa première pensée fut pour Angèle, et il eut comme une grande joie qui imprégna tout son être en sentant qu'il l'aimait autant qu'autrefois.

Sa seconde pensée fut pour Lila, et il ressentit, pendant le quart d'une minute, ce voluptueux affaissement qui avait été le commencement de son sommeil.

Mais au travers de ces vagues délices, un frisson vint qui glaça la moelle de ses os :

Le souvenir de son rêve...

Était-ce un rêve?

Comment expliquer autrement que par un rêve la folie noire de ces confuses aventures?

Et pourtant il était là, dans ce lit.

Où avait fui Lila?

A la lueur vacillante de la lampe, il consulta sa montre qui était sur la table de nuit. Sa montre marquait onze heures.

Il la crut arrêtée. Il l'approcha de son oreille; elle marchait...

Onze heures! Il était bien sûr d'avoir entendu les douze coups de minuit, au moment où finissait le récit de Lila.

C'était donc onze heures du matin!

Mais alors, ces ténèbres qui l'environnaient?...

Était-il donc vraiment dans le sombre pays de l'impossible?

Il sauta hors du lit. Ses habits étaient là, épars et jetés sur le plancher. Il ne se souvenait point de les avoir ôtés.

Comme il commençait sa toilette, son regard tomba sur la raie lumineuse qui passait sous la porte. Il eut froid, et ses yeux firent vitement le tour de la chambre, cherchant une fenêtre.

La chambre n'avait point de fenêtre.

Pour la première fois, l'idée de captivité naquit en lui.

Mais c'était si invraisemblable! en plein Paris!

Il eut honte de lui-même et sourit avec mépris en disant :

— C'est la suite du rêve!

Il s'habilla, ne voulant plus voir cette raie lumineuse qui mentait, ne voulant point entendre ces bruits du dehors, ne voulant ni comprendre, ni penser, ni raisonner.

Il y a des choses extravagantes auxquelles on ne peut pas croire.

Quand il fut habillé, il essaya, mais en vain, d'ouvrir la porte. Une sueur glacée baigna ses tempes.

Il appela. Dans cette chambre, la voix assourdie semblait frapper les parois et retomber étouffée.

Personne ne lui répondit.

Il monta sur la table et décrocha la lampe où l'huile allait manquer.

Il chercha une issue. — La chambre n'avait point d'issue.

Comme il revenait vers le foyer, un objet frappa sa vue : un lambeau de peau parcheminée à laquelle adhéraient des cheveux noirs à demi brûlés.

Il s'affaissa lui-même sur le parquet, le cœur étreint par une terreur extravagante et pensant :

— La vampire!... Mon rêve serait-il une vérité?

La lampe jeta une grande lueur et éclaira au-dessus de la cheminée un écusson, timbré de la couronne comtale, autour duquel courait la devise : *In vita mors, in morte vita.*

Puis la lampe s'éteignit.

René appuya ses deux mains contre son cœur révolté.

Ses oreilles tintaient ce mot :

— La vampire! la vampire!

Et comme il cherchait des objections dans sa raison aux abois, se disant : Aurait-elle osé me raconter elle-même sa propre histoire? sa mémoire lui répondit :

— C'est la loi! Elle a obéi à la loi de son infernale existence en me racontant sa propre histoire!

Il poussa un horrible cri, et, sautant sur ses pieds, il se rua contre la porte avec folie. La porte était solide comme un mur.

Pendant une heure il s'épuisa en vains efforts. Quand il tomba enfin, brisé, il lui sembla qu'une lèvre humide et glacée s'appuyait sur sa bouche, et il perdit le sentiment, comme le clocher de Saint-Louis-en-l'Île carillonnait l'*Angelus* de midi.

XIII

LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

Deux jours après, c'est-à-dire le 3 mars de cette même année 1804, tout Paris restait en grand émoi par rapport à la conspiration Moreau-Pichegru-Cadoudal, qui avait été, disait-on, si près de réussir. Le secrétaire général de la préfecture de police reçut avis, vers la tombée de la nuit, qu'un homme insistait pour parler en secret à M. Dubois.

Moreau et Pichegru étaient sous les verrous, mais Georges Cadoudal demeurait libre, et toutes les mesures prises pour découvrir sa retraite avaient échoué.

Le citoyen Dubois, qui devait être comte d'empire, tenait la préfecture de police depuis le 18 brumaire; il avait fait de son mieux dans les affaires du Théâtre-Français et du Carrousel, néanmoins le premier consul avait de lui une idée assez médiocre et ne le regardait point comme un sorcier, au contraire.

Il y avait en ce temps-là plus de polices encore que nous ne l'avons dit, et la police de M. le préfet était très-sévèrement contrôlée : d'abord par la police générale du grand juge Régnier, ensuite par la police du château, menée par Bourienne, et la police militaire, à qui l'on donnait pour chef Anne-Jean-Marie-René Savary, duc de Rovigo, enfin par la contre-police de Fouché, qui, rentré dans la vie privée et habitant tour à tour son château de Pont-Carré ou son hôtel de la rue du Bac, avait toujours l'œil à toutes les serrures.

M. Dubois était persuadé que de l'issue de l'affaire Cadoudal dépendaient son influence ultérieure et sa fortune.

C'était alors un homme de quarante-huit ans, bien tourné, bien couvert, assez beau de visage, mais dont la physionomie vulgaire ne promettait pas beaucoup plus que le personnage n'était capable de tenir.

L'avis dont nous avons parlé lui fut transmis au moment où il mettait ses gants pour sortir et ne l'empêcha point d'aller à ses petites affaires.

Il avait pour secrétaire général un vieux brave homme moisi dans les bureaux et qu'il avait choisi moins fort que lui pour son agrément propre. Le citoyen Berthellemot, fruit trop mûr de la réaction directoriale, avait des prétentions considérables, de très-belles traditions bureaucratiques, un culte profond pour la routine et quelque teinture d'érudition.

Il désirait la place du citoyen préfet, qui souhaitait la charge du citoyen grand juge.

C'était un homme grand et sec, d'une propreté remarquable, d'un formalisme fatigant, bavard à l'excès, vétilleux et orgueilleux comme tous les inutiles. Il avait passé la cinquantaine, à son amer regret.

M. Berthellemot était seul dans son vaste bureau, donnant sur la rue du Harlay-du-Palais, quand l'inspecteur divisionnaire Despaux vint lui annoncer la venue d'un étranger qui insistait pour parler à M. le préfet de police.

— Quel homme est-ce? demanda le secrétaire général.

— Un grand gaillard demi-chauve, à cheveux grisonnants, l'air grave et résolu de ceux dont la jeunesse ne s'est point passée à garder leurs mains dans leurs poches. J'ai vaguement l'idée d'avoir rencontré cette figure-là quelque part dans le quartier du Palais ou aux environs de la cathédrale.

— Monsieur Despaux, dit le secrétaire général sévèrement, un employé de la police ne doit pas avoir de vagues idées. Il sait ou ne sait pas.

— Alors, monsieur, je ne sais pas.

Le secrétaire général le regarda de travers, mais Despaux était beaucoup plus fort que son chef, et soutint cette œillade sans broncher.

M. de Talleyrand disait qu'il faut aller jusqu'en Angleterre pour trouver des chefs plus forts que leurs commis.

C'était une bien mauvaise langue.

— Vous plait-il de le recevoir? demanda M. Despaux.

Le secrétaire général hésita.

— Attendez, monsieur l'inspecteur, attendez! répliqua-t-il. Comme vous y allez! on voit bien qu'aucune responsabilité ne pèse sur vous. Moi, je vois plus loin que le bout de mon nez, monsieur!

Despaux s'inclina froidement. Berthellemot continua.

— Nous traversons une méchante passe, savez-vous cela? Les septembriseurs s'agitent dans l'ombre, et la faction babouviste a le diable au corps, tout simplement.

— Ce sont les anciens amis de M. le préfet, dit Despaux tranquillement, et de M. le secrétaire général.

— Vous vous trompez, monsieur! prononça solennellement Berthellemot, j'ai toujours partagé les sentiments du premier consul... et nous son-

geons à épurer nos bureaux, M. le préfet et moi.

Despaux se prit à sourire.

— Si M. le préfet voulait m'accorder un congé, dit-il, temporaire ou définitif, j'ai une invitation du secrétaire de M. Fouché qui fait de belles parties de pêche, là-bas, à Pont-Carré... Je vous enverrais une bourriche de truites, monsieur Berthellemot.

Le secrétaire général fronça le sourcil et chiffonna une lettre qu'il tenait à la main. Il était tout à fait en colère.

— Petite parole, monsieur l'inspecteur! gronda-t-il entre ses dents serrées, je possède les bonnes grâces du premier consul... je viens d'arrêter l'homme le plus dangereux de ce siècle... quand je dis moi, je parle de M. le préfet.

— Cadoudal? l'interrompit Despaux, toujours souriant.

— Pichegru!... Je suis parvenu à étouffer le bruit scandaleux qui se faisait autour des mesures prétendues liberticides que Napoléon Bonaparte prend pour le salut de l'État... J'y suis parvenu, monsieur!... quand je dis moi... vous entendez... Et certes, nous avons eu raison de démolir autrefois la Bastille... Mais la Conciergerie est debout, monsieur l'inspecteur!... Et si un homme comme vous, qui sait beaucoup trop de choses, méditait une honteuse désertion... car je vous le dis, monsieur, si vous l'ignorez, le premier consul se défie de son ancien ministre de la police... et il a ses raisons pour cela!

— Pas possible! fit Despaux. Ce bon citoyen Fouché!...

— Le mot citoyen est rayé de la langue officielle, je vous prie de vous en souvenir, monsieur Despaux! Et je ne serais pas éloigné, mon cher inspecteur, si je suis content de vous... et en souvenir des relations toujours excellentes que nous avons eues ensemble, je ne serais pas éloigné de songer sérieusement à votre avancement.. Quand je dis moi, il est bien entendu qu'il s'agit de mon chef, M. le préfet.

L'inspecteur divisionnaire se tut et sourit.

— Monsieur le secrétaire général veut-il bien recevoir notre homme qui attend? demanda-t-il.

— Ah! ah! il attend... je l'avais oublié... Je pense que je ne suis pas au service du premier venu, monsieur Despaux... Si je vous chargeais spécialement de l'interroger?

— Il refuserait de me répondre.

— Il l'a annoncé?

— Très-nettement.

— Votre avis personnel, monsieur Despaux, est-il que je le doive recevoir, en l'absence de M. le préfet?

— Monsieur le secrétaire général, répliqua l'inspecteur, je ne me permets guère de donner des conseils à mes chefs, mais dans les circonstances où nous sommes...

— Ce sont de diaboliques circonstances, monsieur.

— Il se pourrait que les révélations de cet inconnu...

— Alors il va me faire des révélations?

— Tout porte à le croire... et si elles ont trait au complot... Vous savez que nous ne sommes pas plus avancés que le premier jour.

— Monsieur, l'interrompit Berthellemot, ma ligne de conduite, et quand je dis ma ligne, c'est celle de M. le préfet... notre ligne de conduite est toujours réglée d'avance, indépendamment de l'opinion de celui-ci ou de celui-là. De grands événements se préparent, de très-grands événements. J'en sais plus long que je ne vous en veux dire, croyez-le bien... La France a besoin d'un maître : je n'ai jamais varié sur ce point. Qui vivra verra. Aussitôt que vous m'avez parlé de cet homme, j'ai nourri l'intention formelle de le recevoir. S'il a de mauvais desseins contre ma personne, mon devoir est de risquer ma vie... et quand je dis ma vie... Mais n'importe, pour le service de Sa Majesté...

— Sa Majesté! répéta Despaux sans trop d'étonnement.

— Ai-je dit Sa Majesté?... C'est la preuve du respect profond que je porte au premier consul... Soyez prudent, monsieur l'inspecteur... peut-être le hasard vous a-t-il permis aujourd'hui d'élever vos regards beaucoup au-dessus de votre sphère... Veuillez placer deux agents en observation... et faites entrer l'homme qui vient me parler de Georges Cadoudal.

Le secrétaire général repoussa son siége et se mit sur ses pieds. D'un geste solennel il congédia Despaux, qui voulait protester contre ses dernières paroles.

L'instant d'après, on entendit de lourdes bottes marcher dans une chambre voisine. C'étaient les deux agents qui prenaient leur poste d'observation.

Puis l'huissier de service introduisit le mystérieux inconnu par la porte du fond.

M. Berthellemot était debout. Il toisa le nouvel arrivant de la tête aux pieds avec ce regard prétendu profond des comédiens qui jouent M. de Sartines ou M. de la Reynie, aux théâtres de mélodrames.

Notez que ce regard seul suffirait pour mettre

immédiatement le plus vulgaire coquin sur ses gardes.

J'affirme sur l'honneur que M. de la Reynie, qui était un homme de grand mérite, ni même ce bon M. de Sartines, qui n'en avait pas beaucoup plus que M. Berthellemot, ne firent jamais usage de ce regard compromettant.

Ce regard a pourtant grand succès au théâtre. Un comédien qui se respecte n'en choisit jamais d'autre quand il a occasion de se déguiser en lieutenant de police.

Ce regard ne sembla produire aucune impression quelconque sur le singulier personnage qui entrait et qui se retourna paisiblement pour remercier l'huissier de sa complaisance.

M. Berthellemot croisa ses bras sur sa poitrine.

L'inconnu le salua avec une politesse pleine de bonhomie.

— Approchez, dit M. Berthellemot.

L'inconnu obéit.

La description de M. l'inspecteur divisionnaire Despaux avait du bon. L'homme était « un gaillard. » Du moins, il avait dû l'être. C'était maintenant un ancien gaillard, et selon toute apparence, à voir les rides de son front et la couleur de son poil, ce ne pouvait plus être qu'un gaillard démissionnaire.

Il était vêtu de noir, très-proprement et très-pauvrement. Il nous souvient d'avoir employé des expressions identiques pour peindre le costume du « papa Sévérin, » la première fois que nous le rencontrâmes, sur son banc de bois, aux Tuileries.

Il était grand, il semblait fort; ses traits vigoureusement accentués, mais calmes et bons, portaient la trace de plus d'un ravage, soit qu'il eût lutté contre des passions désordonnées, soit qu'il eût seulement livré l'éternelle bataille de l'homme contre son malheur.

Quand il eut fait les deux tiers du chemin qui séparait la porte de la table de travail, il salua décemment et dit :

— C'est à M. le préfet que je souhaitais avoir l'honneur de parler.

— Impossible, répondit Berthellemot solennellement. D'ailleurs M. le préfet et moi, c'est tout un.

— Alors, dit le bonhomme, faute de merles... Je vous remercie tout de même de m'avoir accordé audience.

Berthellemot s'assit et fourra sa main sous son frac; puis, croisant ses jambes l'une sur l'autre, il prit un couteau à papier qu'il examina avec beaucoup d'attention.

— Mon brave, répliqua-t-il en affectant un air de distraction, j'espère que vous vous en rendrez digne.

L'étranger mit sa main, une main robuste et très-blanche, sur le dossier d'une chaise.

Comme un certain étonnement vint se peindre dans la prunelle du secrétaire général, l'inconnu dit avec simplicité :

— J'ai couru aujourd'hui beaucoup dans Paris, monsieur l'employé, et je n'ai pas les moyens de courir en voiture.

Il s'assit.

Mais ne croyez pas qu'il y eût dans ce fait la moindre effronterie. L'inconnu, tout en s'asseyant, garda son air décent et courtois.

M. Berthellemot se demanda si c'était un homme d'importance, mal habillé, ou tout simplement un pauvre hère péchant par l'ignorance du respect profond qui lui était dû, à lui, M. Berthellemot, *alter ego* de M. Dubois.

Il était lynx par profession, mais myope de nature; il eut beau aiguiser le propre regard de M. de Sartines qu'il avait retrouvé dans les cartons, il ne put résoudre cette alternative.

— Mon ami, dit-il, pour cette fois, je tolère une familiarité qui n'est pas dans mes habitudes à l'égard des agents.

— Je ne suis pas un agent, monsieur l'employé, répondit l'étranger, et je vous remercie de votre complaisance. Je vous reconnais bien, maintenant que je vous regarde. Au temps où il y avait des clubs, vous parliez haut et bien d'égalité, de fraternité, etc. Cela vous a réussi et je vous en félicite. Pendant que vous prêchiez, moi, je pratiquais, ce qui rapporte moins. Depuis que vous avez fermé les clubs où vous n'aviez plus rien à faire, je garde mes anciennes habitudes, bien plus anciennes que les clubs; je continue de parler franc à mes inférieurs, à mes égaux et à mes supérieurs aussi.

L'humilité n'est pas généralement le défaut des tribuns parvenus. A cette époque du consulat, on ne voyait dans Paris que petits Brutus, devenus enragés patriciens : comme s'il était vrai de dire que la haine de l'aristocratie est souvent tout uniment le désir immodéré de tuer l'aristocrate pour se fourrer dans sa peau.

M. Berthellemot appartenait énergiquement à cette catégorie de bourgeois conquérants qui poussent à la roue des révolutions pour se faire une honnête aisance, et qui enrayent tout net, dès qu'ils ont quelque chose à perdre, adorant alors avec une franchise au-dessus de tout éloge ce qu'ils ont conspué, conspuant ce qu'ils ont adoré.

Vous en connaissez tant comme cela, je dis tant et tant, qu'il est inutile d'insister.

— L'ami, fit-il avec dédain, je vous connais, moi aussi. Le bonheur constant qui accompagne mes mesures, habiles autant que salutaires, mécontente les ennemis du premier consul...

— Je suis dévoué au premier consul, l'interrompit l'étranger sans façon. Personnellement dévoué.

— Petite parole! Vous avez le verbe haut, l'ami! Prenez garde! je vous préviens qu'un homme comme moi n'est jamais au dépourvu. Je n'aurais qu'un mot à dire pour châtier sévèrement votre insolence!

Il frappa trois petits coups sur son bureau avec le couteau à papier qu'il tenait à la main.

Un coup de théâtre sur lequel il comptait évidemment beaucoup se produisit aussitôt. La porte latérale ouvrit ses deux battants tout grands, et deux hommes de mauvaise mine parurent debout sur le seuil.

L'étranger se mit à sourire en les regardant :

— Tiens! Laurent! dit-il doucement, et Charlevoy! Mes pauvres garçons, il n'y avait plus que moi dans tout le quartier pour ne pas y croire! Vous en êtes donc?

Une expression d'embarras se répandit sur les traits des deux agents. Nous mentirions si nous prétendions qu'ils ressemblaient à des princes déguisés.

— Vous connaissez cet homme? demanda le secrétaire général.

— Quant à cela, oui, répliqua Laurent, comme tout le monde le connait, monsieur Berthellemot.

— Qui est-il?

— Si M. le secrétaire général le lui avait demandé, murmura Charlevoy, il le saurait déjà, car celui-là ne se cache pas.

— Qui est-il? répéta M. Berthellemot en frappant du pied.

De la main, l'étranger imposa silence aux deux agents, et se tournant vers le magistrat, il répondit avec une modestie si haute, qu'elle était presque de la majesté :

— Monsieur l'employé, je ne suis pas grand'chose : je suis Jean-Pierre Sévérin, successeur de mon père, gardien juré au caveau des montres et confrontations du tribunal de Paris.

XIV

LA LEÇON D'ARMES DU CITOYEN BONAPARTE

Il y a des noms qui font péripétie. Celui de Jean-Pierre Sévérin, gardien juré de la Morgue, ne parut pas produire sur le secrétaire général de la préfecture de police un effet extraordinaire.

— Petite parole! monsieur Sévérin, dit seulement Berthellemot, d'un ton qui n'était pas exempt de moquerie; j'ai affaire à un homme du gouvernement, à ce qu'il paraît... Retirez-vous, messieurs, mais restez à portée de voix.

Les deux agents disparurent derrière la porte refermée.

— Monsieur, reprit alors le secrétaire général, dont l'accent devint sévère, je ne vois pas bien où peut tendre la posture que vous avez prise près de moi. Je suis au lieu et place du préfet!

— Je n'ai pris aucune posture, répliqua Jean-Pierre. Voilà tantôt quarante-cinq ans que je suis moi-même, et je ne prétends pas changer. Ce n'est pas moi qui ai égaré l'entretien.

— Brisons là, s'il vous plaît, monsieur le gardien de la Morgue, l'interrompit Berthellemot avec brusquerie. Notre temps est précieux.

— Le nôtre aussi, fit Jean-Pierre simplement.

— Que me voulez-vous?

— Je veux vous rendre un service et en solliciter un de vous.

— S'agit-il de la grande affaire?

— Je ne connais pas de plus grande affaire que celle dont il s'agit.

Le secrétaire général lâcha son couteau à papier, et le rouge lui monta au visage. Il fit ce rêve de s'approprier un renseignement d'État de première importance, pendant que son chef courait la prétentaine. Il se vit préfet de police.

— Que ne parliez-vous! s'écria-t-il d'une voix qui tremblait maintenant d'impatience. Vous serez récompensé richement, monsieur Sévérin! Vous fixerez vous-même la somme...

— Monsieur l'employé, je ne demande pas de récompense.

— Comme vous voudrez, monsieur Sévérin, comme vous voudrez... Savez-vous où il se cache?

— Où il se cache? répéta le gardien de la Morgue. Vous voulez dire : Où on le cache?

Et comme le secrétaire général le regardait sans comprendre, il ajouta :

Il s'affaisse lui-même sur le parquet, le cœur étreint par une terreur extravagante. (P. 171.)

— On en les cache, même, car ils sont deux : un jeune homme et une fille.

Berthellemot fronça le sourcil, puis il parut frappé d'une idée subite.

— Vous êtes plusieurs Sévérin ? dit-il en ouvrant précipitamment un des tiroirs de son bureau.

— Ce n'est pas un nom très-rare, répondit le gardien ; mais de ma famille, je ne connais que mon fils et moi.

— Quel âge a votre fils ?

— Dix ans.

Le secrétaire général lisait avec attention une pièce qu'il venait de prendre dans son tiroir.

— Avez-vous ouï parler, de près ou de loin, dit-il, d'un homme de votre nom... d'un Sévérin qui porte le sobriquet de Gâteloup ?

— C'est moi-même, répondit le gardien.

M. Berthellemot eut un court tressaillement, qu'il réprima aussitôt.

Le gardien continua :

— Je suis Sévérin, dit Gâteloup. Gâteloup était mon surnom de prévôt d'armes, dès avant la Révolution.

— Ah ! ah ! fit Berthellemot, qui se reprit à le considérer d'un air défiant, vous avez donc fait plus d'un métier, monsieur le gardien juré ?

— J'ai fait beaucoup de métiers, monsieur l'employé.

— Et vous continuez peut-être à manger à plus d'un râtelier, monsieur Gâteloup ?

— Monsieur l'employé supérieur, rectifia le bonhomme avec docilité.

Berthellemot poursuivit :

— Et vous continuez peut-être à manger à plus d'un râtelier, monsieur Gâteloup ?

Ceci fut dit d'un ton pointu : le ton habile, le ton Sartines.

Jean-Pierre Sévérin tira de son gousset une montre-oignon de la plus vénérable rondeur et la consulta.

— Si monsieur l'employé supérieur voulait m'expédier... commença-t-il.

— N'ayez point d'inquiétude, l'interrompit Berthellemot, qui, en ce moment, avait une figure à gagner cent livres par mois dans n'importe quel théâtre en jouant les pères nobles comiques, soyez tranquille, monsieur le gardien juré ! On va vous expédier, et de la bonne manière !

M. Berthellemot se demanda si c'était un homme d'importance mal habillé ou tout simplement un pauvre hère. (P. 174.)

Il se renversa sur le dossier de son fauteuil et ajouta :

— Sévérin, dit Gâteloup, pensez-vous que le premier consul choisisse ses serviteurs au hasard? S'il m'a confié la mission importante de suppléer ou de compléter M. Dubois, c'est que son œil perçant avait découvert en moi cette sûreté de vue, ce sang-froid, ce discernement que les annales de la police accordent seulement à quelques magistrats hors ligne. Vous avez en vain essayé de me tromper, je vous perce à jour : vous conspirez!

Jean-Pierre fixa sur lui son grand œil bleu qui avait parfois le regard limpide de l'enfance.

— Ah bah! fit-il.

M. Berthellemot continua :

— Hier, à neuf heures et demie du soir, vous avez été vu et reconnu tenant conférence avec le traître Georges Cadoudal, dans la rue de l'Ancienne-Comédie.

— Ah bah! répéta Jean-Pierre. Et si l'on a reconnu le traître Georges Cadoudal, ajouta-t-il, pourquoi ne l'a-t-on pas bel et bien coffré?

— Je vous mets au défi, prononça majestueusement M. Berthellemot, de sonder la profondeur de nos combinaisons!

Jean-Pierre n'écoutait plus.

— C'est pourtant vrai, dit-il, que j'étais hier au soir, à neuf heures et demie, au carrefour du Théâtre-Brûlé, ou de l'Odéon, si vous aimez mieux. Là, j'ai causé avec M. Morinière de l'affaire qui justement m'amène auprès de vous... Mais j'affirme ne pas connaître du tout le traître Georges Cadoudal.

— Ne cherchez pas d'inutiles subterfuges... commença Berthellemot.

Et comme Jean-Pierre fronçait très-franchement ses gros sourcils, le secrétaire général ajouta :

— Je vous parle dans votre intérêt. Il ne faut jamais jouer au fin avec l'administration, surtout quand elle est représentée par un homme tel que moi, à qui rien n'échappe et qui lit couramment au fond des consciences. Vous autres, révélateurs, vous avez l'habitude de vous jeter dans les chemins de traverse pour doubler, pour tripler le prix d'un renseignement. C'est votre manière de marchander ; je ne l'approuve pas.

Pendant qu'il reprenait haleine, Jean-Pierre lui dit d'un air mécontent :

— Avec cela que vous marchez droit, vous, monsieur l'employé supérieur! Tout à l'heure,

vous m'accusiez de conspirer, à présent, vous me prenez pour une mouche!

M. Berthellemot ne perdit point son sourire d'imperturbable suffisance.

— Nous, c'est bien différent, répliqua-t-il, nous tâtons, nous allons à droite et à gauche, battant les buissons... chacun de ces buissons, bonhomme, peut cacher une machine infernale!

— Alors, dit Jean-Pierre, qui s'installa commodément sur sa chaise, battez les buissons, monsieur l'employé supérieur, et criez gare, quand vous trouverez la machine... Dès que vous aurez fini, nous causerons, si vous voulez.

Tous les hommes très-fins ont un geste particulier, une manie, un tic, dans les moments d'embarras mental : Archimède, à ses heures, sortait du bain tout nu et parcourait ainsi les rues de Syracuse : on ne souffrirait plus cela; Voltaire, plus frileux, se bornait à jeter sa tabatière en l'air et la rattrapait avec beaucoup d'adresse; Machiavel mangeait un petit morceau de sa lèvre; M. de Talleyrand s'amusait à retourner la longue peau de ses paupières sens dessus dessous.

M. Dubois, préfet de police, ne faisait rien de tout cela. A l'aide d'une grande habitude qu'il avait de cet exercice, il obtenait de chacune des articulations de ses doigts un petit claquement qui le divertissait lui-même et impatientait autrui.

Quand tout réussissait, il pouvait fournir, à trois par doigts, trente petites explosions, mais les pouces n'en donnaient parfois que deux.

M. Berthellemot imitait son chef dans ce que son chef avait de bon. Quand le préfet n'était pas là, le secrétaire général obtenait parfois jusqu'à trente-six craquements et pensait à part lui : Je fais tout mieux que M. le préfet!

Aujourd'hui, en désarticulant ses phalanges, Berthellemot se dit :

— Voilà un homme dangereux et profond comme un puits. Il faut le circonvenir, et je m'en charge, petite parole!

— Mon cher monsieur Sévérin, reprit-il avec une noble condescendance, vous n'êtes pas le premier venu. Vous avez reçu une bonne éducation, cela se voit, et vous avez une façon de vous présenter très-convenable. L'emploi que vous occupez est médiocre...

— Je m'en contente, l'interrompit Gâteloup avec une sorte de rudesse.

— Fort bien... Nous disposons ici de certains fonds, destinés à récompenser le dévouement...

— Je n'ai pas besoin d'argent, l'interrompit encore Gâteloup.

Puis il ajouta, avec un sourire qui sentait en vérité son gentilhomme :

— Monsieur l'employé supérieur, vous battez des buissons où je ne suis pas.

— Morbleu! à la fin, s'écria Berthellemot, qu'est-ce que vous avez à me dire, mon brave?

— Ce n'est pas ma faute si M. l'employé supérieur ne le sait déjà, répliqua Jean-Pierre. Je viens ici...

Mais le démon de l'interrogation reprenait M. Berthellemot :

— Permettez! fit-il d'un ton d'autorité. C'est à moi, je suppose, de conduire l'entretien. Ne nous égarons pas... Vous dites que le personnage suspect avec qui vous étiez rue de l'Ancienne-Comédie s'appelle Morinière...

— Et qu'il n'est pas suspect, intercala Jean-Pierre.

— Vous niez qu'il soit le même que Georges Cadoudal?

— Pour cela, de tout mon cœur!

— Alors, qui est-il?

— Un marchand de chevaux de Normandie.

— Ah! ah! de Normandie!... Je prends des notes, ne vous effrayez pas... Le fait est qu'il y a de nombreux maquignons en Normandie... Et pourquoi, s'il vous plaît, monsieur Sévérin, fréquentez-vous des maquignons?

— Parce que M. Morinière est dans le même cas que moi, répondit Jean-Pierre.

— Prenez garde! s'écria M. Berthellemot; vous aggravez votre affaire. Dans quel cas êtes-vous?

— Dans le cas d'un homme qui a perdu un enfant.

— Et vous venez à la préfecture?...

— Pour que M. le préfet m'aide à le retrouver, voilà tout.

Il y a des gens qui mettent deux paires de lunettes. Au regard de M. de Sartines, dont il faisait généralement usage, M. Berthellemot joignit le regard de M. Lenoir. Feu Argus en avait encore davantage.

— Est-ce plausible? grommela-t-il. Je prends des notes... Ah! ah! le préfet serait bien embarrassé!

— Et si ce n'est pas votre état, monsieur l'employé supérieur, ajouta Jean-Pierre, qui fit mine de se lever, j'irai ailleurs.

— Où donc irez-vous, mon garçon?

— Chez le premier consul, si vous voulez bien le permettre.

M. Berthellemot bondit sur son fauteuil.

— Chez le premier consul! répéta-t-il. Bon-

homme, pensez-vous qu'on entre comme cela chez le premier consul?

— Moi, j'y entre, répondit Jean-Pierre simplement. Il faut donc me dire, par un oui ou par un non, et sans nous fâcher, si c'est votre métier d'aider les gens en peine.

La question ainsi posée déplut manifestement au secrétaire général, qui reprit son couteau à papier et l'aiguisa sur son genou.

— L'ami, dit-il entre ses dents, vous m'avez déjà pris beaucoup de mon temps, qui appartient à l'intérêt public. Si vous prétendiez jamais que je ne vous ai pas reçu avec bonté, vous seriez un audacieux calomniateur. Je ne fais pas un métier, sachez cela ; j'ai un haut emploi, le plus important de tous les emplois, presque un sacerdoce! Je vous donnerais un démenti formel au cas où vous avanceriez que je vous ai refusé mon aide. Me blâmez-vous pour les précautions dont j'entoure la vie précieuse de notre maître? Expliquez-vous brièvement, clairement, catégoriquement. Pas d'ambages, pas de détours, pas de circonlocutions! Que réclamez-vous? Je vous écoute.

— Je viens, commença aussitôt Jean-Pierre, pour vous demander...

Mais M. Berthellemot l'interrompit d'un geste familier qui formait avec la gravité un peu rogue de son maintien un contraste presque attendrissant.

— Attendez! attendez! fit-il comme si une idée subite eût traversé son cerveau. Je perdrais cela! Saisissons la chose au passage! Par quel hasard, mon cher monsieur Sévérin, avez-vous vos entrées chez le premier consul?... Il est bien entendu que, si c'est un secret, je n'insiste pas le moins du monde.

— Ce n'est pas un secret, répliqua Jean-Pierre. Il m'arriva une fois sous la Convention...

— Nous nous comprenons bien, mon cher monsieur Sévérin : je ne vous force pas, au moins...

— Monsieur l'employé supérieur, interrompit Jean-Pierre à son tour, si ce n'était pas mon idée de vous répondre, vous auriez beau me forcer. Je ne dis jamais que ce que je veux.

— Un brave homme! s'écria le secrétaire général avec une admiration dont nous ne garantissons pas la sincérité, un vrai brave homme... allez!

— Sous la Convention, continua Jean-Pierre, vers la fin de la Convention, et, s'il faut préciser, je crois que c'était dans les premiers jours de vendémiaire, an IV, — le 23 ou le 24 septembre 1795, — un jeune homme en habit bourgeois, d'aspect maladif et pâle, vint dans ma salle d'armes...

— Quelle salle d'armes? demanda M. Berthellemot.

— J'étais marié depuis trois ans déjà, et j'avais mon petit garçon. Comme on n'avait plus besoin de chantres à Saint-Sulpice, dont les portes étaient fermées, je m'étais mis en tête de monter une petite académie dans une chambre, sur le derrière de l'hôtel ci-devant d'Aligre, rue Saint-Honoré. Mais ceux qui font aller les salles d'escrime étaient loin à ce moment-là, avec ceux qui vont à l'église, et je ne gagnais pas du pain.

— Pauvre monsieur Sévérin! ponctua Berthellemot, je ne peux pas vous exprimer à quel point votre récit m'intéresse!

— Ce jeune homme en habit bourgeois dont je vous parlais avait une tournure militaire...

— Je crois bien, mon cher monsieur Sévérin! comme César! comme Alexandre le Grand! comme...

— Comme Napoléon Bonaparte, monsieur l'employé supérieur, on ne vous en passe pas : vous avez deviné que c'était lui.

Berthellemot fourra sa main droite dans son jabot et dit avec conviction :

— Petite parole, vous en verrez bien d'autres. Ce n'est pas au hasard que le premier consul choisit ceux qui doivent occuper certaines positions. Non, ce n'est pas au hasard!

— Donc, reprit Jean-Pierre Sévérin, le jeune Bonaparte, général de brigade en disponibilité, attaché, par je ne sais quel bout, au ministère de la guerre, grâce à la protection de M. de Pontécoulant, mécontent, fiévreux, tourmenté, — pauvre fourreau usé par une magnifique lame, — entrait tout uniment dans la première salle d'armes venue, pour y chercher une fatigue physique qui apaise les nerfs et mate l'intelligence.

— Savez-vous que vous vous exprimez très-bien, mon cher monsieur Sévérin? dit le secrétaire général.

— Je ne l'avais jamais vu, continua Jean-Pierre, et même je n'avais jamais entendu prononcer son nom, mais je passe pour être un peu sorcier.

Berthellemot recula son siége. Jean-Pierre reprit :

— Vous ne croyez pas aux sorciers, ni moi non plus... cependant, monsieur l'employé supérieur, il se passe à Paris, en ce moment, des choses bien étranges, et le motif de ma présence dans votre cabinet a trait à une aventure qui frise de bien près le surnaturel... Mais revenons au jeune Bonaparte. J'eus comme un choc en le voyant. Un brouillard lumineux tomba devant mon regard. Il sourit et prit un fleuret qu'il mit en garde de

quarte d'une main novice et presque maladroite.

« — Est-ce vous qui êtes le citoyen Sévérin, dit Gâteloup? me demanda-t-il.

« — Oui, citoyen général, » répondis-je.

— Je ne me trompe pas, s'interrompit ici Jean-Pierre. Je l'appelai citoyen général, et je ne saurais expliquer pourquoi.

« — Capitaine, mon ami, rectifia-t-il. Et me trouvez-vous trop vieux pour mon grade? »

Le citoyen Bonaparte avait alors juste vingt-cinq ans, et n'en paraissait pas plus de vingt.

Je ne me souviens plus de ce que je répondis, j'éprouvais un grand trouble. Il poursuivit :

« — Antoine Dubois, mon médecin, m'a ordonné de faire de l'exercice; je ne sais pas me promener, c'est trop long, et je passerais vingt-quatre heures à cheval sans fatigue. Êtes-vous homme à me rompre les os, à me courbaturer les muscles en vingt minutes de temps chaque jour?

« — Oui, citoyen général.

« — On vous dit capitaine... Et combien me prendrez-vous pour cela? je ne suis pas riche. »

Nous convînmes du prix, et il fallut commencer incontinent; car, dès ce temps-là, il n'aimait pas attendre.

Je ne le fatiguai pas, je le moulus si bel et si bien qu'il demanda grâce et tomba tout haletant sur ma banquette.

« — Parbleu! dit-il en riant et en essuyant ses cheveux plats qui ruisselaient de sueur sur son grand front, madame de Beauharnais jetterait de jolis cris, si elle me voyait en un pareil état! »

J'étais muet et presque aussi las que lui, moi dont le bras est de fer et le jarret d'acier.

« — Ça! mon maître, dit-il en se levant tout à coup, j'ai perdu plus de vingt minutes. Que je vous paye, et à demain! »

Il plongea précipitamment dans son gousset sa main longue et fine, mais il la retira vide : il avait oublié ou perdu sa bourse.

« — Me voilà bien! fit-il en rougissant légèrement, je me suis donné ici une fausse qualité, et je vais être obligé de vous demander crédit!

« — Général, répliquai-je, vous n'avez trompé personne.

« — C'est vrai... Vous me connaissiez?

« — Non, sur mon honneur!...

« — Alors, comment savez-vous?...

« — Je ne sais rien. »

Il fronça le sourcil.

« — Sire... » continuai-je.

— Sire! s'écria le secrétaire général, qui écoutait avec une avide attention. Parole jolie! vous l'appelâtes sire, mon cher monsieur Gâteloup!

— Monsieur l'employé, s'interrompit Jean-Pierre, je vous dis les choses comme elles furent. Je vous ai promis de raconter, non point d'expliquer. Le citoyen Bonaparte fit comme vous; il répéta ce mot : Sire! Et il recula de plusieurs pas, disant :

« — L'ami, je suis un républicain! »

Moi, je poursuivis, parlant comme les pythonisses antiques, avec un esprit qui n'était pas à moi :

« — Sire, je suis un républicain, moi aussi, je l'étais avant vous, je le serai après vous. Ne craignez pas que je réclame jamais des intérêts trop lourds pour le crédit que je fais aujourd'hui à Votre Majesté! »

— Vous dites cela? murmura Berthellemot, avant le 13 vendémiaire! C'est curieux, petite parole, c'est extrêmement curieux!

— Pas longtemps auparavant... c'était le 4 ou le 5.

— Et que répondit l'empereur?... je veux dire le premier consul... je veux dire le citoyen Bonaparte.

— Le citoyen Bonaparte me regarda fixement. La pâleur de sa joue creuse et amaigrie était devenue plus mate.

« — Ami Gâteloup, me dit-il, d'ordinaire je n'aime ni les illuminés ni les fous... mais vous avez l'air d'une bonne âme, et vous m'avez courbaturé comme il faut... A demain. »

Et il partit.

— Et il revint? demanda Berthellemot.

— Non... jamais.

— Comment! jamais?

— Il n'eut pas le temps... Sa courbature n'était pas encore guérie quand le 13 vendémiaire arriva. A l'affaire devant Saint-Roch, il commandait l'artillerie. Il y eut là bien du sang répandu : du sang français. Le jeune général de brigade était nommé général de division par le Directoire : il n'avait plus besoin de la protection de M. de Pontécoulant... Je le suivais de loin; j'allais où l'on parlait de lui, et bientôt on parla de lui partout... Comment dire cela? Il m'inspirait une épouvante où il y avait de la haine et de l'amour....

L'année suivante, il épousa cette madame de Beauharnais « qui aurait poussé de jolis cris, » si elle l'avait vu en l'état où je l'avais mis à ma salle d'armes; — puis il partit, général en chef de l'armée d'Italie.

— Et vous ne l'aviez pas revu? interrogea le secrétaire général, qui oubliait de jouer sa comédie, tant la curiosité le tenait.

— Je ne l'avais pas revu, répondit Jean-Pierre.

— Dois-je conclure qu'il est encore votre débiteur ?

— Non pas ! Il m'a payé.

— Généreusement ?

— Honnêtement.

— Que vous a-t-il donné ?

— Le prix de mon cachet était d'un écu de six livres. Il m'a donné un écu de six livres.

Le secrétaire général enfla ses joues et souffla comme Éole en faisant craquer ses doigts.

— Pas possible ! parole mignonne, pas possible !

— Ce qui n'était pas possible, prononça lentement Jean-Pierre Sévérin, dont la belle tête se redressa comme malgré lui, c'était de me donner davantage.

— Parce que ? fit Berthellemot naïvement.

— Je vous l'ai dit, monsieur l'employé supérieur, répondit Jean-Pierre : j'étais républicain avant le général Bonaparte ; je suis républicain, maintenant que le premier consul ne l'est plus guère, je resterai républicain quand l'empereur ne le sera plus du tout.

XV

LA RUE DE LA LANTERNE.

Le secrétaire général de la préfecture rapprocha son siége et prit un air qu'il voulait rendre tout à fait charmant.

— Alors, dit-il, cher monsieur Sévérin, nous allons quelquefois rendre notre petite visite à notre ancien élève, sans façon ?

— Quelquefois, répondit Jean-Pierre, pas souvent.

— Et nous ne demandons jamais rien ?

— Si fait... je demande toujours quelque chose.

— On ne nous refuse pas ?

— On ne m'a pas encore refusé...

— Et pourtant, ajouta-t-il en se parlant à lui-même, ma dernière requête était de six mille louis...

— Malepeste ! six mille louis ! il y a bien des cachets de six livres, là-dedans, mon cher monsieur Sévérin !

— Quand vous passerez au Marché-Neuf, monsieur l'employé, regardez la petite maison qu'on y bâtit...

— La nouvelle Morgue ! s'écria Berthellemot. Parbleu ! je la connais de reste ! on n'a pas voulu suivre nos plans...

— C'est qu'ils n'étaient pas conformes aux miens, plaça modestement Jean-Pierre.

— Bon ! bon ! bon ! fit par trois fois le secrétaire général. Je suis, en vérité, bien enchanté d'avoir fait votre connaissance. Nous sommes voisins, mon cher monsieur Sévérin... quand vous aurez besoin de moi, ne vous gênez pas, je vous présenterai à M. le préfet.

— Voilà plus d'une heure et demie, monsieur l'employé, l'interrompit doucement Jean-Pierre, que vous savez que j'ai besoin de vous.

— C'est accordé, mon voisin, c'est accordé... ne vous inquiétez pas... accordé, parole jolie ! accordé !

— Qu'est-ce qui est accordé ?

— Tout... et n'importe quoi... nous voilà comme les deux doigts de la main... Ah ! ah ! miséricorde ! ce ne sont pas les républicains comme vous que nous craignons... Je ne me souviens pas d'avoir jamais rencontré un homme dont la conversation m'ait plus vivement intéressé... Mais qu'avons-nous besoin d'écouteurs aux portes, dites ? Laurent ! Charlevoy ! Ici, mes drôles !

La porte latérale s'ouvrit aussitôt, montrant les deux agents le chapeau à la main.

— Allez voir au cabaret si nous y sommes, citoyens, leur dit Berthellemot, et en passant prévenez M. Despaux que je le mettrai demain à la disposition de ce bon M. Sévérin... pour une affaire très-sérieuse, très-pressée, et qui regarde un ami dévoué du gouvernement consulaire.

— M'est-il permis de vous interrompre, monsieur l'employé ? demanda Jean-Pierre.

— Comment donc, mon cher voisin !... Attendez, vous autres !

— Je voulais vous faire observer simplement, dit Jean-Pierre, que ce n'est pas demain, mais ce soir même que je réclamerai votre concours.

— Vous entendez, Laurent ! vous entendez, Charlevoy ! Prévenez M. Despaux qu'il ne quitte pas la préfecture, et vous-mêmes restez aux environs... Il y aura service de nuit, s'il le faut... Allez !... Petite parole ! il y a des gens pour qui on ne saurait trop faire.

Voyez-vous, bon ami et voisin, reprit Berthellemot quand les deux agents eurent disparu, tout ici est ordonné, huilé, graissé comme une mécanique en bon état. Le premier consul sait bien que je suis l'âme de la maison ; il aurait désiré m'élever à des fonctions plus en rapport avec mes capacités, mais je fais si grand besoin à cet excellent M. Dubois. D'un autre côté, je me suis attaché à cette pauvre bonne ville de Paris, dont je suis le tuteur et le surveillant... l'espiègle qu'elle est me donne bien quelque fil à retordre.

mais c'est égal, j'ai un faible pour elle... Ah çà! maintenant que nous voilà seuls, causons... Quand vous verrez le premier consul, j'espère que vous lui direz avec quel empressement je me suis mis à votre disposition...

— Puis-je vous expliquer mon affaire, monsieur l'employé?

— Oui, certes, oui, répondit Berthellemot. Je vous appartiens des pieds à la tête. Seulement, vous savez, pas de détails inutiles; ne nous noyons pas dans le bavardage! le bavardage est ma bête noire. En deux mots, je me charge d'expliquer le cas le plus difficile, et c'est ce qui fait ma force... Prenez votre temps! recueillez-vous. C'est qu'il est comme cela! j'entends le premier consul! Il a dû être vivement frappé de cette bizarrerie : un homme qui lui dit Sire et Votre Majesté en pleine Convention!... Et savez-vous? souvent des personnes placées dans des positions... originales prennent plus d'influence sur lui que les plus importants fonctionnaires... Je suis tout oreilles, mon cher monsieur Sévérin.

— Monsieur l'employé supérieur, commença Jean-Pierre, quoique je n'aie aucunement le désir de vous raconter ma propre histoire, il faut que vous sachiez que je me suis marié un peu sur le tard.

— Et comment va madame? interrogea bonnement M. Berthellemot.

— Assez bien, merci. Quand je l'ai épousée, en 1789...

— Grand souvenir! piqua le secrétaire général.

— Elle avait, poursuivit Jean-Pierre, un enfant d'adoption, une petite fille...

— Voulez-vous que je prenne des notes? l'interrompit Berthellemot avec pétulance.

— Il n'est pas nécessaire.

— Attendez, cela vaut toujours mieux. Ma mémoire est si chargée!... et pendant que nous sommes ici de bonne amitié tous deux, mon cher voisin et collègue... car enfin, nous sommes également salariés par l'État... laissez-moi vous dire une chose qui va bien vous étonner : je ne ressemble pas du tout au premier consul!

Jean-Pierre ne fut pas aussi surpris que M. Berthellemot l'espérait.

— Je ne lui ressemble pas, poursuivit celui-ci, en ce sens que, moi, je crois un peu à toutes ces machines-là... Je ne suis pas superstitieux..., allons donc!... Hors l'Être suprême que nous avons admis parce qu'il n'est pas gênant, je me moque de toutes les religions, au fond... Mais, voyez-vous, il est incontestable que certaines diableries existent. J'avais une vieille tante qui avait un chat noir... Ne riez pas, ce chat était étonnant! Et je vous défierais d'expliquer philosophiquement le soin qu'il prenait de se cacher au plus profond de la cave quand on était treize à table... Savez-vous l'anecdote de M. Bourtibourg? Elle est curieuse. M. Bourtibourg avait perdu sa femme d'une sueur rentrée. C'était un homme économe et rangé, qui entretenait sa cuisinière pour ne pas se déranger à courir le guilledou. Désapprouvez-vous cela? les avis sont partagés. Moi, je trouve que le mieux est de n'avoir point d'attache et d'aller au jour le jour. Un soir qu'il faisait son cent de piquet avec le vicaire de Saint-Merry... j'entends l'ancien vicaire, car il avait épousé la femme du citoyen Lancelot, marchand de bas et chaussons à la Barillerie... Ils avaient divorcé, les Lancelot, s'entend... Et Lancelot faisait la cour, en ce temps-là, à la cousine de M. Fouché, qui n'achetait pas encore des terres d'émigré... Eh bien! on entendit marcher dans le corridor, où il n'y avait personne, comme de juste, et Mathieu Luneau, le brigadier de la garde de Paris, qui se portait comme père et mère, mourut subitement dans la huitaine. Je puis vous certifier cela : j'avais pris des notes... Du reste, les historiens de l'antiquité sont pleins de faits semblables : la veille de Philippes, la veille d'Actium... Vous savez tout cela aussi bien que moi, car vous devez être un homme instruit, monsieur Sévérin : je me trompe rarement dans mes appréciations...

— Le temps passe... voulut dire Jean-Pierre, qui avait déjà consulté sa grosse montre deux ou trois fois.

— Permettez! je ne parle jamais au hasard. C'était pour arriver à vous dire qu'en ce moment même et en pleine ville de Paris, il se passe un fait capital... Croyez-vous aux vampires, vous, mon voisin?

— Oui, répondit Jean-Pierre sans hésiter.

— Ah bah! fit M. Berthellemot en se frottant les mains, en auriez-vous vu?

— J'ai fait mieux qu'en voir, répliqua le gardien de la Morgue en baissant la voix cette fois, j'en ai eu.

— Comment! vous en avez eu? C'est un sujet qui excite tout particulièrement ma curiosité. Expliquez-vous, je vous en prie, et ne vous formalisez point si je prends quelques notes.

— Monsieur l'employé supérieur, prononça Jean-Pierre lentement, chaque homme a quelque point sur lequel précisément il ne lui plaît pas de s'expliquer. Si j'étais interrogé en justice, je répondrais selon ma conscience.

— Très-bien, monsieur Sévérin, très-bien...

Vous croyez aux vampires, cela me suffit pour le moment... Je voulais vous dire qu'à l'heure où nous sommes, cent mille personnes, à Paris, sont persuadées qu'un être de cette espèce rôde dans les nuits de la capitale du monde civilisé.

— Je venais vous parler de cela, monsieur l'employé, l'interrompit Jean-Pierre, et si vous le voulez bien...

— Pardon! encore un mot! un simple mot... Croiriez-vous que nous en sommes encore à l'état d'ignorance la plus complète sur la matière, malgré les savants ouvrages publiés en Allemagne. Moi, je lis tout, sans nuire à mes occupations officielles. Voilà où mon organisation est véritablement étonnante! Nos badauds appellent l'être en question *la vampire*, comme s'il n'était pas bien connu que la femelle du vampire est l'oupire ou succube, appelé aussi goule au moyen âge... J'ai jusqu'à présent onze plaintes... sept jeunes gens disparus... et quatre jeunes filles... Mais je vous ferai observer, et ce sont les propres termes de mon rapport à M. le préfet, qu'il n'y a besoin pour cela ni de goule, ni de succube, ni d'oupire. Paris est un monstre qui dévore les enfants.

— A dater de l'heure présente, monsieur l'employé, dit Jean-Pierre qui se leva, vous avez treize plaintes, puisque je vous en apporte deux : une en mon nom personnel, une au nom de mon compère et compagnon le citoyen Morinière, marchand de chevaux, que vous avez pris pour Georges Cadoudal.

Berthellemot se toucha le front vivement.

— Je savais bien que j'avais quelque chose à vous demander! s'écria-t-il. On devrait prendre des notes. Éprouvez-vous quelque répugnance à me dire depuis combien de temps vous connaissez ce M. Morinière?

— Aucune. Je l'ai vu pour la première fois il y a deux ans. Il venait à ma salle pour maigrir. C'est une bonne lame.

— Est-ce l'habitude, parmi les marchands de chevaux, de connaître et de pratiquer l'escrime?

— Pas précisément, monsieur l'employé, mais la meilleure épée de Paris, après moi, qui suis un ancien chantre de paroisse, est François Maniquet, le boulanger des hospices... le métier n'y fait rien.

— Et vous n'avez jamais cessé de voir ce citoyen Morinière depuis deux ans?

— Au contraire, je l'avais perdu de vue. Son commerce ne lui permet point de séjourner longtemps à Paris.

Berthellemot cligna de l'œil et se gratta le bout du nez.

Aucun détail n'est superflu quand il s'agit de ces personnages historiques.

— Ce vantard de Fouché, grommela-t-il, battrait la campagne et irait chercher midi à quatorze heures; M. Dubois resterait empêtré... moi, je tombe droit sur la piste comme un limier bien exercé.

— Mon cher monsieur Sévérin, reprit-il tout haut, en quelles circonstances avez-vous retrouvé M. Morinière, votre compère et compagnon?

— A la Morgue.

— Récemment?

— Hier matin... Il venait là, bien triste et tout tremblant, pour s'assurer que le corps de son fils n'était point posé dans le caveau.

— Mais, sarpableu! s'écria Berthellemot, je ne connais pas de fils adulte à Georges Cadoudal! Parole!

Jean-Pierre ne répondit pas.

Berthellemot reprit :

— Me voilà tout à vous pour notre petite affaire de la jeune fille enlevée. Vous ne sauriez croire, mon voisin, combien cet ordre d'idées m'intéresse et fait travailler mon ardente imagination. Si Paris possède une goule, il faut que je la trouve, que je l'examine, que je la décrive... Vous savez que ces personnes ont des lèvres qui les trahissent... Que j'aie seulement un petit bout de trace, et j'arriverai tout net à l'antre, à la caverne, à la tombe où s'abrite le monstre... C'est la partie agréable de la profession, voyez-vous; cela délasse des travaux sérieux. Faites votre rapport à votre aise, soyez véridique et précis. Je vais prendre des notes.

— Monsieur l'employé, demanda Jean-Pierre avant de se rasseoir, puis-je espérer que je ne serai plus interrompu?

— Je ne pense pas, mon voisin, repartit Berthellemot d'un air un peu piqué, avoir abusé de la parole. Mon défaut est d'être trop taciturne et trop réservé. Allez, je suis muet comme une roche.

Jean-Pierre Sévérin reprit son siége et commença ainsi :

— L'établissement nouveau du marché Neuf, dont je dois être le greffier-concierge, est presque achevé et nécessite déjà de ma part une surveillance fort assujettissante. On expose encore à l'ancien caveau, mais sous quelques jours on fera l'étrenne de la Morgue... et c'est une chose étonnante : je songe à cela depuis bien des semaines, je me demande malgré moi : qui viendra là le premier? Certes, c'est une maison à laquelle on ne peut pas porter bonheur, mais enfin, il y a des présages. Qui viendra là le premier?

Je ne le fatiguai pas, je le voulus si bel et si bien... (P. 190.)

un malfaiteur? un joueur? un buveur? un mari trompé? une jeune fille déçue? le résultat d'une infortune ou le produit d'un crime?

Nous demeurons à deux pas du Châtelet, au coin de la petite rue de la Lanterne. J'aime ma femme comme le désespéré peut chérir la consolation, le condamné la miséricorde. A une triste époque de ma vie où je croyais mon cœur mort, j'allai chercher ma femme tout au fond d'une agonie de douleurs, et mon cœur fut ressuscité.

Notre logis est tout étroit; nous y sommes les uns contre les autres; mon fils grandit pâle et faible. Nous n'avons pas assez d'espace ni d'air, mais nous nous trouvons bien ainsi : il nous plaît de nous serrer dans ce coin où nos âmes se touchent.

Il y a chez nous trois chambres : la mienne, où dort mon fils, celle où ma femme s'occupe de son ménage; nous y mangeons, et c'est là que le poêle s'allume l'hiver; celle enfin où Angèle brodait en chantant avec sa jolie voix si douce.

Celle-là n'a guère que quelques pieds carrés, mais elle est tout au coin de la rue, et il y vient un peu de soleil.

Le rosier qui est sur la fenêtre d'Angèle a donné hier une fleur. C'est la première. Elle ne l'a pas vue... La verra-t-elle?

De l'autre côté de la rue se dresse une maison meilleure que la nôtre et moins vieille. On y loue au mois des chambres aux jeunes clercs et à ceux qui font leur apprentissage pour entrer dans la judicature.

Voilà un peu plus d'un an, il n'y avait pas quinze jours que ma femme et moi nous nous étions dit : Angèle est maintenant une jeune fille, un étudiant vint loger dans la maison d'en face. On lui donna une chambre au troisième étage, une belle chambre, en vérité, à deux fenêtres, et aussi large à elle toute seule que notre logis en entier.

C'était un beau jeune homme, qui portait de longs cheveux blonds bouclés. Il avait l'air timide et doux. Il suivait les cours de l'école de droit.

J'ai su cela plus tard, car je ne prends pas grand souci des choses de notre voisinage. Ma femme le sut avant moi, et Angèle avant ma femme.

Le jeune homme avait nom Kervoz ou de Kervoz, car voilà qu'on recommence à s'appeler comme autrefois. Il était le fils d'un gentilhomme

Au premier aspect, il me sembla voir un réverbère éteint. (P. 185.)

breton, mort avec M. de Sombreuil, à la pointe de Quiberon...

M. Berthellemot prit une note et dit :

— Mauvaise race!

— Comme je n'ai jamais changé d'idée, répliqua Jean-Pierre, je n'insulte point ceux qui ne changent pas. Le temps à venir pardonnera le sang répandu plutôt que l'injure. Que Dieu soutienne les hommes qui vivent par leur foi, et donne l'éternelle paix aux hommes qui moururent pour leur foi.

Je ne veux pas vous dire que notre fillette était jolie et gaie, et heureuse et pure. Quoique mon fils soit à nous deux, je ne sais pas si je l'aimais plus tendrement qu'Angèle qui n'appartient, par les liens du sang, qu'à ma pauvre chère femme. Quand elle venait, le matin, offrir son front souriant à mes lèvres, je me sentais le cœur léger et je remerciais Dieu qui gardait à notre humble maison ce cher et adoré trésor.

Nous l'aimions trop. Vous avez deviné l'histoire, et je ne vous la raconterai pas au long. La rue est étroite. Les regards et les sourires allèrent aisément d'une croisée à l'autre, puis l'on causa; on aurait presque pu se toucher la main.

Un soir, que je rentrais tard, pour avoir assisté à une enquête médicale au Châtelet, je crus rêver. Il y avait au-dessus de ma tête, dans la rue de la Lanterne, un objet suspendu. C'était au commencement du dernier hiver, par une nuit sans lune; le ciel était couvert, l'obscurité profonde.

Au premier aspect, il me sembla voir un réverbère éteint, balancé dans les airs à une place qui n'était point la sienne.

La corde qui le soutenait était attachée d'un côté à la fenêtre du jeune étudiant, de l'autre à la croisée d'Angèle.

— Voyez-vous cela! murmura le secrétaire général. Il y a des quantités d'anges pareils. Je prends des notes.

— Moi, poursuivit Jean-Pierre, je ne devinai pas tout de suite, tant j'étais sûr de ma fillette.

— Le bon billet que vous aviez là, mon voisin! ricana Berthellemot.

Jean-Pierre était pâle comme un mort. Le secrétaire général reprit :

— Ne vous fâchez pas! Personne ne déplore plus que moi l'immoralité profonde que les mœurs du Directoire ont inoculée à la France, notre patrie. Je comparerais volontiers le Directoire à la Régence, pour le relâchement des mœurs. Il faut

du temps pour guérir cette lèpre, mais nous sommes là, mon voisin...

— Vous y étiez, en effet, monsieur le préfet, l'interrompit Jean-Pierre, ou du moins vous y vîntes, car vous sortiez du *Veau qui tète* avec une dame...

— Chut! fit le secrétaire général, rougissant et souriant. Certaines gens attachent je ne sais quelle gloriole imbécile à ces faiblesses; nous ne sommes pas de bronze, mon cher monsieur Sévérin. Était-ce la présidente ou la petite Duvernoy? La voilà lancée, savez-vous, à l'Opéra! Elle me doit une belle chandelle!

— Je ne sais pas si c'était la petite Duvernoy ou la présidente, répondit Jean-Pierre. Je ne connais ni l'une ni l'autre. Je sais que votre passage détourna mon attention un instant : quand je relevai les yeux, il n'y avait plus rien au-dessus de ma tête.

— Le réverbère avait accompli sa traversée? s'écria le secrétaire général. Vous avez beau dire, c'est drôle. Avec cela, M. Picard ferait une très-jolie petite comédie.

Jean-Pierre restait rêveur.

— J'ai pris des notes, poursuivit Berthellemot. Est-ce que c'est fini?

— Non, répondit le greffier-concierge; c'est à peine commencé. Je montais notre pauvre escalier d'un pas chancelant. J'avais le cœur serré et la cervelle en feu. Arrivé dans ma chambre, j'ouvris mon secrétaire pour y prendre une paire de pistolets...

— Ah! diable! mon voisin, vous aviez enfin deviné?

— J'en renouvelai les amorces, et, sans éveiller ma femme, j'allai frapper à la chambre d'Angèle.

XVI

LES TROIS ALLEMANDS.

Dans la chambre de ma pauvre petite Angèle, continua Jean-Pierre Sévérin, dit Gâteloup, on ne me répondit point d'abord, mais la porte était si mince que j'entendis le bruit de deux respirations oppressées.

« — Sauvez-vous! dit la voix de la fillette épouvantée, sauvez-vous bien vite!

« — Restez! ordonnai-je sans élever la voix. Si vous essayez de traverser la rue de nouveau, je vais ouvrir ma fenêtre et vous loger deux balles dans la tête. »

Angèle dit, et sa voix avait cessé de trembler : « C'est le père! il faut ouvrir. »

L'instant d'après, j'entrais, mes pistolets à la main, dans la chambrette, éclairée par une bougie.

Angèle me regarda en face. Elle ne savait pas regarder autrement. Elle était très-pâle, mais elle n'avait pas honte...

— Parole! voulut interrompre M. Berthellemot.

— Vous n'êtes pas juge de cela! prononça Jean-Pierre avec un calme plein d'autorité. C'est sur autre chose que je suis venu prendre vos avis... Le jeune homme était debout au fond de la chambre, la taille droite, la tête haute.

Sur la table auprès de lui, il y avait un livre d'heures et un crucifix.

— Tiens! tiens! fit le secrétaire général. Est-ce qu'ils disaient la messe?

— Je restai un instant immobile à les regarder, car j'étais ému jusqu'au fond de l'âme, et les paroles ne me venaient point.

C'étaient deux belles, deux nobles créatures : elle ardente et à demi révoltée, lui fier et résigné.

« Que faisiez-vous là? » demandai-je.

Pour le coup, le secrétaire général éclata de rire.

Jean-Pierre ne se fâcha pas.

— Votre métier durcit le cœur, monsieur l'employé, dit-il seulement.

Puis il poursuivit :

— Les questions prêtent à rire ou à trembler selon les circonstances où elles sont prononcées. Personne ici n'était en humeur de plaisanter.

Et pourtant, la réponse d'Angèle vous semblera plus plaisante encore que ma question. Elle répliqua en me regardant dans les yeux :

« Père, nous étions en train de nous marier. »

— A la bonne heure! s'écria Berthellemot, qui fit craquer tous ses doigts. Petite parole! je prends des notes.

— Nous sommes religieux à la maison, continua Jean-Pierre, quoique j'eusse la renommée d'un mécréant, quand je chantais vêpres à Saint-Sulpice. Ma femme pense à Dieu souvent, comme tous les grands, comme tous les bons cœurs. Il ne faut pas croire qu'un républicain, — et je l'étais avant la république, moi, monsieur le préfet, — soit forcé d'être impie. Notre petite Angèle nous faisait la prière chaque matin et chaque soir... De son côté, le jeune M. de Kervas venait d'un pays où l'idée chrétienne est profondément enracinée. Ce n'est pas un dévot, mais c'est un croyant...

— Et un chouan! murmura Berthellemot.

Jean-Pierre s'arrêta pour l'interroger d'un regard fixe et perçant.

— Et un chouan, répéta-t-il, je ne dis pas non. Si c'est votre police qui l'a fait disparaître, je vous prie de m'en aviser franchement. Cela mettra un terme à une portion de mes recherches et rendra l'autre moitié plus facile.

Berthellemot haussa les épaules et répondit :

— Nous chassons un plus gros gibier, mon voisin.

— Alors, reprit Jean-Pierre Sévérin, j'accepte pour véritable que vous n'avez contribué en rien à la disparition de René de Kervoz, et je continue.

Ma pauvre petite Angèle m'avait donc dit : « Père, nous sommes en train de nous marier. » René de Kervoz fit un pas vers moi et ajouta : « J'ai des pistolets comme vous; mais si vous m'attaquez, je ne me défendrai pas. Vous avez droit : je me suis introduit nuitamment chez vous comme un malfaiteur. Vous devez croire que j'ai volé l'honneur de votre fille. »

Je le regardais attentivement, et j'admirais la noble beauté de son visage.

Angèle dit :

« René, le père ne vous tuera pas. Il sait bien que je mourrais avec vous.

« — Ne menacez pas votre père! » prononça tout bas le jeune Kervoz, qui se mit entre elle et moi en croisant ses bras sur sa poitrine...

— Vous ne me connaissez pas, monsieur l'employé, s'interrompit ici Jean-Pierre, et il faut bien que je me montre à vous comme Dieu m'a fait. J'avais envie de l'embrasser; car j'aime de passion tout ce qui est brave et fier.

— Et d'ailleurs, glissa Berthellemot, ce René de Kervoz, tout chouan qu'il est, a des terres en basse Bretagne, et ne faisait pas un trop mauvais parti pour une grisette de Paris... Ne froncez pas le sourcil, mon voisin, je ne vous blâme pas : vous êtes père de famille.

— Je suis Sévérin, dit Gâteloup, repartit rudement l'ancien maître d'armes, et j'ai passé ma vie à mettre le talon sur vos petites convenances et vos petits calculs. Par la sarrabugoy! comme ils juraient autrefois, quand j'étais l'ami de tant de marquis et de tant de comtesses, j'avais dix mille écus de rentes rien que dans mon gosier, citoyen préfet, et les landes de la basse Bretagne tiendraient dans le coin de mon œil! J'avais envie de l'embrasser, cet enfant-là, parce qu'il me plaisait, voilà tout... et ne m'interrompez plus si vous voulez savoir le reste!

Berthellemot eut un sourire bonhomme en répondant :

— La la, mon voisin, calmons-nous! Je prends des notes. Vous ne tuâtes personne, je suppose?

— Non, je fus témoin du mariage.

— Ils se marièrent donc, les tourtereaux?

— Provisoirement, sans prêtre ni maire, devant le crucifix... Et je reçus la parole d'honneur de René, qui fit serment de ne plus danser sur la corde roide au travers de la rue jusqu'au moment où le maire et le prêtre y auraient passé.

— Autre bon billet, mon voisin!

— Il a tenu loyalement sa promesse... trop loyalement.

— Ah! peste! C'est une autre façon de se parjurer.

Les doigts de Jean-Pierre pressèrent son front où il y avait des rides profondes.

— Ma femme et moi, dit-il d'un ton presque fanfaron et qui essayait de braver la raillerie, nous fûmes parrain et marraine quand l'enfant vint...

— Petite parole! s'écria Berthellemot avec une explosion d'hilarité. Je savais bien que c'était chose faite! Était-ce un chouannet ou une chouannette?

— Monsieur l'employé supérieur, vous me payerez vos plaisanteries en retrouvant mes enfants, n'est-ce pas? demanda Jean-Pierre, qui lui saisit le bras avec une violence froide.

— Mon voisin!... fit Berthellemot, pris d'une vague frayeur.

Mais Jean-Pierre souriait déjà.

— C'était un petit ange, dit-il, et nous la nommâmes Angèle, comme sa mère... Mon Dieu, oui, vous l'avez très-bien compris, le mal était fait. La nuit où j'entrai dans la chambrette d'Angèle avec mes pistolets, René était là pour accomplir ou promettre une réparation. Tout cela nous fut expliqué, car je n'ai point de secret pour ma femme, et ma femme ne sut pas être plus sévère que moi. Nous acceptâmes tous les promesses de René de Kervoz; nous reconnûmes la sincérité des explications qu'il nous donna. Il ne pouvait pas se marier maintenant; le mariage fut remis à plus tard, et nous formâmes une famille.

C'était une belle et douce chose que de les voir s'aimer, ce fier jeune homme, cette chère, cette tendre jeune fille. Oh! je ne vous empêche plus de rire. Il y a là, dans mon cœur, assez de souvenirs délicieux et profonds pour combattre tous les sarcasmes de l'univers!

Ils étaient là, le soir, entre nous. Je ne sais pas si ma pauvre femme n'aimait pas autant son René que son Angèle.

Il me semble que je les vois, les mains unies, les sourires confondus, lui soucieux parce qu'An-

gèle était bien pâle, Angèle, malgré sa souffrance, heureuse d'être ainsi adorée.

Puis Angèle refleurit ; elle fut belle autrement et bien plus belle avec son enfant dans ses bras...

Ici, M. Berthellemot consulta sa montre à son tour, une montre élégante et riche.

— Heureusement que j'avais un peu congé ce soir, murmura-t-il. Vous n'êtes pas bref, mon voisin.

— Je le serai désormais, monsieur l'employé, répliqua Jean-Pierre en changeant de ton du tout au tout. Aussi bien, je plaide une cause gagnée ; votre excellent cœur est ému, cela se voit!

— Certes, certes... balbutia le secrétaire général.

— Je passe par-dessus les détails et j'arrive à la catastrophe. Voilà un mois, à peu près, notre petit ange avait six semaines, et sa jeune mère, heureuse, lui donnait le sein. René vint nous annoncer un soir que rien ne s'opposait plus à l'accomplissement de sa promesse, et Dieu sait que le cher garçon était plus joyeux que nous.

Il n'y a pas beaucoup d'argent à la maison, et René, pour le moment, n'est pas riche. Cependant il fut convenu que la noce serait magnifique. Une fois en notre vie, ma pauvre femme et moi nous eûmes des idées de luxe et de folie. Ce grand jour du mariage d'Angèle, c'était la fête de notre bonheur à tous.

Elle fut fixée à trente jours de date, cette chère fête, qui ne devait point être célébrée.

Angèle et René devaient être mariés après-demain.

Nous nous mîmes à travailler aux préparatifs dès ce soir-là, et ce soir-là, comme si le ciel nous prodiguait tous les bons présages, notre petit ange eut son premier sourire.

Quinze jours se passèrent. Une fois, à l'heure du repas, René ne parut point.

Quand il arriva, longtemps après l'heure, il était soucieux et pâle.

Le lendemain, son absence fut plus longue.

Le surlendemain, Angèle manqua aussi au souper de famille. La petite fille se prit à souffrir et à maigrir : le lait de sa mère, qui naguère la faisait si fraîche, s'échauffa, puis tarit. Nous fûmes obligés de prendre une nourrice.

Que se passait-il?

J'interrogeai notre Angèle ; sa mère l'interrogea ; tout fut inutile. Notre Angèle n'avait rien, disait-elle.

Jusqu'au dernier moment elle refusa de nous répondre, et nous n'avons pas eu son secret.

Il en fut de même de René. René donnait à ses absences des motifs plausibles et expliquait sa tristesse soudaine par de mauvaises nouvelles arrivées de Bretagne.

Angèle était si changée que nous avions peine à la reconnaître. Nous la surprenions sans cesse avec de grosses larmes dans les yeux.

Et cependant le jour du mariage approchait.

Voilà trois fois vingt-quatre heures que René de Kervoz n'a point couché dans son lit.

Il a visité, le 28 du mois de février, l'église de Saint-Louis-en-l'Ile, où il a rencontré une femme. Angèle l'avait suivi, j'avais suivi Angèle. Ce soir-là, on m'a rapporté Angèle mourante ; elle a refusé de répondre à mes questions.

Le lendemain, toute faible qu'elle était, elle s'échappa de chez nous, après avoir embrassé sa petite fille en pleurant.

René n'est pas revenu, et nous n'avons pas revu notre Angèle.

Jean-Pierre Sévérin se tut.

Pendant la dernière partie de son récit, faite d'une voix nette et brève, quoique profondément triste, le secrétaire général s'était montré très-attentif.

— J'ai pris des notes, dit-il quand son interlocuteur garda enfin le silence. La série de mes devoirs comprend les petites choses comme les grandes, et je suis tout particulièrement doué de la faculté d'embrasser dix sujets à la fois. Bien plus, j'en saisis les connexités avec une étonnante précision. Votre affaire, qui semble au premier aspect si vulgaire, mon cher voisin, en croise une autre, laquelle touche au salut de l'État. Voilà mon appréciation.

— Prenez garde! commença Jean-Pierre. Ne vous égarez pas...

— Je ne m'égare jamais! l'interrompit Berthellemot avec majesté. Il s'agit d'un double suicide.

Le greffier-concierge de la Morgue secoua la tête lentement.

— En fait de suicide, prononça-t-il tout bas, personne ne peut être plus compétent que moi. De mes deux enfants, il n'y en avait qu'un seul pour avoir des raisons d'en finir avec la vie.

— René de Kervoz ?

— Non... Notre fille Angèle.

— Alors vous ne m'avez pas tout dit?

Jean-Pierre hésita avant de répondre.

— Monsieur l'employé, murmura-t-il enfin, l'être mystérieux qui défraye en ce moment les veillées parisiennes, LA VAMPIRE, n'est ni goule, ni succube, ni vampire...

— La connaîtriez-vous? s'écria vivement Berthellemot.

— Je l'ai vue deux fois.

Le secrétaire général ressaisit précipitamment son papier et sa mine de plomb.

— Ce n'est pas de sang que la Vampire est avide, poursuivit Jean-Pierre. Ce qu'elle veut, c'est de l'or.

— Expliquez-vous, mon voisin! expliquez-vous!

— Je vous ai dit, monsieur l'employé, que l'idée nous était venue de battre monnaie pour ces chères épousailles d'Angèle et de René. J'avais rouvert ma salle d'armes, et dès que ma porte de maître d'escrime s'entre-bâille seulement, les élèves abondent incontinent. Il en vint beaucoup. Parmi eux se trouvaient trois jeunes Allemands de la Souabe, le comte Wenzel, le baron de Ramberg et Franz Koënig, dont le père possède les grandes mines d'albâtre de Würtz, dans la forêt Noire. Tous ces gens du Wurtemberg sont comme leur roi : ils aiment la France et le premier consul. A l'exception des camarades du Comment...

— Comment? répéta le secrétaire général.

— C'est le nom du code de compagnonnage de l'université de Tubingen, où les Maisons moussues, les Renards d'or et les Vieilles Tours ont un peu le diable au corps.

— Ah çà! ah çà! fit Berthellemot, quelle langue parlez-vous là, mon voisin? Je prends des notes. Petite parole! M. le préfet n'y verra que du feu.

— Je parle la langue de ces bons Germains, qui jouent éternellement trois ou quatre lugubres farces : la farce du duel, la farce des conspirations, la farce du suicide, et cette farce où Brutus parle tant, si haut et si longtemps de tuer César, que César finit par entendre et claquemure Brutus dans un cul de basse-fosse. Un jour que nous aurons le temps, je vous conterai l'histoire de la Burschenschaft et de la Tugenbund, que vous paraissez ignorer...

— Comment cela s'écrit-il, mon cher monsieur Sévérin? demanda le secrétaire général, et pensez-vous réellement qu'ils aient été pour quelque chose dans la machine infernale?

— La postérité le saura, répliqua Jean-Pierre avec une gravité ironique, à moins toutefois que le temps ne puisse soulever ce mystère. Mais revenons à nos trois jeunes Allemands de la Souabe, le comte Wenzel, le baron de Ramberg et Franz Koënig, qui n'appartenaient nullement à la ligue de la Vertu et n'avaient aucun méchant dessein.

Le comte Wenzel était riche, le baron de Ramberg était très-riche, Franz Koënig compte par millions ; ce laitage solide, l'albâtre, étant fort à la mode depuis quelque temps.

Le comte Wenzel avait de l'esprit, le baron de Ramberg avait beaucoup d'esprit, Franz Koënig a de l'esprit comme un démon.

— Vous parlez toujours des deux premiers au passé, mon voisin, fit observer le secrétaire général. Est-ce qu'ils sont morts?

— Dieu seul le sait, prononça tout bas Jean-Pierre. Vous allez voir. J'ai rarement rencontré trois plus beaux cavaliers, surtout le marchand d'albâtre : une figure délicate et fine sur un corps d'athlète, des cheveux blonds à faire envie à une femme.

Du reste, tous les trois braves, aventureux et cherchant franchement le plaisir.

Le comte Wenzel repartit le premier pour l'Allemagne ; ce fut rapide comme une fantaisie. Le baron de Ramberg le suivit à courte distance, et, chose véritablement singulière chez des gens de cette sorte, tous les deux s'en allaient en restant mes débiteurs.

Toute idée fixe change le caractère. J'ai passé ma vie à négliger mes intérêts; mais je voulais de l'argent pour notre fils de famille : je n'aurais pas fait grâce d'un écu à mon meilleur ami.

J'écrivis au comte d'abord, pour lui et pour le baron. Point de réponse.

J'écrivis ensuite au baron, le priant d'aviser le comte. Même silence.

Notez bien que je les connaissais pour les plus honnêtes, pour les plus généreux jeunes gens de la terre.

Je les aimais. Je fus pris d'inquiétude. J'adressai une lettre à notre chargé d'affaires français à Stuttgard, M. Aulagnier, qui est mon ancien élève pour le solfége. — J'ai des amis un peu partout. — M. Aulagnier me répondit que non-seulement le comte Wenzel et le baron de Ramberg n'étaient point de retour à Stuttgard, mais que leurs familles commençaient à prendre frayeur.

On n'avait point de leurs nouvelles depuis certain jour où le comte avait écrit pour demander l'envoi d'une somme de cent mille florins de banque, destinée à former sa dot; car il se mariait à Paris, disait-il, et entrait dans une famille considérable.

Aventure identiquement pareille pour le baron de Ramberg, qui, seulement, au lieu de cent mille florins de banque, en avait demandé deux cent mille.

Le double envoi avait eu lieu.

Et ce qui épouvantait les amis de mes deux élèves, c'est que le comte Wenzel et le baron de

Ramberg devaient épouser la même femme : la comtesse Marcian Gregoryi.

— La comtesse Marcian Gregoryi ! répéta M. Berthellemot.

Jean-Pierre attendit un instant pour voir s'il ajouterait quelque chose.

— Ce nom vous est connu ? demanda-t-il enfin ?

— Il ne m'est pas inconnu, répondit le secrétaire général, de cet accent à la fois craintif et hostile que prennent les gens de bureau pour parler de ce qui concerne leurs chefs. — M. le préfet a dû le prononcer devant moi... Je prends des notes.

Jean-Pierre attendit encore. Ce fut tout.

Berthellemot reprit :

— Cette affaire-là n'est pas venue dans les bureaux. On ne nous a rien envoyé de l'ambassade de Wurtemberg.

— C'est qu'on n'a rien reçu, répliqua Jean-Pierre. Je sors de l'ambassade. Les messages ont dû être interceptés.

Berthellemot eut son sourire administratif.

— Cela supposerait des ramifications tellement puissantes... commença-t-il.

— Cela supposerait, l'interrompit Jean-Pierre Sévérin froidement, l'infidélité d'un employé des postes... et la chose s'est vue.

— Quelquefois, avoua le secrétaire général, qui ne perdit point son sourire.

Entre administrations, la charité se pratique assez bien.

— D'ailleurs, reprit Jean-Pierre, je ne prétends point que cette entreprise mystérieuse et sanglante à qui la terreur publique commence à donner pour raison sociale ce nom : la Vampire, n'ait pas de très-puissantes ramifications.

— Mais cela existe-t-il ? s'écria Berthellemot, qui se leva et parcourut la chambre d'un pas agité. Un homme dans ma position se perd en doutant parfois, parfois en se montrant trop crédule !... l'habileté consiste...

— Pardon, monsieur l'employé supérieur, dit Jean-Pierre. Je suis le fils d'un pauvre homme, qui pensait beaucoup et qui parlait peu. Voulez-vous savoir comment mon père jugeait l'habileté ? Mon père disait : Va droit ton chemin, tu ne tomberas jamais dans les fossés qui sont à droite et à gauche de la route... Et moi, qui suis un vieux prévôt, j'ajoute : L'épée à la main, tiens-toi droit et tire droit ; chaque feinte ouvre un trou par où la mort passe... Il ne s'agit pas ici de savoir où est votre intérêt, mais où est votre devoir.

La promenade du secrétaire général s'arrêta court.

— Mon voisin, dit-il, vous parlez comme un livre. Continuez, je vous prie.

— Je dois vous dire, monsieur l'employé, poursuivit en effet Jean-Pierre, que j'ai revu M. le baron de Ramberg, après son prétendu départ pour l'Allemagne, au milieu de circonstances singulières et dans cette église de Saint-Louis-en-l'Ile où mes deux enfants ont disparu pour moi... Ramberg était avec la comtesse Marcian Gregoryi... et je crois qu'il partait pour un voyage bien autrement long que celui d'Allemagne.

— Accusez-vous cette comtesse ? demanda Berthellemot.

— Que Dieu assiste ceux que j'accuserai, répliqua Jean-Pierre. Voici donc deux de nos Allemands écartés ; restait le marchand d'albâtre, le millionnaire Franz Koënig, héritier des carrières de Würtz. Celui-là n'est ni baron ni comte, mais je ne connais pas beaucoup de malins, Français ou non, capables de jouer sa partie, quand il s'agit de traiter une affaire. Dans le plaisir il est de feu, dans le négoce il est de marbre.

Celui-là a duré plus longtemps que les autres, quoiqu'il fût évident pour moi, depuis plusieurs jours déjà, qu'un élément nouveau était entré dans sa vie.

Je devinais autour de lui les piéges mystérieux où ses deux compagnons sont peut-être tombés.

Et je le surveillais bien plus étroitement, hélas ! que je ne veillais sur mes pauvres chers enfants, René et Angèle.

Franz Koënig est encore venu à ma salle d'armes aujourd'hui. Il n'y viendra pas demain.

— Parce que ?... murmura le secrétaire général, qui tressaillit en se rasseyant.

— Parce que, comme les autres, il a réalisé une forte somme, et que le moment est venu de le dépouiller.

— Vous auriez fait un remarquable agent, dit Berthellemot. Je prends des notes.

— Quand je m'occupe de police, répliqua Jean-Pierre, c'est pour mon compte. Cela m'est arrivé plus d'une fois en ma vie, et je me suis assis dans le cabinet de Thiroux de Crosne, le lieutenant de police qui succéda à M. Lenoir, comme je comptais m'asseoir aujourd'hui dans le cabinet de M. le préfet Dubois.

Sévérin, dit Gâteloup, faisait ici allusion à la bizarre aventure qui est le sujet de notre précédent récit : *la Chambre des Amours*. On se souvient du rôle important que, sous son nom de Gâteloup, chantre à Saint-Sulpice et prévôt d'armes, il joua dans ce drame.

— Il n'y a pas besoin de nombreuses escouades, continua-t-il, pour relever une piste et pour me-

ner une chasse. J'avais à venger la blessure qui empoisonna ma jeunesse, et j'avais à sauvegarder des enfants que j'aimais. J'étais jeune, hardi, avisé, quoique j'eusse le défaut de chercher parfois au fond de la bouteille l'oubli d'un cuisant chagrin... Maintenant je suis presque un vieillard, et c'est pour cela que je viens demander de l'aide.

Pas beaucoup d'aide : un homme ou deux que je choisirai moi-même. Cela n'affaiblira pas votre armée, monsieur l'employé, et cela me suffira.

Franz Koënig n'avait pas besoin d'écrire à Stuttgard pour toucher la forte somme dont je vous ai parlé : il possédait un crédit illimité sur la maison Mannheim et C^e^. A deux heures, cette après-midi, il a quitté ma salle ; à trois heures il sortait de la maison Mannheim et chargeait dans sa voiture deux cent cinquante mille thalers de Prusse en bons de la caisse royale de Berlin.

Voilà pourquoi, monsieur, je n'ai point employé le passé en prononçant le nom de Franz Koënig, comme je l'avais fait en parlant du comte Wenzel et du baron de Ramberg. C'est que le premier n'a peut-être pas encore eu le temps d'être tué, tandis que certainement les deux autres sont morts.

XVII

UNE NUIT SUR LA SEINE

Après ces paroles, Jean-Pierre Sévérin resta un instant silencieux. Le secrétaire général jouait activement avec son couteau à papier, et réfléchissait en faisant de temps en temps craquer les jointures de ses doigts.

— Il faudrait être double, dit-il enfin, et triple et quadruple aussi pour accomplir seulement la moitié de la besogne qui est à ma charge, car Dieu sait à quoi sert M. le préfet. Je ne mange pas, je ne dors pas, je ne cause pas, et cependant les vingt-quatre heures de la journée sont loin de me suffire. Le premier consul a ce remarquable coup d'œil des souverains qui choisissent et démêlent les hommes utiles au milieu de la foule. Je ne me vante pas, ce serait superflu, puisque tout le monde connaît les services que j'ai rendus à ma patrie... Le premier consul, à l'heure où je parle, doit avoir les yeux sur moi. Mon cher monsieur Sévérin, je serais porté par vocation à m'occuper sérieusement de votre affaire... et je ne vous cache pas que si je m'en occupais, elle serait coulée à fond en une journée... Mais le salut de l'État dépend de moi, et il serait coupable d'abandonner des intérêts si graves pour un objet de simple curiosité...

Ce que je voudrais voir, s'interrompit-il, c'est si les lèvres de ces sortes de personnages ont vraiment un aspect spécial. On dit qu'elles sont à vif et perpétuellement humides de sang... J'ai pris des notes dans le temps... Et il m'est arrivé de causer avec Fog-Beg, le pitre anglais, qui se nourrissait de viande crue. Il mangeait du chien non sans plaisir ; mais ce n'était pas un vampire, car il mourut d'un coup de porte-voix que lui donna son maître, sans malice, et jamais il n'est revenu sucer le sang des jeunes personnes... A quoi pensez-vous, mon cher monsieur Sévérin ?

— A la comtesse Marcian Gregoryi, répondit Jean-Pierre.

— N'avez-vous pas dit que vous l'aviez vue ?

— Je l'ai vue.

— Parlez-moi de ses lèvres. Je vais prendre des notes. Les lèvres de ces personnes ont un aspect spécial.

— Ses lèvres sont pures et belles, prononça lentement le gardien juré : elles sembleraient un peu pâles sur un autre visage, mais elles vont bien à l'adorable blancheur de son teint...

— Très-bien, continuez. La pâleur est un signe.

— Il y a des femmes de marbre ; c'est une femme d'albâtre...

— Alors, ce brave Wurtembergeois, M. Franz Koënig, a pu la prendre pour un de ses produits.

M. le secrétaire général fut sincèrement content de cette plaisanterie et se laissa aller à un rire débonnaire, après avoir fait craquer toutes les articulations de ses dix doigts.

Jean-Pierre ne riait pas.

— Et ses yeux ? demanda M. Berthellemot. Les yeux présentent aussi un caractère particulier, chez ces personnes.

— Elle a des yeux d'un bleu sombre, répliqua le gardien juré, sous l'arc net et hardi de ses sourcils, noirs comme le jais ; ses cheveux sont noirs aussi, noirs étrangement, avec ces reflets de bronze qu'on voit dans l'eau profonde, quand elle mire un ciel de tempête. Et l'opposition est si violente entre le grand jour de ce teint et la nuit de cette chevelure, que le regard en reste blessé.

— Cela doit être laid, assurément, mon voisin ?

— C'est splendide ! Tout ce que le monde contient de beau passe à Paris au moins une fois. J'ai vu, sans quitter Paris, les merveilleuses courtisanes des dernières fêtes de la royauté, les déesses de la république, les vierges folles du Directoire ; j'ai vu les filles de l'Angleterre couronnées d'or, les charmeuses d'Italie, les fées étincelantes qui

Père, nous étions en train de nous marier. (P. 196.)

viennent d'Espagne, descendant les Pyrénées en dansant ; j'ai vu de vivants tableaux de Rubens arriver d'Autriche ou de Bavière, des Moscovites charmantes comme des Françaises ; j'ai vu des houris de Circassie, des sultanes géorgiennes, des Grecques, statues animées de Phidias : je n'ai jamais vu rien de si magnifiquement beau que la comtesse Marcian Gregoryi !

— Parole mignonne ! fit le magistrat, voilà un joli portrait.

— J'ai été peintre, dit Jean-Pierre.

— Vous avez donc été tout ?

— A peu près.

— Et savez-vous l'adresse de cette huitième merveille du monde ?

— Si je la savais !... commença Jean-Pierre dont les yeux bleus eurent une noire lueur.

— Que feriez-vous ? demanda le préfet.

Jean-Pierre répondit :

— C'est mon secret.

— L'avez-vous rencontrée souvent ?

— Deux fois.

— Où l'avez-vous rencontrée ?

— A l'église... la première fois.

— Quand ?

— Avant-hier au soir.

— Et la seconde fois ?

— Sous le pont au Change, au bord de l'eau.

— Quand ?

— Cette nuit.

Berthellemot ouvrit de grands yeux, et dit avec une curiosité impatiente :

— Voyons ! faites votre rapport !

Le gardien juré redressa involontairement sa haute taille.

— Pardon, voisin, pardon, reprit le secrétaire général, je voulais dire racontez-moi votre petite histoire.

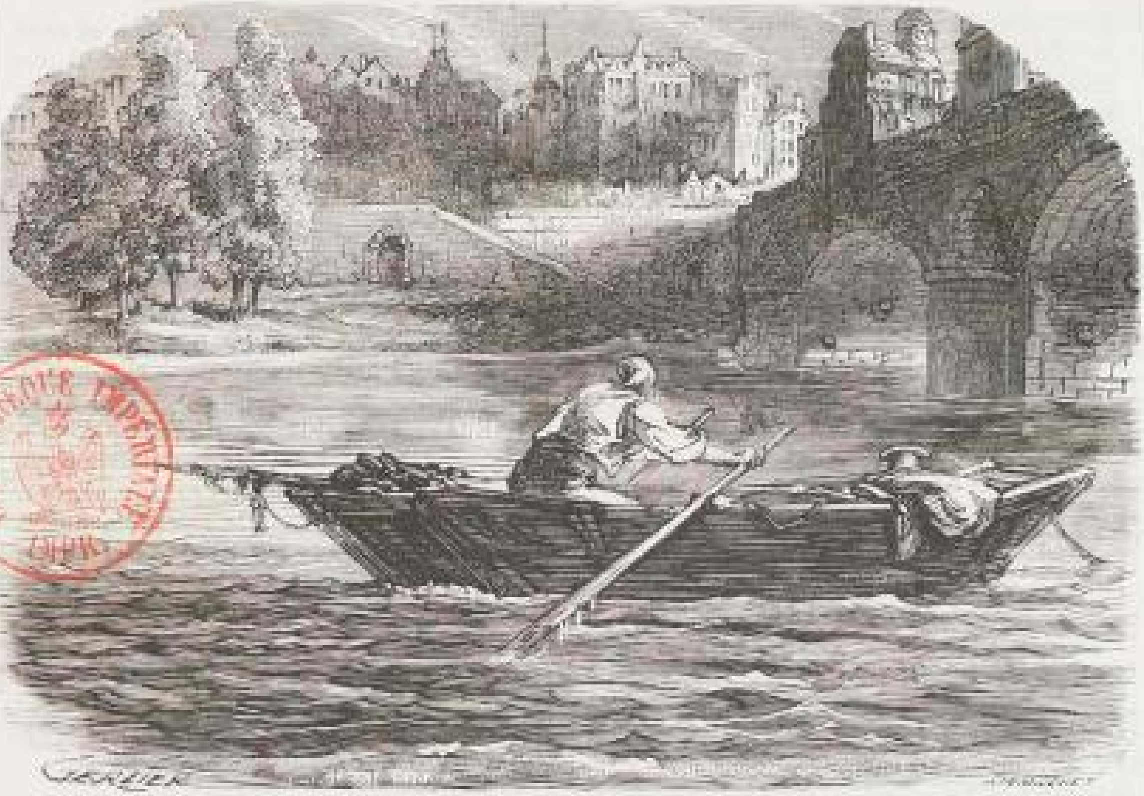
Avant de répondre, Jean-Pierre se recueillit un instant.

— Je ne sais pas si l'on peut appeler cela une histoire, pensa-t-il tout haut. Je crois bien que non. Pour tout autre que moi ces faits devront sembler si extraordinaires et si insensés...

— Petite parole ! l'interrompit M. Berthellemot, vous me mettez l'eau à la bouche ! J'aime les choses invraisemblables...

— C'était à l'église Saint-Louis-en-l'Ile, poursuivit Jean-Pierre, et si je n'eusse pas été là pour mes deux enfants, peut-être qu'à l'heure où nous sommes le baron de Ramberg serait encore au nombre des vivants. Elle était avec le baron de

DÉPOT LÉGAL
1866



Je cherchai un courant, et je nageai vers les îles. (Page 198.)

Ramberg; elle l'emmenait dans ce lieu d'où le comte Wenzel n'est jamais revenu... Vous avez tous les renseignement voulus, je suppose, monsieur l'employé, sur les faits qui se sont produits au quai de Béthune?

— La pêche miraculeuse! s'écria Berthellemot en riant; vos almanachs sont-ils de cette force-là, mon voisin?... Le cabaretier Ézéchiel nous tient au courant: il est un peu des nôtres.

— Monsieur l'employé, dit gravement Jean-Pierre, ceux qui ont pris la peine de jouer cette audacieuse et lugubre comédie devaient avoir un grand intérêt à cela. Les pouvoirs qui enrôlent des gens comme Ézéchiel sont trompés deux fois: une fois par Ézéchiel, une fois par ceux qui trompent Ézéchiel. J'ai beaucoup travaillé hier. Les débris humains qu'on retrouve au quai de Béthune viennent des cimetières, audacieusement violés depuis plusieurs semaines. Il y a là un parti pris de détourner l'attention. Paris contient en ce moment une vaste fabrique de meurtres, et le but de toutes ces momeries est de cacher le charnier qui dévore les cadavres des victimes.

— C'est votre avis, mon voisin? murmura Berthellemot. Je prends des notes. Le métier que vous faites doit porter un peu sur le cerveau.

Jean-Pierre montra du doigt l'aiguille qui marquait huit heures au cadran de la grosse montre.

— Le premier consul doit être rentré, murmura-t-il. Peut-être est-il en train de lire la lettre que je lui ai écrite aujourd'hui... Et, je ne vous le cache pas, monsieur l'employé, il y a déjà du temps que je vous aurais brûlé la politesse, si je n'attendais ici même la réponse du général Bonaparte.

Berthellemot fit un petit signe de tête à la fois sceptique et soumis. Jean-Pierre continua.

— J'aurais beaucoup de choses à vous dire sur votre Ézéchiel et les derrières de sa boutique. Dieu merci, je commence à voir clair au fond de cette bouteille à encre; mais vous me prendriez pour un fou, de mieux en mieux, monsieur l'employé, et ce serait dommage. Vous ai-je parlé de l'abbé Martel?

— Non, de par tous les diables, mon voisin! grommela le secrétaire général, et votre façon de renseigner l'administration n'est pas des plus claires, savez-vous?

— C'est que je n'ai pas besoin de tout dire à l'administration, mon voisin; je compte bien agir un peu par moi-même. L'abbé Martel est un digne prêtre qui se trouve mêlé, à son insu, à quelque

diabolique affaire. Je suis retourné à Saint-Louis-en-l'Ile aujourd'hui, et je l'ai demandé à la sacristie. On lui portait justement le viatique; il avait été frappé, dans la nuit, d'un coup de sang. J'ai pu pénétrer jusqu'à lui. Je l'ai trouvé paralysé et sans parole. Mais quand j'ai prononcé à son oreille certains noms, ses yeux se sont ranimés pour peindre l'horreur et la terreur.

— Quels noms, mon voisin?

— Entre autres, celui de la comtesse Marcian Gregoryi.

M. Berthellemot baissa la voix pour demander :

— A la fin, penseriez-vous que cette comtesse Marcian Gregoryi est la vampire?

Jean-Pierre répondit tranquillement :

— J'en suis à peu près sûr.

— Mais... balbutia Berthellemot, M. le préfet...

— Je sais, l'interrompit Jean-Pierre, qu'elle est au mieux avec M. le préfet...

— Désormais, ajouta-t-il en fourrant sa grosse montre dans son gousset d'un geste résolu, je me donne une demi-heure pour attendre la réponse du premier consul, et puisque nous avons du loisir, je reviens à la belle comtesse. Ceci va vous amuser, monsieur l'employé : c'est curieux comme une charade. La première fois que j'ai rencontré madame la comtesse Marcian Gregoryi, je l'ai vue telle que je vous l'ai décrite : jeune, belle, avec des cheveux d'ébène sur un front d'ivoire...

— Et la seconde, demanda M. Berthellemot, avait-elle déjà vieilli?

Jean-Pierre fixa sur lui un étrange regard.

— Il y a une légende du pays de Hongrie, répliqua-t-il, que connaît mon ami Germain Patou... comme il connaît toutes choses... cela s'appelle l'histoire de la Belle aux cheveux changeants... Il faut vous dire que Germain Patou est un orphelin, fils de noyé, que j'ai aidé un peu à devenir un homme. Il est haut comme une botte, mais il a de l'esprit plus qu'une douzaine de géants... et il cherche partout un vampire pour le disséquer ou le guérir, suivant le cas. Il compte aller à Belgrade, après sa thèse passée, pour fouiller la tombe du vampire de Szandor, qui est dans une île de la Save, et la tombe de la vampire d'Uzzel, grande comme un palais, où il y a, dit-on, plus de mille crânes de jeunes filles...

— Qu'est-ce que c'est que tout cela, mon voisin? murmura Berthellemot. Moi, je vous préviens que je perds plante. Je ne déteste pas les vampires, mais pas trop n'en faut...

— Dans la légende de Germain Patou, continua imperturbablement Jean-Pierre, la vampire ou l'oupire d'Uzzel, la Belle aux cheveux changeants est éperdument amoureuse du comte Szandor, son mari, qui lui tient rigueur et ne se laisse aimer que pour des sommes folles. Il faut des millions de florins pour acheter un baiser de cet époux cruel...

— Et avare, intercala le secrétaire général.

— Et avare, répéta sérieusement Jean-Pierre. La Belle aux cheveux changeants est ainsi nommée à cause d'une circonstance particulière et tout à fait en rapport avec les sombres imaginations de la poésie slave. Elle apparaît tantôt brune, tantôt blonde...

— Parbleu! fit Berthellemot, si elle a deux perruques...

— Elle en a mille! l'interrompit Jean-Pierre, et chacune de ces perruques vaut la vie d'une jeune et chère créature, belle, heureuse, aimée...

Ici Jean-Pierre raconta la légende que nous entendîmes déjà de la bouche de Lila, dans le boudoir du pavillon de Bretonvilliers.

Quand il eut achevé, il reprit :

— La seconde fois que j'ai vu madame la comtesse Marcian Gregoryi, elle avait des cheveux blonds comme l'ambre.

Berthellemot s'agita dans son fauteuil.

— Cela passe les bornes! grommela-t-il.

— Monsieur l'employé supérieur, dit Jean-Pierre d'un accent rêveur, j'ai presque achevé. La comtesse Marcian Gregoryi avait des cheveux blonds aussi beaux que ses bruns cheveux étaient naguère splendides. Je n'ai jamais vu en toute ma vie qu'une seule chevelure comparable à celle-là : ce sont les anneaux d'or qui jouent sur le front chéri de notre petite Angèle.

Même nuance, même richesse, même légèreté sous les baisers du vent.

Cela est si vrai, monsieur l'employé, que cette fois, à deux heures de nuit qu'il était, j'abordai la comtesse Marcian Gregoryi, croyant qu'elle était mon Angèle.

Il faut vous dire que je travaille la nuit aussi bien que le jour. Vous pensiez tout à l'heure que mon métier frappe le cerveau. Il se peut. En tout cas, il désapprend le sommeil.

Quand il y a de la fièvre dans l'air, de la fièvre ou du chagrin, quand les nerfs sont malades, agités, douloureux, quand le souffle difficile oppresse la poitrine, je me dis : Voici une de ces nuits où les malheureux sont faibles contre le désespoir; la Seine va charrier quelque triste dépouille vers le pont de Saint-Cloud.

Alors je détache ma barque, amarrée toujours sous le rempart du Châtelet, et je prends mes avirons.

Hier je fis ainsi. L'atmosphère était lourde,

Angèle manquait à la maison, et j'avais bien de l'inquiétude dans le cœur.

René aussi manquait... Sais-je pourquoi? je songeais moins à René qu'à Angèle.

René est un jeune homme ardent et hardi; depuis quelque temps une séduction l'entoure; il pouvait être aux prises avec une de ces aventures qui entraîneront éternellement la jeunesse.

Mais Angèle, notre petite sainte, l'âme la plus pure que Dieu ait faite, Angèle qui nous respecte si bien et qui nous aime tant! comment expliquer son absence?

Je laissai ma femme, assoupie à force de pleurer, et je descendis sous la tour du Châtelet. C'était une nuit de tempête. La pluie avait cessé, mais des nuages turbulents couraient au ciel, précipités vers le nord comme d'immenses troupeaux, passant avec furie sur le disque de la lune, qui semblait fuir en sens contraire.

La Seine était haute et mugissait en tourbillonnant sous le pont; mais le courant me connaît, et mes vieux bras savent encore combattre la colère du fleuve. Je cherchai un remous et je nageai vers les îles. Le quai de Béthune m'attire depuis bien des jours, et je suis sûr qu'une nuit ou l'autre, je découvrirai là quelque fatal secret.

Je passai le pont Notre-Dame sous l'arche du quai aux Fleurs, où l'eau est moins forte, à cause de la courbe que présente la cité. Comme je sortais de l'arche, la lune éclairait en plein les deux rivages. Écoutez cela, monsieur l'employé; j'avais la tête saine, les yeux clairs; je ne bois plus guère que de l'eau, et je ne suis pas encore fou, quoi que vous puissiez penser.

Je vis, aussi distinctement qu'en plein jour, un fait auquel d'abord je ne voulus point croire, car il est contre toutes les lois de la nature.

Je vis un corps, un corps mort, qui dépassait en même temps que moi l'ombre du pont, mais tout à l'autre bout, sous la dernière arche, du côté de la rue Planche-Mibraie.

Et ce corps, inerte pourtant, comme un cadavre qu'il était, au lieu d'obéir au courant, remontait, du même train que moi, qui étais obligé de mettre toute ma force pour gagner une brasse en une minute.

Dès qu'un nuage passait sur la lune, je cessais de l'apercevoir, et alors je me disais : j'ai rêvé; mais le nuage s'enfuyait, la lune versait ses rayons sur les bourbeux tumultes du fleuve, et je voyais de nouveau le cadavre, long, rigide, droit comme une statue couchée, qui suivait la même route que moi, de l'autre côté de la rivière, et qui gagnait exactement le même terrain que moi.

J'appelai, et l'idée me vint enfin que c'était une créature vivante, mais rien ne me répondit, sinon le qui-vive inquiet des factionnaires de la place de Grève.

Je pesai sur mes avirons pour tâcher de gagner d'amont, afin de traverser ensuite; mais j'eus beau faire, quoique favorisé par le remous, ma barque avait de la peine à se tenir sur la même ligne que le corps.

Quant à couper le courant en droiture, autant eût valu essayer de marcher sur l'eau comme Notre-Seigneur. Le bateau de plaisance du premier consul, que j'ai vu à Saint-Cloud, n'aurait pu soutenir la dérive avec ses seize rameurs.

Cependant l'envie que j'avais de voir de plus près devenait une passion; la fièvre me montait à la tête. Je redoublai d'efforts, et, remontant jusqu'à la pointe de l'Archevêché, je me lançai dans le courant, qui porte en cet endroit vers la rive droite.

Comme j'étais au milieu du fleuve, perdant, hélas! tout ce que j'avais gagné, il y eut un grand éblouissement de lumière. La lune traversait une flaque d'azur, et chaque tourbillon de la rivière se mit à briller, comme si on eût agité à perte de vue des millions d'étincelles.

Le corps, rapetissé par la distance, m'apparut une dernière fois, remontant toujours et se perdant sous l'ombre des grands arbres qui bordent le quai des Ormes.

Là-bas, non loin du pont Marie, le long de l'eau et justement sous le quai des Ormes, il est un lieu sacré pour nous : j'entends pour ma femme, pour Angèle, pour moi et pour René de Kervoz aussi, j'espère.

Angèle nous disait tout. Elle nous amenait là quelquefois, sur le gazon, parmi les fleurs, pour nous conter comme quoi, en ce lieu même, par un beau soir de printemps, son cœur et celui de René s'unirent en prenant Dieu à témoin.

J'y venais souvent, et depuis que le malheur était autour de nous, j'y priais parfois.

Je ne sais pourquoi, j'eus le cœur douloureusement serré en voyant le cadavre entrer sous cette ombre où nous placions de si chers souvenirs.

Tous mes efforts tendaient à aborder la rive droite; car il était désormais évident pour moi que je ne pourrais point atteindre mon but en restant dans mon bateau.

Descendre sur la berge et courir à toutes jambes vers le pont Marie, tel était le seul plan raisonnable.

Je l'exécutai, et, après avoir amarré mon bateau à la hâte, je pris ma course vers le jardin du quai des Ormes.

Dire pourquoi mes jarrets étaient lâches et comme paralysés me serait impossible. Le vent qui glaçait la sueur de mes tempes me repoussait. J'avais cette faiblesse qui prend les membres à l'approche d'une grande maladie de l'esprit, quand menace un grand malheur.

J'étais loin, bien loin encore. Comment vis-je cela de si loin et si distinctement, dans le noir qui est sous ces arbres ?

Je le vis, j'affirme que je le vis, car je poussai un cri d'angoisse en hâtant ma course.

Cela dura le temps d'un éclair.

Je vis, au bord de l'eau, là où sont les fleurs et les gazons, une jeune fille agenouillée, une désespérée, sans doute, de celles que je cherche toujours et que je trouve parfois, grâce à la bonté de Dieu.

Je les reconnais entre mille. Elles prient presque toutes ainsi avant de perdre leur pauvre âme aveuglée. Et pensez-vous que la miséricorde éternelle n'ait point pitié de cette navrante folie ?...

Ici Jean-Pierre Sévérin, dit Gâteloup, passa la main sur son front humide. La parole hésitait dans son gosier.

Tout entier à l'émotion de sa pensée, il parlait bien plus pour lui-même que pour son interlocuteur, qui, désormais, était immobile et muet.

M. Berthellemot poussa la discrétion jusqu'à ne point répondre à la dernière question qui lui était posée, question philosophique, pourtant, et qui eût pu servir de thème à quelque long bavardage.

Et si le lecteur s'étonne de cette réserve excessive chez un si déterminé interrupteur, nous lui confesserons que M. Berthellemot, comme beaucoup d'autres employés supérieurs, avait le talent utile de dormir profondément en se tenant droit sur son siége et en gardant toutes les apparences d'une vigilante attention.

Il dormait, ce juste, et rêvait peut-être de l'heure fortunée où, l'œil perçant du premier consul distinguant enfin son mérite hors ligne, *le Moniteur* insérerait cette sentence si éloquente et si courte : M. Berthellemot est nommé préfet de police.

Jean-Pierre, du reste, n'avait pas besoin qu'on lui répondît ; il continua :

— Il y a une contradiction sublime et que dix fois j'ai rencontrée sur mon chemin. Toute créature humaine décidée à se détruire elle-même peut être arrêtée au bord de l'abîme par l'espoir de sauver son semblable.

L'homme qui va commettre un suicide est toujours prêt à empêcher le suicide d'autrui.

De telle sorte que deux désespérés, penchés au bord de l'abîme, vont s'arrêter mutuellement et trouver de ces paroles qui conseillent le courage et la résignation.

La jeune fille du quai des Ormes avait fait le signe de la croix, et je me disais : Hâtons ma course impuissante, j'arriverai trop tard, lorsque j'aperçus tout à coup, devant elle, le corps qui remontait la Seine, en côtoyant la rive.

Il brillait, ce corps, d'une lueur propre, et il me semblait que le tableau s'éclairait de pâles rayons émanant de lui.

J'eus froid dans toutes mes veines. Pourquoi ? Je n'aurais point su le dire.

La jeune fille s'inclina en avant et tendit le bras. Un autre bras, celui du corps, s'allongea aussi vers la jeune fille.

Mes cheveux se dressèrent sur mon crâne et ma vue se voila.

J'entrevis, à travers un brouillard, quelque chose d'inouï et d'impossible.

Ce ne fut pas la jeune fille qui attira le corps à elle, ce fut le corps qui attira à lui la jeune fille.

Tous deux, le corps et la jeune fille, restèrent un instant hors de l'eau, car le corps s'était arrêté et dressé.

Une main morte se plongea dans l'abondante chevelure de la jeune fille, tandis que l'autre main décrivait autour de son front et de ses tempes un cercle rapide.

Puis le corps monta sur la berge, vivant, agile, jeune, tandis que la pauvre enfant prenait sa place dans l'eau tourmentée.

Mais, au lieu de remonter le courant comme le corps, la jeune fille se mit à descendre au fil de l'eau, tournoyant et plongeant...

Je me lançai, tête première, dans la Seine, et je fis de mon mieux. Après avoir nagé en vain un quart d'heure, je me retrouvai, emporté par la dérive furieuse, à la hauteur de ma propre maison, qui est sur la place du Châtelet.

La jeune fille avait disparu.

Au moment où je remontais sur le quai, vaincu, épuisé, désolé, par les degrés de la Morgue neuve, une femme passa devant moi, cette femme qui avait les cheveux d'Angèle.

Je l'arrêtai. Quand elle se retourna, je reconnus la comtesse Marcian Grégoryi, éblouissante de beauté et de jeunesse, mais coiffée de cheveux blonds.

Et, sais-je pourquoi? sa vue me fit penser à ce corps livide qui naguère remontait le fil de l'eau.

Je ne parlai point, l'étonnement me fermait la bouche.

La comtesse Marcian Gregoryi prononça un nom étranger, et que je crois être : Janusza.

Une voiture, attelée de deux chevaux noirs, sortit de l'ombre, à l'encoignure du Marché-Neuf.

La comtesse y monta, et l'équipage partit au galop dans la direction de Notre-Dame...

Un violent coup de sonnette, qui retentit tout à coup, fit tressaillir Jean-Pierre et réveilla le secrétaire général en sursaut.

— Présent ! dit M. Berthellemot, qui se frotta les yeux avec énergie.

Comme il cherchait à se rendre compte du bruit qui venait d'interrompre son sommeil paisible, la porte principale s'ouvrit brusquement, et Charlevoy, un des agents qui naguère étaient de garde, entra, disant :

— Un message pressé des Tuileries, avec la marque du premier consul.

Berthellemot se leva chancelant et tout étourdi. Il avait déjà oublié la sonnette.

— A M. Sévérin, ajouta Charlevoy.

— Ah ! ah ! fit Berthellemot, M. Sévérin... J'ai pris des notes... L'homme qui a dit : Votre Majesté, sous la Convention nationale... Donnez !

La sonnette retentit de nouveau, et Berthellemot, dégourdi cette fois, s'écria :

— C'est M. le préfet.

Il retrouvait ses jambes pour s'élancer vers la porte qui communiquait avec le cabinet de son chef, lorsque Jean-Pierre l'arrêta, lui tendant la lettre ouverte, la lettre qui venait des Tuileries.

Elle n'était pas longue et disait seulement :

« Ordre de mettre à la disposition du sieur Sévérin les agents qu'il demandera. »

Et la signature de Bonaparte, premier consul.

— Monsieur Despaux ! clama Berthellemot, tout ce que nous avons d'agents aux ordres de cet excellent homme... Pardon si je vous laisse, mon voisin... la préfecture est à vous... Petite parole ! votre histoire était bien intéressante... Vous témoignerez devant qui de droit que je n'ai pas même pris l'avis de M. Dubois pour obéir aux ordres du premier consul... Parole mignonne ! Entre le premier consul et M. Dubois, on ne peut hésiter...

Troisième coup de sonnette, qui cassa le cordon.

Berthellemot se lança, tête première, dans la porte, comme les écuyers du Cirque olympique, qui passent à travers des tambours de papier.

Quand il arriva dans le cabinet du préfet, celui-ci baisait la main d'une jeune femme radieuse de beauté et coiffée d'éblouissants cheveux blonds.

M. Dubois avait l'air fort animé et faisait la roue administrative en perfection.

— Monsieur le secrétaire général, dit-il sévèrement, j'ai appelé trois fois.

Il interrompit l'excuse balbutiante de son interlocuteur pour ajouter :

— Monsieur le secrétaire général, ayez pour entendu que la préfecture de police tout entière est à la disposition de madame la comtesse Marcian Gregoryi, que voici.

Et comme Berthellemot reculait stupéfait, M. Dubois acheva en se redressant avec majesté :

— Ordre autographe du premier consul !

XVIII

LA COMTESSE MARCIAN GREGORYI.

M. Berthellemot n'était pas un homme ordinaire ; nous avons vu qu'il possédait le regard perçant de M. de Sartines, l'ironie de M. Lenoir, et je ne sais plus quel tic appartenant à M. de La Reynie. Il jurait en outre Petite parole ! avec élégance et savait faire craquer ses doigts comme un ange. Ajoutons qu'il était bavard, content de lui-même et jaloux de ses chefs.

Les étrangers et les malveillants prétendent que l'administration française apprécia de tout temps ces aimables vertus.

Ce sont elles, ces vertus, et d'autres encore, qui lui ont acquis la réputation européenne qu'elle a d'accomplir en trois mois, avec soixante employés, tous bacheliers ès lettres, la besogne qui se fait à Londres en trois jours avec quatre garçons de bureau.

Il est juste d'ajouter que MM. les militaires anglais se vantent volontiers d'avoir sauvé à Inkermann l'armée française, qui vint les retirer, roués de coups, du fond d'un fossé, et qu'il est notoire à Turin que Sébastopol fut pris par l'infanterie piémontaise toute seule.

Gardons-nous de croire aux forfanteries des peuples rivaux, et soyons fiers de notre administration, qui suffirait à encombrer les bureaux de l'univers entier.

M. Berthellemot, malgré ses talents et son expérience, resta d'abord tout abasourdi à la vue de cette belle personne, insolemment blonde, qui le regardait d'un air un peu moqueur.

S'il n'aimait pas son préfet, il le craignait du moins de toute son âme.

Comment lui dire que cette charmante femme était une vampire, une oupire, une goule, un hideux ramassis d'ossements desséchés dont le tom-

beau, situé quelque part, sur les bords de la Seine, s'emplissait de crânes ayant appartenu à de malheureuses jeunes filles qu'elle avait scalpées à son profit, elle, la comtesse Marcian Gregoryi, la goule, l'oupire, la vampire?

Cette insinuation aurait pu paraître invraisemblable.

Je vais plus loin : par quel moyen établir que cette monstrueuse créature, dont les joues à fossettes souriaient admirablement, se nourrissait de chair humaine?

Comment l'accuser d'avoir été brune hier, elle, dont le front d'enfant rayonnait sous une profusion de boucles d'or?

Vous eussiez eu beau crier : Elle est chauve! personne ne vous aurait cru.

M. Berthellemot sentait cela.

Bien plus, il doutait lui-même, tant ces cheveux d'ambre étaient naturellement plantés.

Il n'était pas du tout éloigné de croire que « son voisin » l'avait rendu victime d'une audacieuse mystification.

— Monsieur le préfet, balbutia-t-il enfin, je vous prie de tenir pour assuré que j'ai pris des notes... et je suis bien l'humble serviteur de madame la comtesse.

— Ordre autographe, monsieur, répéta noblement M. Dubois, et libellé dans une forme qui semble présager les grands événements dont l'augure favorable... Bref, je m'entends, monsieur, et je ne suppose pas que vous ayez besoin de connaître les secrets de l'État.

Berthellemot s'inclina jusqu'à terre.

— Veuillez écouter, je vous prie, poursuivit le préfet, qui déplia un papier de petite dimension, chargé d'une écriture hardie et un peu irrégulière.

Et il lut d'une voix tout à coup saturée d'onction :

« Nous chargeons M. L. N. P. J. Dubois, notre préfet de police, d'écouter avec le plus grand soin les renseignements qui lui seront fournis par le porteur du présent.

« La comtesse Marcian Gregoryi est une noble Hongroise qui nous a rendu déjà un signalé service lors de la campagne d'Italie. Nous avons éprouvé son dévouement *personnel*.

« Ce qu'elle demandera devra être exécuté à la lettre.

« Signé : N***. »

— Oui bien! s'écria M. Dubois, qui mit le papier dans sa poche pour faire craquer ses doigts, mais non pas si adroitement que le secrétaire général : oui bien! je suis *son* préfet de police, à *lui*, jusqu'à la mort! C'est particulier, monsieur, et même confidentiel! Je connais des gens orgueilleux qui me traitent par-dessous la jambe, et que ce simple morceau de papier ferait trembler. Ma position se dessine. On ne peut pas toujours rester sous le boisseau, n'est-il pas vrai? Le mérite se fait jour... Et songez qu'un œil d'aigle est fixé sur nous.

Berthellemot ouvrit timidement la bouche, mais M. Dubois la lui ferma d'un grand geste, et dit :

— Je vous prie, monsieur, de garder le silence.

Il glissa une œillade vers la comtesse pour voir l'effet produit par cette parole ferme.

La comtesse Marcian Gregoryi s'était assise et disposait avec grâces les plis d'une robe exquise. Elle était si jeune, si belle et si jolie qu'on se demandait quel âge elle pouvait avoir en 1797, quand elle rendit ce signalé service au général Bonaparte.

M. Dubois continua :

— C'est signé d'un N seulement, d'un N majuscule. J'éprouve une joie sincère, monsieur, et je ne peux la cacher. Mes opinions sont connues, elles n'ont jamais varié. Celui qui est le destin de la France et du monde a sondé, je l'espère, le fond de mon cœur... et madame la comtesse témoignera, j'en suis sûr, devant qui de droit, de mon empressement, de mon.... En un mot, les aspirations de notre patrie sont manifestement monarchiques.

Berthellemot posa sa main droite sur sa poitrine pour pousser une acclamation prématurée, mais le préfet lui dit encore :

— Monsieur, je vous prie de garder le silence.

Madame la comtesse, ajouta-t-il avec solennité, mon secrétaire général écoute vos commandements.

Cette délicieuse blonde n'avait pas encore parlé. Sa voix sortit comme un chant.

— Le plus pressé, dit-elle, est d'arrêter ce malintentionné qui, malgré sa position très-subalterne, est le plus dangereux ennemi du premier consul : je veux parler du gardien juré du caveau des montres et confrontations au Châtelet.

— Mon voisin! murmura Berthellemot en un gémissement.

— Le nommé Jean-Pierre Sévérin, dit Gâteloup, acheva la comtesse.

— Mais... s'écria Berthellemot suffoqué, mais, madame la comtesse... mais, monsieur le préfet... ce Gâteloup est l'ami de l'empereur!

M. Dubois fut embarrassé, non point du fait en lui-même, mais du mot.

— Personne plus que moi, prononça-t-il avec émotion, ne souhaite, ne désire, n'appelle de tous ses vœux... de toutes ses aspirations... et madame la comtesse n'en doit point douter... mais enfin je dois protester, au nom même du chef de l'État...

— Le temps presse, l'interrompit froidement l'adorable blonde, dont les sourcils délicats étaient froncés. Chaque minute perdue aggrave la situation... et j'ai peur que M. le secrétaire général n'ait commis quelque bévue.

Ceci fut dit nettement et ne choqua point le préfet, qui murmura d'un ton de commisération :

— Ah ! certes, le pauvre garçon en est bien capable !... Si l'on savait en haut lieu comme nous sommes pitoyablement secondés !

Berthellemot, rouge de colère, perdit toute mesure pour la première fois de sa vie administrative.

— Parole jolie ! s'écria-t-il. A qui faut-il croire ? A vous, monsieur Dubois, ou au premier consul ? Moi aussi, j'ai reçu un ordre ! un ordre autographe...

— Un ordre autographe ! répéta le préfet. De lui à vous ?...

— A moi ! riposta Berthellemot, ferme sur ses ergots. C'est-à-dire... Enfin mon opinion personnelle a été que je ne devais pas désobéir à Napoléon Bonaparte.

— Et que disait l'ordre ? demanda la comtesse, qui avait légèrement pâli.

— L'ordre mettait la préfecture de police à la disposition de M. Jean-Pierre Sévérin, qui a été le maître d'armes du premier consul.

— L'ordre doit être faux ! s'écria la comtesse. Ce Sévérin est le plus dangereux complice de Georges Cadoudal.

Les deux fonctionnaires demeurèrent atterrés.

M. Dubois tomba plutôt qu'il ne s'assit dans son fauteuil, et Berthellemot, exécutant pour la seconde fois son travail d'écuyer du cirque Olympique, sauta tête première au travers de la porte.

Il ne fut absent que trois minutes.

Ces trois minutes, il les passa avec M. Despaux, qui lui rapporta que, sur son ordre, à lui, M. Berthellemot, on avait donné à Jean-Pierre Sévérin un officier de paix muni de son écharpe et quatre agents choisis, parmi lesquels comptaient Laurent et Charlevoy.

— Et tout ce monde-là est parti ? demanda le malheureux secrétaire général.

— Il y a beau temps ! répondit Despaux. Le Sévérin avait l'air d'avoir le diable à ses trousses.

— Où sont-ils allés ?

— On ne m'avait pas chargé de m'enquérir de cela.

— Vous avez gardé l'ordre, je suppose ?

— Quel ordre ?

— L'ordre du premier consul.

— Je ne savais même pas qu'il y eût un ordre du premier consul. Je n'ai obéi qu'à vous, mon supérieur immédiat.

Berthellemot l'enveloppa d'un regard où la détresse le disputait à la fureur.

— Petite parole ! s'écria-t-il. Vous m'êtes suspect, monsieur. Il ne tient à rien que je ne fasse un exemple ! Je vous laisse le choix entre ces deux épithètes : incapable ou criminel !

— Quand monsieur le secrétaire général voudra, répondit Despaux, chapeau bas ; je suis chasseur, et M. Fouché va faire de bien belles battues à sa terre de Pont-Carré.

— Monsieur, monsieur ! grinça Berthellemot, vous me répondez de la vie du premier consul !

Despaux salua en ricanant et sortit à reculons.

Quand M. Berthellemot rentra dans le cabinet du préfet, il avait l'air d'un chien battu.

Loin de faire craquer ses doigts, il tourna ses pouces d'un air consterné.

— Voilà tout ce que je puis faire, murmura-t-il, mettre M. Despaux en prison...

Le préfet lui coupa la parole d'un geste coupant comme un rasoir :

— Je vous prie de garder le silence, monsieur, lui dit-il. Vous m'êtes suspect !

Les jambes de Berthellemot chancelèrent sous le poids de son corps.

— Incapable ou criminel, monsieur, poursuivit Dubois. Je vous laisse le choix entre ces deux épithètes. Vous n'êtes pas digne, je suis contraint à vous le dire, d'être le lieutenant de celui qui, par son zèle et par sa clairvoyance, a su prévenir les suites désastreuses des différents complots dirigés contre une vie précieuse... de celui qui se dresse comme une infranchissable barrière... comme un bouclier de diamant, monsieur, entre le chef de l'État et les perfides menées des factions... de celui qui s'est emparé de Pichegru et de Moreau... de celui qui va s'emparer de Cadoudal aujourd'hui même !

— Ah !... fit Berthellemot dont la bouche resta béante.

Dubois croisa les mains derrière son dos. Il éblouissait son secrétaire général.

— M. Despaux, monsieur, continua-t-il, ne me paraît pas absolument impropre à remplir des fonctions qui désormais semblent être au-dessus de vos capacités. Il ne tient à rien que je ne fasse un exemple...

LA COMTESSE MARCIAN GREGORYI

— Ah! monsieur le préfet! s'écria Berthellemot, après tout le mal que je me suis donné... *Sic vos non vobis!*...

— Voudriez-vous faire croire que vous êtes pour quelque chose dans le succès constant de mes efforts? demanda superbement Dubois.

— Parole jolie! riposta bravement le secrétaire général, retrouvant un brin de courage tout au fond de sa détresse; destituez-moi seulement, et vous verrez si j'ai ma langue dans ma poche... J'ai pris des notes, Dieu merci... M. Fouché, pas plus tard qu'aujourd'hui, me faisait tâter par ce même Despaux...

Fouché était la terreur de tout ce qui tenait à la police. On savait qu'entre lui et le premier consul, c'était un peu une querelle de ménage, et que tôt ou tard la réconciliation devait venir.

M. Dubois fit quelques pas dans sa chambre.

— Retirez-vous, monsieur, dit-il d'un ton moins rogue. J'ai besoin d'être seul avec madame la comtesse, grâce à qui je vais accomplir un acte qui sera l'honneur de ma carrière publique... Nous traversons des conjonctures difficiles; vous avez fait une faute, tâchez de la réparer... Je vous charge de retrouver à tout prix ce Jean-Pierre Sévérin, qui est un effronté malfaiteur, et de vous emparer de lui mort ou vif... A ce prix, je vous laisse l'espoir de regagner ma confiance...

— Ah! monsieur le préfet!... s'écria Berthellemot les larmes aux yeux.

— Un dernier mot! l'interrompit Dubois, coupant court à cet attendrissement : je vous rends responsable de la vie du premier consul... Allez!

— Voilà comme nous les menons! dit-il en se rapprochant de la comtesse, dès que Berthellemot eut disparu derrière la porte refermée. Et il faut s'y prendre ainsi avec ces natures inférieures. Dieu seul et le chef de l'État peuvent mesurer la prodigieuse différence qui existe entre un préfet de police et un secrétaire général!

Berthellemot, cependant, partageait cet avis avec Dieu et le chef de l'État, mais il établissait la différence en sens contraire.

— Brute abjecte! pensait-il en rentrant, l'oreille basse, dans son cabinet; misérable girouette tournant à tous les vents! J'aurai ta place ou je mourrai à la peine! Tout ce qui te donne un certain lustre, c'est moi qui l'ai fait! Moi, moi seul, qui suis autant au-dessus de toi que l'oiseau libre est au-dessus des volailles de nos basses-cours... Parole jolie, tu me payeras cela! et quand je

DÉPÔT LÉGAL

L'équipage de la comtesse attendait dans la rue. (Page 204.)

serai à la tête de l'administration, l'univers entier aura de tes stupides nouvelles !

La chanson dit que les gueux sont des gens heureux et qu'ils s'aiment entre eux, mais elle n'entend point parler de ceux qui nous administrent.

Si vous voulez voir de belles et bonnes haines, bien concentrées, bien vitrioliques, bien venimeuses, allez dans les bureaux.

Tout en songeant cependant et tout en minutant les ordres qui devaient lancer une armée d'agents sur la piste de Jean-Pierre Sévérin, dit Gâteloup, M. Berthellemot caressait dans sa pensée l'image de madame la comtesse Marcian Gregoryi.

— Un joli brin ! se disait-il, petite parole ! On prétend que les vampires ont les lèvres gluantes de sang... celle-ci est une rose... Mais, après tout, il est bien sûr qu'un des deux ordres signés par le premier consul est faux... Si c'était le sien ?...

— Maintenant, s'il vous plait, madame, reprit le préfet, assis auprès de la blonde adorable, poursuivons notre travail, en commençant par Georges Cadoudal...

— Non, l'interrompit la comtesse, il me faut d'abord l'arrestation de tous les Frères de la Vertu... S'il en reste un seul libre, je ne réponds plus de rien.

Elle tira d'un portefeuille en cuir de Russie, orné de riches arabesques, une liste qui était longue et contenait, entre beaucoup d'autres, plusieurs noms connus de nous :

Andrea Ceracchi, Taïch, Caërnarvon, Osman, etc. En regard de chaque nom il y avait une adresse.

— Je viens de bien loin, dit-elle, et mon voyage n'a eu qu'un but : sauver l'homme dont la gloire éblouit déjà nos contrées à demi sauvages. La pensée de ce dévouement est née en moi au delà du Danube, dans les plaines de la Hongrie, où la ligue de la Vertu commence à recruter des poignards. Je suis entrée dans la sanglante association tout exprès pour la combattre. Je n'ignorais, en partant, aucun des périls de cette entreprise, où mes trois plus chers amis ont perdu la vie : je parle du comte Wenzel, le brave cœur ; du baron de Ramberg, le brillant, le loyal jeune homme, et enfin de Franz Koënig, dont l'avenir semblait si beau...

Dubois ouvrit vivement le tiroir de son bureau et consulta une note.

— Comte Wenzel, murmura-t-il, baron de

Ramberg... tous deux de Stuttgard... C'est la première fois que j'entends parler du troisième.

— Vous n'entendîtes parler des deux autres qu'une fois, monsieur le préfet, répliqua la comtesse avec mélancolie, et c'est moi qui fis parvenir à la préfecture la nouvelle de leur mort. Le troisième a partagé aujourd'hui même le destin de ses deux compagnons. Vous pouvez ajouter son nom à votre liste. Il était aussi de Stuttgard.

Les yeux du préfet étaient baissés, et ses sourcils se rapprochaient comme s'il eût laborieusement réfléchi.

— Sans eux, continua la comtesse, les chevaliers errants de la jeune Allemagne, j'aurais fait il y a un mois ce que je fais aujourd'hui. Je serais venue ici où l'on dénonce et j'aurais dénoncé. Mais Wenzel, Ramberg et Koënig avaient dit : Nous combattrons par nous-mêmes, et avec nos propres forces : nous écraserons la vampire...

— La vampire! répéta M. Dubois étonné.

La comtesse Marcian Gregoryi eut un sourire.

— C'est un nom qui se prononce beaucoup dans Paris, dit-elle, je le sais. M. Dubois, l'homme de la raison, de la science et des lumières, M. Dubois à qui le futur gouvernement de l'empereur promet une si haute fortune, ne croit pas, je le suppose, à ces pauvres fables de l'Europe orientale... Le préfet de police de Paris ne croit pas aux vampires...

— Non... certes, non! balbutia Dubois. Mon éducation, mes connaissances...

— La vampire dont je parle, l'interrompit la comtesse Gregoryi d'une voix nette et ferme, c'est la société secrète qui s'intitule elle-même la ligue de la Vertu, et qui n'est qu'un faisceau de scélérats, unis dans la pensée d'un crime!

— Eh bien! fit naïvement M. Dubois, je m'en doutais!

— Association de hiboux, poursuivit la belle blonde en s'animant, rassemblés dans la nuit pour arrêter le vol de l'aigle... ramassis de haines, d'envies ou de lâches ambitions... La vampire véritable, la ligue des assassins, a inventé l'autre vampire, la fausse, le monstre fantastique et impossible qui fait peur aux grands enfants de Paris. La fable était chargée de donner ainsi le change à ceux qui auraient voulu poursuivre la réalité... de même que cette comédie du quai de Béthune, la pêche miraculeuse, avait pour objet d'attirer l'attention publique loin, bien loin du charnier, hélas! trop réel, où se décomposent les restes mortels de tant de victimes déjà immolées!

Dubois avait mis son front dans sa main.

— Cela explique tout! murmura-t-il, et cela rentre dans une série d'idées que j'ai plus d'une fois soumises à l'épreuve de mon raisonnement... car rien ne m'échappe... rien, madame, et vous allez bien le voir tout à l'heure. Les personnes qui viennent ici, la bouche enfarinée, me dire : Prenez garde à vous! attention à ceci! attention à cela! sont un peu dans le rôle de la mouche du coche.

— Vous êtes le ministre de la police de l'avenir! prononça solennellement la comtesse Marcian Gregoryi.

— Seulement, reprit M. Dubois, je ne suis pas secondé. Un troupeau d'oisons, madame, voilà mon armée... sans compter que j'ai dans mes roues deux ou trois bâtons que je ne qualifierai pas et qui se nomment MM. Savary, Bourienne, Fouché et le diable... Comprenez-vous cela?... Et sans compter encore qu'au-dessus de moi, oui, madame, au-dessus, il y a un sénateur de carton, un mannequin, un dindon empaillé, M. le grand juge, s'il vous plaît, qui suffirait, lui seul, à enrayer la machine la mieux graissée... Sans eux, j'aurais déjà fourré vingt fois la vampire dans ma poche, qu'elle soit société secrète ou une goule arrachée aux gouttières de la tour Saint-Jacques la Boucherie... je vous en donne ma parole, madame.

— Je l'ai dit à l'empereur, murmura la comtesse comme si elle se fût parlé à elle-même.

— Chut! fit Dubois. N'abusons pas de cette qualification. Fouché a des mouches jusque dans mes bureaux... Je vous prie de me dire, madame, non point pour me rien apprendre, mais afin que je compare les appréciations, quel était, selon vous, le but de ces meurtres nombreux?

— Le but était triple, monsieur le préfet : troubler les populations, faire disparaître des ennemis et battre monnaie...

— Ah! ah!... ces messieurs de la Vertu sont des voleurs?

— Il faut de l'argent pour s'attaquer à un chef d'État, monsieur le préfet.

— C'est vrai, madame, et j'admire votre capacité.

Ici Dubois fixa sur elle ce regard emprunté à M. de Sartines, et que Berthellemot prenait en son absence, comme tout bon valet de chambre chausse de temps en temps les bottes vernies de son maître.

— Et permettez-moi, dit-il en changeant de ton, de vous donner la preuve que je vous ai promise tout à l'heure... la preuve de ce fait que rien ne m'échappe, si mal secondé que je sois; ma clairvoyance personnelle suffit à tout... à

peu près... Vous avez un dossier ici, madame la comtesse.

La belle blonde s'inclina.

— Vous avez dû épouser ce comte de Wenzel? reprit le préfet.

— Le bruit en a couru, monsieur.

— L'inscription en a été faite à la sacristie de Saint-Eustache.

— On ne peut rien vous cacher, en vérité!

— Vous avez dû encore épouser le baron de Ramberg?

— On l'a dit.

— J'ai l'extrait des registres de Saint-Louis-en-l'Ile.

— C'est merveilleux, monsieur le préfet!... Quelle institution que votre police!... Mais vous semblez ignorer que j'étais fiancée aussi, et de la même manière, à ce vaillant, à ce beau Franz Koënig...

M. Dubois laissa échapper un geste d'étonnement.

— Si j'osais solliciter de vous une explication? commença-t-il.

— Je comptais assurément vous l'offrir, l'interrompit la comtesse, dont les grands yeux avaient, en vérité, à cette heure, une expression de religieuse tristesse. Wenzel, Ramberg et Koënig étaient les plus chers de mes amis; c'est trop peu dire : ils étaient mes frères, et je ne cache pas que mon ardeur à continuer l'œuvre commune est doublée par l'espoir de les venger. Nous étions ligue contre ligue : la ligue du bien contre la ligue du mal. J'avais prodigué ma fortune aux préliminaires de la lutte, et au bien comme au mal, il faut le nerf de la guerre. Mes trois compagnons bien-aimés étaient riches, mais jeunes; ils avaient besoin de prétextes pour tirer de grosses traites sur leurs hommes d'affaires, restés au pays. On ne prit pas la peine de varier le prétexte, parce que chacun de nous croyait que la fin du combat était proche. Wenzel envoya à Stuttgard l'extrait des registres de Saint-Eustache, avec la signature de l'abbé Aymar, vicaire; Ramberg, une pièce pareille, signée de l'abbé Martel, vicaire de Saint-Louis-en-l'Ile; Koënig...

— Les deux premières pièces seules sont ici, dit le préfet. Eûtes-vous l'argent?

— La vampire, répliqua la comtesse, dont la voix s'assombrit, a gagné à ce jeu près d'un million de francs.

M. Dubois referma son tiroir avec bruit.

— Maintenant, monsieur, reprit la blonde charmante, dont le ton redevint bref et délibéré comme au début de l'entrevue, permettez que j'aille au-devant de la question, car la nuit s'avance et il faut que tout soit fini demain matin. J'aborde un fait que vous ignorez encore, mais qui ne peut tarder à vous être révélé et qui vous expliquera la démarche hardie tentée par ce Jean-Pierre Sévérin, à l'aide d'une fausse signature du premier consul.

— Fausse? interrogea Dubois.

— Fausse, répéta la comtesse avec assurance, car le premier consul est parti ce soir, à sept heures, pour le château de Fontainebleau.

— Sans que je sois prévenu! s'écria Dubois, qui bondit sur son siége.

— La dernière personne que le premier consul a vue à Paris, c'est moi, et j'étais chargée de vous prévenir.

Dubois sonna à tour de bras. M. Despaux entra presque aussitôt.

Il eût fallu un regard encore plus perçant que celui de M. le préfet de police pour saisir au passage le coup d'œil rapide qui fut échangé entre le nouvel arrivant et la comtesse Marcian Gregoryi.

— Aux Tuileries, sur-le-champ, un exprès! ordonna Dubois. Le premier consul serait parti ce soir pour Fontainebleau...

— On vient d'en apporter la nouvelle, dit Despaux, et j'étais en route pour l'annoncer à M. le préfet.

Despaux sortit sur un signe de son chef.

— Le fait dont je voulais vous entretenir, reprit tranquillement la délicieuse blonde, est la mise en chartre privée, par moi, d'un jeune étudiant en droit, nommé René de Kervoz, gendre futur de Jean-Pierre Sévérin...

— Que le diable emporte celui-là! s'écria le préfet du meilleur de son cœur.

— Et propre neveu, poursuivit la comtesse, du chouan Georges Cadoudal.

M. Dubois se dérida aussitôt et devint attentif.

— Un enfant, monsieur le préfet, étranger autant qu'il est possible de l'être à tous complots politiques, et que je retiens prisonnier précisément pour l'éloigner des scènes violentes qui auront lieu demain matin.

— Est-ce par lui que vous connaissez la retraite de Cadoudal? demanda Dubois.

— C'est par lui.

— Il a donc trahi?

— Il m'aime, répondit la comtesse Marcian Gregoryi en rougissant, non point de honte, mais d'orgueil.

— Maintenant que nous avons tout dit, monsieur le préfet, reprit-elle après un silence, convenons de nos faits. Je vous rappelle que je n'ai rien à solliciter de vous. C'est moi qui pose les

conditions. Je pose pour condition première qu'aujourd'hui, à minuit, une force suffisante entourera la maison située chemin de la Muette, au faubourg Saint-Antoine, et dont voici le plan exact. (Elle déposa un papier sur le bureau.) Tous les affiliés de la ligue de la Vertu seront réunis dans cette maison. Vous aurez à faire main basse sur eux, et voici comment vous serez introduit : un de vos hommes se présentera à la porte donnant sur le chemin de la Muette et frappera six coups, espacés ainsi et non autrement : trois, deux, un. On ouvrira, on lui demandera : Qui êtes-vous ? Il répondra : Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je suis un frère de la Vertu.

A la même heure, s'il se peut, ou immédiatement après, vos agents entreront dans l'hôtel qui porte le numéro 7, chaussée des Minimes, au Marais. Vous saisirez en ce lieu tous les papiers des conjurés, toutes les preuves!

Mon nom se trouvera fréquemment dans ces papiers. Vous savez désormais à quel titre. J'ai hurlé avec les loups pour avoir le droit de les suivre jusqu'au fond de leur tanière.

Dans la serre, située à gauche du salon, la troisième caisse en partant de la porte vitrée, caisse qui contient un yucca, sera dérangée et découvrira une trappe.

Sous la trappe est un sépulcre, le vrai charnier de la vampire.

Il ne sera fait aucun mal au jeune René de Kervoz quand il reparaîtra parmi les vivants.

A l'instant même vous allez me préparer mes passe-ports pour Vienne. Je voyagerai avec une femme du nom de Yanusza Paraxin, qui est ma nourrice, avec mon cocher et mon valet. Je partirai demain, aussitôt après avoir remis entre vos mains Georges Cadoudal.

Jusqu'à ce moment je reste comme otage.

— Et comment livrerez-vous Georges Cadoudal ? demanda Dubois.

— Tout est-il accepté?

— Oui, tout est accepté.

La comtesse Marcian Gregoryi se leva, et M. Dubois, qui était un connaisseur, ne put s'empêcher d'admirer les grâces exquises de sa taille.

— Voici comment je vous livrerai Georges Cadoudal, dit-elle. Avant le lever du jour, vos hommes, tous en bourgeois, seront en embuscade dans la rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, depuis la rue Saint-Jacques jusqu'à la place. Quelques-uns tourneront même l'angle de la rue Saint-Jacques, d'autres s'échelonneront le long de la rue de la Harpe, de manière à cerner vers le sud tout le pâté de maisons.

A huit heures du matin, un cabriolet de louage viendra stationner à l'une des portes de ce pâté, je ne sais encore laquelle, car Georges Cadoudal a su se ménager une retraite qui ressemble au terrier du renard ; elle a dix issues pour une.

L'arrivée du cabriolet sera le signal pour regarder aux fenêtres.

A l'une des fenêtres une femme voilée paraîtra.

Quand cette femme voilée se montrera, Georges franchira le seuil et montera en cabriolet.

Aux agents de faire le reste.

Elle salua légèrement de la tête, en grande dame qu'elle était, et gagna la porte, reconduite de loin par le préfet de police, qui se confondait en saluts.

XIX

DERNIÈRE NUIT

Resté seul, M. le préfet prit une attitude méditative pour s'avouer sincèrement à lui-même que, depuis l'invention de la police, jamais magistrat n'avait fait preuve d'une pareille perspicacité.

Grâce à son talent et d'une seule pierre, il allait frapper trois magnifiques coups : confisquer à son profit le succès de la vampire, révéler à Paris ébloui l'existence de la ligue de la Vertu, et prendre au piège ce loup de Cadoudal. Triple gloire!

Il regrettait, en se frottant les mains, qu'on ne pût faire un sous-empereur, car il se sentait digne d'un petit trône.

Cependant l'équipage de la comtesse Marcian Gregoryi attendait dans la rue Harlay-du-Palais. C'était bien la même voiture élégante, attelée de deux beaux chevaux noirs, que nous vîmes une fois stationner au seuil de l'église Saint-Louis-en-l'Ile.

— A l'hôtel ! ordonna la comtesse en franchissant le marchepied.

Comme elle refermait la portière, une ombre se détacha de l'encoignure d'une maison voisine et glissa sans bruit vers l'équipage.

L'ombre avait presque la carrure d'un homme, mais tout au plus la taille d'un enfant de douze ans.

Quand la voiture partit au galop, on aurait pu voir, en passant sous le prochain réverbère, notre ami Germain Patou cramponné au siège du laquais.

Les beaux chevaux ne s'arrêtèrent qu'à la porte cochère d'une vieille et magnifique maison située chaussée des Minimes, numéro 7.

La comtesse Marcian Gregoryi monta un esca-

lier de grand style. Dans l'antichambre du premier étage, une vieille femme de taille virile attendait, ayant auprès d'elle un énorme chien, vautré sur les dalles. A l'entrée de la comtesse, il se dressa sur ses quatre pattes et allongea le cou comme font les chiens pour hurler.

— La paix, Pluto! fit Yanusza en son latin barbare.

Pluto savait le latin, car il se rasa, puis s'allongea et rampa jusqu'à la nouvelle venue, en balayant les dalles du poil de son ventre.

— Franz Koënig est-il arrivé? demanda la comtesse.

— Il est arrivé, répondit Yanusza.

— A l'heure dite?

— Avant l'heure dite.

— Avait-il les cent cinquante mille thalers?

— Il avait les cent cinquante mille thalers et trois écrins contenant les bijoux de noce. La corbeille viendra demain matin.

La comtesse eut un morne sourire.

— Il m'attend? demanda-t-elle encore.

— Sans doute, répliqua la vieille femme.

— Avec qui?

— Avec Taïeh, le nègre, et Osmann, l'infidèle.

— Et penses-tu que l'affaire soit achevée?

Au moment où Yanusza ouvrait la bouche pour répondre, un cri déchirant, profond, lamentable, perça l'épaisse muraille de l'antichambre.

La comtesse eut un léger tressaillement, et Yanusza fit le signe de la croix.

— *Requiescat in pace!* murmura-t-elle.

Le grand chien hurla une longue plainte.

— Fais les malles, Paraxin, ordonna la comtesse, qui avait déjà recouvré son sang-froid, et ne perds pas de temps.

— Les malles sont faites, maîtresse, repartit la vieille femme. Est-il bien sûr que nous nous en allons demain?

— Aussi sûr que tu es une bonne chrétienne, Yanusza. C'est la dernière nuit. Franz Koënig a complété le million de ducats exigé par le comte Szandor. Je vais vivre et mourir, moi qui suis privée à la fois de la mort et de la vie. *In vita mors, in morte vita!* Szandor, mon époux adoré, me donnera une heure d'amour avant de me brûler le cœur!

Comme le vernis jette tout à coup d'étranges lumières sur une toile de maître, sa passion ardente transfigurait maintenant sa beauté.

Elle fit un pas vers la porte qui communiquait avec les appartements intérieurs; mais avant d'en toucher le loquet, elle s'arrêta.

— Et... murmura-t-elle avec une sorte d'hésitation, ce pauvre enfant?

— Il menace, répliqua la vieille femme, il prie, il blasphème, il pleure... Ce soir, il appelait son Angèle...

— Et ne prononçait-il pas le nom de Lila?

— Si fait... pour la maudire.

La frange de soie qui bordait les paupières de la comtesse s'abaissa.

— N'a-t-il jamais manqué de rien? interrogea-t-elle encore.

— Jamais : je lui portais son repas pendant son sommeil.

— Il dort?

— Vous le savez bien, maîtresse, puisque...

La comtesse sourit en mettant un doigt sur ses lèvres.

— Tu n'as pas oublié, avant de partir, prononça-t-elle à voix basse, de mettre à son chevet ce vin qui donne des rêves?

— Non, répliqua Yanusza, je n'ai pas oublié.

La comtesse passa la porte, tandis que la vieille femme se signait une seconde fois en marmottant une prière latine.

C'étaient de vastes pièces bâties et décorées selon le style de Henri IV, des boiseries moulées profondément, des plafonds à caissons, de hautes cheminées en bois sculpté, des tapisseries dont l'âge n'avait pas terni l'éclat.

Après avoir traversé une salle à manger dont les murailles semblaient fléchir sous le gibier peint, les fruits, les fleurs et les flacons, un salon tapissé de hautes lisses, encadrées d'argent, et un boudoir qui eût servi dignement à la belle Gabrielle, la comtesse Marcian Gregoryi poussa une dernière porte et entra dans une chambre que nous eussions aussitôt reconnue.

C'était là que René de Kervoz avait été pansé le lendemain de sa visite à la maison isolée du chemin de la Muette.

Tout y était dans le même état, sauf le lit à colonnes, qui avait ses rideaux fermés, et la lumière des lampes remplaçant le jour.

La serre, ouverte, envoyait les senteurs de la flore tropicale, mêlées à la fumée du cigarrito de Taïeh, qui était à son poste, sous le grand yucca, non point étendu pourtant en paresseux comme l'autre fois, mais occupé à nouer les quatre coins d'une toile à matelas sur un paquet de forme sinistre.

Le vent nocturne agitait au dehors les branches nues des arbres du jardin.

Dans le fauteuil même où nous le vîmes naguère, s'asseyait ce jeune homme pâle comme un mort et dont la chevelure était blanche, le docteur Andréa Ceracchi.

Depuis ce temps, il avait maigri encore et ressemblait mieux à un fantôme.

Sa tête livide s'appuyait entre ses deux mains.

Le nègre fredonnait une chanson créole en achevant sa besogne.

— Victoire! s'écria la comtesse en passant le seuil. Cadoudal est avec nous, et dans quelques heures tous nos frères seront vengés!

Taïeb tira un rideau qui masqua l'intérieur de la serre. On entendit la caisse grincer en roulant sur les planches, puis la trappe s'ouvrir.

Andréa Ceracchi avait relevé la tête. Tout ce qui lui restait de vie était dans ses yeux ardents.

La comtesse lui serra la main et reprit :

— J'ai suivi votre conseil, Andréa. En livrant Cadoudal, nous gagnions quelques jours de sécurité. Qu'importe, si nous n'avons besoin que de quelques heures? Cadoudal vaut mieux que cela. Au lieu de le vendre, nous userons de lui, et demain, César égorgé sera au rang des dieux.

— Je veux frapper! dit Ceracchi d'une voix sombre. J'ai promis à mon frère de frapper.

De l'autre côté du rideau, la trappe se referma avec un bruit sourd.

— Voilà le troisième parti avec les deux autres! s'écria le nègre.

Et il releva le rideau pour entrer, disant :

— Moi aussi, je veux frapper! J'ai promis à mon maître de frapper.

— Vous frapperez tous, ceux qui voudront frapper! s'écria la comtesse. Il y a dans cette gloire de la place pour mille poignards. Je hais l'homme bien plus que vous, puisque je l'admire et que je l'ai aimé à genoux : je le hais comme l'impie abhorre Dieu! Moi aussi, je veux frapper : je ne l'ai promis à personne, je me le suis juré à moi-même!

Le docteur et le nègre baissèrent les yeux sous le foudroyant éclat de son regard.

— Quand vous êtes là, Addhéma, murmura Ceracchi, les doutes s'évanouissent, et l'on est tenté de croire en vous. Le sang versé est comme un poids sur ma conscience; mais si mon frère est vengé, la joie guérira le remords... Que faut-il faire?

— Que faut-il faire? répéta le nègre en tendant à la comtesse un portefeuille et trois écrins.

— La dernière goutte de sang innocent a coulé, répondit-elle, et tu as gardé tes mains pures, Andréa Ceracchi. C'est le partage qui fait la complicité. Tu es resté pauvre au milieu de tes frères enrichis. Nous voici arrivés à l'heure suprême. Rends-toi une fois encore au lieu de nos réunions. Que la lampe de nos conseils s'allume encore une fois dans la maison solitaire, à qui l'histoire donnera peut-être un nom. Tous les frères de la Vertu seront présents; ils ont été convoqués aujourd'hui même. C'est toi qui présideras, car je n'arriverai qu'au moment d'agir, et avec Georges Cadoudal lui-même...

— Ferez-vous cela? s'écria Ceracchi, amènerez-vous le taureau du Morbihan?

— J'engage ma foi que je l'amènerai avant que la troisième heure après minuit soit sonnée... En attendant le signal qui vous annoncera notre venue, voici ce que vous aurez à faire. Il est bon que nos secrets de famille ne soient point confiés à ce Georges Cadoudal.

Vous aurez à dire à nos frères qu'aujourd'hui même, j'ai pris chez Jacob Schwartschild et C[ie] des traites sur Vienne pour un million de ducats. Si le démon familier qui veille au salut de ce Bonaparte le protége contre nos coups, le rendez-vous sera à Vienne; l'association n'aura perdu que son temps et son sang, elle sera riche, elle pourra recommencer. Si nous réussissons, au contraire, ceux d'entre nous qui veulent la liberté auront de quoi profiter de leur victoire pour élever à leur idole un trône si haut et si large, qu'aucun tyran ne pourra plus l'escalader jamais.

Qu'ils soient prêts; qu'ils aient confiance : le soleil de demain ne se couchera pas sans avoir vu l'événement qui changera la face du monde.

Elle tendit une main à Ceracchi et l'autre à Taïeb.

Le noir y imprima sa lèvre.

Andréa Ceracchi dit :

— Où est Lila?

— Lila, répondit la comtesse, n'a plus de parents, elle est sous ma garde; à l'heure du danger, ma première pensée a dû être de la mettre à l'abri.

A son tour, Andréa baisa sa main.

— Donc, à cette nuit! dit-il, trois heures!

Et il sortit accompagné de Taïeb, pour gagner le lieu du rendez-vous.

La charmante blonde écouta un instant le bruit de leurs pas.

— Trois heures! répéta-t-elle. Vous n'attendrez pas jusque-là!

Elle ouvrit tour à tour les écrins et le portefeuille, afin d'en vérifier le contenu.

Puis elle se dirigea vers la porte, sans avoir regardé du côté de la serre.

A peine avait-elle disparu que la fenêtre, poussée avec précaution, ouvrit ses deux châssis, et la courte personne de l'apprenti médecin Germain Patou se montra à califourchon sur l'appui.

— Métier à se faire rompre les os! grommela-t-il. Faut-il que j'aime ce papa Jean-Pierre!

Voilà donc où elle demeure, cette blonde adorable !... Mais, pour savoir cela, je n'en suis pas beaucoup plus avancé.

Il enjamba l'appui et fit quelques pas à l'intérieur.

— On fume ici ! pensa-t-il. Elle est bien logée, malepeste !... Un lit royal comme ceux du château de Meudon... Voyons un peu...

Il écarta les rideaux et recula de plusieurs pas, comme s'il eût reçu un coup en plein visage. Le lit était en désordre et les draps dégouttaient de sang.

— Merci Dieu ! pensa-t-il, ma blonde ne sait pas cela, j'en suis sûr !... Le sang est tout frais... On vient de tuer ici !

Son regard perçant, où brillait une audacieuse intelligence, fit le tour de la chambre et plongea jusqu'au fond de la serre. Un instant, on aurait pu croire qu'une sorte de divination lui révélait le terrible mystère de cette demeure.

Mais une pendule sonna dans la pièce voisine, et il bondit vers la croisée, qu'il enjamba de nouveau.

— Le patron m'attend, se dit-il. J'ai accompli la mission dont il m'avait chargé. Je sais où demeure la comtesse Marcian Gregoryi... et peut-être ai-je deviné le dénoûment de cette comédie, dont la première scène fut jouée à l'église Saint-Louis-en-l'Ile.

Il descendit comme il avait monté, à la force de ses bras courts mais robustes. Au moment où sa tête était déjà au niveau du balcon, son dernier regard rencontra, au ciel du lit, la plaque émaillée qui fixait les plis des rideaux. C'était un écusson qui semblait renvoyer en faisceau tous les rayons de la lampe.

Une devise en lettres noires gothiques courait sur le fond d'or et disait : *In vita mors, in morte vita*...

La comtesse Marcian Gregoryi était nonchalamment étendue sur les coussins de sa voiture, dont le cocher, suivant ordre reçu d'avance, arrêta ses chevaux à l'angle du pont Marie, sur le quai d'Anjou.

La comtesse descendit et dit :

— Attendez.

Elle prit sa course, en longeant le quai, vers la partie orientale de l'île.

Le mur d'enclos des jardins de Bretonvilliers formait l'extrême pointe de l'éperon. C'était une enceinte solide et bâtie comme un rempart. Non loin de l'angle de la rue Saint-Louis, qui fait face à l'hôtel Lambert, une vieille construction carrée et trapue élevait sa terrasse demi-ruinée à quelques pieds au-dessus du mur.

Il y avait là une poterne basse, qui existait encore voici quelques années, et dont l'enfoncement profond servait d'abri au petit établissement d'un rétameur forain.

La comtesse Marcian Gregoryi avait la clef de cette poterne, qu'elle ouvrit pour entrer dans un lieu humide et tout noir.

Quand elle eut fermé la porte derrière elle, l'obscurité fut complète.

Dès le temps de Cagliostro, et même plus d'un siècle avant lui, les propriétés du phosphore étaient connues des adeptes : nous n'oserions pas dire, craignant l'accusation d'anachronisme, que la comtesse Marcian Gregoryi eût dans sa poche une boîte d'allumettes chimiques, et cependant un léger frottement qui bruit dans l'obscurité produisit une lueur vive et instantanée.

La bougie d'une lanterne sourde s'alluma, éclairant les parois salpêtrées d'un long couloir.

La comtesse se mit à marcher aussitôt, en femme qui connaît la route.

Au bout d'une cinquantaine de pas, un vent frais la frappa au visage. Il y avait à la paroi de gauche une crevasse assez large par où l'air extérieur et un rayon de lune passaient.

La comtesse s'arrêta, prêtant attentivement l'oreille. Elle appuya l'âme de la lanterne contre sa poitrine et jeta un regard au dehors.

Le dehors était un jardin sombre, touffu, mal entretenu.

— On dirait des pas, murmura-t-elle, et des voix...

Elle regretta Pluto, le chien géant qui, d'ordinaire, vaguait en liberté sous ces noirs ombrages.

Mais, quoiqu'elle regardât de tous ses yeux, elle ne vit rien que les branches emmêlées qui s'entrechoquaient au vent.

Elle continua sa route.

— Quand même Ézéchiel m'aurait trahie, pensa-t-elle encore, qu'importe ? ils n'auront pas le temps !...

Le couloir se terminait par un escalier de cave que la comtesse gravit ; au haut de l'escalier se trouvait un étroit palier où s'ouvrait une porte habilement masquée. La comtesse l'ouvrit, tenant toujours l'âme de sa lanterne cachée sous ses vêtements, puis la referma et se prit à écouter.

Le bruit d'une respiration faible et régulière vint jusqu'à son oreille.

— Il dort ! fit-elle.

Alors elle découvrit sa lanterne sourde, aux rayons de laquelle nous eussions reconnu cette chambre où René de Kervoz et Lila soupèrent le soir du jour qui vint commencer notre histoire.

La chambre sans fenêtres.

CHARLEVOY.

Dans le quartier, il est bon de le dire, on racontait beaucoup de choses touchant ce vieil hôtel d'Aubremesnil et ses dépendances plus vieilles encore : le pavillon de Bretonvilliers et la maison du bord de l'eau.

Paris avait alors quantité de ces coins légendaires.

On parlait d'une merveilleuse cachette que le président d'Aubremesnil, ami de l'abbé de Gondy et compère de M. de Beaufort, le roi des Halles, avait fait construire en son logis, quand le cardinal de Mazarin rentra vainqueur dans sa bonne ville.

On ajoutait que ce même président d'Aubremesnil, ver-galant, quoique ce fût une tête carrée, ne se servit jamais de sa cachette contre la reine mère ou son ministre favori, mais qu'il l'employa à de plus riants usages, — faisant venir de nuit par cet étroit couloir, qui conduisait à la Seine, de jolies bourgeoises et de fringantes grisettes, en fraude des droits légitimes de madame la présidente...

La comtesse Marcian Gregoryi visita d'abord la table, où quelques mets étaient posés. On y avait à peine touché.

Il y avait auprès des mets un flacon de vin et une carafe. La carafe seule était entamée. La comtesse la déboucha, en flaira le contenu et sourit.

Elle vint au lit alors et tourna l'âme de sa lanterne vers la pâle et belle tête de jeune homme qui était sur l'oreiller.

Nous ne savons ce que cette sorcière de Yanuska entendait par ces mots : le vin qui donne des rêves, mais il est certain que René de Kervoz rêvait, car il souriait.

Les grands yeux de la comtesse Marcian Gregoryi exprimèrent de la compassion et de la tendresse.

— Tu seras libre demain, murmura-t-elle.

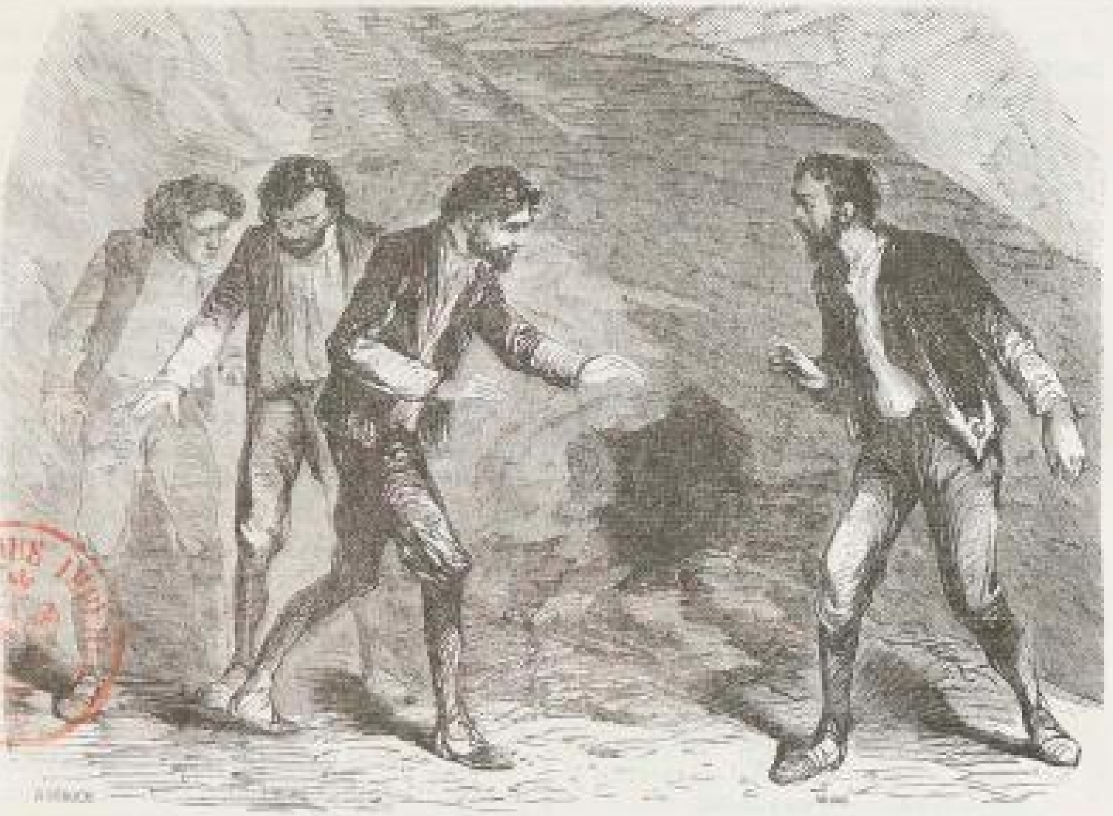
Elle effleura son front d'un baiser.

René de Kervoz s'agita dans son sommeil et prononça le nom d'Angèle.

Les sourcils de la charmante blonde se froncèrent, mais ce fut l'affaire d'un instant.

— Je n'aime que le grand comte Szandor, pensa-t-elle en redressant sa tête orgueilleuse, qu'importe un caprice de quelques heures? Ici n'est pas mon destin.

Elle éteignit sa lanterne, et la chambre fut plongée de nouveau dans la plus complète obscurité.



A l'extrémité du cellier, il y avait une ouverture récemment pratiquée. (Page 212.)

Une voix s'éleva dans cette nuit, disant :

— René, je suis Lila...

René ne s'éveilla point.

Et la voix se ravisa, disant cette fois avec des intonations plus douces qu'un chant :

— René, mon René, je suis Angèle... Passe ta main dans mes cheveux et tu me reconnaîtras.

Les lèvres de René rendirent un murmure qui fut coupé par un baiser.

Au dehors, la ville était muette.

Au dedans, chose étrange, il y avait comme un écho confus de pas et de paroles chuchotées.

Au bout d'une heure, la comtesse Marcian Gregoryi se leva en sursaut. Les pas avaient sonné dans la chambre voisine.

Elle prêta l'oreille avidement, on n'entendait plus rien.

Était-ce une illusion ?

La belle blonde regagna sans bruit la porte dérobée et sortit comme elle était entrée. Ce fut seulement dans le corridor qu'elle ralluma sa lanterne sourde. La lueur de la bougie éclaira un objet qu'elle tenait à la main : un ruban noir, supportant une médaille d'argent de Sainte-Anne d'Auray.

La comtesse Marcian Gregoryi regagna à pied sa voiture, qui l'attendait toujours à l'autre bout du quai d'Anjou, près du pont Marie.

Il pouvait être alors deux heures après minuit. Elle se dit :

— Les Frères de la Vertu sont jugés !

— Rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel ! ajouta-t-elle en s'adressant à son cocher. Au galop !

Sa dernière pensée fut, en s'étendant sur les soyeux coussins : Ce loup de Bretagne ne m'a rien fait ; mais il me fallait mes passe-ports... Demain, je dormirai dans mon lit.

Rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, la voiture s'arrêta devant une petite allée borgne. La comtesse frappa à la porte. On ne répondit pas. Elle fit descendre le cocher et lui ordonna de cogner avec le manche de son fouet, ce qu'il fit.

Après dix minutes d'attente, une fenêtre s'ouvrit à l'entre-sol, immédiatement au-dessus de la porte de l'allée.

— A qui en avez-vous, bonnes gens ? demanda la voix flûtée d'une grosse femme qui parut en déshabillé de nuit.

— Je veux voir le citoyen Morinière, marchand de chevaux, répondit la comtesse.

— Ah ! fit la voix flûtée, c'est une dame... Ma-

dame, à ces heures-ci, on n'achète pas de chevaux.

— Alors, le citoyen Morinière est ici ?

— Entendons-nous... il y demeure quand il vient à Paris, le cher homme, mais présentement, il traite une affaire de percherons dans le pays de la Loupe, au delà de Chartres... revenez dans huit jours et à belle heure.

La fenêtre de l'entre-sol se referma.

— Cognez ! ordonna la comtesse à son cocher.

Le cocher cogna si fort et si dru, qu'au bout de trois minutes la croisée de l'entre-sol s'ouvrit de nouveau.

— De par tous les diables ! dit la voix de la grosse femme, qui déjà n'était plus si flûtée, voulez-vous nous laisser dormir, oui ou non, mes bonnes gens ?

— Je veux voir le citoyen Morinière, répondit la comtesse.

— Puisqu'il n'est pas ici...

— Je crois qu'il est ici.

— Alors, je mens, foi de Dieu !...

— Oui, vous mentez, monsieur Morinière...

La grosse femme recula et l'on entendit le bruit sec de la batterie d'un pistolet.

— Femme, gronda une voix qui n'était plus flûtée du tout, dis ton nom et ce que tu veux...

— Je veux vous parler d'une affaire de vie et de mort, répondit la comtesse. Je suis Angèle Lenoir, fille de madame Sévérin du Châtelet et fiancée de votre neveu René de Kervoz...

Une sourde exclamation l'interrompit ; elle acheva :

— Je viens de la part de votre neveu, qui est en prison à cause de vous, et j'apporte pour gage la médaille de Sainte-Anne d'Auray, que sa mère, votre sœur, lui passa au cou le jour où il quitta le pays de Bretagne.

Pour la seconde fois, la fenêtre de l'entre-sol se ferma, mais presque aussitôt après, la porte même de l'allée borgne s'ouvrit.

— Entrez ! fut-il dit.

La comtesse obéit sans hésiter.

Dans l'obscurité soudaine qui se fit après la clôture de la porte, la voix reprit avec un tremblement de colère :

— Vous jouez gros jeu, belle dame. Je connais la fiancée de mon neveu. Vous n'êtes pas Angèle Sévérin.

— Je suis, répliqua bravement la comtesse, Costanza Ceracchi, la belle-sœur du statuaire Giuseppe, mort sur l'échafaud.

— Ah ! ah ! fit la voix ; un hardi coquin ! quoique le poignard soit l'arme des lâches... Foi de Dieu ! moi, je n'ai que mon épée... Mais comment connaissez-vous mon neveu ?

— Montons, dit la comtesse.

On lui prit la main et on lui fit gravir un escalier roide comme une échelle, au haut duquel était une chambre éclairée par une veilleuse de nuit.

Elle entra dans cette chambre.

Son compagnon, qui était la grosse femme de la fenêtre, et qui, vu de près, avait la joue toute bleue de barbe, répéta :

— D'où connaissez-vous mon neveu ?

La comtesse tira de son sein la médaille de Sainte-Anne d'Auray, qu'elle tendit à la grosse femme barbue, en disant :

— Monsieur de Cadoudal, votre neveu m'aime.

— Foi de Dieu ! s'écria Georges, car c'était lui en personne, est-ce que je ne suis pas mieux déguisé que cela ?... L'enfant a raison, car vous êtes jolie comme un cœur, ma commère... et j'avais bien entendu dire déjà qu'il faisait ses fredaines... Mais que parliez-vous de prison ?

— Monsieur de Cadoudal, reprit la fausse belle-sœur de Giuseppe Ceracchi, j'aime votre neveu.

— Il en vaut bien la peine, foi de Dieu !

— Je suis venue, parce que René de Kervoz est en danger de mort... Celle qu'il a trahie s'est vengée de lui...

— Angèle ! murmura Georges, qui pâlit. Mais alors moi-même... car Angèle savait ce qu'ignoraient son père et sa mère.

— Asseyons-nous et causons, monsieur de Cadoudal, l'interrompit gravement la comtesse Marcian Gregoryi. Je n'ai pas trop de toute une nuit pour vous dire ce que vous pouvez espérer désormais et ce que vous devez craindre... Il y a un lien entre vous et la sœur de Ceracchi : c'est la haine... Quand le jour va paraître, vous saurez si vous devez frapper ou fuir...

— Fuir ! s'écria Cadoudal. Jamais !

— Alors, vous frapperez !

— Foi de Dieu, belle dame, répondit Cadoudal en riant et en s'asseyant près d'elle, à la bonne heure ! vous parlez d'or !... Donnez-moi seulement le moyen d'aller chercher le Corse au milieu de sa garde consulaire, et, par sainte Anne d'Auray, je vous jure qu'il ne sera jamais empereur !

XX

MAISON VIDE

C'était une nuit claire et froide. Les réverbères de l'île Saint-Louis chômaient, laissant faire la lune. Les chimères se fanent vite à Paris, même les plus absurdes. A l'endroit où nous vîmes naguère tant de pêcheurs de diamants sonder le courant blanchâtre de la Seine, il n'y avait personne. Décidément, la renommée du quai de Béthune avait vécu; on n'avait pas pêché sous l'égout de Bretonvilliers assez de bagues chevalières; le prestige était défunt, les gens de l'hameçon et de la gaule en étaient venus à se moquer du miracle!

Et, dès onze heures du soir, le cabaret du pauvre Ézéchiel, éteint, fermé, muet, témoignait assez du mépris où tombait l'Eldorado abandonné.

La rivière coulait, turbulente, au plein de ses rives.

Quelques minutes avant onze heures, des pas précipités sonnèrent dans la rue de Bretonvilliers, sans éveiller les demeures voisines, depuis longtemps endormies. C'était Jean-Pierre Sévérin, dit Gâteloup, qui s'en allait en guerre à la tête de son escouade de gens de police.

Nous savons que le gardien de la Morgue du Châtelet avait dans tout ce quartier du vieux Paris, où la chicane et la police agglomèrent leurs suppôts, une réputation bien établie. C'était un crâne homme, pour employer l'expression des citoyennes du Marché-Neuf. Il y a toujours dans l'agent de police, quoi qu'on veuille dire et croire, un brin de vocation aventureuse, et, pour ma part, je suis resté souvent confondu en lisant la prodigieuse série des actes de courage froid, solide, implacable, accomplis au jour le jour par ces hommes qui n'ont pas à leur service le stimulant de la gloire.

Sur un champ de bataille, il y a l'ivresse du point d'honneur, l'appel du tambour, l'étourdissement du canon, la fièvre de la poudre!...

Mais dans le ruisseau, la nuit, ces luttes terribles que nul bulletin emphatique ne chantera...

Ces luttes où, la plupart du temps, le bandit armé cherche à tuer, et où l'homme de la loi a défense de frapper...

Qu'ont-ils donc fait, ces héros boueux, robustes comme les guerriers d'Homère, pour que leurs prouesses accumulées ne puissent jamais rédimer l'opprobre de leur gagne-pain!

Ils étaient quatre, accompagnés par un officier de paix, jeune homme assez bien couvert, qui allait le cigare à la bouche et les mains dans ses poches.

Ils suivaient tous Gâteloup avec plaisir et flairaient quelque curieuse bagarre.

L'officier de paix écoutait, en gardant le sérieux de son grade, certaines anecdotes racontées à voix basse par Laurent et Charlevoy, toutes à la louange du vigoureux poignet de M. Sévérin; le troisième agent applaudissait franchement; le quatrième, laid coquin, à la figure toute velue de barbe noire, marchait un peu en arrière et grommelait :

— J'ai vu mieux que ça! C'est vrai qu'il tape dur!

Quand Jean-Pierre s'arrêta au coin de la rue de Bretonvilliers et du quai, ce quatrième agent se mit à rire dans sa barbe et murmura :

— Tiens! c'te farce! c'est à l'établissement qu'il en veut. Pourtant il avait trouvé le vin mauvais.

Jean-Pierre frappa bruyamment à la porte du cabaret de la *Pêche miraculeuse*. Personne ne fit réponse à l'intérieur.

— Mes enfants, dit Jean-Pierre, il faut me jeter bas ces planches-là.

— Auparavant, fit observer l'officier de paix, je dois accomplir les formalités d'usage.

— Pas besoin, monsieur Barbaroux, dit par derrière une voix qui dressa l'oreille de Jean-Pierre, la farce est jouée là-dedans. Le propriétaire a déménagé.

— Est-ce toi, Ézéchiel? s'écria Jean-Pierre.

— Pour vous servir, monsieur Gâteloup, si toutefois j'en suis capable, répondit le quatrième agent, qui avança chapeau bas. J'ai mis comme ça un peu de barbe à mon menton pour la gloriole de ne pas passer pour un être quand je reviens pêcher dans le quartier. J'ai ma figure de tous les jours, en bourgeois, et ma physionomie du métier : ça fait-il du mal à quelqu'un?

Tout en parlant, il introduisit une clef dans la serrure de la porte, qui s'ouvrit aussitôt.

— Au nom de la loi, ajouta Ézéchiel, qui était en belle humeur, donnez-vous la peine d'entrer.

Dans cette espèce de cave, qui servait naguère de cabaret, il n'y avait plus que les quatre murs.

— Oh! fit Ézéchiel, répondant au regard étonné de Jean-Pierre et tenant à la main une chandelle de suif qu'il venait d'allumer, je suis en règle, monsieur Gâteloup. J'ai fait mon rapport, et la *Pêche miraculeuse* a d'ailleurs servi de

souricière. Les temps sont durs, on vit comme on peut.

— Ce n'était pas la préfecture qui te donnait à vivre, dit Jean-Pierre qui fronça ses gros sourcils; ce n'était pas non plus ton métier de cabaretier. Ne joue pas au fin avec moi, l'homme, ou gare à tes côtes! Tu étais payé par la comtesse Marcian Gregoryi.

— Tiens! tiens! grommela Ézéchiel, vous saviez donc cela, monsieur Gâteloup?... Eh bien, c'est vrai, quoi! j'ai mis quelque petit argent de côté pour mes vieux jours... On ne voit pas clair dans ces histoires-là, du premier coup, vous sentez bien... et j'ai été longtemps à deviner pourquoi la comtesse avait monté la mécanique du quai de Béthune.

— Et ce pourquoi est-il dans ton rapport?

— Oui bien, mais M. l'inspecteur n'a pas voulu me croire... Je suis fâché de n'avoir plus un verre de vin à vous offrir, messieurs, quoiqu'il n'était pas fameux, hein, monsieur Gâteloup?... En fin pour tous les goûts... Quand j'ai donc dit, là-bas, à la préfecture, qu'on emportait des corps du pavillon de Bretonvilliers, ici près, à un caveau qui se trouve quelque part au Marais, vers la chaussée des Minimes, on m'a ri au nez... par quoi je me trouve à couvert.

L'officier de paix jeta son cigare. Ézéchiel continua :

— Et comme on en parlait, du caveau, et de la vampire aussi, car tout se sait à Paris, seulement tout se sait mal, madame la comtesse dit : Il faut dérouter les chiens.

— Le nom de l'inspecteur? demanda impétueusement l'officier de paix, qui se vit du coup commissaire de police.

— M. Despaux, pardieu! répliqua Ézéchiel, et qui sera secrétaire général quand M. Fouché aura mis M. Dubois à la retraite.

— Le numéro de la maison suspecte? interrogea encore l'officier de paix.

— Quant à ça, monsieur Barbaroux, la plus belle fille du monde ne peut dire que ce qu'on lui a appris...

— Nous le saurons tout à l'heure, l'interrompit Jean-Pierre, qui écoutait ce colloque avec impatience. Nous sommes ici pour autre chose... Peux-tu nous introduire au pavillon de Bretonvilliers?

— Jusqu'à la porte, oui, répondit Ézéchiel, et ces messieurs doivent avoir de quoi parler aux serrures.

L'agent Charlevoy frappa sur sa poche, qui rendit un son de ferraille, et repartit :

— J'ai ma trousse.

— Mais quant à trouver la pie au nid, continua Ézéchiel, c'est autre chose. La comtesse n'est pas revenue depuis le soir où les camarades apportèrent ici cette belle petite blonde... Vous savez, monsieur le gardien... on a dit qu'un jeune homme était entré ce soir-là au pavillon?

— Qui l'a dit?

— Madame Paraxin, la femelle de Satan.

— Et l'a-t-on emporté comme les autres?

— Je n'ai point ouï parler de cela.

La figure de Jean-Pierre s'éclaira.

— Il reste une lueur d'espoir, murmura-t-il. Marchons!

Et il se dirigea de lui-même vers la porte basse qui était au fond du cabaret. Ézéchiel le laissa faire.

Aussitôt que la porte fut ouverte, Jean-Pierre Séverin se trouva en face d'un tas de terre et de débris qui bouchaient hermétiquement le passage.

— C'est vous qui êtes la cause de cela, patron, dit Ézéchiel. Le jour où vous avez dérangé les marchandises qui étaient devant la porte, il y avait ici des gens de la comtesse. Le lendemain, le passage était bouché... Mais ils ont compté sans le vieil Ézéchiel, qui les sait toutes, depuis le temps qu'il va à l'école... Rangez-vous, s'il vous plaît, et laissez-moi passer.

L'ancien cabaretier se glissa, tenant toujours sa chandelle allumée, dans un trou étroit qui restait à gauche et conduisait à l'escalier de sa cave. Jean-Pierre et les agents le suivirent. La cave était vide comme le bouge supérieur, mais à l'extrémité orientale du cellier, il y avait un amas de plâtras, entourant une ouverture récemment pratiquée.

Ézéchiel l'éclaira; elle pouvait donner passage à un homme de médiocre corpulence.

— Le soir où j'ai percé ce trou, dit-il en rougissant de colère, la maudite m'a fait mordre par son chien. S'il avait pu se couler là-dedans, le diable à quatre pattes, j'étais un homme mort. Je lui garde une dent : non pas au chien, mais à la dame... Et vous qui êtes un savant, monsieur Gâteloup, savez-vous si c'est vrai qu'on ne peut faire la fin de ces gens-là qu'avec un morceau de fer qu'on leur met dans le cœur?...

Charlevoy et Laurent étaient tout pâles.

— Mais c'est donc bien vraiment une vampire? murmurèrent-ils ensemble.

— En avant! ordonna Jean-Pierre.

Il se glissa le premier dans l'ouverture. Ézéchiel l'arrêta de force.

— Monsieur Gâteloup, dit-il, vous êtes un brave homme, et je vous ai vu tenir un contre dix avec

un brin de bois. Vous m'allez, et je ne voudrais pas qu'il vous arrivât du gros mal... Passez le premier, c'est la justice, car vous semblez le plus intéressé à passer. Mais avant de mettre la tête hors du trou, veillez, guettez, écoutez. Si le chien est là, il grondera. S'il gronde, gardez-vous d'avancer : c'est une bête qui croque un homme comme un poulet.

Séverin se dégagea, dit merci et franchit le trou en deux ou trois vigoureux efforts.

Il y eut un moment d'attente terrible. Ézéchiel avait de la sueur au front.

— Eh bien! fit Gâteloup du dehors, venez-vous?

— Paraît que le chien est délogé pour tout de bon! dit Ézéchiel. Il aurait déjà fait son tapage s'il était là. Marchons!

Il passa le premier, non sans garder une certaine inquiétude. Les trois autres agents et l'officier de paix suivirent. Au delà du trou, c'était une sorte de fosse, en contre-bas de celle qu'on appelait le *vide-bouteilles*. Elle communiquait avec les jardins par un escalier de terre et de bois.

Les jardins étaient complétement déserts.

La petite troupe les parcourut d'abord et les fouilla dans tous les sens. Charlevoy et Laurent étaient deux fins limiers, et l'industrieux Ézéchiel connaissait les êtres. Ils arrivèrent jusqu'au grand mur qui bordait les deux quais, fermant l'éperon de l'île Saint-Louis comme un rempart. La nuit était claire. Quoique cette partie du jardin ressemblât à une forêt vierge, Laurent et Charlevoy, après visite faite, affirmèrent que nulle créature humaine n'y pouvait rester cachée.

La porte du bord de l'eau, par où la comtesse Marcian Gregoryi devait s'introduire une heure plus tard, ne leur échappa point, mais à voir l'état de sa serrure, ils la crurent condamnée.

Jean-Pierre lui-même, pénétrant par une brèche dans le couloir qui communiquait de la porte du bord de l'eau à la chambre sans fenêtres, le visita dans toute sa longueur et le prit pour un de ces passages, construits à des époques troublées, qui étonnent les curieux et restent comme des énigmes proposées à la perspicacité des chercheurs.

Ce couloir avait une bifurcation : le boyau qui menait à l'ancienne cachette du président d'Aubremesnil, et une voie plus large, descendant tout droit aux cuisines du pavillon de Bretonvilliers. Jean-Pierre ne reconnut que ce dernier passage.

Il appela Charlevoy et se fit ouvrir une porte, solidement armée de fer, qui eût enchanté un antiquaire. Les cuisines étaient vides comme les jardins; on y pouvait néanmoins deviner la récente présence d'un ou de plusieurs habitants, car le sol était jonché d'épluchures de légumes, et des os de bœuf cru, à moitié rongés, s'éparpillaient çà et là.

Sur la table, il y avait une toque de femme en étoffe grossière et ornée d'oripeaux dédorés. La forme de cette toque indiquait à première vue son origine hongroise.

— C'était ici l'antre de maman Paraxin, dit Ézéchiel, et voici les restes du dernier souper de Pluto. J'ai idée que l'horrible bête mangeait plus souvent des os de chrétien que des os de bœuf.

— Les gens qu'on emportait d'ici, demanda Gâteloup, passaient-ils par le couloir que nous venons de suivre?

— Jamais, répondit Ézéchiel.

— Alors, s'écria Charlevoy, ils devaient passer par ta boutique, capitaine.

Ézéchiel rougit jusqu'aux oreilles et le regarda de travers.

Des cuisines au rez-de-chaussée c'était un large escalier de pierre de taille, mal tenu et dans un état de complète dégradation. Les portes du rez-de-chaussée ayant été ouvertes à l'aide de la *trousse* de Charlevoy, on entra dans une enfilade de chambres nues, suant l'humidité et la vétusté et qui, évidemment, n'avaient point été habitées depuis de longues années.

Aux murailles restaient quelques portraits déteints et quelques haillons de tapisserie.

L'officier de paix, M. Barbaroux, était un utilitaire. Il fit remarquer avec raison qu'il y avait là beaucoup de terrain perdu et qu'on eût pu loger dans ces salles inoccupées une grande quantité de gens qui couchaient dans la rue.

— Montons plus haut, dit Jean-Pierre, il n'y a rien ici pour nous.

Le premier étage, beaucoup mieux conservé, présentait, au contraire, des traces d'occupation récente. C'était là que René de Kervoz avait été introduit le soir même où commence notre récit.

La trousse de Charlevoy ayant fait encore son office, Jean-Pierre entra dans ce salon où René avait attendu, rêvant et rafraîchissant son front brûlant au froid des carreaux, la venue de sa mystérieuse maîtresse.

En face de la fenêtre, de l'autre côté de la rue Saint-Louis-en-l'Île, était la borne où Angèle s'était assise pour endurer le cruel supplice dont elle devait mourir.

C'était de là qu'elle avait reconnu ou deviné la

silhouette de son fiancé aux derniers rayons de la lune.

C'était de là qu'elle avait vu, quand la lampe allumée à l'intérieur porta deux ombres sur le rideau, ces deux têtes rapprochées en un baiser qui lui poignarda le cœur.

C'était là qu'elle avait désespéré de la bonté de Dieu.

Il n'y avait plus de rideaux à la croisée, plus de tentures aux portes, plus de tapis, plus de meubles, plus rien.

Le déménagement était fait.

La décrépitude de la vieille maison se montrait partout.

Seulement, çà et là, un bouquet fané, un chiffon de femme, un livre restaient comme des témoins de la vie passagère qui avait animé cette solitude.

Dans la seconde chambre, celle que nous vîmes ornée selon la mode orientale, et que Lila choisit pour raconter au jeune Breton son histoire fabuleuse ou véridique, les hautes piles de coussins et les lampes de Bohême avaient disparu comme tout le reste.

Cette deuxième pièce était, en apparence, la fin de la maison. La muraille opposée à la porte ne présentait aucune solution de continuité.

C'était pourtant bien cette muraille qui s'était ouverte quarante-huit heures auparavant pour montrer à René ébloui le réduit charmant, au fond duquel l'alcôve drapait ses rideaux de soie;

Le boudoir où la collation était servie;

La chambre sans fenêtres, en un mot, le lit d'amour qui devait se changer en prison.

Ce serait insulter à l'intelligence du lecteur que de lui expliquer pourquoi une pièce construite et installée précisément pour servir de cachette, au temps où l'art de ménager des cachettes était à son apogée, ne montrait à l'extérieur aucune trace de son existence.

Jean-Pierre Sévérin et son escouade restèrent près d'une heure au premier étage, furetant et fouillant. Toutes leurs recherches furent inutiles.

Il n'y avait plus à visiter que le deuxième étage, qui fut trouvé dans un état de désolation plus grande encore que le rez-de-chaussée. Les plafonds étaient défoncés et les cloisons tombaient en ruine.

Jean-Pierre dit :

— Descendons aux caves. Je démolirai la maison s'il le faut, mais je trouverai le fiancé de ma fille mort ou vif.

Les gens de police étaient là pour lui obéir. Barbaroux, l'officier de paix, se borna à murmurer :

— Madame Barbaroux m'attend, toute seule.

Laurent et Charlevoy échangèrent, à ce mot, un sourire incrédule.

— Attend-elle? demanda Charlevoy.

Laurent ajouta :

— Toute seule?

Hélas! on dit qu'Argus, fils d'Arestor, patron de la police, avait cinquante paires d'yeux, dont aucune ne s'ouvrait sur les mignons mystères de son propre ménage!

Au moment où Jean-Pierre et son escouade, descendant l'escalier, repassaient devant la porte ouverte du premier étage, un bruit qui venait de l'intérieur des appartements les arrêta tout à coup.

Jean-Pierre s'élança aussitôt en avant, suivi de ses agents, et arriva dans le salon à deux fenêtres juste à temps pour voir une main passer à travers un carreau cassé d'avance, et tourner lestement l'espagnolette.

Germain Patou sauta dans la chambre en secouant ses cheveux baignés de sueur.

Tout en le blâmant de ce travers qu'il avait de grimper ainsi aux balcons, nous plaiderons en sa faveur plusieurs circonstances atténuantes. D'abord, les murailles du pavillon de Bretonvilliers étaient construites selon ce style monumental qui, laissant entre chaque pierre un intervalle profond, rend superflu l'usage des échelles; en second lieu, il était mû par une bonne intention; en troisième lieu, c'était avant d'être reçu docteur.

S'il eût eu passé sa thèse en ce temps-là, croyez que nous le regarderions comme inexcusable.

— Bonsoir, patron, dit-il; je suis venu en quatre minutes trente secondes, montre à la main, de la chaussée des Minimes jusqu'ici; mais j'ai perdu plus d'un quart d'heure à rôder autour de la maison. Alors, comme la porte était close, j'ai passé par la fenêtre. Le carreau était cassé, et je voudrais savoir ce que veulent dire tous ces petits papiers qui sont là sur l'appui, et dans chacun desquels il y a un caillou... Apportez la lumière.

— As-tu trouvé? demanda Jean-Pierre Sévérin.

— J'ai trouvé la tanière, répondit Patou qui dépliait un des papiers dont il venait de parler; mais la louve s'est enfuie.

— La louve? répéta Jean-Pierre.

Patou lui serra fortement la main.

— Patron, murmura l'apprenti médecin à son oreille, il y a du sang là-dedans. C'est demain qu'on étrenne la Morgue du Marché-Neuf; j'ai

idée que votre nouvelle salle sera trop petite : Franz Kœnig a été assassiné ce soir.

Les doigts de Jean-Pierre se crispèrent sur son front pâle.

— Et ma fille? dit-il en un gémissement. Et mon pauvre René?

Charlevoy approchait avec la lumière. Le regard de Gâteloup tomba sur le papier que Paton tenait à la main.

— L'écriture d'Angèle! s'écria-t-il en lui arrachant la lettre.

— Il n'en manque pas, répliqua l'étudiant en médecine, j'en ai trouvé au moins une demi-douzaine sur le rebord de la croisée... Et tenez! en voici un jusque dans la chambre! C'est celui qui a dû casser le carreau.

Il ramassa un papier contenant un caillou comme les autres et qui était sur le plancher.

— Oh! oh! fit-il en baissant la voix malgré lui, celui-là est tracé avec du sang!

Jean-Pierre prit le flambeau des mains d'Ézéchiel.

— Sortez tous! prononça-t-il à voix basse, mais ne vous éloignez pas. Tout à l'heure j'aurai besoin de vous.

XXI

PAUVRE ANGÈLE!

Jean-Pierre Sévérin, dit Gâteloup, et Germain Paton étaient seuls tous deux, non plus dans le salon, mais dans la chambre qui confinait à la cachette. Jean-Pierre avait voulu mettre une porte de plus entre lui et la curiosité des agents.

Ils étaient assis l'un auprès de l'autre, sur la marche ou caisson que la coutume plaçait, dans toutes les vieilles maisons, au-devant des croisées.

C'était l'unique siége que présentât désormais l'appartement.

Chacun d'eux avait à la main un de ces papiers qui contenaient des cailloux. La chandelle était par terre. Ils se penchaient pour lire, et les cheveux blancs du gardien, tombant en avant, inondaient son visage.

On entendait sa respiration siffler dans sa gorge.

Sur le papier tremblant que tenait sa main, des larmes coulaient.

— Pauvre Angèle! murmura Germain Paton, qui avait aussi des larmes dans la voix.

— Pauvre Angèle! répéta Gâteloup d'un accent profond. Elle n'a pas songé à sa mère!

— Elle n'a pas songé à vous, patron! ajouta l'étudiant en médecine. Vous l'aimiez autant que sa mère.

— Penses-tu qu'elle soit morte, Germain? demanda Gâteloup.

Paton ne répondit pas; il lut :

« René, mon René chéri, tu m'avais promis de m'aimer toujours. Je ne craignais rien, car il n'y a personne sur la terre qui soit aussi noble, aussi loyal que toi. Et puis, nous avons notre petite Angèle. Est-ce qu'on abandonne un chérubin dans son berceau?

« J'ai fait un rêve, René; écoute-moi, je vais te dire tout; je suis bien sûre que c'est un rêve.

« Tu es dans cette maison, je le sais; je t'y ai vu entrer et tu n'es pas revenu. Mais peut-être te retient-on de force.

« Oh! elle est belle, c'est vrai! je n'ai rien vu de si beau! Est-ce qu'elle t'aime comme moi?

« René, ce n'est pas la mère de notre petit ange!

« Je lance ce papier sur la fenêtre de la chambre où je t'ai vu; tu le liras, si tu reviens encore à cette croisée, songer et regarder le vide.

« Pauvre ami, tu souffres; je voudrais ajouter tes souffrances aux miennes, je voudrais te faire heureux au prix de tout mon bonheur.

« J'étais là, sur cette borne qui est en face de la croisée, de l'autre côté de la rue. Regarde-la. Je croyais que tu me voyais. Quelles idées on a dans ces instants où l'âme chancelle! Mon Dieu! si tu m'avais vue, nous serions peut-être été tous sauvés!

« J'ai eu tort de ne pas t'appeler, de ne pas m'agenouiller, les mains jointes, au milieu de la rue. Tu es bon, tu aurais eu pitié.

« J'étais là, moi, je te voyais. J'ai tout vu, je t'aime comme auparavant, mon René. De toi à moi il y a notre petite Angèle. Je t'aime.... »

Germain Paton cessa de lire, et le papier s'échappa de ses doigts.

— Diable de Breton! grommela-t-il, si je le tenais, il passerait un méchant quart d'heure.

— Tais-toi! prononça tout bas Gâteloup.

Il ajouta :

— N'est-ce pas qu'elle l'aimait bien?

— C'est un ange du bon Dieu! s'écria l'étudiant. Ah! le coquin de Breton.

Jean-Pierre réfléchissait.

— Ce doit être ici la première lettre, dit-il, les yeux fixés sur le chiffon humide qu'il relisait pour la dixième fois. Celle-ci est peut-être la seconde :

L'officier de paix Barbaroux.

« Je suis venue, et j'ai lancé le papier sur la fenêtre ; il y est resté, après avoir retombé bien des fois. Tu ne m'as pas répondu, tu ne l'as pas lu, René ! Que les heures sont longues ! Ma pauvre mère ne sait pas jusqu'à quel point je suis désespérée ; je n'ai rien dit à mon père, qui voudrait me venger, peut-être.

« Je n'ai parlé qu'à notre enfant. A celle-là, je dis tout, parce qu'elle ne peut pas encore me comprendre. Il y a des instants où ce bien-aimé petit être semble deviner ma souffrance ; d'autres, son sourire me dit d'espérer.

« Espérer, mon Dieu !...

« Eh bien, oui ! j'espère encore, puisque je ne suis pas morte. Je n'ai pas lu beaucoup de livres, mais je sais qu'il y a des entraînements, des maladies de l'âme.

« Tu es entraîné, tu es malade, et cette enchanteresse ne t'a pas encore donné le temps de songer à ton enfant.

« Ce fut à Saint-Germain-l'Auxerrois, n'est-ce pas ? Je ne vis rien, mais quelque chose troubla ma prière. Je sentais en moi comme une sourde douleur. Mon cœur se serrait ; la pensée de nos noces ne me donnait plus de joie.

« Elle était là, j'en suis sûre !

« Nos noces ! ce jour si ardemment souhaité, le voilà qui arrive ! Oh ! René ! René ! tu m'avais dit une fois : Ce serait un crime de mettre une larme dans ces yeux d'ange.

« L'ange est tombé. Était-ce à toi de le punir ?

« En revenant de l'église, je ne te reconnaissais déjà plus. Je cherchais ta pensée. Je pleurai en montant notre escalier.

« Et j'attendis pour voir ta lampe s'allumer.

« La nuit entière se passa, René. J'étais perdue.

« Réponds-moi, ne fût-ce qu'un mot. Que fais-tu dans cette sombre maison ? Veux-tu que je te dise mon dernier espoir ? Tu conspires, peut-être...

« Ni mon père ni ma mère n'ont rien su par moi : ce sont tes secrets. J'ai ouï parler aujourd'hui d'arrestations... Si je t'avais calomnié dans mon âme, René, mon René chéri ! si tu n'étais que malheureux !... »

— Que veut dire cela ? s'interrompit ici Jean-Pierre Sévérin.

— Kervoz est de Bretagne, répondit Patou.

Il ajouta :

— Le gros marchand de chevaux de l'église Saint-Louis-en-l'Ile n'est-il pas son oncle ?

17

Sur le papier tremblant des larmes coulaient. (Page 215.)

Jean-Pierre se frappa le front :

— Morinière! prononça-t-il tout bas. Et le secrétaire général de la préfecture m'a dit...

Il n'acheva pas, et sa pensée tourna.

— Morinière a l'air d'un brave homme, murmura-t-il. C'est impossible!

— La troisième lettre nous apprendra peut-être quelque chose, fit l'étudiant en médecine. L'écriture change.

Jean-Pierre saisit le papier qu'on lui tendait et le baisa.

« ... Rien de toi, rien! Tu n'as pas reçu mes messages. Jamais tu ne pourrais te montrer si cruel envers moi...

« Notre petite fille maigrit et devient toute blanche, depuis que mon sein tari n'a plus rien pour elle. Je la regardais ce matin. Peut-être que Dieu nous prendra tous ensemble.

« Quelle nuit! Pourrait-on dire en une année ce que l'on pense dans l'espace d'une nuit?

« J'ai vu mon père et ma mère pour la dernière fois. Tout le jour, je vais rôder autour de toi, et toute la nuit prochaine aussi. Je te verrai, je le veux, je te parlerai...

« Ils dormaient! J'ai baisé les cheveux blancs de mon père d'adoption, qui m'aimait comme si j'eusse été sa fille.

« J'ai collé mes lèvres sur le front de ma mère.

« Celle-là aussi a bien souffert.

« Elle a eu le courage de vivre!

« J'ai baisé aussi mon jeune frère, un enfant doux et bon, qui pleurera sur moi.

« Il a déjà le cœur d'un homme. Le père dit souvent qu'il ne sera pas heureux dans la vie.

« Puis je suis revenue à ma fille et je l'ai habillée en blanc. Dans ses cheveux, j'ai mis la guirlande que tu avais apportée le jour de ma fête. Notre fille sera bien belle.

« J'avais besoin de rire et de chanter. Je ne sais pas si c'est ainsi quand on devient folle... »

Les bras de Gâteloup tombèrent.

Son visage énergique exprimait une torture si poignante que les larmes vinrent aux yeux de Patou.

— Il faut de la force, monsieur Jean-Pierre, dit-il. Tout n'est pas fini.

— Non, répliqua Gâteloup d'une voix changée, tout n'est pas fini.

Il ajouta en refoulant un sanglot dans sa gorge :

— C'est vrai que c'était demain le mariage! ma pauvre femme ne survivra pas à cela...

Sa main fiévreuse déplia un autre papier.

« ... J'ai voulu voir ta chambre, que je connaissais si bien, quoique je n'y fusse jamais entrée. J'avais un espoir d'enfant : je croyais t'y trouver.

« La portière m'a laissée monter. Je t'écris chez toi : cela me portera bonheur.

« Je suis à l'endroit où je te voyais assis, quand je regardais par ma fenêtre. C'est de là que tes yeux m'ont parlé pour la première fois.

« J'ai devant moi les portraits de ton père et de ta mère. Comme ta mère doit t'aimer ! et combien je l'aime !

« Il y a une lettre commencée où tu lui parlais de moi. M'as-tu donc chérie ainsi, René ? Et pourquoi m'as-tu quittée ?

« Que t'ai-je fait ? Ne suis-je pas toute à toi ?

« Il y a là aussi un mouchoir sanglant, avec des armoiries et une couronne...

« Je ne peux pas rester ici, il faut que j'aille à toi et que je te cherche...

« D'ailleurs, il est un autre endroit où je te parlerai mieux qu'ici, c'est près du pont Marie, sous le quai des Ormes, là où nous nous asseyions entre le gazon et les fleurs, écoutant les murmures du vent dans le feuillage des grands arbres.

« Je ne suis pas folle encore, va ; j'ai bien de l'espoir depuis que j'ai vu l'image de la Vierge dans la ruelle de ton lit.

« Tu ne m'as pas oubliée, tu es prisonnier quelque part, je te délivrerai.

« René, mon René, ma vie ! j'ai baisé le portrait de ta mère... »

— Est-ce la dernière ? demanda Gâteloup d'une voix qui défaillait.

— Non, répondit Paton, il y a celle qui est écrite avec du sang.

— Lis, murmura le vieillard, je n'ai plus de force.

Germain Paton essuya tranquillement ses yeux mouillés, dont les paupières le brûlaient.

« ... Tout un jour encore, tout un long jour ! Où es-tu ? Les gens du quartier me connaissent et m'appellent déjà la folle.

« J'ai jeté les deux lettres avant l'aube. N'as-tu pas entendu les cailloux frapper contre les carreaux ? J'ai regardé. On ne voit rien. J'ai appelé. Tu n'as pas répondu.

« Puis les passants sont venus avec le soleil, et je me suis mise à rôder autour de la maison maudite.

« J'en ai fait dix fois, cent fois le tour.

« J'ai heurté à la porte par où tu étais entré. Une vieille femme est venue, qui parle une langue étrangère. Elle m'a chassée, me montrant les longues dents d'un chien énorme, qui a du sang dans les yeux.

« Je suis sur le banc, auprès du pont Marie. Les arbres murmurent comme l'autre fois. La Seine coule à mes pieds. Comme elle doit être profonde !...

« Je t'écris avec un peu de mon sang, sur la page blanche de mon livre de messe, que j'avais emporté pour prier.

« Je ne peux pas prier.

« Mes pensées ne sont plus bien claires dans ma tête, je souffre trop.

« Il y a une pensée pourtant dans ma tête, qui est claire et qui revient toujours. Je n'essaye plus de la chasser.

« Je ne me tuerai pas toute seule. Je prendrai ma petite Angèle dans mes bras, avec sa robe blanche et sa couronne.

« Je l'emmènerai où je vais. Que ferait-elle ici sans sa mère !

. . . .

« Cette fois, je lancerai ma lettre à travers les carreaux. Peut-être qu'elle arrivera jusqu'à toi.

« Puis je reviendrai ici, sur ce banc.

« Au matin, si je n'ai pas de réponse, j'irai prendre ma petite Angèle dans son berceau... »

— La petite fille est-elle encore chez vous ? demanda tout à coup l'étudiant en médecine.

— Oui, répondit le gardien d'un ton morne.

Puis se parlant à lui-même et d'une voix que l'angoisse brisait :

— C'était elle ! poursuivit-il. Elle n'a pas eu le temps de doubler son crime en sacrifiant son enfant !...

Son crime ! s'interrompit-il avec une soudaine violence. Quand l'excès du malheur a produit le délire, y a-t-il encore crime ? Je suis vieux ; je n'ai jamais rencontré d'âme si douce ni si pure... C'était elle !... Tu ne me comprends pas, garçon, et je n'ai pas le courage de me faire comprendre... C'est elle ! c'est elle que je vis au lieu même qu'elle désigne, entraînée et saisie par le démon du suicide... Vue de mes yeux, entends-tu, comme je te vois,... et le reste dépasse tellement les bornes du vraisemblable que les paroles s'arrêtent dans mon gosier... Un monstre, un être impur lui a pris sa vie, sa vie angélique, et la prodigue à toute sorte de hontes... La vampire...

L'œil de Paton brilla.

— J'ai lu, la nuit dernière, le plus étonnant de tous les livres, prononça-t-il à voix basse : *la Légende de la goule Addhéma et du vampire de Szandor*, imprimée à Bade, en 1736, par le professeur Hans Spurzheim, docteur de l'université de Presbourg... L'oupire Addhéma prenait la vie

de ses victimes au marc le franc, pour ainsi dire, vivant une heure pour chacune de leurs années, et courant sans cesse le monde, afin de rassembler des trésors au roi des morts-vivants, le comte Szandor, qu'elle aime d'une adoration maudite, et qui lui vend chaque baiser au prix d'un monceau d'or.

— Et comment s'inoculait-elle la vie d'autrui? demanda Jean-Pierre, qui avait hâte d'interroger ces mystères de la démence orientale.

— En appliquant sur son crâne chauve, répondit Paton, les chevelures des jeunes filles assassinées.

Le gardien poussa un cri sourd et se retint à la croisée pour ne point tomber à la renverse.

— J'ai vu la vampire Addhéma face à face, balbutia-t-il, j'ai vu la propre chevelure d'Angèle, ma pauvre enfant, sur le crâne de la comtesse Marcian Gregoryi!

L'étudiant recula stupéfait.

Il regarda Gâteloup dans les yeux, craignant l'irruption d'une soudaine folie.

Les yeux de Gâteloup se fixaient dans le vide. Peut-être voyait-il ce corps inerte, remontant le courant, le long des berges de la Seine, contre toutes les lois de la nature; ce corps qui avait allongé le bras pour saisir la jeune fille indécise, penchée au-dessus de l'eau, près du pont Marie.

Le démon du suicide!

Dans le silence qui suivit, on put entendre un bruit qui venait de cette muraille, en apparence pleine, formant la partie orientale de la chambre.

C'était comme le grincement d'une porte sur ses gonds rouillés.

Jean-Pierre et Paton prêtèrent avidement l'oreille.

La porte grinça une seconde fois, puis fut refermée avec une évidente précaution.

— Il y a quelque chose là! s'écria Germain Paton.

Le patron lui mit la main sur la bouche.

Ils écoutèrent pendant toute une minute, puis, le bruit ne s'étant point renouvelé, Jean-Pierre dit :

— René de Kervoz est de l'autre côté de cette muraille, j'en suis sûr! Il faut percer la muraille.

XXII

SIMILIA SIMILIBUS CURANTUR.

Dans le récit par où débute ce livre : *la Chambre des Amours*, nous avons vu Jean-Pierre Sévérin, dit Gâteloup, plus jeune, mais tourmenté déjà de sombres rêveries.

C'était un homme sage et fort. Dans la sphère très-humble où le sort l'avait placé, il avait pu voir de très-près la lutte des philosophes modernes contre les croyances du passé. Il s'y était mêlé, il avait combattu de sa propre personne.

Chrétien, il avait repoussé l'impiété; mais, libre dans son âme et ami des mâles grandeurs de l'histoire ancienne, il restait fidèle à la république, à l'heure même où la république chancelait.

Ce n'était pas un superstitieux. Il était né à Paris, la ville qui se vante d'avoir tué la superstition.

Mais c'était un voyageur de nuit, un solitaire et peut-être, sans qu'il le sût lui-même, un poëte.

La vie nocturne enseigne au cerveau d'étranges pensées.

Quand Jean-Pierre Sévérin veillait, penché sur ses avirons, écoutant l'éternel murmure du fleuve et cherchant le mystérieux ennemi qu'il combattait depuis tant d'années : le suicide, qui pouvait deviner ou suivre les chemins où se perdaient ses rêves?

Aussitôt qu'il eut dit : Il faut percer la muraille, Germain Paton s'élança dans le salon, appelant les agents à haute voix. Ceux-ci, habitués à ne jamais perdre leur temps, s'étaient arrangés déjà pour dormir, tandis que M. Barbaroux, officier de paix, fumait sa pipe.

Ézéchiel, qui croyait connaître la maison par cœur, avait formellement annoncé que l'expédition était finie.

Gâteloup, resté seul dans la seconde chambre, se mit à éprouver le mur, frappant de place en place avec la paume de sa main ouverte. Le mur sonna le plein d'abord, mais lorsque Gâteloup arriva au milieu, une planche, recouvrant le vide, retentit sous sa main comme un tambour.

C'était la porte, très-habilement dissimulée dans les moulures de la boiserie, et qu'aucun indice ne désignait du regard.

Gâteloup, dans les circonstances de ce genre, n'avait besoin ni de levier ni de pince. Il prit son élan de côté et lança son épaule contre le panneau, qui éclata, brisé.

Quand le renfort arriva, Gâteloup était déjà dans la chambre sans fenêtres.

— Êtes-vous là, René de Kervoz? demanda-t-il.

Il écouta, mais les battements de son cœur le gênaient et l'assourdissaient.

Il crut entendre pourtant le bruit de la respiration d'un homme endormi.

Les rayons de la chandelle de suif, pénétrant tout à coup dans la cachette, montrèrent en effet René, étendu sur un lit, la face hâve, les cheveux en désordre et dormant profondément.

— Tiens! dit Ézéchiel, elle n'a pas tué celui-là.

Il examina le réduit d'un œil curieux.

— Un joli double fond! ajouta-t-il.

— Levez-vous, monsieur de Kervoz! ordonna Gâteloup en secouant rudement le dormeur.

Laurent et Charlevoy furetaient. M. Barbaroux dit :

— Nous allons toujours arrêter ce gaillard-là!

René, cependant, secoué par la rude main de Gâteloup, ne bougeait point.

Germain Patou déboucha tour à tour les deux flacons et en flaira le contenu en les passant rapidement à plusieurs reprises sous ses narines gonflées.

Il avait l'odorat sûr comme un réactif.

— Opium turc, dit-il, haschisch de Belgrade; suc concentré du *Papaver somniferum*. Patron, ne vous fatiguez pas, vous le tueriez avant de l'éveiller.

Chacun voulut voir alors, et M. Barbaroux lui-même mit son large nez au-dessus du goulot comme un éteignoir sur une bougie.

— Ça sent le petit blanc, déclara-t-il, avec du sucre.

Charlevoy et Laurent auraient voulu goûter.

— Il faut pourtant qu'il s'éveille! prononça tout bas Gâteloup. Lui seul peut nous mettre désormais sur les traces de la vampire!

— Ah çà! l'homme, fit M. Barbaroux, vous avez votre blanc-bec. Il serait temps d'aller se coucher.

Charlevoy et Laurent, au contraire, avaient envie de voir la fin de tout ceci. C'étaient deux agents par vocation.

— As-tu les moyens de l'éveiller, garçon? demanda Jean-Pierre à Patou.

— Peut-être, répondit celui-ci.

Puis il ajouta en baissant la voix et en se rapprochant :

— Peut-être tous ces gens-là sont-ils de trop maintenant. Quand le jeune homme s'éveillera, il peut parler; il n'aura pas conscience de ses premières paroles. J'aimerais mieux, pour vous et pour lui, qu'il n'y eût point d'oreilles indiscrètes autour de son réveil.

— Messieurs, dit aussitôt Gâteloup, je vous remercie. M. Barbaroux a raison : nous avons trouvé celui que je cherchais, je n'ai plus besoin de vous.

Mais l'officier de paix avait réfléchi. Ce n'est jamais inutilement qu'une administration possède dans son sein un homme complet comme M. Berthellemot. La grande image de cet employé supérieur passa devant les yeux de Barbaroux, qui dit :

— Vous en parlez bien à votre aise, l'ami; ne croirait-on pas que vous avez des ordres à nous donner? J'ai reçu mission de vous suivre et de vous prêter main-forte. Je dois soumettre mon rapport à M. le préfet, et je reste.

Il n'avait pas encore achevé ces sages paroles, quand le marteau de la porte extérieure, manié à toute volée, retentit dans le silence de la nuit.

C'était là une interruption tout à fait inattendue. Au premier moment, personne n'en put deviner la nature.

Mais bientôt une voix s'éleva dans la rue, qui disait :

— Ouvrez, au nom de la loi!

— M. Berthellemot! s'écrièrent en chœur les gens de la préfecture.

M. Barbaroux s'élança le premier, suivi des quatre agents, et l'instant d'après, le secrétaire général faisait son entrée solennelle. Il avait derrière lui une armée.

Pour se présenter, il avait arboré le sourire déjà bien connu de M. de Talleyrand et l'avait ajouté au regard de M. de Sartines.

— Ah! ah! mon voisin, fit-il aiguisant avec soin la pointe d'une fine ironie, rien ne m'échappe! Nous avons eu de la peine à retrouver vos traces, mais nous y sommes parvenus. C'est une affaire! c'est une grave affaire! Je ne m'explique pas prématurément sur ses ramifications, mais tenez-vous pour assuré que j'ai pris des notes... Je vous demande de m'exhiber le prétendu ordre du premier consul, au cas où vous ne l'auriez pas déjà détruit.

— Pourquoi l'aurais-je détruit? demanda Gâteloup en plongeant sa main dans sa poche.

M. Berthellemot jeta à la ronde un coup d'œil satisfait, et répondit en faisant claquer quelques-uns de ses doigts :

— On ne sait pas, mon voisin, on ne sait pas!

Barbaroux murmura :

— Dès le début, j'ai pensé : il y a du louche!

Dans la chambre voisine, la suite du secrétaire général et les agents de Barbaroux causaient avec animation.

La fausseté de l'ordre signé Bonaparte, dont Jean-Pierre Séverin avait fait usage n'était déjà plus un mystère pour personne.

Charlevoy disait :

— Le personnage a de drôles de manières. Si on a à l'emballer, il faut le faire tout de suite,

car il a des partisans dans son quartier, et ça occasionnerait une émeute.

— Fouillez-le, ajouta Ézéchiel, et vous trouverez sur lui un cœur, qui prouve comme quoi c'est le chouan des chouans!

Pendant cela, Germain Patou s'occupait de René, toujours endormi.

Jean-Pierre remit l'ordre à M. Berthellemot, qui fit apporter le flambeau et essuya minutieusement son binocle.

Quand il eut retourné le papier dans tous les sens et examiné la signature, il toussa.

La toux même de certains hommes éminents a une signification doctorale.

— M. le préfet ne voit pas plus loin que le bout de son nez! grommela-t-il. Moi, je juge la situation d'un coup d'œil. Il y a là une affaire d'État où le diable ne connaîtrait goutte. C'est bel et bien le premier consul qui a griffonné ces pattes de mouche. Que ferait ce scélérat de Fouché en semblable circonstance? Il irait à Dieu plutôt qu'à ses saints...

— Mon cher voisin, dit-il à haute voix et d'un accent résolu, en prenant la main de Gâteloup, qu'il serra avec effusion, M. le préfet est mon chef immédiat, mais au-dessus du préfet il y a le souverain maître des destinées de la France... je veux parler du premier consul. Vous témoignerez au besoin de mes sentiments politiques... Quelle est votre opinion personnelle sur cette comtesse Marcian Gregoryi?

Jean-Pierre fut un instant avant de répondre.

— Monsieur l'employé supérieur, dit-il enfin, prenez une bonne escorte, allez chaussée des Minimes, n° 7, et fouillez la maison de fond en comble.

— Sans oublier la serre, ajouta Germain Patou, et, dans la serre, une trappe qui est sous la troisième caisse, en partant de la caisse du salon ; une caisse de *Yucca gloriosa*.

Jean-Pierre acheva :

— Quand vous aurez fait là-bas votre besogne, monsieur l'employé, vous ne demanderez plus ce qu'est la comtesse Marcian Gregoryi.

— Messieurs, suivez-moi, s'écria Berthellemot, enflammé d'un beau zèle, et songez que le premier consul a les yeux sur nous.

Il pensait à part lui :

— Il y a là quelque tour mémorable à jouer à M. le préfet.

La double escouade partit au pas accéléré. Une fois dans la rue, M. Berthellemot s'arrêta et appela :

— Monsieur Barbaroux!

L'officier de paix s'étant approché, Berthellemot le prit à part :

— Dès longtemps, monsieur Barbaroux, lui dit-il avec majesté, les soupçons les plus graves étaient éveillés en moi au sujet de cette femme, malheureusement soutenue par de hautes protections. J'ai des rapports particuliers du nommé Ézéchiel, qui obéissait en aveugle à une direction intelligente donnée par moi. J'ai toutes les notes. Sans croire aux vampires, monsieur, je ne repousse rien de ce qui peut être admis par un scepticisme éclairé. La nature a des secrets profonds. Nous ne sommes qu'à l'enfance du monde... Je vous charge de veiller sur M. Sévérin adroitement et en vous gardant d'exciter sa défiance. Il a des relations... Si les événements tournent comme il est permis de le prévoir, nous aurons du mouvement à la préfecture, monsieur Barbaroux, et je ne vous oublierai pas dans le mouvement.

L'officier de paix ouvrait la bouche pour exposer brièvement ses droits à une place de commissaire de police, Berthellemot l'interrompit :

— Je prendrai des notes, dit-il. Vous me répondez de ce M. Sévérin... Vous ne me croiriez pas, monsieur, si je vous disais que toute cette intrigue est pour moi plus claire que le jour.

Il partit, ne joignant qu'Ézéchiel à son ancienne escorte. Charlevoy et Laurent restèrent en observation dans la rue Saint-Louis, sous les ordres de M. Barbaroux, qui murmurait :

— Toi, tu vois à peu près aussi clair que M. le préfet, qui voit juste aussi clair que moi, qui n'y vois goutte!

Cette prosopopée s'adressait à M. Berthellemot. Quand donc les subalternes comprendront-ils les mérites de leurs chefs?

Dans la chambre sans fenêtres, Jean-Pierre Sévérin et son protégé Patou étaient penchés sur le sommeil de Kervoz.

— Comme il est changé! murmura Jean-Pierre, et comme il a dû souffrir!

— Ces quarante-huit heures, répondit l'étudiant en médecine, ont été pour lui un long rêve, ou plutôt une sorte d'ivresse. Il n'a pas souffert comme vous l'entendez, patron.

— La sueur inonde son front et coule sur sa joue hâve.

— Il a la fièvre d'opium.

— Et ne peut-on l'éveiller?

Germain Patou hésita.

— C'est si drôle les évangiles de ce Samuel Hahnemann! murmura-t-il enfin. On n'ose pas trop en parler aux personnes raisonnables. C'est bon pour les cerveaux brûlés comme moi... *Simi-*

lia similibus... Si j'étais tout seul, j'essayerais les formules du sorcier de Leipzig.

— Quelles sont ces formules? Ne parle pas latin.

— Je parlerai français. Il y a beaucoup de formules, car le système de Samuel Hahnemann étant précis et mathématique comme une gamme, la chose la plus mathématique qu'il y ait au monde, varie et se chromatise selon l'immense échelle des maux et des médicaments; seulement ces milliers de formules s'unifient dans LA FORMULE : *Similia similibus curantur*, ou plutôt, car la règle elle-même est exprimée d'une façon lâche et insuffisante : CECI est guéri par CECI; au lieu de l'ancienne norme, qui disait : *Ceci* est guéri par CELA.

— Ce sont des mots, murmura Jean-Pierre Sévérin, et le temps passe.

— Ce sont des choses, patron, de grandes, de nobles choses! Le temps passe, il est vrai, mais ce ne sera pas du temps perdu, car votre jeune ami, M. René de Kervoz, est déjà sous l'influence d'une préparation hahnemannienne. Je lui ai délivré le traitement qui convient à son état.

L'œil de Jean-Pierre chercha sur la table de nuit une fiole, un verre, quoi que ce soit enfin qui confirmât l'idée d'un médicament donné.

Il ne vit rien.

— Tu as osé?... commença-t-il.

— Il n'y a point là d'audace, l'interrompit Germain Patou. Vous pourriez prendre ce qu'il a pris et mille fois, et cent mille fois la dose, sans que votre constitution en éprouvât aucun choc.

— Cent mille fois! répéta Jean-Pierre indigné. Quelle que soit la dose...

— Un million de fois! l'interrompit Patou à son tour. C'est le miracle, et c'est le motif qui retardera la vulgarisation du plus grand système médical qui ait jamais ébloui le monde scientifique. Quand l'école Sangrado sera à bout d'arguments pour combattre le jeune système, elle s'écriera : Mensonge! momerie! imposture! Hahnemann ne donne rien qu'une matière inerte et neutre : du sucre, du lait ou de l'eau claire! Et en effet, dans ce que Hahnemann distribue, l'analyse chimique ne découvrirait rien.

— Mais alors...

— Mais alors connaissez-vous le chimiste qui découvrirait, par l'analyse ordinaire, le principe vivifiant du bon air et le principe malfaisant de l'atmosphère en temps d'épidémie? Si quelqu'un vous dit qu'il le connaît, répondez hardiment : C'est un menteur! L'air libre rend les mêmes éléments partout à l'analyse... et pourtant il y a un air qui donne la santé, un air qui produit la maladie... j'entends l'air qui est sous le ciel, car le miasme concentré dans un endroit clos s'apprécie chimiquement... Vous pouvez donc être tué ou guéri par une chose infinitésimale, échappant à des instruments qui reconnaîtraient aisément la millionième partie de la dose d'arsenic, par exemple, qui ne suffirait pas à vous donner la colique...

René de Kervoz fit un mouvement brusque sur son lit.

— Il a bougé, dit Jean-Pierre.

Patou prit dans la poche de son frac une boîte plate un peu plus grande qu'une tabatière et l'ouvrit :

— J'ai passé bien des nuits à fabriquer cela, dit-il avec un naïf orgueil. On fera mieux, mais ce n'est pas mal pour un début.

Dans la boîte, il y avait une vingtaine de petits flacons rangés et étiquetés. Patou en choisit un, disant encore :

— Jusqu'à présent, notre pharmacie n'est pas bien compliquée; mais le maître cherche et trouve... Là, patron, voulez-vous ma confession? Si je venais à découvrir que cet homme-là est un fou ou un imposteur, j'en ferais une maladie!

Ayant débouché un des petits flacons, il en retira une granule qu'il enfila à la pointe d'une aiguille, piquée pour cet objet dans la soie qui doublait la boîte.

René de Kervoz avait entr'ouvert ses lèvres pour murmurer des paroles indistinctes. Patou profita d'un instant où les dents du dormeur se desserraient, et introduisit lestement le globule, qui resta fixé sur la langue.

— Que lui donnes-tu? demanda Jean-Pierre.

— De l'opium, répondit l'étudiant.

— Comment, de l'opium! Tu disais tout à l'heure que cette léthargie était produite par l'opium!

— Juste!

— Eh bien?

— Eh bien, patron, il faudra du temps et de la peine pour habituer le monde à cette apparente contradiction. Le système de l'homme de Leipzig subira une longue, une dure épreuve; on lui opposera le raisonnement, on lui prodiguera la raillerie. Comment ceci peut-il tuer et guérir? Tout à l'heure je vous démontrais en deux mots l'effet possible, l'effet terrible d'une dose invisible, impondérable, — infinitésimale, puisque c'est le terme technique. Faut-il vous prouver maintenant, à vous qui avez l'expérience de la vie, que la même chose peut et doit produire des résultats tout à fait contraires, selon le mode et la quantité de l'emploi? Dans l'ordre moral, la passion, ce don suprême de Dieu, source de toute gran-

deur, engendre toutes les hontes et toutes les misères; l'orgueil avilit, l'ambition abaisse, l'amour fait la haine; dans l'ordre physique, le vin exalte ou stupéfie, — selon la dose.

— Je sais cela, dit Jean-Pierre, qui courba la tête.

— Le bon La Fontaine, dans une fable qui n'amuse pas les enfants, reproche au satyre de *souffler le chaud et le froid*, employant une seule et même chose : son haleine, à refroidir sa soupe et à réchauffer ses doigts. C'est une image vulgaire, mais frappante, de la nature. Tout, ici-bas, tout souffle le chaud et le froid. L'univers est homogène : il n'y a pas dans la création, si pleine de contrastes, deux atomes différents; le physicien qui vient de promulguer cet axiome va changer en quelques années la face de toutes les sciences naturelles. Le siècle où nous entrons inventera plus, grâce à ces bases nouvelles, expliquera mieux et produira autant, lui tout seul, que tous les autres siècles réunis...

— Ses yeux essayent de s'ouvrir! murmura Gâteloup, dont le regard inquiet était toujours fixé sur René de Kervoz.

— Ils s'ouvriront, répliqua Paton.

— Si tu lui donnais encore une de ces petites dragées?

— Bravo, patron! s'écria l'étudiant en riant. Vous voilà converti à l'opium qui réveille! malgré le *facit dormire* de Molière, qui est la vérité même! Je n'ai pas eu besoin de vous citer le plus extraordinaire et le plus simple parmi les faits scientifiques de ce temps : le *cow-pox* d'Édouard Jenner, sa vaccine, qui est le virus même de la petite vérole et qui préserve de la petite vérole.

— Donne une dragée, garçon.

— Patience! la dose ne suffit pas; il faut l'intervalle... on s'enivre aussi avec ces joujoux qu'on nomme des petits verres, quand on les vide trop souvent.

Jean-Pierre essuya la sueur de son front. Paton tenait la main du dormeur et lui tâtait le pouls.

— Mais enfin, grommela Gâteloup, dont la vieille raison se révoltait encore, si tu me trouvais, un beau matin, couché sur le carreau de la chambre, avec de l'arsenic plein l'estomac...

— Patron, interrompit l'étudiant, vous n'avez pas besoin d'aller jusqu'au bout. Je vais vous répondre. Le jour où la vérité m'a frappé comme un coup de foudre, c'est que, n'espérant plus rien de la médication ordinaire et me trouvant auprès d'un malheureux, empoisonné par l'arsenic, j'essayai au hasard la prescription du maître; je donnai au mourant de l'arsenic...

— Et tu le sauvas?...

— J'eus tort, car c'est notre ami Ézéchiel; mais, morbleu! je le sauvai.

Gâteloup lui serra la main violemment.

Les lèvres de Kervoz venaient d'exhaler un son.

Ils firent silence tous deux. Au bout de quelques secondes, la bouche de René s'entr'ouvrit de nouveau, et il prononça faiblement ce nom :

« Angèle! »

XXIII

LE RÉVEIL

Les mairies de Paris donnent maintenant trois francs à toute famille pauvre qui fait vacciner son enfant. Ce n'est pas cher, et cela paye pourtant avec splendeur les vingt années de souffrances, envenimées par le sarcasme, que Jenner vécut, entre l'invention de la vaccine et le jour où la vaccine fut victorieusement acceptée.

De même les quelques milliers de thalers employés à fondre le bronze de la statue érigée à Samuel Hahnemann payent glorieusement les cailloux qui poursuivirent jadis le maître lapidé.

Ainsi va le monde, conspuant d'abord ce qu'il doit adorer.

L'homœopathie compte désormais au nombre des systèmes illustrés par le triomphe. Elle possède la vogue, ses adeptes roulent sur l'or, éclaboussant les anciennes et illustres méthodes, qui protestent en vain du haut des trônes académiques. La raillerie a émoussé sa pointe, le dédain s'est usé, la haine est venue, cette providentielle consécration du succès.

Ceci n'est point un livre de science; tout au plus y pourra-t-on trouver, chemin faisant, quelques pages détachées de la curieuse histoire des contradictions de l'esprit humain. Nous voulons pourtant ajouter un mot, à propos de la doctrine du grand médecin de la Saxe royale.

Quelquefois, l'homœopathie semble arrêtée tout à coup dans sa marche triomphante par une large rumeur : on l'accuse d'avoir tué quelque personnage illustre ou d'avoir ouvert à quelque prince héritier la succession d'un trône.

C'est qu'elle est, en effet, généralement la médecine de bien des gens dont on parle; elle soigne l'art qui est en vue et tâte volontiers le pouls des mains qui tiennent les sceptres, tout en ouvrant bien larges au travail et à l'infortune les portes

L'agent Desgras.

de ses dispensaires. Ceux qu'elle *tue*, comme disait notre grand comique, ennemi né des médecins, font du bruit en tombant.

Et puis, les meilleures médailles ont leur revers. Samuel Hahnemann, qui a inventé tant de spécifiques, n'a pas laissé dans son testament la formule capable d'extirper le charlatanisme.

Il y a des charlatans partout, et les charlatans, par une heureuse propriété de leur nature, préfèrent les palais aux chaumières.

En somme, nous avons voulu montrer ici seulement les débuts d'un praticien original qui, sous la Restauration, quinze ans plus tard, passa pour sorcier, tant ses cures semblèrent merveilleuses.

Après qu'il eut prononcé le nom d'Angèle, René de Kervoz redevint silencieux ; mais son pâle visage prit, en quelque sorte, le pouvoir d'exprimer ses pensées. On pouvait suivre sur son front comme un reflet fugitif des rêves qui traversaient son sommeil.

Jean-Pierre Sévérin et Germain Patou l'examinaient tous les deux avec attention. Tantôt sa physionomie s'éclairait, trahissant une vague extase, tantôt un nuage sombre descendait sur ses traits, qui exprimaient tout à coup une poignante souffrance.

L'étudiant consulta plusieurs fois sa montre, et ne donna la troisième prise du médicament que quand l'aiguille marqua l'heure voulue.

Quelques minutes après que le globule eut fondu sur la langue du dormeur, ses yeux s'ouvrirent encore, mais cette fois tout grands.

Ses yeux n'avaient point de regard.

— Lila ! prononça-t-il d'une voix changée.

Puis avec une soudaine colère qui enfla les veines de son front :

— Va-t'en ! va-t'en !

— M'entendez-vous, monsieur de Kervoz? demanda Jean-Pierre, incapable de se contenir.

On eût dit un charme subitement rompu.

Les paupières de René retombèrent, tandis qu'il balbutiait :

— C'est un songe ! toujours le même songe ! tantôt Lila ! tantôt Angèle. . l'haleine brûlante du démon, les doux cheveux de la sainte !...

Sa main eut, sous la couverture, un mouvement frémissant, comme s'il eût caressé une chevelure.

— Angèle est morte ! pensa tout haut Jean-Pierre. Je comprends tout ce qu'il dit... tout !

Sa joue était plus livide que celle du malade, et ses yeux exprimaient une indicible terreur.

René se couvrit tout à coup le visage de ses mains :

— *In vita mors*, murmura-t-il, *in morte vita!* Toujours le même songe! La mort dans la vie, la vie dans la mort!... Non... non... C'est le frère de ma pauvre mère... je ne te donnerai pas les moyens de le perdre!

L'attention des témoins redoublait.

— De qui parle-t-il? demanda Paton après un moment de silence.

— Le frère de sa mère, répondit Gâteloup, est un marchand de chevaux de Normandie, vers la frontière de Bretagne. Je ne sais pas ce qu'il veut dire.

René bondit sur son lit.

— C'est toi, c'est toi, cria-t-il, la vivante et la morte!... C'est toi qui es la comtesse Marcian Gregoryi!... C'est toi qui es Addhéma la vampire!

Il s'était levé à demi; il se laissa retomber épuisé.

Jean-Pierre passa ses doigts sur son front baigné de sueur.

— Je ne crois pas à cela, au moins! prononça-t-il entre ses dents serrées; je ne veux pas y croire! c'est l'impossible!

— Paton, répondit l'étudiant gravement, je ne suis pas encore assez vieux pour savoir au juste ce à quoi il faut croire. Il n'y a jusqu'à présent qu'une seule chose que je nie, c'est l'impossible!

Et son doigt tendu désignait la devise latine, courant autour du cartouche qui ornait la cheminée.

La devise disait exactement les paroles échappées au sommeil de René.

Paton poursuivit :

— L'homme a dit longtemps : Cela n'est pas parce que cela ne peut pas être, mais, depuis quelques années, Franklin a joué avec la foudre; un pauvre diable de ci-devant, le marquis de Jouffroy, fait marcher des bateaux sans voile ni rames, avec la fumée de l'eau bouillante... Vous pouvez me parler si vous avez quelque chose à dire : je sais la légende du comte Szandor, le roi des vampires, et de sa femme, l'oupire Addhéma.

— Moi, je ne sais rien, répliqua rudement Jean-Pierre. Le monde vieillit et devient fou!

— Le monde grandit et devient sage, repartit l'étudiant. Les vieux républicains comme vous sont de l'ancien temps tout comme les vieux mar-

quis. Le jour viendra où l'on aura honte de douter, comme hier encore on rougissait de croire.

La chandelle de suif, presque entièrement consumée, bronzait de sa flamme mourante le cuivre du flambeau. Elle rendait ces lueurs vives, mais intermittentes, des lampes qui vont s'éteindre.

Mais la fin de la nuit était venue, et les premières lueurs du crépuscule arrivaient par la porte entr'ouverte.

René de Kervoz, assis sur son séant, était soutenu par Jean-Pierre, tandis que Germain Patou agitait dans un verre à demi plein un liquide qui semblait être de l'eau pure.

René avait l'air d'un fiévreux ou d'un buveur terrassé par l'orgie.

— Ne me demandez rien, dit-il; et ce fut sa première parole. Je ne sais pas si je pense ou si je rêve. La moindre question me ferait retomber tout au fond de mon délire.

— Buvez, lui ordonna Patou, qui approcha une cuiller de ses lèvres.

Le jeune Breton obéit machinalement.

— Combien y avait-il de temps que vous ne m'aviez vu, père? demanda-t-il en s'adressant à Gâteloup.

— Trois jours, répondit celui-ci.

René fit effort pour éclaircir les ténèbres de son cerveau.

— Et n'ai-je point vu Angèle depuis ce temps? questionna-t-il encore.

— Non, répliqua Jean-Pierre.

— Trois jours, reprit René, qui compta péniblement sur ses doigts. Alors nous sommes au matin du mariage.

Jean-Pierre baissa les yeux.

— C'est vrai, c'est vrai, balbutia le jeune Breton, dont les traits se décomposèrent, Angèle est morte!

Deux grosses larmes roulèrent sur sa joue.

Jean-Pierre se redressa, sévère comme un juge.

— Comment savez-vous cela, monsieur de Kervoz? interrogea-t-il à son tour.

René pleurait comme un enfant, sans répondre.

Jean-Pierre répéta sa question d'un ton de sombre menace.

— J'ignore tout, balbutia René. Mais j'ai le cœur meurtri comme si quelqu'un m'eût dit : Elle est morte.

— Elle est morte! prononça Jean-Pierre comme un écho.

— Qui vous l'a dit?

— Personne.

— L'avez-vous vue?

— Sa dernière lettre, balbutia le vieil homme, dont les larmes jaillirent, était écrite avec du sang et disait : Je vais mourir!...

René se leva de son haut et mit ses deux pieds nus sur le parquet.

— Il est peut-être temps encore! s'écria-t-il, rendu comme par enchantement à l'énergie de son âge.

Jean-Pierre secoua la tête et voulut le retenir pour l'empêcher de tomber; mais Germain Patou dit :

— C'est fini, la crise est passée.

Et en effet René resta solide sur ses jarrets.

— Dites-moi tout, reprit René d'une voix basse, mais ferme. Je ne sais rien. Ces trois jours ont été arrachés à ma vie... et bien d'autres avant eux. Je ne sais rien, sur mon salut, sur mon honneur! Je n'ai jamais cessé de l'aimer. J'ai été fou encore plus que criminel, et cela me donne le droit de la venger.

Jean-Pierre l'attira contre son cœur.

— Nous aurions été trop heureux! pensa-t-il tout haut. La pauvre femme me disait souvent : « J'ai tant de joie que cela me fait peur! » Nous sommes vieux tous deux, elle et moi, monsieur de Kervoz, nous ne souffrirons pas bien longtemps désormais... Promettez-moi que vous serez le frère et l'ami de l'enfant qui va rester tout seul.

— Votre fils sera mon fils! s'écria René.

— Part à deux! fit Germain Patou. Mais vous ne vous en irez pas comme cela, patron, de par tous les diables! Hahnemann soigne aussi le chagrin. Votre chère femme a sa résignation chrétienne, et ce fils dont vous parlez : elle va reporter sur lui tout son cœur...

Jean-Pierre secoua la tête une seconde fois et murmura :

— Son cœur, c'était Angèle!

— Et si Angèle n'était pas morte? interrompit l'étudiant. Nous n'avons pas de preuves...

Cette fois ce fut René qui secoua la tête, répétant à son insu :

— Angèle est morte!

Germain Patou, obstiné dans l'espoir, comme tous ceux dont la volonté doit briser quelque grand obstacle, répondit :

— Je le croirai quand je l'aurai vu.

Jean-Pierre raconta en quelques mots l'histoire de ces pauvres lettres, si naïvement navrantes,

trouvées sur l'appui de la croisée, et dont la dernière, celle qui était écrite avec du sang, avait percé le carreau.

René de Kervoz écoutait. Sa force d'un instant l'abandonnait et ses jambes tremblaient de nouveau sous le poids de son corps.

Il tomba sur le lit en gémissant :

— Je l'ai tuée !

Puis, sa raison se révoltant contre sa conviction, qui n'avait aucune base humaine et ressemblait à l'entêtement de la démence, il s'écria :

— Courons! cherchons!...

Sa parole s'arrêta dans sa gorge, et ses yeux devinrent hagards.

— Il y a longtemps déjà, fit-il d'une voix qui semblait ne pas être à lui, longtemps. J'ai tout vu en rêve et tout entendu, tout ce qu'elle écrivait... Sa pauvre plainte me venait d'en haut... Et j'ai été dans le jardin du quai des Ormes, au bord de l'eau... une nuit où la Seine coulait à pleines rives... Elle s'est mise à genoux... et le Désespoir l'a prise par la main, l'entraînant doucement dans ce lit glacé où l'on ne s'éveille plus jamais,... jamais !...

Un sanglot convulsif déchira sa poitrine.

— Le reste est horrible! poursuivit-il, parlant comme malgré lui. Elle est venue... mes lèvres connaissaient si bien ses doux cheveux... J'ai baisé les chères boucles de sa chevelure; j'en suis certain, j'en jurerais... Qui donc m'a raconté la hideuse histoire de ce monstre gagnant une heure de vie pour chaque année de l'existence qu'elle volait à la jeunesse, à la beauté, à l'amour?...

Ce fut un cri qui répondit à cette question.

— Lila!... c'est Lila qui me l'a dit... Et la Vampire ne peut se soustraire à cette loi de conter elle-même sa propre histoire!...

Il s'élança loin du lit, comme si le contact des couvertures l'eût brûlé.

— Je me souviens! je me souviens! râla-t-il, en proie à un spasme qui l'ébranlait de la tête aux pieds, comme l'ouragan secoue les arbres avant de les déraciner. Il y a des choses qui ne se peuvent pas dire... Mon cœur restera flétri par ce sépulcral baiser... C'est ici l'antre du cadavre animé... du monstre qui vit dans la mort et qui meurt dans la vie!

Son doigt crispé montrait la devise latine, que les lueurs du matin, glissant par l'ouverture de la porte entre-bâillée, éclairaient vaguement.

Il chancela. Jean-Pierre et Patou coururent à lui pour le soutenir, mais il les repoussa d'un geste violent.

— Tout est là, désormais! dit-il en se frappant le front. Ma mémoire ressuscite. J'ai trahi le sang de ma mère... Tant mieux! entendez-vous? tant mieux! ma trahison va me mettre sur les traces de la comtesse Marcian Grégoryi... Angèle sera vengée!

Il se précipita, tête première, au travers des appartements et descendit l'escalier en quelques bonds furieux.

Jean-Pierre et l'étudiant se lancèrent à sa poursuite sans avoir le temps d'échanger leurs pensées.

Quand ils atteignirent la rue, René en tournait l'angle déjà, courant avec une rapidité extraordinaire vers les ponts de la rive droite.

Nos deux amis suivirent la même direction à toutes jambes.

Derrière eux, les agents apostés par M. Berthellemot se mirent aussitôt en chasse.

XXIV

LA RUE SAINT-HYACINTHE-SAINT-MICHEL

Le boulevard de Sébastopol (rive gauche), passant avec majesté entre le Panthéon et la grille du Luxembourg, aplanit maintenant cette croupe occidentale de la montagne Sainte-Geneviève. Tout est ouvert et tout est clair dans ce vieux quartier des écoles, subitement rajeuni. Sa bizarre physionomie d'autrefois, si pittoresque et si curieuse, a disparu pour faire place à des aspects plus larges. Paris, la capitale prédestinée, ne perd jamais une beauté que pour acquérir une splendeur.

Était-ce beau, cependant! C'était étrange. Cela racontait à la vue de vives et singulières histoires. A ceux-là mêmes qui admirent franchement le Paris nouveau, il est permis de regretter l'aspect original et bavard du vieux Paris.

Que d'anecdotes inscrites aux noires murailles de ces pignons! et comme ces antiques masures disaient bien leurs dramatiques histoires!

En faisant quelques pas hors du jeune boulevard, vous pouvez encore rencontrer de ces trous horribles et charmants où le moyen âge radote à la barbe de nos civilisations; les larges percées ont même facilement l'abord de ces mystérieuses cavernes. Derrière le collège de France, tout confit en moderne philosophie, vous n'avez qu'à suivre cette voie qui semble un égout à ciel ouvert : voici des maisons, à droite et à gauche, qui ont vu les capettes de Montaigu, couchées sur

le fouarre ; voici des débris de cloîtres où la Ligue a comploté ; voici des chapelles, changées en magasins, au portail desquelles Claude Frollo dut faire le signe de la croix, en courant la prétantaine, tandis que son frère Jehan, bête charmante, malfaisante et précoce, lui jouait quelque méchante farce du haut de ce balcon vermoulu, qui avait déjà mauvaise mine au temps où les royales vampires humaient le sang des capitaines à la tour de Nesle.

C'est le mélodrame qui le dit; le mélodrame, vampire aussi, buvant dans son gobelet d'étain la gloire des rois et l'honneur des reines.

En 1804, au lieu où le boulevard s'évase en une vaste place irrégulière, regardant à la fois le Panthéon, le Luxembourg et le dos trapu de l'Odéon, c'était la rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, plus irrégulière que la place, étroite, montueuse, tournante, et d'où l'on ne voyait rien du tout.

La maison où Georges Cadoudal avait établi sa retraite fut célèbre en ce temps et citée comme un modèle de tanière à l'usage des conspirateurs.

J'en ai le plan sous les yeux en écrivant ces lignes.

Elle avait appartenu quelques années auparavant à Gensonné, le Girondin, qui fit, dit-on, pratiquer un passage à travers l'immeuble voisin pour gagner la maison sortant sur la rue Saint-Jacques par la troisième porte cochère en redescendant vers les quais.

On n'ajoute point que ce passage ait été percé en vue d'éviter, à l'occasion, quelque danger politique.

Un autre passage existait, courant en sens inverse et reliant la maison Fallex (tel était le nom du propriétaire) à la cour d'une fabrique de mottes existant à l'angle rentrant de la place Saint-Michel, rue de la Harpe.

Ce deuxième passage, dont l'origine est inconnue et devait remonter à une époque beaucoup plus reculée, ne traversait pas moins de treize numéros ; sur ce nombre, il était en communication avec cinq maisons ayant sortie sur la rue Saint-Hyacinthe, et une s'ouvrant sur la place Saint-Michel.

De telle sorte que la retraite de Georges Cadoudal possédait neuf issues, situées, pour quelques-unes, à de très-grandes distances des autres.

Il avait coutume de dire de lui-même : Je suis un lion logé dans la tanière d'un renard.

Lors du procès, il fut prouvé que la plupart des voisins ignoraient ces communications.

Georges Cadoudal n'usait guère que des deux issues extrêmes, encore n'était-ce que rarement. D'habitude, au dire des gens du quartier, qui le connaissaient parfaitement sous son nom de Morinière, il sortait et rentrait par la porte même de sa maison.

La police n'eut donc pas même l'excuse des facilités exceptionnelles que la disposition de sa retraite donnait à Georges Cadoudal.

Le 9 mars 1804, à sept heures du matin, un cabriolet de place s'arrêta devant la porte du chef chouan, rue Saint-Hyacinthe, et attendit.

Tout le long de la rue, selon les mesures prises la veille dans le cabinet du préfet de police, les agents stationnaient. Il y en avait aussi aux fenêtres des maisons. Le cordon de surveillance s'étendait à droite et à gauche jusque dans les rues Saint-Jacques et de la Harpe.

On n'avait fait aucune démarche auprès du concierge de la maison, qui, sur l'invitation du cocher du cabriolet de place, monta au premier étage de la maison, frappa à la porte de Georges et cria, comme c'était apparemment l'habitude :

— La voiture de monsieur attend.

Georges était tout habillé et très-abondamment armé, bien qu'aucune de ses armes ne fût apparente.

Il avait la main dans la main d'une femme toute jeune et adorablement belle, qui s'asseyait sur le canapé de son salon.

C'était une blonde dont les yeux d'un bleu obscur semblaient noirs au jour faux qui entrait par les fenêtres trop basses.

— C'est bien! dit Georges au concierge, qui redescendit l'escalier.

— Je crois, dit la blonde charmante, dont les beaux yeux nageaient dans une sorte d'extase, qu'il est permis de tuer par tous les moyens possibles l'homme qui fait obstacle à Dieu... Mais que je vous aime bien mieux, mon vaillant chevalier breton, dédaignant l'assassinat vulgaire et jetant le gant à la face du tyran!

— Je ne dédaigne pas l'assassinat, répondit Georges, je le déteste.

Il était debout, développant sa haute taille, trop chargée d'embonpoint, mais robuste et majestueuse.

Malgré son poids, qui devait être considérable, il avait, en Bretagne, une réputation d'extraordinaire agilité.

Sa figure était ouverte et ronde. Il portait les cheveux courts, et, chose véritablement étrange, conforme du reste à la chevaleresque témérité de son caractère, il portait à son chapeau une agrafe bronzée réunissant la croix et le cœur, qui étaient

le signe distinctif et bien connu de la chouannerie.

La comtesse Marcian Gregoryi fit le geste de porter la main de Georges à ses lèvres, mais celui-ci la retira.

— Pas de folie! dit-il brusquement. Dès que le jour est levé, je suis le général Georges et je ne ris plus.

— Vous êtes, répliqua la blonde enchanteresse, le dernier chevalier. Je ne saurai jamais vous exprimer comme je vous admire et comme je vous aime.

— Vous m'exprimerez cela une autre fois, belle dame, repartit Georges Cadoudal en riant; il y a temps pour tout. Aujourd'hui, si vos renseignements sont exacts, et si vos hommes ont de la barbe au menton, je vais forcer le futur empereur des Français à croiser l'épée avec un simple paysan du Morbihan... ou à faire le coup de pistolet, car je suis bon prince et je lui laisserai le choix des armes. Mais, sur ma foi en Dieu, le pistolet ne lui réussira pas mieux que l'épée, et le pauvre diable mourra premier consul.

Il jeta sous son bras deux épées recouvertes d'un étui de chagrin et poursuivit :

— Redites-moi bien, je vous prie, l'adresse exacte et l'itinéraire.

— Allez-vous tout droit? demanda la comtesse.

— Non, je suis obligé de prendre le capitaine L... au carrefour de Buci. C'est mon second.

— Un républicain!...

— Ainsi va le monde. Nous nous battrons tous deux, le capitaine et moi, le lendemain de la victoire.

— Eh bien! reprit la comtesse en battant l'une contre l'autre ses belles petites mains, voilà ce que j'aime en vous, Georges! Vous jouez avec la pensée du sabre comme nos jeunes Magyars, toujours riants en face de la mort... Du carrefour Buci, vous prendrez la rue Dauphine, les quais, la Grève, la rue, le faubourg Saint-Antoine, toujours tout droit, et vous ne tournerez qu'au coin du chemin de la Muette, à deux cents pas de la barrière du Trône. Là, vous verrez une maison isolée, une ancienne fabrique, entourée de marais... Vous frapperez à la porte principale et vous direz à celui qui viendra vous ouvrir : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je suis un frère de la Vertu.

— Peste! fit Georges, vos Welches n'y vont pas par quatre chemins! Et faudra-t-il leur chanter un bout de tyrolienne?

— Il faudra ajouter, répondit la blonde en souriant comme si cette insouciante gaîté l'eût ravie : Je viens par la volonté de la rose-croix du troisième royaume, souveraine du cercle de Bude, Gran et Comorn; je demande le docteur Andrea Ceracchi.

— Et après?

— Après, vous serez introduit dans le sanctuaire... et nos frères vous mettront à même de rencontrer aujourd'hui même, en un lieu propice, votre ennemi, le général Bonaparte.

— Un maître homme! grommela Georges, et qui aurait fait un joli chouan, s'il avait voulu!

Il serra gaillardement la main de la comtesse et se dirigea vers la porte.

Sur le seuil, il s'arrêta pour ajouter :

— Il y a un petit endroit, là-bas, à mi-côte, de l'autre côté du bourg de Brech, que j'aurais voulu revoir. Chacun a quelque souvenir qui revient aux heures de péril, et m'est avis que la danse sera rude aujourd'hui... Elle me dit : Sois à Dieu et au roi, et je fis un serment, la bouche sur ses lèvres... J'avais seize ans... J'ai bien tenu ce que j'avais promis... Le capitaine répète souvent : Georges, si tu étais né dans la rue Saint-Honoré, tu crierais : Vive la république!... Mais, bah! ceux de Paris radotent comme ceux de Bretagne. Le fin mot, qui le connaît?...

Ma belle dame, s'interrompit-il, n'oubliez pas de prendre le couloir sur votre gauche : vous sortirez par la place Saint-Michel. Et si quelqu'un vous parle du citoyen Morinière, vous répondrez :

— Je n'ai jamais entendu ce nom-là.

Dans le sourire de la comtesse il y avait de l'admiration et du respect.

Georges poussa la porte et descendit l'escalier en chantant.

Aussitôt qu'il fut parti, la physionomie de la comtesse changea, exprimant un dur et froid sarcasme.

Au moment où Georges sautait dans le cabriolet, son cocher lui dit tout bas :

— La rue a mauvaise mine et tout le quartier aussi.

Le regard rapide et sûr du chouan avait déjà jugé la situation.

— Prends ton temps, mon bonhomme, dit-il en s'asseyant près du cocher. Tant qu'on fait semblant de ne pas les voir, ces oiseaux-là restent tranquilles... Ta bête est-elle bonne?

— J'en réponds, monsieur Morinière.

Georges se mit à rire franchement et feignit de remonter d'un cran la capote du cabriolet.

— Rassemble, dit-il cependant à voix basse, et enlève ton cheval d'un temps... Ne manque pas ton coup... Tu vas enfiler la rue Monsieur-le-Prince comme si le diable t'emportait.

Il paraît que les gens de la police n'avaient

pas même le signalement de Georges Cadoudal. Nous nous plaignons tous, plus ou moins, de nos domestiques, les chefs d'État ne sont pas mieux servis que nous.

Tout le long de la rue les agents se regardaient entre eux et hésitaient.

Le cabriolet était sur le point de s'ébranler, et Georges allait encore une fois passer comme la foudre au travers de cette meute mal dressée, lorsqu'à une fenêtre du premier étage, qui s'ouvrit doucement, juste au-dessus de lui, une femme parut, jeune, adorablement belle, donnant à la brise du matin ses cheveux blonds, qui scintillaient sous le premier regard du soleil levant.

Elle se pencha, gracieuse, et quoique Georges ne pût la voir, elle lui envoya un souriant baiser.

Les agents s'ébranlèrent tous à la fois : c'était un signal.

A ce moment, le cocher enlevait son cheval, qui, robuste et vif, partit des quatre pieds et passa, jetant une demi-douzaine d'hommes sur le pavé.

La comtesse Marcian Gregoryi restait à la fenêtre, suivant le cabriolet, qui descendait la rue comme un tourbillon. Le pavé de la rue Saint-Hyacinthe tournait. Quand le cabriolet disparut, la blonde charmante s'éloigna de la croisée à reculons et en referma les deux battants.

— A cette heure, dit-elle, il n'en doit plus rester un seul de ceux du faubourg Saint-Antoine. J'ai conquis ma rançon, je suis libre, je ne laisse rien derrière moi... Demain, je serai à cinquante lieues de Paris.

Elle se retourna soudain, étonnée, parce qu'un pas sonnait sur le plancher de la chambre, tout à l'heure déserte.

Quoique son cœur fût de bronze, elle poussa un grand cri, un cri d'épouvante et de détresse.

René de Kervoz était devant elle, hâve et défait, mais l'œil brûlant.

— Je viens trop tard pour sauver, dit-il, je suis à temps pour venger.

Il la saisit aux cheveux, sans qu'elle fit résistance, et appuya sur sa tempe le canon d'un pistolet.

Le coup retentit terriblement dans cet espace étroit.

La balle fit un trou rond et sec, sans lèvres, autour duquel il n'y eut point de sang. Il semblait qu'elle eût percé une feuille de parchemin.

La comtesse Marcian Gregoryi tomba et demeura immobile comme une belle statue couchée.

XXV

L'EMBARRAS DE VOITURES.

René de Kervoz avait coutume d'entrer chez son oncle par la rue Saint-Jacques. Il possédait une clef du passage secret. Georges Cadoudal avait réglé cela ainsi, afin que le fils de sa sœur ne fût point compromis en cas de mésaventure.

En quittant la rue Saint-Louis-en-l'Île, René s'était lancé à pleine course vers le pont de la Tournelle, sans s'inquiéter s'il était suivi.

La fièvre lui donnait des ailes.

Jean-Pierre se faisait vieux et Germain Patou avait de courtes jambes. Quoiqu'ils fissent de leur mieux l'un et l'autre, ils perdirent René de vue aux environs de l'Hôtel-Dieu.

Les agents de M. Berthellemot venaient par derrière, suivis à une assez grande distance par M. Barbaroux, officier de paix, qui était d'humeur pitoyable et nourrissait la crainte légitime d'avoir gagné cette nuit quelque mauvais rhumatisme.

Le jour était désormais tout grand.

En arrivant à l'endroit où ils avaient perdu la vue de René, l'étudiant et Gâteloup se séparèrent, prenant chacun une des deux voies qui se présentaient. Jean-Pierre continua le quai et Patou monta la rue Saint-Jacques.

C'était cette dernière route que René avait choisie, mais il était désormais de beaucoup en avance et Patou ne pouvait plus l'apercevoir.

René s'introduisit, comme nous l'avons vu, à l'aide de la clef qu'il portait sur lui. En entrant de ce côté, la chambre où se trouvait la comtesse Marcian Gregoryi était la troisième.

Sur le guéridon de la seconde une paire de pistolets chargés traînait. La maison, du reste, était pleine d'armes.

René prit en passant un des deux pistolets et l'arma avant d'ouvrir la dernière porte.

Comme Germain Patou atteignait, toujours courant, le haut de la rue Saint-Jacques, il aperçut une grande cohue de peuple massée dans la rue Saint-Hyacinthe. Cette foule était en train de pénétrer dans la maison n° 7, où l'on avait entendu un cri d'appel, puis un coup de pistolet.

Germain Patou entra avec les autres.

René était encore debout, le pistolet à la main.

Patou s'agenouilla auprès de la blonde, qui était splendidement belle et semblait dormir un souverain sommeil.

Il lui tâta le cœur.

Le sien battait à rompre les parois de sa poitrine.

— Quelqu'un connaît-il cette femme? demanda-t-il.

Comme personne ne répondait, il ajouta :

— Qu'elle soit portée à la morgue du Marché-Neuf, qui a ouvert aujourd'hui même.

Puis il dit à René, espérant ainsi le sauver :

— Citoyen, vous allez me suivre.

Son dernier regard fut cependant pour la comtesse Marcian Gregoryi, et il pensa :

— L'aurais-je aimée? l'aurais-je haïe? Mon scalpel, désormais, peut aller chercher son secret jusqu'au fond de sa poitrine!

Au bas de la rue Monsieur-le-Prince et dans la rue de l'Ancienne-Comédie, une autre foule roulait comme une avalanche, criant :

— Au chouan! au chouan! Arrêtez Georges Cadoudal!

Quoiqu'il semblât que toutes les maisons eussent vomi leurs habitants sur le pavé, les fenêtres regorgeaient de curieux.

Le cabriolet de Georges Cadoudal avait rencontré un premier obstacle à la hauteur de la rue Voltaire. Deux charrettes de légumes se croisaient.

— Enlève! ordonna Georges.

Les deux charrettes, culbutées, lancèrent leurs pauvres diables de conducteurs dans le ruisseau.

Et le cabriolet passa.

Les gens qui étaient devant commencèrent à s'émouvoir, bien qu'ils n'eussent aucun soupçon.

Ils crurent à un cheval fou, emporté par le mors aux dents, et des attroupements secourables se formèrent pour barrer la route.

Mal leur en prit.

— Place! commanda Georges, qui s'était levé tout debout dans le cabriolet.

Comme on n'obéissait pas assez vite à son gré, il arracha le fouet des mains du cocher et allongea de si rudes estafilades que la route, en un instant, redevint libre.

Mais la rumeur qui venait par derrière se faisait si forte qu'on l'entendait gronder au loin.

— Nous n'irons pas longtemps comme cela, monsieur Morinière, grommela le cocher.

— Nous irons jusqu'à Rome, si nous voulons, répliqua Cadoudal. Penses-tu qu'un homme comme moi sera arrêté par de faillis Parisiens? Allume, mon gars! ajouta-t-il en lui rendant son fouet, et n'aie pas peur!

En abordant le carrefour de l'Odéon, le cocher fut obligé de rêner. Il y avait une lourde voiture en travers.

— Passe dessus ou dessous! cria Georges, qui regardait en arrière.

Et il se mit à sourire, saluant de la main ceux qui le suivaient en criant :

— Au chouan! au chouan! Arrêtez l'assassin!

Du carrefour de l'Odéon à l'endroit où la rue de l'Ancienne-Comédie s'embranche aux rues Dauphine et Mazarine, il n'y eut point de nouvel obstacle; mais là, un véritable embarras de véhicules barrait complètement le passage.

— Arrête, bonhomme, dit Georges. Autant vaut jouer sa dernière partie ici qu'ailleurs. Pichegru et Moreau sont tombés, par leur faute, vivants tous deux; moi, je ne tomberai que mort, et j'aurai fait de mon mieux.

Il se leva de nouveau tout debout, dégagea les deux épées et rangea sous les coussins trois paires de pistolets qu'il avait sous ses vêtements.

Ceux qui le poursuivaient approchaient.

Il tendit la main au cocher.

— Va-t'en, garçon, lui dit-il avec une cordiale bonne humeur. Le reste ne te regarde pas... Si la rue se dégage, je conduis aussi bien que toi, et ils ne me tiennent pas encore!

Le cocher hésita.

— J'ai trois enfants, dit-il enfin, et il sauta sur le pavé pour se perdre dans la foule.

La foule se massait, devinant déjà un spectacle extraordinaire.

Georges releva complètement la capote du cabriolet. Un instant, le voyant ainsi au milieu de cette foule, vous eussiez dit un de ces joyeux charlatans de nos foires parisiennes sur le point de commencer son travail.

Son travail, en effet, allait commencer.

Il dépouilla vivement le surtout qu'il portait et parut vêtu d'une sorte de jaquette, en drap fin, il est vrai, mais rappelant exactement la coupe de la veste des gars d'Auray. Au côté gauche de cette veste, il y avait un cœur brodé en argent.

— Au chouan! au chouan! Arrêtez le chouan!

Cette fois, ce fut une grande clameur qui partait de tous les côtés à la fois. Georges prit son fouet à la main. Il s'en servait bien, et il est à propos de dire que le fouet, emmanché à un bras morbihannais, devient une arme qui n'est point à dédaigner.

J'ai vu au gros bourg de la Gacilly, sur la rivière d'Oust, des combats au fouet, tournois

bizarres et sauvages qui laissent des blessures plus profondes assurément que celles des sabres savants usités dans les querelles universitaires de l'Allemagne.

Le fouet de Georges fit un large cercle autour de lui.

— Que me voulez-vous, bonnes gens? demanda-t-il, imitant avec perfection l'accent de basse Normandie. Je suis Julien-Vincent Morinière de mon nom, je vends des chevaux par état, je n'ai fait de tort ici à personne.

— Chouan, répliqua de loin Charlevoy, qui se tenait à distance, tu t'es dépouillé trop vite.

— C'est pourtant vrai, murmura Georges en riant.

Il va sans dire qu'il ne perdait point de vue son cheval, surveillant toujours l'embarras qui avait fait obstacle à sa course.

De l'autre côté de l'embarras, rue Dauphine, la foule grossissait à vue d'œil. Il y eut un moment où l'effort de sa curiosité rompit l'embarras et ouvrit un passage au beau milieu de la voie.

Il exécuta un second moulinet pour assurer ses derrières, et, touchant légèrement les oreilles de son cheval, il cria :

— Hie, Bijou! Passe partout! nous avons affaire à la foire!

Les spectateurs étaient là comme à la comédie. Paris s'amuse de tout, et sur cent badauds il n'y en avait pas dix pour croire à la présence de Georges Cadoudal.

Malgré la veste bretonne, malgré le cœur chouan, les neuf dixièmes des assistants doutaient. Ce gros gaillard avait l'air si bonne personne! et la police s'était si souvent trompée!

Le cheval s'enleva avec sa vigueur ordinaire, tandis que Georges, toujours debout, commandait :

— Gare, bonnes gens! je ne réponds pas de la casse.

Le cheval passa, mais la voiture s'engagea entre la caisse d'un fiacre et la roue d'une grosse charrette qui était en train de tourner.

— Foi de Dieu! dit Georges, nous voilà engravés, mais nous sommes ici comme dans une redoute.

Un coup de pistolet, le premier, partit derrière lui et abattit son chapeau.

— Plus bas! fit-il en se retournant et en abattant d'un coup de feu l'homme qui tenait encore l'arme fumante à la main

DÉPÔT LÉGAL
89

Ezéchiel.

BIBLIOTHÈQUE

Les agents reculèrent encore une fois, tandis que les badauds, essayant de fuir, produisaient une presse meurtrière.

On n'entendait plus que les cris des femmes et des enfants.

Georges, qui avait ouvert son couteau, coupa les deux liens de cuir qui rattachaient le cheval aux brancards, et dit avec beaucoup de calme à ceux de la rue Dauphine :

— Citoyens, voulez-vous livrer passage à un brave homme ?

Il y eut de l'hésitation parmi les curieux. Georges se retourna pour faire tête aux agents, qui essayaient de monter dans les deux véhicules voisins. Il tira deux coups de pistolet et fut blessé de trois projectiles, dont l'un était une bouteille, partie du cabaret qui faisait le coin de la rue de Buci.

Quand il regarda de nouveau devant lui, les rangs s'étaient notablement éclaircis, mais ceux qui restaient semblaient décidés à tenir tête : entre autres un groupe de militaires qui avaient dégainé le sabre.

On put entendre, en ce moment, des coups de feu dans la rue de Buci. C'était le capitaine L... et trois de ses amis qui prenaient les agents à revers.

En même temps, un homme de haute taille et coiffé de cheveux blancs, fendit la presse qui encombrait la rue Saint-André-des-Arts. Il bondit en scène, brandissant un sabre qu'il venait d'arracher à un soldat du train de l'artillerie, lequel le poursuivait en criant.

Nous avons vu que Jean-Pierre Sévérin, au lieu de prendre la rue Saint-Jacques, comme son compagnon Germain Patou, avait continué de longer le quai.

Tout ce que nous venons de raconter s'était passé avec une rapidité si grande que Jean-Pierre Sévérin ne faisait que d'arriver, quoiqu'il eût toujours marché d'un bon pas.

De la rue Saint-André-des-Arts, il avait reconnu, au beau milieu de la bagarre, l'oncle de René de Kervoz, debout dans sa voiture et faisant le coup de feu.

L'idée lui vint soudain que ceci était une suite de l'erreur de M. Berthellemot, confondant M. Morinière, le maquignon inoffensif, avec Georges Cadoudal, qui voulait tuer le premier consul.

Aucun de nous n'est parfait. Tout homme tient

à son opinion, surtout les chevaliers errants, dit-on, et Gâteloup était un chevalier errant. Sa vie s'était passée à défendre le faible contre le fort.

Dans sa pensée peut-être, car il était subtil à sa manière, le danger de Morinière se rattachait à quelque piége tendu par la comtesse Marcian Gregoryi.

N'avait-il pas été pris lui-même, lui Gâteloup, au cabaret de la *Pêche miraculeuse*, pour un des assassins du chef de l'État?

Il apaisa le soldat du train en lui jetant son nom, connu dans toutes les salles d'armes de tous les régiments, et lui dit :

— On va te rendre ton outil, mon camarade. Prête-le-moi cinq minutes, si tu es un bon enfant!

Et, attachant rapidement sur sa poitrine le cœur d'or que nous connaissons, il s'écria :

— Holà! y a-t-il ici quelqu'un pour se mettre du côté de papa Gâteloup?

Dix voix répondirent dans la foule :

— Présent, monsieur Sévérin! on y va!

Et les militaires qui barraient le passage du côté de la rue Dauphine remirent l'épée au fourreau.

Gâteloup, cependant, abordait le cabriolet par devant.

Il comprit la situation d'un coup d'œil et acheva de dételer le cheval.

Georges le regardait stupéfait. Quelques hommes protégeaient déjà les derrières de la voiture, où les agents de police résistaient mollement à une vigoureuse poussée.

— Compère Sévérin, dit Georges en montrant du doigt le cœur que le gardien portait sur la poitrine, est-ce que vous êtes aussi pour Dieu et le roi?

— Pour Dieu, oui, monsieur Morinière, répliqua Gâteloup, mais au diable le roi!... Montez à cheval et prenez la clef des champs, je me charge de retenir ceux qui vous pourchassent.

Georges fronça le sourcil.

Gâteloup le regardait en face.

— Ah çà! ah çà! grommela-t-il, vous avez une drôle de figure aujourd'hui, compère. Seriez-vous vraiment Georges Cadoudal?

— Vieil homme, répliqua Georges, qui ne riait plus, je vous remercie de ce que vous avez voulu faire pour moi. Soignez mon neveu, qui n'est pas cause et qui aime peut-être ce que nous combattons, là-bas, devers Sainte-Anne-d'Auray, la noble terre où je suis né... Je ne suis pas Normand, je suis Breton... Je ne suis pas Morinière le maquignon; je suis Georges Cadoudal, officier général de l'armée catholique et royale... Je ne suis pas un assassin, je suis un champion arrivant tout seul et tête haute contre l'homme qui a des millions de défenseurs... Écartez-vous de moi : votre chemin n'est pas le mien.

Gâteloup baissa la tête et s'éloigna sans mot dire.

Georges se redressa, passa deux des quatre pistolets qui lui restaient à sa ceinture et prit les autres, un dans chaque main.

— Qu'on se le dise! cria-t-il de toute la force de sa voix : Je suis le chouan Cadoudal, et je viens combattre celui qui veut se faire empereur!

Ce ne furent plus seulement les agents de police, ce fut la foule entière qui se rua en avant. Paris entier était amoureux du premier consul. Georges déchargea ses quatre pistolets et saisit les épées. La première se brisa avant qu'on fût maître de lui. Quand il tomba, chargé de sang de la tête aux pieds, il n'avait plus dans la main qu'un tronçon de la seconde.

La dernière blessure qu'il reçut lui vint d'un garçon boucher, qui le frappa avec le couteau de son étal.

Il n'était pas mort. Les agents n'osaient l'approcher.

Ce fut le même garçon boucher qui lui jeta au cou la première corde.

Cinq minutes après, au moment où la charrette qui avait arrêté le cabriolet de Georges Cadoudal l'emmenait, garrotté, à la Conciergerie, un homme parut au milieu des agents qui formaient le noyau de la foule immense rassemblée au carrefour de Buci.

— Voilà comme je mène les choses! dit cet homme, qui se frottait les mains de tout son cœur.

— Tiens! fit Charlevoy, on ne vous a pas vu pendant l'affaire, monsieur Barbaroux!

— Je crois bien, dit M. Berthellemot en fendant la presse, il n'y était pas! Il n'y avait que moi!... Mes enfants, je suis content de vous. Nous avons fait là un joli travail. Tout était combiné à tête reposée, j'avais pris des notes, parole mignonne!

M. Berthellemot était en train de faire craquer un peu les phalanges de ses doigts, quand un autre organe plus majestueux prononça ces mots :

— Rien ne m'échappe. Il fallait ici l'œil du maître. Je suis venu au péril de ma vie,

— Monsieur le préfet !... balbutia le secrétaire général.

Ces deux fonctionnaires, en vérité, semblaient être sortis de terre.

Pendant qu'ils se regardaient, le secrétaire général penaud et jaloux, le préfet triomphant, un troisième dieu, sortant de la machine, passa entre eux et fit la roue.

— Mes chers messieurs, dit le grand juge Régnier avec bonté, j'avais pris toutes les mesures. Je vous remercie de n'avoir pas jeté de bâtons dans mes roues. Je vais aux Tuileries faire mon rapport au premier consul... Eh ! eh ! mes bons amis, il faut du coup d'œil pour remplir une place comme la mienne !

Quand Régnier, futur duc de Massa, entra au château, il rencontra dans l'antichambre Fouché, futur duc d'Otrante, qui le salua poliment et lui dit :

— Le premier consul sait tout, mon maître. Eh bien ! il m'a fallu mettre la main à la pâte : sans moi vous n'en sortiez pas !

XXVI

MAISON NEUVE

Paris fut en fièvre, ce jour-là, depuis le matin jusqu'au soir.

La nouvelle de l'arrestation de Georges Cadoudal courut comme l'éclair d'un bout de la ville à l'autre, et se croisa en chemin avec d'autres nouvelles dramatiques ou terribles.

Les gazetiers ne savaient à laquelle entendre.

D'ordinaire, quand la réalité prend la parole, la fantaisie se tait, et, au milieu de ces grands troubles de l'opinion publique, ce n'est, en vérité, pas l'heure de raconter des histoires de coin du feu. Nous devons constater néanmoins que Paris s'occupait de la vampire plus qu'il ne l'avait fait jamais.

J'entends Paris du haut en bas, Paris le grand et Paris le petit.

Ce matin, le premier consul avait causé de la vampire avec Fouché, et comme le futur ministre de la police exprimait très-vivement la pensée que l'existence des vampires devait être reléguée parmi les absurdités d'un autre âge, celui qui allait être empereur avait souri...

De ce sourire de bronze que nul diplomate ne se vanta jamais d'avoir traduit à sa guise.

Le premier consul croyait-il aux vampires ?

Question oiseuse. Personne ne croit aux vampires.

Et cependant, parmi le grand fracas des nouvelles politiques, une sourde et sinistre rumeur glissait. Le mot vampire était dans toutes les bouches. On dissertait, on commentait, on expliquait. Les hommes forts en étaient réduits à reprendre en sous-œuvre l'idée mise en avant depuis longtemps, à savoir, que « la vampire » était uniquement une bande de voleurs.

Cette manière de voir les choses avait un certain succès, mais l'immense majorité tenait à son monstre et lui donnait un nom franchement. La vampire était une vampire et s'appelait la comtesse Marcian Gregoryi.

Elle était belle à miracle, et jeune, et séduisante. Elle affectait une grande piété. C'était dans les églises qu'elle tendait principalement ses filets, sans exclure les théâtres ni les promenades.

La circonstance qu'elle avait tantôt des cheveux blonds tantôt des cheveux noirs était soigneusement notée. Mais on ne peut changer la nature des Parisiens. Leur superstition même a le mot pour rire. Ce miracle des chevelures était tout bonnement pour eux une affaire de perruques.

Et, en somme, le secret tout entier était peut-être là !

Ses pièges s'adressaient surtout aux étrangers. Elle les affolait d'amour et les conduisait jusqu'au mariage.

Comme le mariage civil ne plaisante pas et qu'on ne peut épouser qu'une fois à la mairie, elle s'introduisait, sous couleurs de bonnes œuvres, ou même de politique, dans la confiance de ces saints prêtres, qui vivent en dehors du monde, au point de ne plus savoir l'heure que marque l'horloge historique. Ils furent de tout temps nombreux et faciles à tromper.

Elle les trompait. Elle inventait des fables qui rendaient indispensable le secret du mariage religieux. Ces fables avaient toujours une couleur de parti. La persécution explique tant de choses !

Quant à elle, et provisoirement, le mariage religieux, célébré selon cette forme si simple qu'un récent procès a mise en lumière (une messe entendue et le consentement mutuel murmuré au moment voulu), suffisait à satisfaire sa conscience.

Après la messe, les deux nouveaux époux montaient en voiture. Le mari avait annoncé la veille son départ pour un long voyage.

Et, en effet, il partait pour un pays d'où l'on ne revient pas.

Notez que chaque prêtre était intéressé à garder le secret, en dehors même des raisons respectables qu'elle donnait.

Qu'il y eût ou non exagération, les gens disaient aujourd'hui que la plupart des paroisses de Paris avaient marié la comtesse Marcian Gregoryi.

On citait surtout ses trois dernières victimes, les trois jeunes Allemands du Wurtemberg : le comte Wenzel, le baron de Ramberg et Franz Koenig, l'opulent héritier des mines d'albâtre de la forêt Noire.

Vous eussiez dit que ces mystères si longtemps et si profondément cachés, avaient éclaté au jour tout d'un coup.

Et à mesure que les détails allaient se croisant, ils se corroboraient l'un l'autre. Ce n'étaient plus des suppositions, c'étaient des certitudes. Il y avait des rapports officiels. Par un coin que nul ne connaissait, mais dont tout le monde parlait, la vampire se trouvait mêlée aux attentats récents dirigés contre la personne du premier consul.

Elle avait touché à la machine infernale, à la conjuration dite du Théâtre-Français, et enfin à la conjuration de Georges Cadoudal.

Ces choses vont comme le vent : vers midi, la vampire était la maîtresse de Georges Cadoudal, après avoir été la maîtresse du sculpteur romain Giuseppe Ceracchi.

Puis un nouveau flux de renseignements arriva : la comtesse Marcian Gregoryi était morte d'un coup de pistolet dans la propre demeure du chef chouan.

Puis un autre encore : elle avait été tuée par un jeune homme qui restait en vie par miracle, puisqu'elle avait bu tout son sang.

Ce jeune homme avait été trouvé dans une sombre demeure du Marais, au fond d'un véritable cachot, sans porte ni fenêtre, endormi d'un sommeil mortel.

Et la demeure en question communiquait par des passages souterrains avec ce cabaret fameux, *la Pêche miraculeuse*, qui avait vécu durant des semaines et des mois de ce sinistre achalandage : les débris humains, descendant en Seine par l'égout de Bretonvilliers.

On n'oubliait pas, bien entendu, les cimetières violés, et l'on se demandait avec effroi pourquoi ce luxe d'horreurs.

Dans l'après-midi, troisième marée de nouvelles : une maison de la chaussée des Minimes, prise d'assaut par la police, avait révélé des excès tellement hideux que la parole hésitait à les transmettre. C'était là le grand magasin de cadavres, et toute cette comédie lugubre du quai de Béthune n'avait pour but que de rompre les chiens.

Un trou s'ouvrait dans la serre de cette maison de la chaussée des Minimes : un lieu délicieux où restaient des traces de plaisir et d'orgies, un trou méphitique où de véritables monceaux de corps humains se consumaient, rongés par la chaux vive.

Tout cela était si invraisemblable et si fort que, vers la soir, Paris se mit à douter.

Il y en avait trop. Tout avide qu'il est des drames rouges ou noirs, Paris, rassasié cette fois, se sentait venir la nausée.

Mais au moment où Paris, vaincu dans son redoutable appétit par l'abondance folle du menu, allait demander grâce et déserter le festin, un nouveau service arriva, foudroyant celui-là, et si friand qu'il fallut bien se remettre à table.

Il ne s'agissait plus de cancans plus ou moins vraisemblables : c'était un fait, de la chair visible et tangible, morbleu! le résidu tout entier d'une épouvantable tragédie, le marc sanglant de tout un massacre!

Le théâtre où devait se faire cette exhibition eût-il été à dix lieues des faubourgs, que Paris eût pris ses jambes à son cou.

Mais le théâtre était au plein cœur de la ville, au beau milieu de la Cité, entre le palais et la cathédrale.

Vous vous souvenez de cette petite maison en construction dont les maçons saluèrent Jean-Pierre Sévérin du nom de patron, quand il passa sur le marché Neuf, le soir où commence notre histoire?

Cette maison était achevée. C'était le théâtre dont nous parlons.

Et le théâtre faisait aujourd'hui son ouverture.

Ouverture dont la terrifiante solennité ne devait être oubliée de longtemps.

C'était la Morgue, vierge encore de toute exposition.

Et les dernières nouvelles affirmaient que, pour l'étrenne de la Morgue, il y avait vingt-sept cadavres entassés dans la salle de montre.

Paris entier se rua vers la Cité.

Quelquefois Paris se dérange ainsi pour rien. On voit souvent des foules obscènes, qui courent au spectacle de la guillotine, revenir la tête basse, parce que la représentation n'a pas eu lieu.

Ces dames, qui ressemblent à des femmes, en vérité, et d'où viennent-elles, les misérables créatures? Et que font-elles? Ces dames s'en retournent la moue à la bouche. Elles ont loué en vain

de « bonnes places » dont elles ont conservé le coupon pour une autre fois.

Assurément, ceux qui souhaitent avec ardeur que le chômage du crime supprime le supplice ne doivent avoir dans l'âme qu'une profonde pitié pour ces créatures, femelles ou mâles, qui se font les claqueurs du bourreau; mais ils ne peuvent blâmer bien sévèrement le courroux populaire poursuivant de ses huées ce comble de la perversité humaine.

Et nul ne prendrait la peine de s'indigner bien gravement si quelqu'un de ces couples à gaieté blasphématoire, à la honteuse élégance, qui viennent là savourer un sanglant sorbet entre leur souper et leur déjeuner, recevait une bonne fois le fouet dans le ruisseau de la rue Saint-Jacques : seul châtiment qui soit à la hauteur de ces fangeuses espiègleries.

Mais Paris, aujourd'hui, ne devait pas être trompé dans son espoir.

Voici ce qui s'était passé.

M. Dubois, préfet de police, sur les indications données par la comtesse Marcian Gregoryi, avait fait cerner, la nuit précédente, la maison isolée du chemin de la Muette, au faubourg Saint-Antoine, où se réunissaient les « Frères de la Vertu. »

Quoi qu'on puisse penser des mérites de M. Dubois comme préfet de police, il est certain que ce n'était point un homme de mesures extrêmes.

Il ne fut en aucune façon la cause de l'événement que nous allons raconter.

Vers une heure après minuit, les Frères de la Vertu étaient rassemblés au lieu ordinaire de leurs réunions, attendant la venue de la comtesse Marcian Gregoryi, qui devait leur amener Georges Cadoudal.

La séance était fort chaude, car la plupart des affiliés avaient des motifs de haine tout personnels. On peut dire que tous les membres de cette *Tugendbund* parisienne avaient soif du sang du premier consul.

Vers une heure et demie, un message de « la souveraine, » comme on appelait la comtesse Marcian Gregoryi, arriva. Ce message ne contenait qu'une ligne :

« Vous êtes trahis. La fuite est impossible. Choisissez entre la trahison et la mort. »

Andréa Ceracchi donna l'ordre de déboucher le tonneau de poudre qui était à demeure dans la salle des séances.

On alla aux voix sur la question de savoir si, en cas de malheur, on se ferait sauter.

Les affiliés étaient au nombre de trente-trois. Il y eut unanimité pour l'affirmative.

Six frères furent dépêchés en éclaireurs au dehors.

Aucun moyen n'existe de savoir s'ils songèrent à leur sûreté plutôt qu'au salut général. Toujours est-il qu'aucun d'eux ne revint.

Au nombre de ces six éclaireurs se trouvait Osman, l'esclave de Mourad-Bey.

Un quart d'heure après leur départ, la maison était cernée.

Le gardien de la porte principale vint leur annoncer, deux heures sonnant, qu'il y avait dans le Marais plus de quatre cents hommes de troupe et de police.

Ceracchi monta à l'étage supérieur et reconnut l'exactitude du renseignement.

Ils avaient tous des armes. Ils auraient pu faire une défense désespérée.

Mais Ceracchi était plutôt un rêveur qu'un homme d'action.

En entrant, il dit :

— Mes frères, la main qui veut exécuter l'arrêt de Dieu doit être pure. Nos mains ne sont pas pures. Cette femme nous a entraînés dans son crime, et une voix crie au dedans de moi : C'est elle qui vous a trahis! Sachons mourir en hommes!

Il alluma une mèche que l'Illyrien Donai lui arracha des mains, répondant :

— Les hommes meurent en combattant!

Le bruit des crosses de fusil heurtant contre la porte d'entrée retentit en ce moment.

Deux ou trois parmi les conjurés proposèrent de fuir. Il n'était plus temps. Un coup de mousquet, tiré à l'extérieur, fit sauter la serrure de la porte principale, tandis qu'on attaquait avec la hache la porte de derrière.

Taïeh, le nègre, prit ce dernier poste avec cinq hommes résolus, tandis que les Allemands, menés par Donai, se rangèrent en bataille devant l'entrée principale.

Les deux portes s'ouvrirent en même temps. Tous les fusils éclatèrent à la fois, au dehors et au dedans, puis une large explosion se fit, soulevant le plafond et déchirant les murailles.

Andréa Ceracchi avait secoué le flambeau au-dessus du baril de poudre.

Il y eut douze hommes de tués parmi les assaillants, et tous ceux qui étaient dans la salle périrent, tous sans exception.

La Morgue neuve eut pour étrenne ces vingt-sept cadavres mutilés, parmi lesquels celui de Taïeh, le nègre, excita une curiosité générale. Il n'y a point à Paris de théâtre qui se puisse vanter d'avoir eu un succès aussi long, aussi constant que la Morgue. Sa pièce muette et lugubre, toujours

la même, eut pendant plus de soixante années trois cent soixante-cinq représentations par an, et jamais ne lassa le parterre.

Néanmoins, la Morgue ne devait point retrouver la vogue fiévreuse de ce premier début, autour duquel la ville et les faubourgs se foulèrent et s'étouffèrent, deux jours durant, avec folie.

En sortant, la cohue terrifiée, mais non rassasiée, prenait le chemin du Marais et gagnait la chaussée des Minimes, espérant assister à un spectacle encore plus curieux. Les gens d'imagination, en effet, disaient merveilles de ce trou rempli par les victimes de la vampire, et si quelque spéculateur avait pu établir un bureau de perception à la porte de l'hôtel habité récemment par la vampire, Paris, en une semaine, lui eût fait une énorme fortune.

Mais c'était là un fruit défendu. Paris, désappointé, dut s'en tenir à la Morgue. Pendant plusieurs jours, un cordon de troupes défendit les abords de l'hôtel occupé naguère par la comtesse Marcian Gregoryi.

Revenons maintenant à nos personnages.

Dès huit heures du matin, Jean-Pierre Sévérin était à son poste. Quoiqu'il eût franchi en courant l'espace qui sépare le carrefour de Buci de la place du Châtelet, il assista, calme et grave au transfert des registres qui se fit de l'ancien greffe au nouveau.

Il resta la journée entière à son devoir, et ce fut lui qui reçut les restes mortels des malheureux foudroyés au chemin de la Muette.

A l'heure où les portes se ferment, il quitta le greffe et rentra dans la maison.

Sa femme et son fils étaient agenouillées dans la chambrette d'Angèle, devant un pauvre petit lit où gisait une forme couchée.

Dans un berceau, au pied du lit, un enfant dormait.

La hideuse injure qui avait mutilé le front d'Angèle disparaissait sous un bandeau de mousseline blanche. Elle était belle d'une pureté céleste et ressemblait, sous sa candide couronne, à une religieuse de seize ans, endormie dans la pensée du ciel.

Jean-Pierre dit à son fils qui pleurait silencieusement :

— Tu ne seras ni puissant ni fort sans doute, mais tu seras bon. Regarde bien cela. J'en ai sauvé quelques-unes. Je te dirai plus tard le nom des ennemis qui les entraînent dans le gouffre du suicide. Et tu feras comme moi, mon fils, tu combattras.

L'enfant répliqua, essuyant ses larmes d'un geste fier et doux :

— Je ferai comme vous, mon père.

Dans la chambre voisine, Germain Patou était au chevet de René, en proie à une terrible fièvre. René délirait. Il appelait Angèle et lui jurait de l'aimer toujours.

Quand sept heures sonnèrent à l'horloge du Châtelet, l'étudiant en médecine vint à la porte et dit :

— Patron, il faut que je m'en aille. Le médicament est préparé, vous le donnerez de quart d'heure en quart d'heure, et je reviendrai demain.

Il sortit.

Sur le quai Saint-Michel, il frappa à l'échoppe déjà close d'un bouquiniste.

— Père Hubault, lui dit-il, vous m'avez offert douze louis de mes livres, venez les chercher, je vous les vends.

Le père Hubault fit la grimace bien connue des marchands de vieux papier qui voient jour à exploiter un besoin :

— Je ne veux plus donner que huit louis, répliqua-t-il.

— Dix ou rien! fit Patou d'un ton ferme.

Le bouquiniste prit son chapeau.

Germain Patou demeurait dans une mansarde de la rue Serpente. Sa chambre avait un lit, une table, deux chaises, une bibliothèque et un fort beau squelette.

Le bouquiniste emporta sa charge de livres et laissa les dix louis.

Germain Patou s'assit et attendit, pensant :

— Vais-je enfin savoir?...

Au bout de dix minutes environ, un pas lourd sonna sur les marches de l'escalier tortueux qui montait à la mansarde.

Germain devint pâle et mit la main sur son cœur qui battait.

— Est-ce elle?... murmura-t-il.

Ainsi parlent les jeunes fous dans l'attente inquiète d'un rendez-vous d'amour.

Germain Patou, esprit chercheur, nature âpre à la besogne, n'avait jamais donné de rendez-vous d'amour.

On frappa doucement à la porte; Germain ouvrit aussitôt; la figure ignoble et futée d'Ezéchiel parut sur le seuil.

Il était chargé d'un pesant fardeau ; un sac qui semblait plein de paille, mais qui, certainement, à cause du poids, devait contenir autre chose.

— J'ai eu assez de peine, monsieur Patou, dit Ezéchiel. J'ai risqué ma place à la préfecture, et vous savez que c'est fini de rire, là-bas, au quai de Béthune... Vous donnerez trois cents francs.

— Je n'ai que dix louis, répliqua Germain. C'est à prendre ou à laisser.

Les paroles étaient fermes, mais la voix tremblait.

Germain ajouta, en montrant l'armoire vide où se rangeaient naguère ses livres :

— J'ai tout vendu pour me procurer ces dix louis.

Le regard d'Ézéchiel fit le tour de la chambre.

— J'aurais pu avoir autant là-bas, grommela-t-il; peut-être davantage. Ceux qui font la poule au café de la Concorde, place Saint-Michel, voulaient voir comment elle est faite en dedans... et ils m'auraient payé gros pour lui brûler le cœur.

— Si tu ne la vends pas ici, répondit l'étudiant en médecine, tu ne la vendras nulle part. Je vais descendre avec toi et te forcer à la déposer à la Morgue.

Ézéchiel jeta son fardeau sur le lit, qui craqua.

Il reçut les dix pièces d'or et s'en alla de mauvaise humeur.

Quand il fut parti, Germain ferma sa porte à double tour.

Le sang lui vint aux joues et ses yeux brillèrent étrangement. Il alluma le second flambeau qui était sur sa cheminée, puis, ayant placé des bougies dans les goulots de deux bouteilles vides, il les alluma aussi.

Jamais la chambrette n'avait été si brillamment éclairée.

Germain prit dans sa trousse un large scalpel, bien affilé, et fendit le sac dans toute sa longueur. Cela fait, il écarta, de ses deux mains qui frémissaient, la toile, puis la paille.

Il découvrit ainsi la pâle et merveilleuse beauté d'une jeune femme décédée, qui était la comtesse Marcian Gregoryi.

XXVII

ADDHÉMA

C'était, nous venons de le dire, une beauté merveilleuse, et je ne sais comment exprimer cela : les débris de paille qui souillaient sa chevelure en désordre lui seyaient comme une parure, ses vêtements affaissés dessinaient mieux l'adorable perfection de ses formes.

Elle était pâle, mais son visage et son sein n'avaient point cette lividité qui dénote l'absence de la vie. La blessure qui l'avait tuée formait un trou rond à la tempe, et s'entourait d'un petit cercle bleuâtre à peine visible.

Un regard semblait glisser entre ses paupières demi-closes.

Germain se mit à la contempler. Sa physionomie, marquée au sceau de l'intelligence la plus vive, disait sa pensée comme une parole.

Et sa pensée, ou plutôt l'impression qu'il subissait, était si complexe et si subtile, que lui-même peut-être n'aurait point su l'exprimer.

Du moins ne se l'avouait-il point à lui-même.

Il y avait un grand trouble en lui...

Le plus grand trouble, le premier peut-être qu'il eût éprouvé en sa vie, mises à part les émotions de la science.

Son pouls battait la fièvre, et il s'étonnait de l'oppression qui pesait sur sa poitrine.

Au bout de quelques minutes, et sans savoir ce qu'il faisait, il enleva brin à brin la paille accrochée aux cheveux ou prise dans les plis des vêtements. Il fut longtemps à faire cette toilette.

Quand il eut achevé, il poussa un grand soupir.

— Il n'y a pas au monde de femme si belle! murmura-t-il.

A l'aide du propre mouchoir de la comtesse, une fine batiste dont la broderie sortait à demi de la poche de sa robe, il essuya son front amoureusement.

Ce premier contact lui procura une sensation si violente, qu'il eut peur de se trouver mal.

Elle était froide, — elle était morte, — et cependant tout le corps du jeune homme vibra sous cet attouchement.

Malgré lui, il porta le mouchoir à ses lèvres.

Un doux parfum s'en exhalait avec une mystérieuse ivresse.

Le mouchoir se déplia et montra un écusson brodé autour duquel courait une devise, et Germain lut, en points clairs sur le fond mat : *In vita mors, in morte vita.*

Le mouchoir s'échappa de ses doigts.

Il approcha un siége, car ses jambes défaillaient sous son corps.

Il s'assit.

Le vent de mars soufflait au dehors et pleurait dans les vitres de la croisée.

D'en bas montait la musique vive et criarde d'une guinguette voisine où des étudiants dansaient.

Germain resta un instant faible et cherchant sa pensée qui le fuyait.

Sa pensée était la science. Il avait sacrifié ses livres, ses chers livres, pour chercher jusqu'au fond d'un étrange secret : tous ses livres, jusqu'à

René de Kervez.

l'*Organon* de Samuel Hahnemann, dont la lecture avait été pour lui une seconde naissance.

Il croyait fermement que sa pensée était la science, et il répétait comme un murmure malgré soi-même un entêté refrain :

— Vais-je savoir?... vais-je enfin savoir?...

Il rouvrit sa trousse avec un grand soupir et y choisit le plus affilé de ses scalpels.

Le contact de l'acier lui donna un frisson.

— La vie dans la mort, dit-il, la mort dans la vie! Y a-t-il là une erreur décrépite ou une prodigieuse réalité? Le mystère est là, sous cette soie, derrière ce sein adorable, dans ce cœur qui ne bat plus et pourtant conserve une vitalité terrible et latente. Je puis trancher la vie, ouvrir le sein, questionner le cœur...

Et c'était là, songez-y, pour lui chose toute simple, occupation quotidienne. L'anatomie n'avait déjà plus pour lui de secrets.

Pourquoi la sueur froide baignait-elle ainsi ses tempes?

Sans y penser, il étancha son front mouillé avec la même batiste qui venait d'essuyer le beau visage de la morte.

On dit qu'un roi de France devint fou d'amour en respirant ainsi les subtils parfums d'un voile qui gardait les émanations du corps divin de Diane de Poitiers.

Germain ferma ses yeux éblouis.

Mais c'était un enfant résolu. Il eut honte et serra convulsivement le manche de son scalpel.

— Je veux! fit-il. Je veux savoir!

Il trancha la soie de la robe d'un geste brusque, il trancha la chemise et mit à nu l'exquise perfection du sein.

Il se leva, oscillant comme un homme ivre, afin de porter le premier coup.

Mais cette carnation dévoilée était si énergiquement vivante, que le scalpel sauta hors de ses doigts.

Il étreignit sa tête à deux mains, épouvanté de son propre transport...

— Est-ce que je l'aime? pensa-t-il tout haut.

Une voix qui ne sortait point des lèvres immobiles de la morte, une voix faible qui semblait lointaine, mais distincte, répondit :

— Tu m'aimes!

Un flux glacé courut par les veines de l'étudiant.

Il se crut fou.

— Qui a parlé? demanda-t-il.

DÉPOT LÉGAL
1
BIBLIOTHÈQUE
IMPR

Les ruines de Bangheli.

La voix, plus lointaine et moins nette, répondit :

— C'est moi, Addhéma...

Le vent de mars secoua les châssis de la croisée, et d'en bas la guinguette envoya de stridents éclats de rire.

Germain, éveillé par ces bruits extérieurs, fit sur lui-même un violent effort, et appliqua le creux de sa main droite sur le sein, à la place où le cœur aurait dû battre.

C'était froid ; cela ne battait plus.

Germain ne sentit rien, sinon les pulsations de ses propres artères qui se précipitaient avec extravagance.

Il ne sentit rien, car le verbe sentir exprime un fait net et positif, — mais il éprouva quelque chose d'extraordinaire et de puissant qu'il compara lui-même à une profonde magnétisation.

Tout son être chancela en lui, comme si la séparation allait se faire entre l'âme et le corps. Pour la première fois depuis qu'il vivait, pour la dernière fois peut-être jusqu'à l'heure de son décès, il eut conscience des deux principes composant sa propre entité.

Il reconnut, par une perception passagère, mais robuste, la matière ici, là l'esprit.

Ce fut un déchirement plein de douleur, en quelque sorte voluptueux.

Cela ne dura qu'un instant : le temps que met une lampe à jeter ce grand éclat qui précède sa fin.

Puis, tout devint vague. Il chercha son âme comme tout à l'heure il cherchait sa pensée.

Il voulut retirer sa main, il ne put : les muscles de son bras étaient de pierre.

Ce cœur ne battait pas, cette chair était inerte et froide, mais un sourd fluide s'en épandait à flot.

Germain reconnut qu'il allait s'endormir tout debout qu'il était et tomber en catalepsie.

Il essaya de résister ; un écrasement irrésistible et ironique refoula son effort.

Ses yeux voyaient déjà autrement cette blanche statue si splendidement belle. Elle semblait pour lui se détacher du lit et nager dans l'espace.

La lumière qui glissait entre les cils fermés devenait plus brillante, s'allongeait et remontait vers lui comme un regard.

Et la voix, — la voix qui avait dit : « Tu m'aimes, » arrivant de partout à la fois et l'enveloppant comme une atmosphère parlante, murmurait en lui et au

dehors de lui des mots qu'il fut longtemps à comprendre.

Cette voix disait :

— Tue-moi, tue-moi, je t'en supplie au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit! Ma souffrance la plus terrible est de vivre dans cette mort et de mourir dans cette vie... Tue-moi!

Ces paroles étranges semblaient aller et venir en raillant.

Du dehors on n'entendait plus rien, ni la plainte du vent, ni la gaieté de la taverne.

Tout ce qui était dans la chambre se prit à remuer, comme si c'eût été la cabine d'un navire tourmenté par la lame.

La morte seule restait immobile, dans la sérénité de son suprême sommeil, suspendue par un pouvoir occulte au-dessus du lit, qui ne la supportait plus.

Elle montait ainsi lentement, soulevée dans le vide.

Germain devinait que sa bouche allait bientôt venir au niveau de ses lèvres.

Et la voix disait, toujours plus lointaine :

— Pour me tuer, il faut me brûler le cœur, je suis la vampire dont la mort est une vie, la vie une mort. Tue-moi! Mon supplice est de vivre, mon salut serait de mourir. Tue-moi, tue-moi!

Ces mots riaient amèrement autour des oreilles de l'étudiant.

Et la blanche statue montait.

Quand le visage de la morte fut tout près du sien, à lui, Germain, il vit une goutte de sang vermeil et liquide qui sortait de la blessure.

Et une haleine ardente le brûla.

Et sa lèvre fut touchée par cette bouche qui lui sembla de feu.

Il reçut un choc dont aucun mot ne peut rendre l'étourdissante violence. Ce fut sa dernière sensation. Il entrevit, béant, le gouffre sans fond qu'on nomme l'éternité. Il y tomba... Le lendemain matin, au grand jour, il s'éveilla, couché en travers sur son lit et le visage contre les couvertures.

Le corps de la comtesse Marcian Gregoryi avait disparu.

La pensée voulut naître en lui qu'il avait été le jouet d'un rêve affreux.

Mais il tenait encore à la main son scalpel; le sac de grosse toile était là aussi, la paille aussi, le mouchoir de fine batiste où les points clairs dessinaient la devise latine, — et sur le drap, juste à l'endroit où naguère se collaient ses lèvres, il y avait une tache ronde et rouge, qui était la goutte de sang...

Ils racontent là-bas, en moissonnant leurs larges champs de maïs, de Semlin jusqu'à Temesvar et jusqu'à Szegedin, ils racontent la grande orgie nocturne des ruines de Bangkeli.

Notre histoire a eu déjà son dénoûment réel. Ceci est peut-être le dénoûment fantasque de notre histoire.

Bangkeli était un château chrétien, flanqué de huit tours turques, qui regardaient la Save du haut d'une montagne nue. C'était vaste comme une ville. Les ruines l'attestent.

Il y avait des siècles que l'eau du ciel inondait les salles magnifiques à travers les toits désemparés, lorsqu'eut lieu l'orgie des vampires.

Lila avait menti en disant à René de Kervoz que le dernier comte était un général de l'armée du prince Charles, lors des guerres de Bonaparte.

Le dernier comte fut un voyvode célèbre et puissant, au temps de Mathias Corvinus, le fils épique de Jean Hunyade.

Il fut tué par sa femme Addhéma, qui le trahissait pour le révolté Szandor.

Et pendant de longues années, Szandor et Addhéma, maîtres de l'immense domaine, effrayèrent le pays du bruit de leurs crimes.

Tous deux étaient vampires.

Dans les âges suivants, leurs tombes, d'où sortait le malheur, furent l'épouvante et le deuil de la contrée.

A eux deux, à eux seuls, ils sont toute la légende des bords de la Save.

Une nuit, on ne dit pas quand au juste, mais ce fut vers le commencement de ce siècle, les bateliers serbes avaient vu le soleil plus rouge se mirer dans les carreaux brisés des corps de logis drapés de lierre. Vous eussiez dit un incendie.

Le soleil disparut, cependant, derrière les plaines sans fin qui vont vers le golfe Adriatique, et les vitres de l'antique forteresse restèrent rouges.

Plus rouges. Il y avait un grand feu à l'intérieur.

Les bateliers de la Save se signèrent, disant :

— Le comte Szandor va vendre une nuit d'amour à sa femme Addhéma.

Et ils pesèrent sur leurs avirons pour descendre vitement vers Belgrade.

Au prix d'un trésor, nul n'aurait voulu approcher de la forteresse maudite.

Qui donc raconta ce qui s'y passa cette nuit? qui le premier? On ne sait, mais cela se raconte.

Ainsi sont faites toujours les traditions populaires.

Et peut-être trouveriez-vous là l'origine de la foi qu'elles inspirent. On y croit parce que per-

sonne ne peut dire le nom du menteur qui les imagina.

La grande salle du château de Bangkeh était pompeusement illuminée. Les peintures murales, déteintes et souillées, semblaient revivre aux feux des lustres. Les vieilles armures des chevaliers renvoyaient en faisceaux les sourdes étincelles, et les galeries sarrasines, ajoutées à l'antique construction romane, étalaient coquettement la légèreté de leurs dentelles polychromes.

Sur une table dressée et couverte des mets les plus exquis, les vins de Hongrie, de Grèce et de France mêlaient leurs flacons. C'est, là-bas, le climat de l'Italie, plus beau peut-être et plus généreux. Les albergea dorées montaient en pyramides parmi des collines de cédrats, d'oranges et de raisin, tandis que les pastèques, à la verte enveloppe, saignaient sous le couteau.

On ne saurait dire d'où étaient venus les coussins soyeux et les tapis magnifiques qui ornaient, cette nuit, la seigneuriale demeure, abandonnée et déserte depuis des siècles.

Sur les coussins, auprès de la table, où les plats en désordre et les flacons décoiffés annonçaient la fin du festin, un jeune homme et une jeune femme, beaux tous les deux jusqu'à éblouir le regard, étaient demi-couchés.

Non loin d'eux il y avait un monceau de pièces d'or, à côté d'un coffre vide.

— Monseigneur, dit la jeune femme en livrant son doux front, couronné de boucles blondes, aux baisers de son compagnon, cet or a coûté bien du sang.

Le jeune homme répondit :

— Il faut du sang pour amasser l'or, et l'or qu'on prodigue fait couler le sang. Il y a un lien mystique entre le sang et l'or. Ce troupeau stupide qui peuple le monde, les hommes, nous appelle des vampires. Ils ont horreur de nous et tendent, sans défiance, leurs veines à ces autres vampires qu'on nomme les habiles, les heureux, les forts, sans songer que l'opulence d'un seul, ou la puissance d'un seul, ou sa gloire ne peut jamais être faite qu'avec le sang de tous : sang, sueur, moelle, pensée, vaillance. Des milliers travaillent, un seul profite...

— Monseigneur, murmura la jeune femme, vous êtes éloquent ; monseigneur, vous êtes beau ; monseigneur, vous ressemblez à un dieu, mais daignez abaisser un regard vers votre petite servante Addhéma, qui languit d'amour pour vous.

Le superbe Szandor la regarda en effet.

— Tu as droit à une nuit de plaisir, répliqua-t-il ; tu l'as achetée. Je suis ici pour gagner ce monceau d'or... Mais quand tu vas être morte, Addhéma, avec cet or j'achèterai un sérail de princesses ; j'éblouirai Paris, d'où tu viens, Londres, Vienne ou Naples la divine ; je disputerai Rome aux cardinaux, Stamboul au padischah, Mysore aux proconsuls avides de la conquête anglaise. Partout où je suis les autres vampires pâlissent et s'éclipsent...

Il y avait une lueur étrange dans les beaux yeux d'Addhéma.

— Un baiser ! Szandor, mon amant ! Un baiser ! Szandor, mon seigneur !

Le superbe Szandor concéda ; il fallait bien que le marché fût accompli.

Les conteurs riverains de la Save disent que ce baiser, dont le prix était de plusieurs millions, fut entendu le long du fleuve, dans la plaine et au fond des forêts. L'amour des tigres fait grand bruit : c'est une bataille. Il y eut des hurlements et des grincements de dents ; les lueurs rouges s'agitèrent ; l'antique forteresse trembla sur ses fondements dix fois séculaires.

Puis, les deux monstres à visages d'anges restèrent immobiles, vaincus par la fatigue voluptueuse.

Le vin coula, mettant ses rubis sur leurs lèvres pâlies.

Le regard d'Addhéma brûlait sourdement.

— Conte-moi l'histoire de ces boucles d'or qui couronnent ton front, ma fiancée, dit Szandor réconcilié ; cette nuit, je te trouve belle.

— Toujours je te trouve beau, répliqua la vampire.

Elle appuya sa tête charmante sur le sein de son amant et poursuivit :

— Il y avait sur la route une belle petite fille qui demandait son pain. Je l'ai rencontrée entre Vienne et Presbourg. Elle souriait si doucement que je l'ai prise avec moi dans ma voiture. Pendant deux jours elle a été bien heureuse, et je l'entendais qui remerciait Dieu d'avoir trouvé une maîtresse si généreuse et si bonne. Ce soir, avant de venir, j'ai senti que mon sang refroidissait dans mes veines. Il me fallait être jeune et belle. J'ai pris l'enfant sur mes genoux, elle s'est endormie, je l'ai tuée...

Tandis qu'elle parlait ainsi, sa voix était suave comme un chant.

Les mains de Szandor se baignaient dans ces cheveux soyeux et doux qui étaient le prix d'un meurtre. Le conte lui sembla piquant et réveilla son caprice endormi.

La lutte d'amour recommença, sauvage et semblable aux ébats des bêtes fauves qui effrayent la solitude des halliers.

Puis ce fut le tour de l'orgie.

Et encore, et toujours!

Les lueurs du matin éclairèrent la suprême bataille, au milieu des flacons brisés, de l'or éparpillé, des tapis souillés de vin et de fange.

Dans le foyer un brasier brûlait; au-dessus du brasier, un bassin de fer contenait du métal en fusion.

Parmi les charbons ardents une barre de fer rougissait.

Addhéma dit:

— Je ne veux pas voir le soleil se lever. O toi que j'ai aimé, vivante et morte, Szandor, mon roi, mon dieu! tu m'as promis que je mourrais de ta main, après cette nuit de délices. Tu sais comment mettre un terme à mes souffrances, car mon supplice est de vivre, et j'aspire au bienheureux sommeil de la mort.

— J'ai promis, je tiendrai, ma toute belle, répliqua Szandor sans trop d'émotion. Aussi bien, voici le jour et il faut que je me mette en route. Il y a de belles filles à Prague. Je veux être à Prague avant la nuit... Es-tu prête, mon amour?

— Je suis prête, répliqua Addhéma.

Szandor mouilla un mouchoir de soie pour entourer l'extrémité du fer rougi.

Addhéma suivait tous ses mouvements d'un regard inquiet et sombre, guettant sur ses traits une trace d'émotion.

Mais Szandor songeait aux belles jeunes filles de Prague et souriait en fredonnant une chanson à boire.

L'œil d'Addhéma brûla.

Szandor retira du foyer la barre de fer qui rendit des étincelles.

— Elle est à point! dit-il avec une gaieté sinistre.

— Elle est à point! répéta Addhéma. Szandor, mon bien-aimé, adieu.

— Adieu, ma charmante...

Szandor leva le bras.

Mais Addhéma lui dit:

— Je ne veux pas te voir me frapper, ange de ma vie. Donne, je me percerai le sein moi-même; tu verseras seulement le plomb fondu.

— A ton aise, répliqua Szandor. Les femmes ont des caprices.

Et il lui passa le fer rouge.

Addhéma le prit et le lui plongea dans le cœur si violemment que la tige brûlante traversa sa poitrine de part en part.

Le monstre tomba, balbutiant un blasphème inachevé.

— Les jeunes filles de Prague peuvent t'attendre! murmura la vampire, redressant sa taille magnifique et souriant avec triomphe.

Elle retira le fer de la plaie. Il resta un trou énorme, dans lequel elle versa le métal en fusion que le bassin contenait.

Puis elle baisa le front livide de son monstrueux amant et se mit dans le cœur le fer qui était rouge encore.

Ce matin-là il y eut un orage comme jamais la terre de Hongrie n'en avait vu. Le château de Bangkeli, vingt fois foudroyé, ne garda pas pierre sur pierre.

Dans les hautes herbes qui croissent parmi les décombres, on montre deux squelettes dont les ossements entrelacés s'unissent en un baiser funèbre.

FIN DE LA VAMPIRE

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE, 10, RUE GIT-LE-CŒUR

CH. PAUL DE KOCK

La Jolie Fille du faubourg...... 1 10
L'Amoureux transi.............. 1 10
L'Homme aux trois culottes..... » 90
Sansravale..................... 1 30
L'Amant de la lune............. 3 15
Ce Monsieur.................... 1 10
La Famille Gogo................ 1 50
Carotin........................ 1 10
Mon Ami Piffard................ » 50
L'Amour qui passe et l'Amour qui vient.......................... » 70
Taquinet le bossu.............. » 70
Cerisette...................... 1 50
Une Gaillarde.................. 1 00
La Mare d'Auteuil.............. 1 95
Les Étuvistes.................. 2 »
Un Monsieur très-tourmenté..... » 90
La Bouquetière du Château-d'Eau. 1 60
Paul et son Chien.............. 1 90
Madame de Montflanquin......... 1 20
La Demoiselle du cinquième..... 1 60
M. Choublanc................... » 90
Le Petit Isidore............... 1 50
M. Cherami..................... 1 30
Une Femme à trois visages...... 1 95
La Famille Braillard........... 1 30

Sous presse :
Les Compagnons de la Truffe.

XAVIER DE MONTÉPIN

Le Médecin des pauvres......... 1 80
Un Drame d'amour............... » 70
Les Mystères du Palais-Royal... 3 »
La Maison rose................. 1 65
Les Enfers de Paris............ 2 40

Sous presse :
La Fille du meurtrier.
Le Roman de la vie

ALEXANDRE DUMAS

Les Crimes célèbres, 1 v. illustré. 4 »

LES MÊMES, PAR SÉRIES :

La Marquise de Brinvilliers. — Karl Sand. — Murat. — La Comtesse de Saint-Géran. — Les Cenci.......................... » 90
Marie Stuart................... » 70
Les Borgia. — La Marquise de Gange.......................... » 90
Massacres du Midi. — Urbain Grandier....................... 1 10
Jeanne de Naples. — Vaninka.... » 70

PAUL FÉVAL

Bouche de Fer.................. 1 95

En cours de publication :
Les Drames de la mort :
I. — La Chambre des Amours.
II. — Le Vampire.
L'ouvrage complet 3 francs. — 30 livraisons à 10 centimes, ou 6 séries à 50 centimes.

ALBOISE ET MAQUET

Les Prisons de l'Europe........ 3 55

LOUIS NOIR

Souvenirs d'un Zouave (campagne d'Italie)...................... » 90
Campagne de Crimée :
I. — Inkermann................ » 90
II. — Malakoff................ » 90

ALBERT BLANQUET

Les Amours de d'Artagnan....... 2 70
Les Amazones de la Fronde...... 2 10

HENRY DE KOCK

L'Amour bossu.................. » 80

Sous presse :
La Chute d'un petit...

EUGÈNE SUE

Les Mystères de Paris.......... 3 75
Le Juif errant................. 3 15
Les Misères des Enfants trouvés.. 4 80
La Famille Jouffroy............ 3 »
L'Institutrice................. » 90
Atar-Gull...................... » 70
La Salamandre.................. » 90
La Marquise de Létorière....... » 50
Arthur......................... 1 30
Thérèse Dunoyer................ » 90
Deux Histoires................. 1 30
Latréaumont.................... 1 10
Comédies sociales.............. » 70
Jean Cavalier.................. 1 80
La Coucaratcha................. 1 10
Le Commandeur de Malte......... 1 10
Paula Monti.................... » 90
Plik et Plok................... » 70
Deleytar....................... » 50
Mathilde....................... 2 75
Le Morne-au-Diable............. 1 10
La Vigie de Koat-Ven........... 1 80
L'Orgueil (Première partie).... 1 10
— (Deuxième partie)............ » 90
L'Envie........................ 1 10
La Colère...................... » 70
La Luxure...................... » 70
La Paresse..................... » 50
L'Avarice...................... » 70
La Gourmandise................. » 50
La Marquise d'Alfi............. » 70
La Bonne Aventure (Ire partie).. » 90
— (IIe partie)................. » 90
Jean Bart et Louis XIV, magnifique édition illustrée de 120 gravures dans le texte et hors texte. Prix, broché.................. 8 »
Les Enfants de l'amour......... 1 10
Les Mémoires d'un mari......... 2 80

LES MÊMES PAR SÉRIES :

Un Mariage de convenance (Première série).................... 1 50
Un Mariage d'argent (Deuxième série)......................... » 90
Un Mariage d'inclination (Troisième série)................... » 50
Mademoiselle de Plouërmel...... 1 10
Jeanne Darc.................... 1 30
La Faucille d'Or, La Clochette d'airain .... 1 »
Le Collier de fer.............. » 90
La Croix d'argent.............. » »
L'Alouette du casque........... » »

ADRIEN ROBERT

Le Bouquet de Satan............ » 90
Aventures de Lazarille de Tormes. 1 50

Sous presse :
Contes fantasques et fantastiques.

EMMANUEL GONZALÈS

Esaü le lépreux................ 1 10
Le Prince Noir................. » 90
Les Deux Favorites............. » 75

A. DE BOUGY

La Vengeance du Bravo.......... » 90

LÉO LESPÈS (Timothée Trimm)

Les Filles de Barrabas......... 2 25

P. ZACCONE

Les Mystères de Bicêtre........ 1 30
Une Haine au bagne............. 5 »
Les Misérables de Londres...... 2 55

ELIE BERTHET

Le Cadet de Normandie.......... » 90

PONSON DU TERRAIL

Les Drames de Paris (complets). 15 90

LES MÊMES PAR PARTIES :

L'Héritage mystérieux.......... 2 70
Le Club des Valets de cœur..... 3 75
Les Exploits de Rocambole...... 3 90
La Revanche de Baccarat........ 1 20
Les Chevaliers du Clair de Lune. 2 10
Le Testament de Grain-de-Sel... 2 25
L'ouvrage reste en souscription permanente, et l'on peut toujours se procurer séparément les 130 livraisons à 10 centimes, ou les 13 séries à 1 fr. 05 qui le composent.
La Résurrection de Rocambole... 5 55
Le même ouvrage se vend aussi en 55 livraisons à 10 centimes, ou en 5 séries.
Le Pacte de sang............... 4 30

LE MÊME PAR SÉRIES :

Les Compagnons de l'épée....... 2 »
La Dame au gant noir........... 2 50
L'Armurier de Milan............ 1 10
Les Cavaliers de la nuit....... 2 40
La Jeunesse du roi Henri....... 2 75
Le Serment des quatre valets... 1 80
La Saint-Barthélemy............ 1 30
Les Mystères du demi-monde..... 2 »
Les Nuits de la Maison dorée... 1 10
L'Héritage d'un Comédien....... » 50
Le Diamant du Commandeur....... » 70
Les Masques rouges............. 1 95
Le Page Fleur-de-Mai........... » 75

X.-B. SAINTINE

Picciola, 16 gravures sur bois.. » 90

PIERRE VÉRON

Le Roman de la Femme à barbe.. » 70

E. CAPENDU

Le Chasseur de Panthères....... » 90

Sous presse :
Les Mystères du Mont-de-Piété.. » »

JACQUES ARAGO

Voyages autour du Monde, Souvenirs d'un Aveugle............. 2 95

H. EMILE CHEVALIER

39 hommes pour une Femme....... 1 »
Un Drame esclavagiste.......... 1 25
Les Souterrains de Jully....... » 70

HENRI AUGU

Les Français sur le Rhin....... 1 50

Sous presse :
Le Tribunal de Sang............ » »

MOLÉRI

Le Marquis de Monclar.......... » 70

SHAKSPEARE

Œuvres complètes, traduction nouvelle, par Benjamin Laroche, 2 beaux vol. illustrés de 238 gravures sur bois, 87 feuilles de texte......................... 11 50

CHARLES DIDIER

Thécla......................... » 70

LÉON BEAUVALET ET LEMERCIER DE NEUVILLE

Les Femmes de Murger. 16 livraisons (à 30 c.), 8 pages de texte et une illustration.
Le vol. broché................. 5 »

E. MARCO DE SAINT-HILAIRE

Les Mémoires d'un page de la Cour impériale.................. » 90

HISTOIRE DE GIL BLAS

PAR

LE SAGE

Nouvelle et splendide édition illustrée par ANDRIEUX

Prix du Volume : 5 fr. 50 c.

(SOUSCRIPTION PERMANENTE)

Prix de la Livraison : 10 centimes

L'ouvrage est également divisé en 5 séries de 10 livr. à 1 fr. 10

GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE DE LA FRANCE

PAR

RAOUL BRAVARD

Inspecteur des Écoles de Paris, membre de la Société des Gens de Lettres et de plusieurs sociétés savantes

SUIVIE D'UN

ATLAS GÉOGRAPHIQUE DES QUATRE-VINGT-NEUF DÉPARTEMENTS

D'UNE MAPPEMONDE, D'UNE CARTE D'EUROPE ET D'UNE CARTE DE FRANCE EN TOUT QUATRE-VINGT-DOUZE CARTES GÉOGRAPHIQUES

Prix : 3 francs

Tous les ouvrages de notre fonds sont envoyés *franco* dans toute la France en échange de leur prix marqué et adressé, en timbres-poste ou en un mandat sur la poste, à l'ordre de MM. CHARLIEU frères ET HUILLERY.

PARIS. — IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET COMP., 30 RUE DU BAC.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 03260864 9